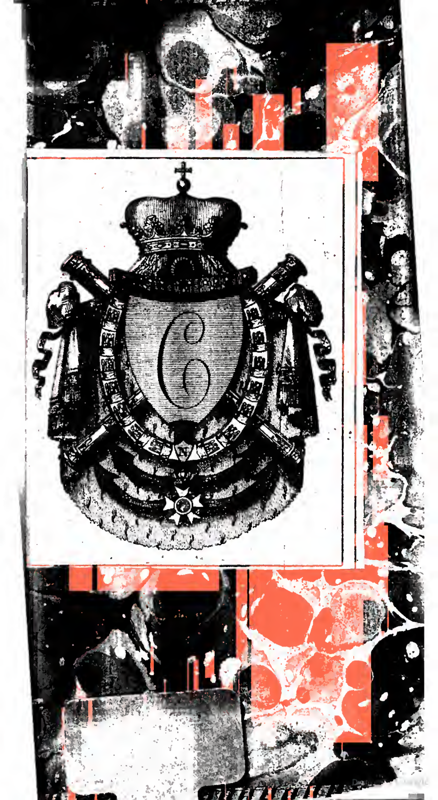







1907.

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME DOUZIÉME.

HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACÉDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME DOUZIEME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



A

SON ALTESSE

SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC

DE CHARTRES.



ONSEIGNEUR,

Lorsque je commençai l'Histoire Ancienne, VOTRE ALTESSE SERENISSIME étoit encore dans les premiéres an-

nées de l'enfance, & ni l'Ouvrage ni l'Auteur n'avoient l'avantage d'être connus de Vous. Souffrez que je fasse maintenant ce que je n'ai pu faire alors, & qu'en finissant mon travail il me soit permis de le décorer du nom de VOTRE ALTESSE.

Depuis que Monseigneur le Duc d'Orléans a souhaité que j'eusse l'honneur d'assister quelquefois à vos Etudes, j'ai été témoin par moi-même du compte exact que vous avez rendu, presque toujours en sa présence, de toute la suite de cette Histoire; & ç'a été pour moi une grande satisfaction de voir que mon Ouvrage, destiné principalement pour l'instruction de la Jeunesse, fût de quelque utilité à un Prince, dont l'éducation intéresse si vivement le Public. A présent que vous êtes entré dans l'Histoire Romaine, MONSEIGNEUR, je ne vous

ſers plus de guide ; & vous y marchez à pas ſi rapides , que je ne puis pas même vous ſuivre : mais j'ai du moins le plaiſir de voir & d'admirer vos progrès.

Dans l'attention continuelle qu'on a de vous inſpirer des ſentimens dignes de votre naiſſance, on a eu grande raiſon, MONSEIGNEUR, de donner une préférence marquée à l'Hiſtoire ſur tous les autres exercices de Littérature. C'eſt là proprement l'étude des Princes, capable plus qu'aucune autre de leur former l'eſprit & le cœur. Outre qu'elle leur préſente d'illuſtres modéles de toutes les vertus qui leur conviennent, elle eſt en poſſeſſion de leur dire la vérité dans tous les tems, & de leur montrer juſqu'à leurs fautes même, ſans craindre de bleſſer la délicateſſe de leur amour propre. Comme la cenſure qu'elle fait des vices ne leur eſt

point personnelle, elle n'a rien pour eux d'amer ni d'offensant. Quand elle peint dans Philippe & dans Alexandre son fils, des défauts bas & indignes, qui ont terni l'éclat de leurs belles actions, & deshonoré leurs régnes, ne sont-ce pas autant de leçons pour tous les Princes qui auroient le malheur de s'abandonner aux mêmes excès?

La timide Vérité, rarement admise dans le palais des Grands, n'oseroit leur faire des leçons à visage découvert. Elle emprunte la voix de l'Histoire, & cachée sous l'ombre de son nom, elle donne aux Princes avec assurance des avis, que peutêtre ils ne recevroient jamais d'aucune autre part, tant on craint de s'attirer leur disgrace par de salutaires mais dangereuses remontrances.

Vous détestez maintenant la flaterie, MONSEIGNEUR. Vous ne souffrez qu'avec peine les

plus justes louanges. Vous aimez sincérement la vérité, lors même qu'elle pourroit ne vous être pas agréable. Je n'oublirai jamais la sage réponse que vous me fites dans une occasion où j'usois de la liberté que vous m'aviez donnée de vous représenter tout ce que je croirois pouvoir vous être utile. Bien loin de vous en tenir offensé, vous daignâtes vous récrier qu'à cette marque vous reconnoissiez que j'étois de vos meilleurs amis. Oui, MONSEIGNEUR : (qu'il me soit permis de le répéter après vous) vos bons & solides amis seront ceux qui auront le courage de vous dire la vérité, au péril même de vous déplaire. Mais malheureusement le nombre en sera toujours fort petit.

A leur défaut, l'Histoire, qui aura contracté de bonne heure avec vous une espéce de familiarité, vous en fournira plusieurs, & d'un

grand nom : un Ariſtide, un Pho-cion, un Dion, un Cyrus, un Tite, un Trajan, & tant d'autres qui vous ſont connus. Que de belles choſes, MONSEIGNEUR, ces grands hommes auront à vous dire ſur tout ce qui peut rendre un Prince véritablement eſtimable & aimable! Quel facile accès ne trou-veront-ils pas dans un cœur comme le vôtre : bon, compatiſſant, do-cile, ſans hauteur & ſans fierté! Nos Grecs & nos Romains ſont bien propres, MONSEIGNEUR, à détromper les Grands des fauſ-ſes idées que ſouvent ils ſe forment de la gloire & de la grandeur. On la fait conſiſter pour l'ordinaire dans un vain éclat d'actions bril-lantes, ou dans le frivole appa-reil du faſte & du luxe : au lieu que ces Héros de l'antiquité, tout Payens qu'ils étoient, n'avoient que du mépris pour les plaiſirs, les richeſſes, la pompe, la magnifi-

cence, & ne se croioient revétus de la puissance que pour faire du bien, & pour rendre les peuples heureux.

Il faut pourtant l'avouer, MONSEIGNEUR*: ces vertus, quelque éclatantes qu'elles fussent, manquoient de ce qui leur est le plus essentiel: & quoiqu'un gouvernement semblable à celui d'un Cyrus ou d'un Trajan fût capable de faire en un sens le bonheur des peuples, les Princes seroient bien malheureux eux-mêmes, s'ils se contentoient de ces phantômes de vertus qui étoient sans ame & sans vie. Or cette ame & cette vie,* MONSEIGNEUR*, c'est la piété, c'est la crainte de Dieu, sans laquelle tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde n'est qu'un pur néant.*

Ce que l'Histoire profane ne peut vous fournir, MONSEIGNEUR*, vous avez l'avanta-*

ge de le trouver ſous vos yeux & à chaque inſtant dans la perſonne d'un pere, en qui la piété reléve toutes ſes autres excellentes qualités, & qui eſtime infiniment plus le bonheur d'être Chrétien, que le haut rang de premier Prince du Sang de France. Puiſſiez-vous, MONSEIGNEUR, imiter ſes exemples, & même (je ne crains point qu'il s'en trouve choqué) les ſurpaſſer. Ce ſont les vœux que je ne ceſſerai de faire pour VOTRE ALTESSE SERENISSIME, & qu'elle agréera ſans doute beaucoup plus que tous les éloges dont je la pourrois combler. Je ſuis avec un profond reſpect & un parfait dévouement,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME;

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, C. ROLLIN.



LIVRE VINGT-CINQUIEME.

DES

BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

LA POÉSIE, l'Hiſtoire, l'Eloquence, qui ſont la matiére de ce vingt-cinquiéme Livre, renferment ce qu'il y a de principal dans ce qu'on appelle les Belles-Lettres. C'eſt de toute la Litérature la partie qui a le plus d'agrément, qui jette le plus d'éclat, & qui, en un certain ſens, eſt le plus capable de faire honneur à une nation par des Ouvrages qui ſont, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la fleur de l'eſprit la plus fine & la plus déliée. Je ne prétens pas par-là diminuer rien du prix des autres ſciences, dont je parlerai dans la ſuite, & dont on ne peut faire trop de cas. Je remarque ſeulement que celles dont il s'agit ici ont quelque choſe de plus vif,

de plus brillant, & de plus propre à fraper les hommes, & à exciter leur admiration; qu'elles sont accessibles à un plus grand nombre de personnes; qu'elles entrent plus dans le commerce & dans l'usage universel des hommes d'esprit. La Poésie assaisonne la solidité de ses instructions par l'attrait du plaisir, & par de riantes images dont elle a soin de les revétir. L'Histoire, en nous racontant d'une maniére agréable & spirituelle tous les événemens des siécles passés, pique & satisfait notre curiosité, & donne en même-tems aux Rois, aux Princes, & aux personnes de tout état, d'utiles leçons, mais sous des noms empruntés, de peur de blesser leur délicatesse. Enfin, l'Eloquence se montrant à nous, tantôt avec un air simple & modeste, tantôt avec toute la pompe & toute la majesté d'une puissante Reine, charme les esprits & entraîne les cœurs avec une douceur & une force, auxquelles il n'est pas possible de résister.

Athénes & Rome, ces deux grands théâtres de la gloire humaine, ont porté dans leur sein ce qu'il y a eu de plus grands hommes dans l'antiquité, soit pour la valeur & la science militaire, soit pour l'habileté dans le gouvernement. Mais ces grands hommes seroient-ils connus, & leur nom ne seroit-il pas demeuré en-

ſeveli avec eux dans leurs tombeaux, ſans le ſecours des Arts & des Sciences dont je parle, qui leur ont donné une ſorte d'immortalité dont les hommes ſont ſi jaloux? Ces deux villes même, qui ſont encore généralement reſpectées comme la ſource primitive du bon goût en tout genre, & qui, au milieu du débri de tant d'empires, en ont conſervé un par raport aux Belles-Lettres qui ne périra jamais, ne doivent-elles pas cette gloire aux excellens Ouvrages de Poéſie, d'Hiſtoire, & d'Eloquence dont elles ont enrichi l'univers?

Rome ſembloit en quelque maniére s'y être bornée; du moins elle n'a excellé pleinement que dans ces ſortes de connoiſſances, qu'elle regardoit comme plus utiles & plus brillantes que les autres. La Gréce a été plus riche en matiére de ſciences, & les a embraſſé toutes ſans diſtinction. Ses Hommes illuſtres, ſes Princes, ſes Rois ont étendu leur protection à toutes les ſciences en quelque genre que ce pût être. Pour ne point parler de tant d'autres qui ſe ſont rendus recommandables par cet endroit, à quoi Ptolémée Philadelphe a-t'il dû cette réputation qui l'a ſi fort diſtingué entre les Rois d'Egypte, ſinon au ſoin particulier qu'il a pris d'attirer dans ſon Royaume des Savans de toutes les eſpéces, de les

combler d'honneurs & de récompenses, & d'y faire fleurir par leur moien tous les Arts & toutes les Sciences ? La fameuse Bibliothéque d'Alexandrie enrichie par sa magnificence vraiment roiale d'un nombre si considérable de livres, & ce Musée célébre où s'assembloient tous les Savans, ont plus illustré le nom de ce Prince, & lui ont acquis une gloire plus solide & plus durable, que n'auroient pu faire les plus grandes conquêtes.

Notre France ne le céde pas à l'Egypte en ce point, pour ne rien dire de plus. La fameuse Bibliothéque du Roi, augmentée infiniment par la magnificence de LOUIS le Grand, n'est pas une des choses qui ait le moins illustré son régne. LOUIS XV son successeur, qui a signalé le commencement du sien par le glorieux établissement de l'instruction gratuite dans l'Université de Paris, s'est piqué aussi, pour marcher sur les traces de son illustre Bisaieul, de donner des soins particuliers à l'augmentation & à la décoration de la Bibliothéque roiale. En peu d'années il l'a enrichie de quinze à dix-huit mille Volumes imprimés, & de près de huit mille Volumes manuscrits, qui faisoient partie de la Bibliothéque de M. Colbert, les plus rares & les plus anciens que l'on con-

noisse ; sans parler de ceux que M. l'Abbé Sevin a raportés tout récemment de son voiage de Constantinople. De sorte que maintenant la Bibliothéque du Roi monte environ à quatre-vingts-dix mille Volumes imprimés, & à trente ou trente-cinq mille manuscrits. Il ne restoit plus qu'à placer ce précieux trésor d'une maniére qui en mît toutes les richesses en évidence, & qui répondît à la réputation & à la gloire du Roiaume. C'est ce qu'a fait encore LOUIS XV pour remplir les intentions de son Bisaieul, en faisant préparer pour sa Bibliothéque un superbe bâtiment qui fait déja l'admiration de tous les Etrangers, & qui, lorsqu'il sera achevé, sera le plus magnifique vaisseau qui soit dans l'Europe pour placer des livres.

On a admiré le Musée d'Alexandrie. Qu'étoit-ce en comparaison de nos Académies d'Architecture, de Sculpture, de Peinture; de l'Académie Françoise, de celle des Belles-Lettres, de celle des Sciences ? Ajoutez-y les deux plus anciens établissemens du Roiaume ; le Collége Roial, où s'enseignent toutes les langues savantes & presque toutes les sciences ; & l'Université de Paris, la mere & le modéle de toutes les Académies du monde, dont la réputation ne vieillit point depuis tant de siécles, &

qui, avec ſes rides reſpectables, conſerve toujours un air de fraîcheur & de jeuneſſe. Que l'on compte le nombre de Savans qui rempliſſent toutes ces places, qu'on évalue les ſommes où montent leurs penſions, & l'on reconnoitra qu'il n'y a rien de pareil dans l'Europe. Je ne puis m'empécher, pour l'honneur du régne & du miniſtére préſent, de faire remarquer, que pendant la guerre qui * vient de ſe terminer ſi heureuſement & ſi glorieuſement pour nous, toutes ces penſions des Savans n'ont été ni ſuſpendues, ni même retardées.

*La premiére édition de ce douziéme tome a paru en 1738.

Qu'on pardonne à un vif amour de la patrie, & aux ſentimens d'une juſte reconnoiſſance dont je ſuis pénétré, cette petite digreſſion, qui n'eſt pourtant pas tout-à-fait étrangére à mon ſujet. Avant que d'entrer en matiére, je me croi obligé d'avertir, que, ſur-tout dans ce qui regarde la Poëſie, je ferai grand uſage de pluſieurs Diſſertations connues dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Ces extraits feront connoitre combien cette Académie eſt capable de conſerver le bon goût de l'antiquité.

CHAPITRE PREMIER.

DES POÉTES.

IL EST CERTAIN, si l'on considére la Poésie dans la pureté de sa premiére institution, qu'elle fut inventée d'abord pour rendre à la majesté divine des hommages publics d'adoration & de reconnoissance, & pour apprendre aux hommes les vérités les plus importantes de la religion. Cet art, qui paroit aujourd'hui si profane, prit naissance au milieu des fêtes destinées à honorer l'Etre Souverain. Dans ces jours solennels où les Hébreux célébroient la mémoire des merveilles que le Dieu d'Israel avoit opérées en leur faveur, & où, libres de leurs travaux, ils se livroient à une joie innocente & nécessaire, tout retentissoit de cantiques sacrés, dont le stile noble, sublime, & majestueux répondoit à la grandeur du Dieu qui en étoit l'objet. Quelle foule de beautés vives & animées dans ces divins Cantiques! Les fleuves qui remontent vers leur source, les mers qui s'entrouvrent & qui fuient; les collines qui tressaillent; les montagnes qui fondent comme de la cire, & qui disparoissent; le ciel & la terre qui

écoutent dans le respect & le silence ; toute la nature qui s'émeut & qui s'ébranle devant la face de son Auteur!

Mais comme la simple voix humaine succomboit sous le poids de merveilles si étonnantes, & paroissoit au peuple trop foible pour marquer les sentimens de reconnoissance & d'adoration dont il étoit pénétré ; pour les exprimer avec plus de force, il appelloit à son secours la voix tonnante des tambours, des trompettes, & de tous les autres instrumens de Musique. Entrant même dans une sorte de transport & d'enthousiasme religieux, il voulut que le corps prît part à la sainte joie de l'ame par des mouvemens impétueux mais concertés, afin que dans l'homme tout rendît hommage à la Divinité. Tels furent les commencemens de la musique, de la danse, & de la poésie.

Quel homme doué d'un bon goût, quand il ne seroit pas plein de respect pour les Livres saints, & qu'il liroit les Cantiques de Moyse avec les mêmes yeux dont il lit les Odes de Pindare, ne sera pas contraint d'avouer que ce Moyse que nous connoissons comme le premier Historien & le premier Législateur du monde, est en même-tems le premier & le plus sublime des Poétes ? Dans ses écrits la Poésie naissante paroit tout

d'un coup parfaite, parce que Dieu même la lui inſpire, & que la néceſſité d'arriver à la perfection par degrés, n'eſt une condition attachée qu'aux Arts inventés par les hommes. Les Prophétes & les Pſeaumes nous offrent encore des modéles ſemblables. Là brille dans ſon éclat majeſtueux cette véritable Poéſie, qui n'excite que d'heureuſes paſſions, qui touche nos cœurs ſans les ſéduire, qui nous plait ſans favoriſer nos foibleſſes, qui nous attache ſans nous amuſer par des contes frivoles & ridicules, qui nous inſtruit ſans nous rebuter, qui nous fait connoitre Dieu ſans nous le repréſenter ſous des images indignes de la Divinité, qui nous ſurprend toujours ſans nous promener parmi des merveilles chimériques. Agréable & toujours utile, noble par ſes expreſſions hardies, par ſes vives figures, & plus encore par les vérités qu'elle annonce, elle ſeule mérite le nom de langage divin.

Lorſque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'eſt dû qu'au Créateur, la Poéſie ſuivit le ſort de la religion, conſervant toujours néanmoins des traces de ſa premiére origine. On s'en ſervit dans les commencemens à remercier les fauſſes divinités de leurs prétendus bienfaits, & à leur en demander de nouveaux. Il eſt vrai qu'on l'ap-

pliqua bientôt à d'autres uſages : mais, dans tous les tems, on eut ſoin de la ramener à ſa premiére deſtination. Héſiode mit en vers la généalogie des dieux : un Poéte très-ancien compoſa les Hymnes qu'on attribue ordinairement à Homére : Callimaque depuis en compoſa auſſi. Les Ouvrages même qui roulérent ſur d'autres matiéres, conduiſirent & réglérent les événemens par l'entremiſe & par le miniſtére des puiſſances divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les dieux comme les auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. Homére, & les autres Poétes, nous les repréſentent par-tout comme les ſeuls arbitres de nos deſtinées. Ce ſont eux qui élevent & qui abbattent le courage, qui donnent & qui ôtent la prudence, qui envoient la victoire & qui cauſent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'héroïque que par l'aſſiſtance cachée ou viſible de quelque divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous enſeigne, celle qu'on nous préſente le plus ſouvent & qu'on établit avec le plus de ſoin, c'eſt que la valeur & la ſageſſe ne peuvent rien ſans le ſecours de la Providence.

Une des principales vûes de la Poéſie, & qui étoit comme une ſuite naturelle de la premiére, fut auſſi de former les mœurs. Pour en être convaincu, il ne

faut que considérer la fin particuliére de chaque espéce de Poéme, & que jetter les yeux sur la pratique la plus générale des Poétes les plus illustres. Le poëme Epique se proposa d'abord de nous donner des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action importante & héroïque. L'Ode, de célébrer les exploits des grands hommes, & d'engager par-là tous les autres à les imiter. La Tragédie, de nous inspirer de l'horreur pour le crime par les suites funestes qu'il entraîne après lui, & du rêspect pour la vertu par les justes louanges & les récompenses qui la suivent. La Comédie & la Satyre, de nous corriger en nous divertissant, & de faire une guerre implacable aux vices & aux ridicules. L'Elégie, de verser des pleurs sur le tombeau des personnes qui méritent d'être regrettées. L'Eglogue, de chanter l'innocence & les plaisirs de la vie champêtre. Que si, dans la suite des tems, on se servit de ces différentes sortes de piéces à d'autres usages, il est certain qu'on les détourna de leur institution naturelle, & qu'au commencement elles tendoient toutes à un même but, qui étoit de rendre l'homme meilleur.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiére qui me jetteroit trop loin. Je me réduis à parler des Poétes qui se

sont le plus distingués dans chaque espéce particuliére ; je commencerai par les Grecs, puis je passerai aux Latins, en les réunissant pourtant quelquefois en partie, lors sur-tout qu'il s'agira de les comparer ensemble.

Comme j'ai déja touché ailleurs une partie de ce qui regarde ces Ecrivains illustres, on me permettra, quand les mêmes matiéres reviendront, d'y renvoier les Lecteurs, pour ne point tomber dans des redites inutiles & ennuieuses.

ARTICLE PREMIER.

DES POETES GRECS.

On sait que c'est de la Gréce que la Poésie a passé dans l'Italie, & que Rome lui doit toute la gloire & toute la réputation qu'elle s'est acquise dans ce genre.

§. I.

Des Poetes Grecs qui se sont distingués dans le Poéme Epique.

Je ne range point ici au nombre des Poétes, ni les Sibylles, ni Orphée & Musée. Tous les Savans conviennent que les poésies qui portent leur nom sont supposées.

HOMERE.

L'ÉPOQUE du tems où Homére a vécu n'eſt pas bien certaine. Hérodote la place quatre cens ans avant lui. Uſſérius met la naiſſance d'Hérodote l'an du Monde 3520. Ainſi celle d'Homére a dû être vers l'an 3120, c'eſt-à-dire, 340 ans après la priſe de Troie.

Herod. lib. 2. cap. 53.
AN.M. 3120.
AV.J.C.884.

Le lieu de ſa naiſſance n'eſt pas plus aſſuré. Sept villes ſe diſputérent cet honneur: Smyrne ſemble l'avoir emporté ſur les autres.

J'ai parlé du Poéme Epique & d'Homére vers la fin du ſecond Tome de cette Hiſtoire, & avec beaucoup plus d'étendue dans le premier Tome du *Traité des Etudes*, où j'ai eſſaié de faire ſentir les beautés de ce Poéte.

Il paroit que Virgile, à juger de ſes vûes par ſon Ouvrage, ne ſe propoſa rien moins que de diſputer à la Gréce l'avantage du Poéme Epique; & c'eſt de ſon rival même qu'il emprunta des armes pour le combattre. Il comprit qu'aiant à faire venir des rives du Scamandre le Héros de ſon poéme, il auroit beſoin d'imiter l'Odyſſée, qui contient une grande ſuite de voiages & de récits; & qu'aiant à le faire combattre pour l'établir en Italie, il auroit beſoin d'avoir ſans ceſſe devant les yeux l'Ilia-

de, qui eſt remplie d'actions, de combats, & de tout ce miniſtére des dieux que demande la haute Poéſie. Enée voyage comme Ulyſſe, & combat comme Achille. Virgile a fait entrer les quarante-huit livres d'Homére dans les douze livres dont l'Enéide eſt compoſée. Dans les ſix premiers on retrouve l'Odyſſée preſque par tout, comme on retrouve l'Iliade dans les ſix derniers.

C'eſt un grand avantage & un grand titre de ſupériorité pour le Poéte Grec d'avoir été l'original que l'autre a copié; & l'on peut bien lui appliquer ce que dit [a] Quintilien de Démoſthéne par raport à Cicéron, que quelque grand que ſoit Virgile, Homére l'a fait en grande partie tout ce qu'il eſt. Cet avantage néanmoins ne décide pas pleinement de leur mérite, & l'on diſputera toujours auquel on doit donner la préférence.

Nous pouvons nous en tenir au jugement de Quintilien, qui, laiſſant la queſtion indécife, marque parfaitement en peu de mots ce qui diſtingue ces deux excellens Poétes. Il dit qu'il y a plus de génie & de naturel dans l'un, plus d'art & de travail dans l'autre; & que ce qui manque à Virgile du côté du ſublime, *Ibid.*

a Cedendum verò in hoc quidem, quòd & ille (Demoſthenes) prior fuit, & ex magna parte Ciceronem, quantus eſt, fecit. *Lib.* 10. *cap.* 1.

en quoi le Poéte Grec l'emporte sans contestation, est peut être compensé par la justesse & l'exactitude, qui régne également par-tout dans l'Enéide. *Et herclè, ut illi naturæ cælesti atque immortali cessimus, ita curæ & diligentiæ vel ideo in hoc plus est, quòd ei fuit magis laborandum : & quantum eminentioribus vincimur, fortasse æqualitate pensamus.*

Il est difficile de mieux caractériser ces deux Poétes. L'Iliade & l'Odyssée sont deux grands tableaux dont l'Enéide est le racourci. Celui-ci veut être regardé de près : tout y doit être achevé. Mais les grands tableaux se voient de loin : il n'est pas nécessaire que tous les traits y soient si finis & si réguliers ; c'est même un défaut dans un grand tableau qu'un soin trop scrupuleux.

HÉSIODE.

ON DIT qu'Hésiode étoit né à Cumes ville d'Eolie, mais qu'il fut nourri & élevé à Ascra petite ville de Béotie, qui depuis a passé pour sa patrie : aussi Virgile l'appelle-t-il le Vieillard d'Ascra. Les sentimens sont fort partagés sur le tems où il a vécu. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homére. De toutes ses piéces de poésie il ne nous en reste que trois : 1°. *les Ouvrages & les Jours.* 2°. *La Théogonie*, ou Généalogie des

Ascræumque senem. *Eclog.* 6.

II. Tome de l'Hist. anc. dieux. 3°. *Le Bouclier d'Hercule.* J'en ai parlé ailleurs.

Quintilien trace ainsi son caractére. „Il [a] arrive rarement à Hésiode de s'é„lever. Une grande partie de ses Ou„vrages ne contient presque que des „noms propres. On y trouve pourtant „d'utiles sentences pour la conduite de „la vie. Il a assez de douceur dans l'ex„pression & dans le stile. On lui donne „la palme dans le genre d'écrire mé„diocre.

POETES moins connus.

AN. M. 3356. TERPANDRE. Il étoit fort renommé & pour la Poésie, & pour la Musique.

AN. M. 3364. *Pausan. lib. 4. p. 244. &c.* TYRTÉE. On croit qu'il étoit d'Athénes. Ce Poéte fit une grande figure dans la seconde guerre de Messénie. Il excelloit à chanter la valeur guerriére. Les Spartiates avoient reçu plusieurs échecs qui leur avoient abbattu le courage. L'Oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens un homme capable de les aider de ses avis & de ses lumiéres. Tyrtée leur fut envoié. Le succès ne répondit pas d'abord à l'attente des Spartiates. Ils furent encore

[a] Raro assurgit Hesiodus, magnaque pars ejus in nominibus est occupata : tamen utiles circa præcepta sententiæ, lenitasque verborum & compositionis probabilis : daturque ei palma in illo medio dicendi genere. *Lib.* 10. *cap.* 1.

battus trois fois consécutivement, & réduits au désespoir ils étoient prêts de retourner à Sparte. Tyrtée les anima de nouveau par ses vers, qui ne respiroient que l'amour de la patrie & le mépris de la mort. Aiant repris courage, ils attaquérent les Messéniens avec fureur. La victoire qu'ils remportérent en cette occasion termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvoient plus soutenir. Ils accordérent à Tyrtée le droit de Bourgeoisie, titre qui ne se prodiguoit pas à Lacédémone, & qui par-là devenoit infiniment honorable. Le peu qui nous en reste, fait connoitre que son stile étoit plein de force & de noblesse. Il paroit lui-même transporté de l'ardeur dont il vouloit enflammer l'esprit de ses auditeurs.

Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit. *Horat. in Art. poet.*

DRACON, célébre Législateur des Athéniens. Il avoit composé un poéme de trois mille vers intitulé ὑποθῆκαι, dans lequel il donnoit d'excellens préceptes pour la conduite de la vie. AN. M. 3368.

ABARIS, Scythe de nation, selon Suidas, surnommé par d'autres l'Hyperboréen. Il composa plusieurs piéces de poésie. On débitoit de lui des fables de la derniére absurdité, auxquelles il paroit qu'Hérodote même n'ajoutoit pas AN. M. 3368. *Suidas.* *Herod. lib. 4. cap. 36.*

foi. Il se contente de dire que ce barbare avoit porté une fléche par tout le monde, & qu'il ne mangeoit rien. Iamblique va plus loin, & prétend qu'Abaris étoit porté sur sa fléche au travers de l'air, & qu'il passoit ainsi les riviéres, les mers, & les lieux les plus inaccessibles, sans être arrété par aucun obstacle. On dit qu'à l'occasion d'une grande peste qui ravageoit le pays des Hyperboréens, il fut député à Athénes par ces peuples.

Iambl. in vit. Pytag.

AN. M. 3676. CHERILE. Il y a eu plusieurs Poétes de ce nom. Je parle ici de celui [a] qui, malgré la grossiéreté de ses vers sans goût & sans beauté, ne laissa pas d'être estimé & chéri d'Alexandre, de qui il reçut une aussi grande récompense que s'il eût été un excellent Poéte. En quoi ce Prince, comme le remarque Horace, marquoit bien peu de goût, lui qui d'ailleurs étoit si délicat en fait de peinture & de sculpture, qu'il avoit défendu par un Edit à tout autre Peintre qu'Apelle de le peindre, & à tout autre Statuaire que Lysippe de le tirer en airain. Sylla, chez

Horat. Ep. 1. lib. 2.

a Gratus Alexandro regi magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui versibus & malè natis
Rettulit acceptos, regale numisma, Philippos.
Idem rex ille, poëma
Qui tam ridiculum tam carè prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.

les Romains, en usa aussi libéralement, mais plus prudemment qu'Alexandre, à l'égard d'un Poéte qui lui avoit présenté des vers pitoyables. Il [a] lui fit donner une récompense à condition qu'il ne feroit jamais de vers : condition bien dure pour un mauvais Poéte, mais fondée en raison.

ARATUS. Il étoit de Soles, ville de Cilicie. Il [b] a composé un poéme fort estimé des Savans sur l'Astronomie ; c'est Cicéron qui lui rend ce témoignage : cet ouvrage est parvenu jusqu'à nous. Quintilien en parle moins favorablement. La matiére [c] qu'il traitoit, fort abstraite & froide par elle-même, ne lui a pas permis d'en relever la sécheresse & la monotonie par une agréable variété, ni d'y jetter du feu & de la vivacité par des passions & des harangues. Mais il a tiré de son sujet tout ce qu'on en pouvoit attendre, & il l'avoit choisi conforme à ses forces. Cicéron, à l'âge de dix-sept ans, avoit traduit le Poéme d'Aratus en vers latins : il nous en reste beaucoup de AN. M. 3731.

a Jussit ei præmium tribui, sub ea conditione ne quid posteà scriberet. *Cic. pro Arch. poet. n.* 25.

b Constat inter doctos, hominem ignarum Astrologiæ, ornatissimis atque optimis versibus Aratum de cœlo stellisque dixisse. 1. *de Orat. n.* 69.

c Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla persona, nulla cujusquam sit oratio. Sufficit tamen operi, cui se parem credidit. *Lib.* 10. *cap.* 1.

morceaux dans le Traité de la nature des dieux.

AN. M. 3756. APOLLONE de Rhodes a composé un poéme sur l'expédition des Argonautes : *Argonautica*.

Il étoit d'Alexandrie, & avoit succédé à Eratosthéne dans la garde de la fameuse Bibliothéque sous Ptolémée Evergéte. Mais comme il se vit maltraité par les autres Poétes qui le chargeoient de calomnies, il se retira à Rhodes, où il passa le reste de ses jours. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Rhodien*.

AN. M. 3756. EUPHORION de Chalcis. Antiochus le Grand lui confia le soin de sa Bibliothéque. Virgile [a] en fait mention dans ses Bucoliques. *Eclog*. 10. v. 50.

NICANDRE de Colophon dans l'Ionie, ou, selon d'autres d'Etolie. Il fleurissoit du tems d'Attale, dernier Roi de Pergame. Il a composé des poémes sur la Médecine : Θηριακὰ & Ἀλεξιφάρμακα ; & quelques-uns aussi sur l'Agriculture, que [b] Virgile a imités dans ses Géorgiques. AN. M. 3851.

AN.M. 3856 ANTIPATER de Sidon. Cicéron nous apprend qu'il avoit un si grand talent & *De Orat*. lib. 3. n. 194.

a Quid ? Euphorionem transibimus ? quem nisi probasset Virgilius, idem nunquam certè conditorum Chalcidico versu carminum fecisset in Bucolicis mentionem. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

b Quid ? Nicandrum frustra secuti Macer atque Virgilius ? *Quintil. ibid.*

une si grande facilité pour la Poésie, que sur le champ il faisoit des vers hexamétres, ou de telle autre espéce qu'on vouloit, sur toutes les matiéres qui lui étoient proposées. Valére Maxime & Pline raportent qu'il avoit réguliérement la fiévre une seule fois chaque année toujours au même jour, qui étoit celui de sa naissance, & qui fut aussi celui de sa mort. *Val. Max. lib. 1. cap. 8. Plin. lib. 7. cap. 51.*

A. Licinius ARCHIAS, pour qui Cicéron plaida. Il avoit fait un poéme sur la guerre des Cimbres, & en avoit commencé un sur le Consulat de Cicéron. On a de lui quelques Epigrammes dans l'Anthologie. AN. M. 3912.

PARTHENIUS vivoit dans le même tems. Il avoit été fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate. Virgile l'eut pour maître dans la poésie Grecque. *Macrob. l. 5. cap. 17.*

APOLLINAIRE, Evêque de Laodicée en Syrie. Je ne le considére point ici comme Evêque, mais comme un Poéte qui s'est fort distingué par ses poésies Chrétiennes. Julien l'Apostat avoit défendu par un Edit public à tous les Maîtres d'enseigner aux enfans des Chrétiens les Auteurs profanes. Le prétexte de cet Edit étoit, qu'il ne convenoit pas de les expliquer aux jeunes gens en les leur proposant comme de grands personnages, & de condanner en même- AN. J. C. 362.

tems leur religion. Mais les vrais motifs de cette défense étoient les grands avantages que les Chrétiens tiroient des livres profanes pour combattre le paganisme. Cet Edit excita les deux Apollinaires à composer divers ouvrages utiles à la Religion.

Le pere, dont il s'agit ici, qui étoit Grammairien, écrivit en vers héroïques, & à l'imitation d'Homére, l'Histoire Sainte jusques au régne de Saul, en vingt-quatre livres intitulés *des lettres de l'alphabet grec.* Il imita Ménandre par des Comédies, Euripide par des Tragédies, Pindare par des Odes, prenant des sujets de l'Écriture Sainte, & suivant le caractére & le stile de chaque poéme, afin que les Chrétiens se pussent passer des Auteurs profanes pour apprendre les Belles-Lettres.

Le fils, qui étoit Sophiste, c'est-à-dire Rhéteur & Philosophe, fit des Dialogues à la maniére de Platon, pour expliquer les Evangiles & la doctrine des Apôtres.

La persécution de Julien dura si peu, que les Ouvrages des Apollinaires furent inutiles; & l'on revint à la lecture des Auteurs profanes. Aussi de toutes leurs poésies ne nous est-il resté que la Paraphrase des Pseaumes composée par Apollinaire l'ancien, qui eut le malheur

de donner dans des ſentimens hétérodoxes ſur JESUS-CHRIST.

S. GRÉGOIRE de Naziance, contemporain d'Apollinaire, compoſa auſſi un grand nombre de vers de toute eſpéce : Suidas les fait monter à trente mille. On n'en a conſervé qu'une partie. Ils furent, pour la plupart, l'occupation & le fruit de ſa retraite. Quoiqu'il fût pour lors dans un âge fort avancé, on y trouve tout le feu & toute la vigueur que l'on pourroit ſouhaiter dans les ouvrages d'un jeune homme. AN. J. C. 350.

Dans la compoſition de ſes poémes, qui lui ſervoit à lui-même d'amuſement dans la ſolitude, & de conſolation dans ſes maladies, il avoit en vûe les jeunes gens, & ceux qui aimoient les Belles-Lettres. Pour les retirer des chanſons & des poéſies dangereuſes, il vouloit leur fournir un divertiſſement, non-ſeulement innocent, mais encore utile, & leur rendre la vérité agréable. Il y a lieu de croire auſſi qu'une de ſes vûes avoit été d'oppoſer des poéſies où il n'y eût rien que d'exact & d'orthodoxe, à celles d'Apollinaire qui étoient mélées de beaucoup d'opinions contraires à la foi.

C'étoit rappeller la poéſie à ſon inſtitution primitive, que de la faire ſervir ainſi à la religion. Il ne traitoit dans ſes vers que des ſujets de piété, qui puſſent

animer, purifier, instruire, ou élever l'ame à Dieu. En y proposant aux Chrétiens une saine doctrine, il en bannit toutes les ordures & toutes les folies de la Fable ; & il auroit cru profaner sa plume, que de l'emploier à faire revivre dans ses poésies les divinités payennes, que JESUS-CHRIST étoit venu abolir.

Voila quels devroient être nos modéles. Je parle ici d'un Saint qui avoit toute la beauté, la vivacité, la solidité d'esprit qu'on peut imaginer. Il avoit été instruit dans les Belles-Lettres par ce qu'il y avoit de plus habiles Maîtres dans le Paganisme. Il avoit lu avec un extrême soin tous les Poétes anciens, & l'on en rencontre souvent des traces même dans ses Ouvrages de prose. Mais, content d'y avoir pris le bon goût de la poésie, & d'en avoir bien étudié & senti toute la finesse, toute la délicatesse, il n'a jamais employé dans les siennes aucune des divinités profanes ; & ce n'est que plusieurs siécles après qu'elles ont été rappellées dans les poémes. Ce qui étoit condanné & défendu dans ces beaux siécles de l'Eglise, doit-il maintenant nous être permis ? J'ai traité ailleurs cette matiére avec quelque étendue.

Dans le premier Tome du Traité des Etudes.

AN. J. C. 420. Pour l'honneur de la Poésie & des Poétes, je ne dois pas omettre EUDOCIE, fille du Sophiste Léonce Athénien, laquelle,

laquelle, avant que d'être devenue Chrétienne, & d'avoir épousé l'Empereur Théodose le Jeune, s'appelloit *Athénaïs.* Son pere lui avoit donné une excellente éducation, & l'avoit rendue extrêmement habile. Elle joignoit à une beauté de visage extraordinaire, une beauté d'esprit encore plus grande. Elle fit un Poéme Héroïque sur la victoire que son mari remporta contre les Perses. Elle composa beaucoup d'autres piéces sur des sujets pieux. On en doit fort regretter la perte.

SYNESIUS, Évêque de Ptolémaïde, étoit du même tems. Il ne nous reste de lui que dix Hymnes.

J'ai passé sous silence plusieurs Poétes dont il est parlé dans les Auteurs, mais qui sont peu connus; & je crains même d'en avoir raporté encore un trop grand nombre de cette espéce.

Je vais maintenant parler des Poétes Tragiques & Comiques. Mais comme j'ai traité cette double matiére avec assez d'étendue dans le V[e] Tome de cette Histoire, je ne ferai presque ici que marquer le nom de ces Poétes, & le tems où ils ont vécu.

§. II.

DES POETES TRAGIQUES.

THESPIS est regardé comme l'inven- AN. M. 3402.

teur [a] de la Tragédie. Il est aisé de juger combien dans ces premiers tems elle étoit grossiére & imparfaite. Il barbouilloit de lie le visage de ses Acteurs, & les promenoit de village en village sur un tombereau, d'où ils représentoient leurs piéces. Il vivoit du tems de Solon.

Plut. in Solone, pag. 95. Ce sage Législateur assistant un jour à une de ces représentations, dit, en frapant la terre avec sa canne : *Je crains bien que ces fictions poétiques & ces mensonges ingénieux ne passent bientôt dans nos actes & dans nos contrats.*

AN. M. 3508. ESCHYLE [b] commença à perfectionner la Tragédie, & à la mettre en honneur. Il donna à ses Acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute appellée Cothurne, & leur construisit un petit théâtre. Son [c] stile est noble & même sublime, son élocution grande & élevée, souvent jusqu'à l'enflure.

Plut. in Cim. pag. 483. Dans une dispute publique entre les Poëtes Tragiques, établie à l'occasion des os de Thésée que Cimon avoit raportés à Athénes, le prix fut adjugé à Sophocle.

a Ignotum tragicæ genus invenisse camœnæ
Dicitur, & plaustris vexisse poëmata Thespis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
Hor. in Art. poet.

b Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Horat. ibid

c Tragœdias primus in lucem Æschylus protulit, sublimis, & gravis, & grandiloquus, sæpe usque ad vitium. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Eschyle eut une si grande douleur de voir un jeune Poéte venir lui enlever la gloire de primer sur le théâtre dont il étoit depuis lon tems en possession, qu'il ne put pas soutenir davantage le séjour d'Athénes. Il en partit, & se retira en Sicile chez le Roi Hiéron. Il y mourut d'une mort bien singuliére. Comme il dormoit dans une campagne la tête nue, une aigle laissa tomber une pesante tortue sur sa tête qui étoit chauve, & qu'elle prit pour une roche. De quatre-vingts-dix Tragédies qu'il avoit composées, il n'y en eut que vingt-huit, & selon d'autres que treize, où il remporta la victoire. *Suid.*

SOPHOCLE & EURIPIDE. Ces deux [a] Poétes parurent ensemble, & illustrérent beaucoup le théâtre Athénien par des piéces également admirables, quoique d'un stile bien différent. Le premier étoit grand, élevé, sublime : le second tendre, touchant, & rempli de maximes excellentes pour les mœurs & pour la conduite de la vie. Les suffrages du public furent partagés à leur égard, comme ils le sont aujourd'hui parmi nous à l'égard des deux Poétes qui ont fait tant d'honneur à notre Théatre, & qui l'ont mis en état de le disputer à celui d'Athénes. AN.M. 3532.

a Longè clarius illustraverunt hoc opus Sophocles atque Euripides : quorum in dispari dicendi via uter sit poëta melior, inter plurimos quæritur. *Quint lib.*

§. III.

DES POETES COMIQUES.

EUPOLIS, CRATINUS, & ARIS-
AN. M. 3564. TOPHANE ont rendu fort célébre la *Comédie* appellée *Ancienne*, qui a tenu lieu chez les Grecs de Satyre. Elle possédoit dans la derniére perfection ce qu'on nommoit *Atticisme*, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit dans le stile de plus élégant, de plus fin, de plus délicat, dont les autres poésies ne pouvoient approcher. J'en ai parlé ailleurs.

AN. M. 3680. MENANDRE. Il fut le chef & l'auteur de la *Nouvelle Comédie*. Plutarque le préfére infiniment à Aristophane. Il admire en lui une plaisanterie douce, fine, délicate, spirituelle, & qui ne s'écarte jamais des régles de la probité la plus austére : au lieu que les railleries d'Aristophane améres & mordantes emportent la piéce, déchirent sans aucun ménagement la réputation des plus gens de bien, & violent avec une impudence effrénée toutes les loix de la modestie & de la pudeur. Quintilien [a] ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre, & que par l'éclat de sa réputation il a entiérement obscurci leur nom.

Plut. in Moral. pag. 853

a Atque ille quidem omnibus ejusdem operis auctoribus abstulit nomen, & fulgore quodam suæ claritatis tenebras obduxit. *Ibid.*

Mais le plus grand éloge qu'on puiſſe faire de ce Poéte eſt de dire, que Térence, qui n'a preſque fait que copier ſes piéces, eſt regardé par les bons Juges comme beaucoup inférieur à ſon original.

Aulu-Gelle nous a conſervé quelques endroits de Ménandre imités par Cécilius, ancien Poéte Comique Latin. A la premiére lecture il avoit trouvé les vers de celui-ci fort beaux. Mais il avoue que dès qu'il les eut comparés avec ceux du Poéte Grec, toute leur beauté diſparut, & qu'ils lui parurent pitoiables. *Lib. 2. cap. 23.*

On ne rendit pas à Ménandre, de ſon vivant, toute la juſtice qui lui étoit dûe. De plus de cent Comédies qu'il fit repréſenter, il ne remporta la palme que dans huit ſeulement. Soit [a] cabale & conſpiration contre lui, ſoit mauvais goût des Juges, PHILEMON, qui ne méritoit certainement que la ſeconde place, lui fut preſque toujours préféré.

On a expliqué dans le Ve Tome tout ce qui regarde l'ancienne Comédie, la Moienne, & la Nouvelle.

§. IV.

DES POETES IAMBIQUES.

ARCHILOQUE, natif de Paros, inventeur des vers Iambes, vivoit du tems *An. M. 3280.*

a Philemon, ut pravis ſui temporis judiciis Menandro ſæpe prælatus eſt, ita conſenſu omnium meruit credi ſecundus. *Quintil. ibid.*

de Candaule Roi de Lydie. Voyez ce qui en eſt dit Tome II vers la fin.

AN. M. 3460. Suidas. HIPPONAX, étoit natif d'Ephéſe. En aiant été chaſſé par les Tyrans qui y dominoient, il alla s'établir à Clazoméne. Il étoit laid, petit, & menu : mais ſa laideur a ſervi à l'immortaliſer ; car il n'eſt guéres connu que par les vers ſatyriques qu'il compoſa contre deux freres ſculpteurs, Bupalus & Athénis, qui avoient fait ſa figure la plus ridicule qu'il leur avoit été poſſible. Il lança ſur eux une grêle de vers ſi mordans & ſi violens, que ſelon quelques-uns, ils ſe pendirent de dépit. Mais Pline obſerve qu'on avoit d'eux pluſieurs ſtatues faites depuis ce tems-là. On attribue à Hipponax l'invention du vers Scazon, où le Spondée a pris la place de l'Iambe qui ſe trouve toujours au dernier pié du vers qui porte ce nom.

§. V.

DES POETES LYRIQUES.

ON APPELLE Poéſie Lyrique, celle qui étoit faite pour être chantée ſur la Lyre ou ſur d'autres inſtrumens pareils. Ses compoſitions ſe nomment Odes, c'eſt-à-dire Chants, & ſe diſtribuent en Strophes ou Stances.

Le but de la Poéſie eſt de plaire à l'imagination. Mais ſi les différens genres

de poésies, comme l'Idylle, l'Elégie, le poéme Epique, vont à ce but par des moiens différens, l'Ode y parvient plus sûrement, parce qu'elle les embrasse tous; & que, de même qu'un fameux Peintre rassembla autrefois dans une seule figure tout ce qu'il avoit remarqué de plus gracieux & de plus achevé dans plusieurs belles personnes, de même l'Ode rassemble en elle seule toutes les différentes beautés dont les différens genres de poésie sont susceptibles. Mais elle a encore quelque chose de plus qui n'appartient qu'à elle, & qui fait son véritable caractére. C'est l'enthousiasme; & par-là les Poétes croient pouvoir encore la comparer a cette Junon d'Homére, qui emprunte la ceinture de Vénus pour se rendre toute gracieuse, mais qui est toujours la Reine des dieux, distinguée par un air de grandeur qui lui est particulier, par sa fureur même & son emportement.

Cet enthousiasme se sent mieux, qu'il ne peut se définir. Quand un Ecrivain en est saisi, son esprit s'échause, son imagination s'allume, toutes les facultés de son ame se réveillent pour concourir à la perfection de son Ouvrage. Tantôt les pensées nobles & les traits les plus brillans, tantôt les images tendres & gracieuses se présentent à lui en foule. Souvent aussi la chaleur de l'enthousiasme

s'empare tellement de son esprit, qu'il n'en est plus le maître ; & pour lors il s'abandonne à cette vive impétuosité & à ce beau désordre, infiniment supérieurs à la régularité de l'art la plus étudiée.

Ces différentes impressions produisent des effets différens ; des descriptions quelquefois simples & pleines de douceur & d'agrément, quelquefois riches, nobles, & élevées ; des comparaisons justes & vives ; des traits de morale lumineux ; des endroits heureusement empruntés de l'histoire ou de la fable, & des digressions mille fois plus belles que le fonds de son sujet. L'harmonie, l'ame des beaux vers, ne se fait point dans ce moment chercher par le poéte. Les expressions nobles & les cadences heureuses s'arrangent toutes seules, comme les pierres sous la lyre d'Amphion : rien ne ressent l'étude ni le travail. Les poésies qui sont le fruit de l'enthousiasme, ont un tel caractére de beauté, qu'on ne peut ni les lire ni les entendre sans être échaufé du même feu qui les a produites ; & l'effet de la musique la plus parfaite n'est ni si sûr ni si grand que celui des vers nés dans le feu de la fureur poétique.

Ce petit morceau que j'ai tiré du commencement de la courte mais éloquente dissertation de M. l'Abbé Fraguier sur Pindare, suffit pour donner une juste

idée de la poésie Lyrique, & en même-tems de Pindare, qui tient le premier rang parmi les neufs Poétes Grecs qui se sont distingués par cette sorte de poéme, & desquels il me reste à dire un mot.

Il est parlé dans Plutarque de THALES *, à qui Lycurgue persuada de s'aller établir à Sparte. C'étoit un poéte Lyrique, (il n'est point du nombre des neufs:) mais, sous prétexte de ne composer que des chansons, il faisoit en effet tout ce que les plus graves Législateurs auroient pu faire. Car toutes ses piéces de vers étoient autant de discours qui portoient les hommes à l'obéissance & à la concorde par le moien de certaines mesures si harmonieuses, & où il y avoit tant de justesse, tant de force, & tant de douceur, qu'insensiblement elles adoucissoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient à l'amour des choses honnêtes, en faisant cesser les animosités & les haines qui régnoient entr'eux. Ainsi, par les attraits & les charmes d'une poésie mélodieuse, il prépara les voies à Lycurgue pour l'instruction & la correction de ses citoiens.

An. M. 3135. *Plut. in Lycurg. pag. 41.*

ALCMAN étoit de Sardes en Lydie. Son mérite le fit adopter par les Lacédé-

An. M. 3324. *Plut. de exil. pag. 599.*

* *Plutarque paroit confondre le Thalès dont il s'agit ici, avec Thalès de Milet l'un des sept Sages, qui lui étoit postérieur de plus de 250 ans.*

moniens, qui lui accordérent le droit de Bourgeoiſie, dont il ſe félicite lui-même dans ſes vers comme d'un honneur ſingulier. Il fleuriſſoit du tems d'Ardys, fils de Gygès, Roi des Lydiens.

An. M. 3391. STESICHORE étoit d'Himére, ville de Sicile. Pauſanias raconte que ce Poéte, aiant perdu la vûe en punition des vers mordans qu'il avoit faits contre Héléne, ne la recouvra qu'après avoir rétracté ſes médiſances par une nouvelle piéce contraire à la premiére, ce qu'on appella depuis *palinodie*. Quintilien [a] dit qu'il chanta des guerres conſidérables & d'illuſtres Héros, & qu'il ſoutint ſur la Lyre la nobleſſe & l'élévation du poéme Epique. Horace lui donne le même caractére par une ſeule épithéte, *Steſichorique graves camœnæ.*

Pauſan. in Lacon. pag. 220.

Lib. 10. *c.* 1.

An. M. 3400. ALCÉE. Sa patrie étoit Mityléne ville de Lesbos: c'eſt de lui que le vers Alcaïque a tiré ſon nom. Il fut l'ennemi déclaré des Tyrans de Lesbos, & en particulier de Pittacus, qu'il ne ceſſa de déchirer dans ſes vers. On dit que dans un combat où il ſe trouva ſaiſi de fraieur, il jetta bas ſes armes & ſe ſauva par la fuite. Horace [a] raconte de lui-même une

Herod. lib. 5. *c.* 95.

Od. 7. *lib.* 2.

a Steſichorum, quàm ſit ingenio validus, materiæ quoque oſtendunt, maxima bella & clariſſimos canentem duces, & Epici carminis onera Lyrâ ſuſtinentem.

b Tecum Philippos & celerem fugam
Senſi, relictâ non bene parmula.

pareille avanture. Les Poétes se piquent moins de bravoure que de bel esprit. Quintilien [a] dit que le stile d'Alcée étoit serré, magnifique, châtié; & , ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressembloit fort à Homére.

SAPHO. Elle étoit du même lieu & vivoit du même tems qu'Alcée. Le vers Saphique lui doit son nom. Elle eut trois freres, Larychus, Eurygius, & Charaxus. Elle célébra extrêmement le premier dans ses vers, & au contraire déchira Charaxus, parce qu'il aimoit éperduement une Courtisane appellée Rhodope: c'est cette Rhodope qui fit bâtir une des Pyramides d'Egypte.

Sapho avoit composé un assez grand nombre de piéces, dont il ne nous en reste que deux, qui font juger que les louanges que lui ont donné tous les siécles pour la beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie, & les graces infinies de ses vers, ne sont point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de *dixiéme Muse*, & ceux de Mityléne firent graver son image sur leur monnoie.

Il seroit à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, & qu'elle n'eût pas desho-

a In loquendo brevis, magnificus, & diligens, plerumque Homero similis. *Lib.* 10. *c.* 1.

noré son sexe & la poésie par ses vices & par ses déréglemens.

On dit qu'au désespoir & furieuse de l'opiniâtre résistance que Phaon jeune homme de Lesbos opposoit à ses désirs, elle se précipita dans la mer du haut du promontoire de Leucade en Acarnanie: reméde emploié assez ordinairement dans la Gréce par ceux qui étoient malheureux dans leur passion.

An. M. 3512. *Herod. lib. 5, cap. 121.* ANACREON. Ce Poëte étoit de Téos, ville d'Ionie. Il passa beaucoup de tems à la Cour de Polycrate, ce Tyran de Samos, fameux par la prospérité constante de sa vie & par sa fin tragique; & il fut non-seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son Conseil. Platon *In Hipp. pag. 228. & 229.* nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Pisistrate, envoia un vaisseau de cinquante rames à Anacréon, & lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athénes où ses beaux Ouvrages seroient estimés & goutés comme ils le méritoient. On dit que la joie & le plaisir faisoient son unique étude, & ce qui nous reste de ses piéces en fait foi. On voit par-tout dans ses vers que sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne seroit plus estimable que ses poésies, si elles avoient un meilleur objet.

SIMONIDE. Il étoit de l'île de Cée une des Cyclades dans la mer Egée. Il écrivit, dans le dialecte Dorique, le fameux combat naval de Salamine. Son [a] stile étoit délicat, naturel, agréable. Il étoit touchant, & excelloit à exciter la compassion : c'étoit là son talent propre & personnel, par où les Anciens l'ont caractérisé. AN. M. 3444.

Paulum quidlibet allocutionis
Mœstius lacrymis Simonideis. *Catul.*

Horace en parle de même :

Sed ne relictis, Musa procax, jocis,
Ceœ retractes munera næniæ. *Od.* 1. *lib.* 2.

IBYCUS. Nous ne connoissons que son nom, & il reste de lui peu de fragmens. AN. M. 3464.

BACCHYLIDE. Il étoit de l'île de Cée, fils d'un frere de Simonide. Hiéron préféra ses poémes à ceux de Pindare dans les Jeux Pythiens. Ammien Marcellin dit que la lecture de ce Poéte faisoit les délices de Julien l'Apostat. AN. M. 3552.

PINDARE. Quintilien le met à la tête des neufs Poétes Lyriques de la Gréce. Ce qui fait son mérite personnel & son caractére dominant, c'est cette noblesse, cette grandeur, cette sublimité, AN. M. 3528.

a Simonides tenuis, alioqui sermone proprio & jucunditate quadam commendari potest. Præcipua tamen ejus in commovenda miseratione virtus, ut quidam in hac eum parte omnibus ejusdem operis auctoribus præferant. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

qui l'éléve souvent au-dessus des régles ordinaires, auxquelles il ne faut pas exiger que les productions des grands génies soient servilement assujetties. On voit dans ses Odes un effet sensible de cet enthousiasme dont j'ai parlé d'abord. Il pourroit même y paroitre un peu trop de hardiesse, si un mélange de traits plus agréables n'y servoit d'adoucissement. Le Poéte l'a bien senti ; & c'est ce qui lui a fait de tems en tems répandre des fleurs à pleines mains, en quoi sa rivale, la célébre Corynna, lui a même reproché l'excès.

Véritablement Horace ne le loue que par le caractére de sublimité. Selon lui, c'est un cygne qu'un effort impétueux & le secours des vents éléve jusques dans les nues; c'est un torrent, qui, grossi par l'abondance des eaux, renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours. Mais, à le regarder par d'autres endroits, c'est un ruisseau paisible, dont l'eau claire & pure coule sur un sable d'or entre des rives fleuries. C'est une abeille, qui, pour composer son nectar, ramasse sur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux.

Son stile est toujours proportionné à sa maniére de penser, serré, concis, & sans trop de liaison dans les mots: l'esprit en découvre assez dans la suite des choses qu'il traite, & les vers en ont plus de force. Le soin d'ajouter des transitions ne feroit que

rallentir le feu du Poéte, en donnant à l'enthousiasme le tems de se refroidir.

En parlant, comme j'ai fait, de Pindare, je ne prétens pas le donner pour un Auteur sans défaut. Il en a, qu'il est difficile d'excuser : mais le nombre & la grandeur des beautés qui les accompagnent, doivent les couvrir & les faire presque disparoitre. Il faloit qu'Horace, bon juge en toute matiére, mais surtout en celle-ci, eût conçu une haute idée de son mérite, puisqu'il ne craint point de dire qu'on ne peut, sans une témérité visible, prétendre l'égaler. *Pindarum quisquis studet æmulari*, &c.

Pindare eut une dangereuse rivale dans la personne de CORYNNA, qui se distingua dans le même genre de poésie que lui, & qui lui enleva cinq fois la palme dans les disputes publiques. Elle fut surnommée *la Muse Lyrique.* *Ælian. lib. 13. cap. 25.*

Alexandre le Grand, lorsqu'il ruina la ville de Thébes, patrie de notre illustre Poéte, rendit, lontems après sa mort, un juste & glorieux hommage à son mérite dans la personne de ses descendans, qu'il discerna du reste des citoiens de cette ville malheureuse, & dont il ordonna qu'on prît un soin particulier. *Plut. in Alex. pag. 672.*

J'ai parlé ailleurs de quelques ouvrages de Pindare à l'occasion d'Hiéron : on peut consulter l'endroit. Tome III.

§. VI.

DES POETES ELEGIAQUES.

ELÉGIE, ſelon Didyme, vient de ἒ ἒ λέγειν, *dire, hélas !* ſelon d'autres, de ἐλεῖν λέγειν, *dire des choſes touchantes.* Les Grecs, dont les Latins ont ſuivi l'exemple, compoſérent leurs poéſies plaintives, leurs Elégies, en vers Héxamétres & Pentamétres entrelacés. Depuis, toute piéce écrite en vers Héxamétres & Pentamétres a été appellée Elégie, quel qu'en fût le ſujet, gai où triſte.

Horat. in Art. poet.

Verſibus impariter junctis querimonia primùm,
Mox etiam incluſa eſt voti ſententia compos.

Il ne nous reſte aujourd'hui aucune Elégie Grecque, priſe dans le premier ſens, ſi ce n'eſt celle qu'Euripide a inſérée dans ſon Andromaque, qui ne contient que quatorze vers. On ne ſait point qui eſt l'inventeur de l'Elégie.

Ibid.

Qui tamen exiguos Elegos emiſerit auctor
Grammatici certant, & adhuc ſub judice lis eſt.

Comme elle étoit deſtinée dans ſa premiére inſtitution aux gémiſſemens & aux larmes, elle ne s'occupa d'abord que de malheurs & d'infortunes. Elle n'exprima d'autres ſentimens, elle ne parla d'autre langage que celui de la douleur. Négligée, comme il ſied aux perſonnes affli-

gées, elle cherchoit moins à plaire qu'à toucher: elle vouloit exciter la pitié, & non l'admiration. Ensuite on l'emploia à toutes sortes de sujets, & surtout à la passion de l'amour. Mais elle retint toujours son même caractére, & se souvint de sa premiére origine. Ses pensées furent toujours naturelles & éloignées de toutes recherches d'esprit, ses sentimens tendres & délicats, ses expressions simples & faciles; & toujours elle conserva cette marche inégale dont Ovide lui fait un si grand mérite, (*In pedibus vitium causa decoris erat*) & qui donne à la poésie Elégiaque des Anciens tant d'avantage sur la nôtre.

Périandre, Pittacus, Solon, Chilon, Hippias éctivirent en vers Elégiaques leurs préceptes de religion, de morale, de politique: en quoi ils eurent pour imitateurs Théognis de Mégare, & Phocylide. Plusieurs des Poétes dont j'ai parlé jusqu'ici ont composé aussi quelques Elégies: mais je ne raporterai ici que ceux qui se sont appliqués particuliérement à ce genre de poésie, & je n'en choisirai qu'un petit nombre.

CALLINUS. Il étoit d'Ephése. C'est un des plus anciens Poétes Elégiaques. On conjecture qu'il fleurissoit vers le commencement des Olympiades. AN. M. 3230.

MIMNERMUS, de Colophon, ou AN. M. 3408.

de Smyrne. Il étoit contemporain de Solon. Quelques-uns le font inventeur du vers Elégiaque. Du moins il lui donna sa perfection, & peut être fut-il le premier qui transporta l'Elégie des funérailles à l'amour. Les fragmens qui nous restent de lui ne respirent que la volupté, & c'est sur ce pié qu'Horace en parle.

Horat. Epist. 6. lib. 1.

Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
Nil & jucundum: vivas in amore jocisque.

AN. M. 3444. SIMONIDE, dont les vers étoient si touchans, pourroit être rangé parmi les Poétes Elégiaques: mais je l'ai placé ailleurs.

AN. M. 3724. PHILÉTAS de Cos, & CALLIMAQUE de Cyréne, vécurent tous deux à la Cour de Ptolémée Philadelphe, dont Philétas fut certainement Précepteur, & Callimaque, à ce qu'on croit, Bibliothéquaire. On regardoit celui-ci comme le Maître de l'Elégie, & celui qui y avoit le mieux réussi: *Cujus (Elegiæ) princeps habetur Callimachus*; & on donnoit le second rang à Philétas: *secundas, confessione plurimorum, Philætas occupavit.*

Quintil. lib. 10. cap. 1.

Voila le sentiment de Quintilien. Mais Horace paroît déférer le rang à Mimnermus au-dessus de Callimaque.

Epist. 2. lib. 2.

Si plus adposcere visus,
Fit Mimnermus, & optivo cognomine crescit.

Callimaque avoit embrassé tous les genres de Littérature.

§. VII.

DES POETES AUTEURS d'Epigrammes.

L'Epigramme est une espéce de poésie courte, susceptible de toutes sortes de sujets, qui doit finir par une pensée, vive, nette, & juste. Ce mot, en Grec, signifie *Inscription*. Celles que les Anciens mettoient aux tombeaux, aux statues, aux temples, aux arcs de triomphe, étoient quelquefois en vers, mais dont le caractére étoit une grande simplicité. On a depuis attaché ce nom à l'espéce de poésie dont je parle. L'Epigramme est renfermée ordinairement dans un petit nombre de vers : quelquefois pourtant on lui donne plus d'étendue.

J'ai dit que cette poésie étoit susceptible de toutes sortes de sujets. Cela est vrai, pourvû qu'on ait soin d'en écarter toute médisance & toute obscénité.

La [a] liberté que les Poétes Comiques s'étoient donnée à Athénes d'attaquer hardiment les citoiens les plus considérables & les plus vertueux, donna lieu à une loi qui défendoit de déchirer ainsi par des vers mordans la réputation de

a In vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit. *Horat. in Art. poet.*

qui que ce fût. A Rome, [a] parmi les loix des douze tables, qui condannoient rarement à la mort, il y en avoit une qui ſoumettoit à cette peine quiconque par des vers diffamans auroit décrié un citoien. La raiſon que Cicéron en apporte eſt bien ſenſée & bien remarquable. » Cette loi, dit il, eſt ſagement établie. » Il y a des Tribunaux à Rome, où l'on » peut nous appeller pour rendre compte » de notre conduite devant les Magiſ- » trats : mais notre réputation ne doit » point être abandonnée à la noire ma- » lignité des Poétes, & il ne doit point » être permis de former contre nous des » accuſations infamantes, ſans que nous » puiſſions y répondre, & nous défendre » en forme devant les Juges. *Præclarè. Judiciis enim ac Magiſtratuum diſceptationibus legitimis propoſitam vitam, non Poëtarum ingeniis, habere debemus; nec probrum audire, niſi ea conditione, ut reſpondere liceat, & judicio defendere.*

La ſeconde exception, qui regarde la pureté des mœurs, n'eſt ni moins importante, ni moins fondée en raiſon.

a Si mala condiderit in quem quis carmina, jus eſt Judiciumque. *Horat. Satyr. 1. lib. 2.*

Noſtræ contra XII tabulæ, cùm perpaucas res capite ſanxiſſent, in his hanc quoque ſanciendum putaverunt, ſi quis actitaviſſet, ſive carmen condidiſſet, quod infamiam afferret flagitiumve alteri. *Cic. de Rep. lib. 4. apud. D. Auguſt. lib. 1. cap. 9. Civit.*

Notre pente au mal & au vice n'eſt déja que trop naturelle & trop forte, ſans qu'il faille encore l'augmenter par les charmes & les attraits de vers fins & délicats, dont le poiſon, caché ſous les fleurs d'une poéſie riante, pour [a] me ſervir des termes que Martial applique aux Sirénes, cauſe une joie cruelle, & par ſa douceur enchantereſſe porte la mort dans les ames. Les plus ſages Légiſlateurs de l'Antiquité ont toujours regardé ceux qui font un tel abus de l'art des vers comme des peſtes publiques, comme des ennemis & des corrupteurs du genre humain, qu'on devoit abhorrer & réprimer par les notes d'infamie les plus flétriſſantes. De ſi ſages loix n'ont pas eu l'effet qu'on en devoit eſpérer, ſur-tout par raport à l'Epigramme, qui de toutes les poéſies eſt celle qui s'eſt le plus livrée à l'obſcénité.

En gardant les deux régles que je viens d'établir, les Epigrammes n'auroient point été dangereuſes pour les mœurs, & elles auroient pu être utiles pour le ſtile, en y jettant de tems en tems & avec ſobriété des penſées vives, déliées, agréables, telles que ſont celles qui terminent les bonnes Epigrammes. Mais, ce qui étoit dans ſon origine délicateſſe,

a Sirenas, hilarem navigantium pœnam,
Blandaſque mortes, gaudiumque crudele.

beauté, vivacité d'eſprit, (c'eſt proprement ce que les Latins entendoient par ces mots, *acutus*, *acumen*) dégénéra bientôt en une affectation vicieuſe qui paſſa dans la proſe même, dont on s'étudioit à terminer preſque toutes les phraſes, toutes les périodes, par une penſée brillante qui tenoit de la pointe. Nous aurons lieu de nous étendre davantage ſur ce ſujet.

Le Pere Vavaſſeur Jéſuite a traité à fond la matiére dont il s'agit ici, dans une Préface également ſavante & élégante qu'il a miſe à la tête de trois livres d'Epigrammes qu'il a donnés au Public. On trouve auſſi, ſur le même ſujet, d'utiles réflexions dans le Livre intitulé, *Epigrammatum Delectus*, &c.

Nous avons un recueil d'Epigrammes Grecques, appellé *Anthologie.*

MÉLÉAGRE, natif de Gadare ville de Syrie, qui vivoit ſous Séleucus VI dernier Roi de Syrie, eſt le premier qui a fait un recueil d'Epigrammes Grecques, qu'il nomma *Anthologie*, à cauſe qu'aiant choiſi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les Epigrammes de quarante-ſix Poétes anciens, il regarda ſon recueil comme un bouquet de fleurs, & attribua une fleur à chacun de ſes Poétes, *le lys* à Anytes, *la roſe* à Sapho, &c. Après lui, PHI-

LIPPE de Thessalonique, fit, du tems de l'Empereur Auguste, un second recueil, tiré seulement de quatorze Poétes. AGATIAS en fit encore un troisiéme environ cinq cens ans après, du tems de l'Empereur Justinien. Enfin PLANUDE, moine de Constantinople, qui vivoit en 1380, fit le quatriéme, qu'il divisa en sept Livres, dans chacun desquels les Epigrammes sont rangées, selon les matiéres, par ordre alphabétique. C'est l'Anthologie telle que nous l'avons aujourd'hui. Il en a retranché beaucoup de sales Epigrammes, de quoi quelques Savans lui ont sû bien mauvais gré.

Il y a dans ce recueil beaucoup de belles Epigrammes fort sensées & fort spirituelles: mais elles ne font pas le plus grand nombre.

ARTICLE SECOND.

DES POETES LATINS.

LA POÉSIE, aussi-bien que le reste des beaux Arts, n'a trouvé que fort tard accès chez les Romains, occupés uniquement pendant plus de cinq cens ans de vûes & de pensées guerriéres, & sans goût pour tout ce qui s'appelle Littérature. Ce fut la Gréce vaincue & soumise, qui, par un nouveau genre de victoire, s'assujettit à son tour ses vain-

queurs, & exerça sur eux un empire d'autant plus glorieux qu'il étoit volontaire, & fondé sur une supériorité de lumiéres qui se fit respecter dès qu'elle fut connue. Cette nation savante & polie, se trouvant liée par un commerce étroit avec les Romains, leur fit perdre peu à peu cet air de grossiéreté & de rudesse qui leur restoit encore de leur ancienne origine, & leur inspira du goût pour les arts propres à cultiver, à adoucir, & à humaniser les esprits.

Horat. Epist. 1. lib. 2.

Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
Intulit* agresti Latio. Sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius, & grave virus
Munditiæ pepulere.

Cet heureux changement commença par la Poésie, qui s'applique principalement à plaire, & dont les charmes, pleins de douceur & d'agrément, se font goûter avec plus de facilité & de promtitude. Elle fut pourtant elle-même fort grossiére & inculte dans les commencemens. Ce fut sur le Théâtre qu'elle prit sa naissance, ou du moins qu'elle commença à prendre un air plus poli & plus orné. Elle s'essaia, pour ainsi dire, dans la Comédie, la Tragédie, la Satyre,

* *Horace marque ici le tems où la Poésie commença à se perfectionner chez les Latins : car elle étoit connue à Rome dès le tems de Numa :* Saliare Numæ carmen. *Horat. Epist.* 1. *lib.* 2.

qu'elle

qu'elle conduisit peu à peu, & par des accroissemens insensibles, à un grand degré de perfection.

Les Romains aiant été près de quatre cens ans sans aucuns Jeux Scéniques, le hazard & la débauche leur firent trouver dans une de leurs Fêtes les vers * *Fescennins*, qui leur tinrent lieu de piéces de théatre près de six vingts ans. Ces vers étoient rudes, & sans presque aucun nombre, comme étant nés sur le champ, & faits par un peuple encore sauvage, & qui ne connoissoit d'autres maîtres que la joie & les vapeurs du vin. Ils étoient remplis de railleries grossiéres; & accompagnés de postures & de danses.

Fescennina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit. *Horat. Epist. 1. lib. 2.*

A ces vers licentieux & déréglés succéda bientôt une autre espéce de Poéme plus châtié, qui étoit aussi rempli de railleries plaisantes, mais qui n'avoient rien de deshonnête. Ce Poéme parut sous le nom de Satyre, (*Satura*) à cause de sa variété; & cette Satyre avoit des modes réglés, c'est-à-dire une Musique réglée, & des danses: mais les postures deshonnêtes en étoient bannies. Ces Sa- *Liv. lib. 7. n. 2.*

* *Ces vers furent ainsi appellés d'une ville d'Etrurie, nommée* Fescennia, *d'où ils furent apportés à Rome.*

tyres étoient proprement des farces honnêtes, où les Spectateurs & les Acteurs étoient joués indifféremment.

Liv. ibid. Livius Andronicus trouva les choses en cet état, quand il s'avisa le premier de faire des Comédies & des Tragédies à l'imitation des Grecs. D'autres Poétes, en puisant dans les mêmes sources, suivirent son exemple : Nævius, Ennius, Cécilius, Pacuvius, Accius, & Plaute. Ces sept Poétes dont je vais parler, vécurent presque en même tems dans l'espace de soixante ans.

Dans ce que je me propose de raporter ici des Poétes Latins, je ne suivrai point l'ordre des matiéres, comme je l'ai fait en parlant des Poétes Grecs, mais l'ordre des tems, qui m'a paru plus propre à faire connoitre la naissance, les progrès, la perfection, & la décadence de la Poésie Latine.

Je diviserai tout ce tems en trois âges. Le premier comprendra l'espace d'environ deux cens ans, pendant lesquels la Poésie Latine est née, s'est accrue, & s'est fortifiée par différens progrès. Le second âge sera de cent ans environ, depuis Jule César jusqu'au milieu de l'empire de Tibére : c'est le tems où la Poésie a été portée à son dernier degré de perfection. Le troisiéme âge contiendra les années suivantes, où, par des déclins assez promts,

elle est déchue de cet état, & a enfin dégénéré entiérement de son ancienne réputation.

§. I.

Premier âge de la Poésie Latine.

LIVIUS ANDRONICUS.

Le Poéte Andronique prit le prénom de *Livius*, parce qu'il avoit été mis en liberté par M. Livius Salinator, dont il avoit instruit les filles. *Euseb. in Chron.*

Il représenta sa premiére Tragédie un an avant la naissance d'Ennius, la premiére année d'après la premiére guerre Punique, qui étoit l'année de Rome 514, sous le Consulat de C. Claudius Cento, & de M. Sempronius Tuditanus: environ cent soixante ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, cinquante depuis celle de Ménandre, deux cens vingt avant celle de Virgile. AN. M. 3764. *Cic. in Brut. n. 72. Aul. Gell. lib. 17. cap. 21.*

CN. NÆVIUS.

NÆVIUS, selon Varron, avoit servi dans la premiére guerre Punique. Animé par l'exemple d'Andronique, il marcha sur ses traces, & commença, cinq ans après lui, à donner des piéces de théatre: c'étoient des Comédies. Il s'attira la haine de la Noblesse, & surtout d'un Métellus: ce qui l'obligea de sortir de Rome. Il se AN. M. 3769. *Aul. Gell. ib.* *Euseb. in Chron.*

retira à Utique, où il mourut. Il avoit composé en vers l'histoire de la premiére guerre Punique.

Q. ENNIUS.

AN.M 3764. *Aur. el. vict. de Vir. illust. cap, 47.* 1. *Tusc. n.* 3.

IL ÉTOIT NÉ l'an de Rome 514 ou 515, à Rudiæ ville de Calabre. Il vécut dans la Sardaigne jusqu'à l'âge de 40 ans. C'est là qu'il fit connoissance avec Caton, qui apprit de lui la langue Grecque dans un âge fort avancé, & qui l'emmena ensuite avec lui à Rome. M. Fulvius Nobilior le mena avec lui en Etolie. Le fils de ce Nobilior lui fit accorder le droit de Bourgeoisie Romaine, ce qui étoit, dans ces tems-là, un honneur fort considérable.

Aul. Gell. lib. 17. *cap.* 21.

Il avoit composé en vers Héroïques les Annales de Rome; & en étoit au douziéme Livre à l'âge de 67 ans. Il avoit aussi célébré les victoires du premier Scipion l'Africain avec qui il étoit [a] lié d'une amitié particuliére, & qui lui donna toujours de grandes marques d'estime & de considération. Quelques-uns même croient qu'on lui accorda une place dans le tombeau des Scipions. Il mourut âgé de soixante-dix ans.

Scipion étoit bien assuré que tant que Rome subsisteroit, & que l'Afrique seroit

a Carus fuit Africano superiori noster Ennius. Itaque etiam in sepulcro Scipionum putatur is esse constitutus. *Cic. pro Arch. poet. n.* 22.

soumise à l'Italie, la mémoire de ses grandes actions ne pourroit être abolie : mais [a] il crut aussi que les écrits d'Ennius étoient fort capables d'en illustrer l'éclat, & d'en perpétuer le souvenir : digne certainement d'avoir pour héraut de ses éclatantes victoires un Homére plutôt qu'un Poéte, dont le stile répondoit mal à la grandeur de ses actions !

On comprend aisément que la Poésie Latine, foible encore, & presque naissante dans les tems dont je viens de parler, ne pouvoit pas avoir beaucoup de beauté & d'ornement. Elle montroit quelquefois de la force & des traits de génie, mais sans élégance, sans grace, & avec de grandes inégalités. C'est ce que Quintilien, en traçant le portrait d'Ennius, exprime par une comparaison admirable. *Ennium sicut sacros vetustate lucos adoremus, in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent speciem, quantam religionem.* » Révérons Ennius, dit-» il, comme on révére ces bois que l'an-» cienneté a consacrés, dont les grands » & vieux chênes n'offrent plus aux yeux » tant de beauté, qu'ils inspirent un sen-» timent de respect religieux.

a Non incendia Carthaginis impiæ,
Ejus, qui domita nomen ab Africa
Lucratus rediit, clarius indicant
Laudes, quàm Calabræ Pierides. *Horat Od.* 8. *lib.* 4.

Cicéron, dans son traité de la Vieillesse, nous apprend un fait, qui doit faire beaucoup d'honneur à la mémoire d'Ennius. Il dit que [a] » ce Poéte à l'âge de 70 » ans, chargé de deux fardeaux, qu'on » regarde comme accablans, la pauvreté » & la vieillesse, les portoit, non-seule- » ment avec constance, mais avec gaieté: » ce qui donnoit presque lieu de penser » qu'elles lui faisoient même plaisir, & » lui étoient agréables.

CÉCILIUS. PACUVIUS.

CES DEUX Poétes vécurent du tems d'Ennius, plus jeunes pourtant que lui. Le premier, natif selon quelques-uns de Milan, étoit un Poéte Comique, & demeura d'abord avec Ennius. Pacuvius, neveu d'Ennius, étoit de Brunduse. Il fut en même-tems Peintre & Poéte: on a toujours regardé la Peinture & la Poésie comme deux sœurs. Il se distingua particuliérement dans la Poésie Tragique. Quoiqu'ils [b] vécussent du tems de Lélius & de Scipion, c'est-à-dire, dans un tems auquel la pureté du langage, aussi-bien que

Euseb. in Chron.

a Annos septuaginta natus, (tot enim vixit Ennius) ita ferebat duo, quæ maxima putantur onera, paupertatem & senectutem, ut eis penè delectari videretur. *De senect. n.* 14.

b Mitto C. Lælium, P. Scipionem. Ætatis illius ista fuit laus, tanquam innocentiæ, sic latinè loquendi. Non omnium tamen: nam illorum æquales Cæcilium & Pacuvium malè locutos videmus. *Cic. in Brut. n.* 258.

celle des mœurs, paroissoient singuliérement attachées, leur diction ne se sentoit pas de cet heureux siécle.

Cependant Lélius, l'un des personnages que Cicéron introduit dans son Dialogue sur l'Amitié, en [a] parlant de Pacuvius comme de son hôte & de son ami, dit que le Peuple reçut avec des applaudissemens extraordinaires une de ses piéces intitulée *Oreste*, surtout dans l'endroit, où, en présence du Roi, Pilade se donne pour Oreste, afin d'épargner la mort à son ami, & où, de son côté, Oreste déclare que c'est lui qui est le véritable Oreste. Il se peut faire que la beauté & la vivacité des sentimens fissent oublier le peu de justesse & de délicatesse de l'expression.

ATTIUS.

L. Attius, ou *Accius*, car son nom se trouve écrit de ces deux maniéres, étoit fils d'un Affranchi. Il représenta quelques piéces Tragiques du vivant de Pacuvius, quoiqu'il fût plus jeune que lui de cinquante ans. On en marque quelques-unes sous l'Edilité de P. Licinius Crassus Mu-

AN. M. 3864. *Euseb. in Chron.*

Aul. Gell. lib. 1. cap. 13.

a Qui clamores totâ caveâ nuper in hospitiis mei & amici M. Pacuvii nova fabula, cùm, ignorante Rege uter esset Orestes: Pylades Orestem se esse diceret, ut pro illo necaretur: Orestes autem, ita ut erat, Orestem se esse perseveraret! Stantes plaudebant in re ficta: quid arbitremur in vera facturos fuisse. *De Amic. n.* 24.

cianus, cet homme célébre, de qui l'on disoit qu'il avoit réuni en sa personne cinq des plus grands avantages qu'on pût posséder : étant [a] en même tems très-riche, très-noble, très-éloquent, très-habile Jurisconsulte, & grand Pontife.

Valer. Max. lib. 8. cap. 14.

Ce Poéte étoit fort ami de D. Junius Brutus, qui le premier porta les armes Romaines en Espagne jusqu'à l'Océan. Accius composa en son honneur des vers, dont ce Général orna le vestibule du temple qu'il fit bâtir des dépouilles qu'il avoit prises sur les ennemis.

PLAUTE.

A. Gell. lib. 3. cap. 3.

PLAUTE (*M. Accius Plautus*) étoit de Saline ville d'Ombrie en Italie (dans la Romagne.) Il se rendit célébre à Rome par ses Comédies dans le même tems que les trois derniers Poétes dont il vient d'être parlé.

Aulu-Gelle raporte, d'après Varron, que Plaute s'étant voulu méler du négoce, & aiant perdu tout ce qu'il avoit, fut obligé, pour vivre, de se donner à un Boulanger, chez qui il tournoit une meule de moulin.

Il ne reste de tous les autres Poétes qui avoient paru jusqu'à lui, que quelques fragmens. Plaute a été plus heureux. Vingt de ses Comédies presque entiéres ont ré-

a Ditissimus, nobilissimus, eloquentissimus, jurisconsultissimus, Pontifex maximus.

ſiſté au tems, & ſont parvenues juſqu'à nous. Il y a beaucoup d'apparence que ſes piéces ſe ſont mieux conſervées que celles des autres, parce qu'étant trouvées plus agréables, elles étoient auſſi plus ſouvent redemandées. On ne les jouoit pas ſeulement du tems d'Auguſte : il paroit par un paſſage d'Arnobe, qu'elles étoient encore jouées du tems de Dioclétien, trois cens ans après la naiſſance de JESUS-CHRIST. *Arnob. lib. 7.*

On a porté divers jugemens de Plaute. Il me ſemble que pour l'élocution il eſt généralement eſtimé, ſans doute par raport à la pureté, à l'exactitude, à l'énergie, à l'abondance, & même à l'élégance du diſcours. Varron diſoit que ſi les Muſes vouloient parler en Latin, elles emprunteroient le langage de Plaute : *licet Varro dicat Muſas.... Plautino ſermone locuturas fuiſſe, ſi Latinè loqui vellent.* Un tel éloge n'excepte rien, & ne laiſſe rien à déſirer. Aulu Gelle n'en parle pas moins avantageuſement. *Plautus, homo linguæ atque elegantiæ in verbis Latinæ princeps.* *Quintil. lib. 10. cap. 1.* *A. Gell. lib. 7. cap. 17.*

Horace, bon Juge ſans doute en cette matiére, ne paroit pas favorable à Plaute. Je raporterai l'endroit entier.

At noſtri proavi Plautinos & numeros & *Horat. de Art. poet.*
Laudavere ſales : nimium patienter utrumque,
Ne dicam ſtultè, mirati : ſi modò ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto,
Legitimumque ſonum digito callemus, & aure,

» Nos ancêtres, dit-il aux Piſons, ont
» loué & admiré les vers & les railleries
» de Plaute, un peu trop bonnement,
» pour ne pas dire ſottement; s'il eſt vrai
» que vous & moi ſachions diſtinguer,
» dans les railleries, le délicat d'avec le
» groſſier, & que nous ayons l'oreille aſſez
» fine pour bien juger du ſon & de la ca-
» dence des vers. « Cette critique peut faire d'autant plus de tort à Plaute, qu'il paroit qu'Horace n'étoit pas ſeul de ce ſentiment, & que la Cour d'Auguſte ne goûtoit pas plus que lui, ni la verſification, ni les plaiſanteries de ce Poéte.

La cenſure d'Horace tombe ſur deux articles : ſur le nombre & la cadence des vers, *numeros*; & ſur les railleries, *ſales*. Je crois qu'on ne peut pas ſe diſpenſer d'adopter le jugement d'Horace en grande partie. Mais il peut bien être arrivé que ce Poéte, piqué de l'injuſte préférence que ceux de ſon ſiécle donnoient aux anciens Poétes Latins ſur ceux de leur tems, ait un peu outré la critique en quelques occaſions, & ici en particulier.

Il eſt certain que Plaute n'eſt point exact dans ſes vers, qu'il a appellés par cette raiſon *numeros innumeros* des nombres ſans nombre, dans ſon épitaphe qu'il fit lui-même : il ne s'eſt point aſſujetti à ſuivre une même meſure, & il a mêlé tant de ſortes de vers, que les plus

ſavans ont de la peine à les reconnoitre. Il eſt certain encore qu'il a des plaiſanteries fades, baſſes, & ſouvent outrées : mais il en a auſſi de fines & de délicates. C'eſt a pourquoi Cicéron, qui n'étoit pas un mauvais Juge de ce que les Anciens appelloient *Urbanité*, le propoſe comme un modéle à ſuivre pour la raillerie.

Ces défauts de Plaute n'empêchent donc point qu'il n'ait été un excellent Poéte Comique. Ils ſont réparés bien avantageuſement par beaucoup de belles qualités qui peuvent non-ſeulement l'égaler à Térence, mais peut être même le mettre au-deſſus de lui. C'eſt le Jugement qu'en porte Madame Dacier (pour lors Mlle le Févre) dans la comparaiſon qu'elle fait de ces deux Poétes.

Préface de la traduction de trois Comédies de Plaute.

» Térence, dit-elle, a ſans doute beaucoup plus d'art, mais il me ſemble que » l'autre a plus d'eſprit. Térence fait plus » parler qu'agir : Plaute fait plus agir que » parler ; & c'eſt le véritable caractére de » la Comédie, qui eſt beaucoup plus dans » l'action que dans le diſcours. Cette vivacité me paroit donner encore un grand » avantage à Plaute : c'eſt que ſes intrigues

a Duplex omnino eſt jocandi genus : unum illiberale, petulans, flagitioſum, obſcœnum ; alterum elegans, urbanum, ingenioſum, facetum : quo genere non modò Plautus noſter, & Atticorum antiqua Comœdia, ſed etiam Philoſophorum Socraticorum libri ſunt referti. *Lib. 1. de Offic. n. 104.*

» sont toujours conformes à la qualité des » Acteurs, que ses incidens sont bien va- » riés, & ont toujours quelque chose qui » surprend agréablement; au lieu que le » Théâtre semble languir quelquefois » dans Térence, à qui la vivacité de l'ac- » tion, & le nœud des incidens & des in- » trigues manque manifestement. « C'est le reproche que lui fait César dans des vers que je raporterai en parlant de Térence.

Pour donner au Lecteur quelque idée du stile de Plaute, de sa Latinité & de son langage antique, je copierai ici le commencement du Prologue d'une de ses plus belles piéces, intitulée *Amphitrion.* C'est Mercure qui parle.

Ut vos in vostris voltis mercimoniis
Emundis vendundisque me lætum lucris
Afficere atque adjuvare in rebus omnibus:
Et ut res rationesque vostrorum omnium
Bene expedire voltis peregreque & domi,
Bonoque atque amplo auctare perpetuo lucro,
Quasque incœpistis res, quasque incœptabitis:
Et uti bonis vos vostrosque omnis nuntiis
Me afficere voltis; ea afferam, eaque ut nuntiem,
Quæ maxume in rem vostram communem sient:
(Nam vos quidem id jam scitis concessum & datum
Mi esse ab diis aliis, nuntiis præsim & lucro:)
Hæc ut me voltis approbare, annitier
Lucrum ut perenne vobis semper suppetat,
Ita huic facietis fabulæ silentium,
Itàque æqui & justi hic eritis omnes arbitri,

Il faut se souvenir, pour entendre ces vers, que Mercure étoit le dieu des Marchands, & le courier des dieux.

» Par la même raison que vous voulez » que je vous sois favorable dans vos » achats & dans vos ventes, que vous souhaitez de prospérer dans les affaires que » vous avez à la ville & dans les pays étrangers, & de voir augmenter chaque jour » d'un profit considérable celles que vous » avez entreprises, ou que vous êtes sur » le point d'entreprendre : par la même » raison que vous voulez que je vous apporte de bonnes nouvelles, à vous & à » vos familles, & que je vous apprenne » des choses qui soient pour le bien de » votre République : (car vous savez il y » a lontems qu'il m'est échu en partage » d'être le dieu des nouvelles, & de présider au gain.) Par la même raison donc » que vous voulez que je vous accorde » toutes ces choses, & que je n'oublie » rien de ce qui peut vous procurer l'avancement de vos affaires : par cette même » raison il faut aussi que vous donniez une » favorable attention à cette Piéce, & » que vous en jugiez équitablement.

On rencontre de tems en tems dans Plaute de fort belles maximes pour la conduite de la vie & pour la pureté des mœurs. J'en apporterai un exemple, tiré de la piéce que j'ai déja citée. C'est Alc-

méne qui parle à ſon mari Amphitrion ; & qui renferme en peu de vers tous les devoirs d'une femme ſage & vertueuſe.

Act. 1. ſcen. 2. Non ego illum mihi dotem duco eſſe, quæ dos dicitur :
Sed pudicitiam, & pudorem, & ſedatum cupidinem,
Deûm metum, parentum amorem, & cognatûm concordiam :
Tibi morigera, atque ut munifica ſim bonis, proſim probis.

» Pour moi j'eſtime que la véritable dot » d'une femme n'eſt pas l'argent qu'elle » apporte en ſe mariant. C'eſt l'honneur, » c'eſt la pudicité ; c'eſt de ſavoir modérer » ſes deſirs, d'avoir la crainte des dieux, » d'aimer ceux de qui l'on a reçu la naiſ- » ſance, & de vivre en bonne intelligence » avec ſes parens. Je n'ai jamais eu d'autre » but que de vous obéir en toutes choſes, » de ſecourir les gens de bien, & de pou- » voir leur être utile.

Mais pour quelques endroits de cette ſorte, combien y en a-t'il de contraires à la pureté des mœurs ! Il eſt bien fâcheux que ce reproche tombe preſque généralement ſur les meilleurs Poétes du paganiſme. On peut bien appliquer ici ce que dit Quintilien de certaines poéſies dange- *Lib. 1. c. 8.* reuſes : Qu'il faut les laiſſer abſolument ignorer à la Jeuneſſe, s'il eſt poſſible, ou du moins les réſerver pour un âge plus

mûr, & pour un tems où les mœurs seront en sûreté. *Amoveantur, si fieri potest: si minùs, certè ad firmius ætatis robur reserventur..... cùm mores in tuto fuerint.*

TÉRENCE.

TÉRENCE naquit à Carthage après la seconde guerre Punique, l'an de Rome 560. Il fut esclave de Térentius Lucanus Sénateur Romain, qui, à cause de son esprit, non-seulement le fit élever avec beaucoup de soin, mais l'affranchit fort jeune. Ce fut ce Sénateur qui donna à ce Poéte le nom de Térence. Car les affranchis portoient ordinairement le nom du Maitre qui les avoit mis en liberté. AN. M. 3818. *Suéton. in vit. Terent.*

Il étoit fort aimé & fort estimé des premiers de Rome. Il vivoit surtout très-familiérement avec Lélius & Scipion l'Africain qui prit & qui ruina Numance: ce dernier étoit moins âgé que lui d'onze ans.

Il nous reste de Térence six Comédies. Quand il vendit aux Ediles la premiére, on voulut qu'il la lût auparavant à Cécile, Poéte Comique comme lui, & qui étoit fort estimé à Rome lorsque Térence commença à y paroitre. Il alla donc chez lui, & le trouva à table. On le fit entrer; & comme il étoit fort mal vétu, on lui donna près du lit de Cécile un petit siége, où il s'assit, & commença à lire. Mais il n'eut pas plutôt lu quelques vers, que Cécile

le pria de souper & le fit mettre à table près de lui. Après souper, il acheva d'entendre cette lecture, & en fut charmé. Il ne faut pas toujours juger des hommes par les dehors. Un méchant habit peut couvrir un excellent esprit.

L'Eunuque, qui est une des six Comédies de Térence, eut un si grand succès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin & le soir, ce qui n'étoit peut être jamais arrivé à aucune piéce; & on la paia beaucoup mieux qu'aucune Comédie n'avoit été paiée jusques-là: car Térence en eut huit mille sesterces, c'est-à-dire, mille livres.

C'étoit un bruit assez public que Scipion & Lélius l'aidoient à la composition de ses piéces; & il l'a augmenté lui-même en ne s'en défendant que fort légérement, comme il fait dans le prologue de ses Adelphes, qui est la derniére de ses Comédies. *Pour ce que disent ces envieux, qu'il est aidé dans son travail par des hommes illustres qui composent avec lui, bien loin d'en étre offensé comme ils se l'imaginent, il trouve qu'on ne lui sauroit donner une plus grande louange, puisque c'est une marque qu'il a l'honneur de plaire à des personnes qui vous plaisent, Messieurs, & à tout le peuple Romain; & qui en paix, en guerre, & en toutes sortes d'affaires, ont rendu à la Republique en général, & à*

chacun en particulier, des services très-considérables, sans en être pour cela plus fiers ni plus orgueilleux.

On pourroit croire pourtant qu'il ne s'est si mal défendu, que pour faire sa cour à Lélius & à Scipion, à qui il savoit bien que cela ne déplaisoit pas. Cependant, dit Suétone dans la vie de Térence qui lui est attribuée, ce bruit s'est accru de plus en plus, & est venu jusqu'à notre tems.

Le Poéte Valgius, qui étoit contemporain d'Horace, dit positivement, en parlant des Comédies de Térence :

Hæ quæ vocantur fabulæ, cujus sunt?
Non has, qui jura populis recensens * dabat,
Honore summo affectus fecit fabulas?

» Ces Comédies, de qui sont-elles? Ne » sont-elles pas de cet homme comblé » d'honneur, & qui gouvernoit les peu» ples avec tant de justice? Ou, qui don» noit la loi aux peuples avec puissance & » autorité.

* *Je ne sai pas ce que signifie ici ce mot. Il pourroit bien s'y être glissé quelque faute.*

Soit que Térence voulût faire cesser le reproche qu'on lui faisoit de donner les ouvrages des autres sous son nom, ou qu'il eût dessein d'aller s'instruire à fond des coutumes & des mœurs des Grecs pour les mieux représenter dans ses piéces : quoi qu'il en soit, après avoir fait les six Comédies que nous avons de lui, & n'aiant pas encore trente-cinq ans, il sor-

tit de Rome, & on ne le vit plus depuis.

Quelques-uns disent qu'il mourut sur mer à son retour de Gréce, d'où il remportoit cent huit piéces qu'il avoit traduites de Ménandre. Les autres assurent qu'il mourut en Arcadie dans la ville de Stymphale, sous le Consulat de Cn. Cornélius Dolabella & de M. Fulvius; & qu'il mourut d'une maladie que lui causa la douleur d'avoir perdu les Comédies qu'il avoit traduites, & celles qu'il avoit faites lui-même.

Térence n'eut qu'une fille, qui après sa mort fut mariée à un Chevalier Romain, & à laquelle il laissa une maison & un jardin de vingt arpens sur la voie Appienne.

Cicéron, dans une piéce de vers qui avoit pour titre *Léimon*, d'un mot Grec qui signifie *Prairie*, avoit ainsi parlé de Térence :

Tu quoque, qui solus lecto sermone, Terenti,
Conversum expressumque Latina voce Menandrum
In medio populi sedatis vocibus effers,
Quidquid come loquens, atque omnia dulcia linquens.

C'est-à-dire : *& vous aussi, Térence, dont le stile est si poli & si plein de charmes, vous nous traduisez & nous rendez parfaitement Ménandre, & lui faites parler avec une grace infinie la langue des Romains, en faisant un choix très-juste de tout ce*

qu'elle peut avoir de plus délicat & de plus doux. Ce témoignage fait honneur à Térence : mais les vers qui l'expriment n'en font pas beaucoup à Cicéron.

Voici les vers de César que j'ai annoncés. Ce grand homme, qui écrivoit avec tant de force & de justesse, & qui avoit fait même une Tragédie Grecque intitulée *Oedipe*, dit en s'adressant à Térence :

Tu quoque, in summis, ô dimidiate Menander,
Poneris, & meritò, puri sermonis amator.
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres!
Unum hoc maceror, & doleo tibi deesse, Terenti.

» Toi aussi, demi Ménandre, tu es mis au » nombre des plus grands Poétes, & avec » raison, pour la pureté de ton stile. Eh, » plût aux dieux que la douceur de ton » langage fût accompagnée de la force qui » convient à la Comédie, afin que ton » mérite fût égal à celui des Grecs, & » qu'en cela tu ne fusses pas fort au-des- » sous des autres! Mais c'est ce qui te man- » que, Térence; & c'est ce qui fait ma » douleur.

Le grand talent de Térence consiste dans un art inimitable de peindre les mœurs & d'imiter la nature avec une simplicité si naïve & si peu étudiée, que cha-

cun se croit capable d'écrire de la même sorte ; & en même tems si élégante & si ingénieuse, que personne n'a pu jamais en approcher. Aussi est-ce par ce talent, c'est-à-dire, par cet art merveilleux répandu dans toutes les Comédies de Térence, qui charme & enléve sans avertir & sans fraper par rien de brillant, qu'Horace caractérise ce Poéte :

Ep. 1. lib. 2. Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte, [Dicitur.]

Térence joint à une extrême pureté de langage, & à un stile simple & naturel, toutes les graces & toute la délicatesse dont sa langue étoit susceptible ; & parmi tous les Auteurs Latins, il n'y en a point qui ait autant approché que lui de l'Atticisme, c'est-à-dire de ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délié, de plus parfait chez les Grecs. Quintilien, en parlant de Térence, dont il se contente de dire que les écrits étoient fort élégans, remarque que le langage Romain ne rendoit que très-imparfaitement cette finesse de goût & cette grace inimitable, réservée aux Grecs seuls, & qui ne se trouvoit même que dans le dialecte Attique. *Vix levem consequimur umbram, adeo ut mihi sermo ipse Romanus non recipere videatur illam solis concessam Atticis venerem, quando eam ne Græci quidem in alio genere linguæ obtinuerint.* Il est fâcheux que la matiére de

Terentii scripta sunt in hoc genere elegantissima.

ces Comédies les rende dangereuses à la Jeunesse. Je m'en suis expliqué au long dans le traité des Etudes.

LUCILE.

LUCILE, (*Caius Lucilius*) Chevalier Romain, naquit à Suessa ville de la Campanie, la 158ᵉ Olympiade, l'an de Rome 605, dans le tems que Pacuve étoit dans sa force. On dit qu'il porta les armes sous le second Scipion l'Africain à la guerre de Numance. Il n'avoit alors que quinze ans; & c'est ce qui rend ce fait douteux. AN. M. 3856. *Euseb. in Chron.*

Il eut beaucoup de part à l'amitié de ce fameux Général, & à celle de Lélius. Ils l'associoient aux amusemens & aux jeux innocens auxquels ils ne dédaignoient pas de se rabaisser, & où ces grands hommes, dans des momens de loisir, cherchoient à se délasser de leurs importantes & sérieuses occupations. Simplicité admirable dans des personnes de ce rang & de cette gravité! *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 9.*

Quin, ubi se à vulgò & scena in secreta remorant
Virtus Scipiadæ, & mitis sapientia Læli,
Nugari cum illo, & discincti ludere, donec
Decoqueretur olus, soliti. *Horat. Sat. 1. lib. 2.*

Lucile passe pour l'inventeur de la Satyre, parce que c'est lui qui lui a donné la derniére forme, telle qu'Horace ensuite, Perse, & Juvénal l'ont traitée. Ennius

néanmoins lui avoit déja donné l'exemple, comme Horace lui-même le témoigne par ces vers, où il compare Lucile avec Ennius :

Fuerit Lucilius, inquam,
Comis & urbanus ; fuerit limatior idem,
Quàm rudis & Græcis intacti carminis auctor.

Mais les [a] Satyres d'Ennius, semblables à celles de Lucile & d'Horace pour le fond, en différoient seulement pour la forme, en ce qu'elles étoient mélées de plusieurs sortes de vers.

C'est, comme je l'ai déja dit, la nouvelle forme que Lucile donna à la Satyre, qui l'en a fait regarder [b] par Horace & par Quintilien comme l'auteur & l'inventeur; & il avoit mérité ce nom à juste titre.

Il [c] y avoit encore une autre espéce de *Satyre*, née aussi de l'ancienne : c'est celle que l'on appelle *Varronienne*, ou la Satyre *Ménippée*; parce que Varron, le plus savant des Romains, en fut le premier

a Olim carmen, quod ex variis poematibus constabat, SATYRA dicebatur, quæ scripserunt Pacuvius & Ennius. *Diomed. Grammat.*

Satyra, cibi genus, ex variis rebus conditum. *Fest.*

b Quid cùm est Lucilius ausus
Primus in hunc operis componere carmina morem ?
Sat. 1. lib. 2.

Satyra quidem tota nostra est, in qua primis insignem laudem adeptus est Lucilius. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

c Alterum illud est & prius *Satyræ* genus, quod non sola carminum varietate condidit Terentius Varro, vir Romanorum eruditissimus. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

aûteur, & qu'il imita dans cet ouvrage les maniéres de Ménippe Gadarénien, Philosophe Cynique. Cette Satyre n'étoit pas seulement mélée de plusieurs sortes de vers; Varron y avoit entremélé de la prose, & avoit fait un mélange de Grec & de Latin. L'Ouvrage de Pétrone, celui de Sénéque sur la mort de Claudius, & celui de Boéce de la Consolation de la Philosophie, sont autant de Satyres semblables à celles de Varron. Je reviens à mon sujet.

Lucile composa trente livres de Satyres, où il censuroit nommément & d'une maniére très piquante plusieurs personnes qualifiées, comme Horace nous l'apprend, ne respectant & ne ménageant que la vertu seule, & les hommes vertueux.

Primores populi arripuit, populumque tributim, *Sat. 1. lib. 2.*
Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis.

Sa plume faisoit trembler les coupables, comme s'il les eût poursuivis l'épée à la main.

Ense velut stricto quoties Lucilius ardens *Juvenal. Sat. 1.*
Infremuit, rubet auditor cui frigida mens est,
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ.

Lucile [a] avoit coutume de dire qu'il ne

[a] Caius Lucilius, homo doctus & perurbanus, dicere solebat, ea quæ scriberet, neque ab indoctissimis neque ab doctissimis legi velle: quòd alteri nihil intelligerent, alteri plus fortasse quàm de se ipse. *De Orat. lib. 2. n. 25.*

souhaitoit ni des Lecteurs ignorans, ni des Lecteurs trop savans. En effet ces deux sortes de Lecteurs sont quelquefois également redoutables. Les uns ne voient pas assez, & les autres voient trop. Les uns ne connoissent pas ce que l'on présente de bon, on n'a aucune justice à en attendre; & l'on ne sauroit cacher aux autres ce qu'on a d'imparfait.

Il n'y a pas d'apparence qu'il soit mort à l'âge de 46 ans, comme quelques-uns l'assurent. Horace l'appelle vieillard, lorsqu'il dit que Lucile confioit à ses Livres, comme à de fidéles amis, tous ses secrets, & tout ce qui lui arrivoit dans la vie.

Sat. 1. lib. 2.

Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris: neque, si malè gesserat usquàm,
Decurrens aliò, neque si benè. Quo fit ut omnis
Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
Vita senis.

Pompée, du côté maternel, étoit petit-fils, ou plutôt petit-neveu de Lucile.

De tous ses Ouvrages, il ne nous reste que quelques fragmens de ses Satyres.

Ce Poéte eut une grande réputation de son vivant même, & il la conserva lontems après sa mort, jusques-là qu'il a avoit encore, du tems de Quintilien, des partisans

a Lucilius quosdam ita deditos sibi adhuc habet amatores, ut eum non ejusdem modò operis auctoribus, sed omnibus poëtis præferre non dubitent. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

partisans si zélés, qu'ils le préféroient, non-seulement à tous ceux qui avoient travaillé dans le même genre que lui, mais généralement à tous les Poétes de l'antiquité.

Horace en jugeoit bien autrement. Il nous le représente à la vérité comme un Poéte d'un goût fin & délicat pour la raillerie, *facetus emunctæ naris* : mais dur & forcé dans sa composition : ne pouvant se donner la peine qu'il faut prendre pour écrire, c'est-à-dire, pour écrire bien : car d'écrire beaucoup, c'étoit son grand défaut. Il étoit fort content de lui-même, & croioit avoir fait merveilles, quand il avoit dicté deux cens vers en moins de tems qu'il n'en faloit pour les jetter sur le papier. En un mot, Horace le compare à un fleuve, qui parmi beaucoup de boue roule néanmoins un sable précieux. *Sat. 4. lib. 1.*

Le jugement qu'Horace avoit porté de Lucile, excita dans Rome de grandes clameurs. Les partisans de ce dernier, outrés de voir qu'on eût osé parler de la sorte de leur Héros, publiérent qu'Horace n'avoit médit de Lucile que par envie, & pour se mettre par-là au-dessus de lui. Nous ne devons pas leur savoir mauvais gré de leurs plaintes, quelque injustes qu'elles fussent : car elles nous ont valu une excellente Satyre, dans laquelle Horace, en rendant à Lucile toute la justice *Satyr. 10. lib. 1.*

qui lui est due, confirme & soutient par de solides preuves le jugement qu'il en a porté.

Je suis fâché, pour l'honneur de Quintilien, qu'un Critique aussi sensé que lui, & d'un goût si exact, s'écarte ici du sentiment d'Horace. Il ne peut lui pardonner d'avoir comparé les écrits de Lucile à des eaux bourbeuses, d'où l'on peut pourtant tirer quelque chose de bon. Je [a] *trouve*, dit-il, *en lui une érudition merveilleuse, & une très grande liberté, qui rend ses Ouvrages piquans & pleins de sel.* Horace lui accorde ces dernières qualités, qui n'empêchoient pas qu'il n'y eût dans Lucile beaucoup d'endroits vicieux, qui méritoient d'être retranchés ou réformés. Pour *l'érudition*, Quintilien heurte ici directement le sentiment de Cicéron. *Ses* [b] *Ouvrages*, dit-il en parlant de Lucile, *sont assez légers; on y trouve beaucoup de plaisanterie, mais peu d'érudition.* Au reste nous ne pouvons pas bien juger aujourd'hui d'un Poéte dont il ne nous reste presque rien.

a Nam & eruditio in eo mira, & libertas, atque inde acerbitas, & abundè salis. *Lib*, 10. *cap.* 1.

b Et sunt scripta illius (Lucilii) levoira, ut urbanitas summa appareat, doctrina mediocris. *Cic. de Finib. lib.* 1, *n.* 7.

§. II.

Second âge de la Poésie Latine.

L'INTERVALLE de tems dont je parle ici, qui s'eſt écoulé depuis Jule Céſar juſqu'au milieu de l'Empire de Tibére, & qui renferme environ cent ans, a toujours été regardé, par raport aux Belles-Lettres, comme le ſiécle d'or, pendant lequel une foule de beaux eſprits en tout genre, Poétes, Hiſtoriens, Orateurs, ont porté la gloire de Rome au plus haut comble. Juſques-là la Litérature avoit fait de grands efforts, & l'on peut dire même de grands progrès : mais elle n'étoit point encore parvenue à ce juſte degré de maturité qui fait la perfection des Arts. Il y avoit dans les Ecrits du bon ſens, du jugement, de la ſolidité, de la force, mais peu d'art, encore moins d'ornement, nulle délicateſſe. Un petit nombre d'heureux génies, réunis dans un eſpace de tems aſſez court, tout d'un coup, & comme inſpirés, ajoutant aux excellentes qualités de leurs prédéceſſeurs celles qui leur avoient manqué, fixérent en tout genre le bon goût pour toujours, & d'une maniére irrévocable ; de ſorte que dès qu'on commença à perdre de vûe ces parfaits modéles, tout commença auſſitôt à dégénérer.

Les heureux commencemens qui ont été expoſés, préparoient aux merveilles

qui suivirent : & de même que la premiére notion des Belles-Lettres dans Rome étoit venue de la Gréce, aussi fut-ce en étudiant de plus en plus les Ecrivains Grecs, que les Romains parvinrent à la perfection. Les premiers Poétes, Tragiques & Comiques particuliérement, s'étoient contentés de traduire les piéces Grecques.

Horat. Ep. 1. lib. 2.

Tentavit quoque rem, si dignè vertere posset,
Et placuit sibi.

Ils firent ensuite un pas de plus. Ils osérent voler de leurs ailes, & firent des piéces toutes Romaines.

Id. de Art. Poet.

Nil intentatum nostri liquere poëtæ :
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deserere, & celebrare domestica facta ;
Vel qui Prætextas, vel qui docuere Togatas.

Ce qui n'avoit pas tout-à-fait réussi aux Poétes Dramatiques, réussit parfaitement à Horace dans la Poésie Lyrique.

Rome, animée d'une noble émulation, qui fut le fruit de la lecture des Ouvrages Grecs, & de l'estime qu'on en avoit conçue, se proposa de les égaler, & même, s'il se pouvoit, de les surpasser : dispute bien louable & bien utile entre des nations, & qui leur fait également honneur !

Ajoutez à ce premier motif le caractére admirable des personnes qui pour lors avoient l'autorité souveraine à Rome, l'estime qu'on y faisoit des gens de Let-

tres, les marques de distinction dont ils étoient honorés, les solides récompenses qu'on leur accordoit, & le respect général pour ceux qui se distinguoient par un mérite singulier ; respect qui alloit presque jusqu'à les égaler aux premiers & aux plus puissans de la République. On l'a dit dans tous les tems, & l'on ne peut trop le répéter : c'est [a] l'émulation qui anime les esprits. La vûe du mérite des autres, mélée en même tems d'une juste admiration pour leurs excellens ouvrages, & d'un secret dépit de se sentir inférieur à eux, allume une ardeur pour la gloire qui est capable de tout. Et ce sont ces généreux efforts, excités & soutenus par l'espérance du succès, qui portent les Arts à leur souveraine perfection.

C'est ce qui arriva, sur-tout du tems d'Auguste, pour la Poésie, pour l'Histoire, pour l'Eloquence. Mais il ne s'agit ici que de la Poésie. Je raporterai en peu de mots l'histoire des Poétes qui se sont le plus distingués pendant ce beau siécle de Rome. Je crois pouvoir ranger dans leur classe Térence dont je viens de parler, qui les a précédés pour le tems, mais qui ne leur céde point pour le mé-

a Alit æmulatio ingenia: & nunc invidia, nunc admiratio, incitationem accendit : naturaque, quod summo studio petitum est, ascendit in summum. *Vell. Paterc. lib. 1. cap. 7.*

rite. C'est le premier entre les Poétes Latins, qui semble avoir levé en quelque sorte l'étendart de la perfection, & avoir fait naître aux autres, par son exemple, le desir & l'espérance d'y parvenir.

AFRANIUS; (*L. Afranius Quintianus.*)

AFRANIUS étoit fort estimé chez les Anciens. Il [a] excelloit dans les Comédies appellées * *Togatæ* & * *Atellanæ.* Horace semble le comparer à Ménandre :

In Art. Poet. Dicitur Afranî toga convenisse Menandro.

Il étoit contemporain de Térence, mais beaucoup plus jeune; & il ne commença à avoir de la réputation qu'après sa mort. Il le mettoit au-dessus de tous les autres Poétes, & ne vouloit pas qu'on entreprît de lui en égaler aucun, de ceux apparemment qui avoient écrit dans le même genre que lui.

Terentio non similem dices quempiam.

Frag. Afran. *Quintil. Ib.* Il étoit fort estimé pour ses piéces de poésies, & absolument décrié pour ses mœurs.

LUCRÉCE.

AN. M. 3908. LUCRÉCE (*Titus Lucretius Carus*) na-

a Togatis excellit Afranius. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

* *On appelloit ces Comédies* Atellanæ, *d'Atella ville de Campanie, d'où elles avoient passé à Rome:* & Togatæ, *parce qu'on n'y représentoit que des actions & des personnes Romaines, désignées par la* Toge *qui en étoit l'habit propre.*

quit selon la Chronologie d'Eusébe, la 2e année de la 171e Olympiade, douze ans après Cicéron; sous le Consulat de Luc. Licinius Crassus & de Q. Mutius Scævola, l'an de Rome 658. Il se tua lui-même à l'âge de 44 ans. On lui avoit donné un philtre qui le fit tomber en fureur. Cette manie lui laissoit des momens lucides, pendant lesquels il composa les six Livres *De rerum naturâ*, où il explique fort au long la Physique d'Epicure dont il sera parlé dans la suite. Il dédia son Poéme à C. Memmius, qui avoit eu les mêmes Maîtres que lui, & qui sans doute étoit dans les mêmes sentimens.

La même Chronique d'Eusébe nous apprend que cet Ouvrage fut corrigé par Cicéron après la mort de l'Auteur. Cicéron ne parle qu'une seule fois de Lucréce; cependant il a eu souvent lieu d'en faire mention; & cet endroit, d'ailleurs assez obscur, est lu différemment. *Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt* (d'autres lisent *non ita sunt*) *multis luminibus ingenii, multa tamen artis.* *Cic. ad Q. fratr. Epist. 11. lib. 2.*

Jamais homme ne nia plus hardiment que ce Poéte la Providence, & ne parla de la Divinité avec plus d'insolence & d'audace. Il entre en matiére par ce début, en faisant l'éloge d'Epicure. » Pendant, dit-il, que le genre humain gé» missoit asservi honteusement sous le dur

» joug d'une religion impérieuse, qui se
» disoit descendue du ciel, & qui faisoit
» trembler toute la terre: un mortel, né
» dans la Gréce, osa le premier, d'un air
» hardi & intrépide, lever contre elle l'é-
» tendart de la guerre; sans que ni l'auto-
» rité des dieux, ni la crainte des foudres,
» ni le ciel avec le bruit effrayant de ses
» tonnerres fussent capables de l'arréter.
» Tous ces objets, au contraire, ne ser-
» virent qu'à animer son courage, & à le
» fortifier dans le dessein qu'il avoit de for-
» cer les barriéres de la nature, & de pé-
» nétrer dans ses mystéres les plus secrets.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris oppressa gravi sub relligione;
Quæ caput à cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans:
Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà:
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum: sed eo magis acrem
Irritat virtutem animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.

Lucréce, dans tout son Ouvrage, établit pour principe que les dieux ne se soucient & ne se mêlent de rien; & il prend à tâche d'expliquer les effets de la nature, la formation & la conservation du Monde, par le seul mouvement des Atomes, & de

réfuter ceux qui reconnoissent pour premiére cause la puissance & la sagesse d'une Divinité. On connoitra plus à fond ses sentimens, lorsque j'exposerai ceux d'Epicure son Maître.

Ce Poéte a beaucoup de noblesse, de force & de génie : mais ses vers sont si fort éloignés de la douceur & de l'harmonie de ceux de Virgile, qu'on croiroit qu'il auroit vécu des siécles avant lui.

CATULLE.

CATULLE (*Caius* ou *Quintus Valerius Catullus*) naquit à Vérone, l'an de Rome *666*. La délicatesse de ses vers lui acquit l'amitié & l'estime des savans & des beaux esprits qui étoient pour lors à Rome en grand nombre. AN. M. 3916.

Il écrivit contre César deux Epigrammes satyriques, dans [a] l'une desquelles il le traite avec une hauteur & un air méprisant, que Quintilien a raison de traiter d'extravagance.

Nil nimiùm, Cæsar, studeo tibi velle placere;
Nec scire utrum sis ater an albus homo.

Ces vers, quelque injurieux qu'ils fussent, ne servirent qu'à faire éclater la modération de la personne offensée. César ne dissimula pas son mécontentement, mais

a Negat se magni facere aliquis Poëtarum, *utrum Cæsar ater an albus homo sit* : insania. *Quintil. lib.* 11. *cap.* 1.

il se contenta d'obliger le Poéte à lui faire satisfaction, & il l'invita à souper pour le soir même.

Une simplicité élégante, des graces naturelles, sont le caractére de Catulle. Heureux, s'il n'avoit point deshonoré souvent cette aimable naïveté par une impudence Cynique!

LABÉRIUS: (*Decimus.*)

AN. M.3952. LABÉRIUS, Chevalier Romain, réussit admirablement à faire des Mimes, qui étoient des petites piéces Comiques. A Rome, un homme de naissance qui composoit des poésies pour le Théatre, ne se dégradoit point: mais il ne pouvoit les représenter lui-même sans se deshonorer. Malgré cette opinion établie de longue main, Jule César pressa vivement Labérius de monter sur le Théatre pour y jouer une de ses piéces, & lui donna pour cet effet une somme considérable. Le Poéte s'en défendit lontems, mais enfin il falut céder. Les [a] priéres d'un Prince, en de pareilles occasions, font des ordres. Dans le prologue de cette piéce, Labérius exhale sa douleur d'une maniére fort respectueuse pour César, & en même tems fort touchante. C'est un des

[a] Potestas, non solùm si invitet, sed & si supplicet, cogit. *Macrob.* | Quod est potentissimum imperandi genus, rogabat qui jubere poterat. *Auson.*

plus beaux morceaux de l'antiquité. Je l'ai inséré tout entier avec la traduction dans le premier Tome du Traité des Etudes de la seconde Edition. Macrobe nous l'a conservé avec quelques autres fragmens de la même piéce.

Il nous apprend aussi que ce Chevalier Romain, outré de dépit d'avoir vû ainsi sa vieillesse deshonorée, pour s'en venger en la maniére seule dont il le pouvoit, fit malignement couler dans la piéce dont nous venons de parler, quelques traits piquans contre César. Un Valet maltraité par son Maître, s'écrioit : *Romains, à mon secours, nous perdons la liberté.*

Porro, Quirites! Libertatem perdimus.

Et peu après il ajoutoit : *Il faut nécessairement que celui qui se fait craindre de beaucoup de personnes, en craigne aussi lui-même beaucoup.*

Necesse est multos timeat, quem multi timent.

Tout le peuple, à ces traits, reconnut César, & jetta les yeux sur lui. Quand la piéce fut finie, César, comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle il avoit dérogé par complaisance pour lui, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles lettres de noblesse. Labérius alla ensuite pour prendre sa place parmi

les Chevaliers, qui se serrérent de telle sorte, qu'il n'en trouva point.

SYRUS.

P. SYRUS étoit Syrien de nation, d'où lui est venu son surnom de Syrus. D'esclave qu'il étoit à Rome, où on l'avoit amené encore enfant, il devint affranchi très jeune, & fut instruit avec beaucoup de distinction. Il excella dans la poésie *Mimique*, où il devint le rival de Labérius, & qu'il surpassa même au jugement de Jule César. Mais on croit que cette préférence qu'il lui donna ne fut que pour mortifier Labérius, qui avoit jetté dans sa piéce quelques traits malins contre lui.

Nous avons un Ouvrage de Syrus, qui renferme des Sentences en vers Iambes libres, rangés selon l'ordre alphabétique. Sénéque le pere raporte le sentiment de Cassius Sévérus, qui mettoit ces Sentences au-dessus de ce qu'il y a de meilleur dans les Poétes Comiques & Tragiques. C'est beaucoup dire. Sénéque le fils les regardoit aussi comme un excellent modéle.

On a donné depuis peu au Public une traduction de ces Sentences, & d'un Poéme de Cornélius Sévérus, intitulé l'*Etna*, qui n'avoient jamais paru dans notre langue. On doit savoir gré aux Auteurs qui cherchent ainsi à l'enrichir d'Ouvrages an-

ciens qui lui sont inconnus & nouveaux pour elle. Ce Traducteur * observe que *la Bruyére* a répandu dans ses caractéres presque toutes les Sentences de P. Syrus ; & il en raporte plusieurs exemples tels que ceux-ci.

* *M. Accarias de Serionne Avocat au Conseil.*

Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.
Levis est fortuna : citò reposcit, quod dedit.

» La fortune ne donne rien : elle ne fait » que prêter pour un tems. Demain elle » redemande à ses favoris, ce qu'elle sem- » ble leur donner pour toujours.

Mortem timere crudelius est, quàm mori.

» La mort n'arrive qu'une fois, & se fait » sentir à tous les momens de la vie. Il est » plus dur de l'appréhender que de la » souffrir.

Est vita misero longa, felici brevis.

» La vie est courte pour ceux qui sont » dans les joies du monde : elle ne paroît » longue qu'à ceux qui languissent dans » l'affliction.

POLLION.

POLLION, (*C. Asinius Pollio*) homme Consulaire, & célébre Orateur, avoit aussi composé des Tragédies Latines, fort estimées de son tems. Horace en parle plus d'une fois.

Paulum severæ Musa Tragœdiæ — *Od. 1. lib. 2.*

Desit theatris.

Satyr. 10. *Lib.* 2. Pollio regum

Facta canit pede ter percusso.

Virgile en fait aussi mention avec éloge.

Eclog. 3. Pollio & ipse facit nova carmina.

Il [a] est le premier qui ouvrit à Rome une Bibliothéque à l'usage du Public.

Auguste le pressant de se joindre à lui contre Antoine, il lui représenta que les services qu'il avoit rendus à Antoine, & ceux qu'il en avoit reçus, ne lui permettoient pas de prendre parti contre lui: qu'ainsi il avoit résolu de demeurer neutre, comptant bien qu'il deviendroit la proie du Vainqueur.

Le même Prince, aiant, dans une autre occasion, écrit contre lui des vers Fescennins: *Je* [b] *me donnerai bien de garde*, dit-il, *d'y répondre. Il n'est pas sûr d'écrire contre un homme qui peut nous proscrire.*

VIRGILE.

AN. M. 3934. AN. U. C. 684. *Vit. Virgil. incert. Auct.* VIRGILE (*Publius Virgilius Maro*) naquit dans un village nommé Andès, près de Mantoue, de parens fort obscurs, sous le Consulat de Cn. Pompeius Magnus, & de M. Licinius Crassus.

Il passa les premiéres années de sa vie à

a Asinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus, Bibliothecam dicando, ingenia hominum rempublicam fecit. *Plin. lib.* 35. *c.* 2.

b At ego taceo. Non est enim facile in eum scribere, qui potest proscribere.

Crémone. A l'âge de dix-sept ans il prit la robe virile. Ce jour fut celui où mourut le Poéte Lucréce.

Après avoir fait quelque séjour à Milan, il se transporta à Naples, où il étudia les Lettres Latines & les Lettres Grecques avec une extrême application; & ensuite les Mathématiques & la Médecine.

On attribue à la jeunesse de Virgile plusieurs petites piéces, qui ne paroissent pas dignes de lui.

Aiant été chassé de sa maison, & d'un petit champ qui étoit sa possession unique, par la distribution qu'on fit aux soldats vétérans d'Auguste des terres du Mantouan & du Crémonois, il vint alors pour la premiére fois à Rome, & par le crédit de Mécéne & de Pollion, tous deux protecteurs des gens de Lettres, il recouvra son champ, & fut remis en possession de son patrimoine. AN. M. 3963. AN. U.C. 713.

C'est ce qui donna lieu à sa premiére Eglogue, & ce qui commença à le faire connoitre d'Auguste, dont il avoit inséré un bel éloge dans cette Eglogue, précieux monument de sa reconnoissance. Ainsi, par l'événement, sa disgrace devint la source de sa fortune. Il finit ses Bucoliques au bout de trois ans : ouvrage d'une extrême délicatesse, & qui fit entrevoir dès lors ce qu'on pouvoit attendre d'une plume qui savoit si bien allier les

graces naturelles avec la correction. Horace en peint le caractére en deux mots :

> Molle atque facetum
> Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

On [a] sait qu'en bonne latinité le mot *facetus* ne s'applique pas seulement à la raillerie, à la plaisanterie ; mais qu'il se dit de tout discours, de tout Ouvrage d'esprit où régne un caractére de finesse, de délicatesse, & d'élégance.

Mécéne, qui avoit beaucoup de goût pour la poésie, & qui avoit senti tout le mérite de Virgile par l'essai qu'il venoit d'en donner, ne le laissa pas en repos, & l'engagea à entreprendre un nouvel Ouvrage plus considérable que le premier. C'est faire un bel usage de son crédit, & rendre un grand service au Public, que d'animer ainsi les gens de Lettres, qui souvent, faute d'un tel secours, demeurent dans l'inaction, & laissent inutiles de
AN.M. 3967. grands talens. Ce fut donc par le conseil
AN.U.C.717. de Mécéne que Virgile commença les Géorgiques, & il y travailla pendant sept ans entiers. Il paroit que pour se mettre en état d'y donner toute son application, & pour être moins distrait, il se retira à Naples. C'est lui-même qui nous apprend

a *Facetum* non tantùm circa ridicula opinor consistere.... Decoris hanc magis, & excultæ cujusdam elegantiæ appellationem puto. *Quintil. lib. 6. c. 3.*

cette circonstance à la fin du 4e livre des Géorgiques. Il y marque aussi la date du tems où il les acheva, qui étoit l'année 724 de Rome, où Auguste, au retour d'Egypte, s'étant approché de l'Euphrate, jetta la terreur de ses armes dans le pays par le bruit des victoires qu'il venoit de remporter, & obligea Tiridate & Phraate, qui se disputoient l'un à l'autre l'Empire des Parthes, de consentir à une sorte d'accommodement. *Dio. Cass. lib. 51.*

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus: Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis otî.

Il s'en faloit bien que le repos dont il jouissoit alors à Naples, fût un loisir *ignoble* & obscur, comme il lui plait ici de l'appeller. L'Ouvrage des Géorgiques, qui en fut le fruit, est le plus achevé pour la diction de tous ceux qu'il nous a laissés, & même de tout ce qui a jamais été composé de poésies Latines. C'est qu'il avoit eu tout le tems de le polir, & d'y mettre la derniére main.

Il retouchoit ses Ouvrages avec un soin & une exactitude qu'on a peine à concevoir. Quand le premier feu de la compo-

ſition, où tout plait, étoit paſſé, il revoioit ſes productions : non plus avec la complaiſance d'un auteur & d'un pere, mais avec la ſévérité inexorable d'un Cenſeur, & preſque d'un ennemi. Il dictoit la matinée pluſieurs vers; & revenant de ſang froid à l'examen, il s'occupoit le reſte du jour à les corriger, & les réduiſoit à un très-petit nombre.

Il avoit coutume de ſe comparer à l'ourſe, qui de groſſiers & difformes que ſont ſes petits en naiſſant, ne vient à bout de les rendre ſupportables qu'à force de les lécher. C'eſt ainſi que ſe font les excellens Ouvrages. Ce fut par cette correction que Virgile donna chez les Latins le ton de la bonne Poéſie, & qu'il montra l'exemple d'une verſification exacte, douce, harmonieuſe. Que l'on compare avec ſes vers non ſeulement ceux de Cicéron, mais ceux de Lucréce & de Catulle, ces derniers paroitront raboteux, mal polis, rudes, antiques; & l'on ſeroit tenté, comme je l'ai déja dit, de croire ces vers plus anciens de quelques ſiécles que ceux de Virgile.

On dit qu'Auguſte, au retour de ſes expéditions militaires, ne crut pas pouvoir mieux ſe délaſſer de ſes fatigues qu'en entendant la lecture de cet admirable Poéme, à laquelle il donna quatre jours conſécutifs. Virgile, chaque jour, lui en

lisoit un Livre. Il avoit un talent merveilleux de faire sentir la beauté de ses vers par une prononciation douce, articulée, harmonieuse. Dès qu'il paroissoit un peu fatigué, Mécéne prenoit sa place, & le soulageoit. Agréables journées pour un Prince qui a de l'esprit & du goût! Plaisir infiniment supérieur à ces fades & frivoles divertissemens, qui font presque toute l'occupation des hommes! Mais combien est admirable la bonté de ce Maître du monde, qui se familiarise ainsi avec un homme de Lettres, qui le traite presque d'égal, qui ménage sa voix & ses forces, & qui regarde sa santé comme un bien public!

Je ne sai pourtant si c'étoit la ménager, que de donner à Virgile des marques si touchantes d'estime & d'amitié. Car un Auteur, après de tels traitemens, ne se ménage plus lui-même, & se consume tôt ou tard par un travail opiniâtre.

Virgile commença aussitôt son Enéide. Il y mit onze ou douze ans. Auguste, occupé à la guerre contre les Cantabres, le pressa vivement, par plusieurs lettres qu'il lui écrivit, de lui envoier quelque partie de son Enéide. Virgile s'en défendit toujours. Il lui [a] représenta que, si son

a De Ænea quidem meo, si mehercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem. Sed tanta inchoata res est, ut pene vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar. *Macrob. lib. 1. cap. ult.*

Enée lui avoit paru digne de cet honneur, il le lui auroit volontiers envoié : mais qu'il trouvoit ſon Ouvrage bien plus difficile qu'il n'avoit cru, & qu'il commençoit à craindre que ce n'eût été pour lui une témérité & une ſorte de folie, d'avoir oſé l'entreprendre.

AN.M. 3962. Quand Auguſte fut de retour, Virgile
AN. U.C. 732. ne put pas ſe défendre davantage de ſatisfaire la juſte impatience de l'Empereur. Il lui fit donc la lecture des 2e 4e & 6e livres de l'Enéide, en préſence d'Octavie ſa ſœur. Elle avoit perdu peu de tems auparavant M. Claudius Marcellus ſon fils, Prince d'un mérite infini, & qu'Auguſte deſtinoit pour lui ſuccéder à l'Empire. Virgile avoit placé l'éloge du jeune Marcellus dans le 6e livre de l'Enéide avec tant d'adreſſe, & tourné d'une maniére ſi admirable, qu'il n'y a point de Lecteur qui puiſſe le lire ſans en être vivement touché. Quand il fut venu à cet endroit, la récitation de ces vers, qui ſont au nombre de vingt-ſix, fit fondre en larmes l'Empereur & Octavie. On dit même qu'Octavie s'évanouit à ces paroles : *Tu Marcellus eris.* Elle fit compter au Poéte dix grands ſeſterces (*dena ſeſtercia*) pour chaque vers, ce qui montoit à la ſomme de trente deux mille cinq cens livres.

Virgile, après avoir achevé l'Enéide, avoit deſtiné une retraite de trois ans pour

la revoir & la polir. Il partit dans ce dessein pour la Gréce. Aiant rencontré à Athénes Auguste qui revenoit de l'Orient, il changea d'avis, & prit le parti de le suivre à Rome. Il fut attaqué d'une maladie en chemin, & s'arréta à Brunduse. Sentant croître son mal, il demanda avec instance ses manuscrits, afin de jetter au feu l'Enéide. Et parce qu'on n'eut point la complaisance de les lui apporter, il ordonna par son testament qu'on la brulât comme un Ouvrage imparfait. Tucca & Varius qui étoient présens, lui représentérent qu'Auguste ne le permettroit pas. Sur leur représentation, Virgile leur légua ses Ecrits, à condition qu'ils n'y ajouteroient rien, & qu'ils laisseroient à demi faits les vers qu'ils trouveroient en cet état.

Virgile mourut à Brunduse, l'année de Rome 735, âgé de cinquante-deux ans. Ses os furent transportés à Naples, & ensevelis à deux milles de la ville, avec cette inscription que lui-même avoit faite, & qui renferme en deux vers le lieu de sa naissance, de sa mort, de sa sépulture, & le dénombrement de ses Ouvrages. AN. M. 3986

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Il faut que le Poéme Epique soit un Ouvrage d'une extrême difficulté, puisque pendant plusieurs siécles, tant chez les Grecs que chez les Romains, à peine s'est

il trouvé deux génies aſſez ſublimes pour en ſoutenir toute la force & toute la dignité. Et depuis eux, a-t-on, dans quelque langue que ce ſoit, des Poémes Epiques qu'on puiſſe juſtement comparer à ceux d'Homére & de Virgile?

J'ai marqué, en parlant du premier, comment Virgile avoit formé le deſſein & le plan de l'Enéide ſur l'Iliade & l'Odyſſée d'Homére, ce qui donne un grand avantage à l'original ſur ſon imitateur. Cependant les ſiécles paſſés n'ont point encore décidé auquel des deux on doit donner la préférence. En attendant que ce procès ſoit jugé, & apparemment il ne le ſera jamais, on peut s'en tenir au ſentiment de Quintilien, que j'ai déja raporté. Il [a] y a, dit-il, dans Homére plus de génie & de naturel, dans Virgile plus d'art & de travail. Le premier l'emporte inconteſtablement par le grand & le ſublime: l'autre compenſe peut être ce qui lui manque de ce côté-là, par une exactitude qui ſe ſoutient partout également. On doit auſſi mettre en ligne de compte, que Virgile n'a pu mettre la derniére main à ſon Ouvrage, qui ſans doute auroit été encore beaucoup plus parfait qu'il n'eſt, quoique, tel

a Et hercle, ut illi naturæ cœleſti atque immortali ceſſerimus, ita curæ & diligentiæ vel ideo in hoc plus eſt, quòd ei fuit magis laborandum: &, quantum eminentioribus vincimur, fortaſſe æqualitate penſamus. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

qu'il est, il soit infiniment estimable.

On peut mettre, à coup sûr, parmi les folies de Caligula, le mépris & la haine qu'il fit paroitre pour Virgile, dont il tâcha de faire ôter de toutes les bibliothéques les écrits & le portrait. Il eut l'extravagance de dire que c'étoit un homme sans esprit & sans savoir : *nullius ingenii, minimæque doctrinæ.* L'Empereur Alexandre Sévére en jugea bien autrement. Il l'appelloit le Platon des Poétes, & il en mit le portrait, avec celui de Cicéron, dans la chapelle où il avoit donné place à Achille & aux grands hommes. Il est beau, pour l'honneur des Lettres, de voir placé de la main d'un Empereur sur une même ligne, les Poétes, les Orateurs, les Conquérans.

Sueton. in Calig. c. 34.

Lamprid. in Alex. Sev.

J'exposerai dans la vie d'Horace un trait de celle de Virgile, qui, ce me semble, lui fait autant, ou même plus d'honneur, que son talent pour la Poésie.

HORACE.

HORACE (*Quintus Horatius Flaccus*) étoit de Venuse, &, comme il le dit lui-même, fils d'un affranchi. Il naquit l'an de Rome 688.

AN. M. 3940.

Son pere, quoique simple affranchi, & d'une fortune très médiocre, prit un soin particulier de son éducation. Des Officiers riches & accommodés se contentoient d'envoier leurs enfans chez un Maître qui

Horat. Sat. 6. lib. 1.

apprenoit à lire, à écrire & à compter.
Le pere d'Horace, qui reconnut en son fils un fonds d'esprit capable des plus grandes choses, eut le courage de le mener lui-même à Rome, pour lui donner une éducation telle que les Chevaliers & les Sénateurs la donnoient à leurs enfans. A voir la maniére dont le jeune Horace étoit vétu, & les esclaves qui le suivoient, on l'eût pris, dit-il lui-même, pour un riche héritier d'une longue suite d'aieux opulens; & cependant son pere n'avoit pour tout bien qu'une petite terre. Peutêtre excédoit-il en ce point: mais qui oseroit le condanner? Il ne craignit point de se ruiner ni lui ni son fils, en emploiant tout son revenu à le faire bien instruire, comptant qu'une bonne éducation étoit le meilleur patrimoine qu'il pût lui laisser. Il fit plus, & prenant la peine de le garder lui-même, il lui servit de Gouverneur, & l'accompagnoit chez tous ses Maîtres.

Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum Doctores aderat.

On est charmé de voir le respect & la vive reconnoissance qu'Horace fit paroitre pendant toute sa vie pour un tel pere. » Par ses soins, dit-il, il m'a conservé la » pureté, qui est le premier fondement de » la vertu; & il m'a garanti, non-seulement de toute action deshonnête, mais » encore de tout reproche, & de tout soup-» çon. «

» çon.» Que les jeunes gens pesent bien ces paroles, & qu'ils se souviennent que c'est un payen qui pense & qui parle de la sorte.

Quid multa? Pudicum,
Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
Non solùm facto, verùm opprobrio quoque turpi.

Le pere d'Horace, quoique sans lettres & sans érudition, n'étoit pas moins utile à son fils que les Maîtres les plus habiles qu'il pouvoit entendre. Il le formoit en particulier, l'instruisoit familiérement, & s'appliquoit à lui inspirer de l'horreur pour les vices, en les lui rendant sensibles par des exemples. S'il vouloit le détourner de quelque mauvaise action: Pourrois-tu, lui disoit-il, douter si l'action dont je veux t'éloigner est contraire à la vertu & à tes véritables intérêts, pendant qu'un tel, qui l'a faite, s'est absolument décrié? que cet autre, par ses débauches, a ruiné son bien & sa santé: (& c'étoit ici que venoit le coup de satyre.) S'il vouloit au contraire le porter à faire quelque bonne action, il lui citoit quelqu'un qui l'avoit faite avec succès; & il choisissoit toujours les principaux d'entre les Sénateurs, & les plus gens de bien.

Sat 4. lib. 1.

Cette maniére d'instruire les jeunes gens a son utilité, pourvû qu'elle ne dégénére point en médisance & en satyre. Les[a] exem-

[a] Longum iter est per præcepta, breve & efficax per exempla. *Senec. Epist. 6. lib. 1.*

ples font bien plus d'impression sur l'esprit, que tous les discours & toutes les moralités. C'est aussi de cette sorte que Déméa instruit son fils dans les Adelphes de Térence.

Act. 3. sc. 3.

Nihil prætermitto, consuefacio. Denique
Inspicere tanquam in speculum in vitas omnium
Jubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi.
Hoc facito, & hoc fugito, &c.

» Je n'oublie rien, je l'accoutume peu à » peu à la vertu. Enfin je l'oblige à regar- » der, comme dans un miroir, dans la » vie des autres, & à apprendre par leur » exemple à faire le bien, & à fuir le mal.

Si l'on en croit Horace, c'est à ces instructions paternelles, reçues avec attention & docilité, qu'il étoit redevable de se voir exemt des grands défauts.

Ex hoc ego sanus ab illis
Perniciem quæcumque ferunt, mediocribus, & queis
Ignoscas, vitiis teneor.

Mais c'est aussi à ces mêmes leçons qu'il attribue, soit par plaisanterie, ou autrement, le goût satyrique qui lui resta toute sa vie.

Sat. 6. lib. 1.

Il ne pouvoit se lasser d'admirer son bonheur d'avoir un tel pere, & il en parle avec une reconnoissance qu'on ne peut assez estimer. » Jamais je n'aurai honte d'un si » bon pere, tant que je saurai penser. Ja- » mais je ne suivrai l'exemple de la plupart » des gens, qui, pour excuser la bassesse

» de leur naissance, ont soin d'observer
» que, s'ils n'ont pas eu des peres illustres,
» cela ne vient point de leur choix. Je parle
» & pense bien autrement. Car si la Na-
» ture nous permettoit de recommencer
» notre vie depuis un certain nombre d'an-
» nées, & qu'elle nous donnât la liberté de
» choisir les peres de qui nous voudrions
» naître, je laisserois chacun choisir au gré
» de sa vanité : mais pour moi, content de
» ceux que j'ai, je n'en irois point prendre
» au milieu des faisceaux, ni sur les siéges
» Curules.

Nil me pœniteat sanum patris hujus; eoque
Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,
Quòd non ingenuos habeat clarosque parentes,
Sic me defendam. Longè mea discrepat istis
Et vox & ratio. Nam, si natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere ad fastum quoscumque parentes
Optaret sibi quisque; meis contentus, honestos
Fascibus & sellis nollem mihi sumere.

Il faut avouer qu'il y a bien de la bassesse d'esprit à rougir de celle de sa naissance. On a remarqué sans doute que la plupart des illustres Ecrivains que j'ai cités jusqu'ici, étoient d'une condition obscure, & que beaucoup même avoient été esclaves. Est-il jamais tombé dans l'esprit d'aucun homme sensé d'en faire pour cela moins de cas? La noblesse, les richesses, les grandes places, peuvent-elles entrer en comparaison

avec les talens de l'esprit, & sont-elles toujours une preuve du mérite ?

AN. M. 3959. Quand Horace fut arrivé à l'âge d'environ dix-neuf ans, son pere l'envoia étudier à Athénes : car il ne le laissa aller, & ne le voulut perdre de vûe que quand il fut en âge de se conduire lui-même, & de se préserver de la corruption qui régnoit alors. Il avoit été instruit à Rome dans l'étude des Belles-Lettres, & s'y étoit formé le goût principalement par la lecture d'Homére. Il passa à des connoissances plus élevées dans la Gréce, & s'attacha à l'étude de la Philosophie. Il paroit que cette étude lui plaisoit beaucoup, & il regretta fort de quitter plus tôt qu'il n'auroit souhaité un séjour si agréable. Brutus passant par Athénes pour aller en Macédoine, emmena avec lui plusieurs jeunes gens, au nombre desquels étoit Horace. Il le fit tribun des soldats. Horace avoit demeuré à Athénes quatre ou cinq ans.

Epist. 2. lib. 2. Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri,
Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.
Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.
Dura sed amovere loco me tempora grato,
Civilisque rudem belli tulit æstus in arma,
Cæsaris Augusti non responsura lacertis.

Un an après se donna la bataille de Philippes, où notre jeune Poéte, qui n'étoit

pas né pour les armes, ne fit pas preuve aussi de bravoure, aiant pris la fuite, & abandonné son bouclier, comme il l'avoue lui-même.

Tecum Philippos & celerem fugam
Sensi, relicta non bene parmula.

Horace, à son retour, ne fut pas lontems sans être connu de Mécéne. Ce fut le bon Virgile, car c'est ainsi qu'il l'appelle, *Optimus Virgilius*, qui le premier parla à son patron de ce mérite naissant. Varius ensuite vint à l'appui, & le seconda. Horace fut mandé. Quand il parut devant Mécéne, le respect pour un Seigneur si puissant, & la timidité qui lui étoit naturelle, lui liérent si bien la langue, qu'il ne parla que fort peu, & à paroles entrecoupées. Mécéne lui répondit en peu de mots, comme c'est la coutume des Grands, après quoi Horace se retira. Neuf mois se passérent, sans qu'il entendît parler de rien, & sans que de son côté il se donnât aucun mouvement. On auroit pu croire que Mécéne, peu content de ce premier abord, qui n'avoit pas, ce semble, montré un homme fort spirituel, ne songeoit plus à Horace. Quand cet espace fut écoulé, il le rappella, & le mit au nombre de ses amis; ce sont les termes d'Horace : & depuis ce tems-là il fut admis à une intime familiarité.

Satyr. 6. lib. 1.

Nulla etenim mihi te fors obtulit. Optimus olim
Virgilius, post hunc Varius dixere quid essem.
Ut veni coram, singultim pauca locutus,
(Infans namque pudor prohibebat plura profari)
Non ego me &c.
Sed quod eram, narro. Respondes, ut tuus est
mos,
Pauca. Abeo: & revocas nono pôst mense, jubesque
Esse in amicorum numero.

Nos manières ne souffriroient pas qu'un homme de Lettres, à peine connu encore, se dît ami d'un aussi grand Seigneur qu'étoit Mécéne. Il y avoit chez ces Anciens plus de simplicité, mais en même tems plus de noblesse & de grandeur. La langue Latine, qui étoit née dans le sein de la liberté, n'avoit rien de servile, & n'admettoit aucun de ces complimens dont la nôtre est pleine. *Jubes esse in amicorum numero.*

Mais ce que j'admire ici, c'est le généreux procédé de Virgile. Il connoissoit le mérite du jeune Poéte. Il lui voyoit un génie propre à réussir à la Cour, comme l'événement le fit bien voir. Il pouvoit craindre de se donner en sa personne un rival dangereux, qui, partageant d'abord avec lui la faveur de leur commun Protecteur, pourroit bien ensuite le supplanter entiérement. Virgile n'eut aucune de ces pensées, qui ne conviennent qu'à une ame basse, & qu'il auroit cru, avec raison, injurieuses à son ami, & encore plus à Mécé-

ne. Car il n'en étoit pas de la maison de ce Favori, comme de celles de la plupart des grands Seigneurs & des Ministres, où chacun ne songe qu'à ses propres intérêts, où le mérite des autres fait ombrage, où tout se conduit par cabale & par de sourdes menées, où la bonne foi & l'honneur sont peu connues, & où souvent les plus noirs desseins sont cachés sous les dehors de l'amitié la plus affectueuse. » Ce n'est pas ainsi, disoit Horace à un homme qui lui promettoit, pour peu qu'il voulût lui donner d'accès auprès de Mécéne, qu'il le mettroit en état de supplanter bientôt tous les autres : » ce n'est pas ainsi que l'on vit » chez Mécéne. Il n'y a jamais eu de mai» son plus intégre que la sienne, ni plus » éloignée de toute cabale & de toute in» trigue. Là, un plus riche ou un plus sa» vant ne fait ni tort ni ombrage aux au» tres. Chacun a sa place, & en est content.

Non isto vivimus illic, *Satyr. 9. l. 1.*
Quo tu rere, modo. Domus hac nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic, aut est quia doctior. Est locus uni
Cuique suus.

Mécéne, dès les commencemens, rendit d'utiles services à Horace auprès du Prince, contre lequel il avoit porté les armes dans l'armée de Brutus. Il obtint son par-

don, & lui fit restituer ses revenus qui avoient été confisqués. Depuis ce tems-là Horace commença à entrer dans la familiarité de Mécéne, & à être admis dans sa confidence & dans ses plaisirs. Il l'accompagna dans le voiage qu'il fit à Brundise, comme il paroit par la satyre V du premier Livre.

La réputation & le crédit d'Horace augmentoient tous les jours par les piéces de poésie qu'il publioit tant sur les victoires d'Auguste, que sur des événemens particuliers, & sur d'autres matiéres différentes, soit Odes, ou Satyres, ou Epitres.

Le Poéte Quintilius Varus, parent de Virgile, étant mort, Horace tâche de consoler son ami par l'Ode XXIV du Livre I.

Ergo Quinctilium perpetuus sopor
Urget? cui pudor, & justitiæ soror
Incorrupta fides, nudaque veritas,
    Quando ullum invenient parem?
Multis ille quidem flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm tibi, Virgili.
Tu frustra pius, heu, non ita creditum
    Poscis Quinctilium deos.

Quand Virgile lui-même partit pour la Gréce, dans le dessein d'emploier le repos qu'il y alloit chercher pour revoir son Enéide, & y mettre la derniére main, Horace composa, à l'occasion de ce voiage, une Ode pleine de vœux qui, malheureusement, ne furent pas exaucés. C'est la IIIe du Ier Livre.

Sic te, diva potens Cypri,
　　Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
　　Obstrictis aliis, præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
　　Debes Virgilium ; finibus Atticis
Reddas incolumem precor,
　　Et serves animæ dimidium meæ.

On peut juger de la tendre amitié de Mécéne pour Horace, par ce peu de mots qu'il écrivit à Auguste dans son testament. *Je vous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même.* Auguste lui offrit la charge de Sécretaire du Cabinet, & écrivit pour cet effet à Mécéne de cette maniére : *Jusques ici je n'ai eu besoin de personne pour écrire mes Lettres à mes amis ; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires & infirme, je souhaite que vous m'ameniez notre Horace. Il passera de votre table* * *à la mienne, & il m'aidera à faire mes Lettres.* Horace, qui aimoit fort sa liberté, ne crut pas devoir accepter une offre si honorable, mais qui l'auroit fort géné, & s'excusa sur ses infirmités vraies ou supposées. Le Prince ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, & n'en fut

* *Le texte porte* : Veniet igitur ab ista parasitica mensa ad hanc regiam. » *Il passera de vôtre table, où il n'est que parasite, à cette table roiale* « *La plaisanterie d'Auguste roule sur ce qu'Horace n'étoit point de la maison de Mécéne, & par conséquent n'avoit point droit de manger à sa table. Le mot de* Parasite *est deshonorant dans notre langue.*

pas moins de ses amis. Quelque tems après il lui écrivit en ces termes : *Usez-en* [a] *à mon égard avec liberté, comme si vous étiez mon commensal ; cette qualité vous en donne le droit. Vous savez bien que je voulois que vous vécussiez avec moi de cette maniére, si votre santé l'eût permis.*

Combien de réflexions ce récit nous fourniroit sur la bonté d'Auguste, sur la franchise d'Horace, sur la douceur du commerce qui régnoit alors dans la société, sur la différence des mœurs anciennes avec les nôtres ? Un Sécretaire du Cabinet à table avec un Empereur ! Un Poéte qui refuse cet honneur, sans que l'Empereur s'en trouve offensé !

Horace ne se plaisoit qu'à ses maisons de campagne, soit dans le pays de Sabine, soit à Tivoli ; où, libre de soins & d'inquiétudes, il goûtoit dans une agréable retraite toute la douceur du repos, unique objet de ses vœux.

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno & inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ ?

La Cour, qui plait tant aux ambitieux, n'étoit pour lui qu'un exil & une prison.

a Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si convictor mihi fueris. Rectè enim & non temerè feceris, quoniam id usûs mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri posset. *Sueton. in vita Virg.*

Il ne comptoit vivre & respirer, que quand il retournoit à sa chére campagne, où il se trouvoit plus heureux que tous les Rois de la terre.

Vivo & regno, simul ista reliqui,
Quæ vos ad cœlum effertis clamore secundo.

Il mourut sous le Consulat de C. Marcius Censorinus & de C. Asinius Gallus, âgé de cinquante-sept ans, après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins, la violence de son mal ne lui aiant pas donné le tems de signer son testament. Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies, joignant le tombeau de Mécéne, qui étoit mort la même année peu de tems avant lui. Il avoit toujours souhaité de ne lui pas survivre, & sembloit même s'y être engagé par un serment.

An. M. 3997.
Av. J.C. 7.

Ah te meæ si partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec carus æquè, nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Ducet ruinam. Non ego perfidum
Dixi sacramentum. Ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes, supremum
Carpere iter comites parati.

Les Ouvrages d'Horace se réduisent à ses Odes, ses Satyres & ses Epitres, & à l'Art Poétique.

J'ai parlé de ses Odes, & en ai marqué le caractére, en les comparant avec celles de Pindare.

Les Satyres & les Epitres me paroissent d'un prix infini. Elles n'ont rien au dehors qui avertisse, rien qui frape. C'est, pour l'ordinaire, une pure prose mise en vers, & même dénuée de tout l'éclat & de toute la douceur de l'harmonie poétique. Ce n'est pas qu'Horace ne pût faire de très-beaux vers. L'endroit où il s'excuse sur son incapacité d'écrire les grandes actions d'Auguste, ne montre-t-il pas combien il en étoit capable ?

Satyr. 1. lib. 2.

Cupidum, pater optime, vires
Deficiunt. Neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fracta pereuntes cuspide Gallos,
Aut labentis equo describat vulnera Parthi.

Y a-t-il dans aucun Poéte une description plus élégante, plus expressive, plus énergique, & qui peigne un fait avec des couleurs plus vives, que celle du repas que donne le rat de campagne au rat de ville ?

Satyr. 6. lib. 2.

Olim
Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum:
Asper, & attentus quæsitis, ut tamen arctum
Solveret hospitiis animum. Quid multa ?
Neque illi
Sepositi ciceris, nec longæ invidit avenæ :
Aridum & ore ferens acinum, semesaque lardi
Frusta dedit, capiens variâ fastidia cœnâ
Vincere tangentis malè singula dente superbo.

Le reste de la fable est du même goût.

Cette élégance, cet agrément, cette vivacité d'expressions & d'images, ne se

trouvent point (je dis pour l'ordinaire) ni dans les Satyres, ni dans les Epitres. Qu'est-ce donc qui en rend la lecture si intéressante ? C'est la délicatesse, l'urbanité, la raillerie fine, la maniére aisée qui y régnent : c'est un certain tour de naïveté, de simplicité, de vérité : c'est cette négligence même affectée dans la mesure du vers, laquelle contribue à donner un air plus naturel au discours, effet que produit dans notre langue le stile Marotique : c'est un fonds de raison, de bon sens, de jugement qui se fait sentir par-tout : c'est un art merveilleux de peindre le caractére des hommes, & de mettre leurs défauts & leur ridicule dans tout leur jour. Il faut qu'il y ait dans tout cela une grande beauté fonciére & essentielle pour faire une si vive impression sur les esprits, sans le secours des graces, du nombre, & de l'harmonie poétique.

Quintilien se contente, après avoir parlé de Lucile, de dire » qu'Horace [a] a » beaucoup plus d'élégance, plus de pure- » té de stile, & qu'il excelle à critiquer » les mœurs & les vices des hommes.

L'Art Poétique, joint à quelques Satyres & à quelques Epitres, qui roulent sur la même matiére, renferme tout ce qu'il y a de plus essentiel pour les régles de la Poésie. On peut regarder ce petit traité

a Multo est tersior ac purus magis Horatius, & ad notandos hominum mores præcipuus. *Lib.* 10. *cap.* 1.

comme un excellent abrégé de Rhétorique, très propre à former le goût.

Je ne dis rien des mœurs d'Horace. A n'en juger que par certains endroits, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde, & même pour un austére Philosophe. Si on l'en croit, » il trouve long » & ennuieux tout le tems qui l'empêche » de s'appliquer sérieusement à l'objet seul » digne de nos soins, qui est également » utile aux pauvres & aux riches; & qui, » lorsqu'on le néglige, nuit également » aux vieillards & aux jeunes gens.

Sic mihi tarda fluunt ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter id quod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Æquè neglectum senibus puerisque nocebit.

Dans le fond, c'est un vrai Épicurien, uniquement occupé de ses plaisirs, si peu mesuré dans ses sentimens & dans ses expressions, qu'il n'est point d'honnête homme, comme le dit Quintilien de lui-même, qui voulût en expliquer certains endroits : *Horatium in quibusdam nolim interpretari.* Cela n'empêche point qu'il ne s'y trouve aussi d'excellentes maximes pour les mœurs. Il en est d'Horace comme de tous les Auteurs payens. Quand on ne heurte point leur passion dominante, & qu'il s'agit seulement de débiter de beaux

principes, non de les mettre en pratique, alors ils parlent raison, & souvent même religion, en très beaux termes & très exacts: ce qu'on doit regarder comme des restes précieux des sentimens d'estime pour le beau & l'honnête, gravés dans le cœur des hommes par l'Auteur de la nature, & que leur corruption n'a pu entiérement éteindre.

OVIDE.

OVIDE, (*Publius Ovidius Naso*) Chevalier Romain, est né sous le Consulat d'Hirtius & de Pansa, l'année de Rome 709, aussi bien que Tibulle. An. M. 3961. Av. J. C. 43.

Il étudia l'art Oratoire sous Arellius Fuscus, & il déclama dans son Ecole avec beaucoup de succès. *Senec. Contr. 10. lib. 2.*

Il avoit reçu de la nature une si forte inclination à versifier, qu'il renonça, pour la satisfaire, à tout soin de fortune. Mais si l'inclination à la poésie éteignit en lui tout le feu de l'ambition, elle nourrit au contraire & augmenta celui de l'amour, passion funeste à laquelle il se livra tout entier.

Son pere vit avec peine son fils quitter la route ordinaire de la jeunesse Romaine, & renoncer absolument à l'espérance des charges, pour suivre un malheureux goût qui ne menoit à rién, & dont sans doute il prévoioit toutes les suites fâcheuses. Il lui parla fortement, emploia les remontran-

ces & les priéres, en lui demandant quel fruit il espéroit donc tirer de cette frivole étude, & s'il prétendoit devenir plus habile ou plus heureux qu'Homére qui étoit mort pauvre. Les vifs reproches de son pere firent impression sur son esprit. Pour déférer à ses avis, il résolut de ne plus faire de vers, de ne plus écrire qu'en prose, & de se préparer aux emplois qui convenoient aux jeunes gens de sa condition. Quelque effort qu'il fit, ou qu'il feignit d'emploier, la nature l'emporta. Ovide étoit poéte malgré lui: les piés & les nombres se présentoient d'eux-mêmes sous sa plume: tout ce qu'il tentoit d'écrire étoit vers.

Sæpe pater dixit; ſtudium quid inutile tentas?
   Mæonides nullas ipſe reliquit opes.
Motus eram dictis, totoque Helicone relicto
   Scribere conabar verba ſoluta modis.
Sponte ſua carmen numeros veniebat ad aptos,
   Et, quod tentabam ſcribere, verſus erat.

Il composoit avec une facilité étonnante, & ne pouvoit se donner la peine de retoucher ses vers, tout de feu dans la composition, tout de glace dans la correction, comme il le marque lui-même.

On lui passeroit sa négligence dans le stile, si elle n'étoit point accompagnée d'une licence effrénée par raport aux mœurs, & s'il n'avoit point rempli ses poésies d'ordures & de saletés. Ce fut le

prétexte que prit Auguste pour l'exiler : très louable dans cette conduite, si véritablement il l'eût relegué pour ce sujet. De tels Poétes sont des empoisonneurs publics, auxquels il faut interdire tout commerce; & de telles poésies doivent être abhorrées comme la peste du genre humain. Mais ce ne fut là qu'un prétexte. Un mécontentement secret, dont Ovide parle souvent dans ses vers, mais en général & sans l'expliquer, & qui est toujours demeuré inconnu, fut la cause de son malheur.

Il fut relegué à Tomes, ville d'Europe, sur le Pont-Euxin, vers les embouchures du Danube. L'Empereur lui laissa la jouissance de ses biens. Il ne le fit point condanner par un arrêt du Sénat, & il se servit du terme de *releguer*, qui, dans le Droit Romain, étoit plus doux que le terme de *bannir*.

Il couroit sa cinquante & uniéme année lorsqu'il partit de Rome pour aller à Tomes. Il avoit composé ses Métamorphoses avant le tems de sa disgrace. Mais se voiant condanné à l'exil, il les jetta dans le feu, soit par dépit, soit parce qu'il n'y avoit pas mis encore la derniére main, & ne les avoit pas entiérement achevées.

Carmina mutatas hominum dicentia formas,
Infelix domini quod fuga rupit opus :
Hæc ego discedens, sicut bona multa meorum,
Ipse mea posui mœstus in igne manu.

Trist. l. 1. Eleg 6. & lib. 3. Eleg. 14.

Quelques copies qu'on avoit déja tirées de cet Ouvrage, ont été cause qu'il n'a point péri.

Le lieu où il étoit relegué fut pour lui un vrai lieu de supplice : il en fait, en plusieurs endroits de ses poésies, des descriptions affreuses. Ce qu'il y trouvoit de plus fâcheux, c'est qu'il étoit exposé aux rigueurs du froid, & voisin d'un peuple féroce, qui avoit toujours les armes à la main, & lui donnoit de continuelles allarmes : situation triste pour un Italien délicat, qui avoit passé sa vie sous un climat doux & agréable, & qui avoit toujours joui d'un tranquille repos.

Quoiqu'il n'eût pu obtenir ni son rappel, ni un changement d'exil, il ne manqua jamais de respect pour l'Empereur ; & il continua invariablement à le louer avec des excès qui tenoient de l'idolâtrie. On peut dire même qu'il en devint au pié de la lettre & réellement idolâtre, quand il eut appris sa mort. Non seulement il fit son éloge par un poéme en langue Gétique, pour le faire connoitre & respecter par ces nations barbares, mais il l'invoqua aussi, & lui consacra une Chapelle où il l'alloit encenser & adorer tous les matins.

De Ponto. Lib. 4. Ep. 19.

Nec pietas ignota mea est : videt hospita terra
In nostra sacrum Cæsaris esse domo
Hîc ego do toties cum thure precantia verba,
Eoo quoties surgit ab orbe dies.

Le successeur & la famille de ce Prince avoient une bonne part à tout ce culte, & en étoient apparemment le véritable objet. Néanmoins Ovide n'y trouva point le reméde de ses infortunes. La Cour fut inexorable sous Tibére comme auparavant. Il mourut dans son exil la 4[e] année du régne de cet Empereur, & l'an de Rome 771, âgé d'environ soixante ans. Son exil avoit duré neuf ou dix ans.

Il avoit demandé qu'en cas qu'il mourût dans le pays des Gétes, ses cendres fussent portées à Rome, afin de ne point demeurer encore exilé, même après sa mort, & que l'on mît sur son tombeau l'Epitaphe suivante, qu'il fit lui-même.

Hîc ego qui jaceo tenerorum lusor amorum, *Trist. lib. 3. Eleg. 3.*
Ingenio perii Naso poëta meo.
At tibi, qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Dicere : Nasonis molliter ossa cubent.

Ovide craignoit l'immortalité de l'ame, (avec plus de raison qu'il ne pensoit) & il souhaitoit qu'elle pérît avec le corps. Car il ne vouloit point que son ombre fût errante parmi celles des Sauromates. Ainsi en tout cas il desiroit avoir un tombeau à Rome.

Atque utinam pereant animæ cum corpore nostræ,
Effugiatque avidos pars mea nulla rogos.
Nam si morte carens vacuas volat altus in auras
Spiritus, & Samii sunt rata dicta senis ;
Inter Sarmaticas Romana vagabitur umbras,
Perque feros manes hospita semper erit.

Ossa tamen facito parva referantur in urna.
Sic ego non etiam mortuus exul ero.

Il avoit composé devant & pendant son exil un grand nombre de vers, dont plusieurs sont perdus; & il seroit à souhaiter qu'il s'en fût encore moins conservé. On vantoit sa Médée comme une tragédie parfaite, qui marque, dit Quintilien, (car elle subsistoit encore de son tems) de quoi ce Poéte étoit capable, si au lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eût voulu la retenir dans les bornes de la raison. *Ovidii Medea videtur mihi ostendere quantum vir ille præstare potuerit, si ingenio suo temperare quàm indulgere maluisset.*

Quintil. lib. 10. cap. 1.

Le même Quintilien porte son jugement sur les Ouvrages de ce Poéte en peu de mots, mais bien justes & bien expressifs, & qui, ce me semble, les caractérisent parfaitement. *Lascivus quidem in Heroïcis quoque Ovidius, & nimium amator ingenii sui: laudandus tamen in partibus.* En effet, le grand défaut d'Ovide est d'être trop étendu, & par cette raison trop lâche, ce qui venoit de la vivacité & de la fécondité de son génie, & d'affecter de l'esprit aux dépens du sérieux & du grand; *lascivus.* Tout ce qu'il jettoit sur le papier, lui plaisoit. Il avoit pour toutes ses productions une indulgence plus que paternelle, qui ne lui permettoit pas d'en rien retrancher, ni même d'y rien changer. *Nimium amator*

Ibid.

ingenii sui. Il faut pourtant avouer qu'il est admirable par endroits : *laudandus tamen in partibus.* Ainsi dans ses Métamorphoses, qui sont sans contestation le plus beau de ses Ouvrages, il y a un grand nombre de morceaux exquis, & d'un très bon goût. Aussi étoit-ce l'Ouvrage dont l'Auteur faisoit le plus de cas, & duquel principalement il espéroit l'immortalité de son nom.

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas. *1. Metam. lib. 5. in fine.*

TIBULLE ET PROPERCE.

CES DEUX Poëtes, qui ont fleuri à peu près en même tems, & dans le même genre de poësie, passent pour être d'une grande pureté de stile, & d'une grande délicatesse. On donne la préférence à Tibulle sur Properce.

PHEDRE.

PHEDRE, natif de Thrace, & affranchi d'Auguste, écrivoit sous Tibére. Nous avons de cet Auteur cinq Livres de Fables en vers Iambes, à qui il donne lui-même le nom de Fables d'Esope, parce qu'il s'est proposé pour modéle ce premier Inventeur, & qu'il en a même souvent emprunté le sujet de ses Fables.

Æsopus auctor quam materiam repperit,
Hanc ego polivi versibus senariis. *Prolog. l. 1.*

Il déclare dès le commencement de son Ouvrage, que ce petit Livre a deux avan-

tages, qui sont, d'amuser & d'égaier le Lecteur, & de plus de lui fournir de sages conseils pour la conduite de la vie.

Ibid. Duplex libelli dos est, quòd risum movet,
Et quòd prudenti vitam consilio monet.

En effet, outre que les matiéres de cet Ouvrage, où l'on fait parler les bêtes, & même les arbres, & où on leur donne de l'esprit, sont par elles-mêmes réjouissantes ; la maniére dont elles sont traitées, a tout l'agrément & toute l'élégance possibles, en sorte que l'on peut dire que Phédre a emploié dans ses Fables le langage de la nature même, tant le stile en est simple & naïf, & cependant plein d'esprit & de délicatesse.

Elles ne sont pas moins estimables par raport aux avis sensés & à la solide morale qu'elles renferment. J'ai marqué ailleurs, en parlant d'Esope, combien cette maniére d'instruire étoit en honneur & en usage chez les Anciens, & le cas que les plus savans hommes en faisoient. Quand nous ne considérerions ces fables que par l'utilité dont elles peuvent être pour l'éducation des enfans, à qui, sous l'écorce d'un récit divertissant, elles commencent déja à proposer des principes de probité & de sagesse, elles devroient nous paroitre d'un grand mérite. Mais Phédre a porté ses vûes plus loin : il n'y a aucun âge, aucune condition, qui n'y puisse trouver

d'excellentes maximes pour la conduite de la vie. Comme les vertus y sont partout mises en honneur, & comblées de louanges : les crimes aussi, comme l'injustice, la calomnie, la violence, y sont représentés sous de vives mais d'affreuses couleurs, qui leur attirent le mépris, la haine, & la détestation publique. Et c'est sans doute ce qui anima contre lui Séjan, & l'exposa à un extrême danger sous ce Ministre ennemi de tout mérite & de toute vertu. Phédre n'en marque ni la cause, ni aucune circonstance particuliére, ni l'issue. Il se plaint seulement que toutes les formalités de Justice sont violées à son égard, aiant pour accusateur, pour témoin, pour juge, Séjan lui-même qui étoit son ennemi déclaré.

Quòd si accusator alius Sejano foret, *In Prolog. lib. 3.*
Si testis alius, judex alius denique,
Dignum faterer esse me tantis malis.

Il y a beaucoup d'apparence que cet indigne Favori, qui abusoit insolemment de la confiance de son Maître, se trouva choqué de quelques portraits désavantageux tracés dans ces Fables qui pouvoient le regarder. Mais, comme ils étoient sans nom, s'en faire l'application soi-même, c'étoit se reconnoitre ou du moins se sentir coupable, Phédre aiant pu n'avoir en vûe que de décrire en général les vices des hommes, ainsi qu'il le déclare expressément.

Suspicione si quis errabit sua, *Ibid.*

Et rapiet ad se quod erit commune omnium ;
Stultè nudabit animi conscientiam.
Huic excusatum me velim nihilominus.
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Verùm ipsam vitam & mores hominum ostendere.

On ne sait ni le tems, ni le lieu, ni aucune particularité de sa mort. On croit qu'il a survécu à Séjan, qui mourut la 18e année de l'Empire de Tibére.

Phédre se rend un témoignage bien honorable, en déclarant qu'il avoit arraché de son cœur toute envie d'amasser.

Ibid. Quamvis in ipsa natus penè sim schola ;
Curamque habendi penitus corde eraserim.

Il ne paroit pas aussi indifférent, ni aussi désintéressé, par raport aux louanges ; & il parle assez volontiers de son propre mérite. Il étoit grand en effet, & nous n'avons rien, dans toute l'antiquité, de plus accompli que ses Fables, j'entens dans le genre simple & naturel.

Il est surprenant qu'avec tout ce mérite Phédre ait été si peu connu & si peu célébré par les anciens Auteurs. Il n'y en a que deux qui en aient parlé, Martial & Aviénus ; encore doute-t-on que le vers où le premier nomme Phédre, regarde le nôtre. Casaubon, qui étoit si docte, n'apprit qu'il y avoit un Phédre au monde, que par l'édition qu'en donna à Troies Pierre Pithou en 1596. Celui-ci en envoia un exemplaire au

Epigr. 20. lib. 3.

au P. Sirmond qui étoit alors à Rome. Ce Jésuite le montra aux savans de Rome, & ils jugérent d'abord que c'étoit un Livre supposé. Mais, l'aiant examiné de plusprès, ils changérent de sentiment, & crurent y rencontrer les caractéres du siécle d'Auguste. Le P. Vavasseur raconte cette petite avanture avec son élégance ordinaire. *In Tractatu de Ludicra dictione.*

M. de la Fontaine, qui a porté, dans notre Langue, ce genre d'écrire à sa souveraine perfection, en marchant sur les traces de Phédre, a pourtant suivi une route toute différente. Soit qu'il n'ait pas cru la langue Françoise susceptible de cette heureuse simplicité, qui, dans l'Auteur Latin, charme & enléve tous les esprits de bon goût; soit qu'il ne se soit pas lui-même trouvé propre à ce genre d'écrire; il s'est fait un stile tout particulier, dont la langue Latine n'est peutêtre point non plus capable, & qui, sans être moins naïf & moins naturel, est plus égaié, plus orné, plus libre, plus rempli de graces, mais de graces qui n'ont rien de fastueux ni d'affecté, qui ne font que rendre le fond des choses plus gai & plus amusant.

On en peut dire autant, ce me semble, par raport à Térence & à Moliére. Ils excellent tous deux dans leur genre, & ont porté la Comédie au plus haut point de perfection peutêtre où elle puisse arriver. Mais ce genre est tout différent. Térence

l'emporte sur Moliére pour la pureté, la délicatesse, l'élégance du langage. D'un autre côté, notre Poéte est infiniment au dessus de Térence pour la conduite & l'intrigue des piéces de Théatre, ce qui en fait une des principales beautés; & surtout pour la justesse & la variété des caractéres. Il a parfaitement rempli le précepte que donne Horace aux Poétes qui veulent réussir dans ce genre d'écrire, qui est de peindre d'après nature les mœurs & les inclinations des hommes, auxquelles la différence d'âge & de condition apporte de grands changemens.

Horat. in Art. poet.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus & annis.

§. III.

Troisiéme âge de la Poésie Latine.

J'AI DÉJA dit que ce troisiéme âge de la Poésie Latine commençoit vers le milieu du régne de Tibére. Quelques-uns des Poétes que je citerai d'abord pourroient être rangés parmi ceux du bon siécle, dont ils sont fort proches pour le tems & pour le mérite. On croit pourtant y remarquer quelque différence.

SENEQUE.

DES DIX Tragédies Latines qu'on a publiées & recueillies en un corps sous le nom de Sénéque, on convient assez com-

munément que les plus belles ſont de ce célébre Philoſophe, Précepteur de Néron. On croit que la Médée eſt véritablement de lui, puiſque Quintilien en cite un endroit ſous ſon nom. On a encore quelque raiſon particuliére pour le faire auteur de l'Œdipe. M. le Fevre trouve que l'Agamemnon, la Troade, & l'Hercule en fureur ſentent trop la déclamation & l'Ecole. Néanmoins d'autres croient que la Troade & l'Hippolyte ſont encore de lui: mais que l'Agamemnon, l'Hercule en fureur, le Thyeſte, & l'Hercule ſur l'Œta, ſont ou de Sénéque le pere, ou de quelque autre Auteur qui n'eſt pas connu. Pour la Thébaïde & l'Octavie, on juge qu'elles ſont entiérement indignes de l'eſprit & de l'éloquence de Sénéque. Il eſt certain que l'Octavie n'eſt faite qu'après la mort de Sénéque, & de Néron même. *Lib. 9. c. 2.*

PERSE.

PERSE (*Aulus Perſius Flaccus*) Poéte Satyrique, ſous l'Empire de Néron, étoit natif de Volterre dans la Toſcane. Il étoit Chevalier Romain, parent & allié de perſonnes du premier rang. Il étudia juſqu'à l'âge de douze ans à Volterre: puis il continua ſes études à Rome ſous le Grammairien Palémon, ſous le Rhéteur Verginius, & ſous un Philoſophe Stoïcien, nommé Cornutus, qui conçut pour lui

une amitié si particuliére, qu'il y eut toujours entr'eux une liaison très intime.

Ce Poéte étoit d'un naturel fort doux, plein d'amitié & de respect pour ses proches, & fort réglé dans ses mœurs. Dans ses Satyres il reprend souvent les défauts des Orateurs & des Poétes de son tems, sans épargner Néron même.

On croit qu'il avoit voulu désigner ce Prince par ce vers injurieux, qu'on lit dans la premiére de ses Satyres :

Auriculas asini * quis non habet ?

* *On dit qu'il avoit mis d'abord*, auriculas asini Mida rex habet.

On y lit aussi ces quatre vers, que l'on croit être de Néron, & qu'il cite en exemple d'un stile vicieux & empoulé :

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris, & Lyncem Mænas flexura corymbis
Evion ingeminat : reparabilis adsonat Echo.

Discours sur la Satyre.

M. Despreaux se justifie par cet exemple. » Examinons Perse, dit-il, qui écrivoit » sous le régne de Néron. Il ne raille pas » simplement les Ouvrages des Poétes de » son tems, il attaque les vers de Néron » même. Car enfin tout le monde sait, & » toute la Cour de Néron le savoit, que » ces quatre vers *Torva Mimalloneis*, &c. » dont Perse fait une raillerie si amére » dans sa premiére Satyre, étoient des vers » de Néron. Cependant on ne remarque » point que Néron, tout Néron qu'il étoit,

» ait fait punir Perse; & ce Tyran, enne-
» mi de la raison, & amoureux comme
» on sait de ses Ouvrages, fut assez galant
» homme pour entendre raillerie sur ses
» vers, & ne crut pas que l'Empereur, en
» cette occasion, dût prendre les intérêts
» du Poéte. »

L'Ouvrage de Perse, où régne une morale pure, & un fond merveilleux de sens, quoique d'une étendue fort médiocre, lui a acquis beaucoup de gloire, & une gloire fort solide, dit Quintilien. *Multum, & veræ gloriæ, quamvis uno libro, meruit Persius.* Il faut pourtant avouer que l'obscurité qui régne dans ses Satyres, diminue beaucoup de son mérite. Elle a fait dire à quelqu'un, Que puisque Perse ne vouloit pas être entendu, il ne vouloit pas l'entendre. *Si non vis intelligi, nec ego volo te intelligere.*

Il mourut âgé seulement de vingt-huit ans, l'an de Jesus-Christ 62, qui étoit la 8e de l'Empire de Néron. Il laissa par reconnoissance à Cornutus son Maître & son ami sa Bibliothéque, composée de sept cens Volumes, ce qui étoit alors fort considérable, & une grande somme d'argent. Cornutus accepta les Livres, & laissa l'argent aux Héritiers, c'est-à-dire aux sœurs de Perse.

JUVÉNAL.

J'ANTICIPE le tems de Juvénal, pour

joindre ensemble ces deux Poétes Satyriques.

Juvénal (*Decimus* ou *Decius Junius Juvenalis*) étoit d'Aquin au roiaume de Naples. Il vivoit à Rome sur la fin du régne de Domitien, & même sous Nerva & sous Trajan. Il s'est rendu très célébre par ses Satyres. Nous en avons seize de lui. Il avoit passé une grande partie de sa vie dans les exercices Scholastiques, où il avoit acquis la réputation de Déclamateur véhément.

Despréaux. Juvénal, élevé dans les cris de l'Ecole,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Jule Scaliger, qui est toujours singulier dans ses sentimens, préfére la force de Juvénal à la simplicité d'Horace. Mais tous les gens de bon goût jugent que le génie déclamateur & mordant de Juvénal est beaucoup au dessous de cette naïveté fine, délicate, & naturelle d'Horace.

Vetus Juven. vit. Il avoit osé attaquer dans sa septiéme Satyre le Comédien Paris, dont le pouvoir étoit énorme à la Cour, & qui donnoit généralement toutes les charges & de la robe & de l'épée.

Ille & militiæ multis largitur honorem,
Semestri vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres, dabit Histrio.

Le fier Comédien ne souffrit pas patiemment une entreprise si criminelle. Il fit

bannir Juvénal en Egypte, en l'envoiant commander un Régiment campé à l'extrémité de ce pays. Il revint à Rome après la mort de Domitien, & y demeura, comme on le juge par quelques-unes de ses Satyres, jusqu'au régne d'Adrien.

On croit que Quintilien, qui s'étoit fait une régle de ne nommer aucun des Auteurs vivans, marque Juvénal lorsqu'il dit, qu'il y avoit de son tems des Poëtes Satyriques dignes d'estime, & qui seroient un jour fort célébres. *Sunt clari hodieque, & qui olim nominabuntur.* *Lib. 10. cap. 1.*

Il seroit à souhaiter, qu'en reprenant les mœurs des autres avec tant de sévérité, il ne nous eût pas fait voir qu'il étoit lui-même sans pudeur, & qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une maniére qui enseigne plus à les commettre, qu'elle n'en inspire de l'horreur.

LUCAIN.

LUCAIN (*M. Annæus Lucanus*) étoit neveu de Sénéque. Son Ouvrage le plus célébre est sa *Pharsale*, où il décrit la guerre de César & de Pompée. Il est riche en belles pensées, & a une grande vivacité de stile : mais Quintilien croit qu'il doit être rangé plutôt parmi les Orateurs, que parmi les Poëtes. *Lucanus ardens, & concitatus, & sententiis clarissimus; &, ut dicam quod sentio, magis oratoribus* *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

quàm poëtis annumerandus. Egaler Lucain à Virgile, comme quelques-uns l'ont voulu faire, ce n'eſt pas relever Lucain, mais faire voir qu'on a peu de diſcernement. Ce qu'on peut dire, c'eſt que ſi l'âge eût pu murir l'eſprit de Lucain, qui n'avoit peutêtre pas vingt-ſix ans quand il eſt mort, & joindre à ſon feu & à ſon élévation le jugement de Virgile, on auroit pu voir en lui un Poéte achevé. On a perdu pluſieurs de ſes poéſies.

La vie de Lucain, qu'on attribue à Suétone, l'accuſe d'avoir eu une langue légére & intempérante, & d'avoir ſurtout parlé de Néron, qui l'aimoit, d'une maniére capable d'irriter même un Prince doux & modéré.

Il [a] entra des premiers dans la conſpiration de Piſon, piqué de ce que Néron, par une baſſe jalouſie, s'oppoſoit à la réputation de ſes vers, & l'empéchoit de les publier. Le Prince ordonna qu'on fît mourir Lucain, & on lui coupa les veines. Comme il ſentoit la chaleur abandonner les extrémités de ſon corps, ſe ſouvenant qu'il avoit autrefois dépeint un ſoldat qui mouroit de la ſorte, il prononça les vers qui exprimoient ſa mort, & ce furent là ſes derniéres paroles. Frivole conſolation

a Lucanum propriæ cauſæ accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque oſtentare, vanus adſimulatione. *Tac. Annal. lib. 15. c. 49.*

pour un mourant, mais digne d'un Poéte! Il mourut l'année 65 de l'Ere chrétienne, & la douziéme de Néron.

PETRONE.

PETRONE (*Petronius Arbiter*) étoit Provençal, d'auprès de Marseille, selon Sidoine Apollinaire, & vivoit, selon la plus commune opinion, sous Claude & Néron.

Nous avons de cet Auteur un reste de Satyre, ou plutôt de plusieurs Livres Satyriques, (Satyricῶν) qu'il avoit composés tant en prose qu'en vers. C'est une espéce de Roman, qu'il fit en forme de Satyre, du genre de celles que Varron, comme je l'ai déja dit, avoit inventées en mêlant agréablement la prose avec les vers, le sérieux avec l'enjoué; & que Varron avoit nommé *Ménippées*, parce que Ménippe le Cynique avoit traité devant lui des matiéres graves d'un stile plaisant & moqueur.

Ces fragmens ne sont qu'un recueil indigeste, tiré des cahiers de quelque particulier qui avoit extrait de Pétrone ce qui lui avoit plu davantage, sans y observer d'ordre. Les Savans y trouvent une grande finesse & délicatesse de goût, & une merveilleuse fécondité à peindre les différens caractéres de ceux qu'il fait parler. Ils observent pourtant que, bien que Pétrone paroisse avoir été grand Critique, & d'un goût fort exquis, son stile ne répond pas

tout-à-fait à la délicatesse de son jugement : qu'on y remarque quelque affectation ; qu'il est trop fleuri & trop étudié, & qu'il dégénére déja de cette simplicité naturelle & majestueuse de l'heureux siécle d'Auguste. Mais, quand il seroit beaucoup plus parfait pour le stile, il en seroit encore plus dangereux pour les mœurs par les obscénités dont il a rempli son Ouvrage.

On doute si notre Pétrone est le même que celui dont parle Tacite. Voici la peinture que fait cet Historien de Petronius Turpilianus, & qui convient assez à l'idée que la lecture de l'Ouvrage dont je parle donne de son Auteur. » C'étoit [a] un voluptueux, qui donnoit le jour au sommeil, » & la nuit aux plaisirs ou aux affaires. Et » au lieu que les autres se rendent célébres » par leur application au travail, celui-ci » s'étoit mis en réputation par son oisiveté. » Il ne passoit pas pourtant pour un débauché & un dissipateur comme ceux

[a] Illi dies per somnum, nox officiis & oblectamentis vitæ transigebantur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat, habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique sua haurientium, sed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus, quanto solutiora, & quandam sui negligentiam præferentia, tanto gratiùs in speciem simplicitatis accipiebantur. Proconsul tamen Bithyniæ, & mox Consul, vigentem se ac parem negotiis ostendit : deinde revolutus ad vitia, seu vitiorum imitationem, inter paucos familiarium Neroni adsumptus est. elegantiæ arbiter, dum nihil amœnum & molle, nisi quod ei Petronius approbavisset. Unde invidia Tigellini, quasi adversùs æmulum, & scientia voluptatum potiorem. *Tacit. Annal. lib. 16. cap. 18.*

» qui se ruinent par des débauches folles
» & sans goût, mais pour un homme d'un
» luxe délicat & réfléchi. Toutes ses actions
» plaisoient d'autant mieux, qu'elles por-
» toient un certain air de négligence, qui
» paroissoit la simple nature, & qui avoit
» toutes les graces de la naïveté. Néan-
» moins lorsqu'il fut Proconsul de Bithy-
» nie, & depuis Consul, il se montra ca-
» pable des plus grands emplois. Puis re-
» devenu voluptueux, ou par inclination,
» ou par politique, à cause que le Prince
» aimoit la débauche, il fut l'un de ses
» principaux confidens. C'étoit lui qui ré-
» gloit tout dans les parties de plaisir de
» Néron ; & Néron ne trouvoit rien d'a-
» gréable ni de bon goût, que ce que Pé-
» trone avoit approuvé. De là naquit l'en-
» vie de Tigellin contre lui comme contre
» un dangereux rival, & qui le surpassoit
» dans la science des voluptés. « Pétrone se donna la mort à lui-même, pour prévenir celle à laquelle l'Empereur, sous une fausse accusation, l'auroit condanné.

Si ce Pétrone n'est pas l'Ecrivain dont il s'agit ici, cet admirable portrait servira au moins à faire connoître le stile de Tacite, dont j'aurai à parler dans la suite.

SILIUS ITALICUS.

C. SILIUS ITALICUS s'est rendu célébre par son Poéme de la seconde guerre Punique.

Il[a] n'étoit pas né Poéte, & l'étude ne suppléa pas entiérement à ce qui lui manquoit du côté de la nature. D'ailleurs il ne s'appliqua à faire des vers qu'après avoir lontems exercé dans le barreau la fonction d'Avocat, & avoir été Consul; c'est-à-dire dans un âge déja fort avancé & languissant.

Martial. Epigram 63. lib. 7.

Quelque[b] éloge que lui donne Martial, il n'est pas fort estimé en qualité de Poéte: mais on trouve qu'il surpasse tous ceux de son tems pour la pureté de la Langue. Il suit avec assez d'exactitude la vérité de l'histoire, & l'on peut tirer de son Poéme des lumiéres pour les tems mêmes qui ne sont pas de son principal dessein, y aiant des faits qui ne se trouvent point ailleurs.

Ce qu'il y dit de Domitien, fait assez voir qu'il le composoit sous ce Prince, après la guerre des Sarmates, sous laquelle il peut comprendre celle des Daces.

Plin. Epist. 7. lib. 3.

On croit que sa mort arriva sous Trajan, l'an 100. Il se laissa mourir de faim, ne pouvant plus souffrir la douleur d'un clou, que les Médecins ne pouvoient guérir. Pline remarque, que Silius s'étant retiré dans la Campanie, à cause de sa vieillesse, il ne quitta point sa retraite pour venir à Rome féliciter Trajan sur son avé-

a Scribebat carmina majore cura quàm ingenio. | *Plin. Ep. 7. lib. 3.*

b Perpetui nunquam moritura volumina Silî
Qui legis & Latiâ carmina digna togâ.
Epigram. 63. lib. 7.

nement à l'Empire. On[a] estima Trajan de n'avoir point été offensé de cette liberté, & lui d'avoir osé la prendre.

Si notre Poéte n'a pu arriver à une parfaite imitation de Virgile, du moins son respect pour lui ne pouvoit pas aller plus loin. Il étoit devenu maître du lieu où étoit le tombeau de Virgile. C'étoit[b] pour lui un lieu sacré, & qu'il respectoit comme un temple. Il célébroit tous les ans le jour natal de Virgile avec plus de joie & de solennité que le sien propre. Il ne put souffrir qu'un monument si respectable demeurât négligé entre les mains d'un pauvre paysan, & il en fit l'acquisition.

Jam propè desertos cineres, & sancta Maronis
Nomina qui coleret, pauper & unus erat.
Silius optatæ succurrere censuit umbræ:
Silius & vatem, non minor ipse, colit.

Martial. Epigram. 50. lib. 11.

L'Ouvrage de Silius étoit demeuré enseveli depuis plusieurs siécles dans la poussiére de la Bibliothéque de S. Gal. Pogge l'y trouva pendant le Concile de Constance avec plusieurs autres manuscrits, comme je l'ai déja marqué ailleurs.

STACE.

STACE (*P. Statius Papinius*) a vécu

a Magna Cæsaris laus, sub quo hoc liberum fuit; magna illius, qui hac libertate ausus uti. *Plin. ibid.*

b Cujus (Virgilii) natalem religiosiùs quàm suum celebrabat: Neapoli maximè, ubi monumentum ejus adire ut templum solebat. *Plin. ibid.*

ſous Domitien. Martial ne parle jamais de lui, quoiqu'ils vécuſſent à Rome en même tems. On croit que cela venoit de jalouſie, parce que Stace plaiſoit fort à Domitien par ſon extrême facilité à faire des vers ſur le champ.

Nous avons de Stace deux Poémes Héroïques : la *Thébaïde* en douze Livres, & l'*Achilléide* qui n'a que deux Livres, parce que la mort l'a empéché de l'achever. Il les a adreſſé l'un & l'autre à Domitien après la guerre des Daces. Nous avons encore cinq Livres de *Sylves*, ou de pluſieurs petits Poémes ſur divers ſujets, dont beaucoup ont pour objet de flater Domitien.

Ses poéſies furent fort eſtimées de ſon tems à Rome. Juvénal marque le concours extraordinaire avec lequel on alloit les entendre, & les applaudiſſemens qu'on leur donnoit.

Satyr. 6. lib. 3. Curritur ad vocem jucundam, & carmen amicæ
Thebaïdos, lætam fecit cùm Statius urbem,
Promiſitque diem : tanta dulcedine captos
Adficit ille animos, tantaque libidine vulgi
Auditur.

Les vers qui ſuivent, s'il faut les prendre à la lettre, & s'ils ne ſont pas une de ces hyperboles familiéres à Juvénal, nous apprennent que Stace étoit pauvre, & qu'après avoir acquis bien de la réputation par ſa Thébaïde, il étoit obligé de faire des piéces de théatre, & de les vendre

à des Comédiens pour pouvoir vivre.

Sed cùm fregit ſubſellia verſu,
Eſurit, intactam Paridi niſi vendat Agaven.

Jule Scaliger prétend qu'il n'y a ni parmi les Anciens ni parmi les Modernes aucun Auteur qui ait tant approché de Virgile que Stace, & il ne fait point difficulté de lui donner la préférence ſur tous les Poétes Héroïques, Grecs & Latins, ſoutenant qu'il fait de meilleurs vers qu'Homére même. Un tel jugement marque bien que cet illuſtre Critique n'avoit pas tant de juſteſſe d'eſprit que d'érudition. Souvent l'une nuit à l'autre.

Stace, auſſi bien que Lucain & Silius Italicus, a traité ſon ſujet plutôt en Hiſtorien qu'en Poéte, ſans s'attacher à ce qui fait l'eſſence & la conſtitution d'un véritable Poéme épique. Pour la diction & la verſification, en cherchant trop à s'élever & à paroitre grand, il donne dans l'enflure & devient empoulé.

VALERIUS FLACCUS.

COMME le régne d'Auguſte a porté les plus excellens des Poétes Latins, auſſi celui de Domitien nous a donné les plus conſidérables d'entre les Poétes du ſecond ordre.

C. Valerius Flaccus Setinus Balbus. Ce Poéte étoit né à Setia, ville de Campanie, mais avoit fixé ſa demeure à Padoue.

Nous avons son Poéme Héroïque du voiage des Argonautes, divisé en huit livres. Il fut commencé sous Vespasien, à qui il est adressé : une mort prématurée empécha l'Auteur de l'achever. Les plus habiles gens ont une opinion assez médiocre de cet Ouvrage, parce qu'ils y trouvent diverses fautes contre les régles de l'art, point de grace & de beauté, & un stile, qui, pour avoir affecté une grandeur mal soutenue, devient froid & languissant. Quintilien néanmoins dit que la Poésie Latine avoit beaucoup perdu par sa mort, qui arriva dans les derniéres années de Domitien. *Multum in Valerio Flacco nuper amisimus.*

Lib. 10. c. 1.

Martial lui écrit comme à son ami, & l'exhorte à quitter la Poésie pour plaider, & faire quelque métier, auquel il puisse gagner plus d'argent qu'à courtiser les Muses, de qui il n'a rien à attendre que de vaines couronnes & de stériles louanges, qui le laisseront à jeun & dans la misére.

Epig. 76. lib. 1.

Pierios differ cantusque chorosque Sororum,
Æs dabit ex illis nulla Puella tibi....
Præter aquas Helicon, & serta, lyrasque dearum,
Nil habet, & magnum sed perinane sophos.

MARTIAL.

MARTIAL (*M. Valerius Martialis*) a réussi dans l'Epigramme. Il étoit Espagnol, de la ville de Bilbilis, qu'on dit avoir été

peu éloignée de celle de Caltaïnde en Arragon. Il naquit sous Claude, vint à Rome sous Néron à l'âge de vingt ans, & y en demeura trente, aimé des Empereurs, surtout de Domitien, qui lui accorda plusieurs graces. On croit que n'étant pas si bien traité après la mort de cet Empereur, il se retira en son pays. Il eut tout le tems de s'y ennuier, n'y trouvant nulle compagnie sortable, & qui eût du goût pour les Lettres, ce qui lui fit souvent regretter son séjour de Rome. Car, au lieu que dans cette savante ville ses vers étoient extrêmement goûtés & applaudis, à Bilbilis ils ne faisoient qu'exciter contre lui l'envie & la médisance : traitement qu'il est difficile de soutenir tous les jours avec patience. *Accedit his municipalium rubigo dentium, & judicii loco livor.... adversùs quod difficile est habere quotidie bonum stomachum.* Il mourut sous Trajan, vers l'an 100. *Martial. in Præf. lib. 12.*

Il nous reste de lui quatorze Livres d'Epigrammes, & un Livre des Spectacles. Vossius croit que ce dernier est un recueil des vers de Martial & de quelques autres Poétes de son tems sur les Spectacles que Tite fit représenter l'an 80.

Pline, en l'honneur duquel il avoit fait une Epigramme, (la 19 du Livre 10e) lui donna une somme d'argent lorsqu'il se retira de Rome : car il étoit peu avantagé des biens de la fortune. A cette occasion *Plin. Epist. 21. lib. 3.*

Pline remarque que c'étoit un ancien ufage, d'accorder des récompenfes utiles ou honorables à ceux qui avoient écrit à la gloire des Villes ou de quelques particuliers. Aujourd'hui, dit-il, la mode en eft paffée avec tant d'autres, qui n'avoient pas moins de grandeur & de nobleffe. Depuis que nous ceffons de faire des actions louables, nous méprifons la louange. *Poftquàm defiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.*

Il pleura la mort de Martial, lorfqu'il en fut la nouvelle. Il aimoit & eftimoit fon génie. Mais il feroit à fouhaiter qu'il y eût eu autant de pudeur & de modeftie dans fes vers, qu'il y a quelquefois d'efprit.

On lui reproche fon humeur trop mordante, fa flaterie honteufe à l'égard de Domitien, jointe à la maniére indigne dont il le traita après fa mort.

L'amour des fubtilités, & l'affectation des pointes dans le difcours, avoient pris, dès le tems de Tibére & de Caligula, la place du bon goût qui régnoit fous Augufte. Ce défaut alla toujours croiffant, & c'eft ce qui fit fi fort goûter Martial. Il s'en faut bien que toutes fes Epigrammes foient de la même force : on leur a juftement appliqué ce vers qui eft de lui :

Sunt bona, funt quædam mediocria, funt mala plura.

Le plus grand nombre eft des mauvaifes;

mais il y en a d'excellentes : j'en raporterai quelques-unes.

Sur une parfaite Sculpture.

Artis Phidiacæ toreuma clarum *Epig. 35. l. 3.*
Pisces adspicis : adde aquam, natabunt.

Sur la lenteur d'un Barbier.

Eutrapelus tonsor dum circuit ora Luperci, *Epig. 83. l. 7.*
Expingitque genas, altera barba subit.

Conseil à un homme de ne point plaider.

Et judex petit, & petit patronus : *Epig. 13. l. 2.*
Solvas censeo, Sexte, creditori.

Sur la mort prématurée d'un homme qui avoit remporté plusieurs fois la victoire dans les courses du Cirque.

Ille ego sum Scorpus, clamosi gloria Circi; *Epig. 51. l. 10.*
Plausus, Roma, tui, deliciæque breves :
Invida quem Lachesis raptum trieteride nona
Dum numerat palmas, credidit esse senem.

Sur l'action hardie de Mucius Scévola.

Dùm peteret Regem decepta satellite dextra, *Epig. 22. l. 1.*
Injecit sacris se peritura focis.
Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,
Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mucius igne,
Hanc spectare manum Porsena non potuit.
Major deceptæ fama est & gloria dextræ :
Si non errasset, fecerat illa minùs.

Contre la dureté d'un riche avare.

Tu spectas hiemem succincti lentus amici, *Epig. 46. l. 2.*
(Prô scelus !) & lateris frigora trita mei.
Quantum erat, infelix, pannis fraudare duobus,

(Quid renuis ?) non te, Nævole, sed tineas?

On ne conserve véritablement que les biens qu'on a donnés.

Epig.42. l. 8. Callidus effracta nummos fur auferet arca :
Prosternet patrios impia flamma lares . . .
Extra fortunam est quicquid donatur amicis.
Quas dederis, solas semper habebis opes.

Eloge & description d'une petite Chienne: elle est un peu longue, mais d'une délicatesse extrême. Je souhaiterois qu'une main habile traduisît en vers françois cette piéce en faveur des Dames.

Epig.109.l.1
Issa est passere nequior Catulli :
Issa est purior osculo columbæ :
Issa est blandior omnibus puellis :
Issa est carior Indicis lapillis :
Issa est deliciæ catella Publi.
Hanc tu, si queritur, loqui putabis.
Sentit tristitiamque, gaudiumque.
Collo nixa cubat, capitque somnos,
Ut suspiria nulla sentiantur :
Et desiderio coacta ventris,
Gutta pallia non fefellit ulla;
Sed blando pede suscitat, toroque
Deponi monet, & rogat levari :
Castæ tantus inest pudor catellæ !
Ignorat Venerem, nec invenimus
Dignum tam tenera virum puella.
Hanc ne lux rapiat suprema totam,
Picta Publius exprimit tabella.
In qua tam similem videbis Issam,
Ut sit tam similis sibi nec Issa.
Issam denique pone cum tabella,
Aut utramque putabis esse veram,

Aut utramque putabis esse pictam.

SULPITIA.

Sulpitia, Dame Romaine, étoit femme de Calenus. Elle fit un Poéme sur l'expulsion des Philosophes, où elle maltraite fort Domitien, & le menace de la mort. C'est la seule piéce qui nous reste d'un grand nombre de poésies qu'elle avoit faites. On l'imprime ordinairement à la fin des Satyres de Juvénal. Il y a sujet de regretter la perte des vers qu'elle écrivit à son mari sur l'amour conjugal, & sur la fidélité & la chasteté que l'on doit garder dans l'état du mariage. Martial en fait un bel éloge dans une Epigramme, dont je raporterai seulement quelques vers.

Omnes Sulpitiam legant puellæ, *Epig. 35 l. 10*
Uni quæ cupiunt viro placere.
Omnes Sulpitiam legant mariti,
Uni qui cupiunt placere nuptæ....
Hac condiscipula, vel hac magistra,
Esses doctior & pudica Sappho...

NEMESIANUS, & CALPURNIUS.

Nous avons quelques Eglogues, & une partie du Poéme sur la Chasse de *M. Aurelius Olympius Nemesianus*, fort célébre en son tems pour la poésie. On prétend qu'il étoit de Carthage. Il adresse son poéme sur la Chasse à Carin & à Numé-

rien après la mort de leur pere, c'est-à-dire en 284.

Titus Calpurnius de Sicile, a vécu ſous Carus, Carin, & Numérien. Il compoſa ſept Eglogues qu'il adreſſa à Némeſien, Poéte Bucolique comme lui. Les vers de ces deux Poétes ſe ſentent du ſiécle où ils ont été compoſés.

PRUDENCE.

Prudence, (*Aurelius Prudentius Clemens*) Poéte Chrétien, Officier à la Cour de l'Empereur Honorius, naquit en Eſpagne à Sarragoſſe l'an 348, & mourut vers l'an 412.

Il ne commença ſes poéſies ſur la religion qu'à l'âge de cinquante-ſept ans. Il avoit été Avocat, puis Juge, enſuite homme de guerre : enfin il fut attaché à la Cour par un emploi honorable. C'eſt lui-même qui nous apprend ces circonſtances dans le Prologue de ſes Ouvrages.

Per quinquennia jam decem,
Ni fallor, fuimus : ſeptimus inſuper
Annum cardo rotat, dum fruimur ſole volubili.

Après avoir parlé de ſa jeuneſſe, il expoſe ſes différens emplois.

Exin jurgia turbidos
Armarunt animos, & malè pertinax
Vincendi ſtudium ſubjacuit caſibus aſperis.
Bis legum moderamine
Frenos nobilium reximus urbium ;

Jus civile bonis reddidimus, terruimus reos.
Tandem militiæ gradu
Evectum pietas Principis extulit,
Adsumptum propiùs stare jubens ordine proximo.

Les poésies qu'on a de Prudence sont plus remplies de zéle de religion, que des ornemens de l'art. On y trouve beaucoup de fautes de quantité. D'ailleurs l'Orthodoxie n'y est pas toujours gardée. Il faut pourtant avouer qu'on trouve en plusieurs endroits de ses Ouvrages beaucoup de goût & de délicatesse. Je n'en veux pour preuves que ses Hymnes sur les Innocens; j'en raporterai quelques strophes.

Salvete flores Martyrum,
Quos lucis ipso in limine,
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas
Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palma & coronis luditis.....
Audit tyrannus anxius
Adesse regum principem,
Qui nomen Israel regat,
Teneatque David regiam.
Exclamat amens nuntio:
Successor instat, pellimur,
Satelles i, ferrum rape,
Perfunde cunas sanguine.
Transfigit ergo carnifex
Mucrone districto furens
Effusa nuper corpora,
Animasque rimatur novas.

Le siécle d'Auguste n'a rien de plus vif ni de plus délicat que ces strophes.

CLAUDIEN.

CLAUDIEN, (*Claudius*) Poéte Latin & payen, natif de Canope en Egypte, a vécu sous Arcade & Honorius, qui lui firent dresser une statue. Il mourut peu après Arcade.

Il mérite le premier rang entre tous les Poétes Héroïques qui ont paru depuis l'heureux siécle d'Auguste. De tous ceux qui ont tâché de suivre Virgile, il est celui qui approche le plus de la majesté de ce Poéte, & qui tient le moins de la corruption de son siécle. On sent bien qu'il avoit beaucoup de génie, & qu'il étoit né pour la poésie. Il étoit plein de ce feu qui produit l'enthousiasme. Son stile est châtié, doux, élégant, & en même tems noble & élevé. Il a trop de saillies de jeunesse, & est trop enflé. Il a de l'esprit & de l'imagination, mais il est bien éloigné de cette délicatesse de nombre, & de ce tour naturel de vers que les connoisseurs admirent dans Virgile. Il retombe sans cesse dans la même cadence, ce qui fait qu'on a peine à le lire sans se lasser.

Entre les diverses piéces de Claudien, ses invectives contre Rufin & contre Eutrope ont été fort estimées.

AUSONE.

AUSONE.

AUSONE (*Decius* ou plutôt *Decimus Magnus Ausonius*) naquit à Bordeaux.

A l'âge de trente ans il fut choisi pour y enseigner la Grammaire, puis la Rhétorique. Il s'acquit une si grande réputation dans ce dernier emploi, qu'on l'attira à la Cour Impériale pour le faire précepteur de Gratien, fils de l'Empereur Valentinien I. Il accompagna son Eléve dans le voyage que fit ce jeune Prince en Allemagne avec son pere. AN. 367.

Cet emploi lui acquit les premiéres dignités de l'Empire. Il fut fait Questeur par Valentinien. Après la mort de ce Prince, Gratien le fit Préfet du Prétoire : & il eut deux fois cette charge, premiérement pour l'Italie & l'Afrique, & ensuite pour les Gaules. Enfin il le déclara Consul. On vit pour lors vérifiée de nouveau la maxime de Juvénal, Que quand il plait à la fortune, on passe de la fonction de Rhéteur à la charge de Consul. AN. 379.

Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul.

L'Empereur, en lui conférant cette dignité, n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant & de plus honnête. Ce doit être la science des Princes, de savoir ainsi assaisonner leurs présens & leurs bienfaits. Il dépêcha promtement un cou- *Auson. in Grat. act.*

rier à Ausone, pour lui donner avis de sa nomination au Consulat, & lui écrivit en ces termes, » Comme je songeois il y a » quelque tems à créer des Consuls pour » cette année, j'invoquai l'assistance de » Dieu, comme vous savez que j'ai ac-» coutumé de faire en tout ce que j'entre-» prends, & comme je sai que vous desirez » que je fasse. J'ai cru que je devois vous » nommer premier Consul, & que Dieu » demandoit de moi cette reconnoissance » pour les bonnes instructions que j'ai re-» çues de vous. Je vous rends donc ce que » je vous dois ; & sachant qu'on ne peut » jamais s'acquitter ni envers ses peres ni » envers ses maîtres, je confesse que je » vous dois encore ce que j'ai tâché de » vous rendre.

Afin que rien ne manquât à la grace qu'il lui avoit faite, il accompagna cette Lettre d'un présent, & lui envoia une robe fort riche, où étoit en broderie d'or la figure de l'Empereur Constantius son beau-pere. Ausone, de son côté, emploia toute la force & toute la délicatesse de son esprit, pour faire en vers & en prose l'éloge de son auguste bienfaiteur. Nous avons encore le remerciement qu'il fit à l'Empereur, c'est une piéce qui a été fort estimée. On y trouve beaucoup d'esprit, & peut-être trop ; des pensées belles & solides ; des tours vifs, mais souvent trop rechers

chés. La Latinité en eſt dure, & ſe reſſent du ſiécle où a vécu l'Auteur. Je raporterai ici le commencement du diſcours qu'il prononça devant l'Empereur en action de graces, afin qu'on ait quelque idée de ſon ſtile.

Ago tibi gratias, Imperator Auguſte : ſi poſſem, etiam referrem. Sed nec tua fortuna déſiderat remunerandi vices, nec noſtra ſuggerit reſtituendi facultatem. Privatorum iſta copia eſt, inter ſe eſſe munificos. Tua beneficia, ut majeſtate præcellunt, ita mutuum non repoſcunt. Quod ſolum igitur noſtræ opis eſt, gratias ago, verùm ita, ut apud Deum fieri ſolet, ſentiendo copioſiùs, quàm loquendo ; atque non in ſacrario modò Imperialis oraculi, qui locus horrore tranquillo & pavore venerabili raro eundem animum præſtat & vultum : ſed uſquequaque gratias ago, tum tacens, tum loquens ; tum in cœtu hominum, tum ipſe mecum ; & cùm voce potui, & cùm meditatione ſeceſſi ; omni loco, actu, habitu, & tempore. Nec mirum, ſi ego terminum non ſtatuo tam grata profitendi, cùm tu finem facere neſcias honorandi. Qui enim locus eſt, aut dies, qui non me hujus aut ſimilis gratulationis admoneat ! Admoneat autem ! O inertiam ſignificationis ignavæ ! Quis, inquam, locus eſt, qui non beneficiis tuis agitet, inflammet ?

Il y a une extrême inégalité entre les

Ouvrages d'Ausone. Son stile est dur, comme je l'ai déja remarqué : mais la dureté est le moindre vice de ses poésies. Les obscénités dont il les a remplies en interdisent la lecture à quiconque n'a pas renoncé à toute pudeur.

S. PAULIN.

S. PAULIN, Evêque de Nole, étoit de Bordeaux. Il naquit vers l'an 353. Il eut pour maître dans les lettres profanes le célébre Ausone, dont je viens de parler. S. Paulin déclare plus d'une fois qu'il devoit tout à Ausone, qu'il appelle son patron, son maître, son pere, & à qui il se reconnoit redevable de sa bonne éducation, de la connoissance qu'il avoit des Lettres, & de son élévation dans les charges & les dignités.

Carm. 10. Tibi disciplinas, dignitatem, Litteras,
Linguæ, & togæ, & famæ decus,
Provectus, altus, institutus debeo
Patrone, præceptor, parens.

Il fit un grand progrès sous un tel Maître. Ausone l'en félicite dans plusieurs de ses poésies, & il avoue, ce qui n'est pas peu pour un Poéte, que son disciple a emporté la palme sur lui pour les vers.

Auson. Epist. 20. Cedimus ingenio, quantum præcedimus ævo.
Assurgit Musæ nostra Camœna tuæ.

Id. Ep. 24. & 25. La retraite de S. Paulin, qui étoit allé se cacher dans la solitude en Espagne, lui

attira de violens reproches de la part d'Aufone. Cet homme mondain lui écrivit plusieurs Lettres pour se plaindre de son injurieux oubli, dans lesquelles il s'emporte contre sa Tanaquil, c'est le nom odieux qu'il donnoit à Thérasie sa femme, à qui il imputoit ce changement. Il accusoit son Disciple d'avoir perdu sa douceur ancienne, & d'être devenu sauvage & misanthrope. Il lui attribuoit assez clairement un esprit renversé par une noire mélancolie, qui lui faisoit fuir la compagnie & la conversation des hommes. C'est le reproche ordinaire que font les gens du monde à ceux qui le quittent.

La divine Providence empécha qu'il ne reçût aucune de ces Lettres avant qu'il fût assez fort pour résister aux piéges que le démon lui tendoit par la main d'un Maître anciennement estimé, & tendrement aimé. Au bout de quatre ans, il en reçut trois à la fois, auxquelles il répondit de son côté par plusieurs lettres.

Après avoir rendu raison de son long silence, il s'excuse de se remettre à la poésie profane, qui ne convenoit point à une personne comme lui, qui ne vouloit plus songer qu'à Dieu.

Quid abdicatas, in meam curam, pater,
    Redire Musas præcipis?
Negant Camœnis, nec patent Apollini
    Dicata Christo pectora.

Il dit qu'il est bien éloigné maintenant d'invoquer ni Apollon ni les Muses, divinités sourdes & imbécilles; qu'un Dieu plus puissant s'est saisi de son esprit, & demande de lui d'autres sentimens, & un autre langage.

Nunc alia mentem vis agit, Major Deus,
Aliosque mores postulat.

Il décrit ensuite le changement merveilleux que la grace opére dans le cœur de l'homme, lorsqu'elle s'en est saisie par droit de conquête, & qu'elle se l'est entiérement assujetti, en lui faisant perdre par un chaste plaisir le goût des anciennes voluptés; en étoufant toutes les peines & toutes les inquiétudes de la vie présente par une vive foi & une vive espérance des biens futurs; & en ne lui laissant d'autre soin que de s'occuper de son Dieu, dont il repasse les merveilles, dont il étudie les saintes volontés, s'efforçant de lui rendre un hommage digne de lui par un amour sans partage & sans borne.

Hic ergo nostris ut suum præcordiis
Vibraverit cœlo jubar,
Abstergit ægrum corporis pigri suum,
Habitumque mentis innovat.
Exhaurit omne quod juvabat antea,
Castæ voluptatis vice.
Totoque nostra jure domini vindicat
Et corda, & ora, & tempora.
Se cogitari, intelligi, credi, legi,

Se vult timeri & diligi.
Æstus inanes, quos movet vitæ labor
Præsentis ævi tramite,
Abolet futuræ cum Deo vitæ fides. &c.

Il ajoute à tout cela une forte protestation de ne manquer jamais à ce que les obligations qu'il avoit à Ausone demandoient de lui.

Les louanges qu'Ausone, en plusieurs endroits, donne à S. Paulin, semblent regarder plutôt les poésies qu'il avoit faites avant son renoncement aux Muses profanes, que celles qu'il a composées depuis. Car, après une abdication si rare & si généreuse, il s'est étudié à éteindre la plus grande partie de son feu, & aiant étoufé en lui tout desir de la réputation humaine, il a rabaissé son esprit & son stile, & s'est renfermé dans les bornes d'une simplicité ennemie de tout orgueil, telle que la modestie chrétienne l'exige. Il a même porté le détachement jusqu'au point de ne se pas soucier de garder l'exactitude de la prosodie. Mais dans tout cet air négligé, qui paroit autant dans sa versification que dans le fond même du stile de sa poésie, on trouve toujours de certains agrémens naturels, qui font aimer l'Auteur & ses Ouvrages.

S. PROSPER.

S. PROSPER étoit d'Aquitaine. C'étoit

un homme laïc & marié. Il fut Sécretaire des Brefs sous le Pape S. Léon.

Nous avons de S. Prosper, outre quelques autres petites piéces qui sont douteuses, un Poéme très-considérable contre les ingrats, c'est-à-dire, contre les ennemis de la Grace de Jesus-Christ, dans lequel il explique, en Théologien profond, la doctrine Catholique contre les Pélagiens & les Sémipélagiens.

M. Godeau juge, après plusieurs autres Auteurs, que cet Ouvrage est l'abrégé de tous les Livres de S. Augustin sur cette matiére, & particuliérement de ceux qui ont été écrits contre Julien. Il ajoute que les expressions en sont merveilleuses, & qu'il y a sujet, en beaucoup d'endroits, de s'étonner comment ce Saint a pu accorder la beauté de la versification avec les épines de son sujet. Ce qu'il y a encore de surprenant dans ce Poéme, c'est de voir que l'exactitude pour les dogmes de la foi y soit si réguliérement observée malgré la contrainte des vers, & la liberté de l'esprit poétique, & que les vérités de la religion n'y soient ni altérées ni affoiblies par les ornemens de la poésie. Nous avons ce Poéme traduit en vers François. Je donnerai ici la Préface, qui fera connoitre & le sujet de cet excellent Ouvrage, & le stile de l'Auteur.

PRÆFATIO.

Unde voluntatis sanctæ subsistat origo,
Unde animis pietas insit, & unde fides:
Adversùm ingratos, falsa & virtute superbos,
Centenis decies versibus excolui.
Quos si tranquilla studeas cognoscere cura,
Tutus ab adverso turbine, Lector, eris.
Nec libertate arbitrii rapiere rebellis,
Ulla nec audebis dona negare Dei.
Sed bona quæ tibi sunt, operante fatebere Christo,
Non esse ex merito sumpta, sed ad meritum.

TRADUCTION.

Ma plume en mille Vers combattant pour la Grace,
A pour Dieu combattu,
Attaquant ces ingrats pleins de la vaine audace
D'une fausse vertu.
J'ai fait voir d'où nos cœurs conçoivent la racin
D'un céleste dessein,
D'où la foi naît dans nous, d'où la vertu divir
Germe dans notre sein.
Si donc ton esprit calme, en lisant cet ouvrage,
N'y cherche que du fruit,
Ces Vers te sauveront du funeste naufrage
Où l'erreur nous conduit.
Tu n'éleveras point contre ton Roi suprême
Ta fiere liberté,
Et tu ne croiras point mériter par toi-même
Les dons de sa bonté.
Mais tu reconnoîtras que tu dois toute chose
Au Dieu qui t'est si doux;
Et que notre mérite est l'effet, non la cause,
De sa Grace dans nous.

SIDOINE APOLLINAIRE.

SIDOINE APOLLINAIRE (*C. Sollius Apollinaris Sidonius*) naquit à Lyon

d'un Préfet du Prétoire, gendre de l'Empereur Avite.

Nous avons ses poésies en vingt-quatre piéces, imprimées ordinairement avec les neuf Livres de ses Epitres. Le siécle où il vivoit fait excuser le stile dur, l'obscurité, & les fautes de prosodie de ses vers.

Il renonça à la Poésie en renonçant au siécle, & il ne fit plus de vers depuis qu'on l'eut fait Evêque de Clermont en Auvergne, ce qui arriva en l'an 472.

AVIENUS.

Rufus Festius Avienus vivoit sous Théodose l'ancien. Cet Auteur a mis en vers Latins les *Phénoménes* d'Aratus, & la *Périégése* de Denys, c'est-à-dire la description qu'il avoit faite de la terre. Il avoit mis aussi tout Tite-Live en vers Iambes: travail assez inutile, & dont la perte ne doit pas être fort regrettée. Il nous reste de lui des Fables qu'il a prises d'Esope pour les mettre en vers Elégiaques, & qu'il a dédiées à Théodose, qui n'est autre que Macrobe : elles sont infiniment éloignées de la pureté, de la beauté, & de la grace de celles de Phédre.

BOECE.

Boece (*Anicius Manlius Severinus Boëtius*) fut Consul seul l'an 510.

Ce que ce grand homme a fait de vers

est inséré dans ses cinq Livres de *la Consolation*, qu'il composa dans la prison où Théodoric, Roi des Goths, l'avoit fait mettre: il étoit son principal Ministre d'Etat. Sa prose n'étant pas fort excellente, semble avoir contribué par ses ombres à relever l'éclat de sa poésie, qui est remplie de graves sentences & de belles pensées.

FORTUNAT.

FORTUNAT étoit né dans la Marche Trévisane. Il fut fait Evêque de Poitiers, & mourut vers le commencement du VIIe siécle.

C'est un des plus importans d'entre les Poétes de l'antiquité Chrétienne. Nous avons onze Livres de ses poésies diverses, tant en vers Lyriques, qu'en vers Elégiaques; & quatre de la vie de S. Martin en vers Héxamétres. Il faut juger du mérite de ses vers par le siécle où il vivoit.

CHAPITRE SECOND.

DES HISTORIENS.

C'EST avec raison que l'Histoire a été appellée le témoin des tems, le flambeau de la vérité, l'école de la vertu, la dépositaire des événemens, &, s'il étoit permis de parler ainsi, la fidéle messagére de l'antiquité. En effet, elle nous ouvre la

vaste carriére de tous les siécles passés, les raproche en quelque sorte de nous, & nous les rend comme présens. Elle fait comparoitre devant nous les Conquérans, les Héros, les Princes, & tous les grands hommes, mais dépouillés de l'appareil fastueux qui les accompagnoit pendant leur vie, & réduits à eux seuls, pour venir rendre compte de leurs actions au Tribunal de la postérité, & pour y subir un jugement, où la flaterie n'a plus de part, parce qu'ils n'ont plus de pouvoir.

L'Histoire a le privilége aussi d'approcher du trône des Princes régnans, & est presque la seule qui puisse ou qui ose leur faire connoitre la vérité, & leur montrer même leurs défauts s'ils en ont, mais sous des noms étrangers pour ménager leur délicatesse, & pour leur rendre ses avis utiles en évitant de leur déplaire. Elle n'est pas moins appliquée à instruire les particuliers. Elle leur marque à tous généralement, de quelque âge & de quelque condition qu'ils soient, & les modéles de vertu qu'ils doivent suivre, & les exemples vicieux qu'ils doivent éviter.

On comprend assez que l'Histoire, encore brute & grossiére dans ses commencemens, n'étoit pas en état de rendre au genre humain de si importans services. Elle se contenta d'abord de conserver la mémoire des événemens, en les gravant sur

la pierre & l'airain, en les fixant par des descriptions, en les insérant dans les regîtres publics, en les consacrant en quelque sorte par des hymnes & des cantiques. Elle s'est élevée peu-à-peu, & est parvenue par degrés à ce point de perfection, où les Grecs & les Latins l'ont conduite.

Je ne touche point à l'Histoire du Peuple de Dieu, composée par Moyse, la plus ancienne & la plus respectable de toutes. Je ne parle point non plus de plusieurs Historiens dont nous n'avons conservé que les noms, & tout au plus quelques légers fragmens. Je me borne ici aux Historiens Grecs & Latins, dont les Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous en tout ou en partie. Comme j'ai eu soin de les citer exactement dans mon Histoire Ancienne, & qu'ils me servent de garands pour les faits que j'y avance, il paroit nécessaire que ceux de mes Lecteurs qui ne les ont pas lus, en aient quelque connoissance légére, & sachent au moins le tems où ils ont vécu, les principales circonstances de leur vie, les Ouvrages qu'ils ont composés, & les jugemens qu'en ont porté les Savans.

ARTICLE PREMIER.

DES HISTORIENS GRECS.

§. I. *HERODOTE.*

HERODOTE étoit d'Halicarnasse, ville An. M. 3520. Av. J.C. 484.

Suidas. de Carie. Il naquit l'année même que mourut Artémise, Reine de Carie, & quatre ans avant la descente de Xerxès dans la Gréce. Voiant sa patrie opprimée sous la tyrannie de Lygdamis, petit-fils d'Artémise, il la quitta pour se retirer dans l'île de Samos, où il apprit à fond le dialecte Ionique.

C'est dans ce dialecte qu'il a composé son Histoire renfermée en neuf livres. Il la commence à Cyrus, selon lui, premier Roi des Perses, & la conduit jusqu'à la bataille de Mycale, qui se donna la huitiéme année de Xerxès; ce qui comprend l'espace de six-vingts ans sous quatre Rois de Perse, Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès; depuis l'année du monde 3405 jusqu'en 3524. Outre l'histoire des Grecs & des Perses, qui est son principal objet, il en traite plusieurs autres par digression,
Lib. 1. c. 184. comme celle des Egyptiens, qui occupe le second Livre. Il cite dans l'Ouvrage que nous avons ses histoires des Assyriens & des Arabes, qu'il avoit écrites: mais il ne nous en reste rien, & l'on doute s'il les avoit achevées, parce qu'aucun Auteur n'en fait mention. On ne croit pas que la vie d'Homére, attribuée à Hérodote, soit de lui.

Suidas. Hérodote, pour se faire connoitre en même tems à toute la Gréce, choisit le tems qu'elle étoit assemblée aux Jeux

Olympiques, & il y fit la lecture de son Histoire, qui fut reçue avec des applaudissemens extraordinaires. On croioit entendre parler les Muses, tant le stile dans lequel elle est écrite parut doux & coulant; & c'est ce qui fit qu'on donna pour lors aux neuf Livres qui la composent les noms des neuf Muses.

Il paroit qu'il accorda une lecture particuliére de son Ouvrage à la ville d'Athénes, qui méritoit bien cette distinction; ce fut à la célébre Fête des Panathénées. Il est facile de juger combien une Histoire composée avec tant d'art & d'éloquence dut plaire à des oreilles aussi fines & aussi délicates que celles des Athéniens, & à des esprits aussi curieux & d'un aussi bon goût.

On peut croire que ce fut dans cette assemblée, plutôt qu'à celle des Jeux Olympiques, que Thucydide, encore tout jeune, & âgé peutêtre de quinze ans, fut tellement frapé de la beauté de cette Histoire, qu'il entra dans une espéce de transport & d'enthousiasme, & versa des larmes de joie avec abondance. Hérodote s'en aperçut, en fit ses complimens au pere du jeune homme nommé Olore, & l'exhorta fortement à prendre un soin particulier de ce fils, qui montroit déja un goût si marqué pour les Belles Lettres, & qui pourroit un jour faire honneur à la Gréce. Les grands hommes ne peuvent

Marcellin. de vit. Thucyd.
Suid.

être trop attentifs à encourager par quelques louanges de jeunes gens, en qui ils aperçoivent des talens & de la bonne volonté. C'est peutêtre à ce petit mot d'Hérodote que nous devons l'admirable Histoire de Thucydide.

J'ai supposé que Thucydide pouvoit avoir quinze ans, lorsqu'il assista à la lecture qu'Hérodote fit de son Histoire à Athénes. Suidas dit qu'il étoit encore enfant, ou plutôt encore jeune: ἔτι παῖς. Or comme il n'étoit né que treize ans après Hérodote, Hérodote lui-même n'en avoit donc alors que vingt-huit, ce qui ajoute beaucoup au mérite de cet Auteur, d'avoir à cet âge composé un Ouvrage si estimable.

Hérodote, comblé de gloire, songea à retourner dans sa patrie: c'est où le cœur nous rappelle toujours. Quand il fut arrivé, il exhorta ses compatriotes à chasser le Tyran qui les opprimoit, & à se remettre en possession de la liberté, plus chére aux Grecs que la vie même. Ses exhortations eurent tout le succès qu'il en pouvoit attendre; mais ne furent payées à son égard que d'ingratitude, par l'envie qu'une si glorieuse & si heureuse entreprise lui attira. Obligé de quitter une patrie ingrate, il crut devoir profiter d'une conjoncture favorable qui se présenta fort à propos. C'étoit une Colonie que les Athéniens envoioient à Thurium, dans la par-

tie de l'Italie appellée la Grande Gréce, pour repeupler & rétablir cette ville. Il se joignit à la Colonie, alla s'établir avec elle à Thurium, & y finit ses jours. Thurium étoit l'ancienne Sybaris : ou du moins cette ville fut bâtie dans le voisinage de Sybaris ; & on y ramassa les restes de cette ancienne ville, ruinée par les Crotoniates.

Je différe à parler de ce qui regarde le jugement qu'on doit porter d'Hérodote, après que j'aurai traité l'article de Thucydide, afin de pouvoir les comparer ensemble.

§. II. *THUCYDIDE.*

ON PLACE la naissance de Thucydide au commencement de la 77e Olympiade, treize ans après celle d'Hérodote. AN.M. 3533. AV.J.C. 471. *Marcellin. de vit. Thucyd.* *Suidas.*

Il eut pour pere Olore (appellé ainsi du nom d'un Roi de Thrace,) & pour mere Hégésipyle. Il comptoit parmi ses ancêtres l'ancien Miltiade, fils de Cypsele, fondateur du Roiaume de la Quersonnése, qui, du consentement de Pisistrate, s'étoit retiré en Thrace, & y avoit épousé Hégésipyle fille d'Olore Roi de Thrace, dont la fille apparemment, qui portoit le même nom, fut mere de notre Historien.

Celui-ci étudia la Rhétorique sous Antiphon, & la Philosophie sous Anaxagore. Il parle du premier dans son VIIIe livre, & dit qu'il fut d'avis d'abolir à Athénes *Thucyd. lib. 8. pag. 592.*

le gouvernement populaire, & d'établir les Quatre-cens.

An.M. 3548. Av.J.C.456. Nous avons déja dit qu'à l'âge de quinze ans il avoit entendu avec un extrême plaisir la lecture de l'Histoire d'Hérodote, soit à Olympie, soit à Athénes.

Porté à l'étude par une inclination violente, il ne songea point à s'engager dans l'administration des affaires publiques: il eut soin seulement de se former dans les exercices militaires qui convenoient à un jeune homme de sa naissance. Il eut de l'emploi dans les troupes, & fit quelques campagnes.

An.M. 3560. Av.J.C.444. A l'âge de vingt-sept ans, il fut chargé en partie de conduire & d'établir à Thurium une nouvelle Colonie d'Athéniens. Cet emploi l'occupa pendant trois ou quatre ans, après quoi il retourna à Athénes.

Pour lors il épousa une fille de Thrace fort riche, & qui y possédoit un grand nombre de mines. Ce mariage le mit fort à son aise, & lui fournit de quoi faire une dépense assez considérable. Nous verrons bientôt l'utile emploi qu'il en fit.

An.M. 3573. Av.J.C.431. Cependant la guerre du Péloponnése s'alluma dans la Gréce, & y excita de grands mouvemens & de grands troubles.

Thucyd. lib. 5. pag. 561. Thucydide, qui prévoioit qu'elle seroit de longue durée, & qu'elle auroit d'importantes suites, forma dès lors le dessein d'en écrire l'histoire. L'important étoit

d'avoir des mémoires bien fidéles & bien sûrs, & de se faire instruire de part & d'autre dans le dernier détail de toutes les circonstances de chaque expédition & de chaque campagne. C'est ce qu'il fit d'une maniére admirable, & qui a peu d'exemples.

Comme il servoit dans les troupes d'Athénes, il fut lui-même témoin oculaire d'une bonne partie de ce qui se passa dans l'armée des Athéniens jusqu'à la huitiéme année de cette guerre, c'est-à-dire, jusqu'au tems de son exil, dont voici quelle fut l'occasion. Il avoit été commandé pour aller au secours d'Amphipolis sur les frontiéres de la Thrace, place d'une grande importance pour les deux partis. Brasidas, Général des Lacédémoniens, le prévint, & prit la ville. Thucydide de son côté prit Eione, située sur le Strymon. Cet avantage, qui étoit assez peu considérable en comparaison de la perte qu'avoit fait Athénes par la prise d'Amphipolis, fut compté pour rien. On lui fit un crime à Athénes d'avoir manqué par sa lenteur à secourir Amphipolis, & le Peuple, animé par les cris tumultueux de Cléon, le punit de sa prétendue faute, & le condanna à l'exil.

AN. M. 3580. AV. J. C. 424.

Thucyd. lib. 4. pag. 321.

Thucydide mit sa disgrace à profit, & la fit servir à la préparation & à l'exécution du grand dessein qu'il avoit formé de composer l'histoire de cette guerre. Il emploia tout le tems de son exil, qui dura vingt

ans, à ramasser avec plus de soin que jamais des mémoires. Le séjour qu'il fit depuis ce tems-là, tantôt dans le pays de Sparte, tantôt dans celui d'Athénes, lui facilita extrêmement les recherches qu'il avoit à faire. Il n'épargna point la dépense pour y réussir, & fit de grandes largesses à des Officiers des deux partis, pour être instruit par leur moien de tout ce qui se passoit dans les deux armées. Il avoit déja emploié la même voie pendant qu'il étoit dans le service.

AN. M. 3601. AV. J. C. 403. Les Athéniens, après que Thrasybule eut chassé d'Athénes les XXX Tyrans, permirent à tous les Exilés de revenir, excepté aux Pisistratides. La Tyrannie étoit tellement détestée à Athénes, que près de cent ans après l'expulsion des Pisistratides, leur famille & leur nom y étoient encore en horreur. Thucydide profita de ce décret, & revint à Athénes après un exil de vingt ans: il en avoit pour lors soixante & huit. Ce ne fut que dans ce tems, selon M. Dodwel, que Thucydide travailla réellement à la composition de son Histoire, dont il avoit ramassé jusques-là & disposé les matériaux avec un soin incroiable. Elle avoit pour objet, comme je l'ai déja dit, la fameuse guerre du Péloponnése qui dura vingt-sept ans. Il ne la conduisit que jusqu'à la vingt & uniéme année inclusivement. Les six années qui restoient furent

ſuppléées par Théopompe & Xénophon. Il emploia dans ſon Hiſtoire le dialecte Attique, comme le plus pur, le plus élégant, & en même tems le plus fort & le plus énergique : d'ailleurs c'étoit le langage d'Athénes ſa patrie. Il nous avertit lui-même qu'en la compoſant, il chercha, non à plaire à ſes Lecteurs, mais à les inſtruire. C'eſt pourquoi il appelle ſon Hiſtoire, non un Ouvrage fait pour l'oſtentation, ἀγώνισμα ; mais un monument qui devoit toujours durer, κτῆμα ἐς ἀεὶ. Il la diſtribue réguliérement par années & par campagnes. Nous avons une traduction de cet excellent Hiſtorien par M. d'Ablancourt.

Thucyd. lib. 1. pag. 15 & 16.

On croit que Thucydide ſurvécut l'eſpace de treize ans à ſon retour de l'exil ; & à la fin de la guerre du Péloponnéſe. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans ; ſelon quelques-uns à Athénes, ſelon d'autres dans la Thrace, d'où l'on raporta ſes os à Athénes. Plutarque dit que, de ſon tems, on montroit encore le tombeau de Thucydide dans le monument même de la famille de Cimon.

AN. M. 3613. AV. J. C. 391.

In vit. Cim. pag. 480.

Comparaiſon d'Hérodote & de Thucydide.

DENYS D'HALICARNASSE, excellent Hiſtorien & Critique, dans une Lettre adreſſée au grand Pompée, compare en-

ſemble Hérodote & Thucydide, les deux Hiſtoriens Grecs les plus eſtimés, & marque le jugement qu'il en porte, tant pour le fond de l'hiſtoire même, que pour le ſtyle qui y eſt emploié. Je raporterai ici les principaux traits de cette petite diſſertation. Il faut ſe ſouvenir que notre Critique étoit d'Halicarnaſſe auſſi-bien qu'Hérodote, ce qui pourroit le faire ſoupçonner peutêtre de quelque partialité en faveur de ſon compatriote.

1. *Examen du fond de l'Hiſtoire.*

1. Le premier devoir d'un Ecrivain qui ſonge à compoſer une Hiſtoire, & à tranſmettre à la poſtérité la connoiſſance & le ſouvenir des actions paſſées, eſt, ce ſemble, de choiſir une matiére grande, noble, intéreſſante; qui puiſſe, par la variété & l'importance des faits, rendre le Lecteur attentif, & le tenir toujours comme en ſuſpens & en haleine; enfin qui l'attache & lui cauſe un agréable plaiſir par la nature même des événemens, & par l'heureux ſuccès qui les termine.

On peut dire qu'Hérodote, en ce point, l'emporte de beaucoup ſans contredit ſur Thucydide. Le choix du ſujet, dans le premier, ne pouvoit être plus favorable, ni plus intéreſſant. C'eſt la Gréce entiére, jalouſe de ſa liberté au point qu'on le ſait; attaquée par la puiſſance de l'Univers la

plus formidable, qui avec des armées de terre & de mer sans nombre entreprend de l'abbattre, & de la réduire en servitude. Ce sont victoires sur victoires, tant par terre que par mer, remportées sur les Perses par les Grecs, qui, sans parler des vertus morales portées au plus haut degré de perfection, font paroitre toute la bravoure, toute la prudence, toute l'habileté dans la science militaire qu'on peut attendre des plus grands Généraux. Enfin cette guerre, si longue & si terrible, où l'Asie débordée entierement & comme sortie hors d'elle-même, sembloit devoir inonder totalement le petit pays de la Gréce, se termine par la fuite honteuse de Xerxès le plus puissant Roi de la terre, réduit à se sauver dans une chaloupe, & par un succès qui ôta pour toujours aux Perses la pensée & l'envie de venir attaquer la Gréce à main armée.

On ne voit rien de tel dans le choix de Thucydide. Il se borne à une guerre unique, qui n'est ni honnête dans ses principes, ni fort variée dans ses événemens, ni glorieuse pour les Athéniens dans le succès. C'est la Gréce, qui devenue comme furieuse, & possédée de l'esprit de discorde, déchire elle-même ses entrailles, en armant Grecs contre Grecs, Alliés contre Alliés. Thucydide lui-même, dès le commencement de son Histoire, annonce & montre en perspective tous les maux qui

doivent accompagner cette malheureuse guerre, meurtres d'hommes, ravages de villes, tremblemens de terre, sécheresses, famines, maladies, pestes & contagions, en un mot les calamités les plus affreuses. Quel début, quel spectacle! Est-il rien plus capable de rebuter & de révolter l'esprit du Lecteur?

Telle est la premiére réflexion de Denys d'Halicarnasse, qui, ce me semble, ne touche point au mérite de l'Ecrivain. Le choix du sujet & le succès glorieux d'une guerre ne dépendent point d'un Historien contemporain, qui n'est pas maître des événemens, & qui ne peut & ne doit écrire que ce qu'il voit. Il est malheureux de n'être le témoin que de faits affligeans, mais il n'en est pas moins habile. C'est, tout au plus, un reproche à faire à un Poéte Tragique ou Epique, qui dispose de sa matiére. Quant à un auteur qui écrit l'histoire de son tems, ce qu'on a droit d'exiger de lui, c'est qu'il soit bien instruit, judicieux, impartial. L'Histoire n'est-elle destinée qu'à réjouir le Lecteur? Ne doit-elle pas plutôt l'instruire? & les grandes calamités, qui sont l'effet & la suite des passions injustes, ne sont-elles pas très-utiles pour apprendre à les éviter?

En 2nd lieu, il est fort important à un Ecrivain de bien prendre son point de vûe, pour savoir où il doit commencer son

son Histoire, & jusqu'où il la doit conduire. C'est en quoi Hérodote réussit merveilleusement. Il expose d'abord la cause de la guerre que les Perses déclarent à la Gréce, qui est le désir de se venger d'une injure * reçue il y avoit plus de deux cens ans; & il en termine le récit par la punition exemplaire des Barbares. La prise de Troie pouvoit être tout au plus le prétexte de cette guerre : encore quel prétexte! La cause étoit sans doute l'ambition des Rois de Perse, & le désir de se venger sur les Grecs des secours donnés aux Ioniens. Pour Thucydide, il commence son Histoire par la description du triste & fâcheux état où étoient alors les affaires de la Gréce, premier coup d'œil peu agréable & peu intéressant. Il impute ouvertement la cause de cette guerre à la ville d'Athénes, pouvant la rejetter sur l'envie de Sparte sa rivale depuis les exploits éclatans par lesquels les Athéniens s'étoient si fort distingués dans la guerre contre les Perses.

* *La prise & la ruine de Troie par les Grecs. Cette ville étoit alliée des Perses.*

Cette seconde réflexion de notre Critique paroit encore moins bien fondée que la premiére. Thucydide auroit pu apporter ce prétexte, mais je ne sai si ç'auroit été avec justice & vérité : ou plutôt on doit affirmer positivement qu'il ne le pouvoit en aucune sorte. Il est constant par Plutarque, que la cause de la guerre doit être imputée à l'ambition démesurée des Athé-

niens, qui affectoient une domination universelle. Il est beau à Thucydide d'avoir sacrifié la gloire de sa patrie à l'amour de la vérité : qualité qui est le mérite le plus essentiel & qui fait l'éloge le plus parfait d'un Historien.

3ment, Hérodote comprenant qu'un long récit d'une même matiére, quelque agréable qu'elle puisse être, peut devenir ennuieux au Lecteur, a varié son Ouvrage, à la maniére d'Homére, par des épisodes & des digressions qui y jettent beaucoup d'agrément. Thucydide au contraire, toujours uniforme & sur le même ton, pousse son sujet sans se laisser le tems de respirer, entassant combats sur combats, préparatifs sur préparatifs, harangues sur harangues, & morcelant, pour ainsi dire, par campagnes des actions qui pouvoient être montrées dans leur tout avec plus de grace & de clarté.

Il semble que Denys d'Halicarnasse n'a pas fait assez d'attention à la sévérité des loix de l'Histoire, & qu'il a presque cru pouvoir juger d'un Historien comme d'un Poéte. Bien des gens reprochent à Hérodote ses longues & fréquentes digressions, comme un défaut considérable en fait d'histoire. Je suis bien éloigné de penser ainsi. Elles devoient être fort agréables aux Grecs dans un tems, où l'histoire des peuples dont il y est parlé leur étoit absolu-

ment inconnue. Mais je suis encore plus éloigné de blâmer la conduite & le plan de Thucydide, qui ne perd presque jamais de vûe son sujet : car c'est une des principales régles de l'Histoire, & à laquelle on ne doit jamais donner d'atteinte sans une raison bien pressante.

4ment, Thucydide, attaché religieusement à la vérité, qui doit être le fondement de l'Histoire, & qui est certainement la premiére & la plus essentielle qualité d'un Historien, n'insére rien de fabuleux dans son Histoire, ne songe point à l'embellir ni à l'égaier par des récits de faits & d'événemens qui tiennent du merveilleux, & n'y fait point intervenir, à toute occasion, le ministére des dieux & des déesses par les songes, les oracles, & les prodiges. En quoi il l'emporte incontestablement sur Hérodote, peu délicat & peu précautionné sur plusieurs faits qu'il avance, & crédule pour l'ordinaire jusqu'à la foiblesse & jusqu'à la superstition.

5ment. Si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, on reconnoit dans les écrits de Thucydide un caractére de tristesse & de dureté naturelle, que son exil avoit encore aigri & irrité. Il est exact à faire sentir toutes les fautes des Généraux, & toutes leurs fausses démarches ; & s'il montre quelquefois leurs bonnes qualités & leurs heureux succès, car souvent il les passe sous silence,

il semble que c'est à regret & comme malgré lui.

Je ne sai si ce reproche est fondé : mais la lecture que j'ai faite de Thucydide ne m'en a point laissé cette idée. J'ai bien senti que la matière étoit triste, mais non l'Historien. Denys d'Halicarnasse trouve dans Hérodote une disposition toute opposée, c'est-à-dire un caractére de bonté & de douceur toujours égal, & une extrême sensibilité aux biens & aux maux de sa patrie.

2. Examen de l'élocution.

ON PEUT considérer plusieurs choses dans ce qui regarde l'élocution.

La pureté, la propriété, l'élégance du langage. Ces qualités sont communes à nos deux Historiens, qui y ont également excellé, en se tenant toujours dans la noble simplicité de la nature. Il [a] est remarquable, dit Cicéron, que ces deux Auteurs, contemporains des Sophistes qui avoient introduit un stile fleuri, peigné, ajusté, & que Socrate pour cette raison appelloit λογοδαιδάλους, n'aient jamais donné dans ces petits ou plutôt frivoles ornemens.

a Sophistas λογοδαιδάλους appellat in Phædro Socrates... quorum satis arguta multa, sed minuta quædam, nimiumque depicta. Quo magis sunt Herodotus Thucydidesque mirabiles : quorum ætas cùm in eorum tempora, quos nominamus, incidisset, longissimè tamen ipsi à talibus deliciis, vel potiùs ineptiis abfuerunt. *Cic in Orat. n. 39.*

L'étendue ou la briéveté du stile. C'est ici ce qui les distingue & les caractérise particuliérement. Le stile d'Hérodote est doux, coulant, étendu; celui de Thucydide, vif, concis, véhément. » L'un, pour » me servir des termes de Cicéron, est » semblable à un fleuve tranquille qui » roule ses eaux avec majesté; l'autre à un » torrent impétueux, & pour parler de » guerre il semble entonner la trompette. *Alter sine ullis salebris quasi sedatus amnis fluit: alter incitatior fertur, & de bellicis rebus canit etiam quodammodo bellicum.* Orat. n. 39. » Thucydide est si plein de choses, que » chez lui le nombre des pensées égale » presque celui des mots; & en même » tems il est si juste & si serré pour l'élo» cution, qu'on ne sait si ce sont les mots » qui ornent les pensées, ou les pensées » qui ornent les mots. *Qui (Thucydides) ita creber est rerum frequentia, ut verborum propè numerum sententiarum numero consequatur: ita porro verbis aptus & pressus, ut nescias utrum res oratione, an verba sententiis illustrentur.* Lib. 2. de Orat. n. 56. Ce stile brusque, pour ainsi dire, est merveilleusement propre pour donner de la force & de l'énergie au discours; mais il y jette ordinairement beaucoup d'obscurité. Et c'est ce qui est arrivé à Thucydide, surtout dans les harangues, qui sont en beaucoup d'endroits presque inintelligibles. *Ipsæ illæ conciones* Orat. n. 30.

ita multas habent obscuras abditasque sententias, vix ut intelligantur : de sorte que la lecture de cet Auteur demande une attention suivie, & devient une étude sérieuse. Au reste il n'est pas étonnant que Thucydide, faisant allusion dans ses harangues à plusieurs circonstances notoires dans le tems, & devenues inconnues dans la suite, laisse des obscurités dans l'esprit des Lecteurs, éloignés par tant de siécles de ces événemens. Mais ce n'en est pas là la principale cause.

Ce qui vient d'être dit, montre ce qu'il faut penser de nos deux Historiens par raport aux passions, qui dominent, comme on le sait, dans l'éloquence, & en font le principal mérite. Hérodote réussit dans celles qui demandent de la douceur & de l'insinuation; Thucydide dans les passions fortes & véhémentes.

On trouve des harangues dans l'un & dans l'autre, mais elles sont plus rares & plus courtes dans le premier. Denys d'Halicarnasse trouve un défaut dans celles de Thucydide, c'est qu'elles sont uniformes & toujours sur le même ton ; & que les caractéres y sont mal observés ; au lieu qu'Hérodote garde mieux les bienséances. Il est des personnes qui blâment en général dans l'Histoire les harangues, surtout celles qui sont directes. J'ai répondu ailleurs à cette objection.

Tome XI.

Je terminerai cet article, qui eſt devenu plus long que je ne penſois, par l'élégant & judicieux caractére que trace Quintilien de nos deux Auteurs, dans lequel il réunit une partie de ce qui a été dit juſqu'ici. *Hiſtoriam multi ſcripſere, ſed nemo dubitat duos longè ceteris præferendos, quorum diverſa virtus laudem penè eſt parem conſecuta. Denſus, & brevis, & ſemper inſtans ſibi Thucydides : dulcis, & candidus & fuſus Herodotus. Ille concitatis, hic remiſſis affectibus melior : ille concionibus, hic ſermonibus : ille vi, hic voluptate.* » La Gréce a » eu pluſieurs Hiſtoriens célébres ; mais » on convient qu'il y en a deux qui ſont » fort au-deſſus des autres, & qui, par » des qualités différentes, ont acquis une » gloire preſque égale. L'un concis, ſerré, » toujours preſſé * d'arriver à ſon but, c'eſt » Thucydide : l'autre doux, clair, étendu, » c'eſt Hérodote. L'un eſt plus propre pour » les paſſions véhémentes, l'autre pour » celles qui demandent de l'inſinuation. » L'un réuſſit dans les harangues, l'autre » dans les diſcours ordinaires. Le premier » entraîne par la force, le ſecond attire » par le plaiſir. « Ce qui ajoute, ce me ſemble, beaucoup au mérite d'Hérodote & de Thucydide, c'eſt qu'aiant peu de mo-

Quintil. lib. 10. cap. 1.

* Inſtans ſibi *eſt difficile à rendre : c'eſt à dire, qu'il eſt toujours preſſé, qu'il ſe hâte d'aller à ſon but, qu'il y tend continuellement, ſans le perdre de vûe, ſans ſe détourner, ſans s'amuſer.*

déles qu'ils puffent fuivre, ils ont néanmoins tous deux porté l'Hiftoire à fa perfection par une route différente.

L'eftime générale des Anciens pour ces deux Auteurs, eft pour eux un préjugé bien favorable. Il eft difficile que tant de grands hommes fe foient trompés dans le jugement qu'ils en portent.

XENOPHON.

J'AI EXPOSÉ ailleurs affez au long tout ce qui regarde les actions & les ouvrages de Xénophon. Je n'en dirai ici qu'un mot pour en rappeller le fouvenir & les dates dans l'efprit du Lecteur.

AN.M. 3554 AV.J.C.450. Xénophon, fils de Gryllus, naquit à Athénes la 3e année de l'Olympiade 82. Il étoit plus jeune que Thucydide d'un peu plus de vingt ans. Il fut grand Philofophe, grand Hiftorien, grand Général.

AN.M. 3603. AV.J.C.401. Il s'engagea dans les troupes du jeune Cyrus, qui marchoit contre fon frere Artaxerxe Mnémon roi de Perfe, pour le détrôner. C'eft ce qui fut la caufe de fon exil, parce que les Athéniens étoient alors amis d'Artaxerxe. La retraite des dix mille fous la conduite de Xénophon eft connue de tout le monde, & a rendu fon nom célébre à jamais.

Depuis fon retour, il fut toujours employé dans les troupes Lacédémoniennes, d'abord dans la Thrace, puis dans l'Afie,

jusqu'au rappel d'Agésilas qu'il accompagna jusqu'en Béotie. Alors il se retira à Scyllonte, où les Lacédémoniens lui avoient donné en propre une terre, située assez près de la ville d'Élide.

Sa retraite ne fut pas oisive. Il profita du repos qu'elle lui laissoit pour composer ses Histoires. Il commença par la Cyropédie qui est l'histoire du grand Cyrus renfermée en huit livres. Elle fut suivie de celle du jeune Cyrus qui est la fameuse expédition des dix mille, en sept livres ; puis il écrivit l'Histoire Grecque en sept livres aussi, qu'il commença où Thucydide avoit fini la sienne. Elle contient l'espace à peu près de quarante-huit ans, depuis le retour d'Alcibiade dans l'Attique jusqu'à la bataille de Mantinée. Il a fait aussi plusieurs Traités particuliers sur des sujets historiques.

Son stile, sous un air de simplicité & de douceur naturelle, cache des graces inimitables, que les personnes d'un goût peu délicat sentent & admirent moins, mais qui n'ont pas échapé à Cicéron, & qui lui ont fait dire, » Que les Muses paroissoient » avoir parlé par la bouche de Xénophon: *Xenophontis voce Musas quasi locutas ferunt.* Orat. n. 62.

Quintilien, dans l'éloge qu'il nous en a laissé, ne fait presque qu'étendre cette pensée. *Quid ego commemorem Xenophontis* Lib. 10. c. 1.

jucunditatem illam inaffectatam, sed quam nulla possit affectatio consequi? ut ipsæ finxisse sermonem Gratiæ videantur: & quod de Pericle veteris Comœdiæ testimonium est, in hunc transferri justissimè possit, in labris ejus sedisse quandam persuadendi deam. » Quelles louanges ne mérite point cette » douceur charmante de Xénophon, si » simple, si éloignée de toute affectation, » mais que nulle affectation ne saura ja- » mais atteindre? Vous diriez que les » Graces elles-mêmes ont composé son » langage; & l'on pourroit lui appliquer » justement ce que l'ancienne Comédie » disoit de Périclès, que la déesse de la » persuasion résidoit sur ses lévres.

CTESIAS.

CTESIAS, de Cnide, étoit contemporain de Xénophon. Il fut fait prisonnier après la bataille que le jeune Cyrus livra contre son frere Artaxerxe. Aiant guéri le Roi de la blessure qu'il y avoit reçue, il exerça la Médecine dans la Cour de Perse avec beaucoup de réputation, & demeura auprès du Prince pendant dix-sept ans.

Photius. Il écrivit l'Histoire des Assyriens & des Perses en vingt-trois livres. Un des fragmens que Photius avoit conservés, (car il ne nous reste de Ctésias que des fragmens,) nous apprend que dans les six premiers Livres il traitoit de l'Histoire d'Assyrie, &

de tout ce qui y étoit arrivé avant l'Empire des Perses : & que depuis le septiéme jusqu'au treiziéme inclusivement il raportoit tout ce qui regarde les régnes de Cyrus, de Cambyse, du Mage, de Darius & de Xerxès. Il avoit conduit l'Histoire des Perses jusqu'à la 3e année de la 95e Olympiade, où Denys l'ancien, Tyran de Syracuse, faisoit de grands préparatifs de guerre contre les Carthaginois. *Diod. lib. 14. pag. 275.*

Il contredit presque en tout Hérodote, & s'attache particuliérement à le décrier. Mais le décri est tombé sur lui même, & il est regardé par tous les Savans comme un Ecrivain rempli de mensonge, & indigne d'être cru, ainsi que l'appelle Aristote. Il s'est aussi écarté fort souvent des récits de Xénophon. On s'étonne que Diodore de Sicile, Trogus Pompeius, & quelques autres, aient suivi Ctésias préférablement à Hérodote, & même à Xénophon. Ce qui les a trompés sans doute, est l'assurance avec laquelle il affirme qu'il n'avance rien dans ses Ecrits dont il n'ait été témoin oculaire, ou qu'il n'ait appris des Perses mêmes, & puisé dans leurs archives. *Photius.* *οὐκ ἀξιόπιστος*

POLYBE.

J'AI DEJA parlé de ce célébre Ecrivain en quelques endroits de mon Histoire que je me contenterai d'indiquer, ajoutant ici seulement ce qui me paroitra le plus né-

cessaire pour avoir quelque idée du caractére, des actions, & des ouvrages de ce grand homme. On en trouve la vie assez étendue & fort bien écrite à la tête de la nouvelle Traduction de Polybe : j'en ferai bon usage, mais en l'abrégeant beaucoup.

AN. M. 3800. AV. J.C. 204. Polybe étoit de Mégalopolis, ville du Péloponnése dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an cinq cens quarante-huit de la fondation de Rome. Son pere se nommoit Lycortas, illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la République des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit.

Il fut élevé, comme tous les enfans de sa nation, dans un grand respect pour la Divinité; pieux sentiment, où les Arcadiens mettoient leur principale gloire, & dans lequel il persévéra si constamment pendant toute sa vie, qu'il est peu d'Auteurs profanes qui aient pensé de la Divinité plus religieusement, & qui en aient parlé avec plus de dignité.

Il eut pour Maître, dans la politique, Lycortas son pere, grand homme d'Etat; & pour la guerre Philopémen, un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'antiquité. Il fit usage des excellentes leçons qu'il en avoit reçues dans les diverses négociations & les différentes affaires où il fut emploié soit avec son pere, soit

seul, surtout pendant la guerre des Romains contre Persée dernier Roi de Macédoine, comme je l'ai marqué en son lieu.

Les Romains, après la défaite de Persée, songérent à humilier & à punir ceux des Achéens qui avoient été les plus fermes à soutenir la liberté de la Ligue Achéenne, & qui avoient paru contraires à leurs vûes & à leurs intérêts. On en enleva mille, qui furent emmenés à Rome : de ce nombre fut Polybe. AN.M. 3837. AV.J.C. 167.

Pendant le séjour qu'il y fit, soit que sa réputation l'y eût prévenu, soit que sa naissance ou son mérite le fit rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Q.Fabius & du jeune Scipion, tous deux fils de Paul Emile, & adoptés l'un par Q. Fabius, l'autre par P. Cornelius Scipion, fils de Scipion l'Africain. Il leur prêtoit ou empruntoit des Livres, & s'entretenoit avec eux sur les matiéres qui y étoient traitées. Charmés tous deux de ses grandes qualités, ils obtinrent du Préteur qu'il ne sortiroit pas de Rome avec les autres Achéens. Ce qui se passa pour lors entre le jeune Scipion âgé seulement de dix-huit ans & Polybe, & qui donna lieu à la liaison intime qui se forma depuis entr'eux, est, ce me semble, un morceau d'Histoire des plus intéressans & qui peut être d'une grande instruction pour la jeune Noblesse. J'ai raporté ce trait à la fin de l'histoire des Carthaginois.

Ce fut apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son Histoire, ou du moins qu'il assembla des Mémoires pour la composer. Où pouvoit-il mieux s'instruire des événemens qui s'étoient passés, ou pendant tout le cours de la seconde guerre Punique, que dans la maison des Scipions; ou pendant les campagnes contre Persée, que dans celle de Paul Emile? Il en est de même de toutes les affaires étrangéres qui se passérent du tems qu'il étoit à Rome, ou qu'il accompagnoit Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même ou de recevoir les nouvelles de la premiére main, il ne pouvoit manquer d'être informé exactement de tout ce qui arrivoit de plus mémorable.

An. M. 3854. Av. J. C. 150. Les Achéens, après bien des requêtes inutilement présentées au Sénat, obtinrent enfin le retour de leurs Exilés: ils n'étoient plus qu'au nombre de trois cens. Polybe n'usa pas de cette permission pour revoir Mégalopolis, ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque trois ans après il étoit avec lui au siége de Carthage. Après cette expédition, il fit quelques voiages par raport à l'Histoire qu'il avoit toujours en vûe. Mais quelle fut sa

An. M. 3858. Av. J. C. 146. douleur, lorsqu'en revenant dans le Péloponnése il vit la destruction & l'incendie de Corinthe, sa patrie réduite en Province de l'Empire Romain, & obligée de subir

les loix d'un Magistrat étranger qui devoit y être envoié de Rome tous les ans. Si quelque chose fut capable de le consoler dans une conjoncture si funeste, ce fut la facilité que lui donna son crédit auprès des Romains pour obtenir quelques adoucissemens au malheur de ses concitoiens, & l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen, son Maître dans la science de la guerre, dont on vouloit abbattre les statues. J'ai raconté ce fait. *Tome IX. pag. 247.*

Après avoir rendu plusieurs services à sa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siége de laquelle il étoit présent. Scipion mort il prit la route de son pays : (car quelle sûreté y avoit-il à Rome pour Polybe, après que Scipion avoit été mis à mort par la faction des Gracques?) & aiant joui dans le sein de sa patrie, pendant six ans, de l'estime, de la reconnoissance, & de l'amitié de ses chers Citoiens, il mourut, à l'âge de quatre-vingts-deux ans, d'une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval. AN. M. 3877. AV. J.C. 127. *Lucian. in Macrob. pag. 642.* AN. M. 3883. AV. J.C. 121.

Les principaux Ouvrages qu'il a composés, sont : la vie de Philopémen ; un Livre sur la Tactique, ou l'Art de ranger les armées en bataille ; l'Histoire de la Guerre de Numance, dont Cicéron parle dans sa lettre à Lucceius ; & son Histoire universelle. Il ne nous reste de tous ces Ouvrages que le dernier ; & encore bien imparfait.

Polybe l'appelle lui-même *Histoire Universelle*, non par raport aux tems, mais par raport aux lieux, parce qu'elle contenoit, non seulement les guerres des Romains, mais tout ce qui s'étoit passé dans le monde connu pendant l'espace de cinquante-trois ans, c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre Punique jusqu'à la réduction du Roiaume de Macédoine en Province de l'Empire Romain.

Nulle histoire ne présente, dans un aussi court espace de tems que celui dont il s'agit ici, un si grand nombre d'événemens, tous décisifs & de la derniére importance: La seconde guerre Punique entre les deux peuples de la terre les plus puissans & les plus belliqueux, laquelle mit Rome d'abord à deux doigts de sa perte; puis, par un retour surprenant, abbattit Carthage, & fraia le chemin à sa ruine totale : ensuite la guerre contre Philippe, que l'ancienne gloire des Rois de Macédoine, & le nom d'Alexandre le Grand encore redouté en un certain sens, rendoient formidable : la guerre contre Antiochus, le plus opulent Roi de l'Asie, qui traînoit après lui par terre & par mer des armées très-nombreuses, & celle contre les Etoliens, peuple féroce, & qui prétendoit ne le céder à aucune nation en courage & bravoure : enfin, la derniére guerre de Macédoine contre Persée, laquelle porta

le coup mortel à cet Empire autrefois si terrible, & pour qui le monde entier étoit trop étroit. Ce furent tous ces événemens, renfermés dans l'espace d'un peu plus de cinquante ans, qui firent sentir à l'Univers étonné ce que c'étoit que la grandeur Romaine, & comment Rome étoit destinée pour commander à tous les peuples de la terre. Or Polybe pouvoit-il souhaiter un sujet d'histoire plus grand, plus magnifique, plus intéressant ?

Tous les faits arrivés pendant cet espace de tems, remplissoient trente-huit Livres, au devant desquels il en avoit mis deux, pour servir comme d'introduction aux autres, & de continuation à l'Histoire de Timée. Il y avoit donc en tout quarante Livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui soient tels que Polybe les avoit laissés, des fragmens quelquefois assez considérables des douze Livres suivans, avec *les Ambassades & les Exemples de vertus & de vices* que l'Empereur Constantin Porphyrogénéte, au douziéme siécle, avoit fait extraire de l'Histoire de Polybe, pour les insérer dans ses *Pandectes politiques*; grande compilation, où l'on voioit rangé sous certains titres tout ce que les anciens Historiens avoient écrit sur certaines matiéres, & où l'on pouvoit s'instruire de ce qui s'étoit fait dans les différens cas où l'on se trouvoit soi-même ;

ſans avoir la peine de lire ces Hiſtoriens.

Voilà le véritable uſage & la grande utilité de l'Hiſtoire, qui eſt, à proprement parler, la ſcience des Rois, des Généraux d'armée, des Miniſtres, & de tous ceux qui ſont emploiés au gouvernement. Car les hommes ſont toujours les mêmes, ils ſe conduiſent dans tous les tems par les mêmes principes, & ce ſont preſque toujours les mêmes reſſorts qui font mouvoir les Etats, & qui y cauſent les diverſes révolutions qui y arrivent. Ce Prince étoit donc bien ſage de ſonger à établir dans ſon Empire une eſpéce de Conſeil ſtable & perpétuel, compoſé de ce qu'il y avoit eu dans toute l'Antiquité & en tout genre, de perſonnes plus éclairées, plus prudentes, plus expérimentées. Cependant ce deſſein, ſi louable en lui-même, eſt devenu funeſte à tous les ſiécles ſuivans. Dès qu'on eut pris l'habitude (& notre pareſſe nous y conduit bientôt) de ne conſulter que ces abrégés, on regarda les Originaux comme inutiles, & l'on ne ſe donna plus la peine de les copier. C'eſt à quoi l'on attribue la perte de pluſieurs ouvrages importans: quoique ſans doute d'autres cauſes y aient encore contribué. Ces abrégés même dont je parle en ſont un exemple. De cinquante titres qu'ils renfermoient, il ne nous en reſte que deux. S'ils nous avoient été conſervés en entier, ils auroient pu en quelque fa-

çon nous consoler de la perte des originaux. Mais tout a subi le sort commun des choses humaines, & ne laisse que matiére à nos regrets.

Quel dommage qu'une Histoire, comme celle de Polybe, soit perdue! Qui apporta jamais plus d'attention & d'exactitude à s'assurer des faits que lui? Pour ne se pas tromper dans la description des lieux, chose très-importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un siége, d'une bataille, ou d'une marche, il s'y étoit transporté lui-même, & avoit fait dans cette seule vûe une infinité de voiages. La vérité étoit son unique étude. C'est de lui que l'on tient cette maxime célébre, que la vérité est à l'Histoire, ce que les yeux sont aux animaux: que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'Histoire sans la vérité n'est qu'une narration amusante & infructueuse. *Polyb. lib. 1. pag. 13.*

Mais on peut dire qu'ici, ce qu'il y a de moins à regretter, ce sont les faits. Quelle perte irréparable que les excellentes régles de politique & les solides réflexions d'un homme, qui naturellement porté au bien public, en avoit fait toute son étude, qui pendant tant d'années, s'étoit trouvé dans les plus grandes affaires, qui avoit gouverné lui-même, & du gouvernement duquel on avoit été si satisfait! Voila ce qui fait le principal mérite de Polybe, & ce

qu'un Lecteur de bon goût doit principalement y chercher. Car, il en faut convenir, les réflexions (j'entends celles d'un homme sensé comme Polybe) sont l'ame de l'Histoire.

On lui reproche ses digressions. Elles sont longues & fréquentes, je l'avoue; mais remplies de tant de faits curieux & d'instructions utiles, qu'on doit, non seulement lui pardonner ce défaut, si c'en est un, mais même lui en savoir gré. D'ailleurs il faut se souvenir que Polybe avoit entrepris l'Histoire universelle de son tems, comme il en a donné le titre à son Ouvrage; ce qui doit suffire pour justifier ses digressions.

Denys d'Halicarnasse, Critique fort célébre dans l'antiquité, porte de notre Historien un jugement qui doit le rendre bien suspect lui-même en matiére de critique. Il dit nettement & sans circonlocution, qu'il n'y a point de patience à l'épreuve de la lecture de Polybe; & la raison qu'il en apporte, c'est que cet Auteur n'entend rien à l'arrangement des mots: c'est-à-dire qu'il auroit voulu trouver dans son Histoire des périodes arrondies, nombreuses, cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la sienne, ce qui est un défaut essentiel en matiére d'histoire. Un stile militaire, simple, négligé, se pardonne à un Ecrivain tel que le nôtre, plus attentif aux choses mêmes qu'aux tours & à la diction,

Je n'hésite donc point à préférer au jugement de ce Rhéteur celui de Brutus, qui loin de trouver la lecture de Polybe ennuieuse, s'en occupoit continuellement, & en faisoit des extraits dans ses heures de loisir. On le trouva appliqué à cette lecture la veille du jour où se donna la fameuse bataille de Pharsale.

Plut. in Brut. pag. 985.

DIODORE DE SICILE.

DIODORE étoit d'Agyrium ville de Sicile, ce qui l'a fait appeller *Diodore de Sicile*, pour le distinguer de plusieurs autres Ecrivains de ce nom. Il a vécu sous Jule César & sous Auguste.

Son Ouvrage a pour titre, *Bibliothéque Historique*. Il comprend en effet l'Histoire de presque tous les peuples de la terre, qu'il faisoit passer comme en revûe devant son Lecteur: Egyptiens, Assyriens, Médes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois, & d'autres encore. Il comprenoit quarante Livres, dont il nous trace lui-même l'idée & la suite dans sa Préface. Les six premiers, dit-il, contiennent ce qui s'est passé avant la guerre de Troie, c'est-à-dire tous les tems fabuleux: dont les trois premiers sont les antiquités barbares, dans les trois autres, les antiquités Grecques. Les onze suivans comprennent l'histoire de tous les peuples, depuis la guerre de Troie jus-

qu'à la mort d'Alexandre le Grand inclusivement. Dans les vingt-trois autres cette histoire générale est continuée jusqu'au commencement de la guerre contre les Gaulois, où Jule César, après avoir subjugué plusieurs nations Gauloises très-belliqueuses, porta les limites de l'Empire Romain jusqu'aux Iles Britanniques.

De ces quarante Livres, il ne nous en reste que quinze, avec quelques Fragmens qui nous ont été conservés principalement par Photius, & par les extraits de Constantin Porphyrogénéte. On a les cinq premiers de suite.

Dans le premier, Diodore traite de l'origine du monde, & de ce qui regarde l'Egypte.

Dans le second, des premiers Rois d'Asie, depuis Ninus jusqu'à Sardanapale: des Médes, des Indiens, des Scythes, des Arabes.

Dans le troisiéme, des Ethiopiens & des Libyens.

Dans le quatriéme, de l'Histoire fabuleuse des Grecs.

Dans le cinquiéme, de l'Histoire fabuleuse de la Sicile, & des autres Iles.

Les Livres 6, 7, 8, 9, & 10 sont perdus.

Les sept qui suivent, depuis l'onziéme jusqu'au dix-septiéme inclusivement, renferment l'histoire de quatre-vingts dix ans, depuis l'expédition de Xerxès dans la Gréce jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand.

Les trois ſuivans, ſavoir les 18, 19, & 20, traitent des différens & des guerres entre les ſucceſſeurs d'Alexandre juſqu'aux diſpoſitions pour la bataille d'Ipſus. Et là finit ce qui nous reſte de l'Hiſtoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéreſſant, & dans le moment même où va ſe donner un combat qui décidera du ſort des ſucceſſeurs d'Alexandre.

Dans ces dix derniers Livres, qui renferment proprement l'Hiſtoire ſuivie des Perſes, des Grecs, & des Macédoniens, Diodore y joint auſſi l'hiſtoire des autres peuples, & en particulier celle des Romains, ſelon que les événemens en concourent avec ſon principal ſujet.

Diodore nous marque lui-même dans ſa Préface qu'il emploia trente années à la compoſition de ſon Hiſtoire. Le long ſéjour qu'il fit à Rome, lui fut pour cela d'un grand ſecours. Il parcourut auſſi, non ſans courir beaucoup de riſques, pluſieurs provinces de l'Europe & de l'Aſie, pour s'aſſurer par lui-même de la ſituation des villes & des autres lieux dont il devoit parler, ce qui n'eſt pas indifférent pour la perfection de l'Hiſtoire.

Son ſtile n'eſt point élégant ni orné, mais ſimple, clair, intelligible; & cette ſimplicité n'a rien de bas, ni de rampant.

Il n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'hiſtoire par de fréquentes & de lon- *Diod. lib. 20. pag. 746.*

gues harangues : il n'en rejette pourtant pas entiérement l'uſage, & croit qu'on les peut emploier fort à propos, quand l'importance de la matiére ſemble le demander. Après la défaite de Nicias on délibéra dans l'aſſemblée de Syracuſe quel traitement on devoit faire aux priſonniers Athéniens. Diodore raporte les harangues de deux Orateurs, qui ſont longues, & fort belles, ſurtout la premiére.

Diod. lib. 13. pag. 142-161.

On ne doit pas compter abſolument ſur les dates de Chronologie, ni ſur les noms ſoit des Archontes d'Athénes, ſoit des Tribuns des ſoldats & Conſuls de Rome, où il s'eſt gliſſé pluſieurs fautes.

Cette Hiſtoire préſente de tems en tems des réflexions fort ſenſées & fort judicieuſes. Diodore ſurtout a grand ſoin de raporter le ſuccès des guerres & des autres entrepriſes, non au hazard ou à une fortune aveugle, comme le font pluſieurs Hiſtoriens, mais à une Sageſſe & à une Providence qui préſide à tous les événemens.

Tout bien peſé & bien examiné, on doit faire un grand cas des Ouvrages de Diodore qui ſont parvenus juſqu'à nous, & regretter beaucoup la perte des autres, qui auroient jetté une grande lumiére ſur toute l'Hiſtoire ancienne.

DENYS D'HALICARNASSE.

L'HISTORIEN dont nous parlons nous apprend

apprend lui-même dans la Préface de son Ouvrage le peu que l'on sait touchant sa personne & son Histoire. Il étoit d'Halicarnasse, ville de Carie dans l'Asie Mineure, patrie du grand Hérodote. Il eut pour pere Alexandre, qui n'est point connu d'ailleurs.

Il aborda en Italie vers le milieu de la cent quatre-vingt-septiéme Olympiade, dans le tems que César Auguste mit fin à la guerre civile qu'il soutint contre Antoine. Il demeura vingt-deux ans à Rome, & il emploia ce tems à y apprendre dans une grande exactitude la langue Latine, à s'instruire de la litérature & des écrits des Romains, & surtout à s'informer avec soin de ce qui avoit raport à l'Ouvrage qu'il méditoit; car il paroit que c'étoit là le motif de son voiage.

AN. M. 3973. AV. J. C. 31.

Pour se mettre en état d'y mieux réussir, il fit une étroite liaison avec ce qu'il y avoit de plus savans hommes à Rome, & eut avec eux de fréquens entretiens. A ces conversations de vive voix qui étoient pour lui d'un grand secours, il joignit une étude profonde des Historiens Romains les plus estimés, tels que Caton, Fabius Pictor, Valerius Antias, Licinius Macer, que Tite-Live cite fort souvent.

Quand il se crut suffisamment instruit de tout ce qu'il jugeoit nécessaire à l'exécution de son dessein, il se mit à travailler.

Le titre de son Ouvrage est *Les Antiquités Romaines* ; & il l'appella ainsi, parce qu'en écrivant l'Histoire de Rome, il remonte jusqu'à sa plus ancienne origine. Il avoit conduit son Histoire jusqu'au commencement de la premiére guerre Punique, & il s'étoit arrêté à ce terme, parce que son plan étoit d'éclaircir la partie de l'Histoire Romaine la moins connue. Or, depuis les guerres Puniques, cette histoire a été écrite par des Auteurs contemporains qui étoient entre les mains de tout le monde.

Des vingt Livres qui composoient les Antiquités Romaines, nous n'avons que les onze premiers, qui ne ménent qu'à l'an 312 de la fondation de Rome. Les neuf derniers qui renfermoient tout ce qui se passa jusques à l'an 488 selon Caton, 490 selon Varron, sont péris par l'injure du tems. A chacun des Auteurs anciens dont nous parlons, nous sommes presque toujours obligés de regretter la perte d'une partie de leurs Ouvrages, surtout quand ces Auteurs sont excellens, comme l'est celui dont il s'agit ici.

On a encore de lui quelques Fragmens au sujet des Ambassades, qui sont des morceaux détachés, & fort imparfaits. Les deux Titres qui nous restent de Constantin Porphyrogénéte nous en ont conservé aussi plusieurs fragmens.

Photius, dans sa Bibliothéque, parle des vingt Livres des Antiquités, comme d'un Ouvrage entier qu'il avoit lu. Il cite de plus un Abrégé que Denys d'Halicarnasse avoit fait de son Histoire en cinq Livres. Il en loue la justesse, l'élégance, & la précision; & il ne fait point de difficulté de dire que cet Historien, dans son Epitome, s'étoit surpassé lui-même.

Nous avons deux Traductions assez récentes de l'Histoire de Denys d'Halicarnasse, qui ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Il ne m'appartient point d'en faire la comparaison, ni de mettre l'une au-dessus de l'autre: je laisse ce soin au Public, qui est en droit de porter son jugement sur les Ouvrages qui lui sont abandonnés. Je me propose seulement d'en faire grand usage dans la composition de l'Histoire Romaine.

Le Pere le Jay, Jésuite, dans la Préface qu'il a mise à la tête de sa Traduction de Denys d'Halicarnasse, trace de cet Auteur un portrait & un caractére, auquel il seroit difficile de rien ajouter. Je ne ferai presque que le copier, mais en l'abrégeant dans quelques endroits.

Tous les Ecrivains anciens & modernes, qui ont parlé avec quelque connoissance de son Histoire, reconnoissent dans lui un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, & une criti-

que judicieuſe. Il étoit verſé dans tous les beaux arts, bon Philoſophe, ſage Politique, excellent Rhéteur. Il s'eſt peint dans ſon Ouvrage ſans y penſer. On l'y voit ami de la vérité, éloigné de toute prévention, tempérant, plein de zéle pour ſa religion, déclaré contre les impies qui nioient une Providence.

Il ne ſe contente pas de raconter les guerres du dehors : il décrit avec le même ſoin les exercices de la paix, qui contribuent au bon ordre du dedans, & qui ſervent à entretenir l'union & la tranquillité parmi les citoiens. Il ne fatigue point par des narrations ennuieuſes. S'il s'écarte en des digreſſions, c'eſt toujours pour apprendre quelque choſe de nouveau, & capable de faire plaiſir à ſes Lecteurs. Il mêle dans ſes récits des réflexions morales & politiques qui ſont l'ame de l'Hiſtoire, & le principal fruit qu'on en doive tirer. Il traite les matiéres avec beaucoup plus d'abondance & d'étendue que Tite-Live; & ce que celui-ci renferme dans ſes trois premiers Livres, l'Auteur Grec en fait la matiére d'onze Livres.

Il eſt conſtant que, ſans ce qui nous reſte de Denys d'Halicarnaſſe, nous ignorerions pluſieurs choſes, dont Tite-Live & les autres Hiſtoriens Latins ont négligé de nous inſtruire, & dont ils ne parlent que très ſuperficiellement. Il eſt le ſeul

qui nous ait fait connoitre à fond les Romains : qui ait laiſſé à la poſtérité un détail circonſtancié de leurs Cérémonies, du Culte de leurs dieux, de leurs Sacrifices, de leurs Mœurs, de leurs Coutumes, de leur Diſcipline, de leurs Triomphes, de leurs Comices ou Aſſemblées, du dénombrement & de la diſtribution du peuple en Claſſes & en Tribus. Nous lui ſommes redevables des Loix de Romulus, de celles de Numa & de Servius, & de beaucoup d'autres choſes pareilles. Comme il n'écrivoit ſon Hiſtoire que pour inſtruire les Grecs ſes compatriotes des faits & des mœurs des Romains, qui leur étoient inconnus, il s'eſt cru obligé à une plus grande attention ſur ce point que les autres Hiſtoriens Latins qui n'étoient pas dans le même cas que lui.

A l'égard du ſtile que l'Hiſtorien Grec & l'Hiſtorien Latin ont emploié dans la compoſition de leur Ouvrage, le Pere le Jay ſe contente du jugement qu'en a porté Henry Eſtienne ; » Que l'Hiſtoire Romai-» ne ne pouvoit être mieux écrite que l'a » fait en Grec Denys d'Halicarnaſſe, & » Tite-Live en Latin. «

Pour moi je ſuis bien éloigné de ſouſcrire à ce jugement, qui met une ſorte d'égalité entre Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live, & qui ſemble les ranger tous deux ſur une même ligne par raport au

ſtile. Je trouve entr'eux ſur ce point une différence infinie. Chez l'Auteur Latin, les deſcriptions, les images, les harangues, tout eſt plein de beauté, de nobleſſe, de grandeur, de force, de vivacité : chez le Grec, en comparaiſon de l'autre, tout eſt foible, prolixe, languiſſant. Je voudrois que les bornes de mon Ouvrage me permiſſent d'inſérer ici l'un des plus beaux faits de l'Hiſtoire ancienne de Rome, c'eſt le combat des Horaces & des Curiaces, & de comparer enſemble les deux récits. Dans Tite-Live, le Lecteur croit aſſiſter réellement au combat. Au premier aſpect des épées nues, au bruit & au cliquetis des armes, à la vûe du ſang qui coule des bleſſures des combattans, il ſe ſent pénétré d'horreur. Il partage avec les Romains & les Albains les divers ſentimens de crainte, d'eſpérance, de douleur, de joie, qui ſe ſuccédent alternativement de part & d'autre. Il eſt continuellement en ſuſpens dans l'attente inquiéte du ſuccès qui va décider du ſort des deux peuples. Le récit d'Halicarnaſſe, qui eſt beaucoup plus long, ne cauſe dans le Lecteur preſque aucun de ces mouvemens. On le parcourt de ſang froid, ſans ſortir de ſa ſituation tranquille & naturelle, & l'on n'eſt point comme enlevé hors de ſoi-même par les violentes ſecouſſes que l'on ſent dans Tite-Live à chaque changement qui arrive dans

le ſort des combattans. Denys d'Halicarnaſſe peut avoir par d'autres côtés pluſieurs avantages ſur Tite-Live : mais, pour le ſtile, il me ſemble qu'il ne peut point lui être comparé.

PHILON. APION.

Philon étoit un Juif d'Alexandrie, de la race Sacerdotale, & des plus illuſtres familles de toute la ville. Il avoit étudié avec un grand ſoin les Livres ſacrés qui faiſoient la ſcience des Juifs. Il ſe rendit auſſi très-célébre dans les Lettres humaines, & dans la Philoſophie, ſur-tout dans celle de Platon. Il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers l'Empereur Caïus Caligula, pour maintenir le droit de bourgeoiſie qu'ils prétendoient avoir dans cette ville.

Outre beaucoup d'autres Ouvrages, il écrivit en cinq Livres, ſelon Euſébe, les maux que les Juifs ſouffrirent ſous Caïus. Nous n'en avons conſervé que les deux premiers, dont l'un a pour titre *Légation à Caïus*. Les trois autres ont été perdus. On dit que Philon aiant lu ſous Claude en plein Sénat les écrits qu'il avoit faits contre l'impiété de Caïus, ils y furent ſi eſtimés, qu'on les fit mettre dans la Bibliothéque publique.

Euſeb. li. 2. cap. 5.

Ibid. c. 18.

Apion, ou Appion, étoit Egyptien, né à Oaſis à l'extrémité de l'Egypte. Mais

aiant obtenu le droit de bourgeoisie à Alexandrie, il se fit passer pour Alexandrin. Il étoit Grammairien de profession, comme on appelloit alors ceux qui étoient habiles dans les Lettres humaines, & dans la science de l'antiquité. Il fut mis à la tête des Députés que ceux d'Alexandrie envoiérent à Rome vers Caïus contre les Juifs de la même ville.

Suidas. *Aul. Gell. lib. 5. cap. 14.* Il avoit été élevé par Didyme célébre Grammairien d'Alexandrie. C'étoit un homme de grande Litérature, & qui possédoit parfaitement l'Histoire Grecque, mais fort plein de lui-même, & entêté de son mérite.

Ce qu'on cite de lui, c'est son Histoire d'Egypte, où il renfermoit presque tout ce qu'il y avoit de plus mémorable dans ce pays si fameux. Il y parloit fort mal contre les Juifs, & encore plus dans un autre Ouvrage, où il avoit ramassé contre eux toutes sortes de calomnies.

Aul. Gell. ib. L'histoire d'un esclave nommé Androcle, qui fut nourri trois ans par un lion qu'il avoit guéri d'une plaie, & reconnu ensuite par le même lion à la vue de toute la ville de Rome, lorsqu'il étoit exposé aux bêtes, doit être arrivée vers le tems dont nous parlons, puisqu'Apion, de qui Aulu-Gelle la cite, assuroit qu'il l'avoit vûe de ses yeux. L'esclave en eut la vie & la liberté pour récompense avec le lion

même. Cette hiſtoire eſt décrite fort au long dans Aulu-Gelle, & mérite d'être lûe.

JOSEPHE.

JOSEPHE étoit de Jéruſalem, & de la race Sacerdotale. Il naquit en la premiére année de Caïus. Il fut ſi bien inſtruit, qu'à l'âge de quatorze ans les Pontifes mêmes le conſultoient ſur ce qui regardoit la Loi. Après avoir examiné avec ſoin les trois ſectes qui partageoient alors les Juifs, il choiſit celle des Phariſiens. An. J.C. 37. *Joſeph. in vita ſua.*

A l'âge de dix-neuf ans, il commença à prendre part aux affaires publiques. An. J.C. 56.

Il ſoutint avec un courage incroiable le ſiége de Jotapat, qui dura près de ſept ſemaines. La ville fut priſe en la treiziéme année de Néron. Cette priſe couta bien cher aux Romains, & Veſpaſien y fut bleſſé. On y compta quarante mille Juifs de tués. Joſephe, qui étoit caché dans une caverne, fut enfin contraint de ſe rendre à Veſpaſien. An. J.C. 67

Je ne raporte point tout ce qui ſe paſſa depuis ce tems-là juſqu'au fameux ſiége & à la priſe de Jéruſalem : il en fait lui même le récit fort au long, & l'on peut le conſulter. Je remarque ſeulement que pendant toute cette guerre, & lors même qu'il étoit encore captif, Veſpaſien & Tite voulurent toujours l'avoir auprès d'eux : de ſorte qu'il ne s'y paſſoit rien du tout

dont il n'eût une entiére connoissance. Car il voioit lui-même tout ce qui se faisoit du côté des Romains, & l'écrivoit exactement; & il apprenoit des transfuges, qui s'adressoient tous à lui, ce qui se passoit dans la ville, qu'il ne manquoit pas sans doute aussi d'écrire aussitôt.

Ce fut apparemment après la prise de Jotapat, & lorsqu'il se vit engagé à vivre avec les Romains, qu'il apprit la langue Grecque. Il avoue qu'il ne put jamais la bien prononcer, parce qu'il ne l'avoit pas apprise de jeunesse, les Juifs estimant peu l'étude des Langues. Photius juge que sa phrase est pure.

Antiq. l. 20. cap. 9.

Phot. c. 47.

AN. J. C. 71. Après que la guerre fut finie, Tite s'en allant à Rome, l'y amena avec lui. Vespasien le fit loger dans la maison qu'il avoit avant que d'être Empereur, le fit citoien Romain, lui assigna une pension, lui donna des terres dans la Judée, & lui témoigna beaucoup d'affection tant qu'il vécut. Ce fut sans doute Vespasien, qui, en le faisant citoien, lui donna le nom de Flavius, qui étoit celui de sa famille.

Dans le loisir que Josephe avoit à Rome, il s'occupa à écrire l'Histoire de la guerre des Juifs sur les mémoires qu'il en avoit dressés. Il la composa d'abord en sa langue propre, qui étoit à peu près la même que la Syriaque. Il la traduisit ensuite en Grec pour les peuples de l'Empire, en remon-

tant jusqu'au tems d'Antiochus Epiphane & des Maccabées.

Josephe fait profession d'y raporter avec une entiére sincérité tout ce qui s'est fait de part & d'autre, ne se réservant de l'affection qu'il avoit pour sa nation, que le droit de plaindre quelquefois ses malheurs, & de détester les crimes des séditieux qui en avoient causé la ruine totale.

Dès que son Histoire Grecque fut achevée, il la présenta à Vespasien & à Tite, qui en furent extrêmement satisfaits. Celui-ci, dans la suite, ne se contenta pas d'ordonner qu'elle fût rendue publique, & mise dans une Bibliothéque ouverte à tout le monde; mais il signa de sa main l'exemplaire qui y devoit être mis, pour montrer qu'il vouloit que ce fût d'elle seule que tout le monde apprît ce qui s'étoit passé pendant le siége & la prise de Jérusalem.

Outre la sincérité & l'importance de cette Histoire, où l'on trouve l'accomplissement entier & litéral des prédictions de JESUS-CHRIST contre Jérusalem, & la vengeance terrible que Dieu tira de cette malheureuse nation pour la mort qu'elle avoit fait souffrir à son fils, l'Ouvrage en lui-même est fort estimé pour sa beauté. Le jugement que porte Photius de cette Histoire, c'est qu'elle est agréable, pleine d'élévation & de ma- *Phot. c. 47.*

jesté, mais sans excès & sans enflure; qu'elle est vive & animée; pleine de cette éloquence qui excite ou appaise à son gré les mouvemens de l'ame; remplie d'excellentes maximes de morale; que les harangues en sont belles & persuasives; & que quand il faut soutenir les deux partis opposés, elle est féconde en raisons adroites & plausibles pour l'un & pour l'autre. S. Jérome loue Josephe encore plus avantageusement en un seul mot, qui le caractérise parfaitement, en l'appellant le Tite-Live des Grecs.

Hieron. Epist. 22.

Après que Josephe eut écrit l'Histoire de la ruine des Juifs, il entreprit de faire l'Histoire générale de cette nation, en la commençant dès l'origine du monde, pour faire connoitre à toute la terre les grandes merveilles de Dieu qui s'y rencontrent. C'est ce qu'il exécuta en vingt Livres, auxquels il donne lui-même le titre d'antiquités, quoiqu'il les continue jusqu'à la douziéme année de Néron, en laquelle les Juifs se révoltérent. Il paroit qu'il adressa cet Ouvrage à Epaphrodite, homme curieux & savant. On croit que c'est ce célébre Affranchi de Néron, que Domitien fit mourir en l'an 95. Josephe acheva cet Ouvrage en la 56[e] année de son âge, qui étoit la 13[e] du régne de Domitien.

AN. J. C. 93.

In Præfat.

Il y fait profession de ne rien ajouter à ce qui est dans les Livres Saints, dont il a

tiré ce qu'il dit jusqu'après le retour de la captivité de Babylone, & de n'en rien retrancher. Mais il ne s'est pas acquitté de cette promesse aussi religieusement qu'il auroit été à souhaiter. Il ajoute quelques faits qui ne sont point de l'Ecriture, il en retranche un plus grand nombre, & en déguise quelques autres d'une maniére qui les rend tout humains, & leur fait perdre cette grandeur divine, & cette majesté que leur donne la simplicité de l'Ecriture. On ne peut pas aussi l'excuser de ce que souvent, après avoir raporté les plus grands miracles de Dieu, il en affoiblit l'autorité en laissant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra.

Josephe voulut joindre à ses Antiquités l'Histoire de sa vie, durant qu'il y avoit encore plusieurs personnes qui pouvoient le démentir s'il s'éloignoit de la vérité. Il AN. J. C. 96.
paroit en effet qu'il la fit aussitôt après; & on l'a considérée comme une partie du vingtiéme Livre de ses Antiquités. Il l'emploie presque toute à décrire ce qu'il fit étant Gouverneur de Galilée avant la venue de Vespasien.

Comme diverses personnes témoignoient douter de ce qu'il disoit des Juifs dans ses Antiquités, & objectoient que si cette nation eût été aussi ancienne qu'il la faisoit, les autres Historiens en auroient parlé: il entreprit sur cela un Ouvrage, non seule-

ment pour montrer que plusieurs Historiens avoient parlé des Juifs, mais aussi pour réfuter toutes les calomnies qui avoient été répandues contre eux par divers Auteurs, & particuliérement par Apion dont nous avons parlé; ce qui fait que tout l'ouvrage est ordinairement intitulé *contre Apion*.

Il n'y a point eu de Livres plus généralement estimés & goûtés que ceux de Josephe. La traduction en notre langue en parut dans un tems, où, faute de meilleures lectures, les Romans étoient entre les mains de tout le monde. Elle contribua beaucoup à faire tomber ce mauvais goût. En effet, on comprend aisément qu'il n'y a que des esprits faux, légers, superficiels, qui puissent s'attacher à de pareils Ouvrages, qui ne sont que l'effet des réveries creuses d'un Ecrivain sans poids & sans autorité, & les préférer à des histoires aussi belles & aussi solides que celles de Josephe. La vérité seule est la nourriture naturelle de l'esprit, & il faut qu'il soit malade pour lui préférer, ou même pour lui comparer des fictions & des fables.

PLUTARQUE.

AN. J. C. 48. PLUTARQUE naquit à Chéronée, ville de Béotie, cinq ou six ans avant la mort de l'Empereur Claude, autant qu'on le

peut conjecturer. La Béotie[a] étoit décriée chez les Anciens comme un pays qui ne portoit point d'hommes d'esprit ni de mérite. Plutarque, sans parler de Pindare & d'Epaminondas, est une bonne réfutation de cet injuste préjugé, & une preuve évidente, qu'il n'y a point de terroir, comme il le dit lui-même, où l'esprit & la vertu ne puissent naître.

Il descendoit d'une des plus honnêtes & des plus considérables familles de Chéronée. On ignore le nom de son pere : il en parle comme d'un homme d'un grand mérite & d'une grande érudition. Son aïeul s'appelloit Lamprias, à qui il rend ce témoignage, qu'il étoit très éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il se surpassoit lui-même lorsqu'il étoit à table avec ses amis. Car alors son esprit s'animoit d'un nouveau feu, & son imagination toujours heureuse, devenoit plus vive & plus féconde ; & Plutarque nous a conservé ce bon mot que Lamprias disoit de lui-même : *Que la chaleur du vin faisoit sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin & de plus exquis.*

Plutarque nous apprend qu'il recevoit des leçons de Philosophie & de Mathématiques sous le Philosophe Ammonius à Delphes, pendant le voiage que Néron

a Bœotum in crasso jurares aëre natum. *Horat.*

fit en Gréce : il pouvoit alors avoir 17 ou 18 ans.

Il paroit que les talens de Plutarque éclatérent de bonne heure dans ſon pays. Car, encore jeune, on le députa avec un autre citoien vers le Proconſul pour quelque affaire importante. Son Collégue étant demeuré en chemin, il acheva ſeul le voiage, & fit ce que portoit leur commiſſion. A ſon retour, comme il ſe diſpoſoit à en rendre compte au public, ſon pere le prenant en particulier, lui parla de la ſorte: » Mon fils, dans le raport que vous allez » faire, gardez-vous bien de dire, *Je ſuis* » *allé, j'ai parlé, j'ai fait :* mais dites » toujours, *Nous ſommes allés, nous avons* » *parlé, nous avons fait*, en aſſociant vo- » tre Collégue à toutes vos actions, afin » que la moitié du ſuccès ſoit attribuée à » celui que la patrie a honoré de la moitié » de la commiſſion, & que par ce moien » vous écartiez de vous l'envie qui ſuit » preſque toujours la gloire d'avoir réuſſi. « C'eſt ici une leçon bien ſage, & rarement pratiquée par ceux qui ont des Collégues, ou dans le commandement des armées, ou dans l'adminiſtration des affaires, ou dans quelque commiſſion que ce ſoit ; à qui il arrive ſouvent, par un amour propre mal entendu, & par une baſſeſſe d'ame odieuſe & mépriſable, de vouloir s'attribuer à eux ſeuls l'honneur d'un ſuccès qui leur eſt

Plut. in Moral. pag. 816

commun avec leurs Collégues. Ils ne font pas réflexion, que la gloire ſuit ordinairement ceux qui la fuient, & qu'elle leur rend avec uſure ce qu'ils en ont bien voulu communiquer aux autres. Il fit pluſieurs voiages en Italie : on en ignore le ſujet. On peut ſeulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le deſſein d'achever & de perfectionner ſon Ouvrage des Vies des hommes illuſtres, l'obligea à faire un plus grand ſéjour à Rome, qu'il n'auroit fait ſans cela. Ce qu'il dit dans la vie de Démoſthéne, appuie cette conjecture. *In vit. Demoſth. p. 840.* » Selon lui, un homme qui a entrepris » de raſſembler des faits, & d'écrire une » Hiſtoire compoſée d'événemens qui ne » ſont ni ſous ſa main, ni arrivés dans ſon » pays, mais étrangers, divers, & épars » çà & là dans pluſieurs differens Ecrits, a » beſoin d'être dans une grande ville bien » peuplée, & où régne le goût des belles » choſes. Un tel ſéjour le met en état d'a» voir quantité de Livres en ſa diſpoſition, » & de s'inſtruire, par la converſation, de » toutes les particularités qui ont échapé » aux Ecrivains, & qui, s'étant conſer» vées dans la mémoire des hommes, n'en » ont acquis que plus d'autorité par cette » eſpéce de tradition. C'eſt le moien de ne » pas faire un Ouvrage imparfait, & qui » manque de ſes principales parties.

Il eſt impoſſible de dire préciſément en

quel tems il fit ses voiages. On peut seulement assurer qu'il n'alla à Rome pour la premiére fois qu'à la fin du régne de Vespasien, & qu'il n'y alla plus après celui de Domitien. Car il paroit qu'il fut fixé dans sa patrie peu de tems après la mort du dernier, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans.

Le motif qui le porta à y fixer sa retraite pour toujours, est digne de remarque. *Je suis né*, disoit-il, *dans une ville fort petite; & pour l'empécher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir.* En effet quelle gloire ne lui a-t-il pas procurée! Caton d'Utique, aiant persuadé, non sans peine, au Philosophe Athénodore de venir avec lui d'Asie à Rome, fut si flaté & si content de cette conquête, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant, & plus utile, que ceux de Luculle & de Pompée, qui avoient triomphé des Nations & des Roiaumes de l'Orient. Si un Etranger, célébre par sa sagesse, fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand Philosophe, un grand Ecrivain à la ville qui l'a porté, & où il a choisi de finir ses jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de plus grands avantages. M. Dacier a raison de dire que rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que ce sentiment d'amour & de tendresse qu'il témoigna à

Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune, & pour s'aggrandir: mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition, pour faire, s'il est permis de parler ainsi, la fortune de leur patrie.

Plutarque a bien illustré la sienne. Qu'on nomme Chéronée, personne presque ne se souvient que ce fut là que Philippe remporta sur les Athéniens & sur les Béotiens cette grande victoire, qui le rendit maître de la Gréce; mais une infinité de gens disent: C'est là que Plutarque est né, c'est où il a fini ses jours, & où il a écrit la plupart de ces beaux Traités qui seront éternellement utiles au genre humain.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, sa maison étoit toujours remplie d'amateurs des belles connoissances, parmi lesquels on comptoit les plus illustres personnages de la ville, qui alloient entendre ses discours sur les différentes matiéres de Philosophie. Car, dans ce tems-là, les premiéres personnes de l'Etat, & les Empereurs même, se faisoient un honneur & un plaisir d'assister aux leçons des grands Philosophes & des Rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empressement avec lequel ces discours publics de Plutarque étoient écoutés, & de l'attention qu'on lui donnoit, par ce qu'il raconte lui-même dans son Traité de la Curiosité.

Pag. 522. » Autrefois à Rome, dit-il, un jour que » je parlois en public, Arulenus Rusticus, » celui que Domitien fit mourir ensuite à » cause de l'envie qu'il portoit à sa gloire, » étoit du nombre de mes auditeurs. » Comme j'étois au milieu de mon discours, un Officier entra, & lui rendit » une Lettre de César, (apparemment de » Vespasien.) D'abord un grand silence » régna dans l'assemblée, & je m'arrétai » pour lui donner le tems de lire sa Lettre: » mais il ne le voulut point, & n'ouvrit sa » Lettre qu'après que j'eus achevé, & que » l'assemblée fut congédiée. » C'étoit peut-être pousser un peu trop loin la considération pour l'Orateur. Défaut peu commun, & qui part d'un principe bien louable!

Plutarque ne faisoit ses dissertations qu'en Grec. Car, quoique la langue Latine fût en usage dans tout l'Empire, il ne la connoissoit pas assez pour la parler. Pag. 846. Il nous dit lui-même, dans la vie de Démosthéne, que pendant son séjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le tems de l'apprendre à cause des affaires publiques dont il étoit chargé, & du grand nombre de personnes qui alloient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la Philosophie; qu'il ne commença que fort tard à lire les Ecrits des Romains, & que les termes de cette langue n'avoient pas tant servi à lui faire

entendre les faits, que la connoiſſance qu'il avoit déja des faits, l'avoient conduit à entendre les termes. Mais la langue Grecque étoit fort connue à Rome, & elle étoit même, à proprement parler, la langue des ſciences, témoin les Ouvrages de l'Empereur Marc Auréle, qui écrivit en Grec ſes admirables Réflexions. Ce défaut de connoiſſance de la langue Latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ſes Ecrits.

Il eut dans ſa patrie les charges les plus conſidérables : car il fut Archonte, c'eſt-à-dire premier Magiſtrat. Mais il avoit exercé auparavant des emplois inférieurs, & les avoit exercés avec le même ſoin, la même application, & la même ſatisfaction, qu'il exerça enſuite les plus importans. Il étoit perſuadé, & il enſeignoit par ſon exemple, que dans les emplois dont la patrie nous charge, quelque bas qu'ils paroiſſent, il n'y a rien qui nous rabaiſſe, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme ſage de les annoblir par la maniére dont il s'en acquitte, ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas.

In Moral. p. 811.

Comme Plutarque remplit exactement tous les devoirs de la vie civile, & qu'il fut en même tems bon fils, bon frere, bon pere, bon mari, bon maître, bon citoien : il eut la joie auſſi de trouver dans ſon domeſtique & dans l'intérieur de ſa famille

toute la paix & la satisfaction qu'il pouvoit desirer : bonheur qui n'est pas commun, & qui est le fruit d'un esprit sage, modéré, & complaisant. Il parle fort avantageusement de ses freres, de ses sœurs, & de sa femme. Elle étoit des meilleures familles de Chéronée, & on la regardoit comme un modéle de sagesse, de modestie, & de vertu : elle s'appelloit Timoxéne. Il en eut quatre garçons de suite, & une fille. Il perdit deux de ses fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans, après deux de ses freres. Nous avons la lettre de consolation qu'il écrivit à sa femme sur la mort de cette enfant.

Consol. ad uxor. p. 608. &c.

Il eut un neveu, appellé Sextus, Philosophe d'un si grand savoir & d'une si grande réputation, qu'il fut appellé auprès de l'Empereur Marc Auréle, pour lui enseigner les Lettres Grecques. Cet Empereur lui rend un témoignage bien glorieux dans le premier Livre de ses Réflexions. *Sextus, dit-il, m'a enseigné par son exemple à être doux, à gouverner ma maison en bon pere de famille, à avoir une gravité simple sans affectation, à tâcher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis, à souffrir les ignorans & les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde,* &c. Voila beaucoup d'excellentes qualités,

furtout celle qui le portoit *à deviner & à prévenir les ſouhaits & les beſoins de ſes amis*, parce qu'elle marque que Marc Aurèle connoiſſoit le devoir eſſentiel d'un Prince, qui eſt d'être intimement perſuadé, que, par ſa qualité de Prince, il eſt né pour les autres, & non les autres pour lui. Il en faut dire autant de tous ceux qui ſont en place.

Il eſt tems de venir aux Ouvrages de Plutarque. On les partage en deux claſſes; les Vies des hommes illuſtres, & les Traités de Morale.

Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, de leçons très-utiles pour la conduite de la vie particuliére & pour l'adminiſtration des affaires publiques, de principes même admirables ſur la Divinité, ſur la Providence, ſur l'immortalité de l'ame; mais le tout avec un mélange d'opinions abſurdes & ridicules, tel qu'il ſe trouve dans preſque tous les payens. L'ignorance de la bonne Phyſique rend auſſi la lecture de pluſieurs de ſes Traités fort ennuieuſe & rebutante.

La partie des Ouvrages de Plutarque la plus eſtimée, eſt celle qui comprend les Vies des hommes illuſtres Grecs & Latins, qu'il apparie & compare enſemble. Nous n'avons pas toutes celles qu'il a compoſées : on en a perdu au moins

ſeize. Celles, dont la perte doit être le plus regrettée, ſont les Vies d'Epaminondas & des deux Scipions Africains. Il nous manque auſſi les comparaiſons de Thémiſtocle & de Camille, de Pyrrhus & de Marius, de Phocion & de Caton, de Céſar & d'Alexandre.

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme de bon goût & de bon jugement, interrogé lequel de tous les Livres de l'antiquité profane il voudroit conſerver, s'il n'en pouvoit ſauver qu'un ſeul à ſon choix d'un incendie commun, ſe ſoit déterminé pour les Vies de Plutarque.

C'eſt l'ouvrage le plus accompli que nous ayions, & le plus propre à former les hommes, ſoit pour la vie publique & les fonctions du dehors, ſoit pour la vie privée & domeſtique. Plutarque ne ſe laiſſe point éblouir, comme la plupart des Hiſtoriens, par les actions d'éclat, qui font beaucoup de bruit, & qui attirent l'admiration du vulgaire & du plus grand nombre des hommes. Il juge des choſes ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Les ſages réflexions qu'il mêle dans ſes écrits, accoutument ſes Lecteurs à en juger de la même ſorte, & leur apprennent en quoi conſiſte la véritable grandeur & la ſolide gloire. Il refuſe inflexiblement ces titres honorables à tout ce qui ne porte point le caractére de juſtice, de

de vérité, de bonté, d'humanité, d'amour du bien public, & qui n'en a que les apparences. Il ne s'arréte point aux actions extérieures & brillantes, où les Princes, les Conquérans, & tous les Grands de la terre, attentifs à se faire un nom, jouent chacun leur rôle sur la scéne du monde, y représentent, pour ainsi dire, un personnage passager, & réussissent à se contrefaire pour un tems. Il les démasque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes; & pour les mettre hors d'état de se dérober à sa vûe perçante, il les suit avec son Lecteur jusques dans l'intérieur de leurs maisons, les examine, s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, dans leur deshabillé, préte l'oreille à leurs conversations les plus familiéres, les considére à table où l'on ne sait ce que c'est que de se contraindre, & dans le jeu où l'on se gêne encore moins. Voilà ce qu'il y a de merveilleux dans Plutarque, & ce qui est, ce me semble, trop négligé par nos Historiens, qui évitent comme bas & rampant un certain détail d'actions communes, qui font pourtant mieux connoitre les hommes que les plus éclatantes. Ces détails, loin de défigurer les Vies de Plutarque, sont précisément ce qui en rend la lecture & plus agréable, & plus utile.

Qu'il me soit permis d'apporter ici un

exemple de ces sortes d'actions. Je l'ai déja cité dans le Traité des Etudes, à l'endroit où j'examine en quoi consiste la véritable Grandeur.

M. de Turenne ne partoit jamais pour ses campagnes, qu'il n'eût fait avertir auparavant tous les Ouvriers qui avoient fait quelque fourniture pour sa maison, de remettre leurs Mémoires entre les mains de son Intendant. La raison qu'il en apportoit, c'est qu'il ne savoit pas s'il reviendroit de la campagne. Cette circonstance peut paroitre petite & basse à de certaines personnes, & peu digne d'entrer dans l'histoire d'un aussi grand homme que M. de Turenne. Plutarque n'en auroit pas pensé ainsi; & je suis persuadé que l'Auteur de la nouvelle vie de ce Prince, qui est un homme sensé & judicieux, ne l'auroit pas omise s'il en eût été informé. Elle marque en effet un fond de bonté, d'équité, d'humanité, & même de religion, qui ne se trouve pas toujours dans les grands Seigneurs, insensibles quelquefois aux plaintes du pauvre & de l'artisan, dont le paiement néanmoins, selon l'Ecriture, différé seulement de quelques jours, crie vengeance au ciel, & ne manque pas de l'obtenir.

Pour ce qui regarde le stile de Plutarque, sa diction n'est pas pure, ni élégante: mais en récompense elle a une force & une

énergie merveilleusement propre à peindre en peu de mots de vives images, à lancer des traits perçans, & à exprimer des pensées nobles & sublimes. Il emploie assez fréquemment des comparaisons, qui jettent beaucoup de grace & de lumiére dans ses réflexions & dans ses récits. Il a des harangues d'une beauté inimitable, presque toujours dans le stile fort & véhément.

Il faut que les beautés de cet Auteur soient bien solides, & bien frapées au coin du bon goût, pour se faire encore sentir, comme elles font, dans le vieux Gaulois d'Amiot. Mais j'ai tort. Ce vieux Gaulois a un air de fraîcheur qui le fait rajeunir, ce semble, de jour en jour. Aussi de très-habiles gens aiment mieux emploier la traduction d'Amiot, que de traduire eux-mêmes les passages de Plutarque qu'ils citent, *ne croiant pas* (c'est M. Racine qui parle ainsi) *pouvoir en égaler les graces.* Je ne le lis jamais, sans regretter la perte d'une infinité de bons mots de ce vieux langage, presque aussi énergiques que ceux de Plutarque. Nous laissons notre langue s'appauvrir tous les jours, au lieu de songer, à l'exemple des Anglois nos voisins, à découvrir des moiens de l'enrichir. On dit que nos Dames, par trop de délicatesse, sont cause en partie de cette disette où notre langue court risque d'être réduite. Elles auroient grand tort, & devroient bien

Dans la Préface de Mitridate.

plutôt favoriser par leurs suffrages, qui en entraînent beaucoup d'autres, la sage hardiesse d'Ecrivains d'un certain rang & d'un certain mérite : comme ceux-ci de leur côté, devroient aussi devenir plus hardis, & hazarder plus de nouveaux mots qu'ils ne font, mais toujours avec une retenue & une discrétion judicieuse.

On a pourtant obligation à M. Dacier d'avoir substitué une nouvelle traduction des Vies de Plutarque à celle d'Amiot, & d'avoir mis par-là beaucoup plus de personnes en état de les lire. Elle pouvoit être plus élégante & plus travaillée. Mais un Ouvrage d'une si vaste étendue, pour être conduit à la derniére perfection, demanderoit la vie d'un homme entiére.

ARRIEN.

ARRIEN étoit de Nicomédie. Sa science & son éloquence, qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon, l'élevérent dans Rome à toutes les dignités, jusqu'au Consulat même. On peut croire que c'est le même qui gouverna la Cappadoce dans les derniéres années d'Adrien, & qui repoussa les Alains. Il vécut à Rome sous Adrien, Antonin, & Marc Auréle.

Il étoit disciple d'Epictéte, le plus célébre Philosophe de ce tems-là. Il avoit fait en huit Livres un Ouvrage sur *les Entretiens d'Epictéte :* nous n'en avons que

les quatre premiers. Il avoit composé encore beaucoup d'autres Ouvrages.

On a les ſept Livres qu'il a écrits ſur les expéditions d'Alexandre: Hiſtoire d'autant plus eſtimable, qu'elle part de la main d'un Ecrivain qui étoit en même tems homme de guerre, & bon politique. Auſſi Photius lui donne-t-il la gloire d'avoir écrit mieux que perſonne la vie de ce Conquérant. Ce Critique nous a donné un abrégé de celles des Succeſſeurs d'Alexandre, qu'Arrien avoit auſſi écrites en dix autres Livres. Il ajoute que le même Auteur avoit fait un Livre ſur les Indes: & on l'a encore, mais on en a fait un huitiéme Livre de l'Hiſtoire d'Alexandre.

Il a fait auſſi la deſcription des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue une autre de celles de la mer Rouge, c'eſt-à-dire des côtes Orientales de l'Afrique, & de celles de l'Aſie juſqu'aux Indes. Mais il ſemble qu'elle ſoit d'un Auteur plus ancien, contemporain de Pline le Naturaliſte.

ELIEN. (*Claudius Ælianus.*)

ELIEN étoit de Préneſte, mais avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie à Rome: c'eſt pourquoi il ſe dit lui-même Romain. Il a fait un petit Ouvrage en quatorze Livres, qui a pour titre *Hiſtoriæ variæ*, c'eſt-à-dire *Mélange d'Hiſtoires*; & un autre en dix-ſept Livres ſur l'hiſtoire

des animaux. Nous avons un Ecrit en Grec & en Latin ſur l'ordre obſervé par les Grecs dans l'arrangement des armées, adreſſé à Adrien, & fait par un Elien. Tous ces Ouvrages peuvent être du même Auteur, qu'on croit être celui dont Martial loue l'éloquence dans une épigramme.

Lib. 11. Epigr. 24.

APPIEN.

APPIEN étoit d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Trajan, d'Adrien, & d'Antonin. Il plaida quelque tems à Rome : puis il eut l'Intendance du domaine des Empereurs.

Il écrivit l'Hiſtoire Romaine, non tout de ſuite comme Tite-Live, mais faiſant un Ouvrage à part de chacune des nations ſubjuguées par les Romains, où il mettoit ſelon l'ordre des tems tout ce qui regardoit la même nation. Ainſi ſon deſſein étoit de faire une Hiſtoire exacte des Romains, & de toutes les provinces de leur Empire, juſqu'à Auguſte: & il alloit auſſi quelquefois juſqu'à Trajan. Photius en compte vingt-quatre Livres, & il n'avoit pas néanmoins encore vû tous ceux dont Appien parle dans ſa préface.

Nous en avons aujourd'hui l'Hiſtoire des guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Eſpagne, d'Annibal ; des fragmens de celles d'Illyrie ; cinq Livres des guerres civiles

au lieu des huit que marque Photius, & quelques fragmens de plusieurs autres, que M. Valois a tirés des Recueils de Constantin Porphyrogénéte, avec des Extraits semblables de Polybe, & de divers autres Historiens.

Photius remarque que cet Auteur aime extrémement la vérité de l'Histoire, & qu'il apprend autant qu'aucun autre l'art de la guerre : que son stile est simple & sans superfluité, mais vif & animé. Dans ses harangues il donne d'excellens modéles de la maniére dont il faut s'y prendre, soit pour redonner du courage à des soldats abbatus, soit pour les adoucir quand ils s'emportent avec trop de violence. Il prend beaucoup de choses de Polybe, & copie souvent Plutarque.

DIOGENE LAERCE.

DIOGENE LAERCE, ou *de Laërte*, a vécu sous Antonin, ou peu après lui. D'autres ne le mettent que sous Sévére & ses successeurs. Il a écrit en dix Livres les vies des Philosophes, dont il raporte avec soin les sentimens & les Apophthégmes. Cet Ouvrage est fort utile pour connoitre les différentes sectes des anciens Philosophes.

Le surnom *de Laërte* qu'on a accoutumé de lui donner, marque apparemment son pays, qui pouvoit être le château

ou la ville de Laërte dans la Cilicie.

On tire de ses écrits qu'après avoir bien étudié l'histoire & les dogmes des Philosophes, il avoit embrassé la secte des Epicuriens, les plus éloignés de la vérité, & les plus opposés à la vertu.

DION CASSIUS. (*Cocceius*, ou *Cocceianus.*)

Dion étoit de Nicée en Bithynie. Il a vécu sous les Empereurs Commode, Pertinax, Sévére, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre, qui eurent toujours pour lui une grande considération, & lui confiérent les Gouvernemens & les postes de l'Empire les plus importans. Alexandre le nomma pour être une seconde fois Consul. Après ce Consulat, il obtint la permission d'aller passer le reste de sa vie en son pays à cause de ses infirmités.

An. J. C. 229.

Suidas. Phot.

Il a écrit en huit Decades, c'est-à-dire en quatre-vingts Livres, toute l'Histoire Romaine, depuis la venue d'Enée en Italie jusqu'à l'Empereur Alexandre. Il nous apprend lui-même qu'il emploia dix ans à ramasser des Mémoires de tout ce qui s'étoit passé depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Sévére, & douze autres années à en composer l'histoire jusqu'à celle de Commode. Il y joignit ensuite celle des autres Empereurs avec le plus d'exactitude qu'il put jusqu'à la mort

Dio. lib. 71. pag. 819.

Id. lib. 80. pag. 917.

d'Héliogabale, & un ſimple abrégé des huit premiéres années d'Alexandre, parce qu'aiant été peu en Italie pendant ce tems-là, il n'avoit pas pu ſi bien ſavoir comment les choſes s'étoient paſſées.

Photius remarque que ſon ſtile eſt élevé & proportionné à la grandeur de ſon ſujet: que ſes termes ſont magnifiques, que ſa phraſe & ſon tour ſentent l'antiquité: qu'il a pris Thucydide pour ſon modéle, qu'il l'imite excellemment dans ſa maniére de narrer & dans ſes harangues, & qu'il l'a ſuivi preſque en tout, ſinon qu'il eſt plus clair. Cet éloge eſt bien favorable à Dion, mais je ne ſai s'il ne paſſe pas un peu les bornes du vrai.

Voſſius dit, & Lipſe avoit penſé de même avant lui, qu'on ne peut pardonner à cet Hiſtorien de n'avoir pas ſû eſtimer la vertu ſelon ſon prix, & d'avoir décrié les plus grands hommes de l'antiquité, comme Cicéron, Brutus, Caſſius, Séné-que, ſoit par une malignité d'eſprit, ſoit par une corruption de mœurs & de jugement. Le fait eſt conſtant; & quoi qu'il en ſoit du motif, la choſe en ſoi ne peut jamais lui faire d'honneur.

Il avoit fait, comme nous avons dit, quatre-vingts Livres de l'Hiſtoire Romaine: mais il ne nous reſte qu'une bien petite partie de ce grand Ouvrage. Car les trente-quatre premiers Livres ſont perdus,

avec la plus grande partie du trente-cinquiéme, hors quelques fragmens. Les vingt ſuivans, depuis la fin du trente-cinquiéme juſqu'au cinquante-quatriéme, eſt ce qu'on en a de plus entier. Voſſius croit que les ſix ſuivans, qui vont juſqu'à la mort de Claude, le ſont auſſi. Mais Buchérius ſoutient qu'ils ſont fort tronqués : & cela paroit fort vraiſemblable. Nous n'avons des vingt derniers que quelques fragmens.

Ce qui ſupplée un peu à ce défaut, c'eſt un abrégé de Dion, depuis le trente-cinquiéme Livre & le tems de Pompée juſqu'à la fin, composé par Jean Xiphilin, Patriarche de Conſtantinople, dans l'onziéme ſiécle. On trouve que cet abrégé eſt aſſez juſte, Xiphilin n'aiant rien ajouté à Dion qu'en très peu d'endroits où cela étoit néceſſaire, & s'étant d'ordinaire ſervi de ſes propres termes. L'Hiſtoire de Zonare ſe peut dire encore un abrégé de Dion : car il le ſuit fidélement, & nous apprend quelquefois des choſes que Xiphilin avoit omiſes.

HÉRODIEN.

ON NE SAIT de la vie d'Hérodien autre choſe, ſinon qu'il étoit d'Alexandrie, fils d'un Rhéteur nommé Apollonius le *Dyſcole* ou le Difficile, & qu'il ſuivit la profeſſion de ſon pere. Il eſt fort connu par les huit Livres qu'il nous a donnés de

l'Histoire des Empereurs, depuis la mort de M. Auréle jusqu'à celle de Maxime & de Balbin. Il nous assure lui-même que l'histoire de ces soixante années est celle de son tems, & de ce qu'il avoit vû. Il avoit été emploié en divers ministéres de la Cour & de la Police, ce qui lui avoit donné moien de prendre part à plusieurs des événemens qu'il raporte.

Pour son Histoire, Photius en fait un jugement fort avantageux. Car il dit que son stile est clair, élevé, agréable; que sa diction est sage & tempérée, tenant le milieu entre l'élégance affectée de ceux qui dédaignent les beautés simples & naturelles, & le discours bas & sans vigueur de ceux qui se font honneur d'ignorer ou de mépriser toutes les délicatesses de l'art; qu'il ne recherche point un faux agrément par des discours inutiles, & qu'il n'omet rien de nécessaire; qu'en un mot il céde à peu d'Auteurs dans toutes les beautés de l'Histoire. La traduction qu'Ange Politien a faite de l'ouvrage d'Hérodien, soutient dignement & égale presque l'élégance de l'original. La Version Françoise que nous en a donné M. l'Abbé Mongaut, enchérit beaucoup sur la Latine.

EUNAPE.

EUNAPE étoit de Sardes en Lydie. Il vint à Athénes à l'âge de 16 ans. Il étudia An.J.C.365

l'éloquence ſous Proéréſe, Sophiſte Chrétien, & la magie ſous Chryſante, qui avoit épouſé ſa couſine. Nous avons une hiſtoire des vies des Sophiſtes du IVe ſiécle par Eunape. On y trouve beaucoup de particularités pour l'hiſtoire de ce tems-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du IIIe ſiécle, d'où il paſſe à Porphyre, à Jamblique & à ſes Diſciples, ſur leſquels il s'étend particuliérement. Il avoit auſſi écrit une Hiſtoire des Empereurs en quatorze Livres, qui commençoient en l'an 268 au régne de Claude ſucceſſeur de Gallien, & ſe terminoient à la mort d'Eudoxie femme d'Arcade en l'an 404. Il nous reſte quelques fragmens de cette Hiſtoire dans les extraits de Conſtantin Porphyrogénéte ſur les Ambaſſades, & dans Suidas. On y voit qu'il étoit extrémement envenimé contre les Empereurs Chrétiens, ſur-tout contre Conſtantin. On remarque la même aigreur dans ſes vies des Sophiſtes, principalement contre les Moines. Il ne faut pas s'étonner qu'un Magicien fût ennemi de la religion Chrétienne.

ZOSIME.

An. J.C. 415 Zosime, Comte & Avocat du Fiſc, vivoit du tems de Théodoſe le Jeune. Il a écrit l'Hiſtoire des Empereurs Romains en ſix Livres. Le premier, qui comprend la ſuite de ces Princes depuis Auguſte

jusqu'à Probus, (car on a perdu ce qui regardoit Dioclétien) est extrémement abrégé. Les cinq autres sont plus étendus, surtout au tems de Théodose le Grand & de ses enfans. Il ne passe pas le second siége qu'Alaric mit devant la ville de Rome. La fin du sixiéme Livre nous manque. Photius loue son stile. Il dit que Zosime n'a presque fait que copier & abréger l'Histoire d'Eunape; & c'est peutêtre ce qui l'a fait perdre. Il n'est pas moins animé que lui contre les Empereurs Chrétiens.

PHOTIUS.

Photius, Patriarche de Constantinople, a vécu dans le IXe siécle. Il étoit d'une érudition immense, & d'une ambition encore plus vaste, qui le porta à d'horribles excès, & causa des troubles infinis dans l'Eglise. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Je le place parmi les Historiens Grecs, & je finis par lui ce qui les regarde, non qu'il ait composé une Histoire en forme, mais parce que, dans l'un de ses Ouvrages, il nous a donné des extraits d'un grand nombre d'Historiens, dont plusieurs, sans lui, nous seroient presque absolument inconnus. Cet Ouvrage est intitulé *Bibliothéque*, & en effet il mérite Μυριοβίβλον. ce nom. Photius y examine près de trois cens Auteurs, & en marque le nom, le

pays, le tems où ils ont vécu, les Ouvrages qu'ils ont composés, le jugement qu'il en faut porter pour le stile & le caractére, & quelquefois même en extrait d'assez longs morceaux, ou en fait des abrégés, qui ne se trouvent que dans cet Ouvrage. On voit par-là combien il nous est précieux.

ARTICLE SECOND.

DES HISTORIENS LATINS.

JE NE M'ARRETERAI pas lontems à décrire les foibles commencemens, &, pour ainsi dire, l'enfance de l'Histoire Romaine. On sait que d'abord [a] elle ne consistoit que dans de simples Mémoires dressés par le grand Pontife, où il inséroit réguliérement chaque année tout ce qui se passoit de plus considérable dans l'Etat, soit en paix soit en guerre; & cette coutume, établie dans les commencemens de Rome, dura jusqu'au tems de P. Mucius grand Pontife, c'est-à-dire jusqu'à l'année de Rome 629 ou 631. On donnoit à ces Mémoires le nom de *grandes Annales.*

On juge bien que ces Mémoires, dans des tems si reculés, étoient écrits d'un stile

[a] Erat historia nihil aliud nisi Annalium confectio: cujus rei, memoriæque publicæ retinendæ causa, ab initio rerum Romanarum usque ad P. Mucium Pontificem maximum res omnes singulorum annorum mandabat literis Pontifex maximus.... qui etiam nunc *Annales maximi* nominantur. *Cic. lib. 2. de Orat. n. 52.*

fort ſimple & même fort groſſier. Les[a] Pontifes ſe contentoient d'y marquer les principaux événemens de chaque année, le tems & le lieu où ils étoient arrivés, le nom & les qualités des perſonnes qui y avoient eu le plus de part, ne ſongeant qu'à narrer les faits, non à les orner.

Quelque brutes & imparfaites que fuſſent ces Annales, elles étoient d'une grande importance, parce qu'on n'avoit point d'autres monumens qui puſſent conſerver la mémoire de tout ce qui ſe paſſoit à Rome; & [b] ce fut une grande perte, lorſque l'incendie de la ville par les Gaulois en fit périr la plus grande partie.

Quelques années après, l'Hiſtoire commença à quitter cette groſſiéreté antique, & à ſe produire en public avec plus de décence. Ce furent les Poétes, qui les premiers ſongérent à l'embellir & à l'orner. NEVIUS fit un Poéme ſur la premiére guerre Punique, & ENNIUS écrivit en vers Héroïques les Annales de Rome.

Enfin l'Hiſtoire prit une forme réguliére, & fut écrite en proſe. Q. FABIUS PICTOR eſt le plus ancien des Hiſtoriens Latins : il vivoit du tems de la ſeconde *Liv. lib.* 21.

a Sine ullis ornamentis monumenta ſolùm temporum, hominum, locorum, geſtarumque rerum reliquerunt... Non exornatores rerum, ſed tantummodo narratores fuerunt. *Ibid. n.* 54.

b Si quæ in commentariis Pontificum, aliiſque publicis privatiſque erant monumentis, incenſa urbe pleraque interierunt. *Liv. l.* 6. *n.* 1.

guerre Punique. L. CINCIUS Alimentus étoit du même tems. Tite-Live les cite souvent tous deux avec éloge. On croit qu'ils avoient écrit leur Histoire d'abord en grec, puis en latin. Cincius avoit fait certainement dans cette derniére langue l'Histoire de Gorgias célébre Rhéteur.

CATON le Censeur (*M. Porcius Cato*) mérite à plus juste titre qu'eux la qualité d'Historien Latin: car il est certain que c'est dans cette langue qu'il avoit écrit son Histoire. Elle étoit composée de sept Livres, & avoit pour titre *Origines*, parce que dans les second & troisiéme Livres il expliquoit l'origine de toutes les villes d'Italie. Il paroit que Cicéron faisoit un grand cas de cette Histoire. *Jam verò Origines ejus (Catonis) quem florem, aut quod lumen eloquentiæ non habent ?* Mais sur ce que Brutus trouvoit cette louange outrée, il y met une restriction, & ajoute, Qu'il ne manquoit aux Écrits de Caton & aux traits de son pinceau que certaine vivacité & certaines couleurs qui n'étoient pas encore en usage de son tems: *Intelliges nihil illius lineamentis nisi eorum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuisse.*

Cornel. Nep. in fragm.

In Brut. n. 66.

Ibid. n. 298.

On cite aussi parmi ces anciens Historiens L. PISO FRUGI, surnommé Calpurnius. Il fut Tribun du Peuple sous le Consulat de Censorinus & de Manlius,

l'an de Rome 605. Il fut aussi plusieurs fois Consul. Il étoit Jurisconsulte, Orateur, & Historien. Il avoit composé des Harangues qui ne se trouvoient plus du tems de Cicéron, & des Annales d'un stile assez bas, au sentiment de cet Orateur. Pline en parle plus avantageusement.

Le [a] véritable caractére de tous ces Ecrivains étoit une grande simplicité. Ils ne connoissoient point encore ce que c'étoit que délicatesse, beauté, & ornement du discours. Contens de se faire entendre, ils se bornoient à un stile court & succinct.

Je passe maintenant aux Historiens qui sont plus connus, & dont nous avons les Écrits.

SALLUSTE.

CE N'EST POINT sans raison que Salluste a été appellé le premier des Historiens Romains :

Crispus Romana primus in Historia. *Martial.*

& qu'on a cru pouvoir l'égaler à Thucydide, si généralement estimé entre les Historiens Grecs: *Nec opponere Thucydi di Sallustium verear.* *Quintil.* Mais, sans vouloir régler ici les rangs, ce qui ne nous convient

a Qualis apud Græcos Pherecydes, Hellanicus, Acusilaus fuit : tales noster Cato, & Pictor, & Piso : qui neque tenent quibus rebus ornetur oratio (modò enim huc ista sunt importata) &, dum intelligatur quid dicant, unam dicendi laudem putant esse brevitatem. *Lib. 2. de Orat. n. 53.*

point, il suffit de le regarder comme un des plus excellens Historiens de l'antiquité. On trouve de très solides réflexions sur le caractére de Salluste dans la Préface qui est à la tête de la traduction de cet Historien.

La qualité dominante de ses Écrits, & qui caractérise Salluste d'une maniére plus propre & plus singuliére; est la brièveté du stile, que Quintilien appelle *immortalem Sallustii velocitatem*. Scaliger est le seul qui lui dispute cette louange: mais il est presque toujours bisarre dans ses jugemens, comme je l'ai déja observé.

Cette brièveté, dans Salluste, vient de la force & de la vivacité de son génie. Il pense fortement & noblement, & il écrit comme il pense. On peut comparer son stile à ces fleuves, qui aiant leur lit plus serré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes, & portent des fardeaux plus pesans.

La langue dans laquelle il écrivoit, lui étoit extrémement commode pour serrer sa diction, & pour suivre en cela le penchant de son génie. Elle a cet avantage, aussi bien que la Grecque, d'être également susceptible des deux extrémités opposées. Dans Cicéron elle nous présente un stile nombreux, arrondi, périodique: dans Salluste, un stile brusque, rompu, précipité. Celui-ci supprime assez souvent des mots, laissant au Lecteur le soin de les suppléer.

Il met ensemble plusieurs termes ou plusieurs phrases, sans les lier par aucune conjonction, ce qui donne une sorte d'impétuosité au discours. Il ne fait point difficulté d'emploier dans son Histoire de vieux termes, quand ils sont plus courts, ou plus énergiques que les termes usités : liberté qu'on [a] lui a reprochée, & qu'une ancienne Epigramme marque en ces termes :

Et verba antiqui multùm furate Catonis
Crispe, Jugurthinæ conditor historiæ.

Mais, sur-tout, il fait un grand usage des métaphores, & il ne prend pas les plus modestes & les plus mesurées, comme les Maîtres de l'Art enseignent qu'on le doit faire, mais les plus concises & les plus fortes, les plus vives & les plus hardies.

Par tous ces moïens, & d'autres encore que j'omets, Salluste est venu à bout de se faire un stile tout particulier, & qui ne convient qu'à lui seul. Il marche hors de la route commune, mais sans s'égarer, & par des sentiers qui abrégent seulement le chemin. Il paroit ne penser pas comme les autres hommes, & néanmoins il puise toutes ses pensées dans le bon sens. Ses idées sont naturelles & raisonnables : mais toutes naturelles & toutes raisonnables qu'elles sont, elles ont encore l'avantage d'être nouvelles.

a Sallustii novandi studium multa cum invidia fuit. *Aul. Gell. lib.* 4. *cap.* 15.

On ne ſait ce qu'on doit admirer davantage dans cet excellent Auteur, ou les Deſcriptions, ou les Portraits, ou les Harangues : car il réuſſit également dans toutes ces parties ; & l'on ne voit pas ſur quoi fondé Sénéque le pere, ou plutôt Caſſius Sévérus dont il raporte le ſentiment, a pu dire que les Harangues de Salluſte n'étoient ſupportées qu'en faveur de ſes Hiſtoires : *in honorem Hiſtoriarum leguntur.* Elles ſont d'une force, d'une vivacité, d'une éloquence, auxquelles on ne peut rien ajouter. Il y a beaucoup d'apparence que dans l'endroit en queſtion, il ne s'agit pas des harangues inſérées par Salluſte dans ſon Hiſtoire, mais de celles qu'il prononça dans le Sénat, ou de quelques plaidoiers. Quand on lit, dans l'Hiſtoire de la guerre de Jugurtha, le récit de ce Fort ſurpris par un Ligurien de l'armée de Marius, il ſemble qu'on voie monter & deſcendre ce Soldat le long des rochers eſcarpés : il ſemble même qu'on y monte & qu'on en deſcende avec lui, tant la deſcription en eſt vive & animée.

On trouve dans Salluſte cinq ou ſix portraits, qui ſont autant de chef-d'œuvres, & je ne ſai ſi dans toute l'étendue des Lettres il y a rien dont la beauté approche plus de l'idée de la perfection. J'en raporterai ſeulement ici deux, qui ne ſont pas des moins beaux.

Portrait de CATILINA.

L. Catilina, nobili genere natus, fuit magna vi & animi & corporis, sed ingenio malo pravoque. Huic ab adolescentia bella intestina, cædes, rapinæ, discordia civilis grata fuere, ibique juventutem suam exercuit. Corpus patiens inediæ, algoris, vigiliæ, supra quàm cuiquam credibile est. Animus audax, subdolus, varius, cujuslibet rei simulator ac dissimulator: alieni appetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus. Satis eloquentiæ, sapientiæ parum. Vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat.

» L. Catilina joignoit à la noblesse du » sang une ame courageuse, & un corps » robuste, mais un esprit pervers & corrompu. Il aima, dès les premiéres an» nées de sa vie, les guerres intestines, les » meurtres, le pillage, la discorde civile; » & il en fit les plus ordinaires exercices » de sa jeunesse. Il supportoit les fatigues, » la faim, le froid, les veilles, avec une » patience au dessus de tout ce qu'on peut » imaginer. Il étoit hardi, rusé, fourbe, » capable de tout feindre & de tout dissi» muler. Avide du bien d'autrui, prodi» gue du sien, vif & emporté dans ses » passions. Il avoit assez de facilité à par» ler, mais peu de discernement. Un vaste » génie & une ambition sans bornes, pour

» qui il n'y avoit rien de trop élevé, lui
» proposoit sans cesse de chimériques des-
» seins & de folles espérances.

Portrait de SEMPRONIA.

In his erat Sempronia, quæ multa sæpe virilis audaciæ facinora commiserat. Hæc mulier genere atque forma, præterea viro atque liberis satis fortunata fuit: Literis Græcis & Latinis docta: psallere, saltare elegantiùs, quàm necesse est probæ: multa alia, quæ instrumenta luxuriæ sunt, sed ei cariora semper omnia, quàm decus atque pudicitia fuit. Pecuniæ an famæ minùs parceret, haud facilè discerneres... Ingenium ejus haud absurdum: posse versus facere, jocum movere, sermone uti vel modesto, vel molli, vel procaci. Prorsus multæ facetiæ, multusque lepos inerat.

» Du nombre de ces femmes étoit Sem-
» pronia, qui avoit prouvé par bien des
» actions qu'elle ne le cédoit point en au-
» dace aux hommes les plus audacieux.
» Elle étoit belle, de bonne naissance,
» avantageusement mariée, & avoit des
» enfans qui lui faisoient honneur. Elle
» possédoit parfaitement les langues Grec-
» que & Latine; savoit mieux danser &
» mieux chanter qu'il ne convient à une
» honnête femme; & avoit tous ces talens
» dangereux qui rendent le vice aimable,
» & dont elle fit toujours plus de cas que

» de la vertu & des bienféances de fon
» fexe. Il n'étoit pas aifé de dire lequel des
» deux elle ménageoit le moins, de fon
» argent ou de fa réputation. Elle avoit de
» l'agrément dans l'efprit, de la facilité à
» faire des vers, du talent pour la plaifan-
» terie. Sérieufe, tendre, libre dans la
» converfation, elle donnoit à fes paroles
» le tour qu'elle vouloit : mais dans tout
» ce qu'elle difoit il y avoit toujours beau-
» coup de fel & de grace.

Il y a un grand nombre d'admirables endroits dans Sallufte, furtout lorfqu'il compare les mœurs anciennes de la République avec celles de fon tems. Quand on l'entend parler fortement, comme il lui eft affez ordinaire de le faire, contre le luxe, les débauches, & les autres vices de fon fiécle, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde. Mais il ne faut pas s'en laiffer éblouir. Sa conduite fut fi dérangée, qu'il fe fit chaffer du Sénat par les Cenfeurs.

Outre les guerres de Catilina & de Jugurtha, Sallufte avoit fait une Hiftoire générale des événemens d'un certain nombre d'années, dont il nous refte entre autres fragmens plufieurs difcours parfaitement beaux.

CORNELIUS NEPOS.

ON A PENDANT quelque tems attribué mal à propos fes Ouvrages à Emilius

Probus. Voſſius croit que c'étoit le nom du Libraire qui offrit à Théodoſe *les Vies des Grands Capitaines*, écrites partie de ſa main, partie de celle de ſon pere & de ſa mere. Cornélius Népos a vécu du tems de Céſar & d'Auguſte, & eſt mort ſous le dernier. Il étoit né dans la Gaule Ciſalpine à Hoſtilie, petit Bourg qui dépendoit de Vérone.

De différens Ouvrages qu'il avoit compoſés, il ne nous reſte que les Vies abrégées des Grands Capitaines, un abrégé de celle de Caton, & la Vie de Pomponius Atticus qui eſt aſſez étendue. Il y a vingt-deux Vies des grands Capitaines, tous Grecs, excepté les deux derniers, qui ſont Carthaginois, ſavoir Amilcar, & Annibal. Entre Timoléon & Amilcar, Népos donne une eſpéce de liſte de Rois tant de Perſe que de la Gréce, dans le chapitre XXI qui eſt fort court.

Il avoit écrit les vies abrégées des Capitaines Romains ſur le même plan que celles des Grecs : afin, dit-il lui-même, qu'on pût faire la comparaiſon, & juger plus facilement du mérite des uns & des autres. *In vit. Annib. cap. 13.*

Il paroit qu'il avoit fait auſſi la vie des Auteurs Grecs & Latins. Il parle de celle de Philiſtus dans la vie de Dion. *Cap. 3.* Aulu-Gelle cite un premier Livre de la vie de Cicéron. *XV. 28.* Dans l'abrégé de la vie de Caton qui eſt parvenu juſqu'à nous, Népos en *Cap. 3.* cite

cite une plus étendue, qu'il avoit faite à la priére d'Atticus, & à laquelle il renvoie ses Lecteurs. Enfin nous avons la vie de Pomponius Atticus, qui est un morceau précieux, & qui suffit seule pour nous donner une juste idée du mérite de cet Historien.

Son stile est pur, net, élégant. La simplicité, qui en fait un des principaux caractéres, est mêlée d'une grande délicatesse, & relevée de tems en tems par des pensées nobles & solides. Mais ce qui me paroit de plus estimable dans cet Auteur, est un goût marqué pour les grands principes d'honneur, de probité, de vertu, de désintéressement, d'amour du bien public, qu'il semble avoir dessein d'insinuer dans tous ses écrits. L'intime union qu'il avoit avec Atticus, & par son moien sans doute avec Hortensius, Cicéron, & d'autres grands hommes de son tems, marque assez l'estime qu'ils faisoient autant de son bon cœur, que de son excellent esprit. Quelques extraits que je tirerai de la vie d'Atticus, serviront à le faire connoitre par l'un & l'autre endroit.

Erat in puero, (Pomponio Attico) præter docilitatem ingenii, summa suavitas oris ac vocis, ut non solùm celeriter arriperet quæ tradebantur, sed etiam excellenter pronuntiaret. Qua ex re, in pueritia, nobilis inter æquales ferebatur, clariusque explendescebat, quàm generosi condisci-

puli animo æquo ferre possent. Cap. 1.

» La grande facilité à apprendre que fit » paroitre Pomponius Atticus dès ses pre» miéres années, étoit accompagnée d'un » son de voix plein de douceur & d'agré» ment. Aussi non seulement il saisissoit » avec promtitude tout ce qu'on lui ensei» gnoit, mais il excelloit encore dans la » prononciation. Ces qualités le distin» guoient singuliérement de tous ses com» pagnons d'étude: mais comme ils étoient » pleins d'ardeur pour la gloire, ils ne » voioient point sans peine l'éclat brillant » de ses progrès & de sa réputation.

*Primum illud munus fortunæ, quòd in ea potissimum urbe natus est, in qua domicilium orbis terrarum esset imperii, ut eandem & patriam haberet, & * dominam: hoc specimen prudentiæ, quòd, cùm in eam civitatem se contulisset, quæ antiquitate, humanitate, doctrina præstaret omnes, unus ante alios fuerit carissimus.* Cap. 3.

» Ce fut pour lui un avantage dont il » fut redevable à la Fortune, d'être né dans » une ville qui étoit le siége de l'Empire du » Monde: de sorte qu'il n'étoit * soumis

* *Cette expression*, & *dominam*, *est difficile à entendre, & encore plus à rendre. Athènes étant pour lors soumise aux Romains, on ne pouvoit pas dire d'un Athénien qu'il avoit cette ville en même tems pour patrie, & pour maîtresse: (qu'on me pardonne cette expression:) au lieu qu'on le pouvoit dire d'un Romain par raport à Rome. Je croi que c'est à quoi Népos fait ici allusion.*

» aux loix que de la même ville qu'il avoit
» pour patrie. Mais ce qu'il ne dut qu'à sa
» prudence, ce fut, qu'aiant choisi pour
» son séjour Athénes, la ville de l'Univers
» la plus célébre par l'ancienneté de son
» origine, par ses mœurs douces & po-
» lies, par son goût pour les Arts & les
» Sciences, il sut s'y faire plus aimer &
» estimer que les citoiens mêmes.

Habebat avunculum Q. Cæcilium.... divitem, difficillima natura: cujus sic asperitatem veritus est, ut, quem nemo ferre posset, hujus sine offensione ad summam senectutem retinuerit benevolentiam. Cap. 5.

» Il avoit pour Oncle Q. Cécilius,
» homme riche, mais d'un caractére ex-
» trémement dur & difficile. Cependant
» il sut le ménager avec tant d'adresse &
» de patience, que malgré ses mauvaises
» humeurs qui le rendoient insupportable
» à tous les autres, il s'en fit aimer jusqu'à
» son extrême vieillesse, sans lui avoir ja-
» mais déplu.

Cum quo (M. Cicerone) à condiscipulatu vivebat conjunctissimè, multo etiam familiariùs quàm cum Quinto: ut judicari possit plus in amicitia valere similitudinem morum, quàm affinitatem. Utebatur autem intimè Q. Hortensio, qui iis temporibus principatum eloquentiæ tenebat, ut intelligi non posset uter eum plus diligeret, Cicero an Hortensius: & id, quod erat difficilli-

mium, efficiebat, ut inter quos tantæ laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, essetque talium virorum copula. Cap. 5.

» Atticus, qui avoit été lié avec Marcus Cicéron dès son enfance par des études communes, conserva toujours depuis avec lui une parfaite union. Il vivoit avec lui dans une bien plus grande familiarité qu'avec Quintus Cicéron son * beaufrère : ce qui fait voir que la conformité de mœurs & de caractére contribue beaucoup plus à former une intime amitié, que la simple affinité. Atticus étoit aussi ami particulier d'Hortensius, qui pour lors tenoit sans contredit le premier rang parmi les Orateurs. On ne pouvoit discerner qui d'Hortensius ou de Cicéron aimoit le plus Atticus. Il étoit le nœud de l'amitié de ces deux grands hommes, & faisoit que, tout rivaux qu'ils étoient, & animés de part & d'autre d'un desir également vif de se distinguer, il n'y avoit entr'eux, chose bien rare & bien difficile, aucune ** jalousie.

* *Il avoit épousé Pomponia, sœur d'Atticus.*

** *Il est bon d'entendre Cicéron lui-même s'expliquer sur ce sujet.* » *J'étois bien éloigné*, dit-il, *en parlant d'Hortensius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'estimois comme le témoin & le compagnon de ma gloire. Je sentois quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tête un tel adversaire, & quel honneur de pouvoir quelquefois lui disputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à sa rencontre, ni opposé à ses intérêts. Nous nous faisions un plaisir de*

Cujus (Antonii) gratiâ cùm augère posset possessiones suas, tantùm absuit à cupiditate pecuniæ, ut nulla in reiusus sit ea, nisi in deprecandis amicorum aut periculis, aut incommodis. Cap. 12.

» Pouvant, par le moien d'Antoine, » (tout puissant alors dans la République) » augmenter considérablement son bien, » il songea si peu à s'enrichir, qu'il n'usa » jamais de son crédit auprès du Triumvir, que pour protéger ses amis dans » leurs périls, ou pour les soulager dans » leurs besoins.

Neque verò minùs ille vir, bonus pater familias habitus est, quàm civis. Nam cùm esset pecuniosus, nemo illo fuit minùs emax, minùs ædificator. Neque tamen non in primis bene habitavit, omnibusque optimis rebus usus est. Cap. 13.

» Il n'étoit pas moins bon pere de fa-

» *nous entr'aider, en nous » communiquant nos lumières, en nous donnant des » avis, & en nous soutenant l'un l'autre par une » estime mutuelle, qui faisoit que chacun mettoit » son ami au-dessus de lui-même.* » Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obtrectatorem laudum mearum, sed socium potiùs & consortem gloriosi laboris amiseram.. Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omnino adversarium non habere? Cùm præsertim non modò nunquam sit, aut illius à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contra semper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo. *Brut. n.* 2. 3.

Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cùm ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. *Ibid. n.* 323.

» mille que bon citoien. Quoiqu'assez riche, il fut toujours infiniment éloigné » de la manie d'acheter & de bâtir. Il étoit » pourtant logé décemment & avec dignité, & il se piquoit d'avoir en tout genre » ce qu'il y avoit de meilleur.

Elegans, non magnificus: splendidus, non sumptuosus: omni diligentia munditiem non affluentem affectabat. Supellex modica, non multa, ut in neutram partem conspici posset. Cap. 13.

» Il étoit délicat sans magnificence, & » noble sans somptuosité. Il étoit extrémement curieux d'une propreté qui n'eût » rien de superflu. Son ameublement étoit » modeste, & renfermé dans les bornes » d'une sage médiocrité. Il croioit devoir » s'éloigner également des deux excès, » c'est-à-dire du trop & du trop peu.

Nunquam sine aliqua lectione apud eum cœnatum est, ut non minùs animo, quàm ventre, convivæ delectarentur. Namque eos vocabat, quorum mores à suis non abhorrerent. Cap. 14.

» Les repas, chez lui, étoient toujours » assaisonnés de quelque lecture, afin que » l'esprit ne fût pas moins nourri que le » corps. Cette coutume faisoit grand plaisir à ses convives, parce qu'il avoit soin » de n'en choisir point d'autres, que ceux » qui étoient de même goût que lui.

Cùm tanta pecuniæ facta esset accessio,

nihil de quotidiano cultu mutavit, nihil de vitæ consuetudine : tantaque usus est moderatione, ut neque in sestertio vicies, quod à patre acceperat, parum se splendidè gesserit ; neque in sestertio centies affluentiùs vixerit quàm instituerat, parique fastigio steterit in utraque fortuna. Ibid.

» Ses revenus considérablement augmen-» tés, ne lui firent rien changer dans son » ancienne maniére de vivre. Toujours mo-» déré, toujours égal à lui-même, quand » il n'avoit que deux millions * de sesterces » que son pere lui avoit laissés, il vivoit » fort honorablement ; & quand son bien » fut monté à dix millions * de sesterces, il » ne fit pas plus de dépense qu'auparavant.

* *Deux cens cinquante mille livres.*

* *Un million deux cens cinquante mille livres.*

Mendacium neque dicebat, neque pati poterat. Itaque ejus comitas non sine severitate erat, neque gravitas sine facilitate : ut difficile esset intellectu, utrum eum amici magis vererentur, quàm amarent. Cap. 15.

» Il ne lui échapoit jamais de mensonge » * à lui-même, & il ne pouvoit le souf-» frir dans les autres. Son air affable & » prévenant, étoit accompagné d'une sorte » de sévérité ; & sa gravité, tempérée par » un air de bonté & de douceur. En sorte » qu'on ne pouvoit dire si ses amis le ref-

* *Cornélius Népos dit quelque chose de pareil en parlant d'Epaminondas. » Il avoit un tel respect » pour la vérité, que ja-» mais il ne mentoit, mê-» me en riant.* » Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur. *Cap.* 3.

» pectoient plus qu'ils ne l'aimoient.

Je ne sai si je me trompe, mais il me semble qu'un Historien toujours attentif à relever les actions vertueuses, & à mettre dans tout leur jour les qualités du cœur préférablement à toutes les autres, songe moins à louer ceux dont il parle, qu'à instruire ceux pour qui il écrit. Et c'est par cet endroit, encore plus que par la pureté de son stile, que Cornélius Népos me paroit estimable.

TITE-LIVE.

LA PRÉFACE Latine, qui est à la tête de la nouvelle Edition de Tite-Live, que M. Crévier Professeur de Rhétorique au Collége de Beauvais a donnée depuis peu, me fournira le peu que j'ai dessein de dire ici au sujet de cet excellent Historien. Si je n'étois autant ami que je le suis de M. Crévier, qui veut absolument que je le déclare mon disciple, ce que je tiens à grand honneur, je m'étendrois sur l'utilité & le mérite de son Ouvrage. Il ne faut que lire sa Préface, pour juger par soi-même du cas qu'on en doit faire.

Plus on a d'empressement de connoitre un Auteur célébre par ses Ecrits, plus on a de regret de n'en savoir presque que le nom. Tite-Live est du nombre de ces Ecrivains qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie & les actions sont peu

connues. Il naquit à Padoue, sous le Consulat de Pison & de Gabinius, cinquante-huit ans avant l'Ere chrétienne. Il eut un fils, auquel il écrivit une Lettre sur l'éducation & les études de sa Jeunesse, dont Quintilien fait mention en plus d'un endroit, & dont la perte doit être bien regrettée. C'est dans cette Lettre, ou plutôt dans ce petit Traité, qu'au sujet des Auteurs dont on doit conseiller la lecture aux jeunes gens, il dit qu'ils doivent lire Démosthéne & Cicéron; puis ceux qui ressembleront davantage à ces deux excellens Orateurs: *Legendos Demosthenem atque Ciceronem, tum ita ut quisque esset Demostheni & Ciceroni simillimus.* Il parle, dans la même Lettre, d'un [a] Maitre de Rhétorique qui étoit mécontent des compositions de ses Disciples, lorsqu'elles étoient fort claires & fort intelligibles, & les leur faisoit retoucher pour y jetter de l'obscurité. Et quand ils les raportoient en cet état: *Voila qui est bien mieux maintenant*, disoit-il; *je n'y entends rien moi-même.* Croiroit-on un pareil travers d'esprit possible? Tite-Live avoit aussi composé quelques Ouvrages Philosophiques & des Dialogues mélés de Philosophie.

Quintil. lib. 10. cap. 1.

Senec. Epist. 100.

a Apud Titum Livium invenio fuisse præceptorem aliquem, qui discipulos obscurare quæ dicerent juberet Græco verbo utens σκότισον. Unde illa scilicet egregia laudatio: *Tanto melior; ne ego quidem intellexi.* Quintil. lib. 8. cap. 2.

Mais son grand Ouvrage étoit l'Histoire Romaine, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux Livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort & à la sépulture de Drusus, qui tombe en l'an de Rome 743, & qui renfermoit par conséquent ce nombre d'années. On trouve, par quelques époques de son Histoire, qu'il emploia à la composer tout le tems qui s'écoula depuis la bataille d'Actium jusqu'à la mort de Drusus, c'est-à dire environ vingt & un ans. Mais il en produisoit en public de tems en tems quelque partie; & c'est ce qui lui fit une si grande réputation à Rome, & qui lui attira du fond de l'Espagne l'honorable visite d'un Etranger, qui entreprit un si long voiage uniquement pour le voir. La Capitale du monde avoit de quoi occuper & satisfaire les yeux d'un curieux par la magnificence de ses édifices, & par la multitude de ses tableaux, de ses statues, & de ses anciens monumens. Celui-ci ne trouva rien de plus rare ni de plus précieux dans Rome que Tite-Live. Après avoir joui à son aise de sa conversation, & s'être agréablement nourri de la lecture de son Histoire, il retourna joieux & content dans son pays. C'est connoitre ce que valent les hommes.

Plin. Epist. 3. lib. 2.

On ne sait rien de plus de ce qui regarde personnellement Tite-Live. Il passa une grande partie de sa vie à Rome, estimé &

honoré des Grands & des Savans comme il le méritoit. Il mourut dans sa patrie à l'âge de soixante & seize ans, la quatriéme année de l'Empire de Tibére. Les Padouans ont honoré sa mémoire dans tous les tems, & ils prétendent conserver encore actuellement chez eux quelques restes de son corps, & avoir fait présent à Alphonse V Roi d'Arragon de l'un de ses bras l'an 1451, du moins l'Inscription le porte ainsi.

Il seroit bien plus à souhaiter qu'on eût pu conserver son Histoire. Il ne nous en reste que trente-cinq Livres, dont quelques-uns même ne sont pas entiers : ce n'est pas la quatriéme partie de l'Ouvrage. Quelle perte ! Les Savans se sont flatés de tems en tems de quelques lueurs d'espérance de recouvrer le reste, fondés uniquement, à ce qui paroit, sur le grand désir qu'on en avoit.

Jean *Freinshémius* a tâché de consoler le Public de cette perte par ses *Supplémens* ; & il y a réussi autant que la chose étoit possible. Freinshémius, né à *Ulm* dans la Suabe en 1608, avoit fait ses études à Strasbourg avec un grand succès. En 1642 il fut appellé en Suéde, & y remplit plusieurs places de litérature considérables. De retour dans sa patrie, il fut fait Professeur Honoraire dans l'Université que l'Electeur Palatin rétablissoit à Heidelberg, où il mourut en 1660. La Républi-

que Litéraire lui a une obligation infinie d'avoir rendu à Tite-Live le même ſervice qu'à Quinte-Curce, en rempliſſant par 105 Livres de ſupplémens tout ce que nous avons perdu de ce grand Hiſtorien de Rome. M. Doujat avoit auſſi ſuppléé les lacunes ou vuides qui ſe trouvent dans les derniers Livres qui nous reſtent de Tite-Live, mais avec un ſuccès bien différent. M. Crévier a revû & retouché en quelques endroits les ſuplémens de Freinshémius, & travaillé tout de nouveau ceux de Doujat. Nous avons par ce moien un corps ſuivi & complet de l'Hiſtoire Romaine; j'entends celle de la République.

On doute ſi Tite-Live avoit lui-même partagé ſon Hiſtoire de dix en dix Livres, c'eſt-à-dire en Décades. Quoi qu'il en ſoit, cette diviſion paroit aſſez commode.

A l'égard des Sommaires qui ſont à la tête de chaque Livre, les Savans ne croient pas qu'on puiſſe les attribuer ni à Tite-Live, ni à Florus. Quel qu'en ſoit l'Auteur, ils ont leur utilité, puiſqu'ils ſervent à faire connoitre de quoi il étoit parlé dans les Livres qui nous manquent.

Examinons maintenant l'Ouvrage en lui-même. Il y régne, dans toutes les parties, une éloquence parfaite, & parfaite en tout genre. Soit récits, ſoit deſcriptions, ſoit harangues, le ſtile, quoique varié à l'infini, ſe ſoutient toujours éga-

lement : ſimple ſans baſſeſſe , élégant & orné ſans affectation , grand & ſublime ſans enflure : étendu ou ſerré , plein de douceur ou de force , ſelon l'exigence des matiéres ; mais toujours clair & intelligible , ce qui n'eſt pas une petite louange dans une Hiſtoire.

Pollion,[a] d'un goût rafiné & difficile , prétendoit découvrir dans le ſtile de Tite-Live de la *Patavinité :* c'eſt-à-dire apparemment quelques termes ou quelques tours qui ſentoient la Province. Il ſe peut faire qu'un homme né & élevé à Padoue, eût conſervé, s'il eſt permis de parler ainſi, un goût de terroir , & qu'il n'eût pas toute cette fineſſe, cette délicateſſe de l'*urbanité* Romaine , qui ne ſe communiquoit pas à des étrangers auſſi facilement que le droit de bourgeoiſie. Mais c'eſt ce que nous ne pouvons pas apercevoir ni ſentir.

Ce reproche de Patavinité n'a pas empéché Quintilien d'égaler [b] Tite-Live à

a In Tito Livio miræ facundiæ viro putat ineſſe Pollio Aſinius quandam Patavinitatem. Quare , ſi fieri poteſt , & verba omnia, & vox , hujus alumnum urbis oleant , ut oratio Romana plane videatur, non civitate donata. *Quintil. lib* 8.*c*.1.

b Nec indignetur ſibi Herodotus æquari Titum Livium, cùm in narrando miræ jucunditatis clariſſimique candoris, tum in concionibus , ſupra quàm dici poteſt eloquentem : ita dicuntur omnia cùm rebus tum perſonis accommodata. Sed affectus quidem , præcipuè eos qui ſunt dulciores, ut parciſſimè dicam , nemo hiſtoricorum commendavit magis. Ideoque immortalem illam Salluſtii velocitatem diverſis virtutibus conſecutus eſt *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

Hérodote, ce qui est un grand éloge. Il fait remarquer le stile doux & coulant de ses narrations, & la souveraine éloquence de ses harangues, où le caractére des personnes qu'on y fait parler est gardé avec toute la justesse possible, & où les passions, surtout celles qui sont douces & tendres, sont traitées avec un art merveilleux. Cependant tout ce qu'a pu faire Tite-Live, a été d'atteindre, par des qualités toutes différentes, à l'immortelle réputation que Salluste s'est acquise par sa briéveté inimitable : car on a dit avec raison que ces deux Historiens sont plutôt égaux que semblables : *pares magis quàm similes*.

Ce n'est pas seulement par son éloquence, ou par la beauté & les agrémens de sa narration, que Tite-Live a mérité la réputation dont il jouit depuis tant de siécles. Il ne s'est pas rendu moins recommandable par sa fidélité, vertu si nécessaire & si désirée dans un Historien. Ni la crainte de déplaire aux Puissances de son tems, ni l'envie de leur faire la cour, ne l'ont empêché de dire la vérité. Il parloit, dans son Histoire, avec éloge des plus grands ennemis de la maison des Césars, comme de Pompée, de Brutus, de Cassius, & d'autres, sans qu'Auguste s'en soit trouvé offensé : de sorte qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou la rare modération du Prince, ou la généreuse liberté de l'Histo-

Tacit. Annal. lib. 4. cap. 34.

rien. Dans les trente-cinq Livres qui nous restent de Tite-Live, il ne parle d'Auguste *Lib. 1. n. 19. &* qu'en deux endroits seulement, & il en *lib. 4. n. 20.* parle avec une retenue & une sobriété de louange, qui fait honte à ces Ecrivains flateurs & intéressés, qui prodiguent sans discernement & sans mesure aux places & aux dignités un encens qui n'est dû qu'au mérite & à la vertu.

Si l'on peut reprocher quelque défaut à Tite-Live, c'est le trop grand amour de sa patrie : écueil dont il n'a pas eu toujours assez de soin de se garantir. Perpétuel admirateur de la grandeur des Romains, non seulement il exagére leurs exploits, leurs succès, & leurs vertus ; mais il dissimule ou il diminue leurs vices, & les fautes où ils sont tombés.

Sénéque le pere impute à Tite-Live d'a- *Lib. 4. con-* voir fait paroitre une basse jalousie contre *trov. 4.* Salluste, en l'accusant d'avoir dérobé à Thucydide une sentence, & de l'avoir défigurée en la traduisant mal. Quelle apparence que Tite-Live, qui copioit des Livres entiers de Polybe, fit un crime à Salluste d'avoir copié une sentence, c'est-à-dire une ligne ? D'ailleurs, elle est parfaitement bien rendue. Δειναὶ γὰρ αἱ εὐπραξίαι συγκρύψαι καὶ συσκιάσαι τὰ ἑκάστων ἁμαρτήματα. *Res secundæ mirè sunt vitiis obtentui.* Comment accommoder cette accusa- *Id. suasor.* tion avec ce que dit le même Sénéque *7. 6.*

dans un autre endroit : Que Tite Live jugeoit avec équité & candeur les Ouvrages des beaux esprits? *Ut est natura candidissimus omnium magnorum ingeniorum æstimator T. Livius.* Je croi qu'on s'en peut tenir à ce dernier témoignage.

Il y a un autre grief contre lui bien plus grave & plus important. On le taxe d'ingratitude & de mauvaise foi, pour n'avoir pas nommé Polybe, ou pour l'avoir fait avec trop d'indifférence, dans des endroits où il le copioit presque mot à mot. Je serois fâché qu'on pût lui faire ce reproche avec fondement : car il touche aux qualités du cœur, dont l'honnête homme doit être jaloux. Mais ne pourroit-on pas croire qu'en d'autres endroits de son Histoire qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il a parlé de Polybe avec éloge, qu'il lui a rendu toute la justice qui lui étoit dûe, qu'il a averti par avance qu'il se faisoit une gloire & un devoir de le copier mot à mot en plusieurs endroits, & qu'il le feroit même souvent sans le citer, pour ne point toujours répéter la même chose ? Je parle ici un peu pour mon intérêt : car j'ai besoin, sur cet article, qu'on use d'indulgence à mon égard.

Ces espéces de taches qu'on remarque dans Tite-Live, n'ont cependant point fait de tort à sa gloire. La postérité n'en a pas moins admiré son Ouvrage, non seu-

lement comme un chef-d'œuvre d'éloquence, mais comme une Hiſtoire où tout inſpire l'amour de la juſtice & de la vertu ; où l'on trouve, avec le récit des faits, les plus ſaines maximes pour la conduite de la vie ; où brille partout un attachement & un reſpect ſingulier pour la religion établie à Rome lorſqu'il écrivoit ; (malheureuſement pour lui elle étoit fauſſe, mais il n'en connoiſſoit point d'autre.) enfin où l'on voit une généreuſe hardieſſe & un pieux zéle à condanner avec force les ſentimens impies des incrédules de ſon ſiécle. *Nondum hæc*, dit-il en un endroit, *quæ nunc tenet ſeculum, negligentia deûm venerat : nec interpretando ſibi quiſque jusjurandum & leges aptas faciebat, ſed ſuos potiùs mores ad ea accommodabat.* » Ce mépris des dieux, ſi commun » dans le ſiécle où nous vivons, n'étoit » point encore connu. Le ſerment & la loi » étoient des régles inflexibles auxquelles » on conformoit ſa conduite ; & l'on igno» roit l'art de les accommoder à ſes inclina» tions par des interprétations frauduleu» ſes. » *Lib. 3. n. 20.*

C'eſt par tout ce que je viens de dire, qu'on eſt en droit de juſtifier Tite-Live ſur la prétendue ſuperſtition avec laquelle il affecte de raconter dans ſon Hiſtoire tant de miracles & de prodiges auſſi ridicules qu'incroiables. La bonne foi demandoit

qu'il ne ſupprimât pas des choſes qu'on diſoit être arrivées avant lui, qu'il trouvoit dans ſes Mémoires & dans les Annales, & qui faiſoient partie de la religion reçue alors communément, quoique peut-être il ne les crût pas. Et [a] il s'en explique lui-même aſſez ſouvent & aſſez clairement, attribuant la plupart des prétendus prodiges qu'on faiſoit tant valoir, à une ignorante & crédule ſuperſtition.

CESAR.

C. JULIUS CESAR ſe diſtingua autant par l'eſprit que par le courage. Il s'appliqua d'abord au Barreau, & y brilla. Il [b] n'y eut que l'envie d'occuper le premier rang dans la République par la puiſſance, qui l'empécha de diſputer auſſi le premier rang dans le Barreau par l'éloquence. Son caractére particulier étoit la force, la véhémence. On ſentoit dans ſes diſcours le même feu qu'il fit paroitre dans les combats. A cette vivacité de ſtile il joignoit

a Romæ, aut circa urbem, multa eâ hieme prodigia facta, aut (quod evenire ſolet motis ſemel in religionem animis) multa nunciata & temerè credita ſunt. *Lib.* 21. *n.* 62.

Cumis (adeo minimis etiam rebus prava religio inſerit deos) mures in æde Jovis aurum roſiſſe nunciatum eſt. *Lib.* 27. *n.* 23.

b C. verò Cæſar, ſi foro tantùm vacaſſet, non alius ex noſtris contra Ciceronem nominaretur. Tanta in eo vis eſt, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixiſſe, quo bellavit, appareat. Exornat tamen hæc omnia mira ſermonis, cujus propriè ſtudioſus fuit, elegantia. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

une grande pureté de langage, dont il avoit fait une étude particuliére, & dont il se piquoit plus qu'aucun autre Romain.

Il composa plusieurs Ouvrages, entr'autres deux Livres sur l'analogie de la langue Latine. Qui croiroit qu'un aussi grand homme de guerre que César s'occuperoit sérieusement à composer des Traités sur la Grammaire? Combien nos mœurs & nos inclinations sont différentes de celles de ces tems-là! C'est dans un de ces Livres de l'Analogie qu'il recommandoit particuliérement d'éviter, comme un écueil, les expressions nouvelles & insolites : *tanquam scopulum, sic fugias insolens verbum.* *Aul. Gell. lib. 1. cap. 10.*

On avoit aussi de lui plusieurs plaidoiers. Outre [a] la pureté & la délicatesse de la langue Latine, qui convient, dit Atticus, ou plutôt Cicéron, non-seulement à tout Orateur, mais à tout Citoien Romain, on y admire tous les ornemens de l'art Oratoire, mais principalement un talent merveilleux à peindre les objets, & à mettre dans tout leur jour les choses dont il parle.

Il ne nous reste de César que deux Ouvrages, qui sont les sept Livres de la guerre

a Cùm, inquit Atticus, ad hanc elegantiam verborum Latinorum (quæ etiam si Orator non sis, & sis ingenuus civis Romanus, tamen necessaria est) adjungit illa oratoria ornamenta dicendi : tum videtur tanquam fabulas bene pictas collocare in bono lumine. *Cic. in Brut. n. 252.*

des Gaules, & les trois de la guerre Civile. Ce ne sont, à proprement parler, que des Mémoires, & il ne les avoit donnés que sur ce pié-là: *Commentarii.* Il [a] les composoit à la hâte, sans étude, & dans le tems même de ses expéditions, uniquement dans la vûe de laisser des matériaux aux Ecrivains, pour en composer une Histoire. Il y a mis sans doute cette netteté de stile & cette élégance, qui lui étoient naturelles: mais il a négligé tous les ornemens brillans qu'un génie aussi heureux que le sien pouvoit répandre dans un Ouvrage de cette nature. Cependant [b] tout simple & négligé qu'il pouvoit paroitre, on convenoit généralement, dit Hirtius, qu'aucun autre Ecrit, quelque travaillé & quelque limé qu'il fût, n'approchoit de la beauté des Commentaires de César. Son dessein n'avoit été que de fournir des matériaux à ceux qui voudroient en composer une histoire en forme. » En quoi, dit Cicéron, » il peut avoir fait plaisir à de petits es» prits, qui ne craindront point d'en dé» figurer les graces naturelles par le fard » & l'ajustement qu'ils voudront y ajou» ter: mais tout homme sensé se donnera

a Ceteri quàm bene atque emendate, nos etiam quàm facilè atque celeriter eos confecerit, scimus. *Hirt. Præf. lib.* 8. *de bell. Gall.*

b Constat inter omnes nihil tam operosè ab aliis esse perfectum, quod non horum elegantiâ Commentariorum superetur. *Hirt. ibid.*

» bien de garde d'y toucher en aucune » sorte, ni d'y faire aucun changement. » Car rien ne fait tant de plaisir dans l'Hif- » toire, qu'une briéveté de stile si claire & » si élégante. *Dum voluit alios habere parata unde sumerent, qui vellent scribere historiam, ineptis fortasse gratum fecit, qui volent illa calamistris inurere; sanos quidem homines à scribendo deterruit. Nihil enim est in Historia, purâ & illustri brevitate dulcius.* Hirtius emploie aussi la même pensée à l'égard des Ecrivains qui songeroient à composer une histoire sur les Mémoires de César. » Certainement, » dit-il, il leur en fournit le moien: mais, » s'ils sont sages, il doit leur en ôter l'envie » pour toujours. *Adeo probantur omnium judicio, ut prærepta non præbita facultas scriptoribus videatur.* La traduction des Commentaires de César par M. d'Ablancourt est fort estimée. Elle pourroit devenir encore meilleure, si d'habiles mains la retouchoient en quelques endroits.

César avoit par lui-même un bel esprit, & un heureux naturel, on ne peut pas en douter: mais [a] il avoit pris soin aussi de le cultiver par une étude assidue, & de l'enrichir de tout ce que la Literature avoit

[a] Audio (inquit Atticus) Cæsarem omnium ferè oratorum latinè loqui elegantissimè.... Et ut esset perfecta illa bene loquendi laus, multis literis, & iis quidem reconditis & exquisitis, summoque studio & diligentia est consecutus. *Cic. in Brut. n.* 252 & 253.

de plus rare & de plus exquis; & c'étoit par ce moien qu'il étoit venu à bout de l'emporter pour la pureté du langage & pour la délicatesse du stile sur presque tout ce qu'il y avoit de plus éloquens Orateurs à Rome. J'en fais exprès la remarque après Cicéron, pour animer notre jeune noblesse à suivre un si bel exemple, en joignant à la louange du courage celle des talens de l'esprit & des belles connoissances. J'ai vû de jeunes Seigneurs Anglois, qui m'ont fait l'honneur de me rendre visite, très instruits dans les Belles-Lettres tant Grecques que Latines, & fort versés dans l'étude de l'Histoire. Ici la jalousie, ou, pour parler plus juste, l'émulation est louable entre nation & nation. Nos jeunes François ne le cédent à aucune nation pour la vivacité & la solidité de l'esprit. Ils doivent se piquer, ce me semble, de ne céder en rien aux Etrangers, & de ne point leur abandonner la gloire de l'érudition & du bon goût.

C'est à quoi César semble les exhorter. Ses Commentaires doivent être continuellement entre leurs mains. C'est le Livre des gens de guerre. Dans tous les tems les grands Généraux l'ont regardé comme leur maître. La lecture de ce Livre a toujours fait leur occupation & leurs délices. Ils y voient la pratique des régles de l'art militaire, soit pour les siéges, soit pour les batailles. Ils peuvent y apprendre aussi la

maniére de faire des Mémoires, ce qui n'eſt pas un talent médiocre. Il ſeroit à ſouhaiter que tous nos Généraux miſſent par écrit réguliérement toutes les opérations des campagnes où ils ont commandé. Quel ſecours ne ſeroit-ce point pour une Hiſtoire! Quelle lumiére pour la poſtérité! Y a-t-il rien de plus eſtimable que les Mémoires de M. de Turenne, imprimés dans le ſecond Tome de ſa Vie, & que ceux de Jacques II, Roi d'Angleterre, alors Duc d'York?

Hirtius acheva ce que Céſar n'avoit pu faire. Le huitiéme Livre de la guerre des Gaules eſt de lui, auſſi bien que ceux de la guerre d'Alexandrie & de celle d'Afrique. On doute qu'il ſoit l'Auteur du Livre qui traite de la guerre d'Eſpagne.

PATERCULUS.

Cai. ou Pub. ou Marc. VELLEIUS PATERCULUS fleuriſſoit ſous l'Empire de Tibére. Il y a beaucoup d'apparence qu'il naquit l'an de Rome 735. Ses ancêtres furent illuſtres par leur mérite & par leurs charges. Il étoit Tribun des ſoldats, lorſque Caius Céſar, petit-fils d'Auguſte, s'aboucha avec le Roi des Parthes dans une île de l'Euphrate. Il commanda dans la Cavalerie en Allemagne ſous Tibére, & il accompagna ce Prince pendant neuf années conſécutives dans toutes ſes expédi-

An. J. C. 15.

Vell. Paterc. lib. 2. cap. 101.

Ibid. c. 104.

Ibid. c. 124 tions. Il en reçut des récompenses honorables. Il fut élevé à la Préture l'année même qu'Auguste mourut.

On ne sait point précisément le tems où il commença à travailler à son Histoire, ni ce qu'elle contenoit. Le commencement en est perdu. Ce que nous en avons comprend un fragment de l'ancienne Histoire Grecque, avec l'Histoire Romaine depuis la défaite de Persée jusqu'à la seiziéme année de Tibére. Il adresse son Histoire à M. Vinicius qui étoit alors Consul. Il en promettoit une plus étendue. Les voiages qu'il avoit faits en diverses contrées, auroient pu lui fournir des faits très agréables & très curieux.

Son stile est très digne du siécle où il vivoit, qui étoit encore celui du bon goût & du beau langage. Il excelle sur tout dans les portraits & les caractéres. Je pourrai en citer quelques-uns à la fin de cet Article.

On juge que sa narration est fidéle & sincére jusqu'au tems des Césars, ou dans les faits qui ne les intéressent point. Car, depuis ce tems-là, le desir de flater Tibére lui fait omettre, ou déguiser, ou même altérer la vérité en diverses choses. Il accuse Germanicus de lâcheté, ou plutôt d'une molle complaisance pour les séditieux, pendant qu'il donne à beaucoup
Lib. 2. c. 125. d'autres des louanges excessives. *Quo quidem*

*dem tempore pleraque.... ignavè * Germanicus.*

On lui reproche avec justice d'avoir fait des éloges excessifs de Tibére. Les ménagemens injustes pour les passions de cet Empereur se font sentir, comme je l'ai déja marqué, par le soin qu'il a de passer légérement sur les actions éclatantes de Germanicus, d'en supprimer la plupart, & de donner des atteintes à la gloire d'Agrippine & des autres personnes que Tibére n'aimoit pas.

Ce qu'on lui pardonne encore moins, c'est d'avoir accablé de louanges Séjan, qui causa tant de maux à l'Empire, & de l'avoir représenté, malgré tous ses vices & tous ses crimes, comme un des plus vertueux personnages qu'ait jamais eu la République Romaine. *Sejanus, vir antiquissimi moris, & priscam gravitatem semper humanitate temperans.* *Lib. 2. c. 126.*

Cela n'est encore rien, en comparaison du panégyrique qu'il en fait dans la suite. » Il établit d'abord par plusieurs exemples » la nécessité où sont les Princes de se faire » aider dans le gouvernement, & de s'associer des coopérateurs qui partagent » avec eux le poids des affaires. *Rarò eminentes viri non magnis adjutoribus ad gu-* *Ib. c. 127. & 128.*

* *Un savant Interpréte* [Boëclerus] *croit que ce passage est corrompu; & qu'il faut lire* gnavè. *Corriger ainsi le texte contre la foi des Mss. c'est deviner.*

bernandam fortunam suam usi sunt... Etenim magna negotia magnis adjutoribus egent. Qui en doute ? Il s'agit de faire un bon choix. Il passe ensuite à Séjan, & après avoir relevé l'éclat de sa naissance, il le représente » comme un homme qui sait tem» pérer l'autorité du commandement par » un air de douceur & de sérénité; qui trai» te les affaires les plus épineuses, sans pres» que paroitre s'en occuper ; qui ne s'ar» roge rien, & par là atteint à tout ; qui se » met toujours dans son esprit au-dessous » de l'estime qu'on a de lui dans le public ; » dont le visage & les dehors paroissent » tranquilles, pendant qu'au fond les soins » de l'Etat ne lui laissent aucun repos. C'est » le jugement uniforme que portent de ce » sage Ministre & la Cour & la Ville, & » le Prince & les Citoiens. *Virum severitatis latissimæ, hilaritatis priscæ; actu otiosis simillimum ; nihil sibi vindicantem, eoque assequentem omnia ; semper infra aliorum æstimationes se metientem ; vultu vitâque tranquillum, animo exsomnem. In hujus virtutum æstimationem jampridem judicia civitatis cum judiciis principis certant.* Quel amour du bien public, si l'on en croit cet Historien ! Quelle application au travail ! Quel zêle pour les intérêts du Prince & de l'Etat ! Quel caractére aimable au milieu des soins les plus accablans ! Quel désintéressement ! Quelle modestie !

En un mot, quel assemblage des plus grandes vertus, attesté généralement par des suffrages unanimes !

Pour voir ce qu'il en faut penser, considérons un second portrait du même Séjan, de la main d'un autre Peintre, qui n'étoit point à ses gages, & qui ne fut jamais soupçonné de flaterie. C'est Tacite, dont nous parlerons bientôt. *Sejanus Tiberium variis artibus devinxit adeo, ut obscurum adversùs alios, sibi uni incautum intectumque efficeret : non tam solertia, (quippe iisdem artibus victus est) quàm deûm irâ in rem Romanam ; cujus pari exitio viguit, ceciditque. Corpus illi laborum tolerans ; animus audax ; sui obtegens ; in alios criminator ; juxtà adulatio & superbia ; palam compositus pudor, intus summa apiscendi libido, ejusque causa modò largitio & luxus, sæpe industria ac vigilantia haud minùs noxiæ quotiens parando regno finguntur.* »Séjan gagna si bien »l'esprit de Tibére par divers artifices, »que ce Prince, couvert & impénétrable »pour tous les autres, n'avoit rien de ca»ché ni de secret pour lui : ce qui ne doit »pas être principalement attribué aux ru»ses & aux artifices de ce Ministre, puis»qu'il tomba dans les mêmes piéges & »périt par la voie de la fraude & de l'ar»tifice ; mais plutôt à la colére des dieux »contre l'Empire Romain, à qui sa fa-

Tacit. Annal. l. 4. c. 1.

» veur & sa disgrace furent également funestes. Il avoit une force de corps capable de supporter les plus grandes fatigues. Le caractére de son esprit étoit l'audace, l'adresse à se cacher, & une noire malignité envers les autres. Il étoit en même tems flateur jusqu'à la bassesse, & fier jusqu'à l'insolence : plein de modestie & de retenue en apparence, mais au dedans dévoré d'ambition. Les moiens pour parvenir à son but étoient, tantôt le luxe & la dépense, tantôt la vigilance & l'application aux affaires, vertus aussi dangereuses que les vices mêmes, quand on en prend les dehors pour usurper une puissance illégitime.

Pour réunir tout en un mot, Séjan, si fort vanté dans Paterculus, étoit un fléau de la colére des dieux contre l'Empire Romain : *deûm irâ in rem Romanam.* Ceux qui sont en place, qui sont maîtres des graces, & dispensateurs des bienfaits, peuvent juger par là du cas qu'ils doivent faire des louanges qu'on leur prodigue avec si peu de mesure, & souvent avec si peu de pudeur.

J'ai dit que Paterculus excelloit surtout dans les portraits & les caractéres. Il y en a de courts, qui ne sont pas les moins beaux ; & plusieurs qui sont plus étendus. J'en raporterai de l'une & de l'autre sorte.

MARIUS.

Hirtus atque horridus, vitaque sanctus, quantum bello optimus, tantum pace pessimus, immodicus gloriæ, insatiabilis, impotens, semperque inquietus. » Marius » avoit quelque chose de dur & de sauva» ge dans le caractére : ses mœurs étoient » austéres, mais irrépréhensibles : excel» lent dans la guerre, détestable dans la » paix; avide, ou plutôt insatiable de gloi» re; violent dans ses projets; toujours in» quiet & incapable de souffrir le repos. Lib. 2. cap. 9.

SYLLA.

Adeo Sylla dissimilis fuit bellator ac victor, ut dum vincit, justissimo lenior; post victoriam, audito fuerit crudelior. » Rien » ne fut plus différent que Sylla faisant la » guerre, & le même Sylla devenu vain» queur. Pendant la guerre il fut doux » jusqu'à l'excès; après la victoire, cruel » jusqu'à la barbarie. Lib. 2. c. 25.

MITHRIDATE.

Mithridates, Ponticus rex: vir neque silendus, neque dicendus, sine cura. Bello acerrimus, virtute eximius, aliquando fortuna, semper animo maximus: consiliis dux, miles manu, odio in Romanos Annibal. » Mithridate, Roi de Pont, dont il » est difficile & de se taire, & de parler; » d'une valeur extrême: grand par une Lib. 2. c. 18.

» brillante fortune dans certains tems de sa
» vie, toujours par le courage & l'éléva-
» tion des sentimens : Général pour le con-
» seil & les résolutions, soldat pour les
» coups de main, un second Annibal par
» sa haine contre les Romains.

MECENE.

Lib. 2. c. 88. *C. Mecenas, equestri sed splendido genere natus : vir, ubi res vigiliam exigeret, sanè exsomnis, providens, atque agendi sciens : simul verò aliquid ex negotio remitti posset, otio ac mollitiis penè ultra feminam fluens.* » Mécéne descendoit d'une
» famille de simples Chevaliers, mais il-
» lustre & ancienne. S'il étoit besoin de vi-
» gilance, on le voioit actif, toujours en
» mouvement, pensant à tout, se refusant
» même le sommeil. Dès que les affaires lui
» donnoient du relâche, plus mou presque
» qu'une femme, il se livroit tout entier
» au plaisir & aux charmes de l'oisiveté. «

SCIPION EMILIEN.

Lib. 1. c. 12. *P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus, omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac studiorum eminentissimus seculi sui : qui nihil in vita nisi laudandum aut*

Ib. cap. 13. *fecit, aut dixit, ac sensit.. Tam elegans liberalium studiorum omnisque doctrinæ auctor & admirator fuit, ut Polybium Panæ-*

tiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque secum habuerit. Neque enim quisquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio dispunxit: semperque aut belli aut pacis serviit artibus; semper inter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit. » Scipion Emi-
» lien, également recommandable par tou-
» tes les qualités qui peuvent illustrer la
» robe & l'épée, faisoit revivre en sa per-
» sonne les vertus de Scipion l'Africain
» son aieul, & de Paul Emile son pere. Il
» étoit le premier homme de son siécle
» pour l'esprit & le goût des sciences. Ac-
» tions, discours, sentimens, on ne vit
» rien que de louable en lui pendant tout
» le cours de sa vie.... Plein d'estime &
» d'admiration pour les Belles-Lettres &
» pour les Sciences, où il excelloit lui-
» même, il avoit toujours avec lui, tant en
» paix qu'en guerre, Panétius & Polybe,
» deux illustres Savans. Personne ne savoit
» mieux que lui entreméler* le repos &
» l'action, ni mettre à profit avec plus de
» délicatesse & de goût les vuides que lui
» laissoient les affaires. Partagé entre les
» armes & les livres, entre les travaux mi-
» litaires du camp & les occupations pai-
» sibles du cabinet, ou il exerçoit son corps
» par les fatigues de la guerre, ou il culti-
» voit son esprit par l'étude des sciences.

Caton d'Utique.

Lib. 2. c. 35. *M. Cato, genitus proavo M. Catone, principe illo familiæ Porciæ : homo virtuti simillimus, & per omnia ingenio diis quàm hominibus propior : qui nunquam rectè fecit, ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat ; cuique id solum visum est rationem habere, quod haberet justitiam, omnibus humanis vitiis immunis, semper fortunam in sua potestate habuit.* » Caton » d'Utique eut pour bisaieul Caton le Cen» seur, ce Chef illustre de la famille Por» cienne. Plus semblable par son caractére » aux dieux qu'aux hommes, on pouvoit » le regarder comme le portrait vivant de » la Vertu. Il ne fit jamais rien de vertueux » pour le paroitre, mais parce qu'il ne » pouvoit pas faire autrement. Il ne trou» voit rien de raisonnable, que ce qui étoit » juste. Exemt de tous les défauts humains, » il demeura toujours maître de la fortu» ne, sans jamais lui céder.

Pompée.

Lib. 2. c. 29. *Innocentiâ eximius, sanctitate præcipuus, eloquentiâ medius : potentiæ, quæ honoris causâ ad eum referretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus. Dux bello peritissimus ; civis in toga (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem) modestissimus.*

Amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda satisfactione facillimus. Potentiâ suâ nunquam, aut rarò, ad impotentiam usus: penè omnium vitiorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate liberâ dominoque gentium indignari, cùm omnes cives jure haberet pares; quemquam æqualem dignitate conspicere. » Pompée » étoit de mœurs très pures, d'une probité » irréprochable, d'une éloquence médio- » cre. Très avide de distinctions & d'em- » plois, pourvû qu'on les lui déférât vo- » lontairement & par honneur, mais non » jusqu'à les envahir par force. Général » très habile dans la guerre, Citoien très » modéré pendant la paix, sinon lorsqu'il » craignoit que quelqu'un ne devînt son » égal. Ami constant, facile à pardonner » les injures, de bonne foi lorsqu'il se » réconcilioit, & n'exigeant point les sa- » tisfactions à la rigueur. Il n'usa jamais » ou rarement de son pouvoir pour com- » mettre des injustices & des violences. » On auroit pu dire qu'il étoit exemt de » tous les vices, si ce n'en étoit un très » grand dans une ville libre, maitresse de » toutes les nations, où de droit tous les » citoiens sont égaux, de ne pouvoir souf- » frir qu'aucun l'égalât en crédit & en au- » torité.

CESAR.

Lib. 2. c. 41. *Cæsar forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentia effusissimus, animo super humanam & naturam & fidem evectus: magnitudine consiliorum, celeritate bellandi, patientiâ periculorum, magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus: qui denique semper & somno & cibo in vitam non in voluptatem uteretur.* » César, le mieux fait d'ailleurs de tous les Romains, l'emportoit » sur eux par la force & l'étendue d'un gé- » nie supérieur, par une générosité & une » magnificence portée jusqu'à la profu- » sion : enfin il paroissoit élevé au dessus » de l'homme par un esprit & un courage » qui passent toute croïance. La grandeur » de ses projets, sa rapidité dans la ma- » niére de faire la guerre, sa hardiesse in- » trépide à affronter les dangers, l'ont » rendu tout-à-fait semblable à Alexandre » le Grand, mais à Alexandre encore so- » bre & maître de sa colére. Il usoit de la » nourriture & du sommeil, non pour le » plaisir, mais uniquement pour satisfaire » aux besoins de la nature.

TACITE.

TACITE (*C. Cornelius Tacitus*) étoit plus âgé que Pline le jeune, qui étoit né en l'an de J. C. 61.

Vespasien commença à l'élever aux di-

gnités : Tite continua, & Domitien y en ajouta de plus grandes. Il fut Préteur sous ce dernier, & Consul sous Nerva, subrogé à Verginius Rufus, dont il fit le panégyrique. *Plin. Ep. 1. lib. 2.*

Il épousa la fille de Cn. Julius Agricola, célébre par la conquête de l'Angleterre. Il étoit hors de Rome depuis quatre ans avec sa femme, lorsqu'Agricola mourut. Lipse croit que Tacite laissa des enfans, parce que l'Empereur Tacite se disoit descendu de lui, ou de la même famille. *An. de J. C. 77 ou 78. An. 93.* *Vopisc in vit. Tacit.*

Les Lettres ont rendu Tacite plus illustre que ses dignités. Il plaida, même après avoir été Consul, avec une grande réputation d'éloquence, dont le caractére particulier étoit la gravité & la majesté. Il avoit été fort estimé dès ses premiéres années. *Plin Ep. 1. & 11. lib. 2.*

Pline le Jeune fut un de ses premiers admirateurs, & ils s'unirent ensemble par une amitié très étroite. Ils se corrigeoient mutuellement leurs ouvrages : grand secours pour un Auteur ! Je l'éprouve tous les jours avec une vive reconnoissance, & je sens bien que je dois le succès de mon travail à un pareil secours que me rendent des amis également éclairés & affectionés. *Plin. Ep. 2. l. 7.* *Id. Ep. 7. lib. 8.*

Il paroit que Tacite avoit donné au public quelques harangues, ou plaidoiers. Il avoit fait aussi quelques vers. Il nous est resté de lui une Lettre parmi celles de Pline. *Id. Ep. 10. l. 9.*

Mais on ne le connoit aujourd'hui que

par ce qu'il a écrit sur l'histoire, à laquelle S. Sidoine dit qu'il ne s'appliqua qu'après avoir tâché inutilement de porter Pline à l'entreprendre.

Sidon. Ep. 22. lib. 4.

De Germ. cap. 37.

Il composa sa *Description de l'Allemagne* durant le second Consulat de Trajan: du moins il y a lieu de le conjecturer ainsi.

La vie d'Agricola son beau-pere paroit aussi, par la Préface, être un de ses premiers Ouvrages, & faite au commencement de Trajan. Il emploie une partie de cette Préface à décrire les tems orageux d'un régne cruel & ennemi de toute vertu: *Sæva & infesta virtutibus tempora.* C'étoit celui de Domitien. Il la conclud, en marquant » qu'il consacre cet Écrit à la » gloire d'Agricola son beau-pere; & il » ajoute qu'il espére que le sentiment de » respect & de reconnoissance qui l'a porté à entreprendre cet ouvrage, le fera » paroitre louable, ou du moins excusable. *Hic interim liber honori Agricolæ soceri mei destinatus, professione pietatis aut laudatus erit, aut excusatus.*

Il entre ensuite en matiére, & expose les principales circonstances & les principales actions de la vie de son beau-pere. Cet Écrit est un des plus beaux & des plus précieux morceaux de l'Antiquité. Les gens de guerre, les Courtisans, les Magistrats y peuvent trouver d'excellentes instructions.

Le grand Ouvrage de Tacite est celui dans lequel il avoit écrit l'Histoire des Empereurs, en commençant à la mort de Galba, & finissant à celle de Domitien : c'est ce que nous appellons ses *Histoires*. Mais des vingt-huit ans que cette Histoire contenoit depuis l'an 69 jusqu'en 96, il ne nous reste que l'année 69, & une partie de 70. Pour composer cet Ouvrage, il demandoit des Mémoires aux particuliers, comme il en demanda à Pline le Jeune sur la mort de son Oncle. Et ceux qui étoient bien aises que la postérité les connût, lui en envoioient d'eux-mêmes; ce que nous voions par le même Pline, qui espéra de s'immortaliser par ce moien. Les Lettres qu'il lui en écrivit semblent être de l'an 102 ou 103; & l'on peut juger par là du tems auquel Tacite travailloit à cet Ouvrage. *Tacit. Hist. lib. 1. cap. 1.* *Plin. Ep. 16. lib. 6.* *Id. Ep. 16. & 20. lib. 6.*

Il avoit dessein, après l'avoir achevé, si Dieu lui conservoit la vie, de faire aussi l'Histoire de Nerva & de Trajan: tems heureux, dit-il, où l'on pouvoit penser ce qu'on vouloit, & dire ce qu'on pensoit. *Rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, & quæ sentias dicere licet.* Mais il ne paroit pas qu'il ait exécuté ce projet. *Tacit. Hist. lib. 1. cap. 1.*

Au lieu de cela il reprit l'Histoire Romaine depuis la mort d'Auguste jusqu'à Galba; & c'est ce qu'il appelle lui-même ses *Annales*, parce qu'il tâchoit d'y mar-

quer tous les événemens ſur leur année ; ce qu'il n'obſerve pas néanmoins toujours quand il raporte quelque guerre.

Annal. lib. 11. cap. 11.

Dans un endroit de ſes Annales, il renvoie a l'Hiſtoire de Domitien qu'il avoit écrite auparavant : ce qui marque que les *Hiſtoires* ſont antérieures aux *Annales*, quoique celles-ci ſoient placées les premiéres. Auſſi l'on remarque que le ſtile de ſes Hiſtoires eſt plus fleuri & plus étendu, & celui de ſes Annales plus grave & plus reſſerré, ſans doute parce que, porté naturellement à la conciſion, il ſe fortifioit de plus en plus dans cette habitude à meſure qu'il écrivoit davantage. Des quatre Empereurs dont Tacite avoit écrit l'hiſtoire dans ſes Annales, ſavoir Tibére, Caligula, Claude, Néron, il n'y a que le premier & le dernier dont nous ayions l'hiſtoire à peu près entiére : encore nous manque-t-il trois années de Tibére, & les derniéres de Néron. Caligula eſt perdu tout entier, & nous n'avons que la fin de Claude.

Hieron. Zachar.

Il avoit deſſein d'écrire auſſi l'Hiſtoire d'Auguſte : mais S. Jérome paroit n'avoir connu de lui que ce qu'il avoit fait depuis la mort de ce Prince juſqu'à celle de Domitien : ce qui, dit-il, faiſoit trente Livres.

Si ce que Quintilien dit d'un Hiſtorien célébre de ſon tems qu'il ne nomme point, doit s'entendre de Tacite, comme quel-

ques Auteurs l'ont cru, il paroitroit qu'il auroit été obligé de retrancher des endroits trop libres & trop hardis. Voici le passage de Quintilien. » Il est [a] un Historien qui vit encore pour la gloire de notre siécle, & qui mérite de vivre éternellement dans la mémoire des siécles à venir. On le nommera un jour : maintenant on voit bien de qui je veux parler. Ce grand homme a des admirateurs, & peu d'imitateurs ; l'amour de la vérité lui aiant nui, quoiqu'il ait supprimé une partie de ce qu'il avoit écrit. Dans ce qui est resté, on ne laisse pas de sentir parfaitement un génie élevé, & une façon de penser hardie & généreuse.

Il est fâcheux qu'on ne soit pas plus instruit des circonstances de la vie d'un Écrivain si célébre. On ne sait rien non plus de sa mort. L'Empereur Tacite, qui tenoit à honneur de descendre de la famille de notre Historien, ordonna qu'on mît ses Ouvrages dans toutes les Bibliothéques, & qu'on en fit tous les ans dix copies aux dépens du Public, afin qu'elles fussent plus correctes. C'étoit une sage & louable précaution, qui auroit dû, ce *Vopisc. in vit. Tacit. Imper.*

a Superest adhuc & exornat ætatis nostræ gloriam, vir seculorum memoriâ dignus, qui olim nominabitur, nunc intelligitur. Habet amatores, nec imitatores, ut libertas, quanquam circumcisis quæ dixisset, ei nocuerit : sed elatum abundè spiritum & audaces sententias deprehendas etiam in iis quæ manent. *Quintil.* 10. c. 1.

me semble, nous conserver en entier un Ouvrage si digne dans toutes ses parties de passer à la postérité.

Tacite se vante d'avoir écrit sans haine & sans prévention, *sine ira & studio* ; & d'avoir suivi en tout l'exacte vérité, ce qui est le principal devoir d'un Historien. Pour remplir ce devoir, Tacite auroit eu besoin, non seulement d'un grand amour pour le vrai, mais d'un discernement très fin, & de beaucoup de précaution. » Car il remarque lui-même, en parlant des Histoires » de Tibére, de Caïus, de Claude, de » Néron, que soit qu'elles fussent écrites » de leur vivant, ou peu après leur mort, » la fausseté y régnoit également, parce » que la crainte avoit dicté les unes, & la » haine les autres : *Florentibus ipsis, ob metum falsæ ; postquam occiderunt, recentibus odiis compositæ sunt.* » Il y a, dit-il » ailleurs, deux grands défauts qui don- » nent atteinte à la vérité : la fureur de » louer outrément les Puissances pour leur » plaire, le plaisir secret d'en dire du mal » pour se venger. Il ne faut pas s'attendre » que de tels Historiens, qui sont ou fla- » teurs ou ennemis déclarés, ménagent » fort l'estime de la postérité. *Veritas pluribus modis infracta ... libidine assentandi, aut rursus odio adversùs dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios.* » On est choqué d'une basse fla-

Annal. lib. 1. cap. 1.

Histor. lib. 1. cap. 1.

» terie, parce qu'elle ſent la ſervitude :
» mais on ouvre volontiers ſes oreilles à
» la médiſance, dont la malignité ſe cou-
» vre d'un air de liberté. *Sed ambitionem ſcriptoris facilè adverſeris, obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur : quippe adulationi fœdum crimen ſervitutis, malignitati falſa ſpecies libertatis ineſt.* Tacite promet de s'écarter de ces deux excès, & proteſte d'une fidélité à l'épreuve de toute ſéduction. *Incorruptam fidem profeſſis, nec amore quiſquam & ſine odio dicendus eſt.*

Le morceau du régne de Tibére paſſe pour le chef-d'œuvre de Tacite par raport à la Politique. Le reſte de ſon Hiſtoire, dit-on, pouvoit être compoſé par un autre que par lui ; & Rome ne manquoit pas de déclamateurs, pour dépeindre les vices de Caligula, la ſtupidité de Claude, & les cruautés de Néron. Mais, pour écrire la vie d'un Prince comme Tibére, il faloit un Hiſtorien comme Tacite, qui pût démêler toutes les intrigues du cabinet, aſſigner les cauſes véritables des événemens, & diſcerner le prétexte & l'apparence d'avec la vérité.

Il eſt utile & important, je l'avoue, de démaſquer les fauſſes vertus, de pénétrer dans les ténébres où l'ambition & les autres paſſions ſe cachent, & de mettre les vices & les crimes dans tout leur jour pour en inſpirer de l'horreur. Mais n'eſt-il point

à craindre qu'un Hiſtorien, qui affecte preſque partout de fouiller dans le cœur humain, & d'en ſonder les replis les plus cachés, ne donne ſes idées & ſes conjectures pour des réalités, & ne préte ſouvent aux hommes des intentions qu'ils n'ont point eues, & des deſſeins auxquels ils n'ont jamais penſé? Salluſte ne manque pas de jetter dans ſon Hiſtoire des réflexions de Politique, mais il le fait avec plus d'art & de réſerve, & par là ſe rend moins ſuſpect. Il ſemble que Tacite, dans l'Hiſtoire des Empereurs, eſt plus attentif à faire apercevoir le mal, qu'à montrer le bien: ce qui vient peutêtre de ce que ceux dont nous avons les vies, ſont preſque tous de mauvais Princes.

Pour ce qui regarde le ſtile de Tacite, on ne peut pas nier qu'il ne ſoit fort obſcur: il eſt même quelquefois dur, & n'a pas toute la pureté des bons Auteurs de la langue Latine. Mais il excelle à renfermer de grands ſens en peu de mots, ce qui donne à ſon diſcours une force, une énergie, une vivacité toute particuliére. Il excelle encore à peindre les objets, tantôt d'une maniére plus courte, tantôt avec plus d'étendue, mais toujours avec de vives couleurs, qui rendent ſenſible ce qu'il décrit, & (ce qui eſt ſon caractére propre) qui font beaucoup plus penſer qu'il ne dit. Quelques exemples en con-

vaincront mieux que mes paroles. Je les tirerai seulement de la vie d'Agricola.

Endroits de Tacite pleins de vivacité.

1. Tacite parle des peuples de la Grande Bretagne qui fournissoient volontiers les levées, paioient les tributs, & satisfaisoient à toutes les autres charges, quand les Gouverneurs envoiés de Rome les conduisoient avec douceur, » mais qui souffroient avec peine les traitemens durs & » violens, assez domtés pour obéir, non » pour être traités en esclaves. *Has (injurias) ægrè tolerant; jam domiti ut pareant, nondum ut serviant.* Cap. 13.

2. » Agricola s'étant appliqué dès la premiére année à arrêter ces désordres, re» mit la paix en honneur chez ces peuples, » laquelle auparavant, soit par la négli» gence, soit par la connivence des Gou» verneurs, étoit autant appréhendée que » la guerre. *Hæc primo statim anno comprimendo, egregiam famam paci circumdedit, quæ, vel incuriâ vel tolerantiâ priorum, haud minùs quàm bellum timebatur.* C. 20.

3. La réception d'Agricola par Domitien au retour de ses glorieuses campagnes, est un des beaux endroits de Tacite, mais dont on ne peut rendre la vivacité dans une traduction. *Exceptus brevi osculo, & nullo sermone, turbæ servientium immixtus est.* » Après une embrassade froide, sans que

» l'Empereur lui dît un mot, il se confon» dit dans la foule des Courtisans. Cap. 40.

4. Il en faut dire autant de ce qui suit immédiatement. Agricola, qui connoissoit parfaitement le génie de la Cour, & qui savoit combien la réputation d'un homme de guerre qui a réussi est à charge à ces Courtisans oisifs & sans mérite, pour en tempérer l'éclat, & pour amortir l'envie, se réduisit à une vie tranquille & retirée. *Ceterùm, ut militare nomen, grave inter otiosos, aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitùs auxit.* » Il » avoit un équipage médiocre, se rendoit » affable à tout le monde, & marchoit » accompagné seulement d'un ou de deux » amis: de sorte que le grand nombre, » qui a coutume de juger du mérite des » hommes par l'éclat & la magnificence » de leur train, après avoir vû & considéré » Agricola, se demandoient si c'étoit donc » là cet homme si célébre, & peu le recon» noissoient sous cet extérieur. *Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus: adeo ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, quærerent famam, pauci interpretarentur.* Quel moien de rendre ces deux derniéres phrases, *quærerent famam, pauci interpretarentur*, qui ont un sens profond & qu'il faut presque deviner. L'Historien y a préparé, en disant qu'on ne juge ordi-

nairement des grands hommes que par l'éclat extérieur qui les environne : *plerisque magnos viros per ambitionem æstimare mos est.* Il distingue deux sortes de spectateurs. Les uns, qui faisoient le grand nombre, en voiant la modestie de l'extérieur d'Agricola, cherchoient sur quoi pouvoit être fondée sa réputation, n'en apercevant pas les marques ordinaires : *ut plerique quærerent famam.* D'autres, & ils étoient en très petit nombre, s'élevant au dessus des préjugés populaires, comprenoient qu'un grand mérite pouvoit être caché sous des dehors simples & modestes, & que l'un n'étoit pas incompatible avec l'autre; *pauci interpretarentur.*

5. Tacite mêle quelquefois aux faits qu'il expose des réflexions bien sensées. C'est ce qu'il fait d'une maniére merveilleuse en relevant la sagesse & la modération avec laquelle Agricola ménageoit & adoucissoit l'humeur violente de Domitien, quoiqu'il en eût reçu beaucoup de mauvais traitemens. *Proprium humani ingenii est, odisse quem læseris. Domitiani verò natura præceps in iram, & quo obscurior, eo irrevocabilior, moderatione tamen prudentiaque Agricolæ leniebatur : quia non contumacia, neque inani jactatione libertatis, famam fatumque provocabat. Sciant quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros*

esse, obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum reipublicæ usum, ambitiosa morte inclaruerunt. Cap. 42. » Quoique ce soit le propre » de l'homme de haïr celui qu'on a offensé ; & que Domitien fût d'un naturel » violent, & d'autant plus irréconciliable » que sa haine & sa colére étoient plus » cachées ; Agricola savoit l'adoucir par » sa modération & sa prudence, parce » qu'il ne provoquoit point le courroux du » Prince ; & n'alloit point au trépas & à » la réputation par une vaine & fiére affectation de liberté qui tient de la révolte. » Que ceux qui n'admirent qu'une générosité téméraire, apprennent par son » exemple qu'il peut y avoir de grands » hommes sous de mauvais Princes, & » que la soumission & la modestie, si elles » sont soutenues d'une vigueur & d'une » activité propres aux grandes affaires ; » peuvent arriver au même point de gloire, où tendent la plupart des hommes » par des procédés hardis & violens, sans » aucun avantage pour le bien public, & » sans autre fruit pour eux-mêmes que de » se signaler par une chute éclatante.

QUINTE-CURCE.
(*Quintus Curtius Rufus*).

Tome VI. de l'Hist. anc. J'AI DÉJA remarqué ailleurs qu'on ne

ſait point préciſément dans quel tems Quinte-Curce a vécu. C'eſt le ſujet d'une grande diſpute parmi les Savans, les uns le plaçant ſous Auguſte ou Tibére, d'autres ſous Veſpaſien, quelques-uns ſous Trajan.

Il a écrit l'Hiſtoire d'Alexandre le Grand en dix livres, dont les deux premiers ne ſont pas venus juſqu'à nous; ils ont été ſuppléés par Freinshémius. Son ſtile eſt fleuri, agréable, rempli de réflexions ſenſées, & de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, & qui ſentent quelquefois le Déclamateur. Ses penſées ingénieuſes, & ſouvent très ſolides, ont néanmoins un éclat & un brillant affecté, qui ne paroit pas marqué tout-à-fait au coin du ſiécle d'Auguſte. Il ſeroit aſſez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des Auteurs Latins, n'eût fait aucune mention d'un Hiſtorien auſſi recommandable que Quinte-Curce, s'il avoit vécu avant lui.

On lui reproche pluſieurs défauts d'ignorance par raport à l'Aſtronomie, à la Géographie, aux dates des événemens, & même aux effets de la nature les plus connus, comme d'avoir penſé que la Lune s'éclipſe indifféremment quand elle eſt nouvelle, & quand elle eſt pleine. *Lunam deficere, cùm aut terram ſubiret, aut ſole premeretur.* *Lib. 4. c. 10.*

Nous avons une excellente traduction de Quinte-Curce par M. de Vaugelas.

SUETONE.
(*Caius Suetonius Tranquillus*).

Sueton. in Othon. c. 10. SUETONE étoit fils de Suétonius Lenis, Tribun de la XIII[e] Légion, qui se trouva à la journée de Bédriac, où les troupes de Vitellius vainquirent celles d'Othon. Il a fleuri sous l'Empire de Trajan, & sous celui d'Adrien.

Plin. lib. 10. Epist. 100. Pline le Jeune l'aimoit beaucoup, & vouloit l'avoir toujours auprès de lui. Il dit que plus il le connoissoit, plus il l'aimoit, à cause de sa probité, de son honnêteté, de sa bonne conduite, de son application aux Lettres, de son érudition; & il lui rendit plusieurs services.

Suétone composa un fort grand nombre de Livres, qui sont presque tous perdus. Il ne nous reste que son Histoire des douze premiers Empereurs, & une partie de son traité des illustres Grammairiens & Rhéteurs.

Cette histoire est fort estimée par les Savans. Elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'Empire, qu'à la personne des Empereurs, dont elle fait connoitre les actions particuliéres, la conduite domestique, & toutes les inclinations tant bonnes que mauvaises. Suétone n'observe point l'ordre des tems, & jamais Histoire ne fut plus différente des Annales que celle-ci. Il réduit tout à certains chefs généraux, &

met ensemble ce qui se raporte à chaque chef. Son stile est fort simple, & l'on voit bien qu'il a plus recherché la vérité que l'éloquence. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, & d'avoir été aussi libre & aussi peu mesuré dans ses récits, que les Empereurs dont il fait l'histoire l'avoient été dans leur vie.

FLORUS.

On croit que Florus pouvoit être *Voss.* Espagnol, de la famille des Sénéques, & avoit eu les noms de *L. Annæus Seneca*, par la naissance, & de *L. Julius Florus* par adoption. Nous avons de lui un abrégé de l'Histoire Romaine en quatre Livres depuis le régne de Romulus jusqu'au tems d'Auguste, qui paroit écrit sous Trajan. Il n'a point le défaut ordinaire des abrégés, d'être sec, décharné, & ennuieux. Le stile en est élégant, agréable, & tient quelque chose de la vivacité poétique : mais on y trouve en quelques endroits trop d'emphase & de pompe, & quelquefois même de l'enflure. Ce n'est point un abrégé de Tite-Live, avec qui souvent il ne s'accorde pas. Nous avons déja dit qu'on doute avec fondement que les Epitomes ou Sommaires qui sont à la tête des Livres de Tite-Live, soient de Florus.

JUSTIN.

On croit que c'est à Tite Antonin

que Juſtin a adreſſé ſon abrégé de l'Hiſtoire de Trogus Pompeius:mais on n'en peut rien aſſurer, y aiant pluſieurs Empereurs du nom d'Antonin. Trogus Pompeius eſt mis entre les illuſtres Ecrivains du tems d'Auguſte. On le place entre les Hiſtoriens du premier mérite, avec Tite-Live, Salluſte, & Tacite. Son Ouvrage étoit d'une étendue immenſe, & comprenoit en quarante-quatre Livres toute l'Hiſtoire Grecque & Romaine juſqu'au tems d'Auguſte. Juſtin en a fait l'abrégé en autant de Livres; en quoi il nous a rendu un mauvais ſervice, s'il eſt vrai que cet abrégé ſoit la cauſe de la perte de l'original. On peut juger combien le ſtile de Trogue étoit pur & élégant, par la harangue de Mithridate à ſes troupes, que Juſtin a inſérée toute entiére dans ſon trente-huitiéme Livre. Elle eſt fort longue,mais indirecte. Car Juſtin nous fait remarquer que Trogue n'approuvoit pas queTite-Live & Salluſte euſſent fait entrer dans leurs Hiſtoires des harangues directes. C'eſt à la fin de cette harangue que Mithridate, après avoir repréſenté à ſes ſoldats qu'il les conduit,non plus dans les ſolitudes affreuſes de la Scythie,mais dans le pays de l'univers le plus fertile & le plus opulent, ajoute: » Que » l'Aſie les attend avec impatience, & » ſemble les appeller à haute voix & leur » tendre les bras; tant la rapacité des Pro-

» consuls, les violences des gens d'affaires,
» les mauvaises chicanes qu'on leur suscite dans les Tribunaux, leur ont inspiré » de haine & d'aversion pour les Romains. *Tantumque se avida expectat Asia, ut etiam vocibus vocet : adeo illis odium Romanorum incussit rapacitas Proconsulum, sectio publicanorum, calumniæ litium.* Le stile de Justin est net, intelligible, agréable : on y rencontre de tems en tems de belles pensées, de solides réflexions, & des descriptions fort vives. A l'exception d'un petit nombre de mots ou de locutions, la Latinité y est assez pure ; & il y a beaucoup d'apparence qu'il a emploié ordinairement les propres termes & les phrases mêmes de Trogus.

AUTEURS DE L'HISTOIRE Auguste.

ON APPELLE *Histoire Auguste* celle de six Auteurs Latins qui ont écrit les vies des Empereurs Romains depuis Adrien jusqu'à Carin. Ces Auteurs sont Spartien, Lampride, Vulcace, Capitolin, Pollion, & Vopisque. Ils ont tous vécu sous Dioclétien, quoique quelques-uns aient encore écrit sous ses Successeurs. Je n'entrerai point dans le détail de leurs Ouvrages, qui n'ont point de raport à mon Histoire.

AURELE VICTOR.

AURELE VICTOR a vécu sous le régne

de Constance, & lontems encore après. On croit qu'il étoit Africain. Il étoit né à la campagne d'un pere fort pauvre & sans Lettres. Il paroit qu'il étoit encore payen quand il écrivit, Son Histoire des Empereurs commence à Auguste, & va jusqu'à la 23ᵉ année de Constance.

Nous avons encore du même Auteur un abrégé des vies des hommes illustres presque tous Romains, depuis Procas jusqu'à Jule César. D'autres attribuent ce petit Ouvrage à Cornélius Népos, à Æmilius Probus, &c. mais Vossius soutient qu'il est d'Auréle Victor, Ces abrégés ne contiennent presque que des noms propres & des dattes, & par cette raison conviennent peu à des enfans, qui ne peuvent pas y prendre beaucoup de latinité.

AMMIEN MARCELLIN.

AMMIEN MARCELLIN étoit Grec de nation, d'une famille considérable dans la ville d'Antioche, Il servit lontems dans les armées Romaines du tems de Constance, Il quitta ensuite la milice, & se retira à Rome, où il écrivit son Histoire, qu'il divisa en trente & un Livres, Elle s'étendoit depuis Nerva où finit Suétone, jusqu'à la mort de Valens, Nous n'en avons aujourd'hui que les derniers Livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de

Magnence. Quoiqu'il fût Grec, il l'écrivit en Latin, mais en un Latin qui sent beaucoup son Grec & son Soldat. Ce défaut est récompensé, dit Vossius, par les autres qualités de l'Auteur, qui est grave, sérieux, prudent, très sincére, & très amateur de la vérité. On voit bien qu'il est zélé pour les Idoles, & pour ceux qui les adoroient, particuliérement pour Julien l'Apostat dont il fait son héros, & au contraire il paroit fort ennemi de Constance. Cependant il ne laisse pas de montrer de l'équité à l'égard de l'un & de l'autre.

EUTROPE.

EUTROPE a écrit son abrégé de l'Histoire Romaine sous Valentinien & Valens, mais par ordre du dernier, à qui il l'adresse. A en juger par son stile, on pourroit croire qu'il étoit plutôt Grec que Romain.

CHAPITRE TROISIEME.

DES ORATEURS.

AVANT-PROPOS.

IL ME RESTE à traiter ici de la partie des Belles-Lettres qui a le plus de beauté, de solidité, de grandeur, d'éclat, & qui est d'un usage plus étendu : je veux dire le

talent de la parole. Talent, qui éléve l'Orateur au dessus du commun des hommes, & presque au dessus de l'humanité même: qui le rend en quelque sorte le maître & l'arbitre des délibérations les plus importantes : qui lui donne un empire sur les esprits d'autant plus admirable, qu'il est tout volontaire, & fondé uniquement sur la force de la raison placée dans tout son jour : en un mot, qui le met en état de tourner les cœurs à son gré, de vaincre leur résistance la plus opiniâtre, & de leur inspirer tels sentimens qu'il lui plait, de tristesse ou de joie, de haine ou d'amour, de crainte ou d'espérance, de colére ou de compassion. Qu'on se représente ces nombreuses assemblées à Athénes ou à Rome, dans lesquelles il s'agissoit des plus grands intérêts de l'Etat, & où l'Orateur, du haut de la Tribune aux Harangues, dominoit par son éloquence sur un peuple immense, qui l'écoutoit avec un profond silence, ou ne l'interrompoit que par des applaudissemens & des acclamations. Dans tout ce que le monde a de plus magnifique en apparence, & de plus capable d'éblouir, y a-t-il rien de si grand, rien de si flateur pour l'amour propre ?

Lib. 1. de Orat. n. 6. 16. Ce qui reléve encore infiniment le prix de l'éloquence, selon la judicieuse réflexion de Cicéron, c'est la rareté étonnante de bons Orateurs dans tous les siécles.

Qu'on parcoure toutes les autres professions, toutes les ſciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de perſonnes qui s'y ſont diſtinguées, Généraux d'armées, Politiques, Magiſtrats, Philoſophes, Mathématiciens, Médecins, en un mot hommes excellens en tout genre. On ne peut pas en dire tout-à-fait autant des Poétes, je parle de ceux qui ont atteint la perfection de leur art: le nombre en a toujours été fort rare, mais beaucoup plus grand néanmoins que celui des bons Orateurs.

Ce que je dis ici doit paroitre d'autant plus étonnant, que pour ce qui regarde les autres arts & les autres ſciences, il faut aller pour l'ordinaire les puiſer dans des ſources écartées, inconnues, & hors de l'uſage commun: au lieu que le talent de la parole eſt une choſe toute naturelle, à la portée ce ſemble de tous, qui n'a rien d'obſcur, ni d'abſtrait, dont une des principales régles & une vertu eſſentielle eſt de s'exprimer clairement ſans jamais s'écarter de la nature.

On ne peut pas dire que chez les Anciens le ſuccès des autres arts venoit de ce que l'attrait de la récompenſe engageoit un plus grand nombre de perſonnes à s'y appliquer. Soit à Athénes, ſoit à Rome, qui ſont les deux grands théatres où les talens de l'eſprit ont brillé avec tant d'é-

clat, jamais aucune étude n'a été cultivée, ni plus généralement, ni avec plus d'activité & d'ardeur, que celle de l'éloquence. Et il ne faut pas s'en étonner. Dans des Républiques comme celles-là, où l'on examinoit en commun toutes les affaires de l'Etat; où l'on traitoit de la guerre, de la paix, des Alliances, des Loix devant le Peuple ou devant le Sénat; où tout se concluoit à la pluralité des suffrages, le talent de la parole devoit nécessairement dominer. Quiconque dans ces assemblées parloit avec le plus d'éloquence, devenoit à coup-sûr le plus puissant. Ainsi la Jeunesse, pour peu qu'elle eût d'ambition, ne manquoit pas de s'appliquer de toutes ses forces à une étude, qui seule ouvroit la porte aux richesses, au crédit, aux dignités.

Pourquoi donc, malgré le travail & les efforts d'un si grand nombre d'esprits excellens, malgré tant d'avantages du côté de la fortune, malgré les attraits d'une réputation si flateuse, s'est-il toujours trouvé un si petit nombre d'excellens Orateurs? La raison en est évidente, & l'on doit conclure, qu'il faut nécessairement que parmi tous les arts qui occupent l'esprit humain, l'éloquence soit le plus grand, le plus difficile, & celui qui demande un plus grand nombre de talens, & de talens tout différens, & en apparence même tout opposés.

On sait qu'il y a trois genres de discours:

le grand ou le ſublime, le commun ou le ſimple, le tempéré ou l'orné, qui tient le milieu entre les deux autres.

Dans [a] le genre ſublime, l'Orateur fait uſage de tout ce qu'il y a de plus noble dans les penſées, de plus majeſtueux dans les expreſſions, de plus hardi dans les figures, de plus touchant & de plus fort dans les paſſions. Son diſcours alors eſt comme un torrent impétueux, incapable d'être arrété ni retenu, qui entraîne par ſa violence ceux qui l'écoutent, & les force malgré eux de le ſuivre partout où il les emporte. Il eſt de plus d'une ſorte de ſublime. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de traiter de cette matiére, qui ſeule prouveroit l'étendue des talens que demande l'Eloquence.

Le [b] ſtile ſimple eſt tout différent. Il eſt clair, net, intelligible, & rien de plus. Il ne ſonge point à s'élever, & ne cherche qu'à ſe faire entendre. Il ſe pique ſeulement d'une pureté de langage particulié-

a Grandiloqui [quidam] ut ita dicam fuerunt, cum ampla & ſententiarum gravitate, & majeſtate verborum, vehementes, varii, copioſi, graves, ad permovendos & convertendos animos inſtructi & parati. *Cic. in Orat. n.* 20.

At ille qui ſaxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas ſibi faciat, multus & torrens Judicem vel nitentem contrà feret, cogetque ire qua rapit. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

b Contrà [ſunt quidam] tenues, acuti, omnia docentes, & dilucidiora non ampliora facientes, ſubtili quadam & preſſa oratione limati... Alii in eadem jejunitate concinniores, id eſt faceti, florentes etiam, & leviter ornati. *Orat. n.* 20.

re, d'une grande élégance, d'une fine délicatesse. Si quelquefois il hazarde quelque ornement, c'est une parure toute simple & toute naturelle. Je ne puis mieux exprimer ce stile que par ce mot d'Horace, *simplex munditiis;* ni en donner de plus parfaits modéles, que Phédre & Térence.

Un [a] troisiéme genre d'éloquence tient comme le milieu entre les deux autres, c'est pourquoi on l'appelle le genre tempéré. Il n'a ni la délicatesse du dernier, ni la force foudroiante du premier. Il les avoisine tous deux, mais sans y atteindre, & sans leur ressembler. Il participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juste, il n'est ni l'un ni l'autre. L'Orateur, dans ce genre, emploie volontiers le brillant des métaphores, l'éclat des figures, l'agrément des digressions, l'harmonie de l'arrangement, la beauté des pensées ingénieuses, mais conservant en tout cela le caractére d'une douceur tempérée qui lui est propre: de sorte qu'on peut alors le comparer à une riviére d'une eau claire & coulante,

a Est autem quidam interjectus medius, & quasi temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utens superiorum: vicinus amborum, in neutro excellens: utriusque particeps, vel utriusque (si verum quærimus) potiùs expers. *Ibid. n.* 21.

Medius hic modus, & translationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis: lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque sylvis inumbratus. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

dont les bords sont ombragés par des arbres verdoians.

Chacun de ces trois genres est fort estimable en soi-même, & acquiert une grande réputation à tout Ecrivain qui y réussit. Mais[a] le sublime l'emporte infiniment sur les deux autres. C'est cette sorte d'éloquence qui excite l'admiration, qui arrache les applaudissemens, qui met en œuvre toutes les passions ; & qui tantôt en tonnant & foudroiant, porte le trouble dans le fond des cœurs ; tantôt s'insinue dans les esprits avec douceur, & d'une maniére tendre & touchante.

C'est la réunion de toutes ces parties qui fait l'Orateur parfait; & l'on sent aisément combien il est difficile & rare qu'un même homme réunisse en lui seul tant de qualités différentes. Le dénombrement que nous ferons bientôt des anciens Orateurs, tant Grecs que Latins, nous en montrera quelques uns qui se sont attachés avec succès aux deux derniers genres, très peu qui aient pu atteindre jusqu'au sublime, &

a Tertius est ille amplus, copiosus, gravis, ornatus, in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes, eloquentiam in civitatibus plurimum valere passæ sunt; sed hanc eloquentiam, quæ cursu magno sonituque feretur, quam suspicerent omnes, quam admirarentur, quam se assequi posse diffiderent. Hujus eloquentiæ est tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in sensus: inserit novas opiniones, evellit insitas. *Orat. n.* 97.

se laisse éblouir par la fausse apparence du bon : ce qui est, en matiére d'éloquence, le plus grand & le plus dangereux de tous les défauts ; parce qu'au lieu qu'on évite les autres, celui-ci est recherché.

Il est [a] aussi une vertu commune à tous les genres de stile, & je finirai par cette réflexion. Il y a parmi les Orateurs, & l'on en doit dire autant des Historiens, des Poétes, & de tous les Ecrivains, une variété infinie de stiles, de génies, de caractéres, qui met entr'eux une très grande différence, sans qu'on puisse en trouver un seul qui ressemble parfaitement à un autre. Cependant il y a aussi entr'eux une sorte de ressemblance secrette, & comme un lien commun, qui les raproche & les réunit. J'entends par là un certain goût exquis & délicat, une sorte de teinture du vrai & du beau, une maniére de penser & de s'exprimer puisée dans la nature même, enfin je ne sai quoi, que l'on sent mieux qu'on ne peut l'expliquer, qui fait discerner à un Lecteur judicieux & sensé les Ouvrages tant anciens que modernes qui sont marqués au coin de la bonne antiquité.

Voila à quoi les jeunes gens qui songent à s'avancer dans les Belles-Lettres, doiventprincipalement donner leurs soins

a Habet omnis eloquentia aliquid commune. *Quint.* *lib.* 10. *cap.* 2.

& leur application : je veux dire à étudier dans les Ouvrages ces beautés naturelles qui ſont de tous les ſiécles & de toutes les langues, & à ſe les rendre familiéres par une lecture ſérieuſe & réitérée des Auteurs où elles ſe trouvent, pour en venir à ce point de les diſcerner au premier coup d'œil, &, ſi j'oſois m'exprimer ainſi, de les ſentir preſque à l'odorat.

ARTICLE PREMIER.

DES ORATEURS GRECS.

§. I.

Siécle où l'Eloquence a le plus fleuri à Athénes.

LA [a] GRECE, ſi fertile en beaux génies pour tous les autres arts, a été lontems ſtérile par raport à l'Eloquence, & l'on peut dire qu'avant Périclès elle ne faiſoit encore en quelque ſorte que balbutier, & que juſques-là elle avoit eu peu d'idée & fait peu de cas du talent de la parole. Ce fut à Athénes que l'Eloquence commença

a Græcia... omnes artes vetuſtiores habet, & multo antè non inventas ſolùm, ſed etiam perfectas, quàm eſt à Græcis elaborata vis dicendi atque copia. In quam cùm intueor, maximè mihi occurrunt, Attice, & quaſi lucent Athenæ tuæ, qua in urbe primùm ſe Orator extulit.... Non in conſtituentibus Rempub. nec in bella gerentibu... naſci cupiditas dicendi ſolet. Pacis eſt comes, otiique ſocia, & jam bene conſtitutæ civitatis, quaſi alumna quædam eloquentia. *Cic. in Brut. n. 26. & 45.*

à jetter de l'éclat. Et il ne faut pas s'étonner qu'il se fût déja passé plusieurs siécles, sans qu'elle y eût été mise en honneur. Ce n'est pas parmi les soins de l'établissement d'un Etat, ni dans le trouble des guerres, qu'elle a coutume d'être cultivée. Amie de la paix & de la tranquillité, il lui faut, si j'ose ainsi m'exprimer, pour berceau une République déja bien affermie & bien policée.

Mais [a] ce qui doit paroitre étonnant, c'est que l'Eloquence, presque encore naissante & dès ses premiers commencemens, (car c'est au tems de Périclès que Cicéron en fixe l'époque) soit tout d'un coup parvenue à une si haute perfection. Avant [b] Périclès on n'avoit aucun discours, aucun ouvrage, où il parût quelque lueur de beauté & d'ornement, ni qui ressentît l'Orateur : & ses discours brilloient déja de ce qu'il y a de plus beau, de plus fort, & de plus sublime dans l'éloquence.

Périclès, aiant en vûe de se rendre puissant dans la République, & de dominer dans les assemblées du Peuple, regarda l'éloquence comme l'instrument le plus nécessaire pour parvenir à ses fins, & il y donna toute son application. La beauté naturelle de son génie lui fournissoit tou-

a Hæc ætas prima Athenis oratorem prope perfectum tulit. *Ib. n.* 45.

b Ante Periclem... litera nulla est, quæ quidem ornatum aliquem habeat, & oratoris esse videatur. *Ib. n.* 17.

tes les ressources nécessaires ; & [a] l'étude profonde qu'il avoit faite de la Philosophie sous Anaxagore lui avoit appris par quels ressorts on remue & on tourne à son gré le cœur des hommes. Il emploioit avec un art merveilleux tantôt la douceur & l'insinuation pour persuader, tantôt la force des grands mouvemens pour abbattre & renverser. Athénes, [b] qui voioit luire dans son sein une nouvelle lumiére, charmée des graces & de la sublimité de ses discours, admiroit son éloquence, & la craignoit. On [c] a remarqué que dans le tems même qu'il s'opposoit aux volontés du Peuple avec une sorte de roideur inflexible, il savoit lui plaire, & avoit l'adresse de le ramener insensiblement à son avis. Aussi les Poétes Comiques, dans leurs Sa-

a In Phædro Platonis [*pag* 270.] hôc Periclem præstitisse ceteris dicit oratoribus Socrates, quòd is Anaxagoræ Physici fuerit auditor; à quo censet eum, cùm alia præclara quædam & magnifica didicisset, uberem & fœcundum fuisse, gnarumque (quod est eloquentiæ maximum) quibus orationis modis quæque animorum partes pellerentur. *Cic. in Orat. n.* 15.

b Hujus suavitate maximè exhilaratæ sunt Athenæ; hujus ubertatem & copiam admiratæ; ejusdem vim dicendi terroremque timuerunt. *In Brut. n.* 44.

c Quid Pericles? de cujus dicendi copia sic accepimus, ut cùm contra voluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus & jucundum videretur. Cujus in labris veteres Comici, etiam cum illi maledicerent (quod tum Athenis fieri liceret) leporem habitasse dixerunt; tantamque in eo vim fuisse, ut in eorum mentibus qui audissent quasi aculeos quosdam relinqueret. *De Or. l.* 3. *n.* 138.

tyres contre lui (car alors les plus puiſſans de la République n'y étoient point épargnés) diſoient à ſa louange, d'un côté, que la déeſſe de la perſuaſion avec toutes les graces réſidoit ſur ſes lévres; de l'autre, qu'il [a] tonnoit & foudroioit, tant ſes diſcours avoient de véhémence, & qu'il laiſſoit toujours une ſorte d'éguillon dans l'ame de ſes Auditeurs.

Par ce [b] rare talent de la parole, Périclès vint à bout de ſe conſerver pendant quarante ans de ſuite, tant en paix qu'en guerre, une entiére autorité ſur le peuple du monde le plus inconſtant, le plus capricieux, & en même tems le plus jaloux de ſa liberté; dont il faloit tantôt relever le découragement dans les diſgraces qui lui arrivoient, tantôt rabbattre la fierté & arréter les fougues dans les heureux ſuccès. On voit par là ce que peut l'éloquence, & quel cas on en doit faire.

Quoique Périclès n'ait laiſſé après lui aucune piéce d'Eloquence, il mérite bien cependant d'être mis à la tête des Orateurs Grecs; d'autant plus que, ſelon [c] Cicéron, c'eſt lui qui fit naître à Athénes le goût de

a Ab Ariſtophane poëta fulgurare, tonare, permiſcere Græciam dictus eſt. *Orat. n. 29.* Ἤστραπτε, ἐβρόντα, ξυνεκύκα τὴν Ἑλλάδα.

b Itaque hic doctrina, conſilio, eloquentia excellens, quadraginta annos præfuit Athenis, & urbanis eodem tempore & bellicis rebus. *ibid.*

c Pericles primus adhibuit doctrinam. &c. *in Br. n. 44.*

la ſaine & parfaite éloquence, qui la mit en honneur, qui en montra le véritable uſage & la véritable deſtination, & qui en fit ſentir les ſalutaires effets par le ſuccès qu'eurent ſes harangues.

Je parlerai maintenant des dix Orateurs Athéniens dont Plutarque nous a donné la vie en abrégé, & je ne m'arréterai que ſur ceux qui ſont le plus connus.

Des dix Orateurs Grecs.

ANTIPHON.

Plut. de vita decem Rhet.

ANTIPHON profita beaucoup des entretiens qu'il eut avec Socrate. Il donnoit des leçons de Rhétorique. Il compoſoit auſſi des plaidoiers pour ceux qui en avoient beſoin; & l'on croit qu'il fut le premier qui introduiſit cette coutume. Il étoit vif & riche pour l'invention, exact pour le ſtile, fort pour les preuves, habile pour répondre aux objections imprévûes: il réuſſiſſoit à émouvoir les paſſions, & à donner à chaque perſonnage qu'il faiſoit parler ſon caractére propre & particulier. Il fut condanné à mort pour avoir favoriſé l'établiſſement des Quatre-cens à Athénes.

ANDOCIDE.

Plut.

ANDOCIDE étoit auſſi contemporain de Socrate. Il commença à fleurir vingt ans avant Lyſias. Il fut appellé en jugement, comme aiant eu part au renverſement des

ſtatues de Mercure, qui furent toutes abbattues ou mutilées en une ſeule nuit au commencement de la guerre du Péloponnéſe. Il ne ſe tira de ce danger qu'en promettant d'indiquer les coupables, du nombre deſquels il mit ſon propre pere, à qui pourtant il ſauva la vie. Son ſtile étoit ſimple & preſque entiérement deſtitué de figures & d'ornemens.

LYSIAS.

LYSIAS étoit originaire de Syracuſe, mais né à Athénes. A l'âge de quinze ans il paſſa à Thurium en Italie avec deux de ſes freres dans la nouvelle Colonie qui alloit s'y établir. Il y demeura juſqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuſe; & il retourna pour lors à Athénes âgé de quarante-huit ans. *Dionyſ. Halicarn. in Lyſ.*

Il s'y diſtingua par un mérite particulier, & il a toujours été regardé comme un des plus excellens Orateurs Grecs, mais dans le genre d'éloquence ſimple & tranquille. La clarté, la pureté, la douceur, la délicateſſe du ſtile, faiſoit ſon caractére propre. C'étoit, dit [a] Cicéron, un Ecrivain d'une préciſion & d'une élégance extrême, & déja Athénes pouvoit preſque ſe vanter d'avoir un Orateur par-

[a] Fuit Lyſias . . . egregiè ſubtilis atque elegans, quem jam prope audeas oratorem perfectum dicere. *Cic. in Brut. n.* 35.

fait. Quintilien en donne la même idée. Lyſias, [a] dit-il, a le ſtile élégant & léger. S'il ſuffit à l'Orateur d'inſtruire, il n'en eſt point qu'on puiſſe mettre au-deſſus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans ſon diſcours. Son ſtile eſt néanmoins plus ſemblable à un ruiſſeau clair & pur, qu'à un grand fleuve.

Si Lyſias ſe renferma pour l'ordinaire dans cette ſimplicité, &, comme [b] Cicéron l'appelle, cette maigreur de ſtile, ce n'eſt pas qu'il fût abſolument incapable de force & de grandeur : car, ſelon le même Cicéron, on trouve dans ſes harangues des endroits très forts & très nerveux. Il en uſoit ainſi par choix & par jugement. Il ne plaidoit point lui-même de cauſe dans le barreau, mais il compoſoit des plaidoiers pour les autres ; & pour entrer dans leur caractére, il étoit ſouvent obligé d'emploier un ſtile ſimple & peu relevé ; ſans quoi il eût perdu cette grace de la naïveté

a Lyſias ſubtilis atque elegans, & quo nihil, ſi oratori ſatis ſit docere, quæras perfectius. Nihil enim eſt inane, nihil acceſſitum: puro tamen fonti, quàm magno flumini, propior. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

b In Lyſia ſunt ſæpe etiam lacerti, ſic ut nihil fieri poſſit valentius : verùm eſt certè genere toto ſtrigoſior. *Br. n.* 64.

c Illud in Lyſia dicendi textum tenue atque rarum lætioribus numeris corrumpendum non erat. Perdidiſſet enim gratiam, quæ in eo maxima eſt, ſimplicis atque inaffectati coloris: perdidiſſet fidem quoque. Nam ſcribebat aliis, non ipſe dicebat, ut opportuerit eſſe illa rudibus & incompoſitis ſimilia, quod ipſum compoſitio eſt. *Quint. lib.* 9. *cap.* 4.

qui eſt admirable en lui, & il eût trahi lui-même ſon ſecret. Il faloit donc que ſes diſcours, qu'il ne prononçoit pas lui-même, euſſent un air négligé, ce qui eſt un grand art, & un des grands ſecrets de la compoſition. On éludoit ainſi la Loi qui ordonnoit aux accuſés de plaider eux-mêmes leur cauſe, ſans emploier le miniſtére des Avocats.

Quand Socrate fut appellé devant les Juges pour rendre compte de ſes ſentimens ſur la religion, Lyſias lui apporta un plaidoier qu'il avoit composé avec beaucoup de ſoin, & où ſans doute il avoit fait entrer tout ce qui étoit capable de toucher les Juges. Socrate, après l'avoir lu, dit [a] qu'il le trouvoit fort beau, fort oratoire, mais peu convenable au caractére de force & de courage qu'un Philoſophe devoit montrer. *Lib. 1. de Orat. n. 231.*

Denys d'Halicarnaſſe peint fort au long, & avec beaucoup de goût & de jugement, le caractére du ſtile de Lyſias, & en marque en détail tous les traits, mais toujours dans le genre d'éloquence ſimple & naturelle dont j'ai parlé. Il raporte même quelques morceaux d'une de ſes harangues, pour mieux faire connoitre ſon ſtile.

ISOCRATE.

ISOCRATE étoit fils de Théodore Athé-

[a] Illam orationem diſertam ſibi & oratoriam videri, fortem & virilem non videri.

nien, qui s'étant enrichi à faire des inſtrumens de Muſique, amaſſa aſſez de bien pour être en état de faire élever avec ſoin ſes enfans : car il avoit encore deux fils, & une fille. Iſocrate vint au monde
AN. M. 3568. vers la 86ᵉ Olympiade, vingt-deux ans
Av. J. C. 436. après Lyſias, & ſept avant Platon.

Il reçut une excellente éducation, & eut pour Maîtres Prodicus, Gorgias, Tiſias, & ſelon quelques-uns Théraméne, c'eſt-à-dire tout ce qu'il y avoit alors de plus fameux Rhéteurs.

Son inclination l'auroit aſſez porté à ſuivre la route ordinaire des jeunes Athéniens, & à entrer dans le maniement des affaires : mais la foibleſſe de ſa voix, & une timidité preſque inſurmontable, ne lui permettant pas de ſe hazarder à paroitre en public, il tourna ſes vûes d'un autre côté. Il ne renonça pas néanmoins entiérement ni à la gloire de l'éloquence, ni au deſir de ſe rendre utile au public, qui étoient ſes deux grandes paſſions ; & ce que l'empêchement naturel de ſa voix lui refuſoit, il ſongea à le regagner par le miniſtére de la main & de la plume. Il s'appliqua donc avec ſoin à la compoſition, & ne prit point pour objet de ſon travail, comme la plupart des Sophiſtes, des queſtions vagues & inutiles, ou des ſujets de pure curioſité, mais des matiéres ſolides & importantes de gouvernement

& de politique, qui puſſent être utiles aux Républiques & aux Princes mêmes, auſſi bien qu'aux particuliers, & qui puſſent auſſi lui faire honneur par les graces qu'il tâcheroit de répandre dans ſes Ecrits. C'eſt Iſocrate lui-même qui nous apprend dans l'exorde de l'un de ſes diſcours, que telles avoient été ſes vûes. *In Panathen.*

Il s'exerça auſſi à compoſer des plaidoiers pour ceux qui en avoient beſoin, ſelon l'uſage aſſez ordinaire en ces tems-là, quoique contraire à la diſpoſition des Loix, qui ordonnoient, comme je l'ai déja marqué, que les Parties ſe défendiſſent elles-mêmes ſans emploier de ſecours étrangers. Mais comme ces plaidoiers lui attiroient à lui-même des affaires à cauſe du violement de la loi, & l'obligeoient de comparoitre ſouvent devant les Juges, il y renonça entiérement, & ouvrit une Ecole d'Eloquence pour inſtruire la Jeuneſſe.

Par ce [a] nouvel établiſſement, la maiſon d'Iſocrate devint pour toute la Gréce une pépiniére féconde de grands hommes, &

[a] Extitit igitur Iſocrates (cujus domus cunctæ Græciæ quaſi ludus quidam patuit atque officina dicendi) magnus orator & perfectus magiſter quanquam forenſi luce caruit, intraque parietes aluit eam gloriam, quam nemo quidem, meo judicio, eſt poſtea conſecutus. *Cic. in Brut. n. 32.*

Ex Iſocratis ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes extiterunt. *Lib. 2. de Orat. n. 94.*

Clariſſimus ille præceptor Iſocrates, quem non magis libri benè dixiſſe, quàm diſcipuli bene docuiſſe teſtantur. *Quintil. lib. 2. c. 9.*

il n'en fortit, dit Cicéron, comme du cheval de Troie, que d'illuftres perfonnages. Quoiqu'il ne parût point en public au barreau, & qu'il demeurât renfermé dans l'enceinte particuliére de fon Ecole ou de fon cabinet, il fe fit une réputation à laquelle perfonne après lui ne put atteindre, également eftimé & pour le talent de bien compofer, & pour l'art de bien enfeigner, comme fes Ecrits & fes Difciples en firent foi.

Il avoit un difcernement merveilleux pour connoitre la force, le génie, le caractére de fes Ecoliers ; pour voir comment il faloit manier leur efprit, & de quel côté il faloit les tourner : talent [a] rare, & abfolument néceffaire pour réuffir dans l'important emploi d'enfeigner. Ifocrate avoit coutume de dire, en parlant de deux de fes plus illuftres difciples, qu'il ufoit d'éperon à l'égard d'Ephore, & de bride à l'égard de Théopompe, pour exciter la lenteur de l'un, & retenir la trop grande vivacité de l'autre. Celui-ci, en compofant, s'abandonnoit à fon feu & à fon

a Diligentiffimè hoc eft eis, qui inftituunt aliquos atque erudiunt, videndum, quò fua quemque natura maximè ferre videatur.... Dicebat Ifocrates, doctor fingularis, fe calcaribus in Ephoro, contrà autem in Theopompo frenis uti folere. Alterum enim exultantem verborum audacia reprimebat, alterum cunctantem & quafi verecundantem incitabat. Neque eos fimiles effecit inter fe, fed tantum alteri affinxit, de altero limavit, ut id conformaret in utroque, quod utriufque natura pateretur. *Lib. 3. de Orat. n. 36.*

imagination,

imagination, & se répandoit en expressions hardies & brillantes; il le réprimoit. L'autre, au contraire, timide & réservé, ne songeoit qu'à la justesse, & n'osoit rien hazarder; il lui faisoit prendre l'essor. Son dessein n'étoit pas de les rendre semblables: mais, en retranchant à l'un, & ajoutant à l'autre, il vouloit les amener au point de perfection dont leur naturel étoit susceptible.

L'Ecole d'Isocrate fut fort utile au public, & en même tems fort lucrative pour lui-même. Il y amassa plus d'argent que n'avoit fait encore aucun des Sophistes. Il avoit pour l'ordinaire plus de cent Ecoliers, & il tiroit de chacun d'eux mille dragmes, c'est-à-dire plus de cinq cens livres, apparemment pour tout le tems qu'ils étudioient sous lui. Je serois fâché, pour l'honneur d'un si habile Maître, que ce qu'on dit de lui par raport à Démosthéne fût vrai, qu'il ne voulut pas lui laisser prendre ses leçons, parce qu'il n'étoit pas en état de lui paier entiérement la rétribution ordinaire. Je m'en tiens à ce que le même Plutarque dit dans le même endroit, qu'Isocrate ne prenoit rien des citoiens d'Athénes, mais seulement des étrangers. Cette conduite généreuse & désintéressée convient beaucoup mieux à son caractére, & aux excellens principes de morale répandus dans tous ses Ouvrages.

Plut. de decem. Orator. Gr. in Isocr.

Outre le revenu de ſon Ecole, il recevoit de grands préſens de perſonnes conſidérables. Nicoclès, Roi de Cypre, fils d'Evagore, lui donna vingt talens (vingt mille écus) pour le diſcours qui porte ſon nom.

Plut. ibid. On raporte d'Iſocrate une parole fort ſenſée. Il étoit à la table de Nicocréon, Roi de Cypre, & on le preſſoit de parler & de fournir à la converſation. Il s'en excuſa toujours, & apporta cette raiſon de ſon refus: *Ce que je ai, n'eſt point ici de ſaiſon; & ce qui ſeroit ici de ſaiſon, je ne le ſai point.* Cette penſée reſſemble fort à celle de Sénéque. *Je* [a] *n'ai jamais voulu plaire au peuple: car il n'approuve point ce que je ſai, & je ne ſai point ce qu'il approuve.*

Ibid. Iſocrate aiant appris la défaite des Athéniens par Philippe à la bataille de Chéronée, ne put pas ſurvivre au malheur de ſa patrie, & mourut de douleur, étant demeuré quatre jours ſans manger. Il avoit vécu quatre-vingts-dix-huit ou cent ans.

Il eſt difficile de mieux peindre le caractére du ſtile d'Iſocrate que ne l'ont fait Cicéron & Quintilien: je citerai leurs propres paroles.

In Orat. n. 41. & 42. Cicéron, après avoir raporté l'idée

a Nunquam volui populo placere: nam, quæ ego ſcio, non probat; quæ probat populus, ego neſcio. *Senec. Epiſt.* 29.

avantageuse que Socrate s'étoit formée d'Isocrate encore tout jeune ; & l'éloge magnifique que Platon, l'ennemi déclaré ce semble des Rhéteurs, avoit fait du même Isocrate fort âgé, continue ainsi en décrivant son stile. *Dulce igitur orationis genus, & solutum, & effluens, sententiis argutum, verbis sonans, est in illo epidictico genere, quod diximus proprium Sophistarum, pompæ quàm pugnæ aptius, gymnasiis & palæstræ dicatum, spretum & pulsum foro.* » Ce genre d'éloquence est » doux, agréable, coulant, plein de pen- » sées fines & d'expressions harmonieuses: » mais il a été exclu du barreau, & ren- » voié aux Académies, comme plus pro- » pre aux exercices de pur appareil, qu'aux » vrais combats. »

Voici le portrait qu'en fait Quintilien, *Lib. 10. c. 1.* qui paroit tiré d'après le premier. *Isocrates in diverso genere dicendi* (Il venoit de parler de Lysias.) *nitidus & comptus, & palestræ quàm pugnæ magis accommodatus, omnes dicendi veneres secutus est. Nec immeritò, auditoriis enim se, non judiciis compararat : in inventione facilis, honesti studiosus, in compositione adeo diligens, ut cura ejus reprehendatur.*

Il y avoit une grande ressemblance sur plusieurs chefs entre Lysias & Isocrate, comme le montre fort au long Denys d'Halicarnasse : mais le dernier avoit un

ſtile plus doux, plus coulant, plus élégant, plus fleuri, plus orné; des penſées plus vives & plus délicates; un arrangement de paroles étudié avec un ſoin extrême, & pouſſé peutêtre juſqu'à l'excès. En un mot toutes les beautés, toutes les graces de l'éloquence, telles que les comporte le Genre Démonſtratif propre aux Sophiſtes, ſont étalées dans ſes diſcours, deſtinés non pour l'action & le barreau, mais pour la pompe & l'oſtentation.

Cicéron, en pluſieurs endroits de ſes Livres de Rhétorique, inſiſte beaucoup ſur ce qu'Iſocrate eſt le premier, à proprement parler, qui a introduit dans la langue Grecque, le nombre, la cadence, l'harmonie, qui étoient avant lui peu connues, & preſque généralement négligées.

Il me reſte à expoſer une derniére qualité d'Iſocrate, qui eſt ſon vif amour du bien & de la vertu, que Quintilien exprime par ce mot, *honeſti ſtudioſus*, & qui, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, l'éléve infiniment au-deſſus de tous les autres Orateurs. En parcourant les principaux de ſes diſcours, il montre qu'ils ne tendent tous qu'à inſpirer aux villes, aux Princes, aux particuliers même, des ſentimens de probité, d'honneur, de bonne foi, de modération, de juſtice, d'amour du bien public, de zéle pour la conſervation de la liberté, de reſpect pour la ſainteté du ſer-

ment & des Traités, & pour tout ce qui a raport à la religion. Il conseille à tous ceux qui sont chargés du soin de gouverner les Etats & d'administrer les affaires publiques, de lire & d'étudier avec une attention singuliére ces Livres admirables, qui renferment tous les principes de la saine & véritable Politique.

ISÉE.

ISÉE étoit de Chalcis en Eubée. Etant venu à Athénes, il prit les leçons de Lysias, dont il imita si bien le stile, qu'en lisant leurs discours on avoit de la peine à distinguer duquel des deux ils étoient. Il commença à paroitre avec éclat après la guerre du Péloponnése, & continua jusqu'au tems de Philippe. Il fut maître de Démosthéne, qui s'attacha à lui préférablement à Isocrate, parce que l'éloquence d'Isée étoit plus forte & plus véhémente, & par cette raison plus conforme au génie vif de Démosthéne. *Plut. in Is.* Isæo torrentior. *Juven.*

LYCURGUE.

LYCURGUE fut fort estimé à Athénes pour son éloquence, & encore plus pour sa probité. Il fut chargé de plusieurs commissions importantes, & s'en acquitta toujours avec succès. On lui confia le soin de la police dans Athénes, & il fit une rude guerre aux malfaiteurs, qu'il obligea

de ſortir tous de la ville. Il paſſoit pour un Juge ſévére & inexorable. C'eſt à quoi Cicéron fait alluſion, en écrivant à ſon ami Atticus : *Noſmetipſi, qui Lycurgei à principio fuiſſemus, quotidie demitigamur.*

Ad Attic. Epiſt. 13. l. 1.

Lycurgue fut nommé Queſteur, c'eſt-à-dire Receveur Général des revenus de la République, à trois différentes repriſes, & exerça cette charge pendant quinze ans. Pendant ce tems-là il lui paſſa par les mains quatorze mille talens, (quarante-deux millions) dont il rendit un fidéle compte. Avant lui le revenu de la ville n'étoit que de ſoixante * talens : (ſoixante mille écus) il le fit monter juſqu'à douze cens talens. (douze cens mille écus.) C'eſt ce Queſteur, qui, voiant qu'un Fermier faiſoit mener en priſon le Philoſophe Xénocrate, parce qu'il avoit manqué à paier dans le tems un certain tribut comme étranger, le tira d'entre les mains des archers, & y fit conduire à ſa place le Fermier, pour avoir eu l'inſolence & la dureté de traiter ainſi un homme de Lettres. Cette action fut applaudie généralement. Lycurgue étoit du nombre des Orateurs qu'Alexandre demanda qui lui fuſſent livrés, à quoi les Athéniens ne purent conſentir.

* *Ce revenu ſeroit bien médiocre pour une ville comme Athénes, & l'augmentation bien conſidérable. Je ne ſai ſi on ne pourroit pas lire* ἑξακόσια, *ſix cens, au lieu de* ἑξήκοντα, *ſoixante.*

ESCHINE. DEMOSTHENE.

J'AI EXPOSÉ ailleurs fort au long l'hiſtoire de ces deux célébres Orateurs, qui furent toujours émules & rivaux, & dont les diſputes ne ceſſérent que par l'exil d'Eſchine. J'ai traité auſſi ce qui regarde leur ſtile & leur éloquence. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit ſur ces deux articles. Je me contente de remettre ici ſous les yeux du Lecteur les deux portraits qu'en trace Quintilien.

Traité des Etudes, Tome 2. Hiſt. Anc. Tom. 6.

Sequitur Oratorum ingens manus, cùm decem ſimul Athenis ætas una tulerit; quorum longè princeps Demoſthenes, ac penè lex orandi fuit: tanta vis in eo, tam denſa omnia, ita quibuſdam nervis intenta ſunt, tam nihil otioſum, is dicendi modus, ut nec quid deſit in eo, nec quid redundet, invenias. Plenior Æſchines, & magis fuſus, & grandiori ſimilis, quo minùs ſtrictus eſt; carnis tamen plus habet, lacertorum minus.* » Suit » maintenant une foule d'Orateurs, car il » y en a eu à Athénes juſqu'à dix à la fois: » à la tête deſquels marche Démoſthéne, » qui les a tous paſſés de bien loin, & qui a » mérité d'être propoſé preſque comme la » régle de l'éloquence. Son ſtile a tant de » force, il eſt ſi ſerré, ſi tendu; tout s'y

Lib. 10. c. 1.

* *La métaphore n'eſt point ici tirée des nerfs du corps, comme l'ont ſuppoſé les Traducteurs, mais des cordes d'un arc, qui étant extrêmement tendues, pouſſent les traits avec une force & une impétuoſité extraordinaire.*

» trouve dans une telle justesse & dans une
» précision si exacte, qu'on ne trouve rien à
» y ajouter, ni à en retrancher. Eschine est
» plus abondant, plus diffus. Il paroit plus
» grand, parce qu'il est moins ramassé. Il a
» plus d'embonpoint, & moins de nerfs.«

HYPERIDE.

Plut. in Hyper.

HYPERIDE avoit été d'abord auditeur & disciple de Platon. Il se tourna ensuite du côté du barreau, & il y fit admirer son éloquence. Son [a] stile avoit beaucoup de douceur & de délicatesse : mais il n'étoit propre que pour les petites causes. Il se trouva uni avec Lycurgue pour le maniement des affaires publiques dans le tems qu'Alexandre attaqua les Grecs, & il se déclara toujours ouvertement contre ce Prince. Après la perte de la bataille près de Cranon, les Athéniens étant près de le livrer à Antipater, il s'enfuit à Egine, & étant parti de là, il se sauva dans un temple de Neptune, d'où il fut arraché & conduit à Corinthe vers Antipater, qui le fit appliquer à une cruelle question pour tirer de lui quelques secrets & quelques éclaircissemens dont il avoit besoin. Mais, dans la crainte d'être forcé par la violence de la douleur à trahir sa patrie & ses amis,

a Dulcis inprimis & acutus Hyperides : sed minoribus causis, ut non dixerim utilior, magis par. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

il ſe coupa la langue avec les dents, & expira dans les tourmens.

DINARQUE.

DINARQUE, natif de Corinthe ſelon quelques-uns, vint s'établir à Athénes dans le tems qu'Alexandre pouſſoit ſes conquêtes dans l'Aſie. Il fut diſciple de Théophraſte qui avoit pris la place & l'Ecole d'Ariſtote, & fit auſſi une liaiſon particuliére avec Démétrius de Phalére. Il ne plaidoit pas par lui-même, mais compoſoit des plaidoiers pour ceux qui avoient des procès. Il ſe propoſa pour modéle Hypéride, ou plutôt ſelon d'autres Démoſthéne, dont le ſtile vif & véhément convenoit mieux à ſon caractére. *Plut. in Din.*

Changement arrivé chez les Grecs dans l'Eloquence.

L'ESPACE qui s'eſt écoulé depuis Périclès juſqu'à Démétrius de Phalére dont nous allons parler, a été le beau tems de l'Eloquence chez les Grecs: cet eſpace eſt à peu près de cent trente ans. Avant Périclès la Gréce avoit eu beaucoup de grands hommes pour le gouvernement, pour la politique, pour la guerre, & l'on y avoit vû une foule d'excellens Philoſophes: mais l'Eloquence y étoit peu connue. Ce fut lui, comme je l'ai déja obſervé, qui le premier la mit en honneur, qui en montra la force

& le pouvoir, & qui en fit naître le goût. Ce goût ne fut pas commun à toute la Gréce. Parle-t-on dans ces tems-là de quelque Orateur Argien, Corinthien, ou Thébain ? Il se renferma dans Athénes, qui porta dans les cinquante derniéres années de l'espace dont je parle ce grand nombre d'illustres Orateurs, dont le mérite lui a fait tant d'honneur, & a rendu sa réputation immortelle. Tout ce tems-là fut comme le régne de la saine & de la vraie Eloquence, qui ne connoit & n'admet d'autre parure qu'une beauté naturelle &

Brut. n. 36. sans fard. *Hæc ætas effudit hanc copiam; & , ut opinio mea fert, succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in quo naturalis inesset non fucatus nitor.*

Tandis que l'on se proposa ces grands Orateurs pour modéles, & que l'on fut fidéle à les imiter, le goût de la bonne Eloquence, c'est-à-dire d'une Eloquence mâle & solide, se conserva dans toute sa pureté. Mais quand, après leur mort, on eut commencé à les perdre insensiblement de vûe, & à suivre d'autres routes, une Eloquence d'un nouveau genre, plus parée & plus embellie, succéda à l'ancienne, & la fit bientôt disparoitre. Ce fut Démétrius de Phalére qui causa ce changement; & c'est de lui qu'il me reste à parler.

DÉMÉTRIUS DE PHALÉRE.

Démétrius, dont il s'agit, fut ſurnommé le *Phalérien* du nom de Phalére ſa patrie, qui étoit un des ports d'Athénes. Il eut pour maître le célébre Théophraſte.

Je ne raporterai point ici ſon hiſtoire, qui eſt traitée avec aſſez d'étendue dans le VII[e] Volume. On y voit comment Caſſandre, s'étant rendu maître d'Athénes quelque tems après la mort d'Alexandre le Grand, en confia le gouvernement à Démétrius, qui le conſerva pendant dix ans, & s'y conduiſit avec tant de ſageſſe, que le Peuple lui dreſſa trois cens ſoixante ſtatues : comment enſuite elles furent renverſées, & lui obligé de ſe retirer en Egypte, où Ptolémée Soter le reçut fort bien : enfin comment, ſous Ptolémée Philadelphe fils de Soter, il fut mis en priſon, où il mourut d'une morſure d'aſpic.

Livre XVI. §. v.

§. vii. Livre XVII. §. v.

Je ne conſidére maintenant Démétrius de Phalére que comme Orateur, & je dois expoſer comment il contribua à la décadence & au dépériſſement de l'Éloquence à Athénes.

J'ai déja marqué qu'il avoit été diſciple de Théophraſte, appellé de ce nom à cauſe de ſa *maniére de parler* excellente & *divine*. Il avoit pris ſous lui un ſtile orné, fleuri, & élégant. Il s'étoit exercé dans le genre d'éloquence qu'on appelle le genre *tempé-*

ré, qui tient le milieu entre le ſublime & le ſimple ; qui admet toute la parure & tous les ornemens de l'art ; qui emploie les graces brillantes de l'élocution, & la beauté éclatante des penſées : en un mot, qui eſt rempli de douceur & d'agrément, mais dénué de force & de vigueur, & qui avec tout ſon brillant & tout ſon éclat ne s'éléve pourtant point au-deſſus du médiocre. Démétrius excelloit dans ce genre d'écrire, fort capable de plaire & d'exciter l'admiration par lui-même, ſi on ne le comparoit au genre ſublime & magnifique, dont la beauté ſolide & majeſtueuſe fait diſparoitre l'éclat de ces graces légéres & ſuperficielles. Il [a] étoit aiſé de reconnoitre à ſon ſtile coulant, doux, agréable, qu'il avoit été diſciple de Théophraſte. Ses expreſſions éclatantes, ſes métaphores heureuſes, étoient, dit Cicéron, comme autant d'aſtres brillans, qui donnoient du luſtre à ſon diſcours, & le rendoient lumineux.

On ſe laiſſe, pour l'ordinaire, aſſez facilement éblouir par cette ſorte d'éloquence, qui fait illuſion à l'eſprit, en flatant l'imagination. C'eſt ce qui arriva pour lors à Athénes, & Démétrius fut le pre-

a Orator parum vehemens, dulcis tamen, ut Theophraſti diſcipulum agnoſceres. *Offic. l. 1. n 3.*

Cujus oratio cùm ſedatè placidéque loquitur, tum illuſtrant eam quaſi ſtellæ quædam tralata verba atque immutata. *Orat. n 92.*

mier [a] qui donna atteinte à l'ancien & solide goût, & qui commença à corrompre l'éloquence. Son unique but, en parlant au Peuple, étoit de lui plaire. Il vouloit montrer qu'il avoit de la douceur, & c'étoit en effet son caractére: mais cette douceur chatouilloit les oreilles sans aller plus loin, & laissoit seulement l'agréable souvenir d'un arrangement de pensées & de mots étudiés, & d'une douce harmonie. Ce n'étoit point comme dans Périclès une éloquence victorieuse, qui, pleine de charmes, mais armée en même tems d'éclairs & de foudres, laissoit dans l'esprit des auditeurs, avec le sentiment d'un agréable plaisir, une vive impression & une forte d'éguillon perçant qui pénétroit jusqu'au cœur.

Cette éloquence d'appareil peut avoir quelquefois lieu dans des actions de pompe & d'éclat, où l'on ne se propose d'autre but que de plaire à l'auditoire, & de faire montre d'esprit, telles que sont les Panégyriques, pourvû néanmoins qu'on y garde de sages mesures, & qu'on resserre dans de justes bornes la liberté que l'on

a Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & suavis, sicut fuit, videri maluit quàm gravis: sed suavitate ea, qua perfunderet animos, non qua perfringeret: & tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, à quibus esset auditus. *Brut.* n. 38.

accorde à ce genre de discours. Peutêtre aussi que cette éloquence auroit été moins dangereuse, si elle s'étoit tenue renfermée dans les assemblées particuliéres des Rhéteurs & des Sophistes, qui n'admettoient qu'un nombre d'auditeurs assez borné. Mais celle de Démétrius avoit un bien plus grand théatre. C'étoit devant le Peuple entier qu'elle paroissoit : de sorte que sa maniére de haranguer, si elle étoit applaudie, comme elle l'étoit toujours, devenoit la régle du goût public. On ne connut plus d'autre langage dans le Barreau. Les Ecoles de Rhétorique furent obligées de s'y conformer. Toutes les Déclamations, qui en faisoient le principal exercice, & dont on attribue l'invention à notre Démétrius, étoient formées sur ce même plan. En se proposant son stile pour modéle, on ne s'en tint pas au point où il s'étoit arrété : car il avoit d'excellentes parties, & étoit louable en beaucoup de choses. Elocution, pensées, figures, tout fut outré à l'excès. Ce mauvais goût passa rapidement dans les provinces, & s'y corrompit encore beaucoup plus. Dès [a] que l'Éloquence, sortie du Pirée en cet état, se fut répandue dans les Iles & dans

[a] Ut semel è Piræo eloquentia evecta est, omnes peragravit insulas, atque ita peregrinata totaAsia est, ut se externis oblineret moribus, omnemque illam salubritatem Atticæ dictionis quasi sanitatem perderet, ac loqui penè dedisceret. *Brut. n.* 51.

l'Asie, perdant, pour ainsi dire, cet air de santé & d'embonpoint qu'elle avoit conservé si lontems dans son terroir naturel, elle prit bientôt les maniéres étrangéres, & désapprit presque à parler : tant fut grande & prompte sa décadence. C'est Cicéron qui en fait cette peinture.

La perte de la liberté à Athénes entraîna en partie celle de l'Eloquence. On n'y vit plus paroitre de ces grands hommes, qui par le talent de la parole lui avoient fait tant d'honneur. Quelques Rhéteurs seulement & quelques Sophistes, répandus en différens endroits de la Gréce & de l'Asie, soutinrent un peu l'ancienne réputation : j'en ai parlé ailleurs.

Mais, ce qui est étonnant, plusieurs siécles après, l'Éloquence reprit de nouvelles forces, & reparut avec presque autant d'éclat qu'elle avoit fait autrefois à Athénes. On voit bien que je veux parler de cet heureux tems, où les Peres Grecs firent un si louable & si saint usage du talent de la parole. Car je ne crains point de mettre en paralléle avec les plus célébres Orateurs d'Athénes S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Jean Chrysostome, & quelques autres. J'en ai raporté plusieurs extraits dans le second Volume du Traité des Études, surtout de S. Jean Chrysostome, qui ne le cédent point, ce me semble, aux harangues de Démosthé-

ne, ni pour la beauté du stile, ni pour la grandeur des choses mêmes, ni pour la force & la véhémence des passions. On peut consulter ces endroits, qui me dispensent d'apporter ici de nouvelles preuves de ce que j'avance; & je croi que l'on conviendra avec moi qu'on ne trouve rien de plus beau ni de plus éloquent dans toute l'antiquité Grecque.

Nous verrons bientôt que l'Éloquence Latine n'a pas eu le même avantage. Depuis, qu'après avoir jetté un éclat extraordinaire pendant quelques années, elle eut commencé à déchoir, elle s'affoiblit toujours de plus en plus par des déclins assez promts, & tomba enfin dans une corruption dont elle ne s'est jamais relevée. C'est ce que je dois montrer dans l'Art. suivant.

ARTICLE SECOND.

DES ORATEURS LATINS.

ROME, occupée d'abord à s'affermir dans son premier établissement, puis à s'étendre de jour en jour dans les contrées voisines, & enfin à porter au loin ses conquêtes, donna pendant plusieurs siécles tous ses soins & toute son application aux exercices militaires, & demeura pendant tout ce tems-là sans goût pour les arts & pour les sciences en général, & en particulier pour l'éloquence, dont elle n'avoit encore presque aucune idée. Ce ne fut

qu'après [a] avoir domté les peuples les plus puissans, & s'être affermie dans un tranquille repos, que le commerce qu'elle eut avec les Grecs commença à la tirer de cette grossiéreté & de cette espéce de barbarie par raport aux exercices de l'esprit; & que la Jeunesse Romaine, sortie comme d'un profond sommeil, & devenue sensible à une nouvelle espéce de gloire inconnue à ses ancêtres, commença à ouvrir les yeux, & à prendre du goût pour l'éloquence.

Pour donner quelque idée des premiers commencemens de l'éloquence dans Rome, de ses progrès, de sa perfection, & de sa décadence, je partagerai en quatre âges les Orateurs Romains: mais je ne m'arrêterai qu'à ceux qui sont les plus connus ou par leur réputation, ou par leurs Ouvrages.

§. I.

Premier âge des Orateurs Romains.

LES ROMAINS à l'abri de la paix, amie des sciences, & mere du loisir, firent d'abord par eux mêmes quelques efforts pour acquerir le talent de la parole. Mais, [b] com-

a Postea quàm imperio omnium gentium constituto, diuturnitas pacis otium confirmavit, nemo ferè laudis cupidus adolescens non sibi ad dicendum studio omni enitendum putavit. *Lib. 1. de Orat. n. 14.*

b Ac primò quidem totius rationis ignari, qui neque exercitationis ullam viam, neque aliquod præceptum artis esse arbitrarentur, tantum, quantum ingenio & cogitatione poterant, consequebantur. Pòst autem, au-

me ils ignoroient abſolument la route qu'il faloit tenir pour y arriver, & qu'ils n'avoient d'autre guide que leur propre eſprit & leurs propres réflexions, ils n'avançoient pas beaucoup. Il falut que la Gréce vaincue vînt au ſecours de ſes vainqueurs. Quand on eut entendu parler à Rome les Rhéteurs Grecs, qu'on eut pris leurs leçons, & qu'on ſe fut formé dans la lecture de leurs Livres, la Jeuneſſe Romaine conçut une ardeur incroiable pour l'Éloquence. Nous avons vû ailleurs quelles difficultés elle trouva à ſa premiére entrée à Rome, & quelles traverſes il lui falut eſſuier pour s'y établir. Mais c'eſt le propre de l'Éloquence de vaincre les obſtacles & de forcer les barriéres qu'on lui oppoſe. Elle prit le deſſus à Rome malgré les efforts de Caton, qui, grand Orateur lui-même, ne vouloit pas néanmoins qu'on ſe livrât trop aux Arts des Grecs; & elle y devint en peu de tems l'étude dominante. Les plus grands hommes dans la ſuite, comme Scipion & Lélius, avoient toujours auprès d'eux d'habiles Grecs, dont ils ſe faiſoient gloire de prendre les leçons.

Hiſt. Anc. T. XI. part. 2.

Lib. 2. de Orat. n. 155.

Pour venir aux Orateurs du premier âge, les plus connus ſont Caton le Cenſeur,

ditis oratoribus Græcis, cognitiſque eorum literis, adhibitiſque Doctoribus, incredibili quodam noſtri homines dicendi ſtudio flagraverunt. *Lib. 1. de Orat. n.* 14.

les Gracques, Scipion l'Emilien, Lélius. Ils avoient un excellent naturel, un merveilleux fond d'esprit, beaucoup d'ordre dans leurs discours, de force dans les preuves, de solidité dans les pensées, d'énergie dans les expressions : mais nul art, nulle délicatesse, nulle grace, nul soin de l'arrangement des mots, nulle connoissance du nombre & de l'harmonie du discours.

CATON avoit composé un nombre infini de harangues. On en comptoit du tems de Cicéron plus de cent cinquante : mais elles n'étoient point lues. Il [a] prétend néanmoins qu'il ne manquoit aux traits de son éloquence qu'une certaine fleur de stile, & une vivacité de couleurs, qui n'étoient point encore alors en usage. *Cic. in Brut. n. 65.*

LES GRACQUES se distinguoient aussi par une éloquence mâle & robuste, mais dénuée d'ornemens. Cicéron nous a conservé quelques lignes d'un discours que tint le jeune Gracchus après la mort de son frere, qui sont très vives & très touchantes, & que lui-même a imitées dans la peroraison de son plaidoier pour Muréna. *Quò me miser conferam? quò vertam? In Capitolium-ne? at fratris sanguine redundat. An domum? matrem-ne ut miseram lamentantemque videam, & abjectam?* *Lib. 3. de Orat. n. 215.*

a Intelliges nihil illius lineamentis, nisi eorum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuisse. *Brut. n.* 298.

» Où irai-je ? de quel côté me tournerai-» je, malheureux que je suis ? Sera-ce vers » le Capitole ? mais il est encore teint du » sang de mon frere. Retournerai-je dans » ma maison ? Quoi ! pour y voir une mere » affligée, dans la derniére désolation, & » baignée dans ses pleurs ? « Si le reste du discours ressembloit à ce peu de lignes, il ne le céderoit en rien à ceux de Cicéron. En [a] les prononçant, tout parloit en lui, les yeux, la voix, le geste, de sorte que ses ennemis mêmes ne purent retenir leurs
Lib. 10. c. 3. larmes. Aulu-Gelle nous a conservé deux fragmens de discours de C. Gracchus, qui ne sont point du goût de celui que cite Cicéron. Ils sont élégans, mais froids, quoique dans une matiére grave & touchante. C'est le même Gracchus qui avoit toujours derriére lui un domestique, qui, avec sa flute, l'avertissoit quand il devoit hausser ou baisser le ton de sa voix.

Quintilien oppose souvent le stile du siécle dont nous parlons, à celui du tems où lui-même vivoit ; & il donne à cette occasion un excellent précepte. » Les [b] jeu-

a Quæ sic ab illo acta esse constabat, oculis, voce, gestu, inimici ut lacrymas tenere non possent. *Ibid.*

b Duo genera maximè cavenda pueris puto. Unum, ne quis eos antiquitatis nimius admirator in Gracchorum Catonisque & aliorum similium lectione durescere velit : fient enim horridi atque jejuni.... Alterum, quod huic diversum est, ne recentis hujus lasciviæ flosculis capti, voluptate quadam prava deliniantur, ut prædulce illud genus, & puerilibus ingeniis hoc

» nes gens, dit-il, ont deux grands défauts » à éviter. Le premier seroit, si quelque » admirateur outré des Anciens leur don- » noit pour lecture & pour modéles les » Harangues de Caton, des Gracques, & » d'autres pareils Auteurs : car ce seroit » le moien de leur faire prendre un stile » sec, dur, âpre, hérissé. Un autre défaut » tout contraire seroit, qu'éblouis par la » parure brillante du stile mou & efféminé » qui est devenu à la mode, ils se laissas- » sent gâter le goût par cette éloquence » doucereuse & fleurie, d'autant plus dan- » gereuse pour eux, qu'elle a plus de ra- » port à leur caractére & à leur âge. Quand » ils auront le jugement formé & sûr, je » les exhorterai, dit Quintilien, à lire les » Anciens, dont l'éloquence mâle & vi- » goureuse, lorsqu'on en aura séparé la » rudesse du siécle grossier où ils vivoient, » servira à soutenir, & même à relever » les beautés & les ornemens de la nôtre. » Je leur conseillerai aussi de lire beau- » coup les Modernes, qui ont d'excellen- » tes parties, & qui peuvent leur être » d'une grande utilité.

J'ai cru que ce morceau de Quintilien

gratius, quo propius est, adament. Firmis autem judiciis, jamque extra periculum positis, suaserim & antiquos legere, ex quibus si assumatur solida ac virilis ingenii vis, deterso rudis seculi squalore, tum noster hic cultus clariùs enitescet; & novos, quibus & ipsis multa virtus adest. *Quintil. lib. 2. cap. 6.*

étoit fort propre à faire connoitre le ſtile du tems dont il s'agit ici : outre qu'il renferme un avis bien ſenſé, & dont nos jeunes gens auſſi pourront profiter.

Je ne m'arréterai point ſur le caractére de l'éloquence de Scipion & de Lélius. Je ſuis perſuadé, que, quoiqu'elle ſe reſſentît du ſiécle où ils vivoient, elle étoit beaucoup éloignée de la dureté de celle de Caton & des Gracques. Je raporterai ſeulement ici un fait bien honorable pour Lélius, & qui montre juſqu'où il portoit la candeur & la bonne foi. Il avoit été chargé d'une cauſe très importante. Il la plaida avec beaucoup d'éloquence. Les Juges cependant ne crurent point que la cauſe fût en état d'être jugée, & la renvoiérent à une autre audience. Il la travailla de nouveau, & la plaida une ſeconde fois. Elle eut le même ſort qu'auparavant. Alors Lélius n'héſita point, & força ſes Parties à remettre leur cauſe entre les mains de Galba, célébre Orateur de ce tems-là, qui avoit plus de véhémence & de pathétique que lui. Il eut beaucoup de peine à s'en charger, & au premier plaidoier, il la gagna tout d'une voix. » On ſavoit pour » lors, dit Cicéron, rendre juſtice au mé» rite d'autrui, même à ſon propre préju» dice. *Erat omnino tum mos, ut in reliquis rebus melior, ſic in hoc ipſo humanior: ut faciles eſſent in ſuum cuique tribuendo.*

Brut. n. 85. 88.

§. II.

Second âge des Orateurs Romains.

JE PLACERAI dans ce second âge quatre Orateurs : Antoine & Crassus, qui étoient plus âgés ; Cotta & Sulpitius, qui étoient plus jeunes. On ne les connoit guéres que par ce que Cicéron nous en apprend dans ses Livres de Rhétorique. Il [a] remarque que ce fut sous les deux premiers que l'Éloquence Latine, parvenue à une sorte de maturité, commença à pouvoir entrer en lice avec celle des Grecs.

ANTOINE, dans le voiage qu'il fit pour aller en Cilicie en qualité de Proconsul, s'arrêta quelque tems à Athénes & dans l'Ile de Rhodes sous différens prétextes, mais en effet pour avoir occasion de converser avec les plus habiles Maîtres de Rhétorique, & pour se perfectionner dans l'éloquence par leurs avis. Il affecta pourtant toujours dans la suite de paroitre ignorer ce que les Grecs enseignoient sur l'Art de parler, espérant par ce moien rendre son éloquence moins suspecte. En [b] ef-

Lib. 1. de Orat. n. 82.
Lib. 2. de Orat. n. 3.
Ibid. n. 153.

a Quod idcirco posui, ut dicendi Latinè prima maturitas in qua ætate extitisset, posset animadverti. *Cic. in Brut. n. 161.*

Ego sic existimo... in his primùm cum Græcorum gloria Latinæ dicendi copiam æquatam. *Ibid. n. 138.*

b Erat memoria summa, nulla meditationis suspicio. Imparatus semper aggredi ad dicendum videbatur: sed ita erat paratus, ut Judices, illo dicente, nonnunquam viderentur non satis parati ad cavendum fuisse. *Brut. n. 139.*

ſet il paſſoit communément dans l'eſprit de ſes auditeurs pour venir au Barreau plaider ſes cauſes preſque ſans préparation. Mais, dans la vérité, il étoit tellement préparé, que ſouvent les Juges ne l'étoient pas aſſez pour ſe défier de lui. Rien de ce qui pouvoit ſervir à ſa cauſe ne lui échapoit. Il ſavoit placer chaque preuve dans l'endroit où elle faiſoit plus d'impreſſion. Il étoit moins attentif à la délicateſſe & à l'élégance des mots, qu'à leur force & à leur énergie. Il ne paroiſſoit occupé que des choſes mêmes & du raiſonnement. Il avoit toutes les grandes parties d'un Orateur, & il les ſoutenoit merveilleuſement par la force & la dignité de ſa prononciation.

Lib. 2. *de Orat. n.*197-203.

Il trace lui-même, dans le ſecond Livre de l'Orateur, le plan d'une harangue qu'il prononça en faveur de Norbanus, pourſuivi, & à juſte titre, comme auteur de ſédition : cauſe, comme on le ſent bien, très difficile & très délicate. Il la traita avec un art, une force, une éloquence, qui arrachérent le coupable à la ſévérité des Juges ; & il avoue lui-même qu'il gagna ſa cauſe, moins par l'évidence des raiſons, que par la force des paſſions qu'il ſut emploier à propos. *Ita magis affectis animis Judicum, quàm doctis, tua, Sulpiti, eſt à nobis tum accuſatio victa.* Et cependant Sulpitius, Avocat de l'autre partie

cie, avoit laissé les Juges parfaitement convaincus de la justice de sa cause, & enflammés de colére contre Norbanus : *Cùm tibi ego, non judicium, sed incendium tradidissem.* Rien n'est plus propre à former de jeunes Avocats, que le plan de cette harangue : mais ils ne doivent pas imiter l'usage qu'Antoine fit pour lors de ses talens, pour arracher un coupable à la peine qui lui étoit dûe.

CRASSUS étoit le seul qu'on pût mettre en parallele avec Antoine, & quelques-uns même le lui préféroient. Il n'avoit que trois ans moins que lui. Son [a] caractére propre étoit un air de gravité & de dignité, qu'il savoit tempérer par une douceur insinuante, par une grande délicatesse, & même par une fine raillerie, mais sans jamais sortir de la décence qui convient à un Orateur. Il avoit une expression pure, exacte, élégante, mais sans affectation. Il s'expliquoit avec une merveilleuse netteté, & relevoit la beauté de son discours par la force des preuves, & par l'agrément des similitudes. *Brut. n. 143.*

Lorsque Crassus avoit affaire à des personnes de mérite & de réputation, il avoit grand soin de les ménager, & les railleries qu'il emploioit à leur égard n'avoient rien

a Erat summa gravitas : erat cum gravitate junctus facetiarum, & urbanitatis oratorius non scurrilis lepos. Latinè loquendi accurata & sine molestiâ diligens elegantia. &c.

de piquant, ni d'injurieux : *in quo genere nulli aculei contumeliarum inerant*. Modération rare dans ceux qui se piquent de plaisanterie, & qui ont bien de la peine à retenir un bon mot qui leur vient sur le champ, & qui, selon eux, leur feroit honneur. Mais il en usoit autrement à l'égard de ceux qui donnoient prise sur eux par leur mauvaise conduite. Un Brutus, dont je vais parler, étoit de ce genre. Il faisoit le métier d'accusateur pour profiter des récompenses qu'accordoient les loix à ceux qui faisoient condanner un criminel : métier, qui étoit regardé à Rome comme peu digne d'un homme de condition & de probité, quoique l'on y approuvât fort qu'un jeune homme se fit connoître en accusant quelque personnage important. Ce même Brutus étoit décrié généralement comme un dissipateur qui avoit perdu tout son bien en débauches. Plaidant un jour contre Crassus, il fit lire deux plaidoiers de cet Orateur, dans lesquels il se contredisoit manifestement. Crassus piqué sut bien lui rendre la pareille. Il fit lire à son tour trois Dialogues du pere de Brutus, dans chacun desquels, selon une coutume assez ordinaire, il étoit fait mention au commencement de la Maison de Campa-

a Quod est hominibus facetis & dicacibus difficillimum, habere hominum rationem & temporum, & ea, quæ occurrant, cùm salsissimè dici possunt, tenere, 2. de Orat. n, 221.

gne où l'on ſuppoſoit que la converſation s'étoit tenue ; & après avoir bien conſtaté par cette lecture le nom & la réalité des trois Terres que ſon pere lui avoit laiſſées, il lui demanda, avec d'amers reproches, ce qu'elles étoient devenues.

Une [a] occaſion fortuite donna lieu à Craſſus de le traiter encore dans la même cauſe avec toute une autre force & toute une autre vivacité, & de joindre l'invective amére à la plaiſanterie. Pendant qu'ils plaidoient, paſſa dans la place publique, où l'on ſait que ſe plaidoient les grandes cauſes, le convoi d'une Dame Romaine, à la tête duquel, ſelon la cérémonie des funérailles uſitée à Rome, on portoit les Images de ſes ancêtres : elle étoit de la famille des Junius dont les Brutus étoient une branche. A ce ſpectacle inopiné, Craſſus tranſporté comme par un ſubit enthouſiaſme, jettant de vifs regards ſur Brutus, avec un geſte & un ton de voix animé : » Que faites-vous ici, lui dit-il ? Quelle

[a] Quis eſt qui non fateatur, hoc lepore atque iis facetiis non minùs refutatum eſſe Brutum, quàm illis tragœdiis quas egit idem, cùm caſu in eadem cauſa cum funere efferretur anus Junia ? Proh dii immortales ! Quæ fuit illa, quanta vis, quàm inexpectata, quàm repentina, cùm, conjectis oculis, geſtu omni imminente, ſumma gravitate & celeritate verborum : *Brute, quid ſedes ? Quid illam anum patri nunciare vis tuo ? Quid illis omnibus, quorum imagines duci vides ? Quid Lucio Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit ? Quid te facere ? Cui rei, cui gloriæ, cui virtuti ſtudere ? Patrimonio-ne augendo ?*

» nouvelle voulez-vous que cette Dame » porte à votre pere, à ces grands hommes » dont vous voiez qu'on porte ici les Ima- » ges, à tous vos autres ancêtres, & en » particulier à Junius Brutus, qui a déli- » vré ce peuple de la domination des » Rois? De quelle action, de quelle sorte » de gloire, de quel genre de mérite leur » dira-t-elle que vous vous piquez? Est-ce » du soin d'augmenter votre patrimoine? » Cela conviendroit peu à votre naissance; » mais supposons que cela n'y dérogeât » point: vos débauches l'ont entiérement » absorbé. Est-ce de l'étude du Droit Ci- » vil? Le nom de votre pere devroit vous » y porter: mais vous en ignorez jusqu'aux » principes les plus communs. Est-ce de la » science militaire, vous qui n'avez jamais » vû ni camp ni armée? Enfin est-ce de l'é- » loquence, dont vous n'avez aucun trait? » & ce qu'on peut remarquer en vous de » volubilité de langue & de force de pou- » mons, vous ne l'emploiez ici qu'à exer- » cer par vos calomnies un honteux &

At id non est nobilitatis. Sed fac esse. Nihil superest: libidines totum dissipaverunt. An juri civili? Est paternum. Sed. &c. An rei militari, qui nunquam castra videris? An eloquentiæ, quæ nulla est in te, & quidquid est vocis ac linguæ, omne id istum turpissimum calumniæ quæstum contulisti? Tu lucem aspicere audes? Tu hos intueri? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium esse conspectu? Tu illam mortuam, tu imagines ipsas non perhorrescis: quibus non modò imitandis; sed ne collocandis quidem tibi ullum locum reliquisti? Lib. 2. de Orat. n. 223-226.

» sordide commerce d'avarice. Quoi! vous
» osez encore soutenir la lumiére du jour,
» envisager ces Juges, & paroitre, soit
» dans le Barreau, soit dans la Ville, en
» présence de vos Concitoiens? Quoi! vous
» n'êtes pas couvert de honte & saisi de
» tremblement à la vûe du convoi de cette
» illustre Dame, & de tant de respectables
» Images, dont vous deshonorez la gloire
» par votre indigne conduite? « Un seul morceau comme celui-ci doit faire connoitre ce qu'il faut juger de la qualité & du mérite de l'éloquence de Crassus.

Il joignoit à ce rare talent une grande connoissance du Droit.: en quoi pourtant Scévola l'emportoit de beaucoup sur lui. C'étoit le plus habile Jurisconsulte de son siécle, & en même tems un des plus célébres Orateurs. Ils [a] étoient tous deux à peu près de même âge, avoient passé par les mêmes dignités, étoient appliqués aux mêmes fonctions & aux mêmes études. Cette ressemblance mutuelle, & cette sorte d'égalité, loin d'exciter entr'eux le moindre sentiment, le moindre nuage de jalousie, comme il arrive souvent, & d'altérer le moins du monde leur amitié, ne

a Illud gaudeo, quòd & æqualitas vestra, & pares honorum gradus, & artium studiorumque quasi finitima vicinitas, tantum abest ab obtrectatione invidiæ, quæ solet lacerare plerosque, uti ea non modò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare videatur. *Brut. n.* 156.

servoit qu'à en serrer les nœuds de plus près, & à la rendre plus parfaite.

Je ne dirai qu'un mot de deux jeunes Orateurs qui brilloient déja beaucoup dans le Barreau, Cotta & Sulpitius. Le caractére de leur éloquence étoit tout différent.

COTTA, [a] du côté de l'invention, avoit de la pénétration & de la justesse d'esprit : son élocution étoit pure & coulante. Comme la foiblesse de sa poitrine l'obligeoit d'éviter toute contention de voix, il avoit soin aussi de régler sur ce peu de force son stile & sa maniére de composer. Tout étoit juste, exact, & de bon goût dans son discours. Mais ce qui étoit le plûs admirable en lui, c'est que ne pouvant presque faire usage du stile véhément & impétueux, & se trouvant hors d'état par conséquent d'entraîner les Juges par la force de son discours ; il savoit pourtant les manier avec tant d'adresse & d'habileté, qu'il produisit sur leur esprit le même effet par son éloquen-

a Inveniebat igitur acutè Cotta, dicebat purè ac solutè; & ut ad infirmitatem laterum perscienter contentionem omnem remiserat, sic ad virium imbecillitatem dicendi accommodabat genus. Nihil erat in ejus oratione nisi sincerum, nihil nisi siccum, atque sanum : illudque maximum, quòd, cùm contentione orationis flectere animos Judicum vix posset, nec omnino eo genere diceret, tractando tamen impellebat, ut idem facerent à se commoti, quod à Sulpitio concitati. *Brut. n.* 202.

ce douce & tranquille, que Sulpitius par les traits vifs & enflammés de la sienne.

SULPITIUS, [a] au contraire, avoit le stile grand, véhément, & pour ainsi dire tragique; la voix douce, forte, éclatante; le geste & le mouvement du corps extrêmement agréable & gracieux, mais d'un agrément & d'une grace qui convenoit au Barreau, non au Théatre. Son discours étoit abondant & rapide, mais sans passer les justes bornes, & sans se répandre en superfluités. Sulpitius prenoit pour modéle Crassus, Antoine plaisoit davantage à Cotta. Mais ni ce dernier n'avoit la force d'Antoine, ni l'autre l'agrément de Crassus.

L'exemple de Sulpitius & de Cotta montre que deux Orateurs peuvent être excellens sans se ressembler, & que l'important est de bien discerner à quoi la nature nous porte, & de la prendre pour guide. Ceux-ci eurent le bonheur de trouver dans Antoine & dans Crassus deux maîtres habiles, & deux guides pleins d'amitié, [b] qui leur donnérent tous leurs soins, & se firent un plaisir de les former à l'éloquence.

[a] Fuit enim Sulpitius vel maxime omnium, quos quidem ego audiverim, grandis, &, ut ita dicam, tragicus orator. Vox cùm magna, tum suavis & splendida: gestus & motus corporis ita venustus, ut tamen ad forum non ad scenam institutus videretur. Incitata & volubilis, nec ea redundans tamen, nec circumfluens oratio. Crassum hic volebat imitari, Cotta malebat Antonium. Sed ab hoc vis aberat Antonii, Crassi ab illo lepos. *Ibid.* n. 203.

Il y eut une différence remarquable entre le sort de Cotta & celui de Sulpitius. Celui-ci périt jeune, au lieu que Cotta vécut jusqu'à un âge avancé, devint Consul, & plaida avec Hortensius, qui étoit néanmoins beaucoup plus jeune que lui.

§. III.

Troisiéme âge des Orateurs Romains.

C'EST ici le beau siécle de l'Eloquence, qui fut de peu de durée, mais qui jetta un grand éclat, & qui égala presque Rome à Athénes. Il porta un grand nombre de bons Orateurs, Hortensius, César qui auroit été un Orateur du premier ordre, s'il se fût attaché au Barreau; Brutus, Messala, & plusieurs autres, qui tous se sont fait un grand nom chez les Romains, quoique leurs discours ne soient point arrivés jusqu'à nous. Mais Cicéron efface la gloire de tous les autres, & peut être proposé parmi les Romains, comme le modéle le plus parfait d'éloquence qui ait encore paru.

Tome II. Qu'il me soit permis de renvoier mes Lecteurs à l'endroit du Traité des Etudes, où je me suis fort étendu sur ce qui regarde Cicéron, & le caractére de son éloquence, dont, par cette raison, il me reste peu de chose à dire.

Lib. 1. de Orat. n. 2. Il apporta en naissant un génie heureux, que son pere prit soin de cultiver d'une maniére particuliére, sous la direction de

Crassus, qui présidoit à ses études, & qui en régloit le plan. Il prit les leçons des plus habiles Maîtres qui fussent alors à Rome, & ensuite passa dans la Gréce & dans l'Asie Mineure, pour y puiser dans les sources mêmes les préceptes de l'Art Oratoire.

Son [a] frere Quintus croioit que la nature seule, aidée & soutenue par un fréquent exercice, suffisoit pour former l'Orateur. Cicéron pensoit bien autrement, & étoit persuadé que le talent de la parole ne pouvoit s'acquérir que par une vaste étendue de connoissances. Aussi, persuadé que sans une étude opiniâtre, & sans une ardeur qui allât presque jusqu'à la passion, on ne pouvoit rien faire de grand, il se donna tout entier au travail. On en vit bientôt les fruits, & dès qu'il parut au Barreau, il s'attira un applaudissement général.

Il avoit un esprit fécond, vif, brillant; une imagination riche, & pleine de vivacité; un stile orné, abondant, étendu; ce qui n'est pas un défaut dans un jeune Avocat. On sait que Cicéron, devenu maître de l'art, & en donnant des régles, veut qu'il paroisse dans les jeunes gens de la fécondité & de l'abondance: *Volo se efferat* *Lib. 2. de Orat. n. 88.*

a Soles nonnunquam hac de re à me indisputationibus nostris dissentire, quòd ego eruditissimorum hominum artibus eloquentiam contineri statuam; tu autem illam ab elegantia doctrinæ segregandam putes, & in quodam ingenii atque exercitationis genere ponendam. *Lib. 1. Orat. n. 5.*

in adolescente fœcunditas. Quintilien [a] recommande souvent & fortement aux Maîtres de ne point attendre ni exiger de leurs Disciples un discours déja formé & parfait. Il aime mieux un travail hardi, qui s'égaie & fasse des efforts, & qui passe les bornes d'une exacte justesse. On corrige facilement l'abondance, mais il n'y a point de reméde contre la stérilité.

In Orat. n. 107. 108. Cicéron lui-même cite un exemple de ce stile trop abondant & trop fleuri, tiré de son Plaidoier pour Roscius d'Amérie, accusé d'avoir fait mourir son pere. Dans un grand lieu commun sur le parricide, après avoir décrit le supplice établi par les Loix Romaines contre ceux qui en étoient convaincus, lequel consistoit à les mettre dans un sac bien fermé & bien cousu, & à les jetter dans la mer, il ajoute la réflexion suivante, pour faire sentir l'énormité du crime par la singularité du supplice, dont le choix semble avoir eu pour but d'ôter l'usage de toute la nature à un ingrat, qui a été assez dénaturé pour ôter la vie à son pere. *Pro Rosc. Amer. n. 70.* *Quid est tam commune quàm spiritus vivis, terra mortuis, mare fluctuantibus, littus ejectis? Ita vivunt, dum possunt, ut ducere animam de cœlo non*

a In pueris oratio perfecta nec exigi nec sperari potest: melior autem est indoles læta generosique conatus & vel plura concipiens interim spiritus. . Facile remedium est ubertatis; sterilia nullo labore vincuntur. *Quintil. lib. 2. cap. 4.*

queant : ita moriuntur, ut eorum ossa terra non tangat : ita jactantur fluctibus, ut nunquam abluantur : ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui conquiescant, &c. « Qu'y a-t-il d'un usage si commun » que la respiration aux vivans, la terre aux » morts, l'eau à ceux qui sont portés sur la » mer, le rivage à ceux qui sont poussés » par les flots? Par l'invention de ce suppli- » ce, ces malheureux, pendant le peu de » tems qu'ils peuvent conserver la vie, vi- » vent sans pouvoir respirer l'air; ils meu- » rent, sans que leurs os puissent toucher » la terre : ils sont portés sur les eaux, sans » pouvoir en être lavés : enfin ils sont pous- » sés sur les rivages & sur les rochers, sans » pouvoir y trouver de repos, même après » leur mort.

Tout [a] l'endroit du supplice des parricides, & surtout celui que je viens de citer, fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires. Mais Cicéron, quelque tems après, commença à sentir que ce lieu commun sentoit trop le jeune homme, (il avoit pour lors vingt-sept ans) & que s'il avoit été applaudi, c'étoit moins par la beauté réelle de cet endroit, que par l'espérance & l'attente qu'il montroit pour l'avenir. En effet

a Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio particidarum! quæ nequaquam satis deferbuisse pòst aliquanto sentire cœpimus. Sunt enim omnia sicut adolescentis, non tam re & maturitate, quàm spe & expectatione laudati.

ce morceau n'a qu'un brillant peu solide, qui peut éblouir dans le premier moment, mais qui ne peut soutenir un examen un peu sérieux. Les pensées y sont peu naturelles & outrées, & l'on y voit une recherche affectée d'antithéses & d'oppositions.

In Brut. n. 316. Cicéron changea bientôt de goût, & après le voiage qu'il fit à Athénes & dans l'Asie Mineure, où tout célébre Avocat qu'il étoit, il se rendit le disciple des savans Rhéteurs qui y enseignoient, il revint à Rome presque tout changé & tout autre. Molon [a] le Rhodien sur-tout lui rendit de grands services, en lui apprenant à retrancher de cette superfluité & de cette abondance, qui étoit l'effet de l'ardeur & de la vivacité de l'âge, & en l'accoutumant à serrer davantage son stile, à le retenir dans de justes bornes, & à lui donner plus de poids & de maturité.

Traité des Etudes, Tome II. L'émulation qu'excitérent en lui les grands succès d'Hortensius son ami, mais son rival, lui servit infiniment. J'en ai parlé ailleurs avec beaucoup d'étendue. Il semble que depuis ce tems-là il forma le dessein d'enlever à la Gréce, ou du moins de lui disputer la gloire de l'éloquence. Il en embrassa courageusement toutes les par-

[a] Molo dedit operam, si modò id consequi potuit, ut nimis redundantes nos & superfluentes juvenili quadamdicendi impunitate reprimeret, & quasi extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio pòst, non modò exercitatior, sed propè mutatus.

ties, & n'en négligea aucune. Le ſtile ſimple, le ſtile orné, le ſtile ſublime, lui devinrent également familiers; & l'on trouve des modéles achevés de ces trois genres dans ſes harangues. Il [a] en déſigne lui-même pluſieurs endroits dans ſon Traité *de l'Orateur*, où il avoit emploié ces divers genres d'écrire, & il avoue ingénuement qu'il croit, ſinon en avoir atteint la perfection, du moins avoir eſſaié d'y réuſſir, & en avoir approché. Perſonne n'a mieux connu que lui le cœur de l'homme, ni mieux réuſſi à en mouvoir les reſſorts, ſoit [b] par les paſſions douces & tendres, dont l'inſinuation eſt le propre effet; ſoit par celles qui emploient les grandes figures, les grands mouvemens, & qui mettent en œuvre tout ce que l'éloquence a de plus fort & de plus touchant. On n'a qu'à lire ſes Peroraiſons. Quand on [c] partageoit les plaidoiers, on lui laiſſoit toujours cette derniére partie, & il y réuſſiſſoit particuliérement; non, dit-il, qu'il eût plus d'eſ-

a Nulla eſt ullo in genere laus oratoris, cujus in noſtris orationibus non ſit aliqua, ſi non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. Non aſſequimur, ac quid deceat, videmus. *Orat. n.* 103.

b Hujus eloquentiæ eſt tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in ſenſus: inſerit novas opiniones, evellit inſitas. *Orat. n.* 97.

c Si plures dicebamus, perorationem mihi tamen omnes relinquebant: in quo ut viderer excellere, non ingenio ſed dolore aſſequebar.... nec unquam is qui audiret incenderetur, niſi ardens ad eum perveniret oratio. *Orat. n.* 130 & 132.

prit que les autres, mais parce qu'il étoit plus touché & plus attendri, sans quoi son discours n'auroit point été capable de toucher & d'attendrir les Juges.

Ce [a] fut ce rare mélange & cet heureux assortiment de toutes les différentes qualités de l'Orateur qui fut la cause du rapide succès qu'eurent les plaidoiers de Cicéron. Il ne craint pas de dire lui-même qu'on n'avoit encore rien vu ni entendu de pareil à Rome, & que ce nouveau genre d'éloquence charma les esprits, & enleva tous les suffrages. Celle des Anciens, comme je l'ai déja remarqué, avoit beaucoup de solidité, mais étoit dénuée de tout agrément. Rome, [b] qui étoit encore sans goût & sans délicatesse d'oreilles, les toléroit, & alloit même jusqu'à les admirer. Hortensius avoit commencé à jetter des graces dans le discours. Mais, outre que content & sûr, à ce qu'il croioit, de sa réputation, il se négligea fort dans les derniers tems, les ornemens qu'il emploioit consistoient plus dans les mots & dans les tours, que dans

a Jejunas hujus multiplicis & æqualiter in omnia genera fusæ orationis aures civitatis accepimus, easque nos primi, quicumque eramus, & quantulumcumque dicebamus, ad hujus generis dicendi, audiendi, incredibilia studia convertimus. *Orat. n.* 106.

Propter exquisitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. *Brut. n.* 321.

b Erant, nondum tritis hominum auribus & erudita civitate, tolerabiles. *Brut. n.* 124.

les pensées, & avoient plus d'élégance que de véritable beauté.

Cicéron s'appliqua à donner à l'éloquence toutes les graces dont elle étoit susceptible, mais sans rien diminuer de la solidité & de la gravité du discours. En cela il s'écarta un peu de la route qu'avoit tenu Démosthéne, lequel, uniquement attentif aux choses mêmes, & nullement à sa propre réputation, va droit au but, & néglige tout ce qui ne seroit que pour l'ornement. Notre [a] Orateur crut devoir accorder quelque chose au goût de son tems, & à la délicatesse des Romains, qui demandoient un discours plus agréable & plus orné. Il ne perdoit jamais de vûe l'utilité de sa partie, mais il songeoit aussi à plaire à ses juges ; & il disoit qu'en cela même il servoit utilement sa partie, ce qui étoit vrai : car dès là que son discours étoit agréable, il étoit aussi plus persuasif. Cet [b] agrément de stile, répandu dans les

a Ne illis quidem nimiùm repugno qui dandum putant non nihil esse temporibus atque auribus, nitidius aliquid atque affectatius postulantibus ... Atque id fecisse M. Tullium video, ut cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret ; cùm & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. *Quintil. lib. 12. c. 10.*

b Cui tanta unquam jucunditas affuit ? Ut ipsa illa quæ extorquet, impetrare eum credas ; & , cùm transversum vi sua Judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, sed sequi. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

harangues de Cicéron, faisoit que ce qu'il arrachoit par force, il sembloit l'obtenir par douceur; & que les Juges qu'il entraînoit par une véhémence impérieuse, croioient le suivre simplement & de leur plein gré.

Il enrichit encore l'éloquence Latine d'un autre avantage, qui en releva extrêmement le mérite: j'entends l'arrangement des mots, qui contribue infiniment à la beauté du discours. Car [a] les pensées les plus agréables & les plus solides, si les termes dans lesquels elles sont exprimées manquent de structure & de nombre, blessent les oreilles, dont le sentiment est d'une extrême délicatesse. Il [b] y avoit près de quatre cens ans que les Grecs étoient en possession de ce genre de beauté par les Ouvrages merveilleux de leurs Ecrivains, qui avoient porté la douceur & l'harmonie de l'arrangement à sa derniére perfection. J'ai marqué au commencement de ce Volume comment Cicéron avoit procuré cet avantage à sa langue.

Il en faut dire autant de toutes les parties de l'éloquence, dont [c] il a donné le

a Quamvis graves suavesque sententiæ, tamen si inconditis verbis efferuntur, offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. *Orat. n.* 150.

b Et apud Græcos quidem jam anni prope quadringenti, cùm hoc (numerus) probatur: nos nuper agnovimus. *Orat. n.* 171.

c Cæsar Tullium, non solùm principem atque inventorem copiæ dixit, quæ erat magna laus; sed etiam bene meritum de populi Romani

premier la connoissance aux Romains, ou qu'il a du moins entiérement perfectionnées. En quoi César avoit raison de dire que Cicéron avoit rendu un grand service à sa patrie. Car, par son moien, Rome, qui ne le cédoit à la Gréce que pour cette sorte de gloire, la lui a enlevée, ou, si l'on veut, est venue à bout de la partager avec elle.

On peut donc dire avec vérité que Cicéron étoit à Rome, ce que Démosthéne avoit été à Athénes : c'est-à-dire que l'un & l'autre, chacun de leur côté, ont porté l'Eloquence au plus haut degré où elle soit jamais parvenue.

§. IV.

Quatriéme âge des Orateurs Romains.

C'EST le sort ordinaire des choses humaines, quand elles sont parvenues à leur plus grande perfection, d'en déchoir bientôt, & d'aller toujours après en dégénérant. L'Éloquence éprouva à Rome cette triste fatalité, aussi bien que la Poésie & l'Histoire. Peu d'années après la mort d'Auguste, cette région, si fertile en beaux Ouvrages & en riches productions, ne [a]

homine & dignitate. Quo enim uno vincebamur à victa Græcia, id aut erep tum illis est, aut certè nobis cum illis communicatum. *Brut. n.* 254.

a Omnis fœtus repressus, exustusque flos siti veteris ubertatis exaruit. *Brut. n.* 16.

porta plus de ces fruits excellens qui l'avoient tant mise en honneur ; & comme si elle eût été frapée d'un vent brulant, cette fleur d'urbanité Romaine, c'est-à-dire, cette extrême délicatesse de goût qui régnoit dans tous les Ecrits, sécha presque tout-à-coup, & disparut.

Un homme, estimable d'ailleurs par ses rares talens, par son bel esprit, par ses savans Ouvrages, causa ce changement dans l'Eloquence : on sent bien que je veux parler de Sénéque. Une trop grande estime de lui-même, une sorte de jalousie contre les grands hommes qui avoient paru avant lui, un desir violent de se distinguer, &, pour ainsi dire, de faire secte, & de marcher à la tête des autres pour leur donner le ton, lui firent quitter le chemin ordinaire, & le jettérent dans des routes nouvelles & inconnues aux Anciens.

On abuse des meilleures choses, & l'on change les vertus mêmes en vices en les outrant, & voulant les pousser trop loin. Les graces, dont Cicéron avoit embelli & enrichi l'Eloquence Romaine, étoient dispensées sobrement & avec justesse : Sénéque les prodigua sans discernement & sans mesure. Dans les Ecrits du premier, c'étoient des ornemens graves, mâles, majestueux, & propres à relever la dignité d'une Reine : dans ceux du second, on pourroit presque dire que c'étoit une parure

de Courtisane, qui bien loin d'ajouter un nouvel éclat à la beauté naturelle de l'Eloquence, l'étoufoit à force de perles & de diamans, & la faisoit disparoitre. Car le fond de Sénéque est admirable. Nul Auteur ancien n'a tant de pensées que lui, ni si belles, ni si solides. Mais il les gâte par le tour qu'il leur donne, par les antithéses & les jeux de mots dont elles sont ordinairement accompagnées, par une affectation outrée de finir presque à chaque période par une pointe, ou par une sorte de pensée brillante qui en approche. C'est ce qui a fait dire à Quintilien qu'il auroit été à souhaiter que Sénéque, en composant, eût suivi son propre génie, mais qu'il eût fait usage du jugement d'autrui. *Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio.* Ce que j'en ai remarqué ailleurs avec beaucoup d'étendue, me dispense d'en dire ici davantage. *Lib. 1. c. 1.* *Traité des Etudes, Tome II.*

PLINE LE JEUNE.

L'AUTEUR, dont je commence à parler, est un des hommes de l'antiquité qui mérite le plus d'être connu. Je tracerai d'abord un plan de sa vie, que je tirerai de ses lettres mêmes, où l'on trouvera toutes les qualités d'un homme de probité & d'honneur, avec un caractére de bonté & de générosité le plus aimable qu'il soit possible d'imaginer. Puis je donnerai quelque idée de son stile par des extraits tirés de

son Panégyrique de Trajan, qui est la seule piéce d'éloquence de lui qui soit parvenue jusqu'à nous.

Abrégé de la Vie de Pline le jeune.

AN. J. C. 61. PLINE le Jeune naquit à Côme, ville d'Italie, d'une sœur de Pline le Naturaliste, qui l'adopta ensuite pour son fils.

Aiant perdu son pere de fort bonne heure, il eut pour Tuteur Virginius Rufus, l'un des plus grands hommes de son siécle, qui le regarda toujours comme son propre fils, & en prit un soin particulier. Virginius, devenu suspect, & même odieux par ses vertus aux Empereurs, eut néanmoins le bonheur de se sauver de leur jalousie & de leur haine. Il vécut quatre-vingts-trois ans, toujours heureux, toujours admiré. L'Empereur Trajan lui fit faire des obséques magnifiques, & Corneille Tacite, Consul, prononça l'Oraison funébre.

Ep. 1. lib. 2.

Pline ne fut pas moins heureux en Maîtres, qu'il l'avoit été en Tuteur. Nous avons vû ailleurs qu'il étudia la Rhétorique sous Quintilien, & qu'il fut de tous ses disciples celui qui lui fit le plus d'honneur, & qui lui marqua aussi le plus de reconnoissance. Toute la suite de sa vie sera une preuve du goût qu'il avoit pris dans l'Ecole de ce célébre Rhéteur pour les Belles-Lettres en tout genre. Dès l'âge

Ep. 4. l. 7.

de quatorze ans il composa une Tragédie Grecque. Il s'exerça depuis presque en toutes sortes de poésies. C'étoient là ses amusemens.

Il crut devoir entendre aussi Nicéte de Smyrne, célébre Rhéteur Grec, qui étoit alors à Rome. *Ep. 6. lib. 6.*

Je mets au nombre de ses Maîtres Rusticus Arulenus, qui avoit été Tribun du Peuple en 69, & qui faisoit profession de la Philosophie Stoïcienne. Son mérite & sa vertu devinrent pour lui un crime sous un Empereur qui s'en étoit déclaré l'ennemi, & lui firent perdre la vie. Il avoit pris un soin particulier de former Pline à la vertu; & celui-ci en avoit conservé une vive reconnoissance. *Ep. 14. lib. 2.* Domitien.

Pline fut envoié en Syrie, où il servit pendant quelques années à la tête d'une Légion. Là, tout le tems que son devoir lui laissoit libre, il le donnoit aux leçons & aux entretiens d'Euphrate, célébre Philosophe, qui crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la suite. Il fait un beau portrait de ce Philosophe. Son air [a], dit-il, est sérieux, sans être chagrin. Son abord inspire le respect, sans imprimer la crainte. Son extrême politesse égale la pureté de ses mœurs. Il fait la guerre aux vi- *Ep. 10. l. 1.*

[a] Nullus horror in vultu, nulla tristitia, multum severitatis. Reverearis occursum, non reformides. Vitæ sanctitas summa, comitas par. Insectatur vitia, non homines: nec castigat errantes, sed emendat.

ces, & non pas aux hommes. Il raméne ceux qui s'égarent, & ne leur insulte point.

De retour à Rome, il s'attacha plus que jamais à Pline le Naturaliste qui l'avoit adopté, en qui il eut le bonheur de trouver un pere, un maître, un modéle, un guide parfait. Il recueilloit ses moindres discours, il étudioit toutes ses actions.

Son Oncle, alors âgé de cinquante-six ans, fût obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la flote que les Romains avoient à Miséne. Pline le jeune l'y suivit, & l'y perdit par le funeste accident dont j'ai parlé ailleurs.

Destitué d'un tel appui, il n'en chercha que dans son propre mérite, & se tourna tout entier du côté des affaires publiques.

Ep. 8. l. 5. Il plaida sa premiére cause à dix-neuf ans.

Ep. 18. l. 1. Encore tout jeune, il parla devant les Centumvirs dans une affaire où il faloit combattre contre tout ce qu'il y avoit de plus accrédité dans Rome; sans excepter ceux que le Prince honoroit de sa faveur. C'est [a] cette action qui, la premiére, le fit connoitre, & lui ouvrit une porte à la réputation qu'il s'acquit dans la suite. Il continua depuis avec une approbation aussi universelle que rare, dans une ville où l'on ne manquoit ni de concurrens, ni d'envieux.

Ep. 16. l. 4. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se

[a] Illa actio mihi aures hominum, illa januam famæ patefecit.

voir l'entrée du Barreau fermée par la foule des Auditeurs qui l'attendoient quand il devoit plaider. Il faloit qu'il passât au travers du Tribunal des Juges pour arriver à sa place. Il lui est arrivé de parler quelquefois sept heures, & d'en être seul fatigué.

Il ne plaida jamais que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux à qui leur mauvaise fortune n'en avoit point laissé. La plupart des autres Avocats vendoient leur ministére, & à la gloire, autrefois le seul prix d'un si noble emploi, ils avoient substitué un sordide intérêt. L'Empereur Trajan, pour arréter ce désordre, donna un * Décret qui fit beaucoup de plaisir & en même tems beaucoup d'honneur à Pline. » Que je suis con» tent, disoit-il, de ne m'être pas seule» ment abstenu de faire aucun traité pour » les causes dont je me suis chargé, mais » d'avoir toujours refusé toutes sortes de » présens, & jusqu'à des étrennes ! Il a est » vrai que tout ce qui n'a pas l'air honnê» te se doit éviter, non comme défendu, Ep. 14. l. 5.

* Par ce Décret, il étoit ordonné à tous ceux qui avoient un procès, de faire serment qu'ils n'avoient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celui qui s'étoit chargé de leur cause. On permettoit, après le procès terminé, de donner jusqu'à la concurrence de dix mille sesterces. (douze cens cinquante livres.) Ep. 21. l. 5.

a Oportet quidem quæ sunt inhonesta, non quasi illicita, sed quasi pudenda vitare. Jucundum tamen, si prohiberi publicè videas, quod nunquam tibi ipse permiseris.

» mais comme honteux. Il y a pourtant je
» ne sai quelle satisfaction à voir publi-
» quement défendre ce qu'on ne s'est ja-
» mais permis.

Ep. 23. lib. 6. Il se faisoit un plaisir, & même un devoir, d'aider de ses avis, & de produire dans le Barreau de jeunes gens de famille, & de bonne espérance. Il ne se chargeoit de certaines causes, qu'à condition qu'on lui donneroit pour adjoint un jeune Avocat. *Ep. 11. l. 6.* Le a comble de sa joie étoit d'en voir, qui, en suivant ses conseils & ses traces, commençoient à se distinguer dans la plaidoierie. De quel bon cœur, de quel fonds d'amour du bien public partoient de tels sentimens!

Ce fut par ces degrés que bientôt Pline monta jusqu'aux premiéres charges de l'Etat. Il y porta partout les vertus qui l'y avoient élevé. Dès le tems de Domitien, il fut fait Préteur.

Ce Prince farouche, qui regardoit comme une censure de sa conduite l'innocence des mœurs, chassa de Rome & de l'Italie *Ep. 11. l. 3.* tous les Philosophes. Artémidore, ami de Pline, étoit de ce nombre. Il s'étoit retiré dans une maison qu'il avoit aux portes de la ville. » J'allai l'y trouver, dit Pline, dans

a Odiem lætum, notandumque mihi candidissimo calculo! Quid enim aut publicè lætius, quàm clarissimos juvenes nomen & famam ex studiis petere; aut mihi optatius, quàm me ad recta tendentibus quasi exemplar esse propositum?

» une

» une conjoncture où ma visite étoit plus » remarquable & plus dangereuse. J'étois » Préteur. Il ne pouvoit qu'avec une grosse somme acquitter les dettes qu'il avoit » contractées pour de très-nobles usages. » Quelques-uns de ses amis les plus puissans & les plus riches ne voulurent pas » s'appercevoir de son embarras. Moi, » j'empruntai la somme, & je lui en fis » don. J'avois pourtant alors sujet de » trembler pour moi-même. On venoit de » faire mourir ou d'envoier en exil sept » de mes amis. Les morts étoient Sénécion, » Rusticus, Helvidius: les exilés, Mauricus, Gratilla, Arria, Fannia. La [a] foudre tombée autour de moi tant de fois, » & encore fumante, sembloit me présager évidemment un semblable sort. » Mais il s'en faut bien que je croie avoir » pour cela mérité toute la gloire que me » donne Artémidore. Je n'ai fait qu'éviter » l'infamie ». Où trouve-t-on de pareils amis, & de pareils sentimens?

J'admire le bonheur de Pline, d'avoir échapé, homme de bien comme il l'étoit, à la cruauté de Domitien. Je souhaiterois bien qu'il eût cette obligation à Quintilien son maître & son ami, qui sans doute avoit beaucoup de crédit auprès de l'Em-

a Tot circa me jactis fulminibus quasi ambustus, mihi quoque impendere idem exitium certis quibusdam notis augurarer.

pereur, depuis surtout qu'il l'avoit c
gé de l'éducation des petits-fils de sa s
L'Histoire ne nous dit rien sur ce su
elle nous apprend seulement qu'on t
va une accusation toute prête contre
me parmi les papiers de Domitien.

Ep. 5. l. 1.
AN. J. C. 96.
La mort sanglante de cet Empereur,
eut pour successeur Nerva, rendit la t
quillité aux gens de bien, & fit trembl
leur tour les méchans. Un célébre d
teur, nommé Régulus, non content
voir fomenté la persécution faite à R
cus Arulenus, avoit encore triomphé d
mort en insultant à sa mémoire par
Ecrits injurieux, & pleins d'une insole
raillerie. Jamais on ne vit un homme p
lâche & plus rampant depuis la mort
Domitien. C'est l'ordinaire de ces a
vendues à l'iniquité, & sans honneu
craignit le ressentiment de Pline, l'ami
claré de Rusticus dans tous les tems. D'
leurs il l'avoit attaqué personnellem
du vivant de Domitien, & dans une p
doierie publique au Barreau, il lui av
dressé un piége meurtrier par une inter
gation insidieuse au sujet d'un homme
bien que l'Empereur avoit exilé: laqu
exposoit Pline à un péril certain s'il
rendu hautement témoignage à la véri
ou l'auroit deshonoré pour toujours,
l'eût trahi. Ce lâche mit tout en mou
ment pour prévenir la juste vengeance

Pline, emploia auprès de lui la recommandation de ses meilleurs amis, & vint enfin lui-même le trouver en personne, pour le prier, avec les derniéres bassesses, de vouloir oublier le passé. Pline ne jugea pas à propos de s'expliquer, voulant, pour prendre son parti, attendre le retour de Mauricus, frere de Rusticus, qui n'étoit pas encore revenu de son exil. On ne sait pas ce que devint cette affaire.

Une autre, du même genre, lui fit beaucoup d'honneur. Aussitôt que Domitien eut été tué, Pline jugea, après y avoir sérieusement pensé, que l'occasion étoit grande & belle de poursuivre les scélérats, de venger les innocens opprimés, & d'acquerir beaucoup de gloire. Il avoit été lié d'une amitié particuliére avec Helvidius Priscus, l'homme le plus vertueux & le plus respecté de son tems, aussi bien qu'avec Arria & Fannia, dont la premiére étoit femme de Pœtus Thrasea, & mere de Fannia; & celle-ci femme de Priscus. Publicius Certus Sénateur, homme fort puissant & fort accrédité, qui étoit désigné Consul pour l'année suivante, avoit, sous le régne précédent, poursuivi dans le Sénat même la mort d'Helvidius, Sénateur comme lui, & homme Consulaire. Pline entreprit de venger son illustre ami. Arria & Fannia, qui étoient revenues d'exil, se joignirent à lui dans une si généreuse en- *Ep. 13. l. 9.*

Ep. 17. l. 4. treprise. Il n'avoit jamais rien fait f
prendre l'avis de Corellius, qu'il regar
comme le plus sage & le plus habile h
me du siécle. Mais dans cette occasion
connoissant d'une prudence timide & t
circonspecte, & [a] sachant que sur ce qu
a bien résolu de faire il ne faut point c
sulter les personnes dont les conseils
viennent pour nous des ordres, il ne lu
point part de son dessein, & se contenta
le lui communiquer le jour même de l'e
cution, mais sans lui demander son av

Le Sénat s'étant assemblé, Pline s'y r
dit, & demanda permission de parler
commença avec beaucoup d'applaudi
ment: mais, dès qu'il eut tracé le prem
plan de l'accusation, qu'il eut laissé ent
voir le coupable, sans pourtant le nomm
encore, on s'éleva contre lui de tous
tés. Il ne fut ni ému ni troublé par t
ces cris. Un Consulaire de ses amis l'av
tit tout bas, mais en termes fort pressa
qu'il s'étoit exposé avec trop de cour
& trop peu de prudence, & le pressa
vement de se désister de cette accusati
Il ajouta même qu'il se rendroit par-là
doutable aux Empereurs à venir. *Ta
mieux*, répondit Pline, *pourvû que ce j
aux méchans Empereurs*.

Enfin on commença à opiner. Les p

a Expertus usu, de eo quod destinaveris non esse consu- | lendos, quibus consi obsequi debeas.

miers qui parlérent, & c'étoient les plus considérables, firent l'apologie de Certus, comme si Pline l'avoit nommé, quoiqu'il n'eût point encore prononcé son nom. Presque tous les autres se déclarérent en faveur du coupable.

Le tour de Pline étant venu, il traita la matiére à fond, & répondit à tout ce qu'on avoit avancé. Il n'est pas concevable avec quelle attention, avec quels applaudissemens, ceux mêmes qui peu auparavant s'élevoient contre lui, reçurent tout ce qu'il dit, tant fut subit le changement que produisit ou l'importance de la cause, ou la force du discours, ou le courage de l'accusateur.

L'Empereur ne jugea pas à propos d'ordonner qu'on achevât l'instruction du procès. Pline obtint cependant ce qu'il s'étoit proposé. Le Collégue de Certus parvint au Consulat, auquel il avoit été destiné : mais un autre fut nommé à la place de Certus.

Quel honneur pour Pline ! Un seul homme, par l'idée qu'on a de son zéle pour le bien public, raméne à lui tous les suffrages, soutient l'honneur de son Corps, & rend le courage à une Compagnie aussi auguste qu'étoit le Sénat de Rome, mais que la terreur du régne précédent rendoit encore tremblante & presque muette.

Je raporterai encore deux occasions im-

portantes, où il fit paroitre, non co
Sénateur, mais comme Avocat, & la
de son éloquence, & sa juste indign
contre les oppresseurs du peuple dar
provinces. Elles sont toutes deux du r
tems : je n'en sai pas précisément l'a

Ep. 11. l. 2. Dans la première, » on vit un év
» ment fameux par le rang de la perso
» salutaire par la sévérité de l'exem
» mémorable à jamais par son impor
» ce. » J'emploie les propres paroles d
ne, mais en abrégeant beaucoup son

» Marius Priscus, Proconsul d'Afri
» accusé par les Africains, sans prop
» aucune défense, se retranche à dema
» des Juges ordinaires. Corneille T
» & moi, (c'est Pline qui parle) ch
» par ordre du Sénat de la cause d
» peuples, nous crumes qu'il étoit de
» tre devoir de remontrer que les cr
» dont il s'agissoit étoient d'une énor
» qui ne permettoit pas de civiliser l'a
» re. On n'accusoit pas Priscus de mo
» que d'avoir vendu la condamnatior
» même la vie des innocens. . . . Vite
» Honoratus, & Flavius Martianus, c
» plices assignés, parurent. Le pre
» étoit accusé d'avoir acheté trois *
» mille sesterces le bannissement
» Chevalier Romain, & la mort de
» de ses amis. Le second en avoit de
» sept * cens mille, pour faire souffri

* *Trente-sept mille cinq cens livres.*

* *Quatre-vingts sept*

» vers tourmens à un autre Chevalier Romain. Ce Chevalier avoit été d'abord condanné au fouet, de là envoié aux mines, & à la fin étranglé en prison. » Mais une mort favorable déroba Honoratus à la Justice du Sénat. On amena » donc Martianus sans Priscus. Sur quelques contestations qui arrivérent à ce » sujet, l'affaire fut envoiée à la premiére » assemblée du Sénat. *mille cinq cens livres.*

» Cette assemblée fut des plus augustes. » Le Prince y présidoit : il étoit Consul. *Trajan.* » Nous entrions dans le mois de Janvier, » qui est celui où le Sénat est ordinairement le plus nombreux. D'ailleurs l'importance de la cause, le bruit qu'elle » avoit fait, la curiosité naturelle à tous » les hommes de voir de près les grands » & rares événemens, avoient attiré de » toute part une foule d'auditeurs. Imaginez-vous quels sujets d'inquiétude & de » crainte pour nous, qui devions porter » la parole en une telle assemblée, & en » présence de l'Empereur. J'ai plus d'une » fois parlé dans le Sénat. J'ose dire même » que je ne suis nulle part aussi favorablement écouté. Cependant tout m'étonnoit, comme si tout eût été nouveau » pour moi.

» La difficulté de la cause ne m'embarrassoit guéres moins que le reste. Je regardois dans la personne de Priscus, un

» homme, qui, peu auparavant, t
» le rang de Consulaire, étoit orné
» important sacerdoce, & qui alors
» dépouillé de ces deux grands titres
» vois un véritable chagrin, d'accuse
» malheureux déja condanné. Si l'é
» nité de son crime parloit contre l
» pitié, qui suit ordinairement une
» miére condannation, parloit en f
» veur. Enfin je me rassurai. Je com
» çai mon discours, & je reçus au
» d'applaudissemens que j'avois e
» crainte. Je parlai près de cinq heu
» car a on me donna près d'une heu
» demie au delà des trois & demie
» m'avoient été d'abord accordées.
» ce qui me paroissoit contraire & fâc
» quand j'avois à le dire, me devint f
» rable quand je le dis. Les bontés
» soins de l'Empereur pour moi, je n
» rois dire ses inquiétudes, allére
» loin, qu'il me fit avertir plusieurs
» par un affranchi que j'avois der
» moi, de ménager mes forces, & de ne
» oublier la foiblesse de ma complex
» Claudius Marcellinus défendit M
» tien. Le Sénat se sépara pour se rass
» bler le lendemain : car il n'y avoit
» assez de tems pour achever un nou
» plaidoier avant la nuit.

a Nam decem clepsydris, quas spatiosissimas accepe- ram, sunt additæ qua

» Le jour d'après, Salvius Liberalis parla » pour Marius. Cet [a] Orateur a l'esprit » délié, arrange son sujet avec ordre, a » beaucoup de véhémence, & est véritablement disert. Ce jour-là il déploia tous » ses talens. Corneille [b] Tacite répondit » avec beaucoup d'éloquence, & fit éclater ce grand, ce sublime, qui régne dans » ses discours. Catius Fronto fit une très » belle replique pour Marius, & comme » il parloit le dernier, & qu'il restoit peu » de tems, il tâcha plus à fléchir les Juges, » qu'à justifier l'accusé. La nuit survint, & » l'affaire fut encore remise au lendemain.

» Alors il fut question d'examiner les » preuves, & d'opiner. C'étoit certainement quelque chose de fort beau, de fort » digne de l'ancienne Rome, que de voir » le Sénat trois jours de suite assemblé, » trois jours de suite occupé, ne se séparer » qu'à la nuit. Cornutus Tertullus Consul désigné, homme d'un rare mérite, » & très zélé pour la justice, opina le premier. Il fut d'avis de condanner Marius » à porter au Trésor public les sept cens » mille sesterces qu'il avoit reçus, & de le » bannir de Rome & d'Italie. Il alla plus » loin contre Martien, & fut d'avis de le » bannir même d'Afrique. Il conclut par

a Vir subtilis, dispositus, acer, disertus.

b Respondit Cornelius Tacitus eloquentissimè, &, quod eximium orationi ejus inest, σεμνῶς.

» proposer au Sénat de déclarer que n
» avions Tacite [a] & moi fidélement &
» gnement rempli & son attente, & r
» ministére. Les Consuls désignés, &
» les Consulaires, qui parlérent ensu
» se rangérent à cet avis. Il y eut après
» quelque partage : mais enfin tou
» monde revint au sentiment de Corn

Pline termine sa lettre par un petit
de gaieté. » Vous voila, dit-il à son a
» bien informé de ce qui se passe ici.
» formez-moi à votre tour de ce que v
» faites à votre campagne. Rendez-mo
» compte exact de vos arbres, de vo
» gnes, de vos blés, de vos troupeaux
» songez que, si je ne reçois de vous
» très longue lettre, vous n'en aurez
» de moi que de très courtes. Adieu.

Epist. 4. & 9. lib. 3. Il paroit que Pline étoit comme le
fuge & l'asyle des provinces opprim
Les Députés de la * Bérique vinrent s
plier le Sénat de vouloir bien ordon
à Pline d'être leur Avocat dans l'act
qu'ils venoient intenter contre Céci
Classicus, qui sortoit du Gouvernem
de cette province. Quelque occupé d
leurs qu'il fût, il ne put refuser son
nistére à ces peuples, pour qui il a
déja plaidé dans une pareille occasi

a Ego & Tacitus. *Le latin est plus simple & moins cérémonieux.* Moi & Tacite.

* *L'Andalousie re en grande partie à ce qu Anciens appelloient la tique.*

Car, dit[a] Pline, vous détruisez vos premiers bienfaits, si vous ne prenez soin de les soutenir par des seconds. Obligez cent fois, refusez une, le refus seul restera dans l'esprit. Il se chargea donc de leur cause.

Une mort, ou volontaire ou naturelle, déroba Classicus aux suites de ce procès. La Bétique ne laissa pas de demander que tout mort qu'il étoit, son procès fût instruit. Les loix le vouloient ainsi. Elle accusa en même tems les ministres, les complices de son crime, & demanda justice contr'eux. La premiére chose que Pline crut devoir établir, c'est que Classicus étoit coupable; ce qu'il ne fut pas difficile de prouver. Il avoit laissé parmi ses papiers un mémoire écrit de sa main, où l'on trouvoit au juste ce que lui avoit valu chacune de ses concussions. Probus & Hispanus, deux de ses complices, embarrassérent davantage. Avant que d'entrer dans la preuve de leurs crimes, Pline crut qu'il étoit nécessaire de faire voir, que l'exécution de l'ordre d'un Gouverneur en une chose manifestement injuste, étoit un crime: autrement c'eût été perdre son tems, que de prouver qu'ils avoient été les exécuteurs des ordres de Classicus. Car ils ne nioient pas les faits dont ils étoient char-

[a] Est ita natura comparatum, ut antiquiora beneficia subvertas, nisi illa posterioribus cumules. Nam, quamlibet sæpe obligati, si quid unum neges, hoc solum meminerunt quod negatum est.

gés, mais ils s'excusoient sur l'obéissance qui les y avoit forcés, & qui faisoit, selon eux, leur justification. Ils prétendoient qu'on ne pouvoit pas leur en faire un crime, vû qu'ils étoient des gens de province, accoutumés à trembler au moindre commandement du Gouverneur. Leur Avocat, qui étoit fort habile, avoua dans la suite, qu'il ne fut jamais plus troublé, jamais plus déconcerté, que lorsqu'il se vit arracher les seules armes où il avoit mis toute sa confiance.

Voici quel fut l'événement. Le Sénat ordonna, que les biens dont Classicus jouissoit avant qu'il prît possession de son Gouvernement, seroient séparés de ceux qu'il avoit acquis depuis. Les premiers furent adjugés à sa fille, les autres furent abandonnés aux peuples de la Bétique. On exila pour cinq ans Hispanus & Probus; tant, ce qui d'abord paroissoit à peine criminel, parut atroce après que Pline eût parlé. Les autres complices furent poursuivis de même.

Quelle fermeté, quel courage dans Pline! Quelle haine contre l'injustice & la violence! Mais quel bonheur pour des provinces éloignées, comme l'étoit l'Andalousie, où les Gouverneurs, comme autant de petits Tyrans, se croiant tout permis, pilloient & vexoient impunément les peuples; quel bonheur de trou-

ver un défenſeur zélé & intrépide, que ni le crédit ni les menaces ne ſoient pas capables d'ébranler ! Car ces voleurs publics trouvent de la protection, & il eſt rare qu'on en faſſe des exemples, qui ſeuls pourroient arrêter une ſi pernicieuſe licence.

Le zêle de Pline fut bientôt récompenſé d'une maniére éclatante. Il exerçoit actuellement avec Cornutus Tertullus la charge de Préfet du Tréſor public, c'eſt-à-dire d'Intendant des Finances, qui duroit deux ans, lorſqu'ils furent nommés tous deux Conſuls pour être ſubrogés l'année ſuivante aux ordinaires. Trajan parla dans le Sénat pour leur faire donner cet honneur, préſida à l'aſſemblée du peuple où ſe fit leur nomination, & lui-même les proclama Conſuls. Il en fit un grand éloge, les repréſentant comme des hommes qui égaloient les anciens Conſuls de Rome par l'amour de la juſtice & du bien public. » Alors [a] je connus à fond, dit Pline en » parlant de ſon Collégue, quel homme, » & de quel prix il étoit. Je l'écoutois » comme un maître, je le reſpectois com- » me un pere, moins pour ſon âge déja » avancé, que pour ſa profonde ſageſſe.

AN. J. C. 99. *In Panegyr. Traj.*

Ep. 13. l. 5.

Pline étant Conſul, prononça, en ſon nom & au nom de ſon Collégue, un diſ-

AN. J. C. 100.

a Tunc ego qui vir & quantus eſſet, altiſſimè inſpexi; quem ſequerer ut magiſtrum; ut parentem vereer: quod non tam ætatis maturitate, quàm vita, merebatur.

cours pour remercier Trajan de leur avoir donné cette dignité, & pour faire son panégyrique selon l'ordre qu'il en avoit reçu du Sénat, & au nom de tout l'Empire. J'aurai lieu dans la suite de parler de ce Panégyrique.

An. J. C. 103. Sur la fin de l'an 103 Pline fut envoïé pour gouverner le Pont & la Bithynie en qualité de Proconsul. On le vit uniquement occupé à établir dans son Gouvernement le bon ordre, à y faire régner la justice, à y procurer le soulagement des peuples. Il ne songea point à s'en attirer le respect par le faste de ses équipages, par la difficulté à se laisser approcher, par son dédain à écouter, par sa dureté à répondre.

Une simplicité majestueuse, un accès toujours libre & toujours ouvert, une affabilité qui consoloit des refus nécessaires, une modération qui ne se démentit jamais, lui conciliérent tous les cœurs.

Trajan, le Prince d'ailleurs le plus humain & le plus juste, avoit excité contre les Chrétiens une violente persécution. Pline, par la nécessité de sa charge, & par une suite de son aveuglement, y préta son ministére. Mais la douceur de son naturel se révoltoit, au moins jusqu'à un certain point, contre ces supplices exercés sur des hommes qu'il ne trouvoit coupables d'aucun crime. Se trouvant donc embarrassé

dans l'exécution des ordres de l'Empereur, il lui écrivit une lettre sur ce sujet, & en reçut une réponse ; qui sont, entre les monumens du Paganisme, ce qui fait peutêtre le plus d'honneur à la religion Chrétienne. Je les insérerai ici toutes deux dans leur entier.

Lettre de Pline à l'Empereur Trajan.

» Je me fais une religion, Seigneur, » de vous exposer tous mes scrupules. Car » qui peut mieux, ou me déterminer, ou » m'instruire ? Je n'ai jamais assisté à l'ins- » truction & au jugement du procès d'au- » cun Chrétien. Ainsi je ne sai sur quoi » tombe l'information que l'on fait con- » tr'eux, ni jusqu'où l'on doit porter leur » punition. J'hésite beaucoup sur la diffé- » rence des âges. Faut il les assujettir tous » à la peine, sans distinguer les plus jeu- » nes des plus âgés ? Doit-on pardonner à » celui qui se repent ? ou est-il inutile de » renoncer au Christianisme, quand une » fois on l'a embrassé ? Est-ce le nom seul » que l'on punit en eux, ou sont-ce les » crimes attachés à ce nom ? Cependant » voici la régle que j'ai suivie dans les ac- » cusations intentées devant moi contre » les Chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je » les ai interrogés une seconde & une troi- » siéme fois, & les ai menacés du suppli- » ce. Quand ils ont persisté, je les y ai en-

Epist. 97. lib. 10.

» voiés. Car de quelque nature que fût ce
» qu'ils confessoient, j'ai cru que l'on ne
» pouvoit manquer à punir en eux leur
» désobéïssance, & leur invincible opi-
» niâtreté. Il y en a eu d'autres entêtés de
» la même folie, que j'ai réservés pour les
» envoier à Rome, parce qu'ils sont ci-
» toiens Romains. Ensuite, les accusations
» de ce genre devenant plus fréquentes
» par l'instruction même, comme il arri-
» ve d'ordinaire, il s'en présente de plu-
» sieurs espéces. On m'a remis entre les
» mains un Mémoire sans nom d'auteur,
» où l'on accuse différentes personnes d'ê-
» tre Chrétiennes, qui nient de l'être, &
» de l'avoir jamais été. Ils ont en ma pré-
» sence, & dans les termes que je leur
» prescrivois, invoqué les dieux, & offert
» de l'encens & du vin à votre Image, que
» j'avois fait apporter exprès avec les sta
» tues de nos divinités. Ils se sont mêm
» emportés en imprécations contre Chris
» C'est à quoi, dit-on, l'on ne peut jamai
» forcer ceux qui sont véritablement Chr
» tiens. J'ai donc cru qu'il les faloit absou
» dre. D'autres déférés par un Dénoncia
» teur, ont d'abord reconnu qu'ils étoier
» Chrétiens; & aussitôt après ils l'ont ni
» déclarant que véritablement ils l'avoiei
» été, mais qu'ils ont cessé de l'être, l
» uns il y avoit plus de trois ans, les autr
» depuis un plus grand nombre d'anné

» quelques-uns depuis plus de vingt. Tous » ces gens-là ont adoré votre Image, & les » ſtatues des dieux. Tous ont chargé Chriſt » de malédictions. Ils [a] aſſuroient que tou- » te leur erreur & leur faute avoit été ren- » fermée dans ces points : Qu'à un jour » marqué ils s'aſſembloient avant le lever » du ſoleil, & chantoient tour à tour des » Hymnes à la louange de Chriſt, comme » s'il eût été Dieu ; qu'ils s'engageoient par » ſerment, non à quelque crime, mais à » ne point commettre de vol ni d'adulté- » re, à ne point manquer à leur promeſſe, » à ne point nier un dépôt : Qu'après cela » ils avoient coutume de ſe ſéparer, & » enſuite de ſe raſſembler, pour manger » en commun des mets innocens : Qu'ils » avoient ceſſé de le faire depuis mon » Edit, par lequel, ſelon vos ordres, j'a- » vois défendu toutes ſortes d'aſſemblées. » Ces dépoſitions m'ont perſuadé de plus » en plus qu'il étoit néceſſaire d'arracher » la vérité par la force des tourmens à » deux filles eſclaves, qu'ils diſoient être » dans le miniſtére de leur culte : mais je

a Affirmabant autem hanc fuiſſe ſummam vel culpæ ſuæ, vel erroris, quòd eſſent ſoliti ſtato die ante lucem convenire, carmenque Chriſto, quaſi Deo, dicere ſecum invicem : ſeque ſacramento non in ſcelus aliquod obſtringere, ſed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depoſitum appellati abnegarent : quibus peractis, morem ſibi diſcedendi fuiſſe, rurſuſque coeundi ad capiendum cibum, promiſcuum tamen & innoxium.

» n'y ai découvert qu'une mauvaise superstition, portée à l'excès ; &, par cette raison, j'ai tout suspendu pour vous demander vos ordres. L'affaire m'a paru digne de vos réflexions, par la multitude de ceux qui sont envelopés dans ce péril. Car un très grand nombre de personnes de tout âge, de tout ordre, de tout sexe, sont & seront tous les jours impliqués dans cette accusation. Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes : il a gagné les villages & les campagnes. Je croi pourtant que l'on y peut remédier, & qu'il peut être arrêté. Ce qu'il y a de certain, c'est que les temples qui étoient presque déserts, sont fréquentés, & que les sacrifices, lontems négligés, recommencent. On vend par-tout des victimes, qui trouvoient auparavant peu d'acheteurs. De là on peut juger quelle quantité de gens peuvent être ramenés, si l'on fait grace au repentir.

Réponse de l'Empereur Trajan à Pline.

Epist. 98. » VOUS AVEZ, mon très cher Pline, suivi la voie que vous deviez dans l'instruction du procès des Chrétiens qui vous ont été déférés : car il n'est pas possible d'établir une forme certaine & générale dans cette sorte d'affaire. Il ne faut pas en faire perquisition : mais s'ils sont accusés & convaincus, il faut les

» punir. Si pourtant l'accusé nie qu'il soit » Chrétien, & qu'il le prouve par sa conduite, je veux dire en invoquant les » dieux, il faut pardonner à son repentir, de quelque soupçon qu'il ait auparavant été chargé. AU [a] RESTE, DANS NUL GENRE DE CRIME L'ON NE DOIT RECEVOIR DES DÉNONCIATIONS, QUI NE SOIENT SOUSCRITES DE PERSONNE : CAR CELA EST D'UN PERNICIEUX EXEMPLE, ET NE CONVIENT POINT A NOTRE RÉGNE, NI AU TEMS OÙ NOUS VIVONS.

Je laisse aux Lecteurs le soin de faire les réflexions que fournissent naturellement ces deux Lettres, sur l'éloge magnifique qu'on y trouve de la pureté des mœurs des premiers Chrétiens ; sur le progrès étonnant qu'avoit déja fait en si peu d'années le Christianisme, jusqu'à faire déserter les temples ; sur le nombre incroiable de Fidéles de tout âge, de tout sexe, & de toute condition ; sur le témoignage authentique que rend un Payen à la croiance de la Divinité de Jesus-Christ établie généralement parmi ces Fidéles ; sur la contradiction frapante de l'avis de Trajan, puisque si les Chrétiens étoient coupables, il étoit juste de les rechercher avec soin, & s'ils ne l'étoient pas, injuste

a Sine auctore vero propositi libelli, nullo crimine locum habere debent. Nam & pessimi exempli, nec nostri seculi est.

de les punir quoiqu'ils fussent accusés ; enfin sur la maxime puisée dans le droit naturel, par laquelle l'Empereur termine sa Lettre, en déclarant qu'il trouveroit son siécle deshonoré, si, pour quelque crime que ce fût (l'expression est générale) on avoit égard à des libelles sans nom d'Auteur.

Pline, revenu à Rome, reprit les affaires & ses emplois. Sa premiére femme étoit morte sans enfans. Il en épousa une seconde, nommée Calphurnia. Comme elle étoit fort jeune, & qu'elle avoit beaucoup d'esprit, il n'eut pas de peine à lui inspirer le goût des Belles-Lettres. Elle en fit toute sa passion : mais elle la concilia toujours si bien avec l'attachement qu'elle avoit pour son mari, que l'on ne pouvoit dire, si elle aimoit Pline pour les Belles-Lettres, ou les Belles-Lettres pour Pline. *Ep. 19. l. 4.* S'il plaidoit quelque cause importante, elle chargeoit toujours plusieurs personnes de venir lui apprendre les premiéres nouvelles du succès ; & l'agitation où la mettoit cette attente ne cessoit que par leur retour. S'il lisoit quelque harangue ou quelque autre piéce dans une assemblée d'amis, elle ne manquoit jamais de se ménager quelque place, d'où elle pût, derriére un rideau, recueillir elle-même les applaudissemens qu'il s'attiroit. Elle tenoit continuellement en ses mains les ouvrages

de son mari ; & [a] sans le secours d'autre maître que de son amour, elle composoit sur sa Lyre des airs pour les vers qu'il avoit faits.

Les Lettres qu'il lui écrivoit font voir jusqu'où alloit sa tendresse pour une épouse si digne d'être aimée & estimée. » Vous » me mandez que mon absence vous cause beaucoup d'ennui, que vous ne trouvez de soulagement qu'à lire mes ouvrages, & souvent à les mettre à ma place auprès de vous. Je suis ravi que vous me désiriez si ardemment, & que ces sortes de consolation aient quelque pouvoir sur votre esprit. Pour moi, je lis, je relis vos Lettres, & les reprens de tems en tems comme si c'en étoit de nouvelles. Mais elles ne servent qu'à rendre plus vif le chagrin que j'ai de ne vous point voir. Car quelle douceur ne doit-on point trouver dans la conversation d'une personne dont les Lettres ont tant de charmes. Ne laissez pas pourtant de m'écrire souvent, quoique cela me fasse une sorte de plaisir qui me tourmente. « Dans une autre Lettre : » Je vous conjure avec la derniére instance, de prévenir mon inquiétude par une, & même par deux Lettres chaque jour.

Epist. 7. l. 6.

Ep. 4. lib. 6.

a Versus quidem meos cantat formatque cithara, non artifice aliquo docente, sed amore, qui magister est optimus.

„ Je me raſſurerai du moins tant que je „ lirai : mais je retomberai dans mes pre- „ miéres allarmes dès que j'aurai lu.« Dans une troiſiéme : „ Il n'eſt pas croiable à „ quel point je ſens votre abſence. Je paſſe „ une grande partie des nuits à penſer à „ vous. Pendant le jour, & aux heures où „ j'avois coutume de vous voir, mes piés, „ comme on dit, me portent d'eux-mê- „ mes à votre appartement ; & ne vous y „ trouvant point, je m'en retourne auſſi „ triſte & auſſi honteux, que ſi l'on m'a- „ voit refuſé la porte.

Ep. 7 lib. 7.

Ep. 10. lib. 8.

Après s'être bleſſée dans une premiére groſſeſſe, elle guérit à la vérité, & vécut aſſez lontems, mais elle ne lui laiſſa point de poſtérité.

On ne connoît ni le tems, ni les particularités de la mort de Pline.

Je n'ai pas prétendu juſqu'ici faire un récit exact & ſuivi des actions de Pline, mais ſeulement donner quelque idée de ſon caractére par des événemens plus marqués que les autres, & plus capables de le faire connoitre. J'y joindrai encore, dans la même vûe, quelques faits, ſans m'attacher à l'ordre des tems. Je les réduirai à quatre ou cinq chefs.

I. *Application de Pline à l'étude.*

IL ÉTOIT difficile que Pline, élevé ſous les yeux & par les ſoins de Pline le Natu-

raliste son Oncle, n'eût pas beaucoup de goût pour les sciences, & ne s'y donnât pas tout entier. On peut croire qu'il suivit dans ses premiéres études le plan qu'il prescrit à un jeune homme qui l'avoit consulté sur ce sujet. J'insérerai ici une partie de cette Lettre : elle peut être utile aux jeunes gens.

» Vous me demandez comment je vous » conseillerois d'étudier. L'une des meil- » leures maniéres, selon l'avis de beau- » coup de gens, c'est de traduire du grec » en latin, ou du latin en grec. Par là » vous acquerez la justesse & la beauté de » l'expression, la richesse des figures, la » facilité de vous expliquer; & dans cette » imitation des Auteurs les plus excel- » lens, vous prenez insensiblement des » tours & des pensées semblables aux » leurs. Mille choses qui échapent à un » homme qui lit, n'échapent point à un » homme qui traduit. La traduction ou- » vre l'esprit, & forme le goût. *Epist. 5. L. 7.*

» Vous pouvez encore, après avoir lu » quelque chose seulement pour en pren- » dre le sujet, le traiter vous-même, ré- » solu de ne pas céder à votre Auteur; » ensuite conférer vos écrits avec les siens, » & soigneusement examiner ce qu'il a » dit mieux que vous, ce que vous avez » dit mieux que lui. Quelle joie si l'on » s'apperçoit que l'on prend quelquefois le

» dessus ! Quel redoublement d'émula-
» tion, si l'on voit que l'on demeure tou-
» jours au-dessous !

» Je sai que votre étude présente est
» l'éloquence du Barreau : mais pour cela
» je ne vous conseillerois pas de vous en
» tenir uniquement à ce stile contentieux,
» qui ne respire que la guerre & les com-
» bats. Comme les champs se plaisent à
» changer de différentes semences, nos
» esprits aussi veulent être exercés par dif-
» férentes études. Je voudrois, tantôt
» qu'un beau morceau d'histoire vous oc-
» cupât, tantôt que vous prissiez soin d'é-
» crire une Lettre, quelquefois que vous
» fissiez des vers... C'est ainsi que les plus
» grands Orateurs, & même que les plus
» grands hommes s'exerçoient ou se délas-
» soient : ou plutôt c'est ainsi qu'ils se délas-
» soient & s'exerçoient tout ensemble. Il
» est surprenant combien ces petits ouvra-
» ges éveillent l'esprit, & le réjouissent...

» Je n'ai point dit ce qu'il faloit lire,
» quoique ce soit l'avoir assez dit que d'a-
» voir marqué ce qu'il faloit écrire. Sou-
» venez-vous seulement de bien choisir
» les meilleurs livres dans chaque genre;
» car [a] on a fort bien dit qu'il faloit beau-
» coup lire, mais non beaucoup de choses.

Nous avons vû que Pline, à l'âge de
quatorze ans, avoit fait une Tragédie grec-

a Aiunt multum legendum esse, non multa.

que,

que, & qu'enſuite il s'exerça dans différens genres de poéſies. La lecture de Tite-Live faiſoit ſes délices. Il [a] admiroit ces Anciens, mais il n'étoit pas de ceux qui mépriſent les Modernes. Je ne puis croire, diſoit-il, que la nature épuiſée & devenue ſtérile, ne produiſe plus rien de bon. *Ep. 21. l. 6.*

Il expoſe à un ami comment il s'occupoit pendant les divertiſſemens publics. » J'ai paſſé tous ces derniers jours à com-» poſer, à lire dans la plus grande tran-» quillité du monde. Vous demandez com-» ment cela ſe peut au milieu de Rome? » C'étoit le tems des ſpectacles du Cir-» que, qui ne me touchent pas, même » légérement. Je n'y trouve rien de nou-» veau, rien de varié, rien qu'il ne ſuffiſe » d'avoir vû une fois. C'eſt ce qui redou-» ble l'étonnement où je ſuis, que tant » de milliers d'hommes... & même de » fort honnêtes gens... aient la puérile » paſſion de revoir ſi ſouvent des chevaux » qui courent, & des hommes qui con-» duiſent des chariots. Quand [b] je ſonge » qu'ils ne ſe laſſent point de revoir avec *Ep. 6. lib. 9.*

a Sum ex iis qui mirer antiquos; non tamen, ut quidam, temporum noſtrorum ingenia deſpicio. Neque enim quaſi laſſa & effœta natura, ut nihil jam laudabile pariat.

b Quos ego (quoſdam graves homines) cùm recordor in re inani, frigida, aſſidua, tam inſatiabiliter deſidere, capio aliquam voluptatem, quòd hac voluptate non capiar. Ac per hos dies libentiſſimè otium meum in literis colloco, quos alii otioſiſſimis occupationibus perdunt.

» tant de goût & d'assiduité des choses si
» vaines & si froides, & qui reviennent
» si souvent ; je sens un plaisir secret de
» n'en point trouver à ces bagatelles, &
» j'emploie volontiers aux Belles-Lettres
» un loisir que les autres perdent dans de
» si frivoles amusemens.

Epist. 19. lib. 8. On voit que l'étude faisoit toute sa joie & toute sa consolation. » Les Belles-Lettres, disoit-il, me divertissent & me » consolent ; & je ne sai rien de si agréa» ble qui le soit plus qu'elles, rien de si » fâcheux qu'elles n'adoucissent. Dans le » trouble que me cause l'indisposition de » ma femme, la maladie de mes gens, la » mort même de quelques-uns, je [a] ne » trouve d'autre reméde que l'étude. Vé» ritablement elle me fait mieux com» prendre toute la grandeur du mal, mais » elle me le rend aussi plus supportable.

II. *Estime & attachement de Pline pour les personnes vertueuses, & pour les gens de Lettres.*

PLINE eut pour amis tout ce que son siécle a produit de grands hommes, tous ceux que leurs rares vertus distinguoient le plus : Virginius Rufus, qui refusa l'Empire ; Corellius, que l'on regardoit comme

a Ad unicum doloris levamentum studia confugio, quæ præstant ut adversa magis intelligam, sed patientiùs feram.

un modéle parfait de sagesse & de probité; Helvidius, l'admiration de son tems; Rusticus Arulenus & Sénécion, que Domitien fit mourir; Cornutus Tertullus, que Pline eut plusieurs fois pour Collégue.

Il se faisoit honneur aussi d'être lié d'une amitié particuliére avec ce qu'il y avoit de personnes plus distinguées de son tems dans les Belles-Lettres, Tacite, Suétone, Martial, Silicus Italicus.

» J'ai lu votre Livre, dit-il à Tacite, » & j'ai marqué avec le plus d'exactitude » qu'il m'a été possible ce que je croi y » devoir être changé, & en devoir être » retranché : [a] car je n'aime pas moins à » dire la vérité, que vous à l'entendre; & » d'ailleurs l'on ne trouve point de gens » plus dociles à la censure, que ceux qui » méritent le plus de louanges. Je m'attens » qu'à votre tour vous me renvoierez mon » Livre avec vos remarques. O [b] l'agréa- » ble, ô le charmant échange! Que j'ai de » plaisir à penser, que si jamais la posté- » rité fait quelque cas de nous, elle ne ces-

Epist. 20. *l.* 7.

a Nam & ego verum dicere assuevi, & tu libenter audire. Neque enim ulli patientiùs reprehenduntur, quàm qui maximè laudari merentur.

b O jucundas, ô pulcras vices! Quàm me delectat, quòd, si qua posteris cura nostrî, usquequaque narrabitur, qua concordia, fide, simplicitate vixerimus! Erit rarum & insigne, duos homines ætate, dignitate propemodum æquales, nonnullius in literis nominis, (cogor enim de te quoque parciùs dicere, quia de me simul dico) alterum alterius studia fovisse.

» sera de publier avec quelle union, quelle » franchise, quelle amitié nous avons vé» cu ensemble! Il sera rare & remarqua» ble, que deux hommes à peu près de » même âge, de même rang, de quelque » nom dans l'Empire des Lettres, (car il » faut bien que je parle modestement de » vous, puisque je parle en même tems de » moi) se soient si fidélement aidés dans » leurs études. Pour moi, dès ma plus ten» dre jeunesse, la réputation, la gloire que » vous aviez acquise, me faisoient déja » désirer de vous suivre, de marcher & de » paroitre marcher sur vos traces, non pas » de près, mais de plus près qu'un autre. » Ce n'est pas qu'alors nous n'eussions à » Rome beaucoup d'esprits du premier » ordre : mais entre tous les autres le ra» port de nos inclinations vous montroit » à moi comme le plus propre à être imi» té, comme le plus digne de l'être. C'est » ce qui redouble ma joie, quand j'entens » dire que si la conversation tombe sur les » Belles-Lettres, on nous nomme ensemble.

On peut connoitre combien Pline cherchoit à obliger Suétone l'Historien, par ce qu'il en écrit à un ami. Cette Lettre, quoique courte, est, parmi celles qui sont venues jusqu'à nous, une des plus élégantes.

Ep. 24. li. 1. » Suétone, qui [a] loge avec moi, a des-

[a] Tranquillus, contubernalis meus, vult emere agel-

» ſein d'acheter une petite terre, qu'un de » vos amis veut vendre. Faites enſorte, je » vous prie, qu'elle ne ſoit vendue que ce » qu'elle vaut : c'eſt à ce prix qu'elle lui » plaira. Un mauvais marché ne peut être » que déſagréable, mais principalement » par le reproche continuel qu'il ſemble » nous faire de notre imprudence. Cette » acquiſition, ſi d'ailleurs elle n'eſt pas » trop chére, tente mon ami par plus d'un » endroit : ſon peu de diſtance de Rome, » la commodité des chemins, la médio- » crité des bâtimens, les dépendances plus » capables d'amuſer que d'occuper. En » effet, il ne faut à ces Meſſieurs les Sa- » vans, abſorbés comme lui dans l'étude, » que le terrein néceſſaire pour délaſſer

lum, quem venditare amicus tuus dicitur. Rogo cures, quanti æquum eſt, emat : ita enim delectabit emiſſe. Nam mala emptio ſemper ingrata eſt, eo maximè quòd exprobrare ſtultitiam domino videtur. In hoc autem agello [ſi modo arriſerit pretium] Tranquilli mei ſtomachum multa ſollicitant : vicinitas urbis, opportunitas viæ, mediocritas villæ, modus ruris, qui avocet magis quàm diſtringat. Scholaſticis porro ſtudioſis, ut hic eſt, ſufficit abundè tantum ſoli, ut relevare caput, reficere oculos, reptare per limitem, unamque ſemitam terere, omneſque viticulas ſuas noſſe, & numerare arbuſculas poſſint. Hæc tibi expoſui, quo magis ſcires, quantum ille eſſet mihi, quantum ego tibi debiturus, ſi prædiolum iſtud, quod commendatur his dotibus, tam ſalubriter emerit, ut pœnitentiæ locum non relinquat. Vale. *La Langue Françoiſe ne peut point rendre la délicateſſe & l'élégance des diminutifs & des fréquentatifs répandus en abondance dans cette petite Lettre.* Agellum. Vendidare. Reptare per limitem. Viticulas. Arbuſculas. Prædiolum.

» leur esprit, & réjouir leurs yeux. Il ne » leur faut qu'une allée pour se promener, » qu'une vigne dont ils puissent connoitre » tous les seps, que des arbres dont ils sa- » chent le nombre. Je vous mande tout ce » détail, pour vous apprendre quelle obli- » gation il m'aura, & toutes celles que lui » & moi vous aurons, s'il achete à des » conditions dont il n'ait jamais lieu de se » repentir, une petite maison telle que je » viens de la dépeindre. «

Ep. 21. l. 3. Martial, si connu par ses Epigrammes, étoit aussi des amis de Pline, & la mort de ce Poéte lui causa de vifs regrets. » J'ap- » prends, dit-il, que Martial est mort, & » j'en ai beaucoup de chagrin. C'étoit [a] un » esprit agréable, délié, piquant, & qui » savoit parfaitement mêler le sel & l'a- » mertume dans ses écrits, & en même » tems rendre justice au mérite. A son dé- » part de Rome, je lui donnai de quoi » l'aider à faire son voiage. Je devois ce » petit secours à notre amitié, je le de- » vois aux vers qu'il a faits pour moi. C'é- » toit [b] un ancien usage, d'accorder des » récompenses utiles ou honorables à

a Erat homo ingeniosus, acutus, acer, & qui plurimum in scribendo & salis haberet & fellis, nec candoris minus.

b Fuit moris antiqui, eos qui vel singulorum laudes, vel urbium scripserant, aut honoribus aut pecunia ornare: nostris verò temporibus, ut alia speciosa & egregia, ita hoc imprimis exolevit. Nam postquam desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.

» ceux qui avoient écrit à la gloire des vil-
» les, ou de quelques particuliers. Aujour-
» d'hui la mode en est passée, avec tant
» d'autres, qui n'avoient guéres moins de
» grandeur & de noblesse. Depuis que
» nous cessons de faire des actions loua-
» bles, nous méprisons la louange. « Pline raporte l'endroit de ces vers où le Poéte adresse la parole à sa Muse, & lui recommande d'aller trouver Pline à sa maison des Esquilies, & de l'aborder avec respect.

Sed ne tempore non tuo disertam
Pulses ebria januam, videto.
Totos dat tetricæ dies Minervæ,
Dum centum studet auribus virorum
Hoc quod secula posterique possint
Arpinis quoque comparare chartis.
Seras tutior ibis ad lucernas :
Hæc hora est tua, cùm furit Lyæus,
Cùm regnat rosa, cùm madent capilli.
Tunc me vel rigidi legant Catones.

M. de Sacy a traduit ainsi ces vers.

Prends garde, petite ivrognesse,
De n'aller pas, à contretems,
Troubler les emplois importans
Où du soir au matin l'occupe sa sagesse.
Respecte les momens qu'il donne à des discours
Qui font le charme de nos jours,
Et que tout l'avenir admirant notre Pline,
Osera comparer aux Oracles d'Arpine.
Prends l'heure que les doux propos,
Enfans des verres & des pots,

Ouvrent tout l'esprit à la joie ;
Qu'il se détend, qu'il se déploie,
Qu'on traite les sages de sots ;
Et qu'alors, en humeur de rire,
Les plus Catons te puissent lire.

» Ne croyez-vous pas, dit Pline en finis» sant sa Lettre, que celui qui a écrit de » moi dans ces termes, a bien mérité de » recevoir des marques de mon affection à » son départ, & de ma douleur à sa mort?

Ep. 7. l. 3. Il pleura aussi beaucoup celle de Silius Italicus, de la poésie duquel il porte un jugement tout-à-fait sensé. *Il* [a] *faisoit des vers*, dit-il, *où il y avoit plus d'art que de génie.* Un abscès incurable qui lui étoit survenu l'aiant dégouté de la vie, il finit ses jours par une abstinence volontaire.

III. *Libéralités de Pline.*

PLINE, en comparaison de certains riches de Rome, avoit un bien médiocre, mais une ame véritablement grande, & des sentimens bien nobles. Ses libéralités, presque sans nombre, en sont une bonne preuve. Je n'en raporterai qu'une partie.

Ep. 30. l. 9. Il s'étoit fait des principes sur cette matiére, qui sont bien dignes d'attention. » Je [b] veux, dit-il, qu'un homme vrai» ment libéral, donne à sa patrie, à ses

a Scribebat carmina majore cura quàm ingenio.

b Volo eum, qui sit verè liberalis, tribuere patriæ, propinquis, affinibus, amicis, sed amicis pauperibus.

» proches, à ses alliés, à ses amis, mais à » des amis qui sont dans le besoin.« Voila l'ordre que l'équité prescrit, & qu'il suivoit exactement.

Nous avons vû qu'il fit un présent fort honnête à Quintilien son Maître, pour servir à la dot de sa fille qu'il marioit, & qu'il aida Martial lorsqu'il se retira de Rome. De ces deux amis, le dernier étoit dans le besoin, & l'autre n'étoit pas riche.

Il avoit donné à sa nourrice une petite terre, qui valoit, lorsqu'il lui en fit don, cent mille sesterces, c'est-à dire douze mille cinq cens livres. Où sont les grands Seigneurs maintenant qui en usent de la sorte ? Pline appelle néanmoins cette somme un petit présent : *Munusculum*. Et après le don qu'il avoit fait de cette terre, il s'intéressoit encore au revenu qu'en tireroit sa nourrice. Il écrit à celui qui s'étoit chargé de la faire valoir, & lui en recommande le soin. » Car, ajoute-t-il, celle » qui a reçû ce petit fonds, n'a pas plus » d'intérêt qu'il produise beaucoup, que » moi qui l'ai donné. *Epist. 3. l. 6.*

Voiant Calvine, qu'il avoit en partie dotée de son bien, sur le point de renoncer à la succession de Calvinus son pere, dans la crainte que les biens qu'il laissoit ne fussent pas suffisans pour paier les sommes dûes à Pline ; il lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de son pere, *Epist. 4 l. 2.*

& pour la déterminer lui envoia une quittance générale.

Ep. 19. l. 1. Dans une autre occasion, il donna trois cens mille sesterces (trente-sept mille cinq cens livres) à Romanus, afin de lui procurer un revenu nécessaire pour entrer dans l'ordre des Chevaliers Romains.

Ep. 14. l. 7. Corellia, sœur de Corellius Rufus, pour qui Pline avoit eu un respect infini pendant sa vie, acheta de lui des terres sur le pié de sept cens mille sesterces. Mieux informée du prix de ces terres, elle apprit qu'elles en valoient neuf cens mille, & le pressa vivement de recevoir le surplus, sans pouvoir obtenir de lui cette grace. Beau combat de droiture & de générosité! Quelle délicatesse dans la personne qui acquiert, quel noble désintéressement dans le vendeur! Où trouve-t-on de pareils procédés?

Ep. 2. l. 8. Des Marchands avoient acheté ses vendanges à un prix fort raisonnable, dans l'espérance du gain qu'ils se promettoient d'y faire. Leur attente fut trompée. Il leur fit à tous des remises. La raison qu'il en apporte est encore plus admirable que la chose même. » Je [a] ne trouve pas moins » glorieux de rendre justice dans la mai» son, que dans les tribunaux; dans les

[a] Mihi egregium inprimis videtur, ut foris ita domi, ut in magnis ita in parvis, ut in alienis ita in suis, agitare justitiam.

» petites affaires, que dans les grandes ; » dans les siennes, que dans celles d'au- » trui.

Ce qu'il fit pour sa patrie, passe encore tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Les habitans de Come, n'aiant point de Maîtres chez eux pour instruire leurs enfans, étoient obligés de les envoier dans d'autres villes. Pline, qui avoit pour sa patrie un cœur de fils & de pere, fit sentir aux habitans quel avantage ce seroit pour la jeunesse d'être élevée dans Come même. » Où, [a] » dit-il aux parens, leur trouver un séjour » plus agréable que la patrie ? Où former » leurs mœurs plus surement que sous les » yeux de pere & de mere ? Où les entre- » tenir à moins de frais que chez vous ? » N'est-il pas plus convenable que vos en- » fans reçoivent l'éducation dans le même » lieu où ils ont reçu la naissance, & qu'ils » s'accoutument dès l'enfance à se plaire, » à se fixer dans leur pays natal ? « Il offrit de contribuer du tiers à fonder les appointemens des Maîtres, & crut devoir laisser les parens chargés du reste, pour les rendre plus attentifs à choisir de bons Maîtres, par la nécessité de la contribu- Ep. 13. l. 4.

b Ubi aut jucundiùs morarentur, quàm in patria ; aut pudicitiùs continerentur, quàm sub oculis parentum ; aut minore sumptu, quàm domi ? . . . Edoceantur hîc, qui hîc nascuntur, statimque ab infantia natale solum amare, frequentare consuescant.

tion, & par l'intérêt de placer utilement leur dépense.

Ep. 8. l. 1. Il ne borna pas là son bienfait. Car, [a] comme il le dit ailleurs, la libéralité ne sait point s'arréter, & plus on en fait usage, plus on en sent la beauté. Il y fonda une Bibliothéque, avec des pensions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise fortune avoit refusé les secours nécessaires pour étudier. Il avoit accompagné la dédicace de cette Bibliothéque d'un discours qu'il prononça en présence seulement des principaux de la ville. Il délibéra dans la suite s'il le rendroit public. » Il [b] » est difficile, dit-il, de vanter le bien » qu'on a fait, sans donner lieu de juger » que l'on ne s'en vante pas parce qu'on » l'a fait, mais qu'on l'a fait pour s'en » vanter. Pour moi je n'ai pas oublié qu'u» ne grande ame est plus touchée du té» moignage secret de la conscience, que » des témoignages éclatans de la renom» mée. Ce n'est pas à nos actions à courir » après la gloire, c'est à la gloire à les sui-

a Nescit enim semel incitata liberalitas stare, cujus pulcritudinem usus ipse commendat. *Ep.* 12. *lib.* 5.

b Meminimus quanto majore animo honestatis fructus in conscientia, quàm in fama reponatur. Sequi enim gloria, non appeti debet: nec, si casu aliquo non sequatur, idcirco quod gloriam non meruit, minus pulcrum est. Ii verò qui benefacta sua verbis adornant, non ideo prædicare quia fecerint, sed ut prædicarent fecisse creduntur.

» vre. Et s'il arrive que, par un ſort bi- » zarre, elle nous échape, il ne faut pas » croire que ce qui l'a méritée, perde rien » de ſon prix.

On a de la peine à comprendre comment un particulier a pu fournir à tant de largeſſes. Il nous l'explique lui même en écrivant à une Dame, à qui il avoit fait une remiſe conſidérable. » N'appréhendez » point, lui dit-il, qu'une telle donation » me ſoit à charge : qu'elle ne vous faſſe » point de peine. Il eſt vrai, j'ai un bien » médiocre. Mon rang exige de la dépenſe, » & mon revenu, par la nature de mes » terres, eſt auſſi caſuel que modique. Ce » qui me manque de ce côté-là, je le re- » trouve dans la frugalité, la ſource la plus » aſſurée de mes libéralités. *Quod ceſſat* » *ex reditu, frugalitate ſuppletur : ex qua,* » *velut è fonte, liberalitas noſtra decurrit.* Quelle leçon, quel reproche pour ces grands Seigneurs, qui, avec des revenus immenſes, ne font du bien à perſonne, & ſouvent meurent endettés ! Ils ſont prodigues pour le luxe & pour leurs plaiſirs, durs & fermés pour leurs amis & pour leurs domeſtiques. » N'oubliez[a] jamais, » diſoit Pline à un jeune Seigneur, que » l'on ne peut avoir trop d'horreur de ce

Ep. 4. l. 2.

Ep. 6. lib. 2.

[a] Memento nihil magis eſſe vitandum, quàm iſtam luxuriæ & ſordium novam ſocietatem : quæ cùm ſint turpiſſima diſcreta ac ſeparata, turpiùs junguntur.

» monstrueux mélange d'avarice & de
» prodigalité qu'on a introduit de nos
» jours; & que si un seul de ces vices suf-
» fit pour ternir la réputation de quel-
» qu'un, celui qui les rassemble se desho-
» nore infiniment davantage.

IV. *Innocens plaisirs de Pline.*

PLINE n'étoit point d'un caractére dur & austére. Il avoit, au contraire, beaucoup d'enjouement dans l'esprit, & prenoit plaisir à s'égaier avec ses amis. *Aliquando rideo, jocor, ludo : utque omnia innoxiæ remissionis genera complectar, homo sum.* Ep. 3. l. 5.

Il voioit volontiers ses amis à table, & donnoit assez souvent des repas ou en recevoit, mais dont la frugalité, la conversation, ou la lecture, faisoient le principal assaisonnement. » J'irai [a] souper chez » vous, dit-il à un ami, mais je veux faire » mon marché. Je prétends que le repas » soit sans appareil & frugal, seulement » beaucoup d'entretiens à la maniére de » Socrate; & de cela même point d'excès. Ep. 12. l. 3.

Il reproche à un autre de ne lui avoir pas tenu parole. » Vraiment, vous l'en» tendez. Vous me mettez en dépense » pour vous donner à souper, & vous Ep. 15. l. 1.

a Veniam ad cœnam : sed jam nunc paciscor, sit expedita, sit parca, Socraticis tantùm sermonibus abundet : in his quoque teneat modum.

» me manquez. Il y a bonne justice à Ro-» me. Vous me le payerez jusqu'à la der-» niére obole, & cela va plus loin que » vous ne pensez. J'avois préparé à cha-» cun sa laitue, trois escargots, deux œufs, » un gâteau, du vin miellé, & de la neige. » Nous avions des olives d'Espagne, des » courges, des échalottes, & mille autres » mets aussi délicats.... Mais vous avez » mieux aimé, chez je ne sai qui, des hui-» tres, des ventres de truies farcis, des » poissons rares. Je saurai vous en punir.

Il nous décrit lui-même, avec tout l'esprit & tout l'agrément possible, une de ses parties de chasse. » Vous allez rire, & » je vous le permets ; riez-en tant qu'il » vous plaira. Ce Pline, que vous con-» noissez, a pris trois sangliers, mais très » grands. Quoi lui-même, dites-vous? Lui-» même. N'allez pourtant pas croire qu'il » en ait couté beaucoup à ma paresse. J'é-» tois assis près des toiles : je n'avois à côté » de moi ni épieu, ni dard, mais des ta-» blettes & une plume : je révois, j'écri-» vois, & je [a] me préparois la consolation » de remporter mes feuilles pleines, si je » m'en retournois les mains vuides. *Ep. 6. l. 1.*

On voit par-là que l'étude étoit sa passion dominante. Ce goût le suivoit partout, à la table, à la chasse, à la promenade. Il y emploioit tout ce qui lui restoit

a Ut si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem.

de tems, après que les devoirs publics étoient remplis: car [a] il s'étoit fait une loi de donner toujours la préférence aux affaires sur les plaisirs, au solide sur l'agréable.

Ep. 8, l. 2. C'est ce qui le faisoit soupirer avec tant d'ardeur après la retraite & le repos.» Ne [b] » m'arrivera-t-il donc jamais, s'écrioit-il dans des momens d'accablement, » de » rompre les nœuds qui m'attachent, » puisque je ne puis les délier ? Non, je » n'ose m'en flater. Chaque jour, nou- » veaux embarras viennent se joindre aux » anciens. Une affaire n'est pas encore fi- » nie, qu'une autre commence. La chaî- » ne que forment mes occupations, ne » fait que s'allonger & s'appesantir.

Ep. 23. l. 4. En écrivant à un ami, qui, dans un séjour délicieux, usoit de son loisir en homme sage, il ne peut s'empécher de lui porter envie. » C'est ainsi, lui dit-il, » que doit passer sa vieillesse, un homme » non moins distingué dans les fonctions » de la Magistrature, que dans le com- » mandement des armées, & qui s'est » tout dévoué au service de la République

a Hunc ordinem secutus sum, ut necessitates voluptatibus, seria jucundis anteferrem. *Epist.* 21. *lib.* 8

b Nunquam-ne hos arctissimos laqueos, si solvere negatur, abrumpam? Nunquam, puto. Nam veteribus negotiis nova accrescunt, nec tamen priora peraguntur: tot nexibus, tot quasi catenis majus in dies occupationum agmen extenditur.

» tant que l'honneur l'a voulu. Nous [a] de-
» vons à la patrie notre premier & notre
» second âge ; mais nous nous devons le
» dernier à nous-mêmes. Les Loix sem-
» blent nous le conseiller, lorsqu'à soi-
» xante ans elles nous rendent au repos.
» Quand aurai-je la liberté d'en jouir ?
» Quand l'âge me permettra-t-il d'imiter
» une retraite si glorieuse ? Quand la mien-
» ne ne pourra-t-elle plus être appellée
» paresse, mais un honorable loisir ?

Il comptoit ne vivre & ne respirer, que quand il pouvoit se dérober de la ville pour aller à quelqu'une de ses maisons de campagne, car il en avoit plusieurs. L'agréable description qu'il en fait, marque assez combien il s'y plaisoit. Il y parle de ses vergers, de ses potagers, de ses jardins, de ses bâtimens, & surtout des endroits qui étoient comme l'ouvrage de ses mains, avec cette joie & cette complaisance, que sent tout homme qui a bâti ou planté à la campagne. Il appelle ces endroits, ses délices, ses amours, ses véritables amours : *amores mei, re vera amores : ipse posui.* Ep. 17. l. 2.
Et ailleurs : *præterea indulsi amori meo ; amo enim quæ maxima ex parte ipse inchoavi, aut inchoata percolui.* » Ai-je tort, Ep. 6. l. 5.
» dit-il à un de ses amis, de tant chérir

a Nam & prima vitæ tempora & media patriæ, extrema nobis impertiri debemus, ut ipsæ leges monent, quæ majorem annis sexaginta otio reddunt.

» cette retraite, d'en faire mes délices, » d'y demeurer si lontems? « Et dans une autre lettre : » On ne trouve point ici de » fâcheux, ni d'importuns. Tout y est cal- » me, tout y est paisible : & comme la » bonté du climat y rend le ciel plus se- » rein, & l'air plus pur, je m'y trouve » aussi le corps plus sain, & l'esprit plus » libre. J'exerce l'un par la chasse, & » l'autre par l'étude.

V. *Ardeur de Pline pour la gloire & pour la réputation.*

ON NE PEUT douter que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline. Veilles, repos, divertissemens, étude, il y raportoit tout. Il avoit pour maxime, que la [a] seule ambition convenable à un honnête homme, c'étoit ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'écrire des choses dignes d'être lues. Il ne dissimuloit pas que l'amour de la gloire étoit sa passion. » Chacun [b] juge différemment du bonheur » des hommes. Pour moi je n'en estime » point de plus heureux, que celui qui » jouit d'une grande & solide réputation, » & qui, sûr des suffrages de la postérité,

a Equidem beatos puto, quibus deorum munere datum est aut facere scribenda, aut scribere legenda. *Ep.* 16. *lib.* 6.

b Alius alium, ego beatissimum existimo, qui bonæ mansuræque famæ præsumptione perfruitur, certusque posteritatis cum futura gloria vivit.

» goûte par avance toute la gloire qu'elle » lui destine. Rien [a] ne me touche si fort, » dit-il, que le desir de vivre lontems dans » l'esprit des autres : disposition véritable- » ment digne d'un homme, surtout de » celui qui n'aiant rien à se reprocher, ne » craint point les jugemens de la postéri- » té. « Le célébre Thrasea avoit coutume de dire qu'on dévoit se charger de trois sortes de causes : de celles de ses amis, de celles qui manquent de protection, & enfin de celles qui doivent tirer à conséquence pour l'exemple... » J'ajouterai [b] à » ces trois genres (dit encore Pline) & » peutêtre en homme qui a de l'ambi- » tion, les causes grandes & fameuses. » Car il est juste de plaider quelquefois » pour sa réputation & pour sa gloire, » c'est-à-dire de plaider sa propre cause. «

Il desiroit avec passion que Tacite écrivît son histoire : mais, moins vain que Cicéron, il ne lui demandoit point de l'embellir par des mensonges : *mendaciunculis aspergere.* » Mes [c] actions, lui dit-il, de- *Ep. 33. l. 7.*

a Me nihil æquè ac diuturnitatis amor & cupido solicitat : res homine dignissima, præsertim qui nullius sibi conscius culpæ, posteritatis memoriam non reformidet.

b Ad hæc ego genera causarum, ambitiosè fortasse, addam tamen claras & illustres. Æquum enim est agere nonnunquam gloriæ & famæ, id est suam causam.

c Hæc, utcumque se habent, notiora, clariora, majora tu facies : quanquam non exigo ut excedas actæ rei modum. Nam nec historia debet egredi veritatem, & honestè factis veritas sufficit.

» viendront entre vos mains plus brillan-
» tes, plus célébres, plus grandes. Je n'e-
» xige pourtant pas que vous exagériez.
» Je ſai que l'Hiſtoire ne doit jamais s'é-
» carter de la vérité, & que la vérité ho-
» nore aſſez les bonnes actions. « Je ne ſai ſi j'ai eu raiſon de dire que Pline étoit moins vain que Cicéron, & ſi au contraire Cicéron ne doit pas nous paroitre plus modeſte, parce qu'il étoit plus ſincére. Il ſentoit ce qui lui manquoit, & il y demandoit un ſupplément officieux. Mais Pline ne croit pas avoir beſoin de grace, ni de ſecours. Il eſt plus content de ſa vertu. Elle eſt aſſez belle, aſſez ſolide, aſſez grande, pour ſe ſoutenir par elle-même aux yeux de la poſtérité. Elle n'a beſoin que d'une trompette éclatante, qui enſeigne la ſimple vérité aux ſiécles à venir, ſans y rien ajouter d'étranger.

Pline aſſembloit ſouvent une troupe d'amis choiſis pour leur faire lecture de ſes compoſitions, ſoit en vers, ſoit en proſe. Il déclare dans pluſieurs Lettres que c'étoit dans la vûe de profiter des avis qu'on lui donneroit, & cela pouvoit être: mais le deſir d'être loué & admiré y avoit grande part, car il y étoit infiniment ſenſible.

Ep. 10. *l.* 2. » Je[a] me repréſente déja cette foule d'au-

a Imaginor qui concurſus, quæ admiratio te, qui clamor, quod etiam ſilentium maneat, quo ego, cùm dico vel recito, non minùs quàm clamore delector, ſit modò ſilentium acre, & intentum, & cupidum ulteriora audiendi.

» diteurs, (il parle à un ami qu'il exhortoit à faire lecture de ses ouvrages) ces » transports d'admiration, ces applaudissemens, ce silence même qui, lorsque » je parle en public ou que je lis mes pié» ces, n'a guéres moins de charme pour » moi que les applaudissemens, quand il » est causé par la seule attention, & par » l'impatience d'entendre la suite.

Il entroit véritablement en colére, lorsqu'il s'agissoit de ses amis, contre les auditeurs muets & dédaigneux. » On lisoit, » dans une assemblée, où j'étois invité, » un ouvrage excellent. Deux ou trois » hommes, qui se croioient bien plus ha» biles que tous les autres, écoutoient » comme s'ils étoient sourds & muets. Ils » ne remuérent pas les levres, ils ne firent » pas le moindre geste, ils ne se levérent » pas même du moins par lassitude d'être » assis. Quel [a] travers, & (pour dire en» core mieux) quelle folie, de passer tout » un jour à offenser un homme, chez qui » vous n'êtes venu que pour lui témoi» gner votre estime & votre amitié! *Ep. 17. l. 6.*

Il faisoit de belles actions, mais il étoit bien aise qu'elles fussent connues, & qu'on l'en louât. » Je [b] veux bien l'avouer, dit- *Ep. 1. l. 5.*

a Quæ sinisteritas, ac potius amentia, in hoc totum diem impendere, ut offendas, ut inimicum relinquas, ad quem tanquam amicissimus veneris.

b Neque enim sum tam sapiens, ut nihil mea intersit, an iis quæ honestè fecisse me credo, testificatio quædam & quasi præmium accedat.

» il, ma ſageſſe ne va point juſqu'à ne » compter pour rien cette eſpéce de ré» compenſe, que la vertu trouve dans » l'approbation de ceux qui l'eſtiment.

On reproche à Pline de parler ſouvent de lui-même, mais on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Jamais perſonne ne prit plus de plaiſir à vanter le mérite des autres, juſques-là qu'il fut accuſé de le faire avec excès, défaut dont il étoit bien éloigné de ſe défendre, ni de vouloir s'en corriger. » Vous » dites que quelques gens me reprochent » de louer en toute occaſion avec excès » mes amis. J'avoue mon crime, & j'en » fais gloire. Car, qu'y a-t-il de plus hon» nête que de pécher par indulgence? » Quelles ſont pourtant ces perſonnes, » qui croient connoitre mes amis mieux » que je ne les connois? Mais ſoit: je veux » qu'elles les connoiſſent mieux. Pour» quoi m'envier une erreur ſi flateuſe? » Car, ſuppoſons que mes amis ne ſoient » pas tels que je le dis, je ſuis toujours » heureux de le croire. Je conſeille donc » à ces Cenſeurs de porter leur maligne » délicateſſe à d'autres qui croient qu'il y » a de l'eſprit & du jugement à critiquer » ſes amis: pour moi, l'on ne me perſua» dera jamais que j'aime trop les miens.

Ep. 28. l. 7.

Ne me ſuis-je point trop étendu ſur les actions particuliéres de Pline, & les ex-

traits que j'ai donnés de ses Lettres ne paroitront-ils point au Lecteur trop longs, & trop peu mesurés; j'avoue mon foible. Ces sortes de caractéres de droiture, de probité, de générosité, d'amour du bien public, devenus si rares pour le malheur de notre siécle, m'enlevent à moi-même & me ravissent d'admiration, & je ne puis me résoudre à en abréger le portrait. En effet, je le répéte encore, est-il un caractére plus doux, plus liant, plus sociable, plus aimable en tout genre, que celui dont j'ai tâché jusqu'ici de donner quelque idée? Combien le commerce de la vie devient-il agréable, quand on se trouve lié avec de tels amis? Quel bonheur pour le Public, quand des personnes bienfaisantes, comme Pline, sans humeur & sans passion, occupent les premiéres places d'un Etat, & s'étudient à soulager la peine de ceux qui ont affaire à elles!

J'ai eu tort de dire que Pline étoit sans passion. Exemt de celles, qui, selon le jugement du monde même, deshonorent les hommes, il en avoit une plus délicate & moins grossiére, mais non moins vive ni moins vicieuse aux yeux du souverain Juge, quelque effort que fasse la corruption générale du cœur humain pour l'annoblir, en lui donnant presque le nom de vertu. Je parle de cet amour excessif de la gloire, qui étoit l'ame de toutes ses actions

& de toutes ses entreprises. Pline n'étoit occupé, non plus que tous ces illustres Ecrivains du Paganisme, que du desir & du soin de vivre dans la mémoire de la postérité, & de transmettre leur nom aux siécles futurs par des Ecrits qu'ils espéroient devoir durer autant que le monde, & leur procurer une sorte d'immortalité dont ils étoient assez aveugles pour se contenter. Y avoit-il rien de plus casuel, de plus incertain, de plus frivole que cette espérance ? A quoi a-t-il tenu que la postérité ne connût que leur nom, & pas même leur nom ? Le tems, qui a aboli la plus grande partie des Ouvrages de ces hommes vains, ne pouvoit-il pas encore abolir le peu qui nous en reste ? A qui doivent-ils les petits débris qui ont échapé au naufrage général ? Le peu qui est parvenu jusqu'à nous, empêche-t-il que tout ce qui leur appartient, jusqu'à leur nom même, ne soit absolument péri dans toute l'Afrique, dans toute l'Asie, dans une grande partie de l'Europe ? Sans les études que l'Eglise Chrétienne a maintenues, la barbarie n'auroit-elle pas anéanti leurs ouvrages & leurs noms dans tout le reste de l'Univers ? Quelle est donc la futilité de la béatitude sur laquelle ils comptoient, & à laquelle ils se raportoient tout entiers ? Ceux qui ont fait l'admiration de leur siécle, ne tombent-ils pas dans

le gouffre de l'oubli & de la mort, aussi bien que les plus stupides & les plus ignorans ? Nous sommes bien insensés & bien aveugles, nous que la Religion a mieux instruits, si, destinés par la grace du Sauveur à une bienheureuse immortalité, nous nous laissons éblouir par une grandeur imaginaire, & par le phantôme d'une éternité en idée.

Les extraits que j'ai tirés de ses Lettres, sont plus que suffisans pour faire connoitre le caractére de son esprit & de ses mœurs : il me reste à donner une idée de son stile par quelques extraits du Panégyrique de Trajan, qui est une piéce d'éloquence extrêmement travaillée, & qu'on a toujours regardée comme son chef-d'œuvre.

PANÉGYRIQUE DE TRAJAN.

J'AI DÉJA marqué que Pline, après qu'il eut été nommé Consul par Trajan conjointement avec Cornutus Tertullus son ami intime, reçut ordre du Sénat de faire le Panégyrique de ce Prince au nom de tout l'Empire. Il lui adresse toujours la parole, comme s'il étoit présent. S'il le fut en effet, car on en doute, il en couta beaucoup à la modestie de l'Empereur : mais quelque répugnance qu'il eût à s'entendre louer en face, ce qui est toujours fort désagréable, il ne crut pas devoir s'opposer

au décret d'une Compagnie si respectable. On juge aisément que Pline, dans cette occasion, fit usage de tout son esprit, auquel la vive reconnoissance dont son cœur étoit pénétré ajoutoit une nouvelle force. Quelques extraits que je vais faire de cette piéce montreront en même tems, & l'éloquence du Panégyriste, & les qualités admirables du Prince qui y est loué.

LOUANGE UNIVERSELLE de Trajan.

SÆPE ego mecum, Patres Conscripti, tacitus agitavi qualem quantumque esse oporteret cujus ditione nutuque maria, terræ, pax, bella regerentur: cùm interea fingenti formantique mihi principem, quem æquata diis immortalibus potestas deceret, nunquam voto saltem concipere succurrit similem huic quem videmus. Enituit aliquis in bello, sed obsolevit in pace. Alium toga, sed non & arma honestarunt. Reverentiam ille terrore, alius amorem humanitate captavit. Ille quæsitam domi gloriam, in publico; hic in publico partam, domi perdidit. Postremò, adhuc nemo extitit, cujus virtutes nullo vitiorum confinio læderentur. At principi nostro quanta concordia quantusque concentus omnium laudum omnisque gloriæ contigit; ut nihil severitati ejus hilaritate, nihil gravitati simplicitate, nihil majestati humanitate detrahatur! Jam

firmitas, jam proceritas corporis, jam honor capitis, & dignitas oris, ad hoc ætatis indeflexa maturitas, nec sine quodam munere deûm festinatis senectutis insignibus ad augendam majestatem ornata cæsaries, nonne longè latèque principem ostentant?

» Je me suis souvent appliqué, MESSIEURS, à me former l'idée d'un Prince digne de l'Empire du monde, également propre à commander sur la terre & sur la mer, dans la paix & dans la guerre; j'avoue qu'en l'imaginant au gré de mes desirs, tel qu'il pût soutenir avec honneur une puissance comparable à celle des dieux, mes vœux n'ont point été jusqu'à en souhaiter un qui ressemblât à notre Empereur. L'un s'est illustré dans la guerre, mais il s'est avili dans la paix. L'autre s'est acquis dans l'exercice de la * Magistrature une gloire, qu'il a perdue dans les armées. Celui-là s'est attiré le respect par la crainte, celui-ci l'amour par la douceur. Tel a su se concilier dans l'intérieur de sa maison une estime, qu'il n'a pu conserver en public. Tel autre s'est acquis une réputation en public, qu'il a mal soutenue dans sa maison. Enfin, jusqu'à ce jour nous n'en avions point vû dont les vertus n'eussent

* *A Rome, les Princes étoient Magistrats & Guerriers, & en faisoient également les fonctions.*

» reçu nulle atteinte, & n'eussent appro-
» ché de quelque vice. Mais quelle allian-
» ce de toutes les rares qualités, quel ac-
» cord de tous les genres de gloire n'ad-
» mirons-nous point dans notre Prince !
» Sa gaieté prend-elle rien sur la gravité
» de ses mœurs ? Son affabilité, sur la ma-
» jesté de son air ? Sa taille, sa démarche,
» ses traits, cette fleur de santé qui brille
» encore dans un âge mûr, ses cheveux
» que les dieux semblent n'avoir fait blan-
» chir avant le tems que pour le rendre
» plus respectable ; tout cela n'annonce-
» t-il pas un Souverain à tout l'univers ?

CONDUITE DE TRAJAN dans l'armée.

Quid cùm solatium fessis militibus, ægris opem ferres ? Non tibi moris tua inire tentoria, nisi commilitonum antè lustrasses ; nec requiem corpori, nisi post omnes, dare. Hac mihi admiratione dignus imperator non videretur, si inter Fabricios, & Scipiones, & Camillos talis esset. Tunc enim illum imitationis ardor, semperque melior aliquis accenderet. Postquàm verò studium armorum à manibus ad oculos, ad voluptatem à labore translatum est, quàm magnum est unum ex omnibus patrio more, patria virtute lætari, & sine æmulo ac sine exemplo secum certare, secum contendere: ac, sicut imperat solus, solum ita esse qui debeat imperare !

» Qui apporta jamais plus d'attention » à consoler les soldats fatigués par de » longues marches, à secourir les mala- » des? Et qui jamais plus religieusement » que vous observa la coutume de ne se » retirer dans son quartier qu'après avoir » visité tous les autres, & de ne prendre » de repos qu'après l'avoir assuré à toute » l'armée? Qu'il se trouvât un tel Général » au milieu des Fabrices, des Scipions, & » des Camilles, je m'en étonnerois moins. » Les grands exemples alors réveilleroient » son ardeur, & quelque autre plus ver- » tueux que lui ne cesseroit point d'allu- » mer dans son ame une noble émulation. » Mais aujourd'hui que nous n'aimons » plus les combats que dans les spectacles; » & que ce qui étoit un travail & une fa- » tigue chez nos ancêtres, nous ne le con- » noissons plus que comme plaisir & dé- » lassement: qu'il est glorieux d'avoir seul » conservé les mœurs & les vertus de nos » peres; de n'avoir d'autre modéle à se » proposer, d'autre rival à combattre que » soi-même; &, quand seul on occupe » la premiére place, d'avoir seul tout ce » qui la mérite!

Veniet tempus quo posteri visere, visen- dum tradere minoribus suis gestient, quis sudores tuos hauserit campus, quæ refec- tiones tuas arbores, quæ somnum saxa prætexerint, quod denique tectum magnus

hospes impleveris, ut tunc ipsi tibi ingentium ducum sacra vestigia iisdem in locis monstrabantur.

„ Un tems viendra où nos neveux s'em-
„ presseront d'aller voir, & de faire voir
„ à leurs enfans les plaines où vous avez
„ soutenu de si nobles travaux, (à la let-
„ tre, les plaines qui ont été arrosées de
„ vos sueurs,) les arbres qui ont prété
„ leur ombre à vos repas militaires, les
„ antres où vous preniez votre repos, les
„ maisons qui ont été honorées de la pré-
„ sence d'un si grand hôte. Enfin on mon-
„ trera dans ces mêmes lieux vos traces
„ avec autant de soin, que vous en avez
„ eu d'y examiner vous-même celles des
„ fameux Capitaines que vous vous plai-
„ siez tant à suivre.

Itaque perinde summis atque infimis carus, sic Imperatorem commilitonemque miscueras, ut studium omnium laboremque, & tanquam exactor intenderes, & tanquam particeps sociusque relevares. Felices illos, quorum fides & industria, non per nuncios & interpretes, sed ab ipso te, nec auribus tuis sed oculis probantur. Consecuti sunt, ut absens quoque de absentibus nemini magis, quàm tibi, crederes.

„ Egalement chéri des grands & des
„ petits, vous avez tellement confondu
„ le Soldat avec le Général, qu'en même
„ tems qu'auguste surveillant vous ani-

» miez le travail de vos soldats, vous » soulagiez aussi leurs fatigues en les par» tageant avec eux. Heureux ceux qui » vous servent ! Vous n'en connoissez » point le zêle & la capacité sur la foi » d'autrui, mais par vous-même, & par » ce que vous leur avez vû faire. Ils ont » le bonheur, que, lorsqu'ils sont absens, » vous ne vous en raportez à personne » tant qu'à vous sur ce qui les regarde.

RETOUR ET ENTRÉE de Trajan dans la ville, depuis qu'il eut été nommé Empereur.

Ac primùm qui dies ille, quo expectatus desideratusque urbem tuam ingressus es!... Non ætas quemquam, non valetudo, non sexus retardavit quominus oculos insolito spectaculo expleret. Te parvuli noscere, ostentare juvenes, mirari senes, ægri quoque neglecto medentium imperio ad conspectum tuî, tanquam ad salutem sanitatemque, prorepere. Inde alii se satis vixisse te viso, te recepto : alii nunc magis vivendum esse prædicabant. Feminas etiam tunc fecunditatis suæ maxima voluptas subiit, cùm cernerent cui principi cives, cui imperatori milites peperissent. Videres referta tecta ac laborantia, ac ne eum quidem vacantem locum, qui non nisi suspensum & instabile vestigium caperet : Oppletas undique vias, angustumque tramitem relictum

tibi : alacrem hinc atque inde populum : ubique par gaudium, paremque clamorem.

» Que dirai-je de ce jour, où Rome,
» après vous avoir si lontems desiré &
» attendu, eut enfin le plaisir de vous re-
» cevoir ?... Il n'y eut personne que son
» âge, son sexe, ou sa santé pût empécher
» de courir à un spectacle si nouveau. Les
» enfans s'empressoient de vous connoi-
» tre, les jeunes gens de vous montrer,
» les vieillards de vous admirer; les mala-
» des même, sans égard pour les ordres
» de leurs Médecins, se traînoient sur vo-
» tre passage: on eût dit qu'ils alloient à la
» guérison & à la santé. Les uns s'écrioient
» qu'ils avoient assez vécu, puisqu'ils vous
» avoient vû. Les autres disoient que c'é-
» toit maintenant qu'il étoit doux de vivre.
» Les femmes se réjouissoient d'avoir mis
» au monde des enfans, voiant à quel
» Prince elles avoient donné des citoiens,
» à quel Général elles avoient donné des
» soldats. On voioit les toits plier sous le
» poids des Spectateurs qui s'y étoient por-
» tés. Les places mêmes où l'on ne pou-
» voit se tenir qu'à demi suspendu, étoient
» occupées. La foule dont les rues étoient
» pleines, vous laissoit à peine un sentier
» étroit pour passer à travers le peuple
» rangé en haie : & partout vous trou-
» viez pareilles joies, pareilles acclama-
» tions.

COMBIEN L'EXEMPLE du Prince est puissant !

Non censuram adhuc, non præfecturam morum recepisti; quia tibi beneficiis potius quàm remediis ingenia nostra experiri placet. Et alioqui nescio an plus moribus conferat princeps, qui bonos esse patitur, quàm qui cogit. Flexibiles quamcumque in partem ducimur à principe, atque, ut ita dicam, sequaces sumus.. Vita principis censura est, eaque perpetua : ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur : nec tam imperio nobis opus est, quàm exemplo. Quippe infidelis recti magister est metus. Meliùs homines exemplis docentur, quæ inprimis hoc in se boni habent, quod approbant, quæ præcipiunt, fieri posse.

» Vous n'avez point encore voulu exer- » cer la censure, ni vous charger de l'ins- » pection des mœurs. Vous aimez mieux » nous porter à la vertu par vos bienfaits, » que par des remédes toujours amers. » Aussi je ne sai si le Prince qui souffre & » honore la pureté des mœurs, n'y con- » tribue pas davantage, que celui qui la » commande... La vie du Prince est une » censure continuelle : nous nous réglons » sur elle, nous la prenons pour modéle : » nous avons bien moins besoin de loix » que d'exemples. La crainte enseigne mal » à bien vivre. Les exemples ont beau-

» coup plus d'autorité. Ils ne portent pas
» seulement à la vertu, ils prouvent qu'il
» n'est pas impossible de la pratiquer.

LA VERTU, NON LES STATUES, fait honneur aux Princes.

Ibit in secula fuisse principem, cui florenti & incolumi nunquam nisi modici honores, sæpius nulli decernerentur... Ac mihi intuenti in sapientiam tuam, minùs mirum videtur, quòd mortales, istos caducosque titulos aut depreceris, aut temperes. Scis enim ubi vera principis, ubi sempiterna sit gloria; ubi sint honores, in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil successoribus liceat. Arcus enim, & statuas, aras etiam templaque demolitur & obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas: contra, contemptor ambitionis & infinitæ potestatis domitor ac frenator animus ipsa vetustate florescit, nec ab ullis magis laudatur, quàm quibus minimè necesse est. Præterea, ut quisquis factus est princeps, extemplo fama ejus, incertum bona an mala, ceterùm æterna est. Non ergo perpetua principi fama, quæ invitum manet, sed bona concupiscenda est. Ea porro non imaginibus & statuis, sed virtute ac meritis propagatur.

» On dira dans tous les siécles, qu'il y a
» eu un Prince comblé de vertus, à qui les
» hommes de son tems ne décernérent
» que des honneurs médiocres, & à qui

» ſouvent ils n'en décernérent aucuns....
» Une ſageſſe ſi profonde, quand je la con-
» ſidére, me fait comprendre que nous
» ne devons pas tant nous étonner ſi vous
» rejettez ou ſi vous tempérez ces hon-
» neurs communs & périſſables. Vous ſa-
» vez en quoi conſiſte la vraie gloire, la
» gloire immortelle d'un Prince ; vous ſa-
» vez où réſident les honneurs qui ne crai-
» gnent ni le feu, ni le tems, ni l'envie
» des ſucceſſeurs. Il n'eſt point d'arcs de
» triomphe, de ſtatues, d'autels, de tem-
» ples même, qui ne périſſent, & qui en-
» fin ne ſoient oubliés. Si le tems les épar-
» gne, la poſtérité ſouvent les néglige ou
» les critique. Mais celui qui a le courage
» de mépriſer l'ambition, & de mettre un
» frein à une puiſſance accoutumée à n'en
» point avoir, s'attire une vénération que
» la révolution des ſiécles ne fait qu'ac-
» croitre & rajeunir : il n'eſt jamais tant
» loué, que de ceux qui ont le plus de li-
» berté de s'en diſpenſer. Le Prince ne doit
» donc pas deſirer que la renommée parle
» éternellement de lui ; malgré lui elle en
» parlera : mais il doit ſouhaiter qu'elle
» ne ceſſe jamais d'en parler bien. C'eſt
» ce que le mérite & la vertu donnent
» ſeuls, & ce qu'on ne peut ſe promettre
» des images & des ſtatues.

LE BONHEUR DU PRINCE lié avec celui des peuples.

Fuit tempus, ac nimium diu fuit, quo alia adversa, alia secunda principi & nobis. Nunc communia tibi nobiscum tam læta, quàm tristia; nec magis sine te nos esse felices, quàm tu sine nobis potes. An, si posses, in fine votorum adjecisses, UT ITA PRECIBUS TUIS DII ANNUERINT, SI JUDICIUM NOSTRUM MERERI PERSEVERASSES?

» Un tems a été, & il n'a duré que trop, » où notre bonheur & notre malheur ne » se régloient point sur ceux du Prince. » Maintenant tristesse & joie, tout nous » est commun; & il n'est pas plus possible » que nous soions heureux sans vous, qu'il » l'est que vous le soïez sans nous. S'il en » étoit autrement, auriez-vous ajouté à la » fin de votre priére publique, *Que vous » ne demandiez aux dieux leur protection, » qu'aussi lontems que vous continuerez à » mériter notre amour?*

Il est remarquable que c'est par l'ordre de Trajan même qu'on avoit apposé une condition aux vœux publics que l'on faisoit pour lui: SI BENE REMPUBLICAM ET EX UTILITATE OMNIUM REXERIS. C'est-à-dire, *si vous gouvernez avec justice & uniquement pour l'avantage de la République.* » O vœux, s'écrie Pline, dignes d'être » éternellement formés, éternellement

» exaucés ! La République a, par votre » entremiſe, contracté avec les dieux. Ils » ſont engagés à veiller à votre conſervation, tant que vous veillerez à la conſervation de la patrie ; & ſi vous faites » rien de contraire, ils ſont obligés de détourner leurs regards & leur protection » de deſſus vous. *Digna vota, quæ ſemper ſuſcipiantur, ſemperque ſolvantur. Egit cum diis, ipſo te auctore, Reſpublica, ut te ſoſpitem incolumemque præſtarent, ſi tu ceteros preſtitiſſes : ſi contrà, illi quoque à cuſtodia tui corporis oculos dimoverent.*

UNION ADMIRABLE entre la femme & la ſœur de Trajan.

Nihil eſt tam pronum ad ſimultates quàm emulatio, in feminis præſertim. Ea porro maximè noſcitur ex conjunctione, alitur æqualitate, exardeſcit invidiâ, cujus finis eſt odium. Quo quidem admirabilius exiſtimandum eſt, quòd mulieribus duabus in tota domo parique fortuna nullum certamen, nulla contentio eſt. Suſpiciunt invicem, invicem cedunt : cùmque te utraque effuſiſſimè diligat, nihil ſuâ putant intereſſe utram tu magis ames. Idem utrique propoſitum, idem tenor vitæ, nihilque ex quo ſentias duas eſſe.

» Rien n'eſt plus propre à faire naître » des diſſenſions, que la jalouſie, ordi-

» naire entre les femmes. Elle prend sa
» naissance dans les liaisons mêmes qui
» devroient l'éloigner, elle se nourrit dans
» l'égalité, elle s'irrite par l'envie, & dé-
» génére enfin en haine implacable. C'est
» ce qui doit nous faire regarder comme
» un prodige de vertu, qu'entre deux il-
» lustres Dames qui habitent un même
» Palais, dont la fortune est égale, on ne
» voie jamais la moindre dispute. Elles se
» respectent, elles se cédent tour à tour;
» & quoique toutes deux vous aiment
» très tendrement, elles ne croient point
» qu'il leur importe laquelle des deux
» vous aimiez le plus. Elles ne se propo-
» sent toutes deux qu'une même fin : elles
» n'ont qu'un même genre de vie; enfin
» rien ne vous fait apercevoir que ce sont
» deux personnes.

TRAJAN ÉTOIT SENSIBLE aux douceurs de l'amitié.

Jam etiam & in privatorum animis exoleverat priscum mortalium bonum amicitia, cujus in locum migraverant assentationes, blanditiæ, & pejor odio amoris simulatio. Etenim in principum domo nomen tantum amicitiæ, inane scilicet irrisumque, manebat. Nam quæ poterat esse inter eos amicitia, quorum sibi alii domini, alii servi videbantur? Tu hanc pulsam & errantem reduxisti. Habes amicos, quia

amicus ipse es. Neque enim, ut alia subjectis, ita amor imperatur: neque est ullus affectus tam erectus, & liber, & dominationis impatiens, nec qui magis vices exigat.

» L'amitié, ce bien précieux, qui faisoit autrefois la félicité des mortels, » étoit bannie même du commerce des » hommes privés, & à sa place avoient » succédé la flaterie, les paroles officieuses, & un phantôme d'amitié plus dangereux que la haine. Si le nom d'amitié » étoit encore connu dans la maison des » Princes, il n'y étoit qu'un objet de mépris & de raillerie. Quelle amitié pouvoit régner entre ceux qui se regardoient » réciproquement comme maîtres & esclaves? Vous l'avez rappellée d'un long » exil. Vous avez des amis, parce que » vous savez l'être. Car un Prince ne commande point l'amitié, comme il peut » commander le reste. Ce sentiment veut » être libre; il a quelque chose de grand, » est ennemi de la contrainte, & exige » rigoureusement autant qu'il donne.

POUVOIR SOUVERAIN des Affranchis sous les mauvais Empereurs.

Plerique principes, cùm essent civium domini, libertorum erant servi. Horum consiliis, horum nutu regebantur: per hos audiebant, per hos loquebantur: per hos

Pratura etiam, & Sacerdotia, & Consulatus, imò & ab his petebantur. Tu libertis tuis summum quidem honorem, sed tanquam libertis, habes; abundeque his sufficere credis, si probi & frugi existimentur. Scis enim, pracipuum esse indicium non magni principis, magnos libertos.

» La plupart de nos Empereurs étoient » maîtres des Citoiens, & esclaves de leurs » Affranchis. Ils ne se gouvernoient que » par le conseil de ces sortes de gens: ils » n'entendoient, ils ne parloient que par » eux. Par eux on obtenoit la Préture, le » Sacerdoce, & le Consulat: ou plutôt, » c'étoit à eux qu'il faloit les demander. » Pour vous, vous considérez beaucoup » vos affranchis, mais vous ne les considérez que comme des affranchis, & vous » croiez qu'ils sont assez honorés, s'ils » passent pour gens de bien. Car vous savez qu'il n'y a pas de marque plus infaillible de la petitesse du Prince, que » la grandeur de ses affranchis.

LE PRINCE NE PEUT S'ÉLEVER qu'en s'abaissant.

Cui nihil ad augendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis sua. Neque enim ab ullo periculo fortuna principum longiùs abest, quàm ab humilitate.

» Il ne reste à celui qui est parvenu

» jusqu'au comble des honneurs, qu'un » seul moien pour s'élever, c'est que, » sûr de sa propre grandeur, il sache en » descendre. De tous les périls que les » Princes peuvent courir, celui qu'ils » doivent craindre le moins, c'est de s'a- » vilir en s'abaissant.

EN QUOI CONSISTE *la grandeur des Princes.*

Ut felicitatis est quantum velis posse, sic magnitudinis velle quantum possis.

» Si c'est le souverain bonheur, que de » pouvoir faire tout le bien qu'on veut; » c'est le comble de la grandeur, que de » vouloir faire tout le bien qu'on peut.

Du stile de Pline.

LE PANÉGYRIQUE de Pline a toujours passé pour son chef-d'œuvre même de son tems, où l'on avoit de lui plusieurs piéces d'éloquence qui lui avoient acquis une grande réputation dans le Barreau. Il n'est pas étonnant qu'aiant à louer, en qualité de Consul & par ordre du Sénat, un Prince aussi accompli que l'étoit Trajan, qui d'ailleurs l'avoit comblé de bienfaits, il ait fait un effort de génie pour lui marquer sa reconnoissance particuliére, & en même tems la joie universelle de tout l'Empire. L'esprit brille partout dans ce discours, mais le cœur de Pline s'y fait

Pectus est quod disertos facit. *Quintil. Ep. 18. l. 3.*

encore plus sentir ; & l'on sait que c'est du cœur que part la véritable éloquence.

En prononçant ce Panégyrique, il ne lui donna pas autant d'étendue qu'il en a maintenant. Ce ne fut qu'après coup, après l'action, qu'en habile Peintre, il ajouta de nouveaux traits au portrait de son Héros, mais tous d'après nature, & qui, bien loin d'en altérer la ressemblance & la vérité, ne servoient qu'à la rendre encore plus sensible. Il nous [a] apprend lui-même ce qui l'avoit porté à en user de la sorte. » Ma premiére vûe, dit-il, a été de » faire aimer encore davantage à l'Empe» reur ses vertus, par les charmes d'une » louange naïve. J'ai voulu en même tems » tracer à ses successeurs, par son exem» ple mieux que par aucun précepte, la » route de la solide gloire. S'il y a beau» coup d'honneur à former les Princes par » de nobles leçons, il y a bien autant » d'embarras dans cette entreprise, & » peutêtre encore plus de présomption.

a Officium consulatûs injunxit mihi ut Reip. nomine Principi gratias agerem. Quod ego in Senatu cùm ad rationem & loci & temporis ex more fecissem, bono civi convenientissimum credidi eadem illa spatiosiùs & uberiùs volumine amplecti. Primùm, ut Imperatori nostro virtutes suæ veris laudibus commendarentur : deinde ut futuri Principes, non quasi à magistro, sed tamen sub exemplo præmonerentur, qua potissimum via possent ad eandem gloriam niti. Nam præcipere qualis esse debeat Princeps, pulcrum quidem, sed onerosum ac propè superbum est. Laudare verò optimum Principem, ac per hoc posteris, velut è specula, lumen quod sequantur ostendere, idem utilitatis habet, arrogantiæ nihil.

» Mais, laiſſer à la poſtérité l'éloge d'un » Prince accompli, montrer comme d'un » phare aux Empereurs qui viendront » après lui une lumiére qui les guide, c'eſt » tout à la fois être auſſi utile, & plus » modeſte. « Il étoit difficile de leur propoſer un modéle plus parfait. On peut dire que Trajan réuniſſoit toutes les qualités d'un grand Prince en une ſeule, qui étoit d'être intimement convaincu qu'il étoit Empereur non pour lui, mais pour les peuples. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici.

Le ſtile de ce diſcours eſt élégant, fleuri, lumineux, tel que le doit être celui d'un Panégyrique, où il eſt permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Les penſées y ſont belles, ſolides, en grand nombre, & ſouvent paroiſſent toutes neuves. Les expreſſions, quoiqu'aſſez ſimples pour l'ordinaire, n'ont rien de bas, rien qui ne convienne au ſujet, & qui n'en ſoutienne la dignité. Les deſcriptions ſont vives, naturelles, circonſtanciées, pleines d'images naïves, qui mettent l'objet ſous les yeux, & le rendent ſenſible. Tout le diſcours eſt rempli de maximes & de ſentimens véritablement dignes du Prince qu'on y loue.

Cependant il me ſemble que ce diſcours, quelque beau & quelque éloquent qu'il ſoit, ne peut point être mis dans le genre ſublime. On n'y voit point, comme dans les harangues de Cicéron, j'entends même

celles du genre démonſtratif, de ces expreſſions vives & énergiques, de ces penſées nobles & ſublimes, de ces tours hardis & frapans, de ces figures pleines de feu & de vivacité, qui étonnent, qui ſurprennent, & qui raviſſent l'ame hors d'elle-même. Son éloquence ne reſſemble point à ces grands fleuves, qui roulent leurs eaux avec bruit & majeſté, mais plûtôt à une claire & agréable fontaine, qui coule lentement à l'ombre des arbres dont ſes bords ſont embellis. Pline laiſſe ſon Lecteur tranquille, & ne le tire point de ſon aſſiette naturelle. Il plaît, mais par endroits & par parties. Une ſorte de monotonie qui régne dans tout le Panégyrique, fait qu'on a peine à en ſoutenir une lecture entiére & ſuivie; au lieu que la harangue de Cicéron la plus longue eſt celle qui paroit la plus belle, & qui fait le plus de plaiſir. Il faut ajouter que le ſtile de Pline ſe ſent un peu du goût d'antithéſes, de penſées coupées, de tours recherchés qui dominoit de ſon tems. Il ne s'y livroit pas, mais il étoit obligé de s'y préter. Le même goût régne dans ſes lettres, mais il y eſt moins choquant, parce que ce ſont toutes piéces détachées, où cette ſorte de ſtile ne déplaît pas: je croi pourtant qu'elles doivent être miſes auſſi beaucoup au deſſous de celles de Cicéron. Mais tout bien peſé, tout bien examiné, & les Lettres de Pline & ſon Panégyrique méritent l'eſtime & l'approba-

tion que tous les siécles leur ont accordées. J'ajouterai que son Traducteur doit la partager avec lui.

ANCIENS PANÉGYRIQUES.

NOUS AVONS un recueil de Harangues Latines intitulé *Panegyrici veteres*, qui renferment le Panégyrique de plusieurs Empereurs Romains. Celui de Pline est à la tête. Il est suivi d'onze autres piéces du même genre. Ce recueil, outre qu'il contient beaucoup de faits qui ne se trouvent point ailleurs, peut être fort utile pour ceux qui sont chargés de faire des Panégyriques. La bonne antiquité ne nous fournit point de modéles de ces sortes de discours, excepté la Harangue de Cicéron pour la Loi Manilia, & quelques endroits de ses autres Harangues, qui sont des chef-d'œuvres achevés dans le Genre Démonstratif. Il ne faut pas s'attendre à trouver la même beauté ni la même délicatesse dans les panégyriques dont je parle. L'éloignement du siécle d'Auguste avoit fait déchoir beaucoup l'Eloquence, qui n'avoit plus cette ancienne pureté de langage, cette finesse d'expression, cette sobriété d'ornemens, cet air simple & naïf, relevé, quand il le faloit, par une grandeur & une noblesse de stile admirable. Mais on trouve dans ces discours beaucoup d'esprit, de fort belles pensées, des tours heureux, de vives descriptions, & des louanges très solides,

Pour en donner quelque idée, je me contenterai d'en transcrire ici deux endroits en Latin seulement. Ils sont tirés du Panégyrique prononcé par Nazaire en l'honneur du grand Constantin le jour de
Ан. J. C. 321. la naissance des deux Césars ses fils. S. Jérome parle de ce Nazaire comme d'un célébre Orateur; & il dit qu'il avoit une fille aussi estimée que lui pour l'éloquence.

PREMIER ENDROIT.

NAZAIRE parle ici des deux Césars. *Nobilissimorum Cæsarum laudes exequi velle, studium quidem dulce, sed non & cura mediocris est; quorum in annis pubescentibus non eruptura virtutis tumens germen, non flos præcursor indolis bonæ lætior quàm uberior apparet; sed jam facta grandifera, & contra rationem ætatis maximorumque fructuum matura perceptio. Quorum alter jam obterendis hostibus gravis terrorem paternum, quo semper barbaria omnis intremuit, derivare ad nomen suum cœpit: alter jam Consulatum, jam venerationem sui, jam patrem sentiens, si quid intactum aut parens aut frater reservet, declarat mox victorem futurum, qui animo jam vincit ætatem. Rapitur quippe ad similitudinem suorum excellens quæque natura, nec sensim ac lentè indicium promit boni, cùm involucra infantiæ vividum rumpit ingenium.*

SECOND ENDROIT.

NAZAIRE loue dans Constantin une

vertu bien rare dans les Princes, mais bien estimable : c'est la Continence. Il y ajoute aussi quelques autres louanges.

Jam illa vix audeo de tanto Principe commemorare, quod nullam matronarum cui forma emendatior fuerit sui boni piguit; cùm sub abstinentissimo Imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris ornatrix. Quæ sine dubio magna, seu potius divina laudatio, sæpe & in ipsis etiam Philosophis, non tam re exhibita, quàm disputatione jactata. Sed remittamus hoc Principi nostro, qui ita temperantiam ingenerare omnibus cupit, ut eam non ad virtutum suarum decus adscribendam, sed ad naturæ ipsius honestatem referendam arbitretur. Quid, faciles aditus? quid, aures patientissimas? quid, benigna responsa? quid, vultum ipsum augusti decoris gravitate, hilaritate permixta, venerandum quiddam & amabile renidentem, quis dignè exequi possit?

Peut-on rien de plus solide que cette pensée ? *Nulle Dame, quelque belle qu'elle ait été, n'a eu lieu de s'en repentir : parce que sous un Prince aussi sage que Constantin, la beauté n'est point un attrait à la licence, mais un ornement à la pudeur.* Et pouvoit-elle mieux être exprimée ? *cùm sub abstinentissimo Imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris ornatrix.*



LIVRE VINGT-SIXIEME.

DES SCIENCES SUPÉRIEURES.

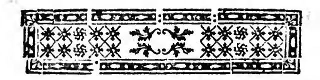
Nous voici arrivés à ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé dans l'ordre des connoiſſances naturelles, j'entends la Philoſophie, & les Mathématiques qui en ſont une branche, qui ont ſous elles un grand nombre d'Arts & de Sciences qui en dépendent, ou qui y ont raport, & dont l'étude demande, pour y réuſſir, de la force & de l'étendue d'eſprit, & perfectionne à ſon tour ces qualités naturelles. On conçoit bien que des matiéres ſi variées, ſi étendues, ſi importantes, ne peuvent être traitées ici que très ſuperficiellement. Je ne prétends pas même les embraſſer toutes, ni en faire un détail exact, J'en cueillerai la fleur pour ainſi dire, & je m'arréterai à ce qui me paroitra le plus propre

propre à satisfaire ou plutôt à exciter la curiosité des Lecteurs peu éclairés sur ces matiéres, & à leur donner une légére idée de l'histoire des grands hommes qui se sont distingués dans ces sciences, & des progrès qu'elles ont pu faire en passant des Anciens aux Modernes. Car il n'en est pas ici comme des Belles-Lettres, où certainement, pour ne rien dire de plus, les siécles postérieurs n'ont rien ajouté aux productions d'Athénes & de Rome.

Toutes les Sciences dont je dois ici parler, peuvent se diviser en deux parties, qui sont la Philosophie & les Mathématiques. La Philosophie sera la matiére de ce vingt-sixiéme Livre ; & les Mathématiques celle du suivant, qui sera le dernier.







DE LA PHILOSOPHIE.

LA PHILOSOPHIE eſt l'étude de la Nature & de la Morale fondée ſur le raiſonnement. Cette ſcience fut d'abord appellée *Sageſſe*, σοφία ; & ceux qui en faiſoient profeſſion, *Sages*, σοφοὶ. Ces noms parurent trop faſtueux à Pythagore, & il leur en ſubſtitua de plus modeſtes, appellant cette ſcience *Philoſophie*, c'eſt-à-dire amour de la ſageſſe ; & ceux qui l'enſeignoient ou qui s'y appliquoient, *Philoſophes*, c'eſt-à-dire amateurs de la ſageſſe.

Preſque dans tous les tems, & dans toutes les nations policées, il y a eu des hommes ſtudieux & d'un eſprit élevé, qui ont cultivé cette ſcience avec un grand ſoin : les Prêtres en Egypte, les Mages dans la Perſe, les Caldéens à Babylone, les Brachmanes ou Gymnoſophiſtes chez les Indiens, les Druides chez les Gaulois. Quoique la Philoſophie doive ſon origine à pluſieurs de ceux que je viens de nommer, je ne la conſidérerai ici qu'autant qu'elle a paru dans la Gréce, qui lui a donné un

nouvel éclat, & qui en eſt devenue comme l'école générale. Ce ne ſont pas ſeulement quelques particuliers, épars çà & là en différentes régions, qui faſſent de tems en tems d'heureux efforts, & qui jettent par leurs Ecrits & par leur réputation une lumiére brillante, mais courte & paſſagére. La Gréce, par un privilége ſingulier, a nourri & formé dans ſon ſein pendant une longue ſuite de ſiécles non interrompue, une foule, ou, pour mieux dire, un peuple de Philoſophes, uniquement occupés à chercher la vérité, dont pluſieurs dans cette vûe renonçoient à leurs biens, quittoient leur patrie, entreprenoient de longs & pénibles voiages, & paſſoient toute leur vie dans l'étude juſqu'à une extrême vieilleſſe.

Peut-on croire que ce concours d'hommes ſavans & ſtudieux ſi perſévérant & d'une ſi longue durée dans un ſeul & même pays, n'ait été l'effet que du hazard, & non d'une Providence particuliére, qui a ſuſcité cette nombreuſe ſuite de Philoſophes pour maintenir & perpétuer l'ancienne tradition ſur certaines vérités eſſentielles & capitales ? Combien leurs préceptes ſur la morale, ſur les vertus, ſur les devoirs, ont-ils été utiles pour empêcher le débordement des vices ! Quel affreux déſordre par exemple, auroit-on vû, ſi la ſecte Epicurienne eût été ſeule

& dominante ! Combien leurs disputes ont-elles servi pour conserver les dogmes importans de la distinction de la matiére & de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un Etre souverain ! Il[a] n'est pas douteux que Dieu leur avoit découvert sur tous ces points d'admirables principes préférablement à tant d'autres peuples, que la barbarie tenoit dans une profonde ignorance.

Il est vrai que, parmi ces Philosophes, plusieurs ont avancé d'étranges absurdités. Tous même, selon Saint Paul, *ont retenu la vérité de Dieu dans l'injustice .... ne l'aiant point glorifié comme Dieu, & ne lui aiant point rendu graces.* Aucune École n'a jamais osé soutenir ni prouver l'unité d'un Dieu, quoique les plus habiles Philosophes fussent tous pleinement convaincus de cette vérité. Dieu a voulu nous apprendre par leur exemple, ce qu'est & ce que peut l'homme abandonné à lui seul. Pendant quatre cens ans & plus, tous ces beaux esprits si subtils, si pénétrans, si profonds, n'ont cessé de disputer, d'examiner, de dogmatiser, sans pouvoir convenir de rien entr'eux, & sans rien finir. Ce n'étoit pas eux que Dieu avoit destinés pour être la lumiére du monde. *Non hos elegit Dominus.*

Rom. 1. 19. & 21.

Baruc.

a Quod notum est Dei manifestum est in illis: Deus enim illis manifestavit.

La Philoſophie, chez les Grecs, s'eſt diviſée en deux grandes Sectes : l'une appellée l'*Ionique*, fondée par Thalès qui étoit d'Ionie ; l'autre nommée l'*Italique*, parce que c'eſt dans cette partie de l'Italie, appellée la Grande Gréce, qu'elle a été établie par Pythagore. L'une & l'autre ſe partagent en pluſieurs autres branches, comme on le verra bientôt.

Voila en gros la matiére de la Diſſertation que j'entreprends de donner ſur la Philoſophie ancienne. Elle deviendroit immenſe, ſi je ſongeois à la traiter à fond, ce qui ne convient point au plan que je me propoſe. Je me contenterai donc, en expoſant l'hiſtoire & les ſentimens de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués parmi ces Philoſophes, de raporter ce qui me paroitra le plus important, le plus inſtructif, le plus propre à ſatisfaire la juſte curioſité d'un Lecteur, qui regarde les actions & les opinions de ces Philoſophes comme une partie eſſentielle de l'Hiſtoire, mais dont il lui ſuffit d'avoir une connoiſſance ſuperficielle, & une idée générale. Mes guides ſeront, parmi les anciens, Cicéron dans ſes Œuvres philoſophiques, & Diogéne Laërce dans ſon traité des Philoſophes ; & parmi les modernes, le ſavant Stanley Anglois, qui a fait un excellent ouvrage ſur cette matiére.

Je diviſerai ma Diſſertation en deux parties. Dans la premiére je raporterai l'Hiſtoire des Philoſophes, ſans m'étendre beaucoup ſur leurs ſentimens : dans la ſeconde je traiterai l'Hiſtoire de la Philoſophie même, en expoſant les principaux dogmes des différentes ſectes.



PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES.

JE PARCOURRAI toutes les ſectes de la Philoſophie ancienne, & je donnerai une hiſtoire abrégée des Philoſophes qui s'y ſont le plus diſtingués.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES DE LA SECTE IONIQUE,

Juſqu'au partage qui s'en fit en pluſieurs branches.

LA SECTE Ionique, à compter depuis Thalès qui en eſt regardé comme le fondateur, juſqu'à Philon & Antiochus que Cicéron entendit, a duré plus de cinq cens ans.

THALÈS.

THALÈS étoit de Milet, ville célébre de l'Ionie. Il vint au monde la premiére année de l'Olympiade XXXV. *Diog. Laërt.* AN. M. 3364. AV. J.C. 640.

Pour profiter des lumiéres de ce qu'il y avoit alors de plus habiles gens, il fit pluſieurs voiages, ſelon la coutume des Anciens : d'abord dans l'île de Créte, puis

dans la Phénicie, & enfin dans l'Egypte ; où il consulta les Prêtres de Memphis, qui cultivoient avec un soin extrême les sciences supérieures. Il apprit sous ces grands Maîtres la Géométrie, l'Astronomie, & la Philosophie. Un disciple de cette espéce ne l'est pas lontems. Aussi Thalès passa-t-il bien vîte des leçons aux découvertes. Ses Maîtres de Memphis apprirent de lui le moien de mesurer exactement les immenses Pyramides qui subsistent encore.

L'Egypte étoit gouvernée pour lors par Amasis, Prince qui aimoit les Lettres, parce qu'il étoit lui-même fort lettré. Il fit tout le cas qu'il devoit du mérite de Thalès, & lui donna des marques publiques de son estime. Mais ce Philosophe Grec, amateur de la liberté & de l'indépendance, n'avoit pas ce qu'il faloit pour se maintenir à la Cour. Il étoit grand Astronome, grand Géométre, excellent Philosophe, mais mauvais Courtisan. La maniére trop libre dont il déclamoit contre la Tyrannie, déplut à Amasis, & lui fit prendre contre lui des impressions de défiance & de crainte, qu'il ne se mit pas trop en peine d'effacer, & qui furent suivies peu de tems après de sa disgrace entiére. La Gréce en profita. Thalès quitta la Cour, & revint à Milet répandre dans le sein de sa patrie les trésors de l'Egypte.

Le grand progrès qu'il avoit fait dans

les ſciences, le fit mettre au nombre des ſept Sages de la Gréce ſi vantés dans l'antiquité. De ces ſept Sages, il n'y eut que Thalès qui fonda une ſecte de Philoſophes, parce qu'il s'appliqua à la contemplation de la nature, forma une école & un corps de doctrine, eut des diſciples & des ſucceſſeurs. Les autres ne ſe firent remarquer que par un genre de vie plus réglé, & par quelques préceptes moraux qu'ils donnérent dans les occaſions.

J'ai parlé ailleurs avec quelque étendue de ces Sages, auſſi bien que de pluſieurs circonſtances de la vie de Thalès: de ſon ſéjour à la Cour de Créſus roi de Lydie, & de ſon entretien avec Solon. J'ai raporté le mot plaiſant & ſenſé d'une femme qui le vit tomber dans une foſſe lorſqu'il contemploit les aſtres: *Comment*, lui ditelle, *pourriez-vous connoitre ce qui ſe paſſe dans le ciel, puiſque vous ne voiez pas ce qui eſt proche de vos piés?* & le tour ingénieux dont il ſe ſervit pour éluder les pourſuites de ſa mere qui le preſſoit de ſe marier, en lui répondant lorſqu'il étoit jeune, *Il n'eſt pas encore tems;* & lorſqu'il fut ſur le retour, *Il n'eſt plus tems.*

Tome II. de l'Hiſt. ancienne, vers la fin.

Les raiſons qui avoient empéché Thalès de ſe donner des chaînes en s'engageant dans le mariage, lui firent préférer une vie douce & tranquille aux emplois les plus brillans. Animé d'un deſir vif de con-

noitre la nature, il l'étudia assiduement dans un heureux loisir que lui donnoit une retraite exacte, impénétrable au tumulte, mais ouverte à tous ceux que l'amour de la vérité, ou le besoin de ses conseils lui amenoit. Il n'en sortoit que très rarement: c'étoit pour aller prendre un repas frugal chez Thrasybule son ami, qui devint par ses talens roi de Milet dans le tems du Traité que les Miléssiens firent avec Alyatte II roi de Lydie.

Cic. de Nat. deor. lib. 1. n. 25.

Cicéron dit que Thalès est le premier des Grecs qui ait traité des matiéres de Physique.

Apud Florid.

On lui donne la gloire d'avoir fait plusieurs belles découvertes dans l'Astronomie: dont l'une, qui regarde la grandeur du diamétre du soleil comparé au cercle de son mouvement annuel, lui faisoit grand plaisir. Aussi un homme riche à qui il en fit part, offrant à ce Philosophe pour récompense tout ce qu'il voudroit, Thalès ne lui en demanda point d'autre, sinon qu'il fît honneur de cette découverte à celui qui en étoit l'auteur. On reconnoit ici le vrai caractére des Savans, infiniment plus sensibles à l'honneur d'une nouvelle découverte, qu'aux plus grandes récompenses; & la vérité de ce que disoit [a] Ta-

a Erant quibus appetentior famæ videbatur, quando etiam sapientibus cupido gloriæ, novissima exuitur. *Tacit. Hist. lib. 4. c. 6.*

cite en parlant d'Helvidius Priscus, *Que la derniére chose dont les gens même les plus sages se dépouillent, c'est le desir de la gloire.* Il se distingua fort par son habileté à prédire dans une grande exactitude les éclipses du soleil & de la lune, ce qui étoit regardé pour lors comme une chose bien merveilleuse.

Saint Clément d'Alexandrie raporte, d'après Diogéne Laërce, deux belles paroles de Thalès. Interrogé[a] un jour ce qu'étoit Dieu : *C'est*, dit-il, *ce qui n'a ni commencement, ni fin.* Un autre lui demandant si l'homme pouvoit dérober à Dieu la connoissance de ses actions : *Comment pourroit-il le faire*, répondit il, *puisqu'il n'est pas en son pouvoir de lui cacher même ses pensées ?* Valére [b] Maxime ajoute que Thalès parloit ainsi, afin que l'idée de la présence de Dieu aux pensées les plus secrettes de l'ame, obligeât les hommes à tenir leur cœur, non moins que leurs mains, dans une grande pureté. Cicéron fait précisément la même remarque, quoiqu'en termes un peu différens. Thalès, dit-il,

a Rogatus Thales quid sit Deus? Id, inquit, quod neque habet principium, nec finem. Cùm autem rogasset alius, an Deum lateat homo aliquid agens: Et quomodo, inquit, qui ne cogitans quidem?

b Mirificè Thales. Nam interrogatus an facta hominum deos fallerent; Nec cogitata, inquit. Ut non solùm manus, sed etiam mentes putas habere vellemus; cùm secretis cogitationibus nostris cœleste numen adesse crederemus. *Val. Max. lib. 7. cap. 2.*

qui a tenoit le premier rang parmi les sept Sages de la Gréce, croioit qu'il étoit de la derniére importance que les hommes fussent bien convaincus que la Divinité remplissoit tout, & voioit tout; & que c'étoit là le moien de les rendre plus sages & plus religieux.

AN. M. 3456. AV. J. C. 548. Il mourut la premiére année de l'Olympiade LVIII, âgé de quatre-vingts-douze ans, dans le tems même qu'il assistoit à la célébration des Jeux Olympiques.

ANAXIMANDRE.

THALÈS eut pour successeur Anaximandre, son disciple & son compatriote. L'Histoire ne nous a rien conservé du détail de ses actions. Il s'écarta en plusieurs points de la doctrine de son Maître. On prétend qu'il avertit les Lacédémoniens du terrible tremblement de terre qui renversa leur ville. ANAXIMENE prit sa place. *Cic. de divin. lib. 1. n. 112.*

ANAXAGORE.

ANAXAGORE, l'un des plus illustres Philosophes de l'antiquité, naquit à Clazoméne dans l'Ionie, environ la LXXe Olympiade, & fut disciple d'Anaximéne. La noblesse de son extraction, ses richesses, & la générosité qui le porta à aban- AN. M. 3504. AV. J. C. 500.

a Thales, qui sapientissimus inter septem fuit, dicebat, homines existimare oportere deos omnia cernere, deorum omnia esse plena: fore enim omnes castiores. *Cic. de leg. lib. 2. n. 25.*

donner ſon patrimoine, le rendirent fort conſidérable. Regardant [a] les ſoins d'une famille & d'un héritage comme des obſtacles au goût qu'il ſe ſentoit pour la contemplation, il y renonça abſolument, afin de donner tout ſon tems & toute ſon application à l'étude de la ſageſſe, & à la recherche de la vérité, qui faiſoient ſon unique plaiſir. Quand [b] de retour dans ſa patrie après un long voiage, il eut vû toutes ſes terres abandonnées & incultes, loin d'en regretter la perte : *J'étois perdu*, s'écria-t-il, *ſi tout cela n'avoit péri.* Socrate, emploiant à ſon ordinaire l'ironie, montre que les Sophiſtes de ſon tems avoient plus de ſageſſe qu'Anaxagore, puiſqu'au lieu d'abandonner comme lui leur patrimoine, ils travailloient ardemment à s'enrichir, déſabuſés qu'ils étoient de la ſotiſe du vieux tems, & perſuadés que LE SAGE DOIT ETRE SAGE POUR LUI-MEME, c'eſt-à-dire qu'il doit appliquer ſes ſoins & ſon induſtrie à amaſſer le plus d'argent qu'il lui ſera poſſible.

Plato in Hipp. maj. pag. 283.

a Quid aut Homero ad delectationem animi ac voluptatem, aut cuiquam docto defuiſſe unquam arbitramur? An, ni ita ſe res haberet, Anaxagoras, aut hic ipſe Democritus, agros & patrimonia ſua reliquiſſent, huic diſcendi quærendique divinæ delectationi toto ſe animo dediſſent? *Cic. Tuſc. Quæſt. lib. 5. n. 114 & 115.*

b Cùm è diutina peregrinatione patriam repetiſſet, poſſeſſioneſque deſertas vidiſſet : NON ESSEM, inquit, EGO SALVUS, NISI ISTÆ PERIISSENT. *Val. Max. l. 8. cap. 7.*

Anaxagore, pour se donner tout entier à l'étude, renonça aux honneurs, & aux soins du gouvernement. Personne cependant n'étoit plus en état d'y réussir que lui. On peut juger de son habileté en ce genre par les progrès merveilleux qu'il fit faire dans la politique à Périclès son éléve. Il lui inspira ces maniéres graves & majestueuses qui le rendirent si capable de gouverner la République. Il le prépara à cette éloquence sublime & victorieuse qui le rendit si puissant. Il lui apprit à craindre les dieux sans superstition. En un mot il étoit son conseil, & l'aidoit de ses avis dans les affaires les plus importantes, comme Périclès lui-même lui en rend témoignage. J'ai marqué ailleurs le peu de soin que celui-ci prit de son Maître, jusques-là qu'Anaxagore manquant du nécessaire, résolut de se laisser mourir de faim. Sur cette nouvelle Périclès étant accouru à son logis, & le pressant vivement de renoncer à cette funeste résolution : *Quand on veut faire usage d'une lampe*, reprit le Philosophe, *on a soin d'y verser de l'huile, & de l'entretenir.*

Plut. in Pericl. p. 154.

Ibid. p. 162.

Absorbé dans l'étude des secrets de la nature, qui étoit sa passion, il avoit renoncé également & aux richesses, & aux affaires publiques. Un jour qu'on lui demanda s'il ne se soucioit donc point en aucune sorte de son pays : *Oui*, dit-il en

Diog. Laërt.

levant la main vers les cieux, *j'ai un soin extrême de ma patrie.* Une autre fois on lui demanda pour quoi il étoit né : il répondit, *Pour contempler le soleil, la lune, & le ciel.* Est-ce donc là la destination de l'homme ?

Il étoit venu à Athénes à l'âge de vingt ans vers la premiére année de l'Olympiade LXXV, à peu près dans le tems de l'expédition de Xerxès contre la Gréce. Il y a des Auteurs qui disent qu'il y transporta l'Ecole philosophique qui avoit fleuri dans l'Ionie depuis son fondateur Thalès. Il demeura à Athénes, & y enseigna pendant trente ans.

Diog. Laërt.
AN. M. 3524.
AV. J. C. 480.

On raporte diversement les circonstances & l'issue du procès d'impiété qui lui fut suscité dans Athénes. Le sentiment de ceux qui croient que Périclès ne trouva point de moien plus sûr de sauver ce Philosophe, que de le faire sortir d'Athénes, paroit le plus vraisemblable. Le sujet ou plutôt le prétexte d'une accusation si grave, fut ce qu'il enseignoit sur la nature du soleil, qu'il définissoit *une masse de matiére enflammée;* comme si par-là il eût dégradé le soleil, & l'eût retranché du nombre des dieux. On a de la peine à comprendre que dans une ville aussi savante qu'Athénes, un Philosophe n'ait pu expliquer par des raisons de physique les propriétés des astres sans courir risque

de la vie. Mais toute cette affaire étoit une intrigue & une cabale de gens ennemis de Périclès, qui vouloient le perdre, & qui tentérent de le rendre lui-même suspect d'impiété à cause de la grande liaison qu'il avoit avec ce Philosophe.

Anaxagore fut condanné par contumace, & condanné à mort. Quand il en apprit la nouvelle, il dit, sans faire paroitre d'émotion: *Il y a lontems que la nature a prononcé contre mes Juges, aussi bien que contre moi, un arrêt de mort.* Il passa le reste de sa vie à Lampsaque. Dans une maladie, qui fut pour lui la derniére, ses amis lui demandant s'il vouloit qu'après sa mort on le fit porter à Clazoméne sa patrie: *Cela* [a] *n'est pas nécessaire*, reprit-il. *Le chemin aux* * *enfers n'est pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Les principaux de la ville l'étant allés visiter pour recevoir ses derniers ordres, & pour savoir ce qu'il desiroit d'eux après sa mort; il répondit qu'il ne souhaitoit autre chose, sinon que le jour anniversaire de sa mort fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté, & la coutume en duroit encore au tems de Diogéne Laërce. On dit qu'il vécut soixante & deux ans. On lui

a Nihil necesse est, inquit: undique enim ad inferos tantumdem viæ est. *Cic. 1. Tusc. n.* 104.

* *Les Anciens entendoient par ce mot le lieu où les ames de tous les hommes se rendoient après leur mort,*

rendit de grands honneurs, jusqu'à lui ériger un autel.

ARCHELAUS.

ARCHELAUS, d'Athénes selon quelques-uns, de Milet selon d'autres, fut disciple & successeur d'Anaxagore, dans la doctrine duquel il fit peu de changemens. Quelques-uns ont dit que ce fut lui qui transporta la philosophie d'Ionie à Athénes. Il s'attacha principalement à la Physique, comme ses prédécesseurs: mais il se méla aussi de la Morale un peu plus qu'ils n'avoient fait. Il forma un disciple qui la mit bien en honneur, & en fit son étude capitale.

SOCRATE.

CE DISCIPLE d'Archélaüs, c'est le fameux Socrate, qui l'avoit été aussi d'Anaxagore. Il naquit la 4e année de la LXXVIIe Olympiade, & mourut la 1ere de la XCV. après avoir vécu soixante-dix ans. AN.M. 3534. AN M. 3604.

Cicéron, en plus d'un endroit, a remarqué que Socrate, considérant que toutes les vaines spéculations sur les choses de la nature ne menoient à rien d'utile, & ne contribuoient point à rendre l'homme plus vertueux, s'attacha uniquement à étudier les mœurs. *Il* [a] *fut le premier*, *Academ. Quæst. lib. 1. n. 15.*

[a] Socrates primus philosophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebusque bonis & malis quærere. *Cic. Tuscul. Quæst. l. 5. n. 10.*

dit-il, *qui tira la Philoſophie du ciel*, où juſques-là elle s'étoit occupée à contempler le cours des aſtres; *qui l'établit dans les villes; qui l'introduiſit dans les maiſons particuliéres, & qui l'obligea à tourner ſes recherches ſur ce qui regarde les mœurs, les devoirs de la vie, les vertus & les vices.* C'eſt donc avec raiſon que Socrate eſt regardé comme le fondateur de la philoſophie morale chez les Grecs.

Ce n'eſt pas qu'il n'eût étudié à fond les autres parties de la Philoſophie: il les poſſédoit toutes parfaitement, & s'y étoit rendu très habile. Mais comme il les jugeoit peu utiles pour la conduite de la vie, il en fit peu d'uſage: &, ſi l'on en croit Xénophon, jamais, dans ſes diſputes, on ne l'entendit parler ni d'aſtronomie, ni de géométrie, ni de ces autres ſciences ſublimes, qui juſqu'à lui faiſoient l'unique occupation des Philoſophes; en quoi il paroit vouloir contredire & réfuter Platon, qui met ſouvent dans la bouche de Socrate ces ſortes de matiéres.

Epiſt. ad Æſchin.

Je ne dirai rien ici, ni des circonſtances de la vie & de la mort de Socrate, ni de ſes ſentimens: je l'ai fait ailleurs avec aſſez d'étendue. Il ne me reſte à parler que de ſes diſciples, qui ſe faiſant tous honneur de reconnoitre Socrate pour leur Chef, ſe partagérent néanmoins en différens ſentimens.

Tome IV. de l'Hiſt. anc.

XÉNOPHON.

XÉNOPHON fut certainement un des plus illustres disciples de Socrate, mais il ne forma point de Secte : & c'est pour cette raison que je le sépare des autres. Il étoit aussi grand guerrier que Philosophe. On sait quelle part il eut à la fameuse retraite des dix mille : j'en ai fait le récit dans toute son étendue.

Son attachement au parti du jeune Cyrus, qui s'étoit déclaré ouvertement contre les Athéniens, lui attira la haine de ceux-ci, & fut cause de son exil. Après son retour de l'expédition contre les Perses, il s'attacha à Agésilas Roi de Lacédémone, qui commandoit pour lors en Asie. *Diog. Laërt.* Comme Agésilas se connoissoit parfaitement en mérite, il eut toujours pour Xénophon une considération particuliére. Rappellé par l'ordre des Ephores au secours de sa patrie, il y mena le Général Athénien avec lui. Xénophon, après divers événemens, se retira à Corinthe avec ses deux fils, où il passa le reste de sa vie. La guerre étant survenue entre les Thébains & les Lacédémoniens, & ceux d'Athénes aiant résolu de secourir les derniers, il envoia à Athénes ses deux fils. Gryllus se distingua d'une maniére particuliére dans la bataille de Mantinée, & l'on prétend que ce fut lui qui blessa dans le com-

bat Epaminondas. Il ne survécut pas lontems à une si glorieuse action, & fut tué lui-même. La nouvelle en fut portée à son pere dans le tems qu'il offroit un sacrifice. Il ôta de dessus sa tête la couronne: mais aiant appris du courier que son fils étoit mort glorieusement les armes à la main, il l'y remit bientôt, continua son sacrifice sans verser une seule larme, & dit froidement: *Je savois bien que ce fils que j'avois mis au monde étoit mortel.* Voila, dirai-je une constance, ou une dureté, bien Spartaine.

An.M. 3644. Av.J. C.360. Xénophon mourut, âgé de plus de quatre-vingts-dix ans, la premiére année de la CV[e] Olympiade.

Je parlerai ailleurs de ses ouvrages. Il fut le premier qui mit par écrit & publia les discours de Socrate, mais tels qu'ils étoient sortis de sa bouche, & sans y rien ajouter du sien, comme le fit Platon.

Aul. Gell. lib. 14. cap. 3. On a prétendu qu'il y avoit eu entre ces deux Philosophes une jalousie secrette, peu digne du nom qu'ils portoient, & de la profession de sagesse dont ils se piquoient l'un & l'autre. On apporte quelques preuves de cette jalousie. Jamais Platon, dans aucun de ses Livres qui sont en grand nombre, n'a parlé de Xénophon, ni celui-ci * de l'autre, quoique tous deux

* *Vossius a remarqué que Xénophon a parlé une fois de Platon, & il le nomme simplement.* Memorab. *l.* 3. pag. 771.

aient souvent fait mention des disciples de Socrate. Il y a plus. Tout le monde sait que la Cyropédie de Xénophon est un Livre, où en raportant l'histoire de Cyrus dont il vante l'éducation, il donne le modéle d'un Prince accompli, & l'idée d'un gouvernement parfait. On prétend qu'il ne l'avoit composé que pour contrequarrer les Livres de Platon sur la République qui commençoient à paroitre; & que Platon en fut si vivement piqué, que pour décrier cet ouvrage il parla de Cyrus, dans un livre qu'il écrivit peu après, comme d'un Prince à la vérité plein de courage & d'amour pour sa patrie, mais [a] qui avoit eu une fort mauvaise éducation. Aulu Gelle, qui raporte ce que je viens de dire, ne peut s'imaginer que des Philosophes de la réputation de ceux dont il s'agit ici, aient été capables d'une si basse jalousie: (elle n'est pourtant que trop ordinaire parmi les gens de Lettres) & il aime mieux l'attribuer à leurs admirateurs & à leurs partisans. Il arrive souvent en effet que les disciples, par un zéle trop partial, sont plus délicats sur la réputation de leurs maîtres, & poussent leurs intérêts avec plus de vivacité, que les maîtres mêmes.

De leg. lib. 5. pag. 694.

a Παιδείας δὲ ὀρθῆς οὐχ ἧφθαι τὸ παράπαν.

CHAPITRE SECOND.

Partage de la Philosophie Ionique *en différentes sectes.*

Jusqu'a Socrate il n'y avoit point eu encore parmi les Philosophes des sectes différentes, quoique les sentimens ne fussent pas toujours les mêmes : mais depuis ce tems-là il s'en éleva plusieurs, dont les unes ont eu plus de vogue & de durée, & les autres moins. Je commencerai par les derniéres, qui sont la Cyrénaïque, la Mégarique, l'Eliaque, & l'Erétrique. Elles tirent leurs noms des lieux où elles ont eu cours.

ARTICLE PREMIER.

De la secte Cyrénaique.

ARISTIPPE.

Laërt. Aristippe fut le chef de la secte Cyrénaïque. Il étoit originaire de Cyréne dans la Libye. La grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays, pour aller s'établir à Athénes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce Philosophe : mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignoit dans cette excellente école, & , de retour dans sa patrie, il ouvrit à ses dis-

ciples une route bien différente. Le fonds de sa doctrine est, que le souverain bonheur de l'homme pendant cette vie consiste dans la volupté. Sa conduite ne démentit point ses sentimens, & il emploioit les ressources d'un esprit présent & agréable à éluder, par des plaisanteries, les justes reproches qu'on lui faisoit de ses excès. Il étoit livré sans cesse à la bonne chére & aux femmes. Comme [a] on le railloit sur le commerce qu'il avoit avec la courtisanne Laïs : *Il est vrai*, dit-il, *je posséde Laïs, mais Laïs ne me posséde pas.* Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop splendidement, il disoit : *Si la bonne chére étoit blâmable, on ne feroit pas de si grands festins dans toutes les fêtes des dieux.*

La réputation de Denys le Tyran, dont la Cour étoit le centre des plaisirs, dont la bourse, disoit-on, étoit ouverte aux Savans, & la table toujours magnifiquement servie, l'attira à Syracuse. Comme il avoit l'esprit souple, adroit, insinuant ; qu'il ne manquoit aucune occasion de flater le Prince, & qu'il supportoit ses railleries & ses mauvaises humeurs avec une patience qui alloit jusqu'à la servilité, il eut beaucoup de crédit dans cette Cour. Un jour Denys lui demandant pourquoi

a Ne Aristippus quidem ille Socraticus erubuit, cùm esset objectum habere eum Laïda : *Habeo*, inquit, *Laïda, non habeor à Laïde.* Cic. Epist. 26. lib. 9. ad famil.

on voioit perpétuellement des Philosophes chez les grands Seigneurs, & qu'on ne voioit jamais ceux-ci chez les philosophes : *C'est*, répondit Aristippe, *que les philosophes connoissent leurs besoins, & que les grands Seigneurs ne connoissent pas les leurs.*

Si Aristippe pouvoit se contenter de légumes, disoit contre lui Diogéne le Cynique, *il ne s'abaisseroit pas à faire la cour aux Princes : Si celui qui me condanne*, répliquoit Aristippe, *savoit faire la cour aux Princes, il ne se contenteroit pas de légumes.*

Horat. Ep. 17. lib. 1.

Si pranderet olus patienter, Regibus uti
Nollet Aristippus. Si sciret Regibus uti,
Fastidiret olus qui me notat.

L'un cherchoit à faire bonne chére, l'autre à se faire admirer du peuple.

Scurror ego ipse mihi, populo tu.

Lequel vaut le mieux ? Horace n'hésite point : il donne la préférence à Aristippe, dont il fait l'éloge en plus d'un endroit. Il lui ressembloit trop, pour ne le pas louer. Cependant il n'ose se livrer aux principes d'Aristippe ; il y retombe par une pente secrette.

Id. Ep. 1. lib. 1.

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.

Tant l'amour de la volupté a de bassesse, que se dissimulent le mieux qu'ils peuvent, mais que ne peuvent se cacher entiérement

rement, ceux même qui s'y abandonnent!

Aristippe fut le premier des disciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enseignoit, de quoi son Maître lui sut bien mauvais gré. Aiant demandé à un homme cinquante dragmes pour instruire son fils : » Comment, cinquante dragmes, s'écria le » pere de l'enfant ! Et il n'en faudroit pas » davantage pour acheter un esclave. Hé » bien, repartit Aristippe, achete-le, & » tu en auras deux. *Vingt-cinq livres.*

Aristippe mourut en retournant de Syracuse à Cyréne. Il avoit une fille, nommée Aréta, qu'il eut grand soin d'élever dans ses principes ; & elle y devint très habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristippe, surnommé Métrodidacte.

THEODORE.

THEODORE, disciple d'Aristippe, outre les autres principes des Cyrénaïques, enseigna publiquement qu'il n'y avoit point de dieux. Les Cyrénéens l'exilérent. Il se réfugia à Athénes ; où il auroit été conduit devant l'Aréopage, & condanné, si Démétrius de Phalére n'eût trouvé le moien de le sauver. Ptolémée fils de Lagus le reçut chez lui, & l'envoia un jour en qualité d'Ambassadeur vers Lysimaque. Le Philosophe lui parla avec tant d'effronterie, que l'Intendant de ce Prince *Laërt.*

qui se trouva présent, lui dit : *Je crois, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas de Rois, non plus que de dieux.*

On croit que ce Philosophe fut à la fin condanné à mort, & qu'on l'obligea de prendre du poison.

Nous voions ici combien cette doctrine impie de l'Athéïsme, contraire à la créance commune & immémoriale des hommes, scandalise & révolte généralement tous les peuples, jusqu'à être jugée digne de mort. Elle doit sa naissance à des maîtres plongés dans la débauche de la bonne chére & des femmes, & qui se proposent la volupté des sens pour leur derniére fin.

ARTICLE SECOND.

De la secte Mégarique.

Elle fut établie par EUCLIDE, qui étoit de Mégare, ville d'Achaïe, près de l'Isthme de Corinthe. Il étudioit actuellement sous Socrate à Athénes, lorsque survint le célébre Décret, qui donna lieu en partie à la guerre du Péloponnése, & qui défendoit aux citoiens de Mégare, sous peine de mort, de mettre le pié dans Athénes. Un danger si présent ne put refroidir son zêle pour l'étude de la sagesse. Déguisé en femme il entroit le soir dans la ville, passoit la nuit chez Socrate, & sortoit avant le jour, faisant ainsi réguliérement tous les jours presque dix lieues tant

Amplius viginti millia.

pour aller que pour revenir. Il est peu d'exemples d'une ardeur si vive & si constante.

Il changea peu de choses dans les sentimens de son Maître. Après la mort de Socrate, Platon & les autres Philosophes, qui craignoient les suites de cette mort, se retirérent chez lui à Mégare, & ils furent fort bien reçus. Son frere, un jour, dans un mouvement de colére, & pour quelque mécontentement particulier, lui aiant dit: *Que je périsse, si je ne me venge de vous. Et moi*, reprit Euclide, *que je périsse, si par ma douceur je ne viens point à bout de vous corriger de ces violens emportemens, & de vous rendre autant mon ami que vous l'étiez par le passé.*

L'Euclide dont nous parlons, est différent d'Euclide le Mathématicien, qui étoit aussi de Mégare, mais qui fleurit plus de quatre-vingts-dix ans après, sous le premier des Ptolémées.

Il eut pour successeur EUBULIDE, qui avoit été son disciple. Diodore succéda à celui-ci. Nous verrons dans la suite que ces trois Philosophes contribuérent beaucoup à jetter dans les disputes de Dialectique un mauvais goût de raisonnemens subtils, & uniquement fondés sur des sophismes.

Je passe presque sous silence ce qui regarde les deux sectes Eliaque & Erétrique,

qui renferment peu de choses importantes.

ARTICLE TROISIÉME.

Des sectes Eliaque & Erétrique.

JE CONFONDS ensemble & tranche en peu de mots ces deux sectes, qui ne renferment rien d'important.

La secte *Eliaque* fut fondée par Phædon, l'un des plus chers disciples de Socrate. Il étoit d'Elée dans le Péloponnése.

L'*Erétrique* fut ainsi nommée d'Erétrie ville d'Eubée, patrie de Ménédéme son fondateur.

ARTICLE QUATRIÉME.

Des trois sectes Académiciennes.

PARMI toutes les sectes qui sortirent de l'école de Socrate, la plus célébre fut L'ACADÉMICIENNE, ainsi appellée du lieu où se tenoient ses assemblées, qui étoit la maison d'un ancien Héros d'Athénes, nommé ACADEMUS, située dans un fauxbourg de cette ville, où Platon enseigna. Nous avons vû dans l'histoire de Cimon, que ce Général Athénien, qui cherchoit à se distinguer autant par l'amour des sciences & des savans, que par les exploits guerriers, orna & embellit l'*Académie* de fontaines & d'allées d'arbres pour la commodité des Philosophes qui s'y assembloient. Depuis ce tems, tous les lieux où

se sont assemblés les gens de Lettres, ont été appellés Académies.

On compte trois *Académies*, ou trois sectes Académiciennes. Platon fut le chef de l'*ancienne*, ou de la premiére. Arcésilas, l'un de ses successeurs, apporta quelques changemens dans sa Philosophie, & fonda, par cette réforme, ce qu'on appelle la *moienne* ou la seconde Académie. On attribue à Carnéade l'établissement de la *nouvelle* ou troisiéme Académie. Nous verrons bientôt ce qui en faisoit la différence.

§. I.

De l'ancienne Académie.

CEUX qui la firent fleurir en se succédant les uns aux autres, furent Platon, Speusippe, Xénocrate, Polémon, & Crantor.

PLATON.

PLATON naquit la premiére année de la LXXXVIIIe Olympiade. Il fut d'abord appellé Aristocle du nom de son grand pere : son maître de Palestre l'appella Platon, à cause de ses épaules larges & quarrées ; & ce fut le nom qui lui resta. Pendant qu'il étoit encore en maillot, un jour qu'il dormoit sous un myrte, on dit qu'un essain d'abeilles se posa sur ses lévres, d'où l'on augura que cet enfant deviendroit un homme éloquent, dont le stile seroit d'u- An.M. 3576. Av. J.C. 428.

ne grande douceur. La chose arriva, quoi qu'il faille penser de l'augure; d'où lui est resté le surnom d'*Apis Attica*, Abeille Athénienne.

Il étudia sous les plus habiles maîtres de grammaire, de musique, de peinture. Il s'appliqua aussi à la poésie, & fit même des Tragédies qu'il brûla à l'âge de vingt ans, après avoir entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce Philosophe; & comme il avoit beaucoup de dispositions pour la vertu, il profita si bien des leçons de son Maître, qu'à vingt-cinq ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire.

AN. M. 3600. AV. J. C. 404. Le sort d'Athénes, pour lors, étoit bien triste. Lysandre Général des Lacédémoniens y avoit établi les trente Tyrans. Le mérite de Platon qui étoit déja fort connu, les porta à faire tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, & pour l'obliger à se méler du gouvernement. Il y consentit d'abord dans l'espérance de s'opposer à la Tyrannie, ou du moins de l'adoucir: mais il s'aperçut bientôt que le mal étoit sans reméde, & que pour prendre part aux affaires, il faloit se rendre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur passion. Il attendit donc un tems plus favorable.

AN. M. 3602. AV. J. C. 402. Ce tems parut bientôt après être venu. Les Tyrans furent chassés, & la forme du gouvernement toute changée. Mais les

affaires n'en allérent pas mieux, & l'Etat recevoit tous les jours de nouvelles plaies. Socrate même fut immolé à la haine de ses ennemis. Platon se retira pour lors chez Euclide à Mégare, d'où il passa à Cyréne pour se perfectionner dans les mathématiques sous Théodore, qui étoit le plus grand Mathématicien de son tems. Il visita ensuite l'Egypte, & conversa lontems avec les Prêtres Egyptiens, qui lui enseignérent une grande partie de leurs traditions. On croit même qu'ils lui firent connoitre les livres de Moyse, & ceux des Prophétes. Non content de toutes ces connoissances, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelloit la grande Gréce, pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems-là, Philolaüs, Architas de Tarente, & Eurytus. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, & sur-tout les embrasemens du mont Etna. Ce voiage, qui n'étoit qu'un pur effet de sa curiosité, jetta les premiers fondemens de la liberté de Syracuse, comme je l'ai exposé fort au long dans l'Histoire des deux Denys Tyrans de Syracuse, & dans celle de Dion. Il avoit dessein d'aller jusqu'en Perse, & de consulter les Mages : mais il en fut empéché par les guerres qui troubloient alors l'Asie.

De retour dans son pays après toutes ses courses, où il avoit amassé une infinité

de rares connoissances, il établit sa demeure dans un quartier d'un fauxbourg d'Athénes, appellé l'Académie, (il en a déja été parlé ;) & c'est là qu'il donna ses leçons, & qu'il forma tant d'illustres disciples.

Platon se fit un systême de doctrine composé des opinions de trois Philosophes. Il suivoit Héraclite dans les choses naturelles & sensibles : c'est-à-dire, qu'il croioit, comme Héraclite, qu'il n'y avoit qu'un monde ; que toutes choses se produisoient de leurs contraires ; que le mouvement, qu'il appelle la guerre, fait la production des êtres, & le repos leur dissolution.

Il suivoit Pythagore dans les vérités intellectuelles, qui est ce que nous appellons Métaphysique : c'est-à-dire qu'il enseignoit, comme ce Philosophe, qu'il y a un seul Dieu, auteur de toutes choses ; que l'ame est immortelle ; que les hommes ne doivent travailler qu'à se purger de leurs passions & de leurs vices pour être unis à Dieu ; qu'après cette vie il y a une récompense pour les bons ; & une punition pour les méchans ; qu'entre Dieu & les hommes il y a différens ordres d'Esprits qui sont les Ministres du premier Etre. Il avoit pris aussi de Pythagore la Métempsycose, mais qu'il tourna à sa maniére.

Enfin il imitoit Socrate dans les choses de la Morale & de la Politique, c'est-à dire qu'il ramenoit tout aux mœurs, & qu'il ne travailloit qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachés à l'état où ils étoient engagés par la Providence.

Il perfectionna aussi beaucoup la Dialectique, ou, ce qui est la même chose, l'art de raisonner avec ordre & justesse.

Tous les ouvrages de Platon, hors ses lettres qui ne nous restent qu'au nombre de douze, sont en forme de dialogues. Il a choisi exprès cette maniére d'écrire, comme plus agréable, plus familiére, plus variée, & plus propre à instruire & à persuader que toute autre. Par elle il réussit merveilleusement à mettre les vérités dans tout leur jour. Il donne à chacun de ses Interlocuteurs son caractére propre, & [a] par un enchaînement ingénieux de propositions qui suivent nécessairement les unes des autres, il les conduit à avouer, ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver.

Pour le stile, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majestueux; [b] de sorte, dit Quintilien, qu'il

[a] In dialogis Socraticorum, maximèque Platonis, adeo scitæ sunt interrogationes, ut, cùm plerisque bene respondeatur, res tandem ad id quod volunt efficere, perveniat. *Quintil. lib. 5. cap. 7*

[b] Ut mihi, non hominis ingenio, sed quodam Delphico videatur oraculo instinctus. *Quintil. l. 10. c. 1.*

paroit parler le langage, non des hommes, mais des dieux. Le nombre & la cadence y forment une harmonie, qui ne le céde presque point à celle des poësies d'Homére; & l'Atticisme, qui étoit parmi les Grecs, en matiére de stile, ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délicat, de plus parfait en tout genre, y régne généralement, & s'y fait sentir d'une maniére toute particuliére.

Mais, ni la beauté du stile, ni l'élégance & le choix des expressions, ni l'harmonie du nombre, ne sont pas les grands avantages des écrits de Platon. Ce qu'on y doit le plus admirer, c'est la solidité & la grandeur des sentimens, des maximes, des principes qui y sont répandus, soit pour la conduite de la vie, soit pour la politique & le gouvernement, soit pour la religion. J'en citerai quelques endroits dans la suite.

AN. M. 3656. AV. J.C. 348. Platon mourut la premiére année de la CVIII^e Olympiade, qui étoit la treiziéme du régne de Philippe, âgé de 81 ans, & à pareil jour qu'il étoit né.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusippe son neveu du côté maternel, Xénocrate Calcédonien, & le célébre Aristote. On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, & que Démosthéne aussi le regarda toujours comme son maître: son

stile en est une bonne preuve. Dion, beau-frere de Denys le Tyran, lui a fait aussi beaucoup d'honneur par son caractére excellent, par son attachement inviolable à sa personne, par son goût extraordinaire pour la Philosophie, par ses rares qualités de l'esprit & du cœur, & par les grandes & héroïques actions qu'il fit pour rendre la liberté à sa patrie.

Après la mort de Platon, ses disciples se partagérent en deux sectes. Les premiers continuérent à enseigner dans l'Académie dont ils retinrent le nom. Les autres placérent leur école dans le Lycée, endroit d'Athénes orné de portiques & de jardins. Ils furent appellés Péripatéticiens, & eurent pour chef Aristote. Ces deux sectes ne différoient que de nom, & convenoient pour les sentimens. Elles avoient toutes deux renoncé à la coutume & à la maxime de Socrate, qui étoit de ne rien affirmer, & de ne s'expliquer dans les disputes qu'en doutant & en hésitant. Je parlerai des Péripatéticiens dans la suite, lorsque j'aurai exposé en peu de mots l'histoire des Philosophes qui fixérent leur demeure dans l'Académie.

Cic. Acad. Quæst. lib. 1. n. 17. 18.

SPEUSIPPE.

J'AI déja dit qu'il étoit le neveu de Platon. Il fut d'une conduite fort déréglée dans sa jeunesse, de sorte que son pere

Laërt.

& sa mere le chassérent de leur maison. Celle de son Oncle devint pour lui un asyle. Platon vivoit avec lui comme s'il n'avoit jamais oui parler de ses débauches. Ses amis, étonnés & choqués d'une douceur placée si mal à propos, & d'une conduite si pleine d'indolence, le blâmoient de ne pas travailler à corriger son neveu, & à le retirer de cet abyme. Il leur répondoit sans s'émouvoir, qu'il y travailloit plus efficacement qu'ils ne pensoient, en lui faisant connoitre par sa maniére de vivre la différence infinie qu'il y a entre le vice & la vertu, entre les choses honnêtes & deshonnêtes. En effet, cette méthode lui réussit si bien, qu'il inspira à Speusippe un très grand respect pour lui, & un violent desir de l'imiter, & de s'adonner à la philosophie, dans l'étude de laquelle il fit ensuite de fort grands progrès. Il faut bien de la dextérité pour manier l'esprit d'un jeune homme déréglé, & pour le rappeller à son devoir. Il est rare que cette fougue de l'âge céde à la violence, qui souvent ne sert qu'à l'irriter, & à la précipiter dans le désespoir.

Platon avoit lié Speusippe d'une maniére particuliére avec Dion, dans la vûe d'adoucir l'humeur austére de ce dernier, par l'enjouement & les graces de son Neveu.

Il succéda à l'école de son oncle après sa mort, mais il ne la tint que huit ans;

après quoi ses infirmités l'obligérent de la remettre à Xénocrate. Speusippe ne s'écarta point de sa doctrine, mais il ne se piqua pas de l'imiter dans tout le reste. Il étoit colére, aimoit le plaisir, & parut intéressé, aiant exigé une récompense de ses disciples, contre la coutume & les principes de Platon.

XÉNOCRATE.

XÉNOCRATE étoit de Calcédoine. Il se mit de très bonne heure sous la discipline de Platon.

Il étudia sous ce grand Maître en même tems qu'Aristote, mais non avec les mêmes talens. Il * avoit besoin d'éperon, & l'autre, de frein : c'est le jugement qu'en portoit Platon, & il ajoutoit qu'en les commettant ensemble, il apparioit un cheval avec un âne. On le loue de ce que cette lenteur, qui lui rendoit l'étude beaucoup plus pénible qu'aux autres, ne lui fit pas perdre courage. Plutarque emploie cet exemple, & celui de Cléanthe, pour encourager ceux qui se sentent moins de pénétration & de vivacité, & il les exhorte à imiter ces deux grands Philosophes, & à se mettre, comme eux, au dessus des railleries de leurs compagnons. Si Xénocrate, par la pesanteur de son esprit, se *Plut. de audit. pag. 47.*

* *Isocrate disoit la même chose de Théopompe & d'Ephore.*

trouva très inférieur à Aristote, il le surpassa de beaucoup dans ce qui regarde la Philosophie pratique, & la pureté des mœurs.

Diog. Laërt. Il étoit naturellement mélancolique, & avoit quelque chose de dur & d'austére dans l'humeur : c'est pourquoi Platon l'exhortoit souvent *à sacrifier aux Graces*, lui faisant entendre assez clairement par ces mots qu'il avoit besoin d'adoucir son humeur. Il lui reprochoit quelquefois ce défaut avec plus de force & moins de ménagement, dans la crainte que ce manque de politesse & de douceur ne devînt un obstacle à tout le bien qu'il pouvoit faire par ses instructions & par ses exemples. Xénocrate n'étoit point insensible à ces reproches : mais jamais ils ne diminuérent en lui le profond respect qu'il avoit toujours eu pour son Maître. Et comme on cherchoit à l'indisposer contre Platon, & qu'on le portoit à se défendre avec quelque vivacité, il imposa silence à ces amis indiscrets, en leur disant : *Il me traite ainsi pour mon bien.* Il prit la place de Platon la seconde année de la CX^e Olympiade.

Ælian. lib. 14. cap. 9.

AN. M. 3666.

Diog. Laërt. Diogéne Laërce dit qu'il n'aima ni les plaisirs, ni les richesses, ni les louanges. Il fit paroitre en plusieurs occasions un noble & généreux désintéressement. La Cour de Macédoine avoit la réputation d'entretenir beaucoup de pensionnaires &

d'espions dans toutes les Républiques voisines, & de corrompre à force d'argent toutes les personnes qu'on lui envoioit pour traiter d'affaires. Xénocrate fut député avec quelques autres Athéniens vers Philippe. Ce Prince, habile dans l'art de s'insinuer dans les esprits, s'appliqua particuliérement à gagner Xénocrate, dont il connoissoit le mérite & la réputation. L'aiant trouvé inaccessible aux présens & à l'intérêt, il tâcha de le renverser par un mépris affecté, & par de mauvais traitemens, ne l'admettant point aux conférences qu'il avoit avec les autres Ambassadeurs de la République d'Athénes, qu'il avoit corrompus par ses caresses, ses festins, & ses libéralités. Notre Philosophe, ferme & invariable dans ses principes, conserva toute sa roideur & toute son intégrité, & exclus de tout, demeura dans une tranquillité parfaite, & ne parut point aux audiences ni aux festins comme ses Collégues. A leur retour à Athénes, ses Collégues travaillérent de concert à le décrier dans l'esprit du peuple, & se plaignirent de ce qu'il ne leur avoit servi de rien dans cette ambassade ; & l'on étoit tout prêt à le condanner à une amende. Xénocrate, forcé par l'injustice de ses accusateurs à rompre le silence, exposa tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Philippe, fit entendre au peuple de quelle impor-

tance il étoit qu'on veillât sur la conduite de Députés qui s'étoient vendus à l'ennemi de la République, couvrit de honte ses Collégues, & s'acquit une gloire immortelle.

Cic. Tuscul. Quæst. lib. 5. n. 91. Valer. Max. lib. 4. cap. 3.

Son désintéressement fut mis aussi à l'épreuve par Alexandre le Grand. Les Ambassadeurs de ce Prince, qui étoient sans doute venus à Athénes pour quelque négociation publique, (on n'en marque ni le tems ni le sujet) offrirent à Xénocrate, de la part de leur Maître, cinquante talens, c'est-à-dire cinquante mille écus. Xénocrate les invita à souper. Le repas étoit simple, frugal, sans appareil, & vraiment philosophique. Le [a] lendemain les Députés lui demandérent entre les mains de qui il vouloit qu'ils remîssent l'argent qu'ils étoient chargés de lui donner. *Quoi!* leur dit-il: *le festin d'hier ne vous a pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent?* Il ajouta qu'Alexandre en avoit plus besoin que lui, parce qu'il avoit plus de monde à nourrir. Voiant que sa réponse les attristoit, il accepta trente mines, (quinze cens livres) pour ne pas blesser le Roi par un refus dédaigneux, qui marqueroit de la fierté ou du

a Cùm postridie rogarent eum cui numerari juberet: *Quid! Vos hesterna, inquit, cœnulâ non intellexistis, me pecuniâ non egere?* Quos cùm tristiores vidisset, triginta minas accepit, ne aspernari regis liberalitatem videretur. *Cic.*

mépris. Ainſi,[a] dit un Hiſtorien en terminant ce récit, le Roi voulut acheter l'amitié du Philoſophe, & le Philoſophe refuſa de vendre ſon amitié au Roi.

Il faloit que ſon déſintéreſſement l'eût réduit à une grande pauvreté, puiſqu'il n'avoit pas de quoi paier un certain tribut que les étrangers étoient tenus de paier chaque année au tréſor de la ville d'Athénes. Plutarque raconte qu'un jour, comme on le traînoit en priſon faute d'avoir ſatisfait à ce paiement, l'Orateur Lycurgue acquitta ſa dette, & le tira par ce moien des mains des Fermiers, qui ſouvent ne ſont pas fort ſenſibles au mérite Litéraire. Quelques jours après Xénocrate aiant rencontré le fils de ſon Libérateur, lui dit : *Je paie avec uſure à votre pere le plaiſir qu'il m'a fait, car je ſuis cauſe qu'il eſt loué de tout le monde.* Diogéne Laërce raporte à ſon ſujet un fait tout pareil, qui pourroit bien être le même, déguiſé par quelques différences. Il dit que les Athéniens le vendirent, parce qu'il ne pouvoit pas paier la capitation impoſée ſur les étrangers : mais que Démétrius de Phalére l'acheta, & le remit auſſitôt en liberté. Il n'y a guéres d'apparence que les Athéniens aient fait un ſi dur trai-

Plut. in Flamin. p. 375.

Diog. Laërt. in Xenocr.

a Ita rex philoſophi amicitiam emere voluit, Philoſophus regi ſuam vendere noluit. *Valer. Max.*

tement à un Philosophe de la réputation de Xénocrate.

Cic. orat. pro Corn. Balb n 14 Val. Max. lib. 6. cap. 9. On avoit à Athénes une grande idée de sa probité. Un jour qu'il comparut devant les Juges pour rendre témoignage sur quelque affaire, comme il s'approchoit de l'autel pour jurer que ce qu'il avoit affirmé étoit vrai, tous les Juges se levérent, ne voulant point souffrir qu'il jurât, & déclarant que sa simple parole leur tenoit lieu de serment.

S'étant trouvé dans une compagnie où l'on débitoit force médisances, il n'y prit aucune part, & demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raison de ce profond silence, il répondit : *C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé, & jamais de m'être tu.*

Plut. de audit. pag. 38. Il avoit une fort bonne maxime sur l'éducation des jeunes gens ; & qu'il seroit à souhaiter que les peres & les meres fissent observer exactement dans leur maison. Il [a] vouloit que, dès leur plus tendre enfance, de sages & vertueux discours, répétés souvent en leur présence mais sans affectation, s'emparassent, pour ainsi dire, de leurs oreilles comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le vice & la vertu peuvent également pénétrer

[a] Τῶν λόγων τοὺς φαύλους φυλάττεσθαι παραινῶν, πρὶν ἑτέρους χρηστοὺς, ὥσπερ φύλακας, ἐντραφέντας ὑπὸ φιλοσοφίας, τῷ ἤθει τὴν μάλιστα κινουμένην αὐτοῦ καὶ ἀναπειθομένην χώραν κατασχεῖν.

jusqu'au fond du cœur ; & que ces sages & vertueux discours, comme de fidéles gardiens, en tinssent l'entrée sévérement fermée à toutes les paroles capables d'altérer le moins du monde la pureté des mœurs, jusqu'à ce que, par une longue habitude, ils eussent fortifié les jeunes gens, & mis leurs * oreilles en sureté contre le soufle empesté des mauvaises conversations.

Selon Xénocrate, il n'y a de véritables Philosophes que ceux qui font de bon gré & de leur propre mouvement, ce que les autres ne font que par la crainte des loix & de la punition. *Plut. de virt. moral. p. 446.*

Il composa plusieurs ouvrages, l'un entr'autres sur la maniére de bien régner : du moins Alexandre le lui avoit demandé.

Il ne perdoit guéres de tems en visites. Il aimoit beaucoup la retraite du cabinet, & méditoit beaucoup. On le voioit très rarement dans les rues : mais quand il y paroissoit, la jeunesse débauchée n'osoit y rester, & s'écartoit pour éviter sa rencontre.

* *Il emploie une comparaison tirée des Athlétes qui se battoient à coups de poings, & qui couvroient leur tête & leurs oreilles d'une espéce de calote, pour amortir la violence des coups. Il dit que cette précaution est bien plus nécessaire aux jeunes gens. Car, tout le risque que courent les Athlétes, c'est d'avoir les oreilles déchirées : au lieu que les autres courent risque de perdre leur innocence, & de se perdre eux-mêmes.*

Diog. Laërt. Val. Max. lib. 5. cap. 9. Un jeune Athénien, plus vicieux que tous les autres, & absolument décrié pour ses déréglemens dont il faisoit gloire, (il s'appelloit Polémon) n'eut pas la même retenue. Au sortir d'une partie de débauche, passant devant l'école de Xénocrate, & y aiant trouvé la porte ouverte, il y entra, plein de vin, tout parfumé d'essence, & portant une couronne sur la tête, & prit séance parmi les auditeurs, moins pour écouter que pour insulter. Toute l'assemblée fut étrangement surprise & indignée. Xénocrate, sans se démonter, & sans changer de visage, changea seulement de discours, & se mit à parler sur la tempérance & la sobriété, dont il fit valoir tous les avantages, en leur opposant la honte & la turpitude des vices opposés à ces vertus. Le jeune libertin, qui écoutoit avec attention, ouvrant les yeux sur la difformité de son état, eut honte de lui-même. La[a] couronne lui tombe de dessus la tête, il baisse les yeux, s'enferme sous son manteau, & au lieu de cet air enjoué & pétulant qu'il avoit montré en entrant dans l'école, il paroit sérieux & réveur. Enfin il se fit un entier change-

a Facias-ne quod olim
Mutatus Polemon? Ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia? potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransi correptus voce magistri.
Horat. satyr. 3. lib. 3.

ment en lui, & guéri absolument de ses passions par un seul discours, d'infâme débauché qu'il étoit, il devint un excellent Philosophe, & répara heureusement les désordres de sa jeunesse par une vie sage & réglée, qui ne se démentit jamais.

Xénocrate mourut âgé de 82 ans, la première année de la CXVI[e] Olympiade. AN.M. 3688. AV.J.C.316.

POLÉMON. CRATÈS. CRANTOR.

JE JOINS ces trois Philosophes sous un même titre, parce qu'on connoit peu de choses de leur vie.

POLÉMON remplit dignement la chaire de Xénocrate son Maître, & ne s'écarta jamais de ses sentimens, ni des exemples de sagesse & de sobriété qu'il lui avoit donnés. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans, qui fut l'époque du changement célébre qui arriva dans sa conduite, qu'il ne but plus que de l'eau tout le reste de sa vie. *Athen. l. 2. pag. 44.*

CRATÈS qui lui succéda, est peu connu, & doit être distingué d'un Philosophe Cynique qui porta le même nom, & dont il sera parlé dans la suite.

CRANTOR fut plus célébre. Il étoit de Soli en Cilicie. Il quitta son pays natal pour se rendre à Athénes, où il fut disciple de Xénocrate avec Polémon. Il [a] passe

a Crantor. ille, qui in nostra Academia vel in primis fuit nobilis. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 3. n. 12.*

pour l'un des piliers de la secte Platonique. Ce qu'en dit Horace, en faisant l'éloge d'Homére, marque le cas qu'on faisoit de ce Philosophe, & combien ses principes de morale étoient estimés.

Horat. Ep. 2. lib. 1.

Qui, quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chrysippo & Crantore dicit.

On n'en peut pas dire autant de ses principes sur la nature de l'ame, comme nous le verrons dans son lieu.

Plut. de Consol. pag. 104.

Il avoit fait un livre *de Consolation* qui s'est perdu : il étoit adressé à Hippoclès, à qui une mort promte avoit enlevé tous ses enfans. On [a] en parloit comme d'un Livre tout d'or, & qui méritoit d'être appris par cœur mot pour mot. Cicéron en avoit fait grand usage dans un Traité qui portoit le même titre. Il eut pour disciple Arcésilas, auteur de la moienne Académie.

§. II.

De la moienne Académie.

Elle est ainsi appellée, parce qu'elle se trouve entre l'ancienne établie par Platon, & la nouvelle qui le sera bientôt par Carnéade.

a Legimus omnes Crantoris, veteris Academici, de luctu : est enim non magnus, verùm aureolus, &, ut Tuberoni Panætius præcipit, ad verbum ediscendus libellus. *Acad. Quæst. lib. 4. n.* 135.

ARCÉSILAS.

ARCÉSILAS naquit à Pitane dans l'Éolie. Etant venu à Athénes, il se rendit disciple des plus habiles Philosophes. On met au nombre de ses Maîtres Polémon, Théophraste, Crantor, Diodore, Pyrrhon. Ce fut sans doute de ce dernier qu'il apprit à douter de tout. Il n'avoit que le nom d'Académicien; & il ne garda ce nom que par respect pour Crantor, dont il se faisoit honneur d'être le Disciple.

Diog Laërt. in Arcesil.

Num. apud Euseb. Præpar. Evang. lib. 14. c. 5.

Il succéda à Cratès, ou selon d'autres, à Polémon, dans la régence de l'École Platonique; & il s'y rendit novateur. Car il fonda une secte, qu'on nomma la Moienne ou Seconde Académie, pour la distinguer de celle de Platon. Il étoit fort opposé aux Dogmatiques, c'est-à-dire aux Philosophes qui affirmoient & décidoient. Il paroissoit douter de tout: il soutenoit également le pour & le contre, & suspendoit en toutes choses son jugement. Il attira à son auditoire un grand nombre de disciples. L'entreprise de combattre toutes les sciences, & de rejetter non seulement le témoignage des sens, mais aussi le témoignage de la raison, est la plus hardie qu'on puisse former dans la République des Lettres. Pour s'y promettre quelque succès, il faloit avoir tout le mérite

Diog. Laërt.

d'Arcésilas. Il[a] étoit naturellement d'un génie heureux, promt, vif : sa personne étoit remplie d'agrémens : il parloit avec grace & enjouement. Les charmes de son visage secondoient admirablement ceux de sa voix. Aussi Luculle, qui réfute savamment & solidement l'opinion des Académiciens, dit[b] que jamais personne n'eût suivi le sentiment d'Arcésilas, si l'éloquence & l'habileté du Docteur n'eussent couvert & fait disparoitre l'absurdité manifeste qui s'y trouvoit.

On raconte de sa libéralité des choses qui lui font beaucoup d'honneur. Il[c] aimoit à faire du bien, & ne vouloit pas qu'on le sût. Aiant[d] fait une visite à un ami* qui étoit malade, & qui manquoit du nécessaire, mais qui avoit honte de l'avouer, il lui glissa adroitement sous l'oreiller une bourse pleine d'argent, voulant épargner

a Arcesilas floruit, tum acumine ingenii, tum admirabili quodam lepore dicendi. *Academ. Quæst. lib. 4. n. 16.*

b Quis ista, tam apertè perspicuéque & perversa & falsa, secutus esset, nisi tanta in Arcesila .... & copia rerum, & dicendi vis fuisset ? *Ibid. n. 60.*

c Εὐεργετῆσαι πρόχειρος ἦν, καὶ λαθεῖν τὴν χάριν ἀτυφότατος. *Diog. Laërt.*

d Arcesilaus, ut aiunt, amico pauperi, & paupertatem suam dissimulanti, ægro autem, & ne hoc quidem confitenti deesse sibi in sumptum ad necessarios usus, cùm clam succurrendum judicasset, pulvino ejus ignorantis sacculum subjecit, ut homo inutiliter verecundus, quod desiderabat, inveniret potiùs quam acciperet. *Senec. de Benef. lib. 2. cap. 10.*

* *Sénéque l'appelle Ctesibius : il est nommé autrement dans Plutarque.* De discr. amic. & adulat. p. 63.

ſa pudeur & ménager ſa délicateſſe, & faire enſorte qu'il parût avoir trouvé cet argent, & non l'avoir reçu.

On ne rend pas un témoignage ſi favorable à la pureté de ſes mœurs, & on l'accuſe des crimes les plus honteux. Et cela ne doit pas paroitre étonnant dans un Philoſophe, qui doutant de tout, doutoit par conſéquent s'il y avoit des vertus & des vices, & ne pouvoit reconnoitre véritablement aucune régle pour les devoirs de la vie civile. *Diog. Laërt.*

Il n'aimoit point à ſe méler des affaires publiques. Néanmoins aiant été choiſi pour aller négocier à Démétriade auprès du roi Antigone une affaire qui regardoit ſa patrie, il accepta la députation : mais il en revint ſans ſuccès. *Idem.*

Tourmenté par [a] les douleurs de la goute, il affectoit une patience & une inſenſibilité de Stoïcien. *Rien n'eſt paſſé de là ici*, dit-il en montrant ſes piés & ſa * poitrine à Carnéade l'Epicurien, qui s'affligeoit de le voir ainſi ſouffrir. Il vouloit lui faire croire que ſon ame étoit inacceſſible à la douleur. Langage faſtueux, mais qui n'a rien de réel que l'orgueil! *Diog. Laërt.*

a Is cùm arderet podagræ doloribus, viſitaſſetque hominem Carneades Epicuri perfamiliaris, & triſtis exiret : Mane, quæſo, inquit, Carneade noſter, Nihil illinc huc pervenit, oſtendens pedes & pectus. *De Finib. lib. 5. n. 94.*

* *La poitrine étoit regardée par les Anciens comme le ſiége de l'ame & du courage.*

Academ. Quæst. lib. 4. n. 16.

Arcésilas fleurissoit vers la CXX[e] Olympiade, c'est-à-dire vers l'an du Monde 3704. Il mourut d'avoir trop bu, & en délire, à l'âge de 75 ans.

Il eut pour successeurs, Lacyde, Evandre, Egésime, qui fut maître de Carnéade.

§. III.

De la nouvelle Académie.

CARNÉADE.

CARNÉADE, qui étoit de Cyréne, établit la troisiéme ou nouvelle Académie, qui, à proprement parler, ne différoit point de la seconde. Car, à quelques adoucissemens près, Carnéade étoit un aussi vif & aussi zélé défenseur de l'incertitude qu'Arcésilas. La différence [a] qui se trouve entr'eux, & l'innovation qu'on attribue à celui dont nous parlons actuellement, consiste en ce qu'il ne nioit pas, comme Arcésilas, qu'il y eût des vérités ; mais il soutenoit qu'elles étoient mélées de tant d'obscurités, ou plutôt de tant de faussetés, qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de discerner avec certitude le vrai du faux. Il se rabbattoit donc à admettre des choses

a Non sumus ii quibus nihil verum esse videatur, sed ii qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certa judicandi & assentiendi nota. Ex quo existit & illud, multa esse probabilia; quæ quanquam non perciperentur, tamen, quia visum haberent quendam insignem & illustrem, his sapientis vita regeretur. *De nat. deor. lib.* 1. *n.* 12.

probables, & il consentoit que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvû qu'on ne prononçât sur rien absolument. Ainsi il paroit qu'il retenoit tout le fond du dogme d'Arcésilas, mais que par politique, & pour ôter à ses adversaires les prétextes les plus spécieux de déclamer contre lui, & de le tourner en ridicule, il leur accorda des degrés de vraisemblance qui doivent déterminer l'homme sage à prendre un tel ou un tel parti dans la conduite de la vie civile. Il vit bien que sans cela il ne répondroit jamais aux objections les plus frapantes, & qu'il ne prouveroit jamais que son principe ne réduisoit point l'homme à l'inaction.

Carnéade fut l'antagoniste déclaré des Stoïciens, & il s'attacha avec une ardeur extrême à réfuter les ouvrages de Chrysippe, qui avoit été depuis peu la colonne du Portique. Il souhaita si ardemment de le vaincre, qu'en se préparant à le combattre il s'armoit d'une prise d'ellébore, pour avoir l'esprit plus libre, & pour exciter avec plus de force contre lui le feu de son imagination. *Val. Max. lib. 8. cap. 7.*

On raporte de lui une maxime de morale, qui est bien admirable dans un payen. » Si l'on savoit en secret, dit-il, qu'un » ennemi, ou une autre personne à la mort » de laquelle on auroit intérêt, viendroit » s'asseoir sur de l'herbe sous laquelle il y *Cic. de finib. lib. 2. n. 59.*

» auroit un aſpic caché,on agiroit en mal-
» honnéte homme ſi on ne l'en avertiſſoit
» pas, quand même notre ſilence pour-
» roit demeurer impuni, perſonne n'étant
» en état de nous en faire un crime.

Mais la conduite de ces payens ſe dé-
mentoit toujours par quelque endroit. Ce
grave Philoſophe ne rougiſſoit pas d'avoir
chez lui une concubine.

Plutarque nous a conſervé un aſſez bon
Pag. 58. mot de Carnéade : c'eſt dans le traité où il
marque la différence qu'il y a entre un fla-
teur & un ami. Il avoit raporté l'exemple
d'un homme, qui, diſputant le prix de
la courſe contre Alexandre, s'étoit laiſſé
vaincre exprès, dont le Prince lui avoit
ſû très mauvais gré ; il ajoute : » Le ma-
» nége eſt la ſeule choſe où les jeunes Prin-
» ces n'ont rien à craindre de la flaterie,
» Leurs autres maîtres aſſez ſouvent leur
» attribuent de bonnes qualités qu'ils n'ont
» point. Ceux qui lutent avec eux ſe laiſ-
» ſent tomber. Mais un cheval renverſe
» par terre, ſans diſtinction de pauvre ou
» de riche, de ſujet ou de Souverain,tous
» les maladroits qui le montent.

L'ambaſſade de Carnéade à Rome eſt
fort célébre : j'en ai parlé ailleurs.

Pour achever ce qui regarde Carnéade,
j'obſerverai qu'il n'avoit pas négligé en-
tiérement la Phyſique, mais la morale
Diog. Laërt. avoit fait ſa principale application. Il étoit

extrêmement laborieux, & si avare de son tems, qu'il ne songeoit ni à tailler ses ongles, ni à faire couper ses cheveux. Uniquement occupé de son étude, non seulement il évitoit les festins, mais il oublioit même à manger à sa propre table, & il faloit que sa servante, qui étoit aussi sa concubine, lui mît les morceaux à la main, & presque à la bouche.

Val. Max. lib. 8 cap. 7.

Il appréhendoit extrêmement de mourir. Cependant, aiant appris qu'Antipater son antagoniste, Philosophe de la secte Stoïcienne, s'étoit empoisonné, il lui prit une saillie de courage contre la mort, & il s'écria : *Donnez-moi donc aussi.... Et quoi*, lui demanda-t-on. *Du vin miellé*, répondit-il, s'étant bientôt ravisé. Diogéne Laërce le raille de cette pusillanimité, & lui reproche d'avoir mieux aimé souffrir les langueurs d'une phtisie, que de se donner la mort : car c'étoit une gloire chez les payens, quoique les plus sages parmi eux pensassent autrement. Il mourut la quatriéme année de l'Olympiade CLXII, âgé de quatre-vingts cinq ans.

Diog. Laërt.

An.M. 3871. Av.J.C. 133.

CLITOMAQUE.

Clitomaque, disciple de Carnéade, lui succéda. Il étoit Carthaginois, & se nommoit Asdrubal dans la langue Punique. Il composa plusieurs livres qui étoient fort estimés, dont l'un avoit pour titre,

Plut. de fort. Alex. pag. 328.

Cic. lib. 3. Tusc. Quæst. n. 54.

Consolation. Il l'adressa à ses concitoiens après la prise & la ruine de Carthage, pour les consoler de l'état de captivité où ils se trouvoient.

PHILON. ANTIOCHUS.

Tusc. Quæst. lib. 2. n. 9. PHILON succéda à Clitomaque son maître. Il enseignoit, dans un tems la Philosophie, & dans un autre la Rhétorique. Cicéron fréquenta son Ecole, & profita de ses doubles leçons.

Il reçut aussi celles d'Antiochus disciple & successeur de Philon. Antiochus étoit d'Ascalon : c'est le dernier des Philosophes Académiciens dont l'histoire soit connue. *Plut. in Cic. pag. 862.* Cicéron, dans le voiage qu'il fit à Athénes, fut enchanté de sa maniére de parler, qui étoit douce, coulante, & pleine de grace : mais il n'approuvoit pas le changement qu'il avoit introduit dans la méthode de Carnéade. Car Antiochus, après avoir soutenu lontems avec force les dogmes de la nouvelle Académie, qui rejettoit tout raport des sens & même de la raison, & qui enseignoit qu'il n'y avoit rien de certain, avoit embrassé tout d'un coup les sentimens de la vieille Académie, soit qu'il eût été désabusé par l'évidence des choses & par le raport des sens; soit, comme quelques-uns le pensoient, que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomaque & de Philon l'eussent porté à prendre ce parti.

Lucullé, ce fameux Romain, autant connu par son goût merveilleux pour les sciences, que par son habileté dans le métier de la guerre, s'étoit déclaré ouvertement pour la secte des Académiciens, non de la nouvelle Académie, quoiqu'elle fût alors très florissante par les écrits de Carnéade que Philon expliquoit, mais pour celle de la vieille Académie, dont l'Ecole étoit tenue alors par Antiochus. Il avoit recherché l'amitié de ce Philosophe avec un empressement extrême, il le logeoit chez lui, & il s'en servoit pour l'opposer aux disciples de Philon, parmi lesquels Cicéron tenoit le premier rang. *Plut. in Lucull. p. 519. & 520.*

ARTICLE CINQUIÉME.

Des Péripatéticiens.

ARISTOTE.

J'AI DÉJA remarqué qu'après la mort de Platon, ses disciples se partagérent en deux sectes : dont l'une demeura dans l'école même où Platon avoit enseigné, qui étoit l'Académie, & l'autre passa dans le Lycée, lieu agréable situé dans un fauxbourg d'Athénes. La derniére eut pour chef & fondateur Aristote.

Il étoit de Stagire, ville de Macédoine. *Diog. Laërt.* Il naquit la premiére année de l'Olympiade XCIX, quarante ans environ après Platon. Son pere, appellé Nicomaque, AN. M. 3620.

étoit médecin, & fleurissoit sous Amyntas roi de Macédoine, pere de Philippe.

Agé de dix-sept ans il vint à Athénes, entra dans l'Ecole de Platon, & y reçut ses leçons pendant vingt ans. Il en faisoit tout l'honneur, & Platon l'appelloit l'ame de son Ecole. Il avoit une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettoit un bassin d'airain à côté de son lit, & quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ses mains où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le bassin lorsqu'il vouloit s'endormir, le réveillât sur le champ.

Après la mort de Platon, qui arriva la
AN. M. 3656. premiére année de l'Olympiade CVIII, il se retira chez Hermias Tyran d'Atarne dans la Mysie, son condisciple, qui le reçut chez lui avec plaisir, & le combla d'honneurs. Hermias aiant été condanné & mis à mort par le Roi des Perses, Aristote épousa sa sœur Pithaïde, qui étoit demeurée sans biens & sans protection.

C'est dans ce tems-là que Philippe le choisit pour prendre soin de l'éducation d'Alexandre son fils, qui pouvoit alors
Aul. Gell. lib. 9. c. 3. avoir quatorze ou quinze ans. Il y avoit lontems qu'il l'avoit destiné pour cet important & glorieux emploi. Dès que son fils fut venu au monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre qui ne fait pas

moins d'honneur à Philippe qu'à Ariſtote. Je ne crains point de la raporter encore ici. *Je vous apprends*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Ariſtote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un ſucceſſeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine.* Quintilien [a] dit expreſſément qu'Ariſtote enſeigna à Alexandre les premiers élémens des Lettres. Mais comme ce ſentiment ſouffre quelque difficulté, je ne m'y arréte pas entiérement. Quand le tems de prendre ſoin de l'éducation du Prince fut arrivé, Ariſtote ſe tranſporta en Macédoine. On a vû ailleurs le cas que Philippe & Alexandre faiſoient de ſon rare mérite.

Après un ſéjour de quelques années dans cette Cour, il obtint la permiſſion de ſe retirer. Calliſthéne, qui l'y avoit accompagné, prit ſa place, & fut deſtiné pour ſuivre Alexandre dans ſes campagnes. Ariſtote, [b] qui avoit joint à beaucoup de jugement un grand uſage du

a An Philippus Macedonum rex Alexandro filio ſuo prima literarum elementa tradi ab Ariſtotele ſummo ejus ætatis Philoſopho voluiſſet, aut ille ſuſcepiſſet hoc officium, ſi non ſtudiorum initia à perfectiſſimo quoque tractari, pertinere ad ſummam crediđiſſet? *Quintil. lib.* 1 *cap.* 1.

b Ariſtoteles, Calliſthenem auditorem ſuum ad Alexandrum dimittens, monuit ut cum eo aut rariſſimè, aut quàm jucundiſſimè loqueretur: quo ſcilicet apud regias aures vel ſilentio tutior, vel ſermone eſſet acceptior. *Val. Max. lib.* 7. *cap.* 2.

monde, prêt à faire voiles pour Athénes, avertit Callifthéne de fe rappeller fouvent une maxime de Xénophane, qu'il jugeoit abfolument néceffaire aux perfonnes qui vivent à la Cour. » Parlez rarement de» vant le Prince, lui dit-il; ou parlez-lui » d'une maniére qui lui plaife : afin que » votre filence vous mette en fureté, ou » que vos difcours vous rendent agréable. Callifthéne, qui avoit de la dureté & de l'aigreur dans l'efprit, profita mal de ce confeil, qui dans le fond fe fent plus du Courtifan que du Philofophe.

Ariftote n'aiant donc pas jugé à propos de fuivre fon Éléve à la guerre, pour laquelle fon attachement à l'étude lui donnoit beaucoup d'éloignement, après le départ d'Alexandre, retourna à Athénes. Il y fut reçu avec toutes les marques de diftinction dûes à un Philofophe célébre par tant d'endroits. Xénocrate tenoit alors l'Ecole de Platon dans l'Académie : Ariftote ouvrit la fienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin fes leçons étoient fur la Philofophie, l'après midi fur la Rhétorique : il les donnoit ordinairement en fe promenant, ce qui fit appeller fes difciples Péripatéticiens.

Cic. lib. 3. de Orat. n. 141. Quintil. lib. 3. cap. 1.

Il n'enfeignoit d'abord que la Philofophie : mais la grande réputation d'Ifocrate, âgé pour lors de quatre-vingts-dix

ans, qui s'étoit donné tout entier à la Rhétorique, & qui y avoit un ſuccès incroiable, le piqua de jalouſie, & le porta à en donner auſſi des leçons. C'eſt peutêtre à cette noble émulation, permiſe entre Savans quand elle ſe borne à imiter, ou même à ſurpaſſer ce que les autres font de bien, que nous devons la Rhétorique d'Ariſtote, Ouvrage le plus complet & le plus eſtimé que nous ait laiſſé l'antiquité ſur cette matiére : à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avoit composé pour Alexandre.

Un mérite auſſi éclatant que celui d'Ariſtote, ne manqua pas d'exciter contre lui l'envie, qui rarement épargne les grands hommes. Tant que vécut Alexandre, le nom de ce Conquérant en ſuſpendit l'effet, & arréta la mauvaiſe volonté de ſes ennemis. Mais à peine fut-il mort, qu'ils s'élevérent contre lui de concert, & jurérent ſa perte. Eurymédon, prêtre de Cérès, leur préta ſon miniſtére, & ſervit leur haine avec un zéle d'autant plus à craindre, qu'il étoit couvert du prétexte de la religion. Il cita Ariſtote devant les Juges, & l'accuſa d'impiété, prétendant qu'il enſeignoit des dogmes contraires au culte des dieux reçu à Athénes. Il apportoit en preuve l'hymne composée en l'honneur d'Hermias, & l'inſcription gravée ſur la ſtatue du même Hermias au temple de

Delphes. On a encore cette inscription dans Athénée & dans Diogéne Laërce. Elle consiste en quatre vers, qui n'ont nul raport aux choses sacrées, mais seulement à la perfidie du Roi de Perse envers ce malheureux ami d'Aristote : & l'hymne n'est pas plus criminelle. Peutêtre Aristote avoit-il offensé personnellement par quelque trait de raillerie le prêtre de Cérès Eurymédon, crime plus impardonnable que s'il n'eût attaqué que les dieux. Quoi qu'il en soit, ne croiant pas qu'il fût sûr pour lui d'attendre le succès du jugement, il sortit d'Athénes, après y avoir enseigné pendant treize ans. Il se retira à Chalcis dans l'île d'Eubée, & plaida sa cause de loin par écrit. Athénée raporte quelques paroles de cette apologie, mais il ne garantit pas qu'elle soit effectivement d'Aristote. Quelqu'un lui demandant la cause de sa retraite, il répondit que *c'étoit pour empécher les Athéniens de commettre une seconde injustice contre la Philosophie* : il faisoit allusion à la mort de Socrate.

Athen. lib. 15. pag. 696. & 697.

Ælian. lib. 3. cap. 36.

On a prétendu qu'il étoit mort de chagrin, pour n'avoir pu comprendre le flux & reflux de l'Euripe, & que même il s'étoit précipité dans cette mer, en disant, *Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis le comprendre.* Il y avoit bien d'autres choses dans la nature qui passoient son intelligence, & il avoit trop bon esprit

pour s'en chagriner. D'autres assurent, avec plus de vraisemblance, qu'il mourut d'une colique, en la 63e année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre. Il fut extrêmement honoré dans Stagire sa patrie. Elle avoit été ruinée par Philippe Roi de Macédoine : mais Alexandre la fit rebâtir à la priére d'Aristote. Les habitans, pour reconnoitre ce bienfait, consacrérent un jour de fête à l'honneur de ce Philosophe ; & lorsqu'il fut mort à Chalcis dans l'île d'Eubée, ils transportérent ses os chez eux, dressérent un autel sur son monument, donnérent à ce lieu le nom d'Aristote, & y tinrent dans la suite leurs assemblées. Il laissa un fils nommé Nicomaque, & une fille qui fut mariée à un petit fils de Démarate Roi de Sparte. *Laërt.* AN. M. 3683. *Ammon. in vit. Aristot.*

J'ai exposé ailleurs quel fut le sort de ses Ouvrages, pendant combien d'années ils demeurérent ensevelis dans les ténébres & inconnus, & comment enfin ils virent le jour, & devinrent publics. *Tome X.*

Quintilien dit qu'il ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Aristote, ou de sa vaste & profonde érudition, ou de la prodigieuse multitude d'écrits qu'il a laissés, ou de l'agrément de son stile, ou de la pénétration de son esprit, ou de la variété infini de ses Ouvrages. On croiroit, dit-il dans un autre endroit, qu'il a dû emploier plusieurs siécles à l'étude, pour *Lib. 10. c. 1.* *Lib. 11. cap. ult.*

comprendre dans l'étendue de ſon ſavoir tout ce qui regarde, non ſeulement les Philoſophes & les Orateurs, mais même les animaux & les plantes, dont il a recherché la nature & les propriétés avec un ſoin infini. Alexandre, pour ſeconder le zêle de ſon maître dans ce ſavant travail, & pour ſatisfaire ſa propre curioſité, donna ordre que dans toute l'étendue de la Gréce & de l'Aſie on fit d'exactes recherches ſur tout ce qui regardoit les oiſeaux, les poiſſons & les animaux de toute eſpéce: dépenſe qui monta à plus de huit cens talens, c'eſt-à-dire à plus de huit cens mille écus. Ariſtote compoſa ſur cette matiére cinquante volumes, dont il n'en reſte que dix.

Plin. lib. 8. cap. 16.

Athen. lib. 9. p. 398.

On a penſé bien diverſement, dans l'Univerſité de Paris, des écrits d'Ariſtote ſelon la différence des tems. Dans le Concile de Sens tenu à Paris en 1209 on ordonna de bruler tous ſes livres, avec défenſe de les lire, de les écrire, ou de les garder. On apporta enſuite quelque modération & quelque tempérament à la rigueur de cette défenſe. Enfin, par un Décret de deux Cardinaux que le Pape Urbain V envoia à Paris l'an 1366 pour réformer l'Univerſité, tous les Livres d'Ariſtote y furent permis: Décret qui fut renouvellé & confirmé en 1452 par le Cardinal d'Etouteville. Depuis ce tems-là, la

doctrine d'Ariſtote a toujours prévalu dans l'Univerſité de Paris, juſqu'à ce que les heureuſes découvertes du dernier ſiécle aient ouvert les yeux aux Savans, & leur aient fait embraſſer un Syſtême de Philoſophie bien différent des anciennes opinions de l'Ecole. Mais comme autrefois on a admiré Ariſtote au-delà des juſtes bornes, auſſi peutêtre le mépriſe-t-on aujourd'hui plus qu'il ne le mérite.

Succeſſeurs d'Ariſtote.

THÉOPHRASTE étoit de l'île de Lesbos. Ariſtote, avant que de ſe retirer à Chalcis, le déſigna pour ſon ſucceſſeur. Il remplit donc la place de ſon Maître avec un tel ſuccès & une telle réputation, que le nombre de ſes auditeurs alla juſqu'à deux mille. Démétrius de Phalére fut un de ſes diſciples & de ſes intimes amis. La beauté & la délicateſſe de ſon éloquence lui fit donner le nom de Théophraſte, qui ſignifie *divin parleur*. *Laërt.*

C'eſt [a] de lui que Cicéron raconte une

a Ut ego jam non mirer illud Theophraſto accidiſſe quod dicitur, cùm percontaretur ex anicula quadam quanti aliquid venderet? & reſpondiſſet illa, atque addidiſſet: *Hoſpes, non pote minoris*: tuliſſe eum moleſtè, ſe non effugere hoſpitis ſpeciem, cùm ætatem ageret Athenis, optiméque loqueretur. *In Brut. n* 172.

Quomodo & illa Attica anus Theophraſtum, hominem alioqui diſertiſſimum, annotata unius affectatione verbi, hoſpitem dixit: nec alio ſe id deprehendiſſe interrogata reſpondit, quàm quòd nimium Atticè loqueretur. *Quintil. lib. 8. cap. 1.*

chose assez particuliére. Il disputoit avec une marchande sur le prix de quelque chose qu'il vouloit acheter. La bonne vieille lui répondit, *Non, Monsieur l'étranger, vous ne l'aurez pas à moins*. Il fut extrêmement surpris, & même fâché, qu'après avoir passé une partie de sa vie à Athénes, dont il se piquoit de parler le langage en perfection, on reconnût pourtant encore qu'il étoit étranger. Mais ce fut son attention même à la pureté du langage Attique, qui allant jusqu'à l'excès, le fit reconnoitre pour étranger, comme l'observe Quintilien. Quel goût il y avoit à Athénes jusques dans le petit peuple!

Il ne croioit pas, non plus qu'Aristote, que sans les biens & les commodités de la vie on pût jouir ici d'une vraie béatitude: en quoi, dit [a] Cicéron, il dégrada la vertu, & la dépouilla de sa plus grande gloire, la réduisant à l'impuissance de rendre par elle-même l'homme heureux. Il attribue la suprême Divinité, dans un endroit, à l'Intelligence; dans un autre, au ciel en général; & après cela, aux astres en particulier.

Lib. 1. de nat. deor. n. 35.

Il mourut à l'âge de 85 ans, épuisé de travaux & de veilles. On dit qu'en mourant il murmura fort contre la nature, de

Tusc. Quæst. lib. 3. n. 69.

a Spoliavit virtutem suo decore, imbecillemque reddidit, quòd negavit in ea sola positum esse beatè vivere. *Academ. Quæst. lib. 1. n. 33.*

ce qu'elle accordoit une longue vie aux cerfs & aux corneilles, qui n'en tirent aucune utilité; pendant qu'elle abrégeoit le cours de celle des hommes, qu'une plus longue vie mettroit en état de parvenir à une connoissance parfaite des sciences : murmure également inutile & injuste, & que la raison seule a appris à plusieurs des Anciens à condanner comme une espéce de révolte contre la volonté divine. *Quid enim est aliud gigantum more bellare cum diis, nisi naturæ repugnare?* *Cic. de Senect. n. 5.*

STRATON étoit de Lampsaque. Il s'appliqua beaucoup à la Physique, & peu à la morale, ce qui lui fit donner le nom de *Physicien*. Il commença à tenir son école la 3[e] année de la CXXIII[e] Olympiade, & il y enseigna pendant 18 ans. Il fut maître de Ptolémée Philadelphe. *Laërt.* AN.M. 3718.

LYCON, de la Troade. Il gouverna son école pendant 40 ans.

ARISTON. CRITOLAUS. Ce dernier étoit un des trois Ambassadeurs que les Athéniens envoiérent à Rome la 2[e] année de la CXL[e] Olympiade, & la 534 de Rome. AN.M. 3781.

DIODORE. Ce fut un des derniers qui se distinguérent dans la secte des Philosophes Péripatéticiens.

ARTICLE SIXIÉME.

De la ſecte des Cyniques.

ANTISTHÉNE.

Laërt. LES PHILOSOPHES Cyniques doivent leur origine & leur établiſſement à Antiſthéne, diſciple de Socrate. Cette ſecte tira ſon nom du lieu où ſon fondateur enſeignoit, appellé * *Cynoſarge*, qui étoit dans un fauxbourg d'Athénes. Si cette origine eſt la vraie, au moins ne peut-on douter que leur impudence ne leur ait bien confirmé un nom que le lieu leur avoit donné. Antiſthéne menoit une vie fort dure, & n'avoit pour tout habit qu'un méchant manteau. Il avoit une longue barbe, un bâton à la main, une beſace ſur le dos. Il comptoit pour rien la nobleſſe & les richeſſes, & faiſoit conſiſter le ſouverain bonheur de l'homme dans la ſeule vertu. Comme on lui demandoit à quoi lui avoit ſervi la Philoſophie, il répondit, *A pouvoir vivre avec moi.*

DIOGÉNE.

Laërt. DIOGÉNE fut le plus célébre de ſes diſciples. Il étoit de Sinope, ville de Paphlagonie. Il en fut chaſſé pour le crime de fauſſe monnoie. Son pere, qui étoit banquier, fut banni pour le même crime.

* *Ce mot ſignifie un chien blanc, ou promt & vite.*

Diogéne étant venu à Athénes, alla trouver Antisthéne, qui le rebuta fort & le repoussa avec son bâton, parce qu'il avoit résolu de ne plus prendre de disciples. Diogéne ne s'étonna point, & baissant la tête, » Frappez, frappez, lui dit-il ; ne » craignez point : vous ne trouverez ja- » mais de bâton assez dur pour m'éloigner » de vous tant que vous parlerez. « Antisthéne, vaincu par l'opiniâtreté de Diogéne, lui permit d'être son disciple.

Diogéne profita bien de ses leçons, & imita parfaitement sa maniére de vivre. Il n'avoit pour tout meuble qu'un bâton, une besace, & une écuelle. Encore, aiant aperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main : *Il m'apprend*, dit-il, *que je conserve encore du superflu*, & il cassa son écuelle. Il marchoit toujours les piés nuds, sans porter jamais de sandales, non pas même lorsque la terre étoit couverte de neige. Un tonneau lui servoit de logis : il le promenoit par-tout devant lui ; & il n'eut point d'autre maison. On sait ce qu'il dit à Alexandre, qui l'alla visiter à Corinthe ; & la célébre parole de ce Prince, *Je voudrois être Diogéne, si je n'étois pas Alexandre.* Juvenal, [a] en effet, trouve l'habitant du tonneau plus grand & plus

a Sensit Alexander, testa cùm vidit in illa
Magnum habitatorem, quanto felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret orbem.

heureux que le conquérant de l'Univers. L'un ne souhaitoit rien, & le monde entier ne suffisoit pas à l'autre. Sénéque[a] ne se trompe donc pas, quand il dit qu'Alexandre, le plus fier des hommes, & qui croioit que tout devoit trembler devant lui, le céda ce jour-là à Diogéne, aiant trouvé en lui un homme à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

Au reste il ne faut pas croire qu'avec son manteau plein de piéces, sa besace, & son tonneau, il en fût plus humble. Il tiroit autant de vanité de toutes ces choses, qu'Alexandre en pouvoit tirer de la conquête de toute la terre. Étant entré un jour chez Platon, qui étoit meublé assez magnifiquement, il se mit à deux piés sur un beau tapis, & dit, *Je foule aux piés le faste de Platon. Oui*, répliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste.*

Ælian. l. 3. cap. 29.

Diog. Laërt.

Il avoit un souverain mépris pour tout le genre humain. Se promenant en plein midi une lanterne allumée à la main, on lui demanda ce qu'il cherchoit : *Je cherche un homme*, répondit-il.

Il vit un jour un homme qui se faisoit chausser par un esclave. *Tu ne seras pas content*, dit-il, *jusqu'à ce qu'il te mouche. De quoi te servent tes mains ?*

a Quidni victus sit illo die, quo homo, supra mensuram humanæ superbiæ tumens, vidit aliquem cui nec dare quidquam posset, nec eripere? *Senec. de Benef. l. 5. c. 6.*

Une autre fois en passant il vit des Juges qui menoient au supplice un homme qui avoit volé une petite fiole dans le Trésor public. *Voila de grands voleurs*, disoit-il, *qui en conduisent un petit.*

Des parens, qui lui présentoient un jeune homme pour être son disciple, lui en disoient tous les biens imaginables : qu'il étoit sage, de bonnes mœurs, & qu'il savoit beaucoup. Diogéne écouta tout fort tranquillement. *Puisqu'il est si accompli*, dit-il, *il n'a aucun besoin de moi.*

On l'a accusé de parler & de penser mal de la divinité. Il disoit que le bonheur constant d'Harpalus, qui passoit généralement pour un voleur & un brigand, portoit témoignage contre les dieux. *De nat. deor. lib. 3. n. 83.*

Parmi d'excellentes maximes de morale, il en avoit aussi de très pernicieuses. Il regardoit la pudeur comme une foiblesse, & ne craignoit point de braver avec effronterie tous les sentimens de retenue & de honte naturelle. En général, le caractére des Cyniques étoit d'outrer tout en matiére de morale, & de rendre la vertu même, s'il étoit possible, haïssable par les excès & les travers auxquels ils la portoient.

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra, quàm satis est, virtutem si petat ipsam. *Horat. Ep. 6. lib. 1.*

Son Historien lui donne une éloquence fort persuasive, & en raporte des effets

Diog. Laërt. merveilleux. Onéficrite avoit envoié à Athénes un de fes fils. Ce jeune homme aiant entendu quelques leçons de Diogéne, fe fixa dans cette ville. Son frere aîné, bientôt après, en fit autant. Onéficrite lui-même, aiant eu la curiofité d'entendre ce Philofophe, devint fon difciple, tant l'éloquence de Diogéne avoit d'attraits. Cet Onéficrite étoit un hommeimportant. Il fut fort confidéré d'Alexandre, il le fuivit dans fes guerres, il y eut des emplois de diftinction, & il compofa une Hiftoire qui renfermoit les commencemens de la vie d'Alexandre. Phocion, encore plus illuftre que lui, fut Difciple de Diogéne, auffi bien que Stilpon de Mégare.

Plut. in Alex. p. 701.

Diogéne, en paffant à l'île d'Egine, fut pris par des Pirates qui l'emmenérent en Créte, & l'expoférent en vente. Il répondit au Crieur qui lui demandoit : *Que favez-vous faire ?* qu'il favoit commander aux hommes, & le preffa de dire, *Qui eft-ce qui veut acheter fon maître ?* Un Corinthien, appellé Xéniade, l'acheta, & l'aiant mené avec lui à Corinthe, le donna pour précepteur à fes fils. Il lui confia auffi toute l'intendance de fa maifon. Diogéne s'acquitta fi bien de tous ces emplois, que Xéniade ne pouvoit fe laffer de dire partout, *Un bon génie eft entré chez moi.* Les amis de Diogéne voulurent le racheter. *Vous n'êtes pas fages*, leur dit-il. *Les*

Diog. Laërt.

lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent, mais ceux-ci sont les valets des lions. Il éleva très bien les enfans de Xéniade, & s'en fit fort aimer. Il vieillit dans cette maison, & quelques-uns disent qu'il y mourut.

Il ordonna en mourant qu'on laissât son corps sur la terre sans l'inhumer.» Quoi! » lui dirent ses amis, vous demeurerez » exposé aux bêtes farouches & aux oi- » seaux? Non, répondit-il, vous mettrez » auprès de moi un bâton, afin que je les » chasse. Et comment le pourrez, dirent- » ils, puisque vous n'aurez plus de senti- » ment? Que m'importe donc, répliqua » le Cynique, d'être mangé par les bêtes, » puisque je n'en sentirai rien? *Tusc. Quæst. lib. 1. n. 104.*

On n'eut point d'égard à cette grande indifférence de Diogéne pour la sépulture. Il fut enterré magnifiquement près de la porte qui étoit vers l'Isthme. On érigea à côté de son tombeau une colonne, sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros.

Il mourut âgé de près de quatre-vingts-dix ans, selon quelques-uns le jour même de la mort d'Alexandre: mais d'autres le font survivre de quelques années à ce Prince.

CRATÈS.

CRATÈS le Cynique fut un des princi- *Diog. Laërt.*

paux disciples de Diogéne. Il étoit Thébain, d'une famille très-considérable, & qui possédoit de grands biens. Il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cens talens, qu'il mit entre les mains d'un banquier, & le pria de les rendre à ses enfans en cas qu'ils se trouvassent avoir peu d'esprit: mais s'ils avoient assez d'élévation pour être Philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoiens de Thébes, parce que les Philosophes n'avoient besoin de rien. Toujours de l'excès & du travers jusques dans les actions louables par elles-mêmes.

Deux cens mille écus.

Hypparchia, sœur de Métrocle l'Orateur, charmée des maniéres libres de Cratès, voulut absolument l'épouser malgré l'opposition de tous ses parens. Cratès, à qui ils s'étoient adressés, fit de son côté tout ce qu'il put pour la détourner de ce mariage. S'étant dépouillé devant elle pour lui faire voir sa bosse & son corps tout de travers, & aiant jetté par terre son manteau, sa besace, & son bâton: *Voila toutes mes richesses*, dit-il, *& ma femme n'en doit prétendre d'autres pour elle-même.* Elle persista dans son dessein, épousa ce bossu, s'habilla en Cynique, & devint encore plus effrontée que son mari.

L'effronterie étoit le caractére dominant de ces Philosophes. Ils reprochoient aux autres leurs défauts sans garder aucun ménagement,

nagement, ajoutant même à leurs reproches un air de mépris & d'insulte. C'est ce qui, selon quelques-uns, leur fit donner le nom de Cyniques, parce qu'ils étoient mordans, & qu'ils aboioient après tout le monde comme des chiens; & aussi parce qu'ils n'avoient honte de rien, & qu'ils tenoient qu'il étoit permis de tout faire en public sans pudeur & sans retenue.

Cratès fleurissoit à Thébes vers la CXIII[e] Olympiade, & effaçoit tous les autres Cyniques de ce tems. C'est lui qui a été le maître de Zénon, chef de la secte des Stoïciens si renommée. An.M. 3676.

ARTICLE SEPTIÉME.

Des Stoïciens.

ZÉNON.

Zénon étoit de la ville de Citrie dans l'île de Cypre. Comme il revenoit d'acheter de la pourpre de Phénicie, car il s'étoit d'abord appliqué au commerce, il fit naufrage au port de Pyrée. Cette perte le rendit fort triste. Il se retira à Athénes, entra chez un Libraire, se mit à lire un livre de Xénophon, dont la lecture lui causa un plaisir infini, & lui fit oublier son chagrin. Il demanda au Libraire où demeuroient ces sortes de gens dont parloit Xénophon. Cratès le Cynique passa par hazard dans ce moment. Le Libraire le montra du bout *Diog. Laërt.*

du doigt à Zénon, & l'exhorta à le suivre.

AN. M. 3672. Il commença en effet dès ce jour-là à être son disciple : il étoit pour lors âgé de trente ans. Il sentit bientôt tout le prix & toute l'utilité de la Philosophie. Il se félicitoit lui-même sur le malheur qui lui étoit arrivé, & disoit souvent que jamais navigation n'avoit été aussi heureuse pour lui, que celle où il avoit fait naufrage. La morale des Cyniques lui plut fort, mais il ne put goûter leur impudence & leur effronterie.

Après avoir étudié dix ans sous Cratès, & passé dix autres années chez Stilpon de Mégare, Xénocrate, & Polémon, il établit à Athénes une nouvelle secte. Sa ré-
AN. M. 3692. putation ne tarda guéres à se répandre dans toute la Gréce. Il devint en peu de tems le plus distingué des Philosophes du pays. Comme il enseignoit ordinairement dans une galerie, ses sectateurs furent appellés *Stoïciens*, du mot grec στοὰ, qui signifie galerie, portique.

Aiant rencontré un jeune homme, qui, plein d'estime pour lui-même, & se croiant fort habile, prenoit toujours la parole dans les assemblées : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que la nature nous a donné deux oreilles & une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.*

Laërt. Zénon vécut jusqu'à l'âge de 98 ans, sans avoir jamais eu aucune incommodi-

té. Il y avoit quarante-huit ans qu'il enſeignoit ſans interruption, & ſoixante-huit qu'il avoit commencé de s'appliquer à la Philoſophie ſous Cratès le Cynique. Euſébe met ſa mort à la CXXIX^e Olympiade. Il fut fort regretté. Quand Antigone, Roi de Macédoine, en apprit la nouvelle, il en fut ſenſiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique, & par un Décret public, où ils faiſoient ſon éloge comme d'un Philoſophe qui avoit perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens qui étoient ſous ſa diſcipline, & qui avoit toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enſeignoit; ils lui décernérent une couronne d'or, & lui firent rendre des honneurs extraordinaires: » Afin, dit le Décret, que tout le monde » ſache que les Athéniens ont ſoin d'ho- » norer les gens d'un mérite diſtingué & » pendant leur vie, & après leur mort. Rien ne fait plus d'honneur à une nation que des ſentimens ſi nobles & ſi généreux, qui partent d'un grand fonds d'eſtime pour la ſcience & pour la vertu. AN. M. 3740.

J'ai déja remarqué ailleurs qu'une nation voiſine, je parle de l'Angleterre, ſe diſtingue par cette eſtime qu'elle fait des grands hommes en ce genre, & par la reconnoiſſance qu'elle marque à ceux qui ont relevé la gloire de leur patrie.

CLÉANTHE.

Laërt. CLÉANTHE étoit d'Assos dans la Troade. Il n'avoit que quatre dragmes, c'est-à dire quarante sols, quand il entra à Athénes. Il se rendit fort recommandable par la patience courageuse avec laquelle il soutenoit les plus durs & les plus pénibles travaux. Il passoit la nuit presque entiére à puiser de l'eau pour un jardinier, afin d'avoir de quoi vivre, & de pouvoir s'appliquer à l'étude de la Philosophie pendant le jour. Cité devant les Juges de l'Aréopage, pour rendre compte, selon que l'ordonnoit une Loi de Solon, de quoi il vivoit, il produisit en témoignage le Jardinier, & sans doute ses propres mains endurcies par le travail & pleines de callosités. Les Juges, ravis en admiration, ordonnérent qu'on lui fournît du Trésor public dix mines, c'est-à-dire six cens livres. Zénon lui défendit de les accepter: tant la pauvreté étoit en honneur parmi ces Philosophes! Il remplit la chaire du Portique avec beaucoup de réputation.

Il avoit naturellement l'esprit pesant & tardif; mais il surmonta ce défaut par une application opiniâtre au travail. L'éloquence n'étoit pas son talent. Il [a] s'avisa

[a] Scripsit artem Rhetoricam Cleanthes, Chrysippus etiam, sed sic, ut, si quis obtumescere concupierit, nihil aliud legere debeat. *De Finibus*, *lib.* 4. *n.* 7.

pourtant de composer une Rhétorique ; aussi bien que Chrysippe, dont il sera bientôt parlé : mais l'un & l'autre avec si peu de succès, que, si l'on en croit Cicéron bon juge certainement en cette matiére, ces ouvrages n'étoient propres qu'à rendre un homme muet.

CHRYSIPPE.

CHRYSIPPE étoit de Soli, ville de Cilicie. Il avoit l'esprit fort subtil & propre aux disputes de la dialectique où il s'étoit fort exercé, & sur laquelle il avoit fait plusieurs traités. Diogéne Laërce les fait monter à plus de trois cens. On prétend que ce qui l'engagea à écrire beaucoup, fut l'envie qu'il portoit à Epicure, qui avoit fait plus de Livres qu'aucun autre Philosophe : mais il n'égala jamais ce concurrent. Ses ouvrages étoient peu travaillés, & par une suite nécessaire peu corrects, pleins de répétitions ennuieuses, & souvent même de contradictions. C'étoit le défaut ordinaire des Stoïciens, de méler beaucoup de subtilité & de sécheresse dans leurs disputes, soit de vive voix, soit par écrit. Ils évitoient ce semble avec autant de soin tout agrément dans le stile ; comme tout relâchement dans les mœurs. Cicéron [a] ne les blâmoit pas beaucoup de *Laërt.*

[a] Videmus iisdem de rebus jejunè quosdam & exiliter, ut eum, quem acutissimum ferunt, Chrysip-

manquer d'un talent entiérement étranger à leur profession, & qui n'y étoit pas absolument nécessaire. *Si* [a] *un Philosophe*, dit-il, *a de l'éloquence, je lui en sai bon gré : s'il n'en a point, je ne lui en fais pas un crime.* Il [b] se contentoit qu'ils fussent clairs & intelligibles ; & c'est par où il estimoit Epicure.

Quintilien cite souvent avec éloge un ouvrage que Chrysippe avoit fait sur l'éducation des enfans.

Academ. lib. 4. n. 7. Il s'associa pendant quelque tems aux Académiciens, soutenant à leur maniére sur un même sujet le pour & le contre. Les Stoïciens se plaignirent de ce que Chrysippe avoit ramassé tant & de si forts argumens pour le systême des Académiciens, qu'il ne put ensuite les réfuter, ce qui avoit fourni des armes à Carnéade, leur antagoniste.

Sa doctrine, sur plusieurs points, ne faisoit pas d'honneur à sa Secte, & n'étoit capable que de la décrier. Il croioit les dieux périssables, & soutenoit qu'ils périroient en effet dans l'incendie du monde. Il permettoit les incestes les plus crians

Plut. contra Stoïc. p. 1074. 1075. Laërt.

pum, disputavisse, neque ob eam rem Philosophiæ non satisfecisse, quòd non habuerunt hanc dicendi ex arte alienam facultatem. *De Orat. lib. 1. n. 49.*

a A Philosopho, si afferat eloquentiam, non aspernor : si non habeat, non admodum flagitem. *De Finib. lib. 1. n. 15.*

b Oratio me istius Philosophi non offendit. Nam & complectitur verbis quod vult, & dicit planè quod intelligam. *Ibid.*

& les plus abominables : & admettoit la communauté des femmes parmi les Sages. Il avoit composé plusieurs écrits remplis d'obscénités qui faisoient horreur. Voila ce qu'étoit le Philosophe [a] qui passoit pour le plus ferme appui du Portique, c'est-à-dire de la secte la plus sévére du paganisme.

Il doit paroitre étonnant après cela que [b] Sénéque fasse de ce Philosophe, en le joignant à Zénon, un éloge si magnifique, jusqu'à dire de l'un & de l'autre, qu'ils ont fait de plus grandes choses par les travaux de leur cabinet, que s'ils avoient commandé des armées, rempli les premiéres places d'un Etat, établi de sages Loix ; & qu'il les considére comme des Législateurs, non d'une seule ville, mais du genre humain entier.

Chrysippe mourut dans l'Olympiade CXLIII[e]. On lui dressa un tombeau parmi ceux des plus illustres Athéniens. Sa statue se voioit dans le Céramique. An.M. 3793.

DIOGÉNE LE BABYLONIEN.

Diogéne le Babylonien étoit ainsi appellé, parce que Séleucie sa patrie étoit voisine de Babylone. Il étoit un des trois

a Fulcire putatur porticum Stoicorum. *Academ.* 4. *n.* 75.

b Nos certè sumus, qui dicimus, & Zenonem & Chrysippum majora egisse, quàm si duxissent exercitus, gessissent honores, leges tulissent, quas, non uni civitati, sed toti humano generi tulerunt. *Senec. de Ot. sap. cap.* 32.

Philosophes qu'Athénes députa vers les Romains.

Il fit paroitre une grande modération & une grande tranquillité d'ame dans une conjoncture, capable d'émouvoir l'homme le plus doux & le plus patient. Il [a] faisoit une dissertation sur la colére. Un jeune homme, pétulent & effronté à l'excès, lui cracha au visage, apparemment pour voir s'il mettroit en pratique les leçons qu'il donnoit aux autres. Le Philosophe, sans paroitre ému, & sans hausser le ton, dit froidement : *je ne me fâche point : mais je doute néanmoins si je devrois me fâcher.* Ce doute convenoit-il à un Stoïcien?

ANTIPATER.

ANTIPATER étoit de Sidon. Il est souvent parlé de lui dans le IVe Livre des Questions Académiques comme de l'un des Stoïciens les plus habiles & les plus estimés. Il avoit été disciple de Diogéne le Babylonien, & Posidonius fut le sien.

PANÉTIUS.

Strab. l. 14. p. 651. PANÉTIUS a été, sans contredit, un des plus célébres Philosophes de la Secte Stoïcienne. Il étoit Rhodien, & ses ancêtres avoient commandé les armées de la

a Ei de ira cùm maximè differenti adolescens protervus inspuit. Tulit hoc ille leniter ac sapienter. Non quidem, inquit, irascor : sed dubito tamen an irasci oporteat. *Senec. de Ira, lib. 3. cap. 38.*

République. On peut placer sa naissance vers le milieu de la CXLVIII^e Olympiade. *An. M. 3814.*

Il répondit parfaitement aux soins particuliers qu'on avoit pris de son éducation, & se livra tout entier à l'étude de la Philosophie. L'inclination, peutêtre les préjugés, le déterminérent en faveur de la Secte des Stoïciens, alors très accréditée. Antipater de Tarse fut son Maître. Il l'écouta en homme qui connoissoit les droits de la raison : & malgré la déférence aveugle avec laquelle les Stoïciens recevoient les décisions des fondateurs du Portique, Panétius abandonna sans scrupule celles qui ne lui parurent pas suffisamment établies. *De Divin. lib. 1. n. 6.*

Pour satisfaire son desir d'apprendre, qui étoit sa passion dominante, il quitta Rhodes, peu touché des avantages auxquels sembloit le destiner la grandeur de sa naissance. Les personnes les plus distinguées en tout genre de Litérature se rassembloient ordinairement à Athénes, & les Stoïciens y avoient une Ecole fameuse. Panétius la fréquenta avec assiduité, & en soutint dans la suite la réputation avec éclat. Les Athéniens, résolus de se l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoisie : il les en remercia. » Un homme modeste, leur dit-il au raport de Proclus, doit se contenter d'une seule patrie. « En quoi il imitoit Zénon, qui, dans la crainte de blesser ses citoiens, ne voulut point accepter la même grace. *Procl. in Hesiod. p. 151.* *Plut. de Stoïc. repug. p. 1034.*

Le nom de Panétius ne tarda guéres à passer les mers. Les sciences, depuis quelque tems, avoient fait à Rome des progrès considérables. Les Grands les cultivoient à l'envi, & ceux que leur naissance ou leur capacité avoient mis à la tête des affaires, se faisoient un honneur de les protéger efficacement. Voila les circonstances dans lesquelles Panétius vint à Rome. Il y étoit ardemment souhaité. La jeune Noblesse courut à ses leçons, & il compta parmi ses disciples les Lélius & les Scipions. Une amitié tendre les unit depuis; & Panétius, comme le témoignent plusieurs Ecrivains, accompagna Scipion dans ses diverses expéditions. En revanche, cet illustre Romain lui donna dans une occasion éclatante, des marques de la confiance la plus flateuse. Panétius [a] fut le seul sur lequel il jetta les yeux, lorsque le Sénat le nomma Ambassadeur auprès des peuples & des Rois de l'Orient alliés de la République. Les liaisons de Panétius avec Scipion ne furent pas inutiles aux Rhodiens, qui emploiérent souvent avec succès le crédit de leur compatriote.

Plut. in Moral. p. 814.

On ne sait point précisément l'année de sa mort. Cicéron nous apprend que Panétius a vécu trente ans après avoir pu-

[a] P. Africani historiæ loquuntur, in legatione illa nobili quam obiit, Panætium unum omnino comitem fuisse. *Acad. Quæst. lib. 4. n. 5.*

blié le Traité des devoirs de l'homme, que Cicéron a fondu dans le sien: mais on ne sait pas en quel tems ce Traité a paru. On peut juger qu'il le publia à la fleur de son âge. Le cas & l'usage que Cicéron en a fait, en traitant la même matiére, sont de bons garands de l'excellence de cet Ouvrage, dont la perte doit être regrettée. Il en avoit composé beaucoup d'autres, dont on peut voir le dénombrement dans le Mémoire de M. l'Abbé Sevin, sur la vie & sur les ouvrages de Panétius, que je n'ai fait qu'extraire dans ce que j'en ai raporté ici.

Tome X. des Mém de l'Acad. des Belles-Lettres.

Il faut avouer, à la louange des Stoïciens, que moins occupés que les autres Philosophes de spéculations frivoles & souvent dangereuses, ils consacroient leurs veilles à l'éclaircissement de ces grands principes de la Morale, qui sont le plus ferme appui de la société: a mais la séche-resse & la dureté, qui régnoient dans leurs écrits aussi bien que dans leurs mœurs, rebutoient la plupart des Lecteurs, & diminuoient beaucoup l'utilité qu'on en auroit pu tirer. L'exemple des fondateurs du Portique, Cléanthe & Chrysippe, ne sé-

a Stoïci horridiores evadunt, asperiores, duriores & oratione & moribus, Quam illorum tristitiam atque asperitatem fugiens Panætius, nec acerbitatem sententiarum, nec disserendi spinas probavit: fuitque in altero genere mitior, in altero illustrior. *De Finib. lib.* 4. *n.* 78. 79.

duisit point Panétius. Attentif aux intérêts du public, & persuadé que l'utile ne passe d'ordinaire qu'à la faveur de l'agréable ; à la solidité du raisonnement il joignit la beauté & l'élégance du stile ; & répandit dans ses Ouvrages les graces & les ornemens dont ils étoient susceptibles.

POSIDONIUS.

POSIDONIUS étoit d'Apamée en Syrie, mais il passa la plus grande partie de sa vie à Rhodes, où il enseigna la Philosophie avec grande réputation, & fut emploié au gouvernement avec un pareil succès.

Pompée, au retour de son expédition contre Mithridate, passa par Rhodes pour le voir. Il le trouva malade. Nous verrons dans la suite comment se passa cette visite.

EPICTÉTE.

JE FEROIS injure à la Secte des Stoïciens, si, dans le dénombrement de ceux qui s'y sont attachés, j'omettois Epictéte, celui peutêtre de tous ces philosophes qui lui a fait le plus d'honneur, par la sublimité de ses sentimens, & par la régularité de sa conduite.

Epictéte étoit né à Hiérapolis, ville de Phrygie, vis-à-vis de Laodicée. La bassesse de son origine nous a dérobé la connoissance de ses parens. Il fut esclave d'un Epaphrodite, nommé par Suidas *un des Gar-*

des de Néron ; & c'eſt d'où lui fut donné le nom d'Epictéte, qui ſignifie *ſerviteur acheté, eſclave.* On ne ſait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné à Epaphrodite : on ſait ſeulement qu'il fut ſon eſclave. Epictéte fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la philoſophie des Stoïciens, qui étoit alors la Secte la plus parfaite & la plus ſévére.

Ἐπίκτητος.

Il vécut à Rome juſqu'à l'Edit de Domitien, qui en chaſſa tous les Philoſophes. Si [a] l'on en croit Quintilien, pluſieurs d'entr'eux cachoient de grands vices ſous un ſi beau nom ; & ils s'étoient fait la réputation de Philoſophes, non par leur vertu & leur ſcience, mais par un viſage triſte & ſévére, & par une ſingularité d'habit & de maniéres, qui ſervoit de maſque à des mœurs très corrompues. Peutêtre Quintilien charge-t-il un peu ce portrait, pour faire plaiſir à l'Empereur : ce qui eſt certain, c'eſt qu'on ne peut en aucune ſorte l'appliquer à Epictéte.

AN. J. C. 94.

Au ſortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville conſidérable d'Epire, où il paſſa pluſieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort ho-

a Noſtris temporibus ſub hoc nomine maxima in pleriſque vitia latuerunt. Non enim virtute ac ſtudiis, ut haberentur philoſophi, laborabant ; ſed vultum, & triſtitiam, & diſſentientem à ceteris habitum peſſimis moribus prætendebant. *Quintil. lib. 1. in Proœm.*

noré & fort respecté. Il revint ensuite à Rome, sous le régne d'Adrien, de qui il fut fort considéré. On ne marque ni le tems, ni le lieu, ni aucune circonstance de sa mort: il mourut dans une assez grande vieillesse.

Il réduisoit toute sa philosophie à souffrir les maux patiemment, & à se modérer dans les plaisirs, ce qu'il exprimoit par ces deux mots Grecs, ἀνέχου καὶ ἀπέχου: *sustine & abstine.*

Orig. in Cels. lib. 7.

Celse, qui a écrit contre les Chrétiens, dit que son Maitre lui serrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit sans s'émouvoir, & comme en riant: *Mais vous m'allez casser la jambe.* Et comme cela fut arrivé, il lui dit du même ton: *Ne vous l'avois-je pas bien dit que vous me la casseriez?*

Lucian. advers. indoct. p. 548.

** Trois mille dragmes, c'est-à-dire quinze cens livres.*

Lucien se mocque d'un homme qui avoit acheté très * cher la lampe d'Epictéte, quoiqu'elle ne fût que de terre; comme s'il se fût imaginé qu'en s'en servant, il deviendroit aussi habile que cet admirable & vénérable vieillard.

Epictéte avoit composé plusieurs Ecrits, dont il ne nous reste que son *Enchiridion* ou *Manuel.* Mais Arrien, son disciple, a fait un grand Ouvrage, qu'il prétend n'être composé que des choses qu'il lui avoit oui dire, & qu'il avoit recueillies, autant qu'il avoit pu, dans les mêmes termes.

Des huit Livres qui formoient cet Ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conservé quelques sentences de ce Philosophe, qui étoient échapées à la diligence de son disciple. J'en citerai deux ou trois.

» Il ne dépend pas de toi d'être riche, » mais il dépend de toi d'être heureux. Les » richesses même ne sont pas toujours un » bien, & certainement elles sont toujours » de peu de durée ; mais le bonheur qui » vient de la sagesse, dure toujours.

» Quand tu vois une vipére ou un ser- » pent dans une boéte d'or, l'en estimes- » tu davantage ? & n'as-tu pas toujours » pour elle la même horreur à cause de sa » nature mal-faisante & venimeuse ? Fais de » même à l'égard du méchant, quand tu le » vois environné d'éclat & de richesses.

» Le soleil n'attend point qu'on le prie » pour faire part de sa lumiére & de sa » chaleur. A son exemple, fais tout le » bien qui dépend de toi, sans attendre » qu'on te le demande.

Voici la priére qu'Epictére souhaitoit de faire en mourant : elle est tirée d'Arrien. » Seigneur, ai-je violé vos comman- » demens ? Ai-je abusé des présens que » vous m'avez faits ? Ne vous ai-je pas sou- » mis mes sens, mes vœux, mes opinions ? » Me suis-je jamais plaint de vous ? Ai-je » accusé votre Providence ? J'ai été mala-

» de, parce que vous l'avez voulu, & je
» l'ai voulu de même. J'ai été pauvre, par-
» ce que vous l'avez voulu ; & j'ai été con-
» tent de ma pauvreté. J'ai été dans la baſ-
» ſeſſe, parce que vous l'avez voulu ; & je
» n'ai jamais deſiré d'en ſortir. M'avez-vous
» jamais vû triſte de mon état ? M'avez-
» vous ſurpris dans l'abbattement & dans
» le murmure ? Je ſuis encore tout prêt à
» ſubir tout ce qu'il vous plaira ordonner
» de moi. Le moindre ſignal de votre part
» eſt pour moi un ordre inviolable. Vous
» voulez que je ſorte de ce ſpectacle ma-
» gnifique : j'en ſors, & je vous rends mille
» très humbles graces de ce que vous avez
» daigné m'y admettre pour me faire voir
» tous vos ouvrages, & pour étaler à
» mes yeux l'ordre admirable avec lequel
» vous gouvernez cet Univers «. Quoi-
qu'il ſoit aiſé de remarquer ici des traits
empruntés du Chriſtianiſme qui alors
commençoit à jetter une grande lumiére,
on ſent néanmoins un homme bien con-
tent de lui-même, & qui, par ſes fréquen-
tes interrogations, ſemble défier la Divi-
nité même, de trouver en lui aucun dé-
faut. Sentiment & priére véritablement
dignes d'un Stoïcien, tout fier de ſa pré-
tendue vertu ! Saint Paul, ſi rempli de
bonnes œuvres, ne parloit pas ainſi. *Je*
1. Cor. c. 4. v. 3. & 4. *n'oſe pas me juger moi-même*, diſoit-il.
Car, encore que ma conſcience ne me re-

proche rien, je ne suis pas justifié pour cela: mais celui qui me juge, c'est le Seigneur. Au reste cette priére, toute imparfaite qu'elle est, sera la condannation de beaucoup de Chrétiens. Car elle nous montre qu'une parfaite obéissance, un entier dévouement, une pleine résignation à toutes les volontés de Dieu, étoient regardées par le Paganisme même comme des devoirs indispensables de la créature à l'égard de celui de qui elle tient l'être. Ce Philosophe a connu le terme des devoirs & des vertus: il a eu le malheur d'en ignorer le principe.

Epictéte étoit à Rome dans le tems que S. Paul y faisoit tant de conversions, & que le Christianisme naissant brilloit avec tant d'éclat par la constance inouie des fidéles. Mais, loin de profiter d'une si vive lumiére, il blasphémoit contre la foi des premiers Chrétiens, & contre le courage héroïque des Martyrs. Dans le IVe chapitre du VIIIe Livre d'Arrien, Epictéte, après avoir montré qu'un homme qui sent sa liberté, & qui est persuadé que rien ne lui peut nuire parce qu'il a Dieu pour Libérateur, ne craint ni les satellites ni les épées des Tyrans, ajoute: LA FOLIE ET LA COUTUME *ont pu porter quelques-uns à les mépriser, comme elles y portent les Galiléens; & la raison & la démonstration ne pourront le faire?* Il n'y avoit rien de

C'est ainsi que les Chrétiens étoient appellés.

plus opposé à la doctrine Evangélique, que l'orgueil Stoïcien.

CHAPITRE TROISIÉME.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES DE LA SECTE ITALIQUE.

J'AI DÉJA DIT que la Secte Italique fut ainsi appellée, parce que c'est dans cette partie de l'Italie, appellée la grande Gréce, qu'elle a été établie par Pythagore.

Je partagerai ce Chapitre en deux Articles. Dans le premier j'exposerai la vie de Pythagore, & celle d'Empédocle le plus célébre de ses disciples. Dans le second, je raporterai le partage de la Secte Italique en quatre autres Sectes.

ARTICLE PREMIER.

PYTHAGORE.

LA PLUS commune opinion est que Pythagore étoit de Samos, & fils de Mnésarque Sculpteur. Il fut d'abord disciple de Phérécide, que l'on met au nombre des sept Sages. Après la mort de son Maître, comme il avoit un desir extraordinaire de s'instruire, & de connoitre les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie & tout ce qu'il avoit, pour voiager.

Diog. Laërt.

Il demeura un tems assez considérable en Egypte, pour y converser avec les Prêtres, & pour apprendre d'eux ce qu'il y avoit de plus caché dans les mystéres de leur religion & de leur sagesse. Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis Roi d'Egypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Caldéens, pour connoitre la Science des Mages. On prétend qu'il a pu voir à Babylone Ezéchiel & Daniel, & profiter de leurs lumiéres. Après avoir voiagé dans divers endroits de l'Orient, il alla en Créte, où il fit une liaison très étroite avec le sage Epiménide. Enfin, après s'être ainsi enrichi de différentes connoissances dans les divers pays qu'il parcourut, il revint à Samos, chargé de précieuses dépouilles qui avoient été le but, & qui étoient le fruit de ses voiages.

AN. M. 3440. AV. J. C. 564.

Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie opprimée par la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa dans cette partie de l'Italie qui a été appellée la grande Gréce, & s'établit à Crotone, dans la maison de Milon le fameux Athléte, où il enseigna la Philosophie. C'est de là que la Secte, dont il a été l'auteur, s'est appellée Italique.

Avant lui, comme je l'ai déja observé, ceux qui excelloient dans la connoissance de la nature, & qui se rendoient recom-

Tusc. Quæst. lib. 5. n. 9.

mandables par une vie réglée & vertueuse, étoient appellés Sages; σοφοί. Ce titre lui paroissant trop fastueux, il en prit un autre, qui faisoit voir qu'il ne s'attribuoit pas la possession de la sagesse, mais seulement le desir de la posséder. Il s'appella donc *Philosophe*, c'est-à-dire Amateur de la sagesse.

La réputation de Pythagore se répandit bientôt dans toute l'Italie, & lui attira un grand nombre de disciples. Quelques-uns ont mis de ce nombre Numa, qui fut élu Roi de Rome: mais ils se trompent. Pythagore fleurissoit au tems de Tarquin, dernier Roi des Romains, c'est-à-dire l'an de Rome 220, ou, selon Tite-Live, sous Servius Tullius. L'erreur * de ceux qui l'ont fait contemporain du Roi Numa, est glorieuse à l'un & à l'autre. Car on ne tomba dans cette pensée que parce qu'on crut que Numa n'auroit pu faire paroitre tant d'habileté & de sagesse dans le gouvernement, s'il n'avoit été disciple de Pythagore. Ce qui est certain, c'est que dans la suite sa réputation étoit fort grande à Rome. Il faloit que l'on y eût conçu une grande idée de ce Philosophe, puisqu'un Oracle, pendant la guerre contre les Samnites, aiant ordonné aux Romains d'ériger deux statues, l'une au plus brave &

Tusc. Quæst. lib. 1. n. 38.
AN.M. 3472.
Tusc. Quæst. lib. 4. n. 3.
Plut. in Num. p. 65.
Plin. l. 34. cap. 6.

* *Ovide a suivi cette fausse tradition au XV e. Livre des Métamorphoses.*

l'autre au plus sage des Grecs, ils les firent dresser en l'honneur d'Alcibiade & de Pythagore. Pline trouve ce double choix fort étonnant.

Il faisoit subir à ses écoliers un rude noviciat de silence, qui duroit pour le moins deux ans: [a] & il le faisoit durer jusqu'à cinq années pour ceux en qui il reçonnoissoit une plus grande demangeaison de parler.

Ses disciples étoient partagés en deux classes. Les uns étoient simples auditeurs, écoutant & recevant ce qu'on leur enseignoit, sans en demander les raisons, dont on supposoit que leurs esprits n'étoient pas encore capables. Les autres, comme plus formés & plus intelligens, étoient admis à proposer leurs difficultés, à pénétrer plus avant dans les principes de la Philosophie, & à apprendre les raisons de tout ce qui leur étoit enseigné.

Clem. Alex. strom. l. 5.

Ἀκουσματικοί.

Μαθηματικοί

Pythagore regardoit la Géométrie, & l'Arithmétique, comme absolument nécessaires pour ouvrir l'esprit des jeunes gens, & pour les disposer à l'étude des grandes vérités. Il faisoit aussi grand cas & grand usage de la Musique, à laquelle il raportoit tout [b], prétendant que le

a Loquaciores enimvero ferme in quinquennium, velut in exilium vocis, mittebantur, *Apul. in Florid.*

b Pythagoras, atque eum secuti, acceptam sine dubio antiquitus opinionem vulgaverunt, mundum ipsum ea ratione esse compositum, quam postea sit lyra imita-

monde avoit été formé par une ſorte d'harmonie que la lyre a depuis imité ; & il donnoit des ſons particuliers au mouvement des Sphéres céleſtes qui roulent ſur nos têtes. On [a] dit que les Pythagoriciens avoient coutume en ſe levant, d'éveiller leur eſprit au ſon de la lyre, pour ſe rendre plus propres à agir : & qu'avant de ſe coucher, ils reprenoient leur lyre, dont ils tiroient ſans doute des ſons plus doux, pour ſe diſpoſer au ſommeil, en calmant ce qui pouvoit leur reſter des penſées tumultueuſes de la journée.

Pythagore avoit une grande autorité ſur l'eſprit de ſes diſciples. Il ſuffiſoit qu'il eût avancé quelque choſe; ſans autre preuve, ils en étoient pleinement convaincus : d'où vient parmi eux cette célébre parole, *le Maître l'a dit*: Αὐτὸς ἔφα. Une réprimande qu'il fit un jour à un de ſes écoliers en préſence de tous les autres, fut ſi ſenſible au jeune homme, qu'il ne put y ſurvivre, & ſe donna la mort. Depuis ce tems, Pythagore, inſtruit & infiniment affligé par un ſi triſte exemple, ne cenſura plus perſonne qu'en particulier.

Plut. de adul. & amic. diſcr. p. 70.

ra. Nec illa modò contenti diſſimilium concordia, quam vocant ἁρμονίαν, ſonum quoque his motibus dederunt. *Quintil. lib.* 1. *cap.* 10.

a Pythagoreis certè moris fuit, & cùm evigilaſſent, animos ad lyram excitare, quo eſſent ad agendum erectiores ; & cùm ſomnum peterent, ad eandem priùs lenire mentem ; ut, ſi quid fuiſſet turbidiorum cogitationum, componerent. *Quintil. lib.* 9. *cap.* 4.

Ses leçons, & encore plus ſes exemples, produiſirent un merveilleux changement dans l'Italie, & ſurtout dans Crotone, qui étoit le principal lieu de ſa réſidence. Juſtin décrit fort au long la réforme qu'il introduiſit dans cette ville. » Il vint, dit- » il, à Crotone, & en aiant trouvé les » habitans livrés généralement au luxe & » à la débauche, il vint à bout de les rap- » peller par ſon autorité aux régles d'une » ſage frugalité. Il louoit tous les jours la » vertu, & en faiſoit ſentir la beauté & » les avantages. Il repréſentoit vivement » la honte de l'intempérance, & faiſoit » le dénombrement des Etats dont ces » excès vicieux avoient cauſé la ruine. Ses » diſcours firent une telle impreſſion ſur » les eſprits, & cauſérent un changement » ſi général dans la ville, qu'on ne la re- » connoiſſoit plus, & qu'il n'y reſta au- » cunes traces de l'ancienne Crotone. Il » parloit aux femmes ſéparément des » hommes, & aux enfans ſéparément de » leurs peres & meres. Il recommandoit » aux femmes les vertus de leur ſexe, la » chaſteté & la ſoumiſſion envers leurs » maris; aux jeunes gens un profond reſ- » pect pour leurs peres & meres, & du » goût pour l'étude & pour les ſciences. » Il inſiſtoit [a] principalement ſur la fru-

Juſtin. l. 20. cap. 4.

[a] Inter hæc, velut genitricem virtutem frugalitatem omnibus ingerebat, consecutuſque diſputatio-

» galité mere de toutes les vertus ; & il » obtint des Dames, qu'elles renonçaſ» ſent aux étoffes précieuſes & aux riches » parures, qu'elles faiſoient paſſer pour » des ornemens néceſſaires à leur rang, » mais qu'il regardoit comme l'aliment » du luxe & de la corruption ; & qu'el» les en fiſſent le ſacrifice à la principale » divinité du lieu qui étoit Junon, mon» trant par ce généreux dépouillement la » pleine conviction où elles étoient, que » le véritable ornement des Dames étoit » une vertu ſans tache, & non la magni» ficence des habits. On peût juger, ajou» te l'Hiſtorien, de la réforme que pro» duiſirent parmi les jeunes gens les vives » exhortations de Pythagore, par le ſuc» cès qu'elles eurent chez les Dames, at» tachées pour l'ordinaire à leurs parures » & à leurs bijoux avec une paſſion preſ» que invincible. *In juventute quoque » quantum profligatum ſit, victi femina» rum contumaces animi manifeſtant.*

Cette derniére réflexion, qui peint aſſez au naturel le caractére des Dames, n'eſt pas particuliére à Juſtin. S. Jérome remarque auſſi, que [a] *le ſexe aime naturellement*

num aſſiduitate erat, ut matronæ auratas veſtes, ceteraque dignitatis ſuæ ornamenta, velut inſtrumenta luxuriæ, deponerent, eaque omnia delata in Junonis ædem ipſi deæ conſecrarent; præ ſe ferentes, vera ornamenta matronarum pudicitiam, non veſtes, eſſe. *Juſtin. lib. 20. cap. 4.*

[a] Φιλόκοσμον genus fœmineum eſt : multaſque etiam inſignis pudicitiæ, quamvis

rellement la parure. » Nous connoissons, » dit-il, des Dames d'une chasteté reconnue, qui aiment à se parer, non pour » plaire aux yeux d'aucun homme, mais » pour se plaire à elles-mêmes. « Et il ajoute ailleurs, que dans quelques-unes ce goût va jusqu'à un excès que rien ne peut arrêter : *Ad quæ ardent & insaniunt studia matronarum.*

Hieron. Epist. ad Demetr.

Le zêle de Pythagore ne se renferma pas dans son École, & ne se borna pas à l'instruction des particuliers ; mais pénétra jusques dans le palais des Grands. Ce Philosophe comprit que c'étoit travailler au bonheur & à la réforme de peuples entiers, que d'inspirer aux Princes & aux premiers Magistrats des principes d'honneur, de probité, de justice, & d'amour du bien public. Il [a] eut la gloire de former des disciples, qui furent d'excellens Législateurs : un Zaleucus, un Charondas, & plusieurs autres, dont les sages loix furent si utiles à la Sicile & à cette partie de l'Italie appellée la Grande Gréce, & qui méritent les plus grandes louanges à plus juste titre que ces fameux Conquérans, qui ne se font connoitre dans le monde

nulli virorum, tamen sibi scimus libenter ornari. *Hieron. Epist. ad Gaudent.*

a Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi, non in foro, nec in consultorum atrio, sed in Pythagoræ tacito illo sanctoque secessu didicerunt jura, quæ florenti tunc Siciliæ & per Italiam Græciæ ponerent. *Senec. Epist. 90.*

que par des ravages & des incendies.

Il s'appliquoit fortement à pacifier les guerres dans l'Italie, & les factions intestines qui troubloient les villes. Il ne faut faire la guerre, disoit-il souvent, qu'à ces cinq choses, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, & à la discorde des familles. Voila cinq ennemis qu'il vouloit qu'on combattît à toute outrance & sans ménagement.

Valer. Max. lib. 8. c. 15. Les habitans de Crotone voulurent que leur Sénat, qui étoit composé de mille personnes, se conduisît en tout par les conseils d'un si grand homme, & ne décidât rien que de concert avec lui, tant il s'étoit acquis de crédit par sa prudence & par son zéle pour le bien public.

Crotone ne fut pas la seule ville qui profita de ses avis : plusieurs [a] autres se ressentirent du bon effet des études de ce Philosophe. Il passoit de l'une à l'autre pour répandre avec plus de fruit & d'abondance ses instructions, & il laissoit dans tous les lieux où il s'arrétoit des traces précieuses de son séjour, par le bon ordre, la discipline, & les sages réglemens qu'il y établissoit.

Il avoit des maximes admirables sur la morale, & vouloit que l'étude de la Phi-

a Plurimis & opulentissimis urbibus effectus suorum studiorum approbavit. *Val. lib. 8. c. 7.*

losophie tendît uniquement à rendre les hommes semblables à Dieu. C'est l'éloge que donne Hiéroclès à une piéce de poésie, intitulée *Carmen aureum*, (Vers d'or) qui contient les dogmes de ce Philosophe. *Hierocl. in præf. ad. carm. aurea.*

Mais il étoit peu éclairé sur la nature même de Dieu. Il [a] croioit que Dieu est une ame répandue dans tous les êtres de la nature, & dont les ames humaines sont tirées : sentiment que Virgile [b] a exprimé en parfaitement beaux vers dans le 4[e] Livre des Georgiques. Velléius, dans Cicéron, réfute ce sentiment d'une maniére agréable, mais solide. » Si cela étoit ainsi, » dit-il, Dieu seroit déchiré & mis en pié- » ces, quand ces ames s'en détachent. Il » souffriroit, & un Dieu n'est point ca- » pable de souffrir, il souffriroit dans une » partie de lui-même, quand elles souf- » frent, comme il leur arrive à la plupart. » Pourquoi, d'ailleurs, l'esprit de l'hom- » me ignoreroit-il quelque chose, s'il » étoit Dieu ?

La Métempsycose étoit le principal dogme de la philosophie de Pythagore. Il l'avoit emprunté ou des Egyptiens, ou *Laërt.*

a Pythagoras censuit Deum animum esse per naturam rerum omnem intentum & commeantem, ex quo animi nostri caperentur. 1 *de Nat deor. n.* 37.

b Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere. Deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

des Brachmanes les anciens ſages des Indes. Cette opinion dure encore parmi les idolâtres de l'Inde & de la Chine, & fait le principal fondement de leur religion. Pythagore croioit donc qu'à la mort des hommes leurs ames paſſoient dans d'autres corps, & que ſi elles avoient été vicieuſes, elles étoient renfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuſes, pour y expier les fautes de la vie paſſée; & qu'après une certaine révolution d'années ou de ſiécles, elles venoient animer d'autres hommes.

Ce Philoſophe ſe glorifioit, ſur cette matiére, d'un privilége tout particulier: car [a] il ſe vantoit de ſe ſouvenir dans quels corps il avoit été avant que d'être Pythagore. Mais il ne remontoit que juſqu'au ſiége de Troie. Il avoit été premiérement Æthalide, fils putatif de Mercure; & aiant eu permiſſion de demander à ce dieu tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité, il lui demanda la grace de ſe ſouvenir de toutes choſes même après ſa mort. Quelque tems après il fut Euphorbe, & reçut de Ménélas une bleſſure au ſiége de Troie,

a Habentque
Tartara Panthoïden iterum Orco
Demiſſum; quamvis clypeo Trojana refixo
Tempora teſtatus, nihil ultra
Nervos atque cutem morti conceſſerat atræ,
Judice te non ſordibus auctor,
Naturæ. *Horat. Od.* 28. *lib.* 1.

dont il mourut. Ensuite son ame passa dans Hermotime ; & pour lors il entra dans le temple d'Apollon au pays des Branchides, & fit voir son bouclier tout pourri, que Ménélas en revenant de Troie avoit consacré à ce dieu pour marque de sa victoire. Depuis il fut un pêcheur de Délos nommé Pyrrhus, & enfin Pythagore.

Il assuroit que dans un voiage qu'il avoit fait aux enfers, il avoit remarqué l'ame du poéte Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentoit fort. Que pour celle d'Homére, il l'avoit vû pendue à un arbre, où elle étoit environnée de serpens à cause de toutes les faussetés qu'il avoit inventées & attribuées aux dieux ; & que les ames des maris qui avoient mal vécu avec leurs femmes, étoient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Pour donner plus de poids & de crédit à ses fictions fabuleuses, il avoit usé d'industrie & d'artifice. Dès qu'il fut arrivé en Italie il s'enferma dans un logis souterrain, après avoir prié sa mere de tenir un regître exact de tout ce qui se passeroit. Quand il se fut tenu là autant de tems qu'il le jugea à propos, sa mere, comme ils en étoient convenus, lui fit tenir ses tablettes, où il vit les dattes & les autres circonstances des événemens. Il sortit de ce lieu-là avec un visage pâle & tout dé-

fait. Il assembla le peuple, & assura qu'il revenoit des enfers; & afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il vouloit faire croire, il commença par raconter tout ce qui étoit arrivé pendant son absence. Ce récit toucha & surprit tous les auditeurs. On ne douta pas qu'il n'y eût quelque chose de divin dans Pythagore. Chacun se mit à pleurer, & à jetter de grands cris. Les Crotoniates conçurent pour lui une estime extraordinaire, reçurent ses leçons avec avidité, & le priérent de vouloir bien aussi instruire leurs femmes.

Il faloit qu'il y eût dans le peuple une crédulité bien aveugle, ou plutôt une grossiére stupidité, pour ajouter foi à de pareilles réveries, qui souvent même se contredisoient. Car il ne paroit pas trop facile de concilier la transmigration des ames en différens corps, avec les peines que Pythagore supposoit que les ames des méchans souffroient dans les enfers; & encore moins avec ce qu'il enseigne sur la nature des ames. Car, comme le remarque le savant Traducteur des Livres de Cicéron sur la nature des dieux, l'ame des hommes & l'ame des bêtes, selon Pythagore, est la même substance, c'est-à-dire une particule de cette ame universelle, qui est Dieu lui-même. Quand donc on dit que l'ame de Sardanapale, en punition de ses débauches, passe dans le corps d'un

Divinæ particulam auræ. *Horat.*

cochon, c'est précisément la même chose que si l'on disoit : Dieu se modifie en cochon, pour se punir lui-même de n'avoir pas été sage & modéré, tandis qu'il étoit modifié en Sardanapale.

Lactance[a] a raison de traiter Pythagore de vieux radoteur, & de dire qu'il faloit qu'il crût parler à des enfans & non à des hommes faits, pour leur débiter d'un air grave & sérieux des fables si absurdes, & des contes de bonnes femmes.

Empédocle son disciple enchérissoit sur les réveries de son Maître, & faisoit une généalogie de son ame encore plus extravagante & plus variée, puisqu'il publioit, au raport d'Athénée, qu'il avoit été fille, garçon, arbrisseau, oiseau, poisson, avant que d'être Empédocle. *Athen. l. 8. pag. 365.*

Mais comment un aussi grand Philosophe que Pythagore, & si estimable par beaucoup d'excellentes qualités, a-t-il été conduit à un pareil systême ? Comment a-t-il pu s'attirer une si grande foule de Sectateurs, en leur débitant des opinions capables de révolter tout homme de bon sens ? Comment des peuples entiers, qui d'ailleurs sont instruits & policés, ont-

a Videlicet senex vanus (sicut otiosæ aniculæ solent) fabulas tanquam infantibus credulis finxit. Quod si bene sensisset de iis quibus hæc locutus est, si homines eos existimasset, nunquam sibi tam petulanter mentiendi licentiam vindicasset. Sed deridenda hominis levissimi vanitas. *Lactant. divin. Institut. lib. 3. cap. 18.*

ils conservé ce dogme jusqu'à nos jours?

Il est constant que Pythagore, & tous les anciens Philosophes, quand ils commencérent à philosopher, trouvérent *le Dogme de l'immortalité de l'ame généralement établi dans les peuples*; & c'est sur ce principe que Pythagore, comme les autres, commença à publier sa doctrine. Mais quand il s'agissoit de fixer ce que cette ame devenoit après la courte fonction qu'elle avoit faite d'animer un corps humain, Pythagore, & tous les Philosophes avec lui, demeuroient embarrassés & confondus, sans pouvoir rien répondre qui fût capable de satisfaire un esprit raisonnable. Ils ne pouvoient s'accommoder des champs Elysées pour les vertueux, ni du Styx pour les méchans, pures fictions des Poétes. Ces amusemens des ames bienheureuses leur paroissoient bien insipides; & devoient-ils durer sans fin, & pendant toute une éternité? Mais les ames de ceux qui n'avoient fait ni bien ni mal, comme celles des enfans, qu'en faisoit-on? Quel étoit leur sort & leur état? Que devoient-elles faire pendant toute l'éternité?

Pour se tirer de cette objection fort embarrassante, quelques Philosophes destinoient les ames des sages & des gens d'esprit à contempler le cours des astres, l'harmonie des cieux, la naissance des vents

& des orages, & autres météores, comme l'enseigne Sénéque, & quelques autres Philosophes. Mais le commun du monde ne pouvoit avoir part aux joies savantes & spéculatives de ce Paradis Philosophique. A quoi étoit-il donc occupé dans la suite de tous les siécles futurs? On sentoit bien qu'il ne seroit pas d'un Etre aussi sage que Dieu, de créer tous les jours des Etres purement spirituels pour animer des corps pendant quelques jours, & pour n'avoir plus de fonction le reste de leur durée. Pourquoi créer tant d'ames d'enfans qui meurent en naissant & dans le sein de leurs meres, sans avoir pu faire le moindre exercice de leur raison? Est-il de la sagesse de Dieu de produire chaque jour des milliers d'ames nouvelles, & de continuer d'en créer chaque jour d'autres pendant toute l'éternité, lesquelles ne serviront à rien? Que faire de ces millions infinis d'ames inutiles & oisives? Quel pouvoit être le but de ces amas d'esprits qui s'accumuloient incessamment, sans destination & sans fin?

Ces difficultés étoient accablantes pour toutes les sectes des Philosophes. Dans l'impossibilité d'y satisfaire, quelques-uns sont venus à douter de l'immortalité de l'ame, & même à la nier. Les autres, qui n'ont pu se résoudre à renoncer à un dogme que Dieu a gravé trop profondément

dans le cœur des hommes pour pouvoir ſe le diſſimuler, ſe ſont vû contraints à les faire paſſer d'un corps dans un autre: & comme ils ne pouvoient concevoir les peines éternelles, ils ont cru punir ſuffiſamment les méchans en les renfermant dans les corps des bêtes. Et de là ils ſont tombés dans les abſurdités qu'on leur reproche avec juſtice. Mais les autres Sectes ne ſe défendoient guéres mieux des abſurdités qui naiſſoient de leurs différens ſyſtêmes.

Je reviens à Pythagore. Par une ſuite néceſſaire de la Métempſycoſe, il concluoit, & c'étoit un des points capitaux de ſa morale, que l'homme commettoit un grand crime, quand il tuoit ou qu'il mangeoit des animaux; parce que tous les animaux, de quelque eſpéce qu'ils ſoient, étant animés de la même ame, il y avoit une horrible cruauté à égorger un autre ſoi-même. C'eſt ce qu'Ovide, dans l'endroit où il feint que Pythagore débite ſes maximes au Roi Numa, décrit ingénieuſement à ſa maniére dans ces trois vers:

Métamorph. lib. 15.

Heu! quantum ſcelus eſt in viſcera viſcera condi,
Congeſtoque avidum pingueſcere corpore corpus,
Alteriuſque animantem animantis vivere letho.

Mais, remarque encore très ſpirituellement le Traducteur déja cité, qu'auroit répondu Pythagore à un homme qui lui auroit demandé conformément à ſes prin-

» cipes : » Quel mal fais-je à un poulet en » le tuant ? Je ne fais que lui faire changer » de forme, & il risque bien plus de ga» gner que de perdre à ce troc. Peutêtre » que son ame, tout en sortant de chez lui, » ira animer quelque embrion, qui un » jour sera un grand Monarque, un grand » Philosophe : & au lieu de se voir capti» ve dans un poulet, à qui des hommes » peu charitables laissent souffrir dans une » basse-cour les injures de l'air, & cent » autres incommodités, elle se verra lo» gée dans un assemblage de corpuscules, » qui formant le corps, tantôt d'un Epi» cure, tantôt d'un César, regorgera de » plaisirs & d'honneurs.

Le même Philosophe défendoit à ses disciples de manger des féves : d'où vient qu'Horace les appelle parentes ou alliées de Pythagore ; *faba Pythagoræ cognata.* On apporte différentes raisons de cette défense ; entr'autres, [a] que les féves, par l'enflure qu'elles causent, excitent des vapeurs fort contraires à la tranquillité de l'ame nécessaire à ceux qui s'appliquent à la recherche de la vérité. *Satyr. 6. lib. 2.*

Je ne finirois point, si j'entreprenois de raporter en détail toutes les merveilles attribuées à Pythagore. Si l'on en croit

[a] Ex quo etiam Pythagoricis interdictum putatur, ne faba vescerentur ; quòd habet inflationem magnam is cibus, tranquillitati mentis quærentis vera contrariam. *Cic. lib. 1. de Divinat. n. 62.*

Porphyre, cet ennemi déclaré du Christianisme, & Iamblique son disciple, (car ce sont là les dignes garants qu'on cite de tous ces miracles) Pythagore se faisoit entendre & obéir des bêtes mêmes. Il ordonna à une ourse qui faisoit de grands ravages dans la Daunie de se retirer, & elle disparut. Il défendit à un bœuf, après lui avoir dit un mot à l'oreille, de manger des féves: oncque depuis il n'y toucha. On affirme qu'en un même jour on l'avoit vû & entendu disputer dans une assemblée publique en deux villes fort éloignées l'une de l'autre, & situées l'une en Italie, l'autre en Sicile. Il prédisoit les tremblemens de terre, appaisoit les tempêtes, chassoit la peste, & guérissoit des maladies. Sa cuisse d'or ne doit pas être omise. Il la montra à son disciple Abaris, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, pour lui prouver qu'il étoit lui-même cet Apollon; & il l'avoit aussi montrée, dit-on, dans une assemblée publique à Crotone. Quelles merveilles le même Iamblique ne raporte-t-il point de cet Abaris? Porté sur une fléche au travers de l'air comme sur un Pégase, il faisoit bien du chemin en peu de tems, sans que ni les riviéres, ni les mers, ni les lieux inaccessibles aux autres hommes, pussent ou arréter ou retarder ses courses. Croiroit-on qu'on pût sérieusement, sur le témoignage de tels Auteurs,

citer comme réels & véritables des miracles & des guérisons opérés par Pythagore? *Credat Judæus apella.* Les gens sensés, même parmi les payens, s'en moquoient ouvertement.

Il est tems de finir son histoire. On raporte en bien des maniéres différentes les circonstances de sa mort. Je n'entrerai point dans ce détail. Justin marque qu'il mourut à Métaponte où il s'étoit retiré après avoir demeuré vingt ans à Crotone, & que l'admiration qu'on eut pour lui alla si loin, que sa maison fut convertie en un temple, & qu'on l'honora comme un dieu. Il vécut jusqu'à un âge fort avancé. *Justin. lib. 20. cap. 4.*

EMPÉDOCLE.

Empédocle, Philosophe Pythagoricien, étoit d'Agrigente ville de Sicile. Il fleurissoit dans la LXXXIV[e] Olympiade. Il fit plusieurs voyages, comme c'étoit alors la coutume, pour enrichir son esprit des plus rares connoissances. De retour dans sa patrie, il fréquenta les Écoles des Pythagoriciens. Quelques-uns le font disciple de Pythagore: mais on croit qu'il lui étoit postérieur de plusieurs années. An. M. 3560.

Il s'appliquoit non seulement à composer des Ouvrages, mais encore à réformer les mœurs de ses concitoiens, & il ne tint pas à Empédocle qu'il ne fît à Agrigente ce que Pythagore avoit fait à Crotone. La *Diog. Laërt.*

ville d'Agrigente étoit plongée dans le luxe & la débauche. On y comptoit, selon Diogéne Laërce, huit cens mille habitans : ce qu'il ne faut pas entendre de la ville seule, mais encore de son territoire. J'en ai marqué ailleurs les richesses & l'opulence. Empédocle avoit coutume de dire que les Agrigentins se livroient à la bonne chére & au plaisir, comme s'ils comptoient mourir le lendemain ; & qu'ils s'appliquoient à construire des édifices, comme s'ils comptoient ne devoir jamais mourir.

Diod. lib. 13. p. 205. Rien ne fait mieux connoitre le luxe & la mollesse des Agrigentins, que l'ordre qui fut prescrit à ceux qui étoient commandés la nuit pour défendre la ville contre les attaques des Carthaginois. Cet ordre portoit que chaque homme n'auroit pour se coucher qu'une peau de chameau, un pavillon, une couverture de laine, & deux oreillers. Les Agrigentins trouvérent cette discipline très dure, & eurent bien de la peine à s'y soumettre. Parmi ces citoiens livrés au luxe, il y avoit néanmoins d'honnêtes gens qui faisoient un très bon usage de leurs richesses, comme je l'ai exposé ailleurs.

Diog. Laërt. L'autorité qu'Empédocle s'étoit acquise à Agrigente, ne lui servit qu'à y faire régner, autant qu'il put, la paix & le bon ordre. On lui offrit l'autorité suprême, qu'il refusa constamment. Son principal

soin fut de faire cesser les divisions qui régnoient parmi les Agrigentins; & de leur persuader de se regarder tous comme égaux, & comme ne formant tous ensemble qu'une même famille. Il porta ensuite son attention à réprimer l'insolence des principaux de la ville, & à empécher qu'on ne dissipât le trésor public. Pour lui, il emploioit ses revenus à marier les filles qui n'avoient point de dot. *Plut. advers. Col. p.1126.*

Ce fut pour établir, autant qu'il lui étoit possible, l'égalité entre les habitans d'Agrigente, qu'il fit casser le Conseil, composé de mille citoiens choisis entre les plus riches. Il le rendit triennal, de perpétuel qu'il étoit, & fit ensorte qu'on en accorda l'entrée à ceux du peuple, ou au moins à ceux qui étoient dans la disposition de favoriser le gouvernement Démocratique. *Diog. Laërt.*

Lorsqu'Empédocle alloit aux Jeux Olympiques, on ne parloit que de lui. Ses louanges faisoient le sujet ordinaire des conversations. C'étoit un usage ancien de chanter en public les vers des grands Poétes, comme ceux d'Homére, d'Hésiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylide, & d'autres. On fit cet honneur à ceux d'Empédocle. Le chantre Cléoméne chantoit aux Jeux Olympiques ses *Purifications*, Poéme moral de trois mille vers Hexamétres, composé par notre Philosophe sur les devoirs de la vie civile, le *Diog. Laërt.* *Athen. lib. 14. p. 620.* Καθαρμοί.

culte des dieux, & les préceptes de morale. On appelloit ainsi ce Poéme, parce qu'il contenoit des maximes qui enseignoient le moien de purifier l'ame & de la perfectionner. On croit que les *Vers dorés* faisoient partie de ce Poéme.

Carmen aureum.

Idem.

Empédocle étoit en même-tems Philosophe, Poéte, Historien, Médecin, & même, selon quelques-uns, Magicien. Il y a bien de l'apparence que sa magie n'étoit autre chose que la connoissance profonde qu'il avoit acquise de tout ce qu'il y a de plus secret dans la nature. On attribuoit à magie le service important qu'il avoit rendu aux Agrigentins, en faisant cesser certains vents réglés, qui par leur souffle violent causoient un grand dommage aux fruits de la terre; & à ceux de Sélinonte, en les guérissant de la peste causée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui passoit dans leur ville. Sa magie étoit, pour le premier fait, d'avoir bouché une ouverture de montagne, d'où sortoient des exhalaisons infectées qu'un vent du midi poussoit vers le territoire d'Agrigente; & pour le second fait, d'avoir fait entrer à ses frais dans le fleuve de Sélinonte deux petites riviéres qui en adoucirent les eaux, & qui leur ôtérent leur mauvaise qualité.

Laërt.

Le plus merveilleux effet de la magie d'Empédocle, & qui le fit regarder comme un dieu, est la résurrection prétendue

d'une femme d'Agrigente, nommée Panthia. Pline en parle, aussi-bien qu'Origéne. Hermippus, qui se contente de dire que cette femme aiant été abandonnée des Médecins, & apparemment tenue pour morte, fut guérie par Empédocle, réduit ce miracle à sa juste valeur; & Galien paroit entrer dans ce sentiment. *Lib. 6. c. 52* *Lib. 2. cont. Cels.* *De locis affect. lib. 6.*

On dit qu'Empédocle, [a] afin de confirmer les peuples dans l'opinion où ils étoient de sa divinité en disparoissant tout d'un coup, alla se précipiter dans les gouffres du mont Etna. Mais cette extravagance a bien l'air d'être de l'invention de ceux qui se sont fait un plaisir, soit de jetter du merveilleux dans la vie de ces Philosophes, soit au contraire de les rendre ridicules. Des Auteurs plus sensés nous apprennent qu'il se retira dans le Péloponnése, où il mourut, à l'âge de 60 ans, comme le dit Aristote, vers le commencement de la LXXXVIII[e] Olympiade. *Diog. Laërt.* An. M. 3576.

ARTICLE SECOND.

Division de la Secte Italique *en quatre Sectes.*

La Secte Italique de Pythagore se divise en quatre autres : celle d'Héraclite, qui porta son nom; l'Eleatique, qui eut

a Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. *Orat. de Art. poet.*

pour chef Démocrite; la Sceptique, dont Pyrrhon fut le fondateur; & l'Epicurienne, qu'Epicure établit.

§. I.

Secte d'HÉRACLITE.

ON SAIT peu de choses de ce Philosophe. Il étoit d'Ephése, & vivoit vers la
AN M. 3460. *Laërt.* LIXe Olympiade. On dit qu'il n'eut point de maîtres, & qu'il devint savant par ses continuelles méditations.

Entre plusieurs traités qu'il composa, celui de la nature, qui étoit un recueil de toute sa philosophie, fut le plus estimé. Darius, roi de Perse, fils d'Hystaspe, aiant vû cet ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à Héraclite, pour le prier de venir à sa Cour, où sa vertu & sa science seroient plus considérées que dans la Gréce. Le Philosophe, peu sensible à des avances si gracieuses & si pleines de bonté, répondit grossiérement, Qu'il ne voioit parmi les hommes qu'injustice, que fourberie, qu'avarice, qu'ambition; & que se contentant de peu comme il faisoit, la Cour de Perse lui convenoit mal. Il n'avoit pas tort dans le fond. Il n'est pas étonnant qu'un Grec né libre, ennemi de la hauteur des Rois barbares, des servitudes & des vices des Courtisans, fasse un grand cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, & l'estime

infiniment plus que la grande fortune qu'il pouvoit attendre d'un Monarque vivant au milieu de la pompe, du faste, de la mollesse, & des délices, dans une nation la plus décriée pour le luxe. Il auroit pu seulement accompagner son refus de maniéres plus honnêtes.

C'étoit un vrai misanthrope. Il n'étoit content de rien, tout lui déplaisoit. Le [a] genre humain lui faisoit pitié. Voiant tout le monde se livrer à une joie dont il sentoit le faux, il ne paroissoit jamais en public sans verser des larmes, ce qui lui fit donner le surnom de *Pleureur*. Démocrite au contraire, qui ne voioit rien de sérieux dans ce qui occupe le plus sérieusement les hommes, ne pouvoit s'empêcher de rire. L'un ne trouvoit dans la vie que miséres, l'autre que niaiseries & bagatelles. Ils avoient tous deux raison dans un certain sens.

Héraclite, ennuié & fatigué de tout, prit enfin les hommes en une si grande aversion, qu'il se retira sur une montagne, pour y vivre d'herbes dans la compagnie des bêtes sauvages. Une hydropisie, que

a Heraclitus, quoties prodierat, & tantum circa se malè viventium, imò malè pereuntium viderat, flebat, miserabatur omnium, qui sibi læti felicesque occurrebant. Democritum contrà aiunt nunquam sine risu in publico fuisse: adeo nihil illi videbatur serium eorum quæ seriò agebantur. *Senec. de ira, lib. 2. cap. 10.*

Huic omnia, quæ agimus, miseriæ; illi ineptiæ videbantur. *Id. de Tranq. anim. cap. 15.*

ce genre de vie lui causa, l'aiant obligé de descendre à la ville, il y mourut peu de tems après.

§. II.

Secte de DÉMOCRITE.

Laërt. DÉMOCRITE, Auteur de cette secte, l'un des plus grands Philosophes de l'antiquité, étoit d'Abdére dans la Thrace. Xerxès, roi de Perse, aiant logé chez le pere de Démocrite, lui laissa quelques Mages, qui furent les précepteurs de son fils, & qui lui enseignérent leur prétendue Théologie & l'Astronomie. Il reçut ensuite les leçons de Leucippe, & apprit de lui le systême des Atomes & du Vuide.

L'inclination extraordinaire qu'il eut pour les sciences, le porta à voiager dans tous les pays du monde où il espéra de trouver d'habiles gens. Il vit les Prêtres d'Egypte : il consulta les Caldéens & les Philosophes Persans. On veut même qu'il ait pénétré jusques dans les Indes & dans l'Ethiopie, pour conférer avec les Gymnosophistes.

Il [a] négligea le soin de ses revenus, &

[a] Democritus, verè falsòve, dicitur oculis se privasse, ut quàm minimè animus à cogitationibus abduceretur. Patrimonium neglexit, agros deseruit incultos, quid quærens aliud, nisi beatam vitam? *De Finib. lib.* 5. *n.* 87.

Miramur, si Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregrè est animus sine corpore velox.
Horat. Epist. 12. *lib.* 1.

laissa ses terres incultes, afin de s'occuper avec moins de distraction à l'étude de la sagesse. On a été jusqu'à dire, mais avec peu de vraisemblance, qu'il s'étoit crevé les yeux, dans l'espérance de méditer plus profondément, lorsque les objets de la vûe ne feroient point diversion aux forces intellectuelles de son ame. C'étoit s'aveugler en quelque sorte que de s'enfermer dans un tombeau, comme on dit qu'il faisoit, pour vaquer plus librement à la méditation.

Ce qui paroit le plus certain, c'est qu'il dépensa pour ses voiages tout son patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. (cent mille écus.) A son retour il fut cité en justice, pour avoir ainsi dissipé son bien. Les loix du pays portoient que ceux qui auroient dépensé leur patrimoine, ne seroient point enterrés dans le tombeau de leur famille. Il plaida lui-même sa cause, & produisit pour témoin du légitime emploi qu'il avoit fait de ses biens le plus parfait de ses Ouvrages, dont il fit lecture aux Juges. Ils en furent si charmés, que non seulement ils le renvoiérent absous, mais lui firent rendre, sans doute du trésor commun de la ville, autant de bien qu'il en avoit dépensé dans ses voiages, lui érigérent des statues, & ordonnérent qu'après sa mort le public prendroit soin de ses funérailles : ce qui fut éxécuté. Il

Laërt. Athen. lib. 4. p. 168.

voiagea en grand homme, pour s'instruire, & non pour s'enrichir. Il alla chercher jusqu'au fond des Indes les richesses de l'érudition, & ne se soucia guéres des trésors qu'il trouvoit presque à sa porte dans un pays abondant en mines d'or & d'argent.

Il passa quelque tems à Athénes, [a] le centre de toutes les sciences, & le domicile des beaux esprits. Mais, loin de chercher à y faire briller son mérite, & à y faire parade de ses rares connoissances, il affecta d'y demeurer inconnu: circonstance remarquable dans un savant, & dans un philosophe!

On raporte un fait assez singulier, mais fondé uniquement sur des lettres d'Hippocrate, que les savans croient supposées. Les Abdérites voiant Démocrite, leur compatriote, ne se soucier de rien, rire & se moquer de tout, dire que l'air est rempli d'images, chercher ce que disent les oiseaux dans leur chant, habiter presque toujours dans des tombeaux, craignirent que la tête ne lui tournât, & qu'il ne devînt entiérement fou, ce qu'ils regardoient comme le plus grand malheur qui pût arriver à leur ville. Ils écrivirent donc à Hippocrate, pour le prier de ve-

a Veni Athenas, inquit Democritus, neque me quisquam ibi agnovit. Constantem hominem & gravem, qui glorietur à gloria se abfuisse! *Tusc. Quæst. l.* 5. *n.* 104.

nir voir Démocrite. Le grand intérêt qu'ils prenoient à la santé d'un concitoien si célébre leur fait honneur. L'illustre Médecin qu'ils avoient fait venir, aiant eu quelques conversations avec le prétendu malade, en jugea bien différemment d'eux, & dissipa toutes leurs craintes, en déclarant qu'il n'avoit pas connu d'homme plus sage ni plus sensé que ce Philosophe. Diogéne Laërce fait aussi mention de ce voiage d'Hippocrate à Abdére.

On ne trouve rien de certain ni sur le tems de sa naissance, ni sur le tems de sa mort. Diodore de Sicile le fait mourir âgé de 90 ans, la premiére année de la XC^e^ Olympiade. *Av. M. 3548.*

Démocrite étoit un beau génie, un esprit vaste, étendu, pénétrant, & qui s'appliqua à toutes les plus rares connoissances. La Physique, la Morale, les Mathématiques, les Belles-Lettres, les beaux Arts se trouvérent dans la sphére de son activité. *Laërt.*

On dit qu'aiant prévû qu'une certaine année seroit mauvaise pour les oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile, & y fit un gain immense. On [a] s'étonnoit, avec raison, qu'un homme qui

[a] Mirantibus qui paupertatem & quietem doctrinarum ei sciebant imprimis cordi esse. Atque, ut apparuit causa & ingens divitiarum cursus, restituisse mercedem (*ou plutôt* mercem) anxiæ & avidæ dominorum pœnitentiæ, contentum ita probasse, opes sibi in facili, cùm vellet, fore. *Plin. l. 18. cap. 28.*

n'avoit jamais paru se soucier que de l'étude, & qui avoit toujours fait tant de cas de la pauvreté, se fût jetté tout d'un coup dans le commerce, & eût songé à amasser de si grands biens. Il expliqua bientôt lui-même ce mystére, en restituant à tous les marchands dont il avoit acheté l'huile, & qui étoient au désespoir du mauvais marché qu'ils avoient fait, tout ce qu'il avoit gagné dessus, & se contentant de faire connoitre qu'il ne tenoit qu'à lui de devenir riche. On raconte une histoire pareille de Thalès.

Epicure est redevable à Démocrite de presque tout son systême; & pour [a] rendre l'élégante expression Latine, c'est des sources de ce dernier que coulent les eaux dont Epicure arrose ses jardins. Celui-ci se fit tort en n'avouant pas les obligations qu'il avoit à Démocrite, & en le traitant de réveur. Nous exposerons dans la suite ses sentimens sur le souverain bien de l'homme, sur le monde, sur la nature des dieux.

Laërt. C'est aussi Démocrite qui a fourni aux Pyrrhoniens tout ce qu'ils ont dit contre le témoignage des sens. Car, outre qu'il avoit accoutumé de dire que la vérité étoit cachée au fond d'un puits, il soute-

a Democritus vir magnus in primis, cujus fontibus Epicurus hortulos suos irrigavit. *De nat. deor. lib.* 1. *n.*121.

noit

noit qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes & le vuide, & que tout le reste ne consistoit qu'en opinion & en apparences.

On prétend que Platon étoit ennemi déclaré de Démocrite. Il avoit ramassé avec soin tous ses livres, & alloit les jetter au feu, lorsque deux Philosophes Pythagoriciens lui représentérent que cela ne serviroit de rien, parce que plusieurs personnes s'en étoient déja pourvûes. La haine de Platon envers Démocrite a paru, en ce qu'aiant fait mention de presque tous les anciens Philosophes, il ne l'a jamais cité, non pas même dans les endroits où il s'agissoit de le réfuter. Laërt.

§. III.

Secte appellée Sceptique ou Pyrrhonienne.

Pyrrhon, natif d'Élide au Péloponnése, fut disciple d'Anaxarque, & l'accompagna jusques aux Indes. Ce fut sans doute à la suite d'Alexandre le Grand, d'où l'on peut connoitre en quel tems il a fleuri. Il avoit exercé le métier de Peintre avant que de s'attacher à la Philosophie.

Ses sentimens ne différoient guéres des opinions d'Arcésilas, & se terminoient à l'incompréhensibilité de toutes choses. Il trouvoit partout, & des raisons d'affirmer, & des raisons de nier: & c'est pour cela qu'il retenoit son consentement après

avoir bien examiné le pour & le contre, ſans conclure autre choſe, ſinon qu'il ne voioit encore rien de clair & de certain, *non liquet*, & que la matiére dont il étoit queſtion avoit beſoin d'être encore approfondie. Il paroiſſoit donc toute ſa vie chercher la vérité, mais il ſe ménageoit toujours des reſſources pour ne pas tomber d'accord qu'elle ſe fût montrée à lui. C'eſt-à-dire, qu'en effet il ne vouloit pas la trouver, & qu'il cachoit cette affreuſe diſpoſition ſous le ſpécieux dehors de la recherche & de l'examen.

Quoiqu'il ne ſoit pas l'inventeur de cette méthode de philoſopher, elle ne laiſſe pas de porter ſon nom : l'art de diſputer ſur toutes choſes, ſans prendre jamais d'autre parti que de ſuſpendre ſon jugement, s'appelle *Pyrrhoniſme*. Les Diſciples de Pyrrhon s'appelloient auſſi *Sceptiques*, d'un mot grec qui ſignifie *conſidérer*, *examiner*, parce que c'étoit-là où ſe terminoit tout leur travail.

Σκέπτομαι.

L'indifférence de Pyrrhon eſt étonnante, &, ſi tout ce que Diogéne de Laërce en raporte eſt vrai, elle alloit juſqu'à la folie. Cet Hiſtorien dit qu'il ne préféroit rien à rien, qu'un chariot & un précipice ne l'obligeoient point à faire un pas en arriére ou à côté, & que ſes amis qui le ſuivoient lui ſauvérent fort ſouvent la vie. Cependant un jour il prit la fuite pour

Laërt.

Ariſtocles apud Euſeb.

ſe garantir d'un chien qui le pourſuivoit. Præp. Evang. l. 14. c. 18.
Et comme on le railloit ſur cette crainte contraire à ſes principes, & indigne d'un Philoſophe : *Il eſt difficile*, répondit-il, *de dépouiller entiérement l'homme.*

Anaxarque ſon maître étant tombé dans un foſſé, il paſſa outre ſans daigner lui tendre la main. Loin qu'Anaxarque lui en ſût mauvais gré, il blâmoit ceux qui reprochoient à Pyrrhon une dureté ſi inhumaine, & loua ſon diſciple de cet eſprit indifférent & qui n'aimoit rien. Que deviendroit la ſociété & le commerce de la vie avec de tels Philoſophes ? Laërt.

Pyrrhon ſoutenoit qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. *Pourquoi donc ne moure-vous pas?* lui demanda-t-on. *C'eſt à cauſe de cela même*, répondit-il : *parce que la vie & la mort ſont également indifférentes.* Stobæus, ſerm. 118.

Il enſeignoit ce dogme abominable, & qui ouvroit la porte à tous les crimes : Que l'honneur & l'infamie des actions, leur juſtice & leur injuſtice, dépendoient uniquement des loix humaines & de la coutume : en un mot, qu'il n'y avoit rien en ſoi-même d'honnête & de honteux, de juſte & d'injuſte. Laërt.

Sa patrie le conſidéra extrêmement, lui conféra la dignité de Pontife, &, en ſa faveur, accorda une exemtion de tributs à tous les Philoſophes : conduite Laërt.

bien singuliére à l'égard d'un homme que l'on combloit d'honneurs, pendant qu'il ne lui étoit dû qu'un profond mépris.

§. IV.

Secte Epicurienne.

Laërt. ÉPICURE, l'un des plus grands Philosophes de son siécle, naquit à Gargettium, dans l'Attique, la troisiéme année *An. M. 3662.* de la CIX[e] Olympiade. Son pere Néoclès, & sa mere Cherestrata, furent du nombre des habitans de l'Attique que les Athéniens envoiérent dans l'île de Samos. C'est ce qui fit qu'Epicure passa dans cette Ile les années de son enfance.

Laërt. Il ne revint à Athénes qu'à l'âge de dix-huit ans. Ce ne fut pas pour s'y fixer : car quelques années après il alla trouver son pere qui demeuroit à Colophon; & depuis il séjourna en différens endroits. Ce ne fut *An. M. 3699.* qu'environ à l'âge de trente-six ans qu'il s'établit pour toujours à Athénes.

Il y érigea une Ecole dans un beau jardin qu'il avoit acheté. Une foule incroiable d'auditeurs vint bientôt de toute la Gréce, de l'Asie, & de l'Egypte même, *De Finib. lib. 1. n. 65.* pour recevoir ses leçons. Si l'on en croit le Torquatus de Cicéron, ardent défenseur de la secte Epicurienne, les disciples d'Epicure vivoient en commun avec leur Maître dans une union parfaite. Et au lieu

que, dans toute l'antiquité, à peine comptoit-on pendant plusieurs siécles trois couples de vrais amis, Epicure [a] avoit su en réunir des troupes nombreuses dans une assez petite maison. Le Philosophe Numénius, qui vivoit dans le second siécle, remarque qu'à travers les discordes & les divisions qui régnoient dans chacune des autres Sectes, l'union des disciples d'Epicure s'étoit conservée jusqu'à son tems. Son Ecole ne se divisa jamais : on y suivit toujours sa doctrine comme un oracle. Son jour natal étoit encore solemnisé du tems de Pline le Naturaliste, c'est-à-dire plus de quatre cens ans après sa mort : on fêtoit même le mois entier de sa naissance. Son portrait se trouvoit par-tout.

Euseb Præp. Evang. l. 14. c. 5.

Plin. lib. 34. cap. 2.

Epicure composa un grand nombre de Livres, on les fait monter à plus de trois cens; & il se piquoit de n'y rien citer, & de tirer tout de son propre fonds. Quoiqu'il ne nous en reste aucun, il n'y a point d'ancien Philosophe dont les sentimens soient plus connus que les siens. On en est sur-tout redevable, sans parler de Cicéron dans ses œuvres Philosophiques, au Poéte Lucréce, & à Diogéne Laërce. Le savant Gassendi a ramassé avec beaucoup d'exactitude tout ce qui se

a Epicurus una in domo, & ea quidem angusta, quàm magnos, quantaque amoris conspiratione consentientes tenuit amicorum greges! *Cic.*

trouve sur la doctrine & sur la personne d'Epicure dans les anciens livres.

Il mit dans une extrême réputation le systême des Atomes. Nous verrons qu'il n'en étoit pas l'inventeur, mais qu'il y changea seulement quelques choses. Son dogme sur le souverain bonheur de l'homme, qu'il met dans le plaisir, contribua beaucoup à décrier sa Secte, & à la faire valoir : il en sera aussi parlé dans la suite, comme de ses sentimens sur la nature des dieux, sur la Providence, & sur le destin.

L'éloge que fait d'Epicure Lucréce, son fidéle Interpréte, nous marque ce qu'on doit penser du systême de ce Philosophe. Il le représente comme le premier des humains qui ait eu le courage de s'élever contre les préjugés qui aveugloient l'univers, & de secouer le joug de la Religion, qui jusqu'à lui avoit tenu tous les hommes asservis sous son empire ; & cela sans être arrété ni par le respect pour les dieux, ni par la crainte du tonnerre, ni par aucun autre motif.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret,
In terris oppressa gravi sub relligione...
Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà :
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum.

Lœrt. On loue Epicure de n'avoir jamais varié

dans le zêle pour le bien de sa patrie. Il n'en sortit point dans le tems que Démétrius Poliorcéte assiégeoit Athénes, & voulut avoir sa part des maux qu'elle souffroit. Il se nourrit de féves, & en nourrit ses disciples. Il souhaitoit de bons Souverains, & se soumettoit à ceuxquigouvernoient mal. Maxime importante, & qui est le fondement de la tranquillité des Etats. Tacite l'exprime en ces termes: *Bonos Imperatores voto expetere, qualescumque tolerare.* » Faire des vœux pour avoir de bons Empereurs, les tolérer quels qu'ils soient.

Plut. in Demetr. p. 905.

Tacit. Hist. lib. 4. cap. 8.

Epicure mourut dans les douleurs d'une rétention d'urine, qu'il supporta avec une patience & une constance extraordinaire, la seconde année de la CXXVII[e] Olympiade. Il commençoit d'entrer dans sa soixante-douziéme année.

An. M. 3733.

RÉFLEXION GÉNÉRALE

Sur les Sectes des Philosophes.

J'AI TACHÉ d'exposer le plus clairement qu'il m'a été possible l'histoire des différentes Sectes des Philosophes payens. Avant que de quitter cette matiére, & d'exposer les divers sentimens de ces sectes, je croi devoir avertir par avance le Lecteur qu'il seroit trompé, s'il s'attendoit à voir un grand changement, une grande réforme dans les mœurs des hommes par les

différentes instructions de tous ces Philosophes. La sagesse, dont se vantoient les plus éclairés parmi tant de sectes qui partageoient l'univers, n'a pu finir aucune question, & a multiplié les erreurs. Toute la Philosophie humaine n'a prétendu instruire les hommes qu'à marcher d'une maniére digne de l'homme; parce qu'elle n'a reconnu dans les hommes que des qualités humaines, & qu'elle ne les a destinés qu'à la jouissance des biens humains. Et ses instructions ne sont pas inutiles en ce point, qu'elles détournent au moins les hommes de la vie brutale qui deshonore l'excellence de la nature humaine, & qui leur fait chercher leur bonheur dans la plus vile portion de leur être, c'est-à-dire dans le corps. Mais toute cette réforme se réduit à bien peu de chose. Quel progrès ont fait les sectes des Philosophes, quoique revétues de tant d'éloquence, & soutenues de tant de subtilité? Elles ont laissé les hommes dans l'état où elles les ont trouvés, dans les mêmes perplexités, les mêmes préventions, le même aveuglement.

Et comment auroient-elles pu travailler à la réforme du cœur humain, ne sachant ni en quoi il étoit déréglé, ni quelle étoit la source de son déréglement. Sans la révélation du péché d'Adam, que connoissoit-on de l'homme, & de son véritable état? Depuis sa chute il est plein de contrariétés

étonnantes. Il retient de sa premiére origine des sentimens de grandeur & d'élévation, que sa dégradation & sa bassesse n'ont pu étouffer. Il veut tout, il aspire à tout. Son desir pour la gloire, pour l'immortalité, pour un bonheur qui renferme tous les biens, est infini. Et, d'un autre côté, il s'amuse à tout. Un néant l'occupe, un néant l'afflige ou le console. Il est un enfant en mille occasions; foible, découragé, abbattu: sans parler de ses vices & de ses passions, qui le deshonorent & l'avilissent, & qui le rendent quelquefois inférieur aux bêtes, dont il est plus voisin que de l'homme par ses indignes inclinations.

M. DuGuet, J. C. crucifié, Tome I. c. 5. d'après M. Pascal.

L'ignorance de ces deux états a jetté les Philosophes dans deux excès également absurdes. Les Stoïciens, qui s'étoient fait une idole de leur sagesse chimérique, inspiroient à l'homme des sentimens d'une grandeur pure: ce n'est pas là son état. Les Epicuriens, qui l'avoient dégradé en le réduisant à la matiére, lui inspiroient des sentimens de bassesse pure: & c'est aussi peu son état. La Philosophie n'étoit point capable de discerner des choses si voisines, & en même tems si éloignées: si voisines, puisque l'état de l'homme les réunit; & si éloignées, puisqu'elles appartiennent par leur nature à des états totalement differens. Un tel discernement

Principes de la Foi, T. I c. 9.

n'a point été fait avant JESUS-CHRIST; ou indépendamment de JESUS-CHRIST. L'homme ne s'eſt point connu, & n'a pu ſe connoitre avant lui. Il s'eſt ou trop élevé, ou trop abaiſſé. Ses maîtres l'ont toujours trompé, ou en flatant un orgueil qu'il faloit abattre, ou en ajoutant à une baſſeſſe qu'il faloit relever. Je comprens par-là combien la révélation m'étoit néceſſaire, & combien le don de la Foi me doit paroitre précieux.

Il eſt vrai que la maniére dont le péché d'Adam a paſſé juſqu'à moi, eſt couverte d'obſcurités. Mais de ce ſeul point que cachent les ténébres, vient la lumiére qui éclaircit tout, & diſſipe toutes mes difficultés. Je n'ai donc garde de refuſer de croire une ſeule choſe, dont la foi eſt récompenſée par l'intelligence de tant d'autres: & j'aime mieux ſoumettre ma raiſon à un ſeul article qu'elle ne comprend pas, mais qui eſt révélé; que de la révolter ſur une infinité d'autres qu'elle comprend auſſi peu, & dont la révélation divine ne lui interdit pas l'examen, & n'applanit pas les difficultés.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

AVANT-PROPOS.

J'ENTENDS par Hiſtoire de la Philoſophie l'hiſtoire des Dogmes qu'enſeignoit chaque Secte des anciens Philoſophes.

La Philoſophie, chez les Anciens, contenoït trois parties : la Dialectique ou Logique, qui dirige les opérations de l'eſprit, & s'applique à former le raiſonnement ; la Phyſique, (ſous laquelle étoit auſſi renfermée la Métaphyſique) qui conſidére la formation du Monde, les effets de la nature, l'exiſtence & les attributs de la Divinité, la nature de l'ame ; enfin la Morale, qui régle les mœurs, & traite des devoirs de la vie.

Voila une ample matiére. On n'attend pas de moi que je la traite à fond. J'ai déja déclaré plus d'une fois que je n'écrivois point pour les ſavans. On entend tous les jours parler, & pluſieurs Livres font ſouvent mention, de Stoïciens, de Péripatéticiens, d'Épicuriens. J'ai cru qu'il étoit à propos de mettre le commun des hommes au fait des principales queſtions agitées

parmi ces Philoſophes, mais ſans entrer dans un détail exact de leurs diſputes, qui ſouvent ſont très épineuſes & très déſagréables.

Avant que d'entrer en matiére, je ne puis m'empécher de faire obſerver le merveilleux goût qui régnoit dans l'antiquité parmi les perſonnes les plus conſidérables par raport à toutes les Sciences, & en particulier par rapport à l'étude de la Philoſophie. Je ne parle pas ſeulement des Grecs. Nous avons vû dans quelle eſtime étoient à la Cour de Créſus ces fameux Sages de la Gréce, le cas & l'uſage que Périclès faiſoit des leçons d'Anaxagore; avec quel empreſſement les plus illuſtres citoiens d'Athénes recherchoient les converſations de Socrate; quel dévouement Dion, malgré les attraits d'une Cour livrée au plaiſir, fit paroitre pour Platon, quel goût inſpira Ariſtote à Alexandre le Grand, ſon éleve, pour les connoiſſances même les plus abſtraites; enfin combien Pythagore & ſes diſciples furent conſidérés par les Princes de cette partie de l'Italie qui fut appellée la grande Gréce.

Les Romains, à cet égard, ne le cédérent point aux Grecs, depuis qu'une fois la connoiſſance & le goût des beaux Arts ſe furent introduits parmi eux. Paul Emile, après la conquête de la Macédoine, regarda comme un des plus doux fruits

de sa victoire de faire venir de la Gréce à Rome un Philosophe, pour instruire ses enfans qui étoient déja dans le service, & pour l'entretenir lui-même dans ses heures de loisir. Scipion l'Africain, qui [a] détruisit Carthage & Numance, ces deux redoutables rivales de Rome, fut, [b] au milieu des plus importantes occupations, tant en guerre qu'en paix, se procurer des momens de repos & de retraite, pour jouir de la conversation de Polybe & du Philosophe Panétius qu'il avoit toujours avec lui. Lélius, ce modéle de vertu, plus respectable par sa douce sagesse que par ses dignités, l'ami intime de Scipion, partageoit avec lui le plaisir de ces savans & agréables entretiens. L'amitié [c] de ces deux grands hommes pour Panétius alloit jusqu'à la familiarité, & Cicéron dit que ce Philosophe en étoit bien digne. Quels honneurs Pompée ne rendit-il point à Posidonius, étant allé exprès à Rhodes, au re-

a Africanus duos terrores imperii Romani, Carthaginem Numantiamque deleverat. *Pro Mur. n.* 58.

b Ille, requiescens à reip. pulcherrimis muneribus, otium sibi sumebat aliquando, & à cœtu hominum frequentiaque interdum, tanquam in portum se in solitudinem recipiebat. *De Offic. lib.* 3. *n.* 2.

Scipio tam elegans liberalium studiorum omnisque doctrinæ & auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque semper secum habuerit. *Vell. Paterc. lib.* 1. *cap.* 13.

c Homo inprimis ingenuus & gravis, dignus illa familiaritate Scipionis & Lælii, Panætius. *De Finib. lib.* 4. *n.* 23.

tour de ſes glorieuſes campagnes contre Mithridate, pour voir & entendre ce Philoſophe ! Luculle [a], dans le tems même de ſes campagnes, où un Général peut à peine reſpirer, trouvoit pourtant des momens de loiſir pour ſatisfaire le goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres, & en particulier pour la Philoſophie, & pour entendre le Philoſophe Antiochus qui étoit le compagnon de tous ſes voiages.

Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. V. p. 126.

M. l'Abbé Gédoyn fait remarquer, au ſujet d'une Lettre de Denys d'Halicarnaſſe à Pompée, l'uſage que les grands hommes de la République Romaine ſavoient faire de leur loiſir. L'excellente éducation, dit-il, que recevoient les Romains, les rendoit ſavans preſque dès l'enfance. On les inſtruiſoit à fond dans leur langue, & dans la langue Grecque : ces deux langues, qui étoient vivantes, leur coutoient peu à apprendre. On leur inſpiroit de bonne heure du goût pour les excellens Ecrivains. Ce goût, verſé, s'il faut ainſi dire, dans des ames tendres, ſe fortifioit avec l'âge, & les portoit à rechercher la ſociété des Savans, dont la converſation pût ſuppléer

a Majore ſtudio Lucullus cùm omni literarum generi, tum philoſophiæ deditus fuit, quàm qui illum ignorabant, arbitrabantur. Nec verò ineunte ætate ſolùm, ſed & quæſtor aliquot annos, & in ipſo bello : in quo ita magna rei militaris eſſe occupatio ſolet, ut non multum imperatori ſub ipſis pellibus otii relinquatur. Antiochum ſecum habuit. *Ac. Quæſt. lib. 4. n. 4.*

aux lectures que les affaires leur déroboient. De là il arrivoit que les Romains, aiant tous l'esprit cultivé par les Lettres, vivoient entr'eux dans un commerce continuel d'érudition. Et quelle devoit être la conversation d'un grand nombre de Romains, lorsqu'ils venoient à se trouver ensemble ! Hortensius, Cicéron, Cotta, César, Pompée, Caton, Brutus, Atticus, Catulus, Lucullus, Varron, & plusieurs autres !

Mais jamais personne n'a porté plus loin le goût & l'ardeur surtout pour la Philosophie, que Cicéron. On a peine à comprendre comment un homme, autant occupé qu'il l'étoit & par les soins de la plaidoirie & par les affaires de l'État, a pu trouver du tems pour approfondir, comme il avoit fait, toutes les questions agitées pour lors parmi les Philosophes. C'est que, comme il le dit lui-même par raport aux Belles-Lettres, le tems que les autres donnoient à la promenade, au plaisir, aux spectacles, au jeu, il l'emploioit, ou dans le cabinet, ou dans des entretiens familiers avec des amis de même goût que lui. Il [a] étoit convaincu qu'une telle étude

Pro Archi poet. n. 13.

[a] Si quodam in libro verè est à nobis philosophia laudata, profectò ejus tractatio optimo atque amplissimo quoque dignissima est: nec quidquam aliud videndum est nobis, quos populus Romanus hoc in gradu collocavit, nisi ne quid privatis studiis de operâ publicâ detrahamus.... Quasi verò clarorum virorum aut tacitos congressus esse oporteat, aut ludicros sermones,

& une telle récréation convenoient parfaitement à des Sénateurs & à des hommes d'Etat, pourvû qu'elles ne leur fissent rien retrancher de ce qu'ils doivent au public. Aimeroit-on mieux, dit-il, que leurs entrevûes fussent muettes en quelque sorte, ou qu'elles ne roulassent que sur des bagatelles, & sur des affaires de néant?

Les Livres Philosophiques qu'il nous a laissés, qui ne sont pas la partie de ses Ouvrages la moins estimable, marquent jusqu'où, dans ce genre, il avoit porté son application. Sans parler de tout le reste, il y donne d'excellentes régles pour ceux qui écrivent sur des matiéres contestées, & qui entreprennent de réfuter leurs adversaires. Il [a] veut qu'on ne s'engage dans les disputes que par un pur amour de la vérité, sans prévention, & sans desir de montrer de l'esprit, ou de faire prévaloir ses sentimens. Il en écarte toute passion, toute colére, tout emportement, toute médisance, & toute injure. *Nous* [b] *som-*

aut rerum colloquia leviorum. *Ac. Quæst. lib.4.n.6.*

a Ego, si ostentatione aliqua inductus, aut studio certandi ad hanc potissimùm philosophiam me applicavi, non modò stultitiam meam, sed etiam mores & naturam contemnendam puto. *Academ. Quæst. lib. 4 n.65.*

Differentium inter se reprehensiones non sunt vituperandæ. Maledicta, contumeliæ, tum iracundiæ, contentiones, concertationesque in disputando pertinaces, indignæ mihi philosophia videri solent. *De Finib. lib. 1. n. 27.*

b Nos & refellere sine pertinacia, & refelli sine iracundia parati sumus. *Tusc. Quæst. lib. 2. n. 5.*

mes, dit-il, en parlant de lui-même, *préparés à réfuter nos adversaires sans opiniâtreté, & à souffrir sans ressentiment qu'on nous réfute.*

Que ce caractére est aimable! Qu'il est beau de chercher dans les disputes, non à vaincre ses adversaires, mais seulement à faire triompher la vérité! Quel avantage l'amour propre même, s'il étoit permis de l'écouter, ne trouveroit-il point dans une telle conduite, à laquelle il n'est pas possible de refuser son estime, qui ajoute une nouvelle force aux raisons, qui en gagnant les cœurs, prépare les esprits à la conviction; & qui, par des maniéres douces & modestes, ôte à l'aveu mortifiant de s'être trompé cette peine secrette qu'une mauvaise honte y attache presque toujours. Quand est-ce que ce goût pour l'étude, & cette sage modération dans les disputes, revivront parmi nous?

Il faut pourtant l'avouer à l'honneur de notre siécle: nous avons des personnes d'un rare mérite qui se distinguent particuliérement par ces deux qualités. Je ne parlerai ici que de M. le Président Bouhier. Ses savantes Remarques sur le texte de plusieurs Livres de Cicéron, suffiroient seules pour montrer jusqu'où cet illustre Magistrat a porté l'étendue de ses connoissances. » Peutêtre, dit fort à propos M. l'Abbé d'Olivet, dans une Préface qui est

à la tête de la nouvelle édition des Tusculanes, traduites, partie par M. le Président Bouhier, partie par M. l'Abbé d'Olivet, avec un succès qui fait également honneur à l'un & à l'autre : » Peutêtre » que l'exemple d'un homme de son rang » & de son mérite, réveillera en France » le goût de la Critique ; goût autrefois si » commun, que le célébre Lambin, lorsqu'il travailla sur Cicéron, trouva du » secours dans les plus grands personnages de son tems. Car, pour dire ceci en » passant, la liste qu'il nous en a laissée, » & qu'on peut voir à la suite de sa Préface, prouve que ce même Cicéron, » qui de nos jours est relégué dans les » Colléges, faisoit il y a deux cens ans » les délices de tout ce qu'il y avoit de » plus considérable & dans la Robe, & » dans le Clergé.

Mais j'admire encore plus le caractére de modestie & de sagesse qui régne dans les Ecrits de M. le P. Bouhier, que sa vaste érudition. M. Davies avoit fait en Angleterre des observations sur le même texte de Cicéron que lui. *La carriére*, dit le Magistrat, *que nous courons l'un & l'autre dans cette espéce d'amusement Littéraire, ne ressemble point à celles, où les rivaux ne doivent aspirer qu'à l'honneur de vaincre. La vraie gloire des Critiques consiste à chercher la vérité, & à rendre*

justice à qui l'a trouvée. J'ai donc été charmé de la rendre au ſavant Anglois. Il le remercie même des lumiéres qu'il lui a données ſur quelques mépriſes. Quelle comparaiſon entre un caractére ſi modéré & ſi raiſonnable, & la vivacité de ces Auteurs, jaloux de leur réputation juſqu'à ne point ſouffrir la plus légére critique!

Je reviens à mon ſujet. La diviſion de la Philoſophie en trois parties, la Dialectique, la Morale, & la Phyſique, me fournit celle que je dois ſuivre dans ce petit Traité.

CHAPITRE PREMIER.

SENTIMENS

DES ANCIENS PHILOSOPHES

SUR LA DIALECTIQUE.

LA DIALECTIQUE, ou la Logique, eſt la ſcience qui donne des régles pour diriger les opérations de notre eſprit dans la recherche du vrai, & pour [a] nous apprendre à le diſcerner du faux. J'ai marqué aſſez au long dans le IV[e] Tome

a Dialectica veri & falſi quaſi diſceptatrix & judex. | *Acad. Quæſt. lib.* 4. *n.* 91.

du Traité des Etudes, de quelle utilité étoit cette partie de la Philosophie, & l'usage qu'il en faloit faire.

Aristote est, parmi les Anciens, le plus excellent auteur pour la Dialectique. Outre plusieurs autres Ouvrages, nous avons de lui quatre Livres de *l'Analyse*, où il établit tous les principes du raisonnement. » Ce génie, dit le P. Rapin dans la compa» raison qu'il fait d'Aristote & de Platon, » ce génie, si plein de raison & d'intelli» gence, approfondit tellement l'abyme » de l'esprit humain, qu'il en pénétra tous » les ressorts par la distinction exacte qu'il » fit de ses opérations. On n'avoit point » encore sondé ce vaste fond des pensées » de l'homme, pour en connoitre la pro» fondeur. Aristote fut le premier qui dé» couvrit cette nouvelle voie pour parve» nir à la science par l'évidence de la dé» monstration, & pour aller géométri» quement à la démonstration par l'in» faillibilité du syllogisme, l'ouvrage le » plus accompli, & l'effort le plus grand » de l'esprit humain. «

Cet éloge est grand, & ne laisse rien à desirer: mais on ne peut disputer à Aristote la gloire d'avoir porté fort loin la force du raisonnement, & d'en avoir démélé avec beaucoup de subtilité & de discernement les régles & les principes.

Cicéron [a] paroit reconnoitre ce Philosophe pour l'Auteur & l'inventeur de la Dialectique: lui-même en fait honneur à Zénon d'Elée au raport de Diogéne Laërce. On croit donc que Zénon fut le premier qui trouva cette suite naturelle de principes & de conséquences, dont il forma un Art, qui jusques-là n'avoit eu rien de fixe ni de réglé. Mais Aristote, sans doute, enchérit beaucoup sur lui. *In Zenone.*

Cette [b] étude faisoit la principale occupation des Stoïciens, qui reconnoissoient pour Chef un autre Zénon. Ils se piquoient d'exceller dans cette partie de la Philosophie. En effet leur maniére de raisonner étoit vive, pressante, serrée, propre à éblouir & à embarrasser leurs adversaires; mais obscure, séche, dénuée de tout ornement, & souvent elle dégénéroit en minuties, en sophismes, en [c] argumens captieux & entortillés, pour me servir du terme de Cicéron.

Quoique la question, s'il y a quelque chose de certain dans nos connoissances, ne dût être regardée que comme une question préliminaire à la Dialectique, elle en faisoit pourtant le principal objet, &

a Aristoteles utriusque partis Dialecticæ princeps. *Topic. n. 6.*

b Stoïcorum in dialecticis omnis cura consumitur. *Brut. n. 118.*

c Contortulis quibusdam ac minutis conclusiunculis.. effici volunt non esse malum dolorem. *Tusc. lib. 2. n. 42.*

c'eſt ſur quoi les Philoſophes diſputoient avec le plus de vivacité. La différence de ſentimens ſur ce ſujet conſiſtoit en ce que les uns croioient qu'on pouvoit avoir des connoiſſances ſûres, & porter des jugemens certains; & que les autres au contraire prétendoient qu'on ne pouvoit rien connoitre certainement, ni par conſéquent rien affirmer de poſitif.

Academ. Quæſt. lib. 1. n. 15.

La maniére de diſputer dont avoit uſé Socrate, pouvoit bien avoir donné lieu à cette derniére méthode de philoſopher. On ſait qu'il ne diſoit jamais ſon ſentiment, qu'il ſe contentoit de réfuter celui des autres ſans rien affirmer poſitivement, & qu'il déclaroit ne ſavoir autre choſe ſinon qu'il ne ſavoit rien, & c'étoit même pour cela qu'il croioit mériter l'éloge qu'Apollon lui avoit donné d'être le plus ſage des hommes. Pluſieurs croient que Platon ſuivit la même méthode, mais on n'en convient pas.

Ibid. n. 17.

Ce qui n'eſt point douteux, c'eſt que les deux plus célébres diſciples de Platon, Speuſippe ſon neveu & Ariſtote, qui formérent deux fameuſes Ecoles, le premier celle des Académiciens, l'autre celle des Péripatéticiens, abandonnérent la coutume qu'avoit Socrate de ne parler jamais qu'en doutant, & de ne rien affirmer, & que réduiſant la maniére de traiter les queſtions à de certaines régles & à une

certaine méthode, ils en firent un art, une ſcience, connue ſous le nom de Dialectique, qui fait une des trois parties de la Philoſophie. Ces deux Ecoles portoient un nom différent, mais dans le fond avoient les mêmes principes à peu de choſes près. Nous les confondrons pour l'ordinaire ſous le nom d'ancienne Académie.

Le ſentiment de l'ancienne Académie étoit, que, quoique nos connoiſſances priſſent leur origine dans les ſens, ce n'étoient pas les ſens qui jugeoient de la vérité, mais l'eſprit, qui ſeul méritoit d'être cru, parce qu'il eſt le ſeul qui voie les choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes, c'eſt-à-dire qui voie ce que Platon appelle les idées, leſquelles ſubſiſtent toujours dans le même état, & ne ſouffrent aucun changement.

Zénon, le chef des Stoïciens, qui étoit de *Citium* petite ville de Cypre, accordoit quelque choſe de plus au témoignage des ſens, qu'il [a] prétendoit être certain & évident, mais en ſuppoſant certaines conditions, ſavoir qu'ils fuſſent ſains & en bon état, & qu'il n'y eût aucun obſtacle qui en pût empécher l'effet. *Academ. Quæſt. lib. 1. n. 30.*

Epicure alloit encore plus loin. Il donnoit une telle certitude au raport des ſens [b],

a Ita tamen maxima eſt in ſenſibus veritas, ſi & ſani ſunt & valentes, & omnia removentur quæ obſtant & impediunt. *Lib. 4. n. 19.*

b Epicurus omnes ſenſus veri nuncios dixit eſſe, 1. *de nat. deor. n. 70.*

qu'il les regardoit comme une régle infaillible de vérité : ensorte qu'il enseignoit que les objets étoient précisément tels qu'ils nous paroissent : que le soleil, par exemple, & les étoiles fixes n'avoient pas réellement plus de grandeur qu'ils ne paroissent en avoir à nos yeux. Il admettoit un autre moien de discerner la vérité, c'est l'idée que nous avons des choses, sans laquelle nous ne pouvons former aucune question, ni porter aucun jugement. *Antecepta animo quædam informatio, sine qua nec intelligi quicquam, nec quæri, nec disputari potest.*

Lib. 1. de nat. deor. n. 43.

Zénon emploioit le même principe, & insistoit particuliérement sur les idées claires, évidentes, & certaines que nous avons naturellement de certains principes par raport aux mœurs & à la conduite de la vie. » L'homme [a] de bien, dit-il, est dé» terminé à tout souffrir, & à se laisser » déchirer par les plus cruels tourmens, » plutôt que de manquer à son devoir, & » que de trahir la fidélité qu'il doit à sa » patrie.

a Quæro etiam, ille vir bonus, qui statuit omnem cruciatum perferre, intolerabili dolore lacerari potiùs, quàm aut officium prodat aut fidem, cur has sibi tam graves leges imposuerit, cùm, quamobrem ita opotteret, nihil haberet comprehensi, percepti, cogniti, constituti ? Nullo igitur modo fieri potest, ut quisquam tanti æstimet æquitatem & fidem, ut ejus conservandæ causa nullum supplicium recuset, nisi iis rebus assensus sit, quæ falsæ esse non possunt. *Academ. Quæst. lib. 4. n. 23.*

» patrie. Je demande pourquoi il s'impose » à lui-même une loi si dure & si contraire » en apparence à ses intérêts, & s'il est » possible qu'il prenne une telle résolu- » tion, s'il n'a dans l'esprit une idée claire » & distincte de la justice & de la fidéli- » té, qui lui montre évidemment qu'il » doit s'exposer à tous les supplices, plu- » tôt que de rien faire qui soit contraire à » la justice & à la fidélité ? »

Ce raisonnement que Zénon fonde sur la certitude des idées claires & évidentes, montre la faussèté du principe reçu communément dans l'école des Péripatéticiens, *Que toutes nos idées viennent de nos sens*. Car, comme le remarque la Logique de Port-Roial, il n'y a rien que nous concevions plus distinctement que notre pensée même, ni de proposition qui nous puisse être plus claire que celle-là, *Je pense, donc je suis.* Or nous ne pourrions avoir aucune certitude de cette proposition, si nous ne concevions distinctement ce que c'est qu'*être*, & ce que c'est que *penser*. Et il ne faut point demander que nous expliquions ces termes, parce qu'ils sont du nombre de ceux qui sont si bien entendus par tout le monde, qu'on les obscurciroit en voulant les expliquer. Si on ne peut nier que nous n'ayions en nous les idées de l'être & de la pensée, qu'on nous dise par quels sens

Nihil est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu.

elles sont entrées dans notre esprit. Il faut donc convenir qu'elles ne tirent en aucune sorte leur origine des sens.

Zénon [a] montroit encore le faux, & même le ridicule du sentiment des Académiciens par une autre réflexion. Dans la conduite commune de la vie, il est impossible, disoit-il, de prendre un parti fixe, & de se déterminer à rien, si l'on n'a dans l'esprit un principe fixe & assuré, qui nous détermine à prendre un parti plutôt qu'un autre. Ainsi l'on demeurera toujours dans l'incertitude & dans l'inaction.

Les Sectateurs de l'ancienne Académie & du Portique convenoient donc ensemble, en ce que les uns & les autres soutenoient, quoique sur différens principes, qu'il y avoit des moiens sûrs de connoitre la vérité, & par conséquent des connoissances évidentes & certaines.

Academ. Quæst. lib. 1. n. 44. Arcésilas s'éleva avec beaucoup de vivacité contre ce sentiment, s'attachant en particulier à combattre Zénon, & il forma une secte, qui fut appellée la moienne Académie, laquelle subsista jusqu'à Carnéade, quatriéme successeur d'Arcésilas, qui fonda la secte appellée la nouvelle Académie. Comme elle n'avoit fait

a Si, quid officii sui sit, non occurrit animo, nihil unquam omnino aget, ad nullam rem unquam impelletur, nunquam movebitur. Quòd si aliquid aliquando acturus est, necesse est id ei verum, quod occurrit, videri. *Ibid. n.* 24.

que de légers changemens dans la moienne, on les confond ensemble, & on les désigne toutes deux par le nom d'*Académie nouvelle*. Cette secte eut beaucoup de crédit. Cicéron l'embrassa ouvertement, & s'en déclara le défenseur.

Si on l'en croit, ce ne fut point par opiniâtreté, ni par un frivole desir de vaincre, qu'Arcésilas attaqua Zénon, mais par l'obscurité qui se trouvoit dans toutes les connoissances, laquelle avoit obligé Socrate, aussi bien que Démocrite, Anaxagore, Empédocle, & presque tous les anciens Philosophes, d'avouer leur ignorance, & de convenir qu'on ne pouvoit rien savoir, rien connoitre avec certitude, pas même ce que Socrate s'étoit réservé, en disant: *Je ne sai qu'une chose, qui est que je ne sai rien.* *Ibid. n. 44.*

Le fort de la dispute entre Zénon & Arcésilas rouloit sur le témoignage des sens. Zénon prétendoit qu'on pouvoit par leur ministére connoitre certainement la vérité: Arcésilas le nioit. La principale raison de ce dernier étoit, qu'il n'y a aucune marque certaine qui distingue, & fasse discerner les objets faux & trompeurs, & ceux qui ne sont pas tels. Il y en a qui sont, ou qui paroissent si parfaitement semblables entr'eux, qu'il n'est pas possible d'en faire le discernement. On est donc exposé, en jugeant & en affirmant *Ibid. n. 66, &c.*

quelque chose, à se tromper, & à prendre le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai, ce qui est tout-à-fait indigne du Sage. Et[a] par conséquent, s'il veut se conduire avec prudence, il doit suspendre son jugement, & ne décider de rien. C'est aussi ce que faisoit Arcésilas ; il passoit les jours entiers à disputer contre les autres, & à réfuter leurs sentimens, sans jamais dire le sien.

Les Académiciens, à son exemple, en usérent toujours depuis de la même sorte. Nous avons vû que Carnéade, quand il alla à Rome avec deux autres Députés, parla un jour pour la justice, & le lendemain contre, avec la même force & la même éloquence. Ils[b] prétendoient que le but de ces discours où ils soutenoient le pour & le contre sur un même sujet, étoit de découvrir par ces recherches quelque chose qui fût vrai, ou du moins qui approchât de la vérité. La seule différence, disoient-ils, qu'il y a entre nous, & ceux qui croient savoir quelque chose, c'est que ces autres Philosophes donnent hardiment

Ibid. n. 108. *&c.* pour vrai & pour incontestable le parti qu'ils soutiennent, & que nous avons la

a Ex his illa necessariò nata est ἐποχή. id est assensionis retentio. *Academ. Quæst. lib.* 4. *n.* 59.

b Neque nostræ disputationes quidquam aliud agunt, nisi ut, in utramque partem dicendo & audiendo, eliciant & tanquam exprimant aliquid, quod aut verum sit, aut ad id quàm proximè accedat. *Lib.* 4. *n.* 7. 8.

modestie de donner le nôtre seulement pour probable & vraisemblable. Ils ajoutoient que c'étoit sans fondement qu'on accusoit leur doctrine de réduire les hommes à l'inaction, & de troubler les devoirs de la vie: puisque la probabilité & la vraisemblance suffisoient pour les déterminer à prendre un parti plutôt qu'un autre. Nous avons un excellent Traité de Cicéron, intitulé *Lucullus*, & que l'on compte pour le quatriéme Livre des Questions Académiques ; dans lequel Cicéron fait soutenir par Lucullc l'opinion de la vieille Académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir & comprendre;& pour lui, il soutient l'opinion contraire,qui est celle de la nouvelle Académie, Que l'homme ne peut aller au delà des apparences, & qu'il ne peut avoir que des opinions probables. Luculle,en finissant sa dissertation, qui est assez longue & très éloquente, apostrophe ainsi Cicéron. » Est-il possible, » lui dit-il, après l'éloge magnifique que » vous avez fait de la Philosophie, que » vous puissiez embrasser une Secte, qui » confond le vrai avec le faux, qui nous » ôte tout usage de la raison & du jugement, qui nous défend de rien approuver, & qui nous dépouille de tous les » sens ? Encore ces peuples Cimmériens, » qu'on dit ne voir jamais le soleil, ont-ils » quelques feux, quelque crépuscule qui

Academ. Quæst. lib. 4. n. 61. 62.

» les éclaire. Mais ces Philosophes, pour » lesquels vous vous déclarez, au milieu » de ces profondes ténébres dont ils nous » environnent, ne nous laissent aucune » étincelle dont la lueur puisse nous éclai- » rer. Ils nous tiennent comme garotés par » des liens, qui ne nous permettent pas de » faire aucun mouvement. Car enfin, nous » défendre, comme ils font, de donner » notre consentement à quoi que ce puisse » être, c'est réellement nous ôter tout usa- » ge de l'esprit, & nous interdire en même » tems toute action. « Il est difficile de mieux réfuter les dogmes de la nouvelle Académie, qui en effet semble dégrader l'homme, en le confinant dans une ignorance absolue, & ne lui laissant pour se conduire que le doute & l'incertitude.

Le P. Mallebranche, dans sa Recherche de la vérité, établit fort au long un excellent principe sur les sens. C'est que les sens nous ont été donnés de Dieu, non pour nous faire connoitre la nature des objets, mais leur raport avec nous; non ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais s'ils sont avantageux ou nuisibles à notre corps. Ce principe est très lumineux, & détruit toutes les petites chicanes des anciens Philosophes. Pour ce qui est des objets en eux-mêmes, c'est par les idées que nous les connoissons.

Log. de P. R. IV. Partie, ch. 1.

J'ai dit que les nouveaux Académiciens

ſe contentoient de nier la certitude, en admettant la vraiſemblance. Les Pyrrhoniens, qui ſont une branche & une ſuite de la Secte Académicienne, ont même nié cette vraiſemblance, & ont prétendu que toutes choſes étoient également obſcures & incertaines.

Mais la vérité eſt que toutes ces opinions qui ont fait tant de bruit dans le monde, n'ont jamais ſubſiſté que dans des diſcours, des diſputes, ou des écrits, & que perſonne n'en a jamais été ſérieuſement perſuadé. C'étoient des jeux & des amuſemens de perſonnes oiſives & ingénieuſes : mais ce ne furent jamais des ſentimens dont ils fuſſent intérieurement pénétrés, & par leſquels ils vouluſſent ſe conduire. Ils prétendoient qu'on ne peut diſtinguer le ſommeil de la veille, ni la folie du bon ſens : malgré toutes leurs raiſons, pouvoient-ils douter qu'ils ne dormoient point, & qu'ils avoient l'eſprit ſain? Mais s'il ſe trouvoit quelqu'un capable de former ce doute, au moins perſonne ne ſauroit douter, comme dit S. Auguſtin, s'il eſt, s'il penſe, s'il vit. Car, ſoit qu'il dorme ou qu'il veille, ſoit qu'il ait l'eſprit ſain ou malade, ſoit qu'il ſe trompe ou qu'il ne ſe trompe pas, il eſt certain au moins, puiſqu'il penſe, qu'il eſt & qu'il vit; étant impoſſible de ſéparer l'ê-

tre & la vie de la penſée, & de croire que ce qui penſe n'eſt pas & ne vit pas.

CHAPITRE SECOND.

SENTIMENS DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA MORALE.

LA Morale, qui ſe propoſe pour objet de régler les mœurs, eſt, à proprement parler, la Science de l'homme. Toutes les autres connoiſſances ſont en quelque ſorte hors de lui, ou du moins on peut dire qu'elles ne vont point juſqu'à ce qu'il y a en lui de plus intime & de plus perſonnel; je veux dire juſqu'au cœur: car c'eſt là que l'homme eſt tout ce qu'il eſt. Elles peuvent le rendre plus ſavant, plus éloquent, plus juſte dans ſes raiſonnemens, plus habile dans les myſtéres de la nature, plus propre à commander des armées, & à gouverner des Etats: mais elles ne le rendent pas meilleur, ni plus ſage. C'eſt pourtant l'unique choſe qui le touche de près, qui l'intéreſſe perſonnellement, & ſans laquelle tout le reſte doit lui paroitre aſſez indifférent.

C'eſt pour cela que Socrate crut devoir préférer le réglement des mœurs à tout le

reste. Avant lui les Philosophes ne s'occupoient presque qu'à sonder les secrets de la nature, à mesurer l'étendue des terres & des mers, à étudier le cours des astres. Il [a] fut le premier * qui mit la Morale en honneur, & qui, pour me servir des termes de Cicéron, fit [b] descendre la Philosophie du ciel dans les villes, l'introduisit même dans les maisons, & la familiarisa avec les particuliers, en l'obligeant de leur donner des préceptes sur les mœurs & sur la conduite de la vie.

Elle ne se borna pas au soin des particuliers. Le gouvernement des Etats a toujours fait le principal objet des réflexions des plus célébres Philosophes. Aristote & Platon nous ont laissé sur cette matiére plusieurs Traités d'une grande étendue, qui ont toujours été fort estimés, & qui renferment d'excellens principes. Cette partie de la Morale s'appelle Politique.

Je ne la traiterai point ici séparément: je me contenterai dans la suite, en parlant des Devoirs, de raporter quelques extraits de Platon & de Cicéron, qui feront con-

a A Socrate omnis, quæ est de vita & moribus, philosophia manavit. *Tuscul. Quæst. lib.* 3. *n.* 8.

* *Les Philosophes plus anciens, & surtout Pythagore, avoient donné à leurs disciples de bons préceptes de Morale: mais ils n'en faisoient pas leur capital comme Socrate.*

b Socrates primus philosophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebusque bonis & malis quærere. *Ibid. lib.* 5. *n.* 10.

noitre quelles nobles idées ils avoient sur la maniére de gouverner les peuples.

La Morale doit instruire les hommes principalement sur deux matiéres. Elle doit, en premier lieu, leur enseigner en quoi consiste le souverain bonheur, auquel ils aspirent tous; puis leur montrer les vertus & les devoirs qui peuvent les y conduire. Il ne faut pas s'attendre que le Paganisme nous donne sur des matiéres si importantes des maximes bien pures. Nous y trouverons un mélange de lumiére & de ténébres qui nous étonnera, mais qui pourra beaucoup nous instruire.

Je joindrai à la Morale un petit Traité sur la Jurisprudence.

ARTICLE PREMIER.

Sentimens des anciens Philosophes sur le souverain bonheur de l'homme.

IL N'Y A POINT dans toute la Philosophie morale de matiére plus intéressante que celle qui regarde le souverain bonheur. On agitoit dans les Ecoles plusieurs questions assez indifférentes pour le commun des hommes, & dont on pouvoit négliger de s'instruire, sans que les mœurs & la conduite de la vie en souffrissent beaucoup. Mais [a] l'ignorance de ce qui

a Summum bonum si ignoretur, vivendi rationem ignorari necesse est. Ex quo tantus error consequitur, ut, quem in portum se recipiant, scire non possint.

constitue le souverain bien jette l'homme dans une infinité d'erreurs, & fait qu'il marche toujours au hazard, sans avoir rien de fixe, & sans savoir ni où il va, ni quelle route il doit tenir : au lieu que ce principe une fois bien établi, il connoit clairement tous ses devoirs, & sait à quoi s'en tenir pour tout le reste.

Ce ne[a] sont pas seulement les Philosophes qui se sont mis en peine de rechercher, en quoi consiste le souverain bien : ce sont généralement tous les hommes ; savans, ignorans, éclairés, stupides. Il n'y a personne qui ne prenne parti sur cette importante question. Et quand l'esprit demeureroit indifférent, le cœur ne sauroit s'empêcher de faire un choix. Il pousse de son fond un cri secret, qui dit à l'égard de quelque objet : Heureux celui qui en est le possesseur !

L'homme a l'idée & le desir d'un bonheur souverain gravés dans le fond de sa nature ; & cette idée & ce desir sont la source de tous ses autres desirs & de toutes ses actions. Depuis le péché, il ne lui en reste qu'une notion confuse & géné-

Cognitis autem rerum finibus, cùm intelligitur quid sit & bonorum extremum & malorum, inventa vitæ via est, conformatioque omnium officiorum.... Hoc constituto, in philosophia, constituta sunt omnia. *De Finib. bon. & mal. lib. 5. n. 15.*

a Omnis auctoritas philosophiæ consistit in beata vita comparanda. Beatè enim vivendi cupiditate incensi omnes sumus. *Ibid. n. 86.*

rale, laquelle est inséparable de son être. Il ne sauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne connoit plus que confusément ; mais il ne sait où il est, ni en quoi il consiste, & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs : car trouvant des biens créés qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien souverain, il y raporte ses actions, & tombe ainsi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'est ce que nous verrons clairement dans les divers sentimens qui ont partagé les Philosophes sur cette matiére. Cicéron l'a traitée avec beauoup d'étendue & d'érudition dans les cinq Livres qui ont pour titre *de Finibus bonorum & malorum*, où il examine en quoi consiste les véritables biens & les véritables maux. Je m'attacherai au plan qu'il a suivi, & j'exposerai après lui ce qu'ont pensé sur ce sujet les Epicuriens, les Stoïciens, les Péripatéticiens, c'est-à-dire les trois Sectes de Philosophie les plus célébres.

Les deux derniéres nous fourniront de tems en tems d'excellentes maximes sur divers sujets, mais qui seront le plus souvent mélées de faux dogmes & d'erreurs grossiéres. Il ne faut pas s'attendre à y rien trouver d'instructif par raport aux biens futurs. La Philosophie humaine n'éléve

point l'homme au-dessus de lui-même, & se borne à la terre. Quoiqu'il y ait eu plusieurs Philosophes persuadés de l'immortalité de l'ame, & par conséquent convaincus que la vie présente n'est qu'un instant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laissé de donner à cette vie d'un moment toute leur étude & toute leur attention. Ce qui devoit arriver en l'autre vie, n'étoit le sujet que de quelques entretiens stériles, dont ils ne tiroient aucune conséquence pour leur propre conduite, ni pour celle des autres. Ainsi ces prétendus Sages, qui connoissoient tout excepté eux-mêmes, & qui savoient la destination de chaque chose particuliére excepté celle de l'homme, peuvent, à juste titre, être regardés comme des insensés. Car c'est l'être, que de ne savoir ce qu'on est, & où l'on va; que d'ignorer sa fin; & les moiens d'y parvenir; que de savoir ce qui est superflu & étranger, & d'être aveugle sur ce qui est personnel & nécessaire.

§. I.

Sentimens d'Epicure sur le souverain bien.

LE NOM SEUL d'Epicure nous avertit que dans la question dont il s'agit, il [a] ne

[a] Epicurus, in constitutione finis, nihil generosum sapit atque magnificum. *De Finib. lib. 1. n. 23.*

faut point attendre qu'il nous inspire de nobles & de généreux sentimens.

De Finib. lib. 1. n. 29. 30. On appelle souverain bien, selon tous les Philosophes, celui auquel tous les autres se raportent, & qui ne se raporte lui-même à aucun autre. Epicure fait consister le souverain bien dans le plaisir, & par une conséquence nécessaire, le souverain mal dans la douleur. C'est la nature elle-même, dit-il, qui nous enseigne cette vérité; & qui nous apprend dès notre naissance, à rechercher comme souverain bien tout ce qui peut nous faire plaisir, & à éviter comme souverain mal tout ce qui peut nous faire de la peine. On n'a pas besoin d'argumens bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu est chaud, la neige blanche, le miel doux. Tout cela se sent. Qu'on suppose d'un côté un homme jouissant, & pour l'esprit & pour le corps, des plus grands plaisirs, sans crainte qu'ils soient interrompus; & de l'autre un homme livré aux plus vives douleurs, sans aucune espérance de soulagement: est-il douteux de quel côté on doit placer le souverain bien, & le souverain mal?

De Finib. lib. 2. n. 93. Tusc. Quæst. lib. 2. n. 44. 45. Comme il ne dépend pas de l'homme de s'exemter des douleurs, Epicure oppose à cet inconvénient un remède fondé sur un raisonnement qu'il croit fort persuasif. *Si la douleur est grande*, dit-il, *elle*

sera courte : si elle est longue, elle sera légére. Comme s'il n'arrivoit pas souvent qu'une maladie fût en même tems & longue & douloureuse, & comme si un raisonnement pouvoit quelque chose contre le sentiment.

Il proposoit un autre reméde, non moins inefficace, contre la vivacité de la douleur, qui consistoit à rendre notre esprit distrait sur les maux qu'on souffre, & à tourner toute son attention sur les plaisirs qu'on a sentis autrefois, & sur ceux qu'on espére goûter encore dans la suite. Quoi![a] lui répliquoit-on, pendant que la violence de la douleur me pique, me pénétre, me déchire, me brûle, & ne me laisse aucun moment de repos, vous m'ordonnez de l'oublier & de la laisser à l'écart. Cette dissimulation & cet oubli, sont-ils donc en mon pouvoir ? Est-ce qu'il dépend de moi d'étoufer la voix de la nature, & de lui imposer silence ? *Tusc. Quæst. lib. 3. n. 33. &c.*

Obligé de renoncer à tous ces faux & pitoiables raisonnemens, il ne restoit plus d'autre issue à Épicure, que d'avouer que son Sage seroit sensible à la douleur, mais qu'il ne laisseroit pas de se croire heureux dans cet état ; & c'est à quoi il se réduisoit. *Tusc. Quæst. lib. 2. n. 17.*

a Non est in nostra potestate, fodicantibus iis rebus quas malas esse opinemur, dissimulatio vel oblivio. Lacerant, vexant, stimulos admovent, ignes adhibent, respirare non finunt ; & tu oblivisci jubes, quod contra naturam est ? *Cicer.*

En l'entendant ainsi parler, Cicéron a toutes les peines du monde, dit-il, à s'empêcher de rire. Si le Sage est tourmenté, s'il est brûlé; (on s'attend qu'Epicure va dire qu'il résistera constamment, & qu'il ne succombera point: ce n'est pas assez pour lui: il va encore plus loin.) Si le[a] Sage se trouve enfermé dans le taureau brûlant de Phalaris; plein de joie il s'écriera: *Que l'état où je suis est doux! Que je m'en mets peu en peine!* On est étonné d'entendre sortir cette parole de la bouche du Panégyriste de la Volupté, qui fait consister le souverain bien dans le plaisir, & le souverain mal dans la douleur. On l'est[b] encore plus, quand on voit Epicure soutenir ce généreux personnage jusqu'à la fin, & qu'on l'entend lui-même, au milieu des douleurs aigues de la pierre, & des tourmens que lui faisoit souffrir une affreuse colique qui lui déchiroit les entrailles, s'écrier: *Je suis heureux. C'est ici le dernier & le plus fortuné jour de ma vie.*

Cicéron demande, comment on peut concilier Epicure avec lui même? Pour[c]

a In Phalaridis tauro si erit, dicet: *Quàm suave est hoc! Quàm hoc non curo!* Cicer

b Quid porro? Non æquè incredibile videtur, aliquem in summis cruciatibus positum, dicere: *Beatus sum?* Atqui hæc vox in ipsa officina voluptatis est audita; *Beatissimum*, inquit *hunc & ultimum diem ago*, Epicurus: cùm illum hinc urinæ difficultas torqueret, hinc insanabilis exulcerati dolor ventris. *Senec. Epist.* 92.

c Tullius dolorem, dolo-

lui, qui ne nie pas que la douleur ne ſoit douleur, il ne porte pas à un ſi haut point la vertu du Sage. » C'eſt bien aſſez, dit-il, » qu'il ſupporte les maux avec patience. » Je ne demande pas qu'il les ſouffre avec » joie. Car enfin la douleur eſt une choſe » triſte, dure, amére, contraire à la na» ture, & difficile à ſouffrir. « C'eſt là penſer & parler raiſonnablement. Le langage d'Epicure eſt celui de la vanité & de l'orgueil, qui cherche à ſe donner en ſpectacle, & qui faiſant parade d'un faux courage, prouve une véritable foibleſſe.

Au reſte, ces conſéquences abſurdes d'Epicure étoient des conſéquences néceſſaires qui ſuivoient invinciblement de ſes principes erronés. Car ſi le Sage doit être heureux auſſi lontems qu'il eſt ſage, la douleur ne lui faiſant pas perdre ſa ſageſſe, ne peut non plus lui faire perdre ſon bonheur. Ainſi il eſt contraint d'aſſurer qu'il eſt heureux au milieu des plus vives douleurs.

Il faut avouer qu'on trouve dans Epicure des maximes, & même des actions, qui ont quelque choſe de ſurprenant & d'ébloüiſſant, & qui donnent de ſa perſonne & de ſa doctrine une idée toute

rem eſſe non negat... Ego, inquit, tantam vim non tribuo ſapientiæ contra dolorem. Sit fortis in perferendo, officio ſatis eſt: ut lætetur etiam, non poſtulo. Triſtis enim res eſt ſine dubio, aſpera, amara, inimica naturæ, ad patiendum tolerandumque difficilis. *Tuſcul. Quæſt. lib.* 2. *n.* 33. & 18.

opposée à celle qu'on s'en forme ordinairement. C'est pourquoi plusieurs Savans fort célébres ont pris sa défense, & fait son apologie.

Il[a] déclare hautement, dit Cicéron, qu'on ne peut vivre agréablement, à moins qu'on ne vive avec sagesse, honnêteté, & justice; & qu'on ne peut vivre de la sorte, sans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe !

Sur les autres matiéres de morale, & sur les régles des devoirs, il étale des maximes qui n'ont pas moins de noblesse & de sévérité.

Senec. Ep. 29. Sénéque raporte plusieurs de ses paroles, qui sont certainement fort louables. *Je n'ai jamais songé, dit-il, à plaire au peuple : car, ce que je sai, le peuple ne l'approuve point; & ce que le peuple approuve, je ne le sai pas.*

Id. Epist. 11. A la place du peuple Epicure[b] substitue quelque homme de bien d'une grande vertu & d'une grande réputation, qu'il

a Clamat Epicurus, non posse jucundè vivi, nisi sapienter, honestè, justéque vivatur : nec sapienter, honestè, justè, nisi jucundè. *De Finib. lib. 1. n. 57.*

b Aliquis vir bonus nobis eligendus est, ac semper ante oculos habendus, ut sic tanquam illo spectante vivamus, & omnia tanquam illo vidente faciamus. Hoc, mi Lucili, Epicurus præcepir; custodem nobis & pædagogum dedit: nec immeritò. Magna pars peccatorum tollitur, si peccatoris testis adsistat. Aliquem habeat animus, quem vereatur, cujus auctoritate etiam secretum suum sanctius faciat. . . .

veut que nous ayions toujours devant les yeux comme un gardien & un surveillant, de sorte que nous fassions toutes nos actions comme s'il en étoit spectateur & juge. En effet, c'est retrancher la plus grande partie des fautes, que de leur donner un témoin qu'on respecte, dont l'autorité & la pensée seule régle & purifie nos actions les plus secrettes.

Si [a] vous voulez, disoit Epicure, rendre Pythocles véritablement riche, il ne faut rien ajouter à ses biens, mais seulement retrancher de ses desirs & de ses cupidités.

Je ne finirois point, si je voulois raporter beaucoup d'autres maximes d'une morale aussi exacte. Socrate parle-t-il mieux qu'Epicure? Et l'on prétend que sa conduite répondoit à sa morale.

Quoique les Jardins d'Epicure eussent pour inscription, *Ici la volupté est le souverain bien*, le maître du logis, gracieux d'ailleurs & fort honnête, recevoit ses hôtes avec du pain & de l'eau. *Senec. Epist. 21.*

Lui-même, ce Docteur de la volupté, avoit certains jours, où il rassasioit sa faim bien sobrement. Il marque dans une lettre, qu'il ne dépensoit pas un as entier pour son repas, c'est-à-dire un sou; & que Métrodore, son compagnon, qui n'étoit pas *Senec. Epist. 18.*

a Si vis, inquit, Pythoclea divitem facere, non pecuniæ adjiciendum, sed cupiditatibus detrahendum. *Senec. Epist. 21.*

encore si avancé, dépensoit l'as entier.

Nous avons vû avec quel courage, près de rendre l'esprit, il souffroit les plus vives & les plus cruelles douleurs. Que répondre à ces faits, & à beaucoup d'autres pareils? car on en raporte plusieurs.

Que répondre aussi d'un autre côté à des faits tout contraires, & en grand nombre, & aux reproches qu'on lui faisoit de s'abandonner à la crapule, & aux débauches les plus honteuses, comme on le voit dans Diogéne Laërce.

Tusc. Quæst. lib. 3. n. 46. 47. Mais Cicéron tranche la question en un mot, & la réduit à un seul point. » Croiez-» vous, lui disoit-on, qu'Epicure soit tel » qu'on le veut faire passer, & que son » dessein soit de porter au déréglement & » à la débauche? Je ne le croi pas, répond » Cicéron: car je vois que d'ailleurs il » avance de fort belles maximes, & d'une » morale très sévére. Mais il ne s'agit pas » ici de ses mœurs, ni de sa conduite: il » s'agit de ses dogmes & de ses sentimens. » Or il s'explique sur ce qu'il entend par » le plaisir & la volupté, d'une maniére » qui n'est pas obscure. *J'entends* [a] *par ce* » *mot*, dit Epicure, *les plaisirs de la chair*, » *la vûe des objets qui flatent agréablement*

a Non verbo solùm posuit voluptatem, sed explanavit quid diceret. *Saporem*, inquit, *& corporum complexum, & ludos, atque cantus, & formas eas quibus oculi jucundè moveantur.*

» *les yeux, les divertissemens, la musique.*
» Ajoutai-je quelque chose de faux ? Si
» cela est, qu'on me réfute : car je ne
» cherche qu'à éclaircir la vérité.

Le [a] même Epicure déclare *qu'il ne peut pas même concevoir qu'il y ait un autre bien que celui qui consiste dans le boire, dans le manger, dans l'harmonie des sons qui flate l'oreille, & dans les voluptés obscénes.* Ne sont-ce pas là ses propres termes, dit Cicéron ? *An hæc ab eo non dicuntur?* *De nat. deor. lib. II. n. 111.*

En supposant qu'il soutenoit un tel dogme, devoit-on compter pour quelque chose les plus beaux discours qu'il tenoit d'ailleurs sur la vertu & sur l'honnêteté ? On en jugeoit comme des Livres qu'il avoit écrits sur la Divinité. On étoit persuadé que dans le fond il ne croioit point de dieux. Cependant il parloit dans ces Livres du respect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ses véritables sentimens & sa personne à couvert, & pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avoit le même intérêt à couvrir un dogme aussi révoltant que celui qui fait consister le souverain bien dans la volupté. *De nat. deor. lib. I. n. 116. & 123.*

Torquatus faisoit valoir extrêmement *De Finib. lib. 2. n. 51, &c.*

a Testificatur, ne intelligere quidem se posse, ubi sit aut quid sit ullum bonum, præter illud, quod cibo, aut potione, & aurium delectatione, & obscœna voluptate capiatur. *De Finib. lib. 2. n. 7.*

en faveur d'Epicure, dont il défendoit la doctrine, l'endroit où ce Philosophe disoit que l'on ne peut pas mener une vie agréable, si elle n'est sage, honnête, & juste : *non posse jucundè vivi, nisi honestè, & sapienter, & justè vivatur.* Cicéron ne se laisse point éblouir par un vain éclat de paroles, dont Epicure s'efforçoit de couvrir la turpitude de ses dogmes. Il prouve fort au long que la sagesse, l'honnêteté, la justice ne peuvent point s'allier avec le plaisir dans le sens qu'Epicure lui donne, qui fait honte à la Philosophie,
Ibid. n. 74. & qui deshonore la nature même. Il demande à Torquatus, si, lorsqu'il sera nommé Consul, ce qui devoit bientôt arriver, il osera, dans sa harangue devant le peuple ou dans le Sénat, déclarer qu'il entre en charge bien résolu de se proposer la volupté pour fin & pour but dans toutes ses actions ? Pourquoi ne l'osera-t-il pas, sinon parce qu'il sent bien qu'un tel langage est infâme ?

De Finib. l. 2. n. 63-65. Je finirai tout cet Article par un beau contraste que fait ici Cicéron. D'un côté, il représente L. Thorius Balbus de Lanuvium, l'un de ces voluptueux habiles & délicats qui se font une occupation & un mérite de rafiner sur tout ce qui s'appelle délices : lequel, libre de tout chagrin pour le présent & de toute inquiétude pour l'avenir, ne se livroit point brutalement aux

excès du boire & du manger, ni aux autres divertissemens grossiers, mais qui, attentif à sa santé & à certaines bienséances, menoit une vie douce & molle, assembloit tous les jours chez lui une compagnie d'amis choisis, avoit toujours une table servie des mêts les plus fins & les plus exquis; ne se refusoit rien de ce qui pouvoit flater agréablement ses sens, ni aucun de ces plaisirs sans lesquels Epicure ne concevoit pas ce que pouvoit être le souverain bonheur; en un mot, qui étoit industrieux à cueillir partout, pour ainsi dire, une fleur délicate de joie & de volupté, & qui annonçoit par un teint vermeil le fond merveilleux de santé & d'embonpoint dont il jouissoit. Voila, dit Cicéron en s'adressant à Torquatus, un homme, selon vous, souverainement heureux.

Je [a] n'oserois vous nommer celui que j'ai dessein de lui opposer, mais la vertu le nommera elle-même pour moi: c'est le

[a] Ego, huic quem anteponam, non audeo dicere: dicet pro me ipsa virtus, nec dubitabit isti vestro beato M. Regulum anteponere. Quem quidem, cùm sua voluntate, nulla vi coactus præter fidem quam dederat hosti, ex patria Carthaginem revertisset, tum ipsum, cùm vigiliis & fame cruciaretur, clamat virtus beatiorem fuisse, quàm potantem in rosa Thorium. Bella magna gesserat, bis consul fuerat, triumpharat: nec tamen sua illa superiora tam magna nec tam præclara ducebat, quàm illum ultimum casum, quem propter fidem constantiamque susceperat: qui nobis miserabilis videtur audientibus, illi perpetienti erat voluptarius. *De Finib. lib. 2. n. 65.*

fameux Régulus, qui de son plein gré, sans y être forcé que par la parole qu'il avoit donnée aux ennemis, retourna de Rome à Carthage, où il savoit quels supplices lui étoient préparés, & où effectivement on le fit mourir par la faim & par des veilles forcées. C'est dans ces tourmens-là même que la vertu le déclare à haute voix infiniment plus heureux que votre Thorius, couché sur les roses, & nageant dans la volupté. Régulus avoit fait de grandes guerres, avoit été deux fois Consul, avoit reçu l'honneur du triomphe ; mais il ne comptoit presque pour rien tous ces avantages en comparaison de ce dernier événement de sa vie, que sa fidélité à sa parole & sa constance lui avoient attiré ; événement, dont le simple récit nous afflige & nous effraie, & dont la réalité fut pour Régulus un sujet de joie & de plaisir.

Qu'on mette à la place de Régulus un Chrétien qui souffre pour la vérité, rien ne sera plus concluant que le raisonnement de Cicéron. Sans cela, c'est réfuter une absurdité par une autre, & opposer une fausse idée de bonheur à un bonheur honteux.

§. II.

Sentimens des Stoïciens sur le souverain bien.

NOUS SORTONS de l'Ecole la plus décriée

criée parmi les anciens Philoſophes pour la doctrine & pour les mœurs, qui avoit pourtant beaucoup d'autorité, & dont les dogmes étoient, dans la pratique, preſque généralement ſuivis, l'attrait du plaiſir étant bien plus efficace que tous les plus beaux raiſonnemens. Nous paſſons maintenant dans une autre Ecole, que le Paganiſme a fort vantée, dont il s'eſt fait beaucoup d'honneur, & où il a prétendu que la vertu s'enſeignoit & ſe pratiquoit dans toute ſa pureté & toute ſa perfection. On voit bien que je parle des Stoïciens.

C'étoit un principe commun à tous les Philoſophes, que le ſouverain bien conſiſtoit à vivre ſelon la nature : *ſecundùm naturam vivere, ſummum bonum eſſe.* La différente maniére dont ils expliquoient cette conformité avec la nature, faiſoit la diverſité de leurs opinions. Epicure la mettoit dans le plaiſir : quelques-uns dans l'exemtion de la douleur : d'autres dans d'autres objets. Zénon, le Chef des Stoïciens, la faiſoit conſiſter uniquement dans la vertu. Selon lui, vivre ſelon la nature, vivre conformément à la nature, en quoi ſeul conſiſte le bonheur, c'eſt vivre honnêtement, vivre vertueuſement. Voila ce que la nature nous inſpire, à quoi elle nous porte, l'honnêteté & la vertu : & elle nous inſpire en même tems une ſou-

De Finib. lib. 4. n. 14.

veraine horreur pour tout ce qui est contraire à l'honnêteté & à la vertu.

Cette [a] vérité se reconnoît sensiblement dans les enfans, en qui l'on admire la candeur, la simplicité, la tendresse, la reconnoissance, la compassion, la pureté, l'ignorance du mal & de tout artifice. D'où leur viennent de si excellentes vertus, sinon de la nature même, qui se peint & se montre dans les enfans comme dans un miroir ? Dans [b] un âge plus avancé, pour peu que l'on se souvienne que l'on est homme, peut-on refuser son estime à une jeunesse sage, réglée, modeste : & de quel œil voit-on au contraire de jeunes gens livrés à la débauche & aux déréglemens ? Quand on lit dans l'Histoire, d'un côté des actions de bonté, de douceur, de clémence, de reconnoissance ; de l'autre, des actions de violence, d'injustice, d'ingratitu-

a Id indicant pueri, in quibus, ut in speculis, natura cernitur... Quæ memoria est in his bene merentium ! quæ referendæ gratiæ cupiditas ! Atque ea in optima quaque indole maximè apparent. *De Finib. lib. 5. n. 61.*

b In his verò ætatibus quæ jam confirmatæ sunt, quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur & offensione turpitudinis, & comprobatione honestatis ? Quis est qui non oderit libidinosam, protervam adolescentiam ? Quis contra in illa ætate pudorem, constantiam, etiamsi sua nihil intersit, non tamen diligat?... Cui Tibuli nomen odio non est ? Quis Aristidem mortuum non diligit ? An obliviscamur, quantopere in audiendo legendoque moveamur, cùm piè, cùm amicè, cùm magno animo aliquid factum cognoscimus ? *Ibid. n. 62.*

de, de cruauté : quelque distance de tems qu'il y ait entre ces hommes dont parle l'Histoire & nous, sommes-nous maîtres de nos sentimens, & pouvons-nous nous empécher d'aimer les uns, & de détester les autres ? Voila, dit Zénon, le cri de la nature, qui nous fait entendre qu'il n'y a de vrai bien que la vertu, de vrai mal que le vice.

Les Stoïciens ne pouvoient pas raisonner plus juste ni plus conséquemment dans leurs principes, qui étoient la source de leurs erreurs & de leurs égaremens. D'un côté convaincus que l'homme est fait pour le bonheur, qui est sa derniére fin & le terme de sa destination ; & de l'autre bornant toute la vie & la durée de l'homme à cette vie présente, & ne trouvant dans ce court espace rien de plus grand, de plus estimable, de plus digne de l'homme que la vertu : il n'est pas étonnant qu'ils y plaçassent le bonheur & la derniére fin de l'homme. Ne connoissant point une autre vie, ni les promesses éternelles, ils ne pouvoient mieux faire dans l'étroite sphére où ils étoient renfermés par l'ignorance de la Révélation. Ils ont monté aussi haut qu'il leur étoit possible. Ils ont été obligés de prendre le moien pour la fin, le chemin pour le terme. Ils ont pris pour guide la nature, faute de trouver mieux. Ils se sont appliqués à la considérer par ce qu'el-

le a de grand & de ſublime, pendant que l'Epicurien ne la regardoit que par ce qu'elle a de terreſtre, d'animal, de corrompu. Ainſi ils ont dû faire conſiſter le bonheur de l'homme dans la vertu.

Quant à ce qui regarde la ſanté, les richeſſes, la réputation, & d'autres pareils avantages, ou les maladies, la pauvreté, l'ignominie, & d'autres incommodités de ce genre: Zénon ne les mettoit au rang ni des biens ni des maux, & n'en faiſoit dépendre ni le bonheur ni le malheur des hommes. C'eſt pourquoi il ſoutenoit [a] que la vertu ſeule & par elle-même ſuffiſoit pour faire leur bonheur; & que tous les Sages, en quelque état qu'ils ſe trouvaſſent, étoient toujours heureux. Cependant il ne laiſſoit pas de compter pour quelque choſe, mais pour peu, ces ſortes de biens & de maux extérieurs, qu'il définiſſoit d'une maniére différente, pour les termes, de celle des autres Philoſophes, mais qui dans le fond revenoit à peu près aux mêmes ſentimens.

De Finib. lib. 3. n. 43-45.

On peut juger de tout le reſte par un ſeul exemple. Les autres Philoſophes regardoient la douleur comme un mal effectif & réel, qui incommodoit extrêmement le Sage, mais qu'il tâchoit de ſup-

a Virtutis tantam vim eſſe, ut ad beatè vivendum ſe ipſa contenta ſit, . . . Sapientes omnes eſſe ſemper beatos. *De Finib. lib. 5. n. 77.*

porter avec patience, qui ne l'empéchoit pas d'être heureux, mais qui rendoit son bonheur moins complet. Ainsi, selon eux, une action honnête & exemte de douleur, étoit préférable à celle où la douleur auroit été jointe. Les Stoïciens croioient qu'un tel sentiment dégradoit & deshonoroit la vertu, à laquelle tous les autres biens extérieurs joints ensemble n'ajoutoient pas plus que les étoiles à l'éclat du soleil, une goute d'eau à la vaste étendue de l'Océan, un denier aux millions innombrables de Crésus : c'étoient les comparaisons dont ils se servoient. Un Sage Stoïcien comptoit donc la douleur pour rien ; & quelque violente qu'elle fût, il se donnoit bien de garde de l'appeller un mal.

Pompée, au retour de Syrie, passa exprès par Rhodes pour voir Posidonius célébre Stoïcien. Quand il fut arrivé à la maison de ce Philosophe, il défendit à son Licteur de fraper de sa baguette la porte de ce logis, comme c'étoit la coutume. Celui [a], dit Pline, à qui l'Orient & l'Occident s'étoient soumis, voulut que les faisceaux de son Licteur fissent hommage à la demeure d'un Philosophe. Il le trouva au lit fort malade d'une goute qui lui

Tusc. Quaest. l. 3. n. 61.

a Pompeius, confecto Mithridatico bello, intraturus Posidonii sapientiæ professione clari domum, fores percuti de more à lictore vetuit : & fasces Lictorios januæ submisit, cui se Oriens Occidensque submiserat. *Plin. l. 7. cap. 30.*

faisoit souffrir de cruels tourmens. Il lui témoigna la peine qu'il avoit de le voir en cet état, & de ne pouvoir l'entendre comme il s'en étoit flaté. Il ne tiendra qu'à vous, repartit le Philosophe; & il ne sera pas dit, qu'à cause de ma maladie, un si grand homme soit venu chez moi inutilement.

Alors commençant un long & grave discours, il entreprit de lui prouver qu'il n'y avoit rien de bon que ce qui étoit honnête. Et [a] comme cependant la douleur se faisoit sentir vivement, & lui enfonçoit ses pointes dans tout le corps; il répéta souvent: *Tu ne gagneras rien, ô douleur: quelque incommode & violente que tu puisses être, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

Ibid. n. 60. Un autre Stoïcien fut de meilleure foi: c'étoit Denys d'Héraclée, disciple de Zénon, dont il avoit lontems & vivement soutenu les dogmes. Tourmenté [b] par la pierre, qui lui faisoit jetter les hauts cris, il reconnut la fausseté de tout ce qu'on lui avoit enseigné au sujet de la douleur. *J'ai emploié*, disoit-il, *plusieurs années à l'étude*

a Cùmque ei quasi faces doloris admoverentur, sæpè dixit: *Nihil agis, dolor; quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum.*

b Cùm ex renibus laboraret, ipso in ejulatu clamitabat, falsa esse illa, quæ antea de dolore ipse sensisset... *Plurimos annos in Philosophia consumpsi, nec ferre possum* (dolorem:) *malum est igitur dolor.*

de la Philosophie, & je ne puis supporter la douleur. La douleur est donc un mal.

Il n'est pas nécessaire de demander aux Lecteurs quel jugement ils portent de ces deux Philosophes. On voit peint avec les plus vives couleurs, dans les paroles & dans la conduite du premier, le caractére des faux Sages du Paganisme. Ils se donnent en spectacle, & se nourrissent de l'attention des autres, & de l'admiration qu'ils croient leur causer. Ils se roidissent contre leur sentiment intérieur par la honte de paroitre foibles, en cachant un désespoir réel sous l'apparence d'une fausse tranquillité.

Il faut avouer que la douleur est la plus redoutable épreuve de la vertu. Elle enfonce son aiguillon dans le plus intime de l'ame : elle la brule : elle la tourmente, sans qu'il soit en son pouvoir d'en suspendre le sentiment : elle la tient appliquée malgré elle à une secrette & profonde plaie qui consume toute son attention, & qui lui rend insupportable le tems, dont les instans lui paroissent des années. La Philosophie humaine tâche en vain, dans cet état, de faire paroitre son Sage invulnérable ou insensible : elle ne fait que l'enfler d'une vaine présomption, & le remplir d'une force qui n'est que dureté. Ce n'est point ainsi que la vraie religion instruit ses disciples. Elle ne travestit point la vertu sous de belles mais chimériques idées. Elle

éléve les hommes à une véritable grandeur, mais c'est en leur faisant reconnoitre & avouer leur propre foiblesse.

Ecoutons l'homme mis à la plus rude épreuve qui ait jamais été : c'est Job. On lui annonce coup sur coup, & presque sans intervalle, la perte de tous ses troupeaux tant de gros que de menu bétail, l'enlévement ou le meurtre de ses esclaves, enfin la mort de tous ses enfans écrasés & ensevelis sous les ruines de la maison où ils mangeoient tous ensemble. Au milieu de tant de coups si pesans, si imprévus, si promtement redoublés, si capables d'ébranler l'ame la plus forte, aucune plainte ne lui échape. Uniquement attentif au devoir de ce moment précieux, il se soumet aux ordres de la Providence: *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : il n'est arrivé que ce qui lui a plu. Que le nom du Seigneur soit beni.* Il fait paroitre la même soumission & la même constance après que le démon a frapé son corps d'une plaie universelle, qui va jusqu'aux entrailles & jusqu'à la moelle des os, & qui le pénétre par les pointes de la douleur la plus aigue.

Job, dans cet état, songe-t-il à se donner en spectacle, & à s'attirer des admirateurs par une vaine apparence de courage? Il en est bien éloigné. Il avoue que sa chair est foible, & que lui-même n'est

que foibleſſe. Il ne diſpute point de force contre Dieu, & reconnoit que de ſon propre fonds il n'a ni force, ni conſeil, ni reſſource. *Ma force*, dit-il, *reſſemble-t-elle à celle des pierres ? & ma chair eſt-elle de bronze ? N'eſt-il pas évident que je ne puis trouver en moi aucun ſecours ?* Ce n'eſt pas là le langage de la Philoſophie payenne, qui n'eſt qu'enflure & qu'orgueil. *Job. VI. 12. & 13.*

Les Stoïciens faiſoient de leur Sage un homme abſolument parfait, ſans paſſion, ſans trouble, ſans défaut. C'étoit un vice chez eux que de donner entrée dans ſon cœur à quelque ſentiment de pitié & de compaſſion : c'étoit la marque d'un eſprit foible & même peu réglé : *Miſeratio eſt vitium puſilli animi, adſpeciem alienorum malorum ſuccidentis : itaque peſſimo cuique familiariſſima eſt.* La [a] compaſſion, continue le même Sénéque, eſt un trouble & une triſteſſe cauſée par la vûe des maux d'autrui : or le Sage n'eſt ſuſceptible ni de trouble, ni de triſteſſe. Son ame jouit toujours d'une tranquille ſérénité, qu'aucun nuage ne peut diſſiper. Comment ſeroit-il touché des maux des autres, puiſ- *Senec. de Clement. lib. 2. cap. 5.*

a Miſericordia eſt ægritudo animi, ob alienarum miſeriarum ſpeciem. Ægritudo autem in ſapientem virum non cadit Serena ejus mens eſt, nec quidquam incidere poteſt quod illam obducat... Hoc ſapienti ne in ſuis quidem accidet calamitatibus, ſed omnem fortunæ iram reverberabit, & ante ſe franget.

qu'il ne l'est pas des siens propres ?

Les Stoïciens raisonnoient ainsi, parce qu'ils ignoroient ce qu'est l'homme. Ils détruisoient la nature, prétendant la réformer. Ils réduisoient le Sage à une idole de bronze & de pierre, dans l'espérance de le rendre ferme dans ses propres maux, & dans ceux d'autrui. Car ils vouloient qu'il fût également insensible aux uns & aux autres, & que la compassion ne lui fît pas regarder dans le prochain comme un malheur, ce qu'il devoit considérer par raport à lui-même comme indifférent. Ils ne savoient pas que les sentimens qu'ils s'efforçoient d'éteindre, faisoient partie de la nature de l'homme, & que c'étoit détruire tous les liens de la société, que d'arracher de son cœur la compassion, la tendresse, & le vif intérêt que la nature même nous inspire pour tout ce qui arrive au prochain.

L'idée chimérique qu'ils se formoient de la souveraine perfection de leur Sage, étoit la source du ridicule sentiment par lequel ils établissoient que toutes les fautes étoient pareilles. J'ai montré ailleurs l'absurdité de ce dogme.

Ils en soutenoient un autre non moins absurde, mais bien plus dangereux, qui étoit une suite de leur sentiment sur ce qui fait le souverain bien de l'homme, sentiment bon & solide en un sens, mais dont

ils tiroient une mâuvaise conséquence. Ils a prétendoient qu'on ne devoit point faire consister le souverain bien de l'homme dans aucune des choses qu'on pouvoit lui enlever malgré lui, & qui n'étoient point en son pouvoir, mais dans la vertu seule, qui dépend de lui uniquement, & que nulle violence étrangére ne peut lui arracher. Il étoit bien clair que les hommes ne pouvoient pas se procurer à eux-mêmes ni se conserver la santé, les richesses, & les autres avantages de cette nature : aussi s'adressoient-ils aux dieux pour les obtenir, & pour en conserver la possession. Ces avantages ne pouvoient donc pas faire partie du souverain bien. La vertu seule avoit ce privilége, parce que l'homme en est le maître absolu, & qu'il ne la tire que de son propre fonds. Il se la donne à lui-même selon eux, il se la conserve, & n'a pas besoin pour cela d'avoir recours aux dieux, comme pour les autres biens: *Hoc quidem omnes mortales sic habent, externas commoditates... à diis se habere : virtutem autem nemo unquam acceptam deo retulit.* Jamais, disoient ils, personne s'est-il avisé de les remercier de ce qu'il étoit homme de bien, comme il

De natur deor lib. 3. n. 86. 88.

a Hoc dabitis, ut opinor, si modò sit aliquid esse beatum, id oportere totum poni in potestate sapientis. Nam si amitti vita beata potest, beata esse non potest. *De Finib. lib.* 2. *n* 86.

les remercie des richesses, des honneurs; & de la santé dont il jouit? *Num quis, quòd bonus vir esset, gratias diis egit unquam? at quòd dives, quòd honoratus, quòd incolumis.* En un mot, c'est le sentiment de tous les hommes, que nous devons demander à Dieu les biens de la fortune, mais que pour la sagesse, nous ne la tirons que de notre propre fonds. *Judicium hoc omnium mortalium est, fortunam à deo petendam, à se ipso sumendam esse sapientiam.*

Ils portoient leur fol orgueil jusqu'à mettre par cet endroit leur [a] Sage au dessus de Dieu, parce que Dieu est vertueux & exemt de passion par la nécessité de son être; au lieu que le Sage l'est par son choix & par sa volonté.

Je ne m'arréterai point ici à faire observer, sur ce que je viens de dire, & sur ce qui a précédé, dans quelles absurdités a donné la secte la plus estimée & la plus respectée chez les Anciens, &, en un certain sens, la plus estimable & la plus respectable. Voilà de quoi est capable la sagesse humaine abandonnée à ses propres forces & à ses lumiéres, ou plutôt livrée à sa foiblesse & à ses ténébres.

Il me reste à exposer le sentiment des Péripatéticiens sur le souverain bien de l'homme.

a Est aliquid quo sapiens antecedat deum. Ille naturæ beneficio non timet, suo sapiens. *Senec. Epist.* 53.

§. III.

Sentiment des Péripatéticiens sur le souverain bien.

SI L'ON EN CROIT Cicéron, la différence qui se trouve entre les Stoïciens & les Péripatéticiens sur la question du souverain bien, consiste moins dans les choses que dans les paroles, & dans le fond les sentimens des uns & des autres reviennent au même. Il reproche souvent aux Stoïciens d'avoir introduit dans la Philosophie plutôt un langage qu'un dogme nouveau, pour paroitre s'écarter de ceux qui les avoient précédés; & ce reproche paroit assez fondé.

Les uns & les autres convenoient du principe sur lequel on doit établir le souverain bien de l'homme, qui est de vivre selon la nature, conformément à la nature: *secundùm naturam vivere.* Les Péripatéticiens commençoient par examiner quelle est la nature de l'homme, afin de bien poser leur principe. L'homme, disoient-ils, est composé de corps & d'ame: telle est sa nature. Il faut donc, pour le rendre parfaitement heureux, lui procurer tous les biens & du corps & de l'ame: c'est là vivre selon la nature, en quoi de part & d'autre l'on convient que consiste le souverain bonheur. En conséquence, ils plaçoient au rang des biens la santé,

les richesses, la réputation, & les autres avantages de cette sorte; & au rang des maux la maladie, la pauvreté, l'ignominie, &c. laissant néanmoins une distance infinie entre la vertu & tous les autres biens, entre le vice & tous les autres maux. Ces [a] autres biens, disoient-ils, mettent le comble à la béatitude de l'homme, & rendent sa vie parfaitement heureuse, mais de sorte que, sans ces biens, elle peut être heureuse, quoique moins pleinement.

Les Stoïciens pensoient à peu près de même, & comptoient pour quelque chose ces avantages & ces incommodités du corps, mais ils ne pouvoient souffrir qu'on les appellât des biens & des maux. Si une fois, disoient-ils, on admet que la douleur est un mal, il s'en suivra que le Sage, lorsqu'il souffrira quelque douleur, n'est point heureux : car la béatitude ne peut se trouver dans une vie, où il y a quelque mal. On ne raisonne point ainsi, répliquoient les Péripatéticiens, dans toute autre affaire. Une terre couverte de beaux blés & en abondance, ne cesse point d'être censée fertile, parce qu'il s'y trouve un peu de mauvaises herbes. Quelques pertes légéres, mêlées avec des gains considérables, n'empêchent pas que le trafic ne soit

De Finib. lib. 5. n. 91. 92.

a Illa, quæ sunt à nobis bona corporis numerata, complent ea quidem beatissimam vitam, sed ita, ut sine illis possit beata vita existere. *De Finib. lib. 5. n. 71.*

regardé comme très avantageux. En tout le fort emporte le foible. Il en est ainsi de la vertu. [a] Mettez la dans un plat de la balance, & dans l'autre le monde entier : la vertu l'emportera toujours infiniment. Voila une idée magnifique de la vertu !

Je croirois abuser de la patience du Lecteur, si je m'arrétois plus lontems à réfuter ces subtilités & ces mauvaises chicanes des Stoïciens. Je le prie seulement de se souvenir de ce que j'ai remarqué dès le commencement, que dans cette question, où il s'agit du souverain bonheur de l'homme, les Philosophes, de quelque Secte qu'ils soient, n'envisagent ce bonheur que par raport à la vie présente. Les biens éternels leur étoient ou inconnus, ou indifférens.

ARTICLE SECOND.

Sentimens des anciens Philosophes sur les vertus & sur les devoirs de la vie.

» QUOIQUE la Philosophie, dit Cicé- *Offic. lib. 3. n. 5.*
» ron, soit un pays où il n'y a point de
» terres incultes ni de landes, & qu'elle
» soit fertile & abondante d'un bout à l'au-
» tre ; elle n'a point de contrée plus riche,
» que celle qui traite des devoirs, & d'où
» l'on tire les régles & les préceptes qui
» peuvent donner à nos mœurs une forme

a Audebo . . . virtutis amplitudinem quasi in altera libræ lance ponere. Terram, mihi crede, ea lanx & maria deprimet.

» certaine & constante, & nous faire vi-
» vre selon les loix de l'honnêteté & de la
» vertu. » Il est vrai qu'on trouve chez les Payens d'excellentes maximes sur ce sujet, & capables de nous faire rougir. J'en raporterai quelques-unes tirées de Platon & de Cicéron, en m'attachant plus aux pensées du premier, qu'à ses expressions.

Le but du gouvernement est de rendre les sujets heureux, en les rendant vertueux.

Plat. de Leg. lib. 12. pag. 961-963.

LE PREMIER soin de tout homme chargé de la conduite des autres, (& l'on entend par là généralement tous ceux qui sont destinés à commander, Rois, Princes, Généraux d'armées, Ministres, Gouverneurs de Provinces, Magistrats, Juges, Peres de famille :) le premier soin de quiconque est en autorité de quelque façon que ce puisse être, c'est de bien établir le but qu'il doit se proposer dans l'usage de cette autorité.

In Alcib. 1. pag. 134. De Leg lib. 5. pag. 742.

Quel est le but d'un homme chargé du gouvernement d'une République? Ce n'est point, dit Platon en plus d'un endroit, de la rendre riche, opulente, puissante; d'y faire abonder l'or & l'argent; d'étendre au loin son domaine; d'y entretenir des flotes & des armées nombreuses, & par-là de la rendre supérieure à toutes les autres sur terre & sur mer. Il est aisé de voir qu'Athénes est ici désignée. Il se pro-

pose quelque chose de bien plus grand & de plus solide : c'est de la rendre heureuse en la rendant vertueuse ; & elle ne peut être telle que par une piété sincére & une soumission parfaite à l'égard de Dieu.

Quand nous parlons, dit-il ailleurs, d'une Ville, d'une République heureuse, nous ne prétendons pas borner cette félicité à quelques particuliers seulement, aux premiers de la Ville, aux Nobles, aux Magistrats : nous entendons que tous ceux qui composent cette Ville, cette République, soient heureux chacun dans leur condition, & selon leur état ; & voila le devoir essentiel de celui qui se charge de la gouverner. *Ib. pag. 420.*

Il en est d'une Ville, d'un Etat, comme du corps humain. Cette comparaison est tout-à-fait juste & riche en conséquences. Le corps est composé de la tête & des membres, & parmi ces membres il y en a de plus nobles, de plus apparens, de plus nécessaires les uns que les autres. Peut-on dire que le corps soit sain & en bon état, quand le moindre & le dernier des membres est malade ? *Ib. pag. 564.*

Il y a entre tous les habitans d'une Ville un raport mutuel de besoins & de secours, qui forme entr'eux une liaison admirable. Le Prince, les Magistrats, les Riches, ont besoin de nourriture, de vétement, de logement. Que deviendroient-ils, si dans un *De Rep. lib. 2. pag. 369. 374.*

ordre inférieur il n'y avoit des gens destinés à leur fournir tous ces besoins ? La Providence y a pourvû, comme le remarque Platon, par l'établissement de diverses conditions, auxquelles la nécessité a donné lieu. Si tous étoient riches, il n'y auroit ni laboureurs, ni maçons, ni ouvriers. Si tous étoient pauvres, il n'y auroit ni Princes, ni Magistrats, ni Généraux d'armées, capables de gouverner & de défendre les autres. C'est cette dépendance mutuelle qui a formé les Villes, & qui a rassemblé & réuni dans l'enceinte des mêmes murailles une multitude d'hommes de différens emplois & de divers métiers, tous nécessaires pour l'utilité commune ; & dont aucun par conséquent ne doit être négligé, & encore moins méprisé, par celui qui gouverne. De cette multiplicité de talens, de conditions, d'emplois, de métiers, réduite en quelque sorte à l'unité par cette communication mutuelle & par cette tendance à une même fin, résulte un ordre, une harmonie, un concert d'une beauté merveilleuse, mais qui suppose toujours qu'afin que le tout soit parfait ; chaque partie doit avoir sa perfection & son ornement.

Ibid. lib. 2. p. 961-964. Pour revenir à la comparaison d'une Ville, d'un Etat, avec le corps humain, le Prince en est comme la tête & l'ame : les Ministres, les Magistrats, les Généraux

d'armées, les autres Officiers destinés à exécuter ses ordres, sont ses yeux, ses bras, ses piés. C'est le Prince qui les doit animer, les mettre en mouvement, les faire agir. C'est dans la tête que réside l'intelligence; & c'est cette intelligence qui régle l'usage des sens, qui fait mouvoir les membres, qui veille à leur conservation, à leur intégrité, à leur santé. Platon emploie ici la comparaison d'un Pilote, dans la tête seule de qui réside la science de conduire le vaisseau, & à l'habileté duquel est confié le salut de tous ceux qui y sont renfermés. Qu'un Etat est heureux, quand le Prince parle & agit de la sorte!

Quiconque est chargé du soin des autres, doit se persuader fortement qu'il est établi pour les inférieurs, & non les inférieurs pour lui.

IL NE FAUDROIT, ce semble, que consulter le bon sens, la droite raison, & même l'expérience commune, pour convenir de ce principe. Il est rare cependant que les Supérieurs en soient véritablement convaincus, & en fassent la régle de leur conduite.

Platon, pour mettre ce principe dans tout son jour, commence par introduire dans le dialogue un Thrasymaque, qui plaide la cause, ou plutôt qui fait l'apologie d'un gouvernement corrompu. Ce *De Rep. l. 1. p. 338. &c.*

lui-ci prétend, Que dans tout gouvernement on doit regarder comme juste, ce qui est utile au gouvernement : Que celui qui commande, & qui est en place, n'y est point pour les autres, mais pour lui-même : Que sa volonté doit faire la régle de ceux qui lui sont soumis ; Que si l'on s'en tenoit à une justice rigoureuse, les Supérieurs seroient bien à plaindre, n'aiant pour leur partage que les soins & les inquiétudes du gouvernement, sans être en état d'avancer leurs familles, de faire plaisir à leurs amis, de rien accorder à la recommandation, puisqu'on suppose qu'en tout ils doivent se conduire par les principes d'une exacte & rigoureuse justice.

Il est peu de personnes, ou plutôt il n'en est point, qui tiennent un pareil langage : mais il n'en est que trop qui le mettent réellement en pratique, & qui en font la régle de leur conduite.

Platon réfute fort au long tout ce pitoiable raisonnement, &, selon sa coutume, il emploie des comparaisons tirées de l'usage commun de la vie : je me contenterai ici de cette unique preuve, pour montrer que ceux qui commandent sont pour leurs inférieurs, & non les inférieurs pour ceux qui commandent.

Un Pilote se charge de conduire un vaisseau rempli d'un grand nombre de personnes, que différentes vûes & diffé-

rens intérêts engagent à passer dans un pays étranger. Est-il jamais venu dans l'esprit d'aucun homme raisonnable de penser que ces passagers fussent pour le Pilote, & non le Pilote pour les passagers ? Oseroit-on dire que les malades dont se charge un Médecin sont pour lui ? & n'est-il pas visible que les Médecins, aussi bien que l'art de la Médecine, ne sont établis que pour rendre la santé aux malades ? Les Princes sont souvent représentés dans l'antiquité sous l'idée de *Pasteurs des peuples*. Le Pasteur certainement est pour son troupeau, & il n'est personne d'assez déraisonnable pour prétendre que le troupeau soit pour le pasteur. Ποιμένι λαῶν.

C'est de cette doctrine de Platon que l'Orateur Romain avoit emprunté l'importante maxime qu'il inculque si fortement à Quintus Cicéron son frere, dans l'admirable Lettre où il lui donne des avis pour se bien conduire dans le gouvernement de l'Asie qui avoit été confié à ses soins. *Pour* [a] *moi*, dit-il, *je suis persuadé que l'unique but & toute l'attention de ceux qui sont en place, doit être de rendre aussi heureux qu'il est possible tous ceux*

a Ac mihi quidem videntur huc omnia esse referenda ab iis qui præsunt aliis, ut ii qui eorum in imperiis erunt, sint quàm beatissimi.... Est autem, non modò ejus qui sociis & civibus, sed etiam ejus qui servis, qui mutis pecudibus præsit, eorum quibus præsit commodis utilitatique servire. *Cic. Epist.* 1. *ad Q. Fratr.*

qui sont soumis à leur autorité.... Et non seulement, ajoute-t-il, *quiconque gouverne les citoiens ou les alliés, mais quiconque est chargé du soin des esclaves, même des bêtes, doit leur procurer tous les secours & tous les avantages qui dépendent de lui, & raporter tous ses soins à leur utilité.*

Plat. de Rep. lib. 1. *p.* 347. *Ib. lib.* 7. *p.* 520. 521.

La conséquence naturelle de ce principe, Que tous les Supérieurs, sans aucune exception, sont établis pour le bien de ceux qui leur sont soumis, est qu'ils ne doivent donc, dans l'usage de leur autorité & de leur pouvoir, envisager que l'utilité publique. Il s'ensuit encore de là qu'il n'y aura que des gens de bien placés dans les charges, qu'ils n'y entreront même que malgré eux, & qu'il faudra leur faire violence pour les contraindre de les accepter. En effet on ne recherche point une place, où l'on ne voit que peine, que travail, & qu'embarras. Et cependant, dit Platon, rien n'est plus commun aujourd'hui que de briguer les charges, & de prétendre aux premiéres places, sans y porter d'autre mérite qu'une ambition sans bornes, & une aveugle estime de soi-même : & c'est cet abus qui fait le malheur des Villes & des Etats, & qui cause enfin leur ruine.

La Justice & la bonne foi sont les fondemens de la Société. Sainteté du serment.

LE LIEN le plus ferme de la Société est la Justice, & le fondement de la Justice est la bonne foi, qui consiste à garder inviolablement les paroles qu'on a données, & les Traités dont on est convenu. *Cic. Offic. lib. 1. n. 20. & 23.*

L'injustice ne peut prendre que deux différentes formes, dont l'une tient du renard, c'est celle de l'artifice & de la fraude, & l'autre du lion, c'est celle de la violence. L'une & l'autre sont également indignes de l'homme, & contraires à sa nature : mais la plus odieuse & la plus détestable, est la fraude & la perfidie, surtout lorsqu'elle couvre des dehors de la probité ses pratiques les plus noires. *Offic. lib. 1. n. 41.*

Il [a] faut bannir du commerce des hommes toutes sortes de ruses & d'artifices, & proscrire cette habileté maligne, qui se couvre & se pare du nom de prudence, mais qui en est infiniment éloignée, & [b] qui ne convient qu'à des gens doubles, cachés, déguisés, trompeurs, malins, artificieux, perfides : car tous ces noms, si odieux & si détestables, suffisent à peine pour marquer le caractére de ceux qui

a Quocirca astutiæ tollendæ sunt, eaque malitia, quæ vult illa quidem videri se esse prudentiam, sed abest ab ea distatque plurimum. *Lib. 3. n. 71.*

b Hoc genus est hominis versuti, obscuri, astuti, fallacis, malitiosi, callidi, veteratoris, vafri. *Ibid. n. 57.*

renoncent à la sincérité & à la vérité dans le commerce de la vie.

De quel nom faut-il donc appeller ceux qui se jouent de la sainteté du serment, qui [a] est une affirmation religieuse faite en présence & sous les yeux de Dieu, que l'on en prend à témoin, que l'on en rend en quelque sorte garant, & qui vengera certainement l'abus sacrilége que l'on aura fait de son saint nom ?

De Leg. l. 11. p. 948. 949. Le respect que l'on doit à la Divinité sur ce sujet, ne pouvoit, selon Platon, être porté trop loin. C'est par ce principe qu'il souhaitoit que, dans les Jugemens où il ne s'agit que d'intérêts temporels, les Juges n'exigeassent des parties aucun serment, pour ne les point exposer à en faire de faux, comme il arrive, dit-il, à plus de la moitié de ceux qu'on oblige de jurer; étant très rare & très difficile qu'un homme, qui espére de pouvoir sauver par un parjure ses biens, sa réputation, ou sa vie, respecte assez le nom de Dieu, pour n'oser le prendre en vain. Cette délicatesse est remarquable dans un payen, & mérite bien des réflexions.

Ibid. n. 917. Platon va encore plus loin. Il déclare que c'est deshonorer la Majesté divine, & manquer au respect qu'on lui doit, non-

a Est jusjurandum affirmatio religiosa. Quod autem affirmatè, quasi Deo teste, promiseris, id tenendum est. *Ib. n. 104.*

seulement

ſeulement de jurer légérement & ſans une raiſon importante, mais d'emploier le nom de Dieu dans les converſations & dans les diſcours familiers. Il n'auroit donc pas approuvé un uſage, devenu maintenant fort commun même parmi des gens de bien, de s'écrier ainſi à tout propos, & lorſqu'il ne s'agit rien moins que de religion, *O mon Dieu!*

Différens devoirs de la vie civile. Belles maximes ſur la vertu.

CHACUN doit regarder l'utilité commune comme le but auquel il doit tendre. Car, dès qu'on ne connoitra d'utilité que la ſienne propre, & qu'on voudra tout tirer à ſoi, nulle ſorte de ſociété ne ſauroit ſubſiſter entre les hommes. *Offic. li n. 16.*

Tout ce qui eſt ſur la terre a été créé pour l'uſage des hommes, & les hommes eux-mêmes ont été formés les uns pour les autres, afin de s'entr'aider mutuellement par des ſervices réciproques. Ainſi il ne faut pas croire que nous ſoyions nés pour nous ſeuls. Notre patrie, nos peres & meres, nos amis ont droit ſur tout ce que nous ſommes, & nous devons leur procurer tous les avantages qui dépendent de nous.

C'eſt ſur ces principes de ce qu'on doit à la ſociété & à la juſtice, que les Stoïciens décident pluſieurs queſtions de mo-

rale d'une maniére qui sera la condannation de bien des Casuistes chrétiens.

Ib. n. 50. &c. Dans un tems de disette, un Marchand de blé, suivi de plusieurs autres, arrive le premier dans un port. Doit-il déclarer que plusieurs autres Marchands arriveront bientôt; ou peut-il n'en point parler, pour mieux vendre son blé? La décision est qu'il doit le déclarer, parce que le bien de la société humaine pour laquelle il est né, le demande.

Ib. n. 91. Un homme a reçu un paiement en fausse monnoie. Peut-il la donner à d'autres comme bonne, la connoissant fausse? Il ne le peut, s'il est homme de bien.

Ib. n. 92. Un autre vend un lingot d'or, qu'il prend pour du cuivre. Celui qui le marchande est-il obligé d'avertir le vendeur que c'est de l'or? ou peut-il profiter de son ignorance, & n'acheter qu'un écu, ce qui en vaudra peutêtre mille? Il ne le peut pas en conscience.

Plat. in Critone, p. 49. C'est [a] une maxime incontestable, dit Platon, & qui doit servir comme de fondement à toutes les actions de la vie civile, qu'il n'est jamais permis de faire tort à personne, ni par conséquent de rendre le mal pour le mal, injure pour injure, ni de se venger de ses ennemis, & de faire

a Ἀρχώμεθα ἐντεῦθεν βουλευόμενοι, ὡς οὐδέποτε ὀρθῶς ἔχοντος οὔτε τοῦ ἀδικεῖν, οὔτε κακῶς πάσχοντα ἀμύνεσθαι ἀντιδρῶντας κακῶς.

retomber sur eux les mêmes maux qu'ils nous ont fait souffrir. Voila ce que la droite raison nous enseigne. Mais les Payens ne sont pas fermes sur ce point de morale. » Celui-là est homme de bien, » dit Cicéron, qui fait plaisir à tout le » monde, & qui ne nuit à personne, à » moins qu'il n'y ait été provoqué par » quelque injustice. « *Virum bonum esse, qui prosit quibus possit; noceat nemini, nisi lacessitus injuria.* *Offic. lib. 3. n. 75.*

Une des régles de la République de Platon, est qu'il ne faut jamais prêter à usure. *De Leg. l. 5. pag. 742.*

On ne peut jamais s'approprier le bien d'autrui. » Si j'avois trouvé un trésor, dit » Platon, je n'y toucherois point, quand » même les Devins consultés assureroient » que je pourrois me l'approprier. Ce tré- » sor, dans nos coffres, ne vaut pas les » progrès que nous faisons dans la vertu » & dans la justice, quand nous avons » le courage de le mépriser. D'ailleurs, si » nous nous l'approprions, c'est une sour- » ce de malédictions sur notre famille. « *Ibid. lib. 11. pag 913.*

Il prononce de la même maniére sur une chose que l'on a trouvée dans son chemin. *Ib. pag. 914.*

Tous les autres biens, sans la vertu, doivent être regardés comme de véritables maux. Et cette [a] vertu, n'est ni un *In Menex. pag. 246.* *In Menone, pag. 99.*

[a] Εἰ καλῶς ἐζητήσαμεν, ἀρετὴ ἂν εἴη οὔτε φύσει, οὔτε

présent de la nature, ni le fruit de l'étude & des efforts de l'esprit humain, mais un don précieux que Dieu accorde à qui il lui plait.

Contraste d'un juste accablé de maux, & d'un scélérat comblé de biens.

PLATON suppose deux hommes, qui pensent & qui sont traités bien differemment : d'un côté un scélérat achevé, sans foi, sans probité, sans honneur, mais qui prend le masque de toutes ces vertus; de l'autre, un Juste parfait, (je dis parfait selon l'idée des payens) qui ne songe qu'à être juste, & non à le paroitre.

Le [a] premier, pour parvenir à ses fins, n'épargne ni fourberie, ni injustice, ni calomnie, & compte pour rien les plus grands crimes, pourvû qu'il puisse les tenir cachés. Religieux au dehors, il affecte d'honorer les dieux avec pompe & avec éclat, leur offrant des présens & des sacri-

διδακτόν· ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ παραγιγνομένη ἄνευ νοῦ, οἷς ἂν παραγίγνηται.

a Quæro si duo sint, quorum alter optimus vir, æquissimus, summa justitia, singulari fide; alter insignis scelere & audacia : &, si in eo errore sit civitas, ut bonum illum virum sceleratum, facinorosum, nefarium putet; contrà autem, qui sit improbissimus, existimet esse summa probitate ac fide; proque hac opinione omnium civium, bonus ille vir vexetur, rapiatur, manus ei denique auferantur, effodiantur oculi, damnetur, vinciatur, uratur, exterminetur, egeat, postremò jure etiam optimo omnibus miserrimus esse videatur : contrà autem, ille improbus laudetur, colatur, ab omnibus diliga-

fices & en plus grand nombre & plus magnifiques qu'aucun autre. Par ce moien, trompant les hommes, dont les yeux peu clairvoians ne pénétrent point jusques dans le fond du cœur, il vient à bout d'entasser dans sa maison richesses, honneurs, estime, réputation, puissans établissemens, mariages avantageux pour lui & pour ses enfans, en un mot tout ce que la fortune la plus brillante peut avoir de plus flateur.

Le second, souverainement homme de bien, simple, modeste, renfermé en lui-même, uniquement occupé de ses devoirs, inviolablement attaché à la justice, loin d'être honoré & récompensé comme il le mériteroit, (auquel cas, dit Platon, on ne pourroit pas discerner si c'est à la vertu même qu'il tient, ou bien aux honneurs & aux récompenses qui en seroient la suite) est dans un décri général, noirci par les calomnies les plus atroces, regardé comme un méchant & un scélérat, livré [a] aux traitemens les plus durs & les plus ignominieux, *mis en prison, fouetté, dé-*

tur; omnes ad eum honores, omnia imperia, omnes opes, omnes denique copiæ conferantur; vir denique optimus omnium existimatione, & dignissimus omni fortuna judicetur: quis tandem erit tam demens, qui dubitet utrum se esse malit? *Cic. apud Lactant. divin. Instit. lib. 5. cap. 12.*

a ὅτω διακείμενος ὁ δίκαιος μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δεδήσεται, ἐκκαυθήσεται τὼ ὀφθαλμώ· τελευτῶν, πάντα κακὰ παθὼν, ἀνεχινδυλευθήσεται. Id est, suspenditur.

chiré de coups, enfin mis en croix; & il aime mieux essuier les tourmens les plus cruels, que de renoncer à la justice & à l'innocence. Y a-t-il quelqu'un, s'écrie Cicéron, assez insensé pour hésiter un moment auquel de ces deux hommes il aimeroit mieux ressembler ?

On est étonné de trouver chez les Payens des sentimens si nobles, si élevés, si conformes à la droite raison & à la justice. Il faut se souvenir que malgré la corruption générale, & les ténébres répandues parmi ces payens, la lumiére du Verbe éternel ne laisse pas de luire jusqu'à un certain point dans leurs esprits: *Lux in tenebris lucet*. C'est cette lumiére qui leur découvre diverses vérités, & qui leur fait connoitre les principes de la Loi naturelle. C'est cette lumiére qui l'écrit dans leurs cœurs, & qui leur donne en plusieurs points le discernement des choses justes & injustes: ce qui fait dire à Saint Augustin, *Que les méchans voient dans* LE LIVRE DE LA LUMIERE *de quelle sorte il faut vivre*.

Joan. 1.

In libro lucis.

Or quand on voit dans la Gréce une foule d'hommes savans, un peuple de Philosophes, qui se succédent les uns aux autres pendant quatre siécles entiers; qui s'occupent uniquement du soin de chercher la vérité; qui, pour y mieux réussir, renoncent la plupart à leur bien,

à leur patrie, à leur établissement, & à tout autre emploi que celui de s'appliquer à l'étude de la sagesse : peut-on croire qu'un événement si singulier, & même unique, qui ne s'est rencontré dans aucune autre partie du monde, ni dans aucun autre tems, soit l'effet du hazard, que la Providence n'y ait eu aucune part, & qu'elle ne l'ait raporté à aucune fin ? Elle n'avoit pas destiné les Philosophes à réformer les erreurs du genre humain. Ces beaux esprits ont disputé pendant quatre cens ans sans presque convenir de rien entr'eux, & sans rien finir. Aucune Ecole n'a entrepris de prouver l'unité d'un Dieu : aucune n'a eu même la pensée d'établir la nécessité d'un Médiateur. Mais combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur les devoirs, ont-ils été utiles pour empêcher le débordement des vices ? Quel affreux désordre auroit-on vû, si la secte Epicurienne eût été seule & dominante ? Combien leurs recherches ont-elles contribué à conserver les dogmes importans de la distinction de la matiere & de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un Etre souverain ? Plusieurs d'entr'eux avoient sur tous ces points d'admirables principes que Dieu même leur avoit fait connoître, (*Deus enim illis manifestavit*) préférablement à Rom. 1. 19.

tant d'autres peuples qu'il laissoit dans la barbarie & l'ignorance.

Comme ces connoissances, & les actions vertueuses qui en étoient la suite, peuvent être envisagées sous un double point de vûe, elles doivent aussi produire en nous deux effets tout opposés. Si on les regarde comme une émanation de cette lumiére éternelle qui luit dans les ténébres mêmes, qui peut douter qu'elles ne soient dignes de notre estime & de notre admiration ? Mais si on les considére dans le principe d'où elles partoient, & dans l'abus qu'en faisoient ces payens, elles ne peuvent être louées sans réserve & sans exception. C'est par cette régle qu'il faut juger de tout ce que nous lisons dans l'Histoire profane. Les actions de vertu les plus éclatantes qui y sont raportées, sont toujours infiniment éloignées de la vertu pure & véritable, parce qu'elles ne sont point raportées à leur principe, & qu'elles ont pour racine la cupidité, c'est-à-dire l'orgueil & l'amour propre. *Radicata est cupiditas : species potest esse bonorum factorum, verè opera bona esse non possunt.* On ne juge pas de la racine par les branches, mais des branches par la racine. Les fleurs, & même les fruits, peuvent paroitre semblables ; mais leur racine est très différente. *Noli attendere quod floret foris, sed quæ radix est*

S. Augustin.

interna. Ce n'eſt pas ce que ces actions ont de réel qu'on doit condanner, mais ce qu'elles ont de défectueux. Ce n'eſt pas ce qu'elles ont qui les rend vicieuſes, mais ce qui leur manque. Et ce qui leur manque, c'eſt la charité, don ineſtimable, qui ne peut être remplacé par aucun autre, & qui ne ſe tranſporte point hors de l'Egliſe & de la véritable religion. Auſſi voions-nous que nul des Payens, qui d'ailleurs ont établi de fort belles régles ſur les devoirs de l'homme par raport aux autres hommes, n'a fait de l'amour de Dieu le principe fondamental de ſa morale : nul n'a enſeigné la néceſſité de lui raporter les actions de probité humaine. Ils ont connu les branches de la morale, ſans en connoitre la tige & le tronc.

ARTICLE TROISIÉME.

De la Juriſprudence.

JE JOINS la Juriſprudence à la Morale, dont elle fait partie, ou du moins à laquelle elle a un grand raport. C'eſt une matiére qui a beaucoup d'étendue, mais que je traiterai fort ſuccinctement. Les Mémoires que m'a fourni un habile Profeſſeur de Droit, & qui eſt fort de mes amis, (c'eſt Monſieur Lorry) m'ont été d'un grand ſecours.

La Juriſprudence eſt la connoiſſance

Dd v

du Droit, des Loix. Chaque peuple a eu ses Loix particuliéres, & ses Législateurs. Moyse est le plus ancien de tous : Dieu lui-même lui dicta les Loix qu'il vouloit que son peuple observât. Mercure Trismégiste chez les Egyptiens, Minos chez les habitans de l'Isle de Créte, Pythagore chez les peuples de la grande Gréce, Charondas & Zaleucus dans le même pays, Lycurgue à Sparte, Dracon & Solon à Athénes, sont les plus célébres Législateurs de l'antiquité payenne. Comme j'en ai parlé pour la plupart avec assez d'étendue dans le cours de l'Histoire, je passerai tout d'un coup aux Romains.

Les premiers commencemens du Droit Romain ont été très-médiocres. Sous les Rois, Rome n'avoit qu'un petit nombre de Loix, qui étoient proposées d'abord par le Sénat, & confirmées ensuite dans l'assemblée du Peuple. Papirius, * qui vivoit du tems de Tarquin l'ancien, fut le premier qui ramassa les Loix que les Rois avoient faites. Cette Collection fut appellée, du nom de son Auteur, *Droit Papirien.*

* *On ne sait pas précisément le tems où a vécu ce Papirius. Le Jurisconsulte Pomponius (dans la Loi 2. du Digeste* de origine Juris) *dit qu'il fit la collection des Loix Roiales sous Tarquin l'ancien. Peutêtre est-ce ce C. Papirius souverain Pontife dont parle Denys d'Halicarnasse,* (lib. 3. p. 178.) *lequel, après l'expulsion des Rois, renouvella & remit en vigueur les Loix de Numa sur la religion, qui avoient été comme abrogées par le non-usage.*

La République, après avoir aboli la domination des Rois, retint quelque tems les Loix Roiales: mais elles furent ensuite expressément abrogées par la Loi Tribunitienne, en haine du nom Roial. Elle usa depuis d'un Droit incertain jusqu'aux douze Tables, qui furent dressées par les Décemvirs, & composées des Loix d'Athénes & des principales villes de la Gréce, où l'on avoit envoié des Députés pour y recueillir celles qu'ils trouveroient les plus sages, & les plus propres pour un gouvernement Républicain. Ces [a] Loix furent le fondement & la source de tout le Droit Romain: & [b] Cicéron ne craint point de les mettre infiniment au dessus de tous les Ecrits & de tous les Livres des Philosophes, soit pour le poids de l'autorité qu'elles avoient acquise, soit pour l'étendue de l'utilité qu'on en pouvoit retirer.

La briéveté & en même tems la sévérité de la Loi des douze Tables donna lieu à l'interprétation des Prudens, & à l'Edit du Préteur. Les premiers s'occupérent à en développer l'esprit & l'intention: le se-

a Qui nunc quoque in hoc immenso aliarum super alias acervatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique est juris. *Liv. lib.* 3. *n.* 34.

b Fremant omnes licet, dicam quod sentio. Bibliothecas mehercule omnium Philosophorum unus mihi videtur XII tabularum libellus, si quis legum fontes & capita viderit, & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare. *De Orat. lib.* 1. *n.* 195.

cond à en adoucir la rigueur, & à suppléer ce qui pouvoit y avoir été omis.

Dans la suite des tems, les Loix s'étant multipliées à l'infini, l'étude en devint absolument nécessaire, & en même tems fort difficile. Des hommes célébres par leur naissance, par leur esprit, par leur science, & par leur amour pour le bien public, connus sous le nom de Jurisconsultes, donnérent toute leur application à cette étude. Les jeunes Romains, qui songeoient à se fraier un chemin aux grandes charges de la République par le talent de la parole qui en étoit l'entrée, alloient prendre chez eux les premiéres teintures du Droit, sans lesquelles il n'étoit pas possible de réussir dans le Barreau. Les[a] particuliers dans toutes leurs affaires avoient recours à eux, & leur maison étoit regardée comme l'Oracle de toute la Ville, d'où l'on remportoit des réponses qui fixoient les doutes, calmoient les inquiétudes, & marquoient la route qu'il faloit tenir dans la poursuite des procès.

Ces réponses n'étoient que de simples avis, qui pouvoient éclairer les Juges,

a Est sine dubio domus Jurisconsulti totius oraculum civitatis, *unde cives sibi consilium expetant suarum rerum incerti : quos ego* (c'est Crassus, qui parlant au nom des Jurisconsultes, leur fait l'application de ce qu'Ennius avoit dit à la gloire de l'Oracle de Delples) *quos ego mea ope ex Incertis certos compotesque consili Dimitto, ut ne res temere tractent turbidas.* De Orat. l. 1, n. 199. 200.

mais qui ne leur imposoient point néces-sité de les suivre. Auguste commença à leur donner plus d'autorité, en nommant lui-même des Jurisconsultes, qui n'étoient plus bornés à servir de conseil aux particuliers, mais étoient tenus Officiers de l'Empereur. Depuis ce tems-là, leurs avis mis par écrit, & scellés de l'autorité publique, eurent force de Loix, & les Empereurs obligérent les Juges de s'y conformer.

Ces Jurisconsultes mirent au jour différens Ouvrages sous différens titres, qui ont beaucoup contribué à former la Jurisprudence, & à la réduire en art & en méthode.

Ces Loix, par succession de tems, se multipliérent beaucoup, & donnérent lieu à des doutes & à des difficultés par les contradictions qu'on croioit y trouver. Pour lors on avoit recours au Prince, qui en donnoit la solution. Il jugeoit aussi par des Décrets les causes qui lui étoient dévolues par appel, & répondoit par des Rescrits à toutes les consultations des particuliers, qui lui étoient adressées par placets ou requêtes. Et de là sont venues en partie les Constitutions des Empereurs si pleines de sagesse & d'équité, & qui ont formé le corps de la Jurisprudence Romaine.

Pour former ces décisions avec plus de

maturité, ils appelloient auprès d'eux de savans Jurisconsultes, & ne donnoient leurs réponses qu'après les avoir bien concertées avec tout ce qu'il y avoit dans l'Empire de personnes plus versées dans la connoissance des Loix & du Droit public.

Je dirai ici un mot de ceux d'entre les Jurisconsultes qui dans les derniers tems ont été les plus célébres.

AN. J. C. 205. PAPINIEN (*Æmilius.*) Il fut fort considéré par l'Empereur Sévére, à qui il avoit succédé dans la charge d'Avocat Fiscal. Il étoit regardé comme l'asyle des Loix, & un trésor de la science du Droit.

Cod. Th. 1. T. 4. l. 1. L'Empereur Valentinien III le reléve au-dessus de tous les Jurisconsultes, en ordonnant par sa Loi du 7 Novembre 426 que quand ils se trouveront partagés sur quelque point, on suivra le sentiment qui se trouvera appuié par ce génie éminent, *Cuj. in Cod. Th.* comme il l'appelle. En effet Cujas juge que c'est le plus habile Jurisconsulte qui ait jamais été, & qui sera jamais.

L'Empereur Sévére voulant qu'un si grand mérite fût relevé par une grande dignité, lui donna celle de Préfet du Prétoire, dont un des principaux emplois étoit dès lors de juger les procès avec l'Empereur, ou en son nom. Papinien, afin de s'en mieux acquitter, avoit pris pour ses Conseillers & ses Assesseurs Paul &

Ulpien, dont les noms sont aussi fort célébres parmi les Jurisconsultes.

Sévére, en mourant, avoit laissé deux enfans, Caracalla & Géta. Quoiqu'ils eussent tous deux le nom d'Empereur, cependant Dion assure que Caracalla en avoit seul le pouvoir ; & bientôt après il se défit de son Collégue de la maniére du monde la plus cruelle & la plus barbare, l'aiant fait assassiner entre les bras de leur mere commune, &, selon quelques-uns, l'aiant tué de sa propre main. *Dio. l. 77. pag. 870.&c.*

Caracalla répandit le sang de tous ceux que son frere avoit aimés, qui l'avoient servi, ou qui lui avoient appartenu, sans distinction d'âge, de sexe, ni de qualité; & Dion dit qu'il commença d'abord par vingt mille domestiques ou soldats. Il suffisoit d'écrire ou de prononcer le nom de Géta, pour être aussitôt mis à mort; de sorte qu'on n'osoit plus même le mettre dans les Comédies, où on avoit coutume de le donner à des esclaves. *Cæsariani.*

Papinien ne put échaper à sa cruauté. On prétend que Caracalla avoit voulu l'obliger à lui composer un discours pour excuser la mort de Géta devant le Sénat, ou devant le Peuple, & qu'il lui avoit répondu généreusement: *Il n'est pas aussi aisé d'excuser un parricide, que de le commettre ; &, C'est un second parricide, que d'accuser un innocent après lui avoir*

Tacit. Ann. lib. 14. cap. 11. *ôté la vie.* Il se souvenoit sans doute qu'on avoit fort blâmé Sénéque, d'avoir composé une lettre que Néron adressa au Sénat pour justifier l'assassinat de sa mere. On tua aussi le fils de Papinien, qui étoit alors Questeur, & qui, trois jours auparavant, avoit donné des Jeux magnifiques.

An. J. C. 221. FABIUS SABINUS. L'Empereur Héliogabale aiant ordonné à un Centenier d'aller tuer Sabin, cet Officier, qui avoit l'oreille un peu dure, crut qu'il lui disoit de le faire sortir de la Ville. Cette erreur du Centenier sauva la vie à Sabin. Il passoit pour le Caton de son tems. An. J. C. 222 L'Empereur Alexandre, qui succéda à Héliogabale, le mit au nombre de ceux qu'il attacha à sa personne, & dont il prenoit conseil pour gouverner sagement.

ULPIEN (*Domitius Ulpianus*) tiroit son origine de la ville de Tyr. Il avoit été Conseiller & Assesseur sous Papinien du tems de Sévére. Alexandre étant devenu Empereur, voulut l'avoir auprès de sa personne en qualité de Conseiller, & Scriniorum magister. pour avoir soin de tout ce qui devoit se raporter devant lui, qui est apparemment ce que l'on a appellé depuis Grand Référendaire. Il le fit ensuite Préfet du Prétoire.

In Alex. vit. Lampride le met à la tête de ces hommes sages, doctes, & fidéles, qui composoient le Conseil d'Alexandre; & assure que ce Prince lui déféroit plus qu'à aucun

autre, à cause de son amour extraordinaire pour la justice; qu'il n'y avoit que lui seul qu'il entretint en particulier; qu'il le regardoit comme son Tuteur; & qu'il a été un excellent Empereur, parce qu'il a beaucoup suivi les conseils d'Ulpien dans la conduite de l'Empire.

Comme Ulpien tâchoit de rétablir la discipline parmi les Prétoriens, ils se soulevérent contre lui, & demandérent sa mort à Alexandre. Au lieu de la leur accordèr, il le couvrit souvent de sa pourpre pour le défendre des effets de leur colére. Enfin l'aiant attaqué pendant la nuit, il fut contraint de s'enfuir au palais, & d'implorer le secours d'Alexandre & de Mamée. Mais tout le respect de l'autorité Impériale ne le put sauver, & il fut tué par les soldats à la vûe même d'Alexandre. On a encore divers Ecrits d'Ulpien.

PAUL. (*Julius Paulus.*) Il étoit de Padoue, où l'on voit encore sa statue. Il fut nommé Consul sous Alexandre, puis Préfet du Prétoire. Il étoit, aussi bien que Sabinus & Ulpien, du Conseil que Mamée mere d'Alexandre & Mœsa sa grand-mere avoient formé à ce jeune Prince pour conduire les affaires pendant son bas âge. On sait combien ils lui furent utiles, & quelle réputation ils lui firent. L'Empire Romain avoit donc alors tout ce qui peut rendre un Etat heureux, un très bon *In Alex. vit.*

Prince, & d'excellens Ministres : car l'un est peu utile sans l'autre ; & il est peut-être même plus dangereux pour les peuples d'avoir un Prince bon par lui-même, mais qui se laisse tromper par les méchans, que d'en avoir un plus méchant, qui veille néanmoins sur ses Officiers, & qui les oblige à faire leur devoir. Alexandre fit toujours un grand cas du mérite de Paul. On dit qu'il n'y a point de Jurisconsulte qui ait tant écrit que lui.

POMPONIUS étoit encore de la Cour & du Conseil d'Alexandre. Quel heureux régne ! Comme il vécut jusqu'à l'âge de 78 ans, il composa un grand nombre d'Ouvrages. Entr'autres il fit un Recueil de tous les célébres Jurisconsultes jusques à l'Empereur Julien.

MODESTINUS (*Herennius*) vécut aussi sous Alexandre, qui l'éleva au Consulat. Il étoit, comme les quatre précédens, disciple de Papinien, par les soins duquel ils furent tous formés à la Jurisprudence. Quels services un homme seul quelquefois rend dans un Etat par son sçavoir, & par ses Éléves !

TRIBONIEN étoit de Pamphylie. Il fut honoré des premiéres charges à Constantinople par l'Empereur Justinien. C'est sous ce Prince, & par ses soins, que le Droit Civil prit une nouvelle forme, & fut rédigé dans un ordre qui subsiste en-

core, & qui lui fera un honneur immortel.

Avant lui il y avoit déja eu plusieurs *Codes*, qui étoient des Compilations ou Abrégés des Loix Romaines. Deux Jurisconsultes, Grégoire & Hermogéne, firent un Recueil de Droit, qu'on appella de leur nom *Code Grégorien* & *Code Hermogénien*. C'étoit une Collection des Constitutions des Empereurs depuis Adrien jusqu'à Dioclétien & Maximien en 306. Ce travail fut inutile, faute d'autorité pour le faire observer. L'Empereur Théodose le Jeune fut le premier qui fit un *Code* compris en seize Livres, composé des Constitutions des Empereurs depuis Constantin le Grand jusques à lui, & abrogea toutes les autres Loix qui n'y étoient pas comprises. C'est ce qu'on appelle le *Code Théodosien*, publié en 438.

Enfin l'Empereur Justinien, voiant que l'autorité du Droit Romain étoit fort affoiblie en Occident depuis la décadence de l'Empire, résolut de faire travailler à une compilation générale de toute la Jurisprudence Romaine. Il en donna la commission à Tribonien, qui s'aida des lumiéres des plus habiles Jurisconsultes qui fussent alors. Il choisit les plus belles Constitutions des Empereurs depuis Adrien jusqu'à son tems, & publia ce nouveau *Code* en 529.

Il entreprit ensuite un nouveau travail par ordre de l'Empereur : ce fut de tirer les plus belles décisions qui se trouvérent dans les deux mille Volumes des anciens Jurisconsultes, & de les réduire en un corps, qui fut publié en 533 sous le nom de *Digeste*. L'Empereur donna à cette compilation la force de Loi par la lettre qu'il a mise à la tête de l'Ouvrage, & qui sert de Préface. On l'a appellé autrement *Pandecte*. Il y a cinquante Livres du Digeste.

La même année parurent les *Institutes* de Justinien ; c'est un Livre qui contient les élémens & les principes du Droit Romain.

L'année suivante, c'est-à-dire en 534, l'Empereur fit quelques changemens dans son premier Code qu'il abrogea, & lui en substitua un nouveau, auquel seul il donna autorité.

Enfin, après cette révision, Justinien publia 165 Constitutions, & 13 Édits, qu'on appelle les *Novelles*, ou parce qu'elles changérent beaucoup l'ancien Droit ; ou, selon Cujas, parce qu'elles furent faites sur de nouveaux cas, & après la révision du Code compilé par les ordres de cet Empereur. La plupart de ces *Novelles* furent faites en Grec, & on les traduisit en Latin.

Le Corps du Droit Civil est donc com-

posé de quatre parties, qui sont le Code, le Digeste, les Institutes, les Novelles. Par le *Droit Civil* les Institutes entendent les Loix qui sont propres à chaque Ville, ou à chaque Peuple. Mais aujourd'hui c'est proprement le droit Romain, contenu dans les Institutes, le Digeste, & le Code. On l'appelle autrement le *Droit écrit.*

On peut voir par tout ce que je viens de dire, quels services peut rendre à ses peuples un Prince qui s'applique d'une maniére sérieuse aux soins du gouvernement, & qui est bien convaincu de l'étendue & de l'importance de ses devoirs. Justinien avoit remporté de grands avantages dans les guerres qu'il avoit entreprises, & [a] il avoit la sagesse de n'en attribuer le succès ni au nombre de ses troupes, ni au courage de ses soldats, ni à l'expérience de ses Généraux, ni à ses propres talens & à son habileté, mais uniquement à la protection dont Dieu avoit favorisé ses armes. Mais, s'il s'étoit contenté de cette gloire militaire, il auroit cru ne remplir qu'à demi les fonctions de la Roiauté, établie principalement pour rendre la justice aux peuples au nom

a Ita nostros animos ad Dei omnipotentis erigimus adjutorium, ut neque armis confidamus, neque nostris militibus, neque bellorum ducibus, vel nostro ingenio; sed omnem spem ad solam referamus summæ providentiam Trinitatis. *Epist. ad Trebon.*

& en la place de Dieu même. Aussi il déclare expressément dans un Édit public,[a] que la Majesté Impériale ne doit pas être décorée seulement par les armes, mais encore armée par les Loix, pour bien gouverner les peuples en tems de paix comme en tems de guerre.

Après donc avoir pacifié les provinces de l'Empire comme Guerrier, il songea à en régler la police comme Législateur, en établissant un Corps de Droit général, pour servir de régle à tous les tribunaux: Ouvrage qui avoit fait l'objet des vœux de ses Prédécesseurs, comme il le marque en plus d'un endroit, mais qui leur avoit paru environné de tant de difficultés, qu'ils l'avoient toujours cru impraticable. Il les surmonta toutes avec une constance que rien ne fut capable de rebuter.

Il emploia pour cette importante entreprise ce qu'il y avoit de plus habiles Jurisconsultes dans toute l'étendue de l'Empire, présidant[b] lui-même à leur travail, & revoiant exactement tout ce qu'ils avoient composé. Loin de s'en attribuer

a Imperatoriam majestatem non solùm armis decoratam, sed etiam legibus oportet esse armatam, ut utrumque tempus, & bellorum & pacis, rectè possit gubernari. *Epist. ad cupidam legum Juventutem.*

b Nostra quoque majestas semper investigando & perscrutando ea quæ ab his componebantur, quicquid dubium & incertum inveniebatur.. emundabat, & in competentem formam redigebat. *Epist. ad Senat. & omnes populos.*

à lui seul l'honneur, comme cela est assez ordinaire, il leur rend à tous justice, il les cite avec éloge, il reléve leur érudition, il les traite presque comme ses Collégues, & il recommande qu'on ait soin de remercier la Divine Providence de lui avoir procuré de tels secours, & d'avoir honoré son régne par la composition d'un Ouvrage si lontems desiré, & si utile pour l'administration de la Justice. Un Empereur moins zélé que Justinien pour le bien public, & moins libéral, auroit laissé tous ces Jurisconsultes dans l'obscurité & dans l'inaction. Combien de rares talens en tout genre demeurent enfouis, faute de protection! Ce ne sont pas les Savans qui manquent aux Princes: ce sont les Princes qui manquent aux Savans.

Les grandes qualités & les grandes actions de Justinien l'auroient rendu à jamais recommandable, si sa conduite par raport aux affaires Ecclésiastiques n'avoit terni sa gloire.

Je terminerai cet Article de la Jurisprudence par l'extrait de quelques Loix, qui pourront donner au Lecteur une idée de la beauté & de la solidité des divers réglemens dont j'ai parlé.

Digna vox est majestate regnantis, legibus alligatum se Principem profiteri: adeo de auctoritate juris nostra pendet auctoritas. Et re vera, majus imperio est

ſummittere legibus principatum ; & oraculo præſentis Edicti, quod nobis licere non patimur, aliis indicamus. » C'eſt une parole digne de la majeſté d'un Prince, » de déclarer que tout Souverain qu'il » eſt, il ſe croit lié & aſtreint par les » Loix : tant notre autorité dépend de » celle du Droit & de la Juſtice. En effet, » il y a plus de grandeur à ſoumettre ſon » pouvoir aux Loix, qu'à exercer la ſouveraineté ; & nous ſommes bien aiſes » de rendre public & de notifier aux autres ce que nous ne croions pas nous » être permis. « C'eſt un Empereur, maître de preſque tout l'univers, qui parle ainſi, & qui ne craint point de donner atteinte à ſon autorité, en déclarant lui-même les juſtes bornes dans leſquelles elle eſt renfermée.

Reſcripta contra jus elicita, ab omnibus Judicibus refutari præcipimus ; niſi forte ſit aliquid, quod non lædat alium, & proſit petenti, vel crimen ſupplicantibus indulgeat. » Nous ordonnons à tous les Juges de n'avoir aucun égard aux Reſcrits » qu'on aura obtenus de nous contraires » à la juſtice, à moins qu'ils ne tendent à » accorder quelque grace qui ne faſſe de » tort à perſonne, ou à remettre à des » coupables la peine dûe à leurs crimes. Il eſt rare aux Princes de reconnoitre qu'ils ſe ſoient trompés eux-mêmes, ou qu'on

qu'on les ait trompés, & de rétracter en conséquence ce qu'ils ont une fois ordonné. Rien cependant ne leur fait plus d'honneur qu'un tel aveu, comme on le voit par l'exemple d'Artaxerxe, qui révoqua publiquement l'Edit injuste qu'on lui avoit arraché contre les Juifs.

Scire leges, non hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestatem. » Savoir » les loix, ce n'est pas seulement enten- » dre les mots dont elles sont compo- » sées, mais en pénétrer la force & la » vertu.

Non dubium est in legem committere eum, qui, verba legis amplexus, contra legis nititur voluntatem; nec pœnas insertas legibus evitabit, qui se contra juris sententiam sæva prærogativa verborum fraudulenter excusat. » Il n'est pas dou- » teux que celui-là péche contre la Loi, » qui s'attachant aux seuls termes, agit » contre l'esprit de la Loi; & quicon- » que, pour s'excuser, cherche à éluder » frauduleusement le véritable sens d'une » loi par un attachement rigoureux à la » lettre, n'évitera point les peines mar- » quées par le droit pour une telle préva- » rication.

Nulla juris ratio, aut æquitatis benignitas patitur, ut, quæ salubriter pro utilitate hominum introducuntur, ea nos duriore interpretatione contra ipsorum com-

modum producamus ad severitatem. » Il » est contre toute justice & toute équité, » que ce qui a été sagement établi & ré- » glé pour l'utilité des hommes, soit » tourné à leur désavantage par une sé- » vérité mal entendue, & une trop dure » interprétation.

Observandum est jus reddenti, ut in adeundo quidem facilem se præbeat, sed contemni non patiatur. Unde mandatis adjicitur, ne in ulteriorem familiaritatem provinciales admittant : nam ex conversatione æquali contentio dignitatis nascitur. Sed in cognoscendo, neque excandescere adversùs eos quos malos putat, neque precibus calamitosorum illacrymari oportet. Id enim non est constantis & recti Judicis, cujus animi motum vultus detegit; & summatim ita jus reddi debet, ut auctoritatem dignitatis ingenio suo augeat. » Il » faut à la vérité qu'un Magistrat, char- » gé de rendre la justice, soit d'un facile » accès à tout le monde ; mais il faut aussi » qu'en même tems il évite de tomber » dans le mépris. C'est pourquoi, dans » les instructions qu'on donne aux Gou- » verneurs de province, il leur est re- » commandé de ne point trop se familia- » riser ni s'égaler avec les provinciaux, » parce que leur dignité pourroit en souf- » frir. Ce Magistrat, quand il est occupé » à rendre justice, ne doit ni faire paroi-

» tre de l'indignation contre ceux qu'il
» croit coupables, ni se laisser attendrir
» jusqu'aux larmes par les priéres des
» malheureux. Car, comme le Juge doit
» être d'une rectitude inflexible, il ne
» faut point que son visage trahisse jamais
» & decéle les sentimens de son cœur. En
» un mot, il doit rendre la justice de telle
» sorte, qu'il reléve l'autorité de sa place
» par la sagesse & la modération de son
» caractére.

Quæ sub conditione jurisjurandi relinquuntur, à Prætore reprobantur. Providit enim ne is, qui sub jurisjurandi conditione quid accepit, aut omittendo conditionem perderet hæreditatem legatumve, aut cogeretur turpiter, accipiendo conditionem, jurare. Voluit ergo eum, cui sub jurisjurandi conditione quid relictum est, ita capere, ut capiunt hi, quibus nulla talis jurisjurandi conditio inseritur : & rectè. Cùm enim faciles sint nonnulli hominum ad jurandum contemptu religionis, alii perquam timidi metu divini Numinis usque ad superstitionem : ne vel hi, vel illi, aut consequerentur, aut perderent quod relictum est, Prætor consultissimè intervenit. La disposition de cette loi est admirable. Elle dispense du serment celui à qui on a laissé une succession ou un legs à condition de préter quelque serment, & elle veut qu'il en jouisse comme si cette con-

Ulpianus.

dition n'avoit point été inférée, de peur qu'elle ne soit pour lui une occasion de jurer contre sa conscience, ou qu'elle ne l'oblige de renoncer au legs ou à la succession par une délicatesse de conscience poussée jusqu'à la superstition. Il seroit bien à souhaiter que l'esprit de cette loi fit abroger une infinité de sermens inutiles, qu'une mauvaise coutume a introduits dans toutes les Compagnies & dans tous les Corps de métier.

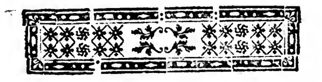
Advocati, qui dirimunt ambigua fata causarum, suæque defensionis viribus in rebus sæpe publicis ac privatis lapsa erigunt, fatigata reparant, non minùs provident humano generi, quàm si præliis atque vulneribus patriam parentesque salvarent. Nec enim solos nostro imperio militare credimus illos, qui gladiis, clypeis, & thoracibus nituntur, sed etiam advocatos. Militant namque patroni causarum, qui gloriosæ vocis confisi munimine, laborantium spem, vitam, ac posteros defendunt. » Les Avocats, qui terminent les procès » dont le sort est toujours incertain, & » qui par le secours de leur éloquence, » soit par raport au Public ou aux parti- » culiers, rétablissent souvent des affaires » ruinées, & soutiennent celles qui sont » chancelantes, ne rendent pas un moin- » dre service au genre humain, que si ils » sauvoient leur patrie, & leurs peres &

» meres dans les combats, au prix de leur
» ſang & par leurs bleſſures. Car nous
» mettons au nombre de ceux qui com-
» battent pour notre Empire, non ſeule-
» ment ceux qui emploient pour ſa dé-
» fenſe l'épée, le bouclier, & la cuiraſſe;
» mais encore ceux qui prétent à nos ſu-
» jets le glorieux ſecours de leur voix
» pour ſoutenir leurs intérêts dans les di-
» vers dangers où ils ſont expoſés, pour
» défendre leur vie, & pour mettre en
» ſureté juſqu'à leur poſtérité la plus re-
» culée.

C'eſt avec raiſon que le Prince fait un ſi bel éloge d'une profeſſion, qui fait un uſage ſi ſalutaire des talens de l'eſprit, & qu'il l'égale à ce qu'il y a de plus grand dans l'Etat. Mais en même tems il recommande aux Avocats d'exercer cette glorieuſe profeſſion avec un noble déſintéreſſement, & de ne le point deshonorer par une baſſe attache à un vil intérêt. *Ut non ad turpe compendium ſtipemque deformem hæc arripiatur occaſio: ſed laudis per eam augmenta quærantur. Nam ſi lucro pecuniaque capiantur, veluti abjecti atque degeneres inter viliſſimos numerabuntur.* Il leur recommande auſſi de ne point ſe livrer à la demangeaiſon & au plaiſir inhumain de railleries piquantes & d'injures groſſiéres, qui ne ſont propres qu'à décrier l'Avocat; mais de ſe renfermer

févérement dans ce que l'utilité & la nécessité de la cause demandent de leur ministére. *Ante omnia autem universi advocati ita præbeant patrocinia jurgantibus, ut non ultra quàm litium poscit utilitas, in licentiam convitiandi & maledicendi temeritate prorumpant. Agant quod causa desiderat, temperent se ab injuria. Nam si quis adeo procax fuerit, ut non ratione sed probris putet esse certandum, opinionis suæ imminutionem patietur.*

Fin du douziéme Volume.



TABLE

DU DOUZIÉME VOLUME.

LIVRE VINGT-CINQUIÉME.

DES BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE VINGT-SIXIEME,

DES

SCIENCES SUPÉRIEURES.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table du XII[e] Volume.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les deux derniers Tomes de l'*Hiſtoire Ancienne* de M. Rollin; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. L'Auteur ne pouvoit terminer cette Hiſtoire qui a été très favorablement reçue du Public, d'une maniére plus utile, qu'en expoſant avec préciſion & avec élégance l'origine, le progrès, & les principes de toutes les Sciences & de tous les Arts. Fait à Paris ce 4 Novembre 1737.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de C. Simon, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de Condé, du duc de Bourbon, & de l'Archevêché, 1772.



